This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

From the Library
of the
Foreign and Commonwealth
Office

Transferred under the terms of the
Foreign and Commonwealth Office
Library Trust Deed 1991

RHO: A93.R00401

VOYAGE

AU PAYS DES MORMONS

II

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE

RUE SAINT-BENOIT, 7.

JOSEPH SMITH. HYRUM SMITH,

VOYAGE

AU PAYS

DES MORMONS

RELATION — GÉOGRAPHIE

HISTOIRE NATURELLE — HISTOIRE — THÉOLOGIE

MŒURS ET COUTUMES

PAR

JULES REMY

FOREIGN OFFICE LIBRARY

TOME SECOND

Ouvrage orné de 10 gravures sur acier et d'une Carte

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 13 GALERIE D'ORLEANS

1860

Tous droits réservés.

BODLEIAN
FCO
DEPOSIT
LIBRARY

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND

LIVRE III

LA FOI ET LES ŒUVRES DES MORMONS

Pages.

CHAPITRE Ier. Doctrine. Hiérarchie. Culte..... 3

— II. La pluralité des femmes... 71

— III. Éducation et propagande..... 145

— IV. Le Territoire d'Utah..... 191

LIVRE IV

VOYAGE A TRAVERS L'UTAH JUSQU'AU PACIFIQUE

CHAPITRE Ier. De Great Salt Lake City à Fillmore..... 233

— II. De Fillmore à Las Vegas..... 291

— III. De Las Vegas à Los Angeles..... 351

— IV. Los Angeles et la côte de Californie..... 395

NOTES

Pages.

NOTE 1. Voyage de M. Brenchley à travers l'Amérique du Nord. 421
— 2. Un mot de vérité sur la Californie..... 433
— 3. Les plus grands arbres du monde..... 437
— 4. Les eaux chaudes de l'Utah..... 442
— 5. Disparition des rivières dans l'intérieur des continents. 444
— 6. Les lézards de l'Utah..... 445
— 7. Les mangeurs de sauterelles..... 447
— 8. La Faune de l'Utah..... 448
— 9. Mœurs des Gaulois et des Germains..... 450
— 10. Musique des sauvages..... 451
— 11. Chimie du Lac Salé..... 452
— 12. L'Urim-Thummim..... 453
— 13. Caractères des plaques du Livre de Mormon..... 455
— 14. Certificats des témoins du Livre de Mormon..... 455
— 15. Les six plaques de l'Illinois..... 457
— 16. La plaque d'or de l'Ohio..... 458
— 17. Les papyrus d'Abraham..... 459
— 18. Le baptême pour les morts..... 468
— 19. Les Shakers..... 470
— 20. La Paysanne américaine..... 491
— 21. Simplicité de l'alphabet polynésien..... 493
— 22. Température du pays des Mormons..... 494
— 23. La patrie des Eriogonum..... 497

BIBLIOGRAPHIE MORMONNE..... 499

TABLE ANALYTIQUE de l'ouvrage..... 507

PLANCHES DU TOME SECOND

	Pages.
Portraits de Joseph Smith et de Hyrum Smith.....	Frontispice.
Alphabet des Mormons.....	154
Vue de Fillmore, capitale de l'Utah.....	291
Glyphes indiens et plaque d'or de l'Ohio.....	306
Papyrus n° 3 du Livre d'Abraham.....	467

LIVRE TROISIÈME

LIVRE III

LA FOI ET LES ŒUVRES DES MORMONS.

FOREIGN OFFICE LIBRARY

CHAPITRE PREMIER

DOCTRINE, HIÉRARCHIE, CULTE.

Les trois dispensations. — Caractère du mormonisme. — Sa métaphysique. — *Credo* des Mormons. — Pluralité des Dieux. — Les esprits. — Les cieux. — Adam et Ève. — Les sacrements. — Baptême pour les morts. — Ordres d'Aaron et de Melchisédech. — Hiérarchie. — Culte. — Éloquence de la chaire. — Miracles. — Mystères et Franc-maçonnerie. — Espérances des Saints. — La dîme. — La confiance en Brigham doit conduire au triomphe. — Hymne.

Le Mormonisme n'est pas une secte particulière et originaire du protestantisme : c'est une nouvelle religion ; c'est une véritable création religieuse, qui prétend être avec le christianisme dans les mêmes rapports que le christianisme lui-même avec le mosaïsme, c'est-à-dire une réformation et un perfectionnement. Suivant les Mormons, il y aurait eu trois *dispensations* (ou révélations) religieuses, celle de Moïse, celle du Christ et celle de Joseph Smith. La première dispensation aurait perdu, par ses fautes, par ses infidélités, le don de révélation et de prophétie, à ce point que le monde laissé sans guide, livré à la diversité des opinions, aurait eu besoin d'une autre dispensation plus puis-

sante et plus compréhensive ; et c'est alors que la dispensation chrétienne aurait paru. Mais celle-ci ayant été elle-même corrompue, et par suite de cette corruption « le pouvoir du sacerdoce et le don de révélation s'étant envolés de nouveau dans les sphères de l'Éternel, le monde fut encore laissé pendant des siècles en proie aux caprices de son imagination, jusqu'à ce qu'une troisième et dernière dispensation se produisit, laquelle comprend toutes les autres, et devant laquelle tous les pouvoirs d'origine purement terrestre doivent se fondre et devenir comme des néants. » Cette grande et suprême dispensation est celle de Joseph Smith. Longtemps attendue, longtemps promise, annoncée par la réforme, par la découverte de l'Amérique qui lui préparait un théâtre, elle avait pour mission « d'accomplir dans le monde social, moral et religieux, la plus grande révolution qui eût paru depuis le commencement des choses. » Il n'y a pas à s'y méprendre : Joseph Smith est le continuateur et le successeur de Moïse et de Jésus-Christ. « Appelé par un ange des demeures de la gloire, disent ses adeptes, pour voir le dépôt sacré des âges, le jeune Joseph entra dans la carrière avec la plus parfaite assurance que l'astre du jour de l'universelle vérité était levé, et que la dispensation depuis longtemps promise allait commencer, laquelle réunirait en Christ toutes choses, et dans le ciel et sur la terre. Toutes les autres dispensations n'étaient que partielles ; celle-ci seule devait être universelle... Toutes les précédentes dispensations n'étaient que des relais progressifs et préparatoires à la réalisation des éternels desseins de Dieu. Pour que ces desseins pussent se réaliser, il fallait que la science, les clefs, le pouvoir d'autrefois, fussent rendus. Ainsi les cieux, qui, pendant des siècles, ont été scellés à l'homme, s'entr'ouvrent et révèlent le Père et le Fils gratifiant de concert l'ère nouvelle. Un ange descend du monde éternel

pour accorder l'éternel Évangile dans sa pureté, faveur sans laquelle le salut du monde n'aurait pu faire le premier pas. Mais *la lettre tue et l'esprit vivifie*. Sans une autorité convenable, les décrets de cet Évangile ne peuvent être administrés. La scène maintenant présente une autre vue : Jean-Baptiste, le dernier homme qui tient par descendance héréditaire le sacerdoce d'Aaron, apparaît, afin d'imposer ce pouvoir sur l'homme; et Joseph et Oliver se courbent, le cœur inondé de joie, devant le représentant de la dispensation mosaïque. Les cieux ouverts répandent leurs bénédictions, lorsque Pierre, Jacques et Jean apportent de nouveau à la terre les clefs du royaume et la dispensation de l'accomplissement des temps. L'autorité apostolique, ou le pouvoir de bâtir le royaume de Dieu sur la terre, fut une fois de plus rétablie pour ne plus disparaître. L'Évangile fut prêché, ses ordonnances administrées, les cœurs honnêtes réjouis dans l'accomplissement de la prophétie, et des bénédictions répandues sur eux. »

« La dispensation fut ainsi pleinement ouverte. Les principes de la vérité céleste se trouvèrent graduellement révélés, et des hommes revêtus d'un saint sacerdoce reçurent mission de leur donner force et légalité[1]. »

D'après les Mormons, la vraie religion avait donc disparu de la terre depuis dix-sept siècles. Dieu était abandonné par les chrétiens qui avaient altéré la doctrine du Christ. Dieu ne parlait plus :

> L'Arche sainte est muette et ne rend plus d'oracles,

parce que partout on s'était écarté de ses voies, parce qu'on ne suivait plus ses commandements. Il fallait un nouvel or-

1. *The Latter-day Saints' Millennial Star*, vol. XXI, p. 37.

gane de la volonté divine ; il fallait rétablir la communication interrompue entre le ciel et la terre. Smith fut choisi. « Les promesses faites par Dieu, dit Joseph (mars 1842), à l'ancien Israël étaient sur le point de s'accomplir ; le travail préparatoire à la seconde venue du Messie allait commencer immédiatement ; le temps était arrivé de prêcher l'Évangile dans toute sa plénitude, afin qu'un peuple pût être préparé pour le règne millennial. J'étais choisi comme un instrument dans les mains de Dieu pour accomplir quelques-uns de ses projets dans cette glorieuse dispensation. »

Orson Pratt, dans un discours du 10 juillet 1853, a marqué très-bien le caractère de la nouvelle dispensation. « Le Mormonisme, a-t-il dit, est une restauration par une révélation nouvelle, par l'autorité des cieux, par l'intermédiaire des anges, par l'ordination de prophètes, d'apôtres, de ministres ou elders, par leur témoignage et leur ministère sur la terre, par l'organisation des Saints, par l'administration d'ordonnances, par les opérations du Saint-Esprit : c'est une restauration de ces anciens principes révélés des cieux pour le gouvernement de l'homme. »

Ainsi, c'est bien une religion nouvelle que nous avons à étudier. Vaut-elle la peine qu'on l'étudie ? A-t-elle des principes, une métaphysique, une théologie, une morale qui soient dignes de quelque attention ? A coup sûr, s'il est vrai que tout ce qui tient à l'homme doit nous intéresser, tout ce qui nourrit sa pensée et dirige sa vie, tout ce qui répond, grossièrement ou non, à ce besoin de l'idéal si puissant en lui, quoi qu'il fasse, qui est le principe de toutes les religions, tout cela doit être pour nous un sujet, non pas seulement de curiosité, mais de réflexion et d'étude.

Le premier caractère qui frappe quand on regarde le Mormonisme de près, et qu'on le considère comme religion,

c'est son universalité ou du moins sa prétention à l'universalité. Chez lui rien d'étroit et d'exclusif comme dans la plupart des religions, même les plus larges et les plus flexibles. « La différence la plus saillante que je découvre entre les Saints du dernier jour et les autres sectes, » disait le 1er janvier 1843 Joseph Smith à un magistrat qui désirait se rendre compte de sa doctrine, « c'est que celles-ci sont toutes circonscrites dans un *Credo* particulier, qui ôte aux membres le privilége de croire autre chose que ce qui y est contenu, tandis que nous, nous n'avons pas de symbole exclusif, mais nous sommes prêts à croire *tous les vrais principes* qui existent, à mesure qu'ils se révèlent de temps en temps. »

Cette flexibilité ne donne pas seulement à la religion nouvelle un caractère original, elle lui a permis d'élever son but plus haut qu'aucune autre, d'embrasser le plus vaste horizon, et d'appeler, si je puis ainsi dire, le monde entier dans ses bras. Comme Channing parmi les Unitaires, Smith aspire à la conciliation, à la fusion; il appelle toutes les communions sur un terrain commun. Se renfermer dans le déisme judaïque et chrétien lui paraît trop étroit; il s'efforce d'élargir encore son cadre, au risque de tomber dans le vide. Il faut l'entendre dans un sermon du 9 juillet 1843 : « C'est l'amour de la liberté qui inspire mon âme, l'amour de la liberté civile et religieuse pour la race humaine tout entière... Un des grands principes fondamentaux du Mormonisme, c'est de recevoir la vérité de quelque part qu'elle vienne... Si un adroit mécanicien, en employant du borax, de l'alun, etc., réussit mieux qu'un autre à préparer le fer et l'acier, ne mérite-t-il pas un éloge? *Et si par les principes de vérité je réussis à unir les sectes de toutes les dénominations dans les liens de l'amour, n'aurai-je pas atteint un but excellent?...* Les chrétiens devraient cesser de se disputer

et de se combattre pour cultiver les principes d'union et d'amitié entre eux... Les presbytériens, les baptistes, les méthodistes, les catholiques, les mahométans, etc., etc., possèdent-ils quelque vérité? Oui, ils ont tous un peu de vérité mêlée à l'erreur[1]. Nous devrions recueillir tous les bons et vrais principes qui sont dans le monde et les garder, ou bien nous ne deviendrons pas de purs Mormons[2]. »

On pourrait s'étonner de rencontrer dans la bouche du nouveau prophète un langage qui rappelle celui de nos éclectiques de la Sorbonne, s'il n'était pas tout naturel que l'antagonisme des sectes religieuses fît naître la même idée, le même besoin de conciliation, que la lutte des divers systèmes de philosophie. Quoi qu'il en soit, il est évident qu'il y a dans le Mormonisme une pensée de large et ample conciliation, une sorte d'éclectisme compréhensif, fort curieux à trouver dans un homme d'une culture intellectuelle aussi mince que l'était celle de Smith. Il faut remarquer aussi qu'il se propose le même but, la diffusion de la vérité ou de ce qu'il croit telle et présente pour telle, ce qui est tout un sur toute la terre, et que ce but, on le poursuit comme l'indiquait Smith. Dans son état actuel, dans la pratique, le Mormonisme veut ce que voulait son fondateur : une religion universelle, progressive, qui réunisse en une seule foi tous les cultes,

1. Grotius avait dit avant Joseph Smith : « Aucune secte ne possède la vérité tout entière; mais chacune possède une parcelle de la vérité. »

2. Sidney Rigdon, dans un sermon du 6 avril 1844, a dit : « Les sectaires ne sauraient être aussi sages que nous, parce qu'ils ont seulement les plans de l'homme pour leur salut; tandis que nous, nous avons les plans de l'homme, les plans du diable, et, le meilleur de tous, le plan de Dieu... Quand Dieu établit un système de salut, il établit en même temps un système de gouvernement, j'entends un gouvernement qui réglera les affaires temporelles et spirituelles. Le genre humain a été la dupe d'une erreur universelle, en croyant que le salut était séparé du gouvernement. »

tous les peuples de la terre. Les moyens sont-ils en proportion du but? En ont-ils la noblesse et la grandeur? Cela est douteux; mais le but ne mérite que des éloges.

L'éclectisme que nous venons de signaler dans le Mormonisme, dans le but qu'il se propose et dans le désir de prendre la vérité partout où il la rencontrera, indépendamment de tout esprit de parti et de secte, est une fort belle chose en théorie, mais fort difficile en pratique, même pour des esprits plus indépendants et plus habiles que les Mormons. Aussi l'éclectisme n'existe-t-il guère chez eux que dans la mesure que je viens d'indiquer. Sauf la pensée dominante qui plane au-dessus de la doctrine et l'éclaire, tout le reste est bien plutôt un syncrétisme grossier, un amalgame désordonné de toute espèce de superstitions, de toute sorte de doctrines, empruntées aux cultes et aux systèmes les plus divers. Aussi y a-t-il une certaine difficulté à résumer d'une manière complète la foi des Saints; et si la plupart d'entre eux étaient obligés de s'en rendre compte, ils pourraient être assez embarrassés. Heureusement que, comme les fidèles des autres cultes, la doctrine pour eux est fort peu de chose, et qu'ils ne s'en préoccupent guère. Ils sont parfaitement orthodoxes du reste sans cela. Croire à Joseph, à Brigham, au Livre de Mormon, payer la dîme, être baptisé pour la rémission des péchés, obéir aux commandements de la Présidence, c'est tout ce qu'on leur demande, et cela suffit amplement pour être un excellent mormon. On n'est pas plus difficile là qu'ailleurs, et l'on s'y sauve fort bien sans connaître la métaphysique du culte que l'on professe.

Cependant, cette métaphysique existe, et elle se lie plus ou moins logiquement à une théologie, à une morale, à une politique, que nous allons faire successivement connaître.

La métaphysique du Mormonisme n'est pas une invention qui lui soit propre : elle est bien vieille dans le monde, et, si elle n'y est pas seule, elle y est bien répandue. Pour l'appeler de son nom, c'est le vieux matérialisme d'Épicure et de Lucrèce, de d'Holbach et de Lamettrie, et de bien d'autres, avec une dose assez considérable de panthéisme en grande partie allemand. C'est, du reste, la philosophie la plus vulgaire en Amérique, et Orson Pratt, qui s'en est constitué le docteur chez les Mormons, n'est guère que l'écho de bien des écoles de Boston et de Philadelphie. Seulement, ce qui lui donne un caractère original, ce qui en fait une véritable curiosité, c'est la façon dont on l'a mariée aux idées juives et chrétiennes, c'est la place qu'on lui a donnée dans la théologie nouvelle, et l'alliance étrange, le mariage forcé qu'on leur a fait contracter.

Voici en quelques mots l'exposé de la doctrine métaphysique des Mormons :

Suivant Orson Pratt, la matière existe de toute éternité. « Si l'on admet, dit-il, la vérité contingente que quelque chose existe maintenant dans l'espace, comme rien ne peut produire quelque chose, il s'ensuit nécessairement que quelque chose a toujours existé dans l'espace. » Et les parties de ce *quelque chose* éternel doivent occuper nécessairement un espace fini, et par conséquent ce quelque chose est matière. Il s'ensuit encore que la création, telle qu'elle est présentée par quelques philosophes et par le christianisme, est une chimère dont le raisonnement et l'expérience prouvent sans peine l'absurdité.

Ce qui est immatériel n'est qu'un pur néant. Ainsi Dieu, l'esprit, quel qu'il soit, sont matière ; ils ne peuvent être conçus autrement que « comme occupant l'espace et

occupant de cet espace une somme, une quantité déterminée et invariablement la même. »

La quantité de matière dans un corps donné ne peut être déterminée qu'en fixant la somme d'espace qu'il occupe, mais cette fixation ne peut pas encore s'obtenir. La pesanteur n'est pas une mesure vraie de la quantité, pour diverses raisons, dont la principale est qu'elle n'est pas une force nécessaire, et que la matière peut être conçue indépendamment d'elle. Il en est de même de l'inertie, de la cohésion et de toutes les forces, qui par des raisons analogues ne sauraient pas non plus servir de mesure. La matière doit donc être conçue indépendamment de toute force : l'idée de force n'entre pas nécessairement dans sa conception, mais seulement l'idée d'espace.

Mais, dans cette conception, la matière serait éternellement immobile, ou elle ne pourrait se mouvoir qu'en ligne droite. Comment donc se rendre compte du mouvement qui existe et tel qu'il existe dans la nature? Nous pouvons concevoir la matière indépendamment de la force, il est vrai; mais l'expérience prouve que la force existe, puisqu'il y a du mouvement et d'autres mouvements que le mouvement rectiligne. Si nous pouvons concevoir l'idée d'une matière sans force, nous ne pouvons pas séparer l'idée de force de celle de substance. « Toutes les forces doivent être les forces de quelque chose. » Mais d'où vient la force? Ce n'est pas la matière inerte qui a pu l'engendrer : donc elle est éternelle.

Les forces, quand elles agissent, ne peuvent agir que là où elles sont, c'est-à-dire sur la substance où elles sont ou sur les parties de cette substance. Il y a donc une force de pression, de cohésion; mais ni l'attraction, ni la répulsion ne sont possibles. Ce sont de pures chimères.

C'est à tort que l'on attribue les opérations de la nature à une matière inerte et inintelligente. La matière n'est pas inerte, autrement l'état de repos ou de mouvement primitif en ligne droite aurait été éternel; et d'ailleurs toute la matière que nous connaissons est éminemment active. Si la matière était inintelligente, comment les particules de la matière se mouvraient-elles elles-mêmes, et se mouvraient-elles conformément à certaines lois? Pour se mouvoir, il faut être actif; pour se mouvoir d'après certaines lois, il faut être intelligent. D'ailleurs, l'inintelligence n'est qu'une forme particulière de l'inertie. Et en supposant que les lois vinssent du dehors, comment les comprendre et y obéir sans intelligence [1]?

La matière est donc intelligente. La somme de cette matière intelligente est immense comme la matière elle-même, et c'est elle qui gouverne toutes les parties du vaste domaine de la nature. L'intelligence est la cause motrice antérieure à toutes les autres causes : par conséquent, elle est éternelle aussi bien que les êtres auxquels elle s'applique. Cette intelligence, c'est Dieu; mais Dieu, ceci est bien entendu, ne peut être conçu que comme un certain nombre de particules de l'univers, les plus intelligentes et les plus élevées, existant dans un état d'union, union qui, si elle n'est pas éternelle, est nécessairement le résultat des pouvoirs antérieurs et éternels de chaque particule individuelle[2]. Quoi

1. An unintelligent particle is incapable of understanding or obeying a law, while an intelligent particle is capable of both understanding and obedience. It would be entirely useless for an intelligent cause to give laws to unintelligent matter, for such matter could never become conscious of such laws, and therefore would be totally incapable of obedience. ORSON PRATT, *Great first cause.*

2. We conceive the sublime and glorious personage of Deity himself to consist of a certain number of the most superior and most intelligent

qu'il en soit, cette substance, qui constitue la divinité, existe en quantités immenses, et ses particules doivent être séparées les unes des autres plus ou moins, pour que l'infinie variété des phénomènes soit possible. Maintenant les particules ont-elles changé, ou sont-elles restées les mêmes de toute éternité? Le volume et la figure des atomes ont-ils varié? Il y a bien des raisons pour affirmer qu'ils sont très-différents aujourd'hui de ce qu'ils étaient dans le principe. La petitesse infinie des atomes, qui paraît nécessaire pour les opérations actuelles de la nature, telles que les phénomènes de la lumière et de la vision, les variations de la température, etc., est, ce semble, une raison suffisante. Toutes les variétés de grandeur auraient pu exister, mais certaines ont été choisies pour que l'œuvre de la nature pût s'accomplir. Or, le choix suppose une origine. La petitesse, ainsi que la ressemblance actuelle des atomes, ont donc eu une origine. On ne croit pas cependant que les substances aient eu d'origine, non plus que le pouvoir qui a produit l'état présent des choses. Ce pouvoir a dû exister éternellement dans les substances avant qu'elles aient pris la forme qu'elles présentent aujourd'hui. Il a brisé les atomes, il les a réduits quand cela a été nécessaire, pour les accommoder à la future économie du monde, comme il a réuni les autres, ceux qui étaient trop subtils, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le volume nécessaire à la fin qu'ils avaient à accomplir. La petitesse actuelle de tous les atomes de la même espèce, l'égalité de leur grandeur, l'exacte similitude de leurs figures, montrent évidemment que ces caractères ne sont pas éternels et qu'ils ont été formés; mais ils n'ont pas été formés de

material particles of the universe, existing in a state of union, which *union*, if not eternal, must have been the result of the anterior and eternal powers of each individual particle. *Id.*, *id.*

rien, comme le disent certains philosophes; ils l'ont été d'une substance éternellement préexistante et du pouvoir inhérent à cette substance.

Comme toutes les substances et toutes les forces sont éternelles, il est probable qu'elles ont été engagées éternellement dans quelque genre d'opérations. Mais les lois qui règlent ces opérations ont-elles toujours été les mêmes? Non, car elles ne sont pas nécessaires. Et de plus, comme ce sont des lois données pour gouverner des substances intelligentes qui, par conséquent, agissent volontairement sous l'influence de la sagesse et de la science, elles doivent varier avec les degrés de sagesse et de science, et elles ont dû varier incessamment à mesure que s'est augmentée la somme de leur expérience, pour atteindre la plénitude de sagesse et d'intelligence qui caractérise les opérations actuelles. Ce n'est pas tout : il est infiniment probable que la perfection n'est pas encore atteinte; il y a d'autres lois, d'autres modes d'action, que les êtres doivent apprendre par une plus longue expérience, et « comme des siècles sans fin ouvriront de nouvelles gloires, ils progresseront sans fin dans l'échelle universelle et éternelle de l'être. »

Quoi qu'il en soit, les atomes élémentaires de la nature, les éléments de l'esprit, comme ceux de la lumière, de la chaleur, de l'électricité, de l'oxygène, etc., ont été formés originairement de la même substance, substance une, simple, élémentaire, possédant une force vivante, motrice d'elle-même, douée d'une intelligence suffisante pour gouverner la force qui est en elle, dans l'infinité de ses combinaisons et de ses opérations, dans l'immense variété des phénomènes qui se produit constamment dans le vaste domaine de la nature.

La portion de cette substance qui possède le plus haut degré de science prescrit des lois à sa propre action, et à

celle de toutes les autres portions de la même substance qui possèdent une intelligence inférieure. Et ainsi il y a une loi donnée à toutes choses, en raison de leurs capacités, de leur sagesse et de leur perfectionnement. Chaque loi a des limites et des conditions : les êtres qui restent dans leur sphère d'action et observent leurs lois, sont élevés à de nouvelles sphères d'action, aux temps fixés, tandis que ceux qui n'ont pas obéi doivent rester stationnaires, ou descendre dans des régions inférieures, jusqu'à ce qu'ils aient appris l'obéissance.

Toutes les organisations des mondes, animaux, végétaux, hommes, anges, esprits, et les personnages spirituels du Père, du Fils et du Saint-Esprit, s'ils sont organisés, doivent avoir été le produit de combinaisons et d'unions personnelles (*self-combinations*) de particules préexistantes de la substance. Ces forces éternelles sont les grandes causes premières de toutes les choses et de tous les événements qui ont eu un commencement. Mais s'il est vrai que l'habile arrangement de ces organisations diverses implique une intelligence qui en ait formé le dessein, et que plus le dessein est excellent, plus il prouve la nécessité d'une intelligence, il s'ensuit que les personnages spirituels du Père, du Fils, présentent plus de preuve d'un dessein dans les sages arrangements de la substance qui les constitue que tout autre être, et que, plus ils indiquent un dessein, plus il faut qu'il y ait quelqu'un qui l'ait conçu ; or, ce quelqu'un ne peut être qu'une substance se mouvant elle-même, intelligente, capable de s'organiser en un ou plusieurs personnages revêtus de la plus haute gloire. Nous sommes donc forcés d'admettre que le personnage de Dieu est éternel, et ne présente aucune marque de dessein quelconque ; autrement, il nous faudrait croire que la substance toute-puissante qui se meut elle-même, et qui est Dieu, se serait organisée elle-même. Mais,

que sa personne soit ou non éternelle, sa substance avec tous ses attributs ne peut pas ne pas l'être : c'est cette substance qui est la grande cause première. C'est elle qui gouverne et règle tout par ses lois. Des parties de cette substance existent maintenant sous les formes de personnages; d'autres parties existent sans être organisées, mêlées plus ou moins à d'autres choses, formant un monde ici, et là un animalcule, gouvernant un univers, et cependant connaissant les êtres de l'ordre le plus commun, et communiquant la vie et le bonheur à tous. Elle est dans toutes choses et à travers toutes choses, et la loi qui gouverne toutes choses; et toutes choses ne sont pas seulement par elle et pour elle, mais *d'elle*. Sa majesté et son pouvoir, sa sagesse et sa grandeur, sa bonté et son amour, brillent dans toutes les parties de la création, avec une gloire qui est ineffable, immortelle et éternelle.

Nous laisserons aux hommes du métier à apprécier cette métaphysique et à déterminer en quelles proportions y entrent le matérialisme et le panthéisme. Nous nous bornons à la résumer et à en détacher les traits les plus saillants et les plus clairs.

Il est évident, et cela saute aux yeux, que le docteur du Mormonisme est matérialiste autant que personne au monde. Pour lui la matière est éternelle, et il n'y a qu'une substance dont toutes les autres ne sont que des modifications. Par conséquent, nulle distinction entre la matière et l'esprit. Il y a plus : toutes les parties de la matière sont intelligentes et se meuvent elles-mêmes conformément à des lois. Ces lois, elles les comprennent, autrement elles ne pourraient pas leur obéir, et suivant le degré de perfection qu'elles apportent dans leur application à se conformer à ces lois, elles progressent dans l'échelle des existences, stationnaires si elles sont réfractaires, s'élevant à un mode d'action inces-

samment supérieur si elles savent obéir et profiter des leçons de l'expérience. Toutes ces parties ne doivent pas l'être à elles-mêmes : elles sont formées d'une substance unique, qui se meut elle-même, qui a en elle-même sa force et sa raison d'être, et de qui toutes les autres dépendent et relèvent. C'est cette substance qui est la grande cause première, qui est Dieu.

On verra, par l'exposition qui va suivre, comment la théogonie et la théologie des Mormons se lient à cette métaphysique, de laquelle, à vrai dire, tout peut sortir. Car, quoi de plus élastique que cette substance impersonnelle, infuse partout? De quelles formes, de quelles transformations et, si je puis ainsi parler, de quelles manipulations n'est-elle pas susceptible?

Le symbole primitif de la doctrine était indépendant de ce système. Il suffit de le lire pour s'en convaincre :

« Nous croyons en Dieu le Père Éternel, et en Jésus-Christ son Fils, et au Saint-Esprit. »

« Nous croyons que les hommes seront punis pour leurs propres péchés, et non pour la transgression d'Adam. »

« Nous croyons qu'en vertu de l'expiation du Christ, tout le genre humain peut être sauvé en obéissant aux lois et ordonnances de l'Évangile. »

« Nous croyons que ces ordonnances sont : 1° foi dans le Seigneur Jésus-Christ; 2° repentir; 3° baptême par immersion pour la rémission des péchés; 4° imposition des mains pour le don du Saint-Esprit. »

« Nous croyons que pour prêcher l'Évangile et en administrer les ordonnances, un homme doit être appelé de Dieu par *prophétie et par imposition des mains* de la part de ceux qui sont en autorité. »

« Nous croyons à la même organisation qui existait dans la primitive Église, à savoir : Apôtres, prophètes, pasteurs, catéchistes, évangélistes, etc. »

« Nous croyons au don des langues, au don de prophétie, de révélation, de vision, de guérison miraculeuse, d'interprétation des langues, etc. »

« Nous croyons que la Bible est la parole de Dieu, en tant qu'elle est correctement traduite; nous croyons aussi que le Livre de Mormon est la parole de Dieu. »

« Nous croyons tout ce que Dieu a révélé, tout ce qu'il révèle de nos jours, et nous croyons qu'il révélera encore beaucoup de grandes et importantes choses au sujet du royaume de Dieu. »

« Nous croyons au rassemblement littéral d'Israël et à la restauration des Dix Tribus; nous croyons que Sion sera bâtie sur ce continent, que le Christ régnera en personne sur la terre, et que la terre sera renouvelée et recevra sa gloire paradisiaque. »

« Nous réclamons le privilége d'adorer le Dieu tout-puissant d'après les inspirations de notre conscience, et nous accordons aux autres le même privilége : qu'ils adorent ce qu'ils veulent, où ils veulent et comme ils veulent. »

« Nous croyons à la soumission aux rois, présidents, gouvernants et magistrats; nous croyons qu'on doit obéir aux lois, les défendre et les honorer. »

« Nous croyons que nous devons être honnêtes, sincères, chastes, bienveillants, vertueux, et que nous devons faire le bien *à tous les hommes*. Nous pouvons en vérité dire que nous suivons l'avertissement de saint Paul : *Nous croyons toutes choses, nous espérons toutes choses*. Nous avons beaucoup souffert, et nous espérons être capables de tout souffrir. Tout ce qui est vertueux, tout ce qui mérite d'être aimé,

tout ce qui est digne d'éloges, tout ce qui est estimable, nous le recherchons. »

Ce symbole qui fut formulé par Joseph Smith, et que nous traduisons sur le texte donné le 1er mars 1842, pourrait se détacher sans peine de la doctrine métaphysique, dont il ne présente aucun des traits dominants; mais il a été singulièrement modifié depuis, ou du moins il a reçu des développements importants de la main des théologiens et de Joseph lui-même, et c'est par ces développements qu'il se rattache à la métaphysique de Pratt, comme il sera facile d'en juger par l'exposition que nous allons donner de la théogonie et de la théologie des Mormons. Écoutons d'abord Smith, nous entendrons ensuite le disciple.

Dieu réside sur un grand Urim et Thummim, globe semblable à une mer de verre et de feu, où toutes choses, passées, présentes et futures, sont manifestes et continuellement sous sa vue[1]. Il était autrefois un homme comme nous; il est aujourd'hui un homme exhaussé, qui s'assoit sur le trône des cieux[2]. S'il se montrait à nos regards, nous le verrions semblable à nous par sa forme, semblable à nous dans toute sa personne et sa figure, parce qu'Adam a été créé à son image et à sa ressemblance, parce qu'il a reçu de lui des instructions, et qu'il a marché, conversé avec lui comme un homme parle et s'entretient avec un autre.

Le début de la Genèse est ainsi traduit par Joseph Smith : « Au commencement, la tête des dieux convoqua un conseil des dieux, et ils se réunirent et méditèrent un plan pour créer le monde et le peupler. — Je suis savant et je connais plus que tout le monde ensemble. — Les purs prin-

1. Sermon du 2 avril 1843.
2. Sermon d'avril 1844.

cipes des éléments ont reçu l'existence en même temps que Dieu; ce sont des principes qui ne peuvent être détruits. Ils peuvent être organisés et réorganisés, mais non anéantis. N'ayant pas eu de commencement, ils ne peuvent avoir de fin. Ce n'est pas : *Dieu a créé le monde,* qu'il fallait traduire, mais : Dieu a organisé le monde avec les éléments qui existaient. Le mot *baurau* ne veut pas dire *créer de rien,* mais bien *organiser*. L'esprit et l'intelligence qu'un homme possède sont égaux à Dieu lui-même. Dieu n'a pas créé l'âme de l'homme, mais il a fait le corps avec de la terre, et il a placé dedans l'esprit de l'homme, dont l'existence est coégale à la sienne. J'insiste sur l'immortalité de l'esprit de l'homme. Est-il logique de dire que l'intelligence des esprits est immortelle, quand elle a eu un commencement? L'intelligence des esprits n'a pas eu de commencement, elle n'aura pas de fin. Voilà de bonne logique. Ce qui a eu un commencement peut avoir une fin. Il n'y a jamais eu de temps où les esprits n'aient pas existé, parce qu'ils sont coégaux avec notre Père céleste. Je prends mon anneau de mon doigt, et je le compare à l'âme de l'homme, — la partie immortelle, — parce qu'il n'a pas de commencement. Supposons que vous le coupiez en deux, alors il a un commencement et une fin; mais joignez-le de nouveau, il continue à être un cercle éternel. Il en est de même de l'esprit de l'homme : aussi vrai que le Seigneur existe, s'il a un commencement, il aura une fin. Tous les fous, les savants et les sages, depuis le commencement de la création, qui disent que l'esprit de l'homme a eu un commencement, prouvent qu'il doit avoir une fin; et si cette doctrine est vraie, il s'ensuit que la doctrine de l'annihilation doit être vraie. Mais si j'ai raison, je puis avec hardiesse proclamer du haut des toits que Dieu n'a jamais eu le moins du monde le pouvoir de créer l'esprit de l'homme.

Dieu lui-même ne pouvait pas se créer lui-même. L'intelligence est éternelle et existe sur un principe d'existence personnelle. C'est un esprit depuis le commencement des âges, et il n'y a pas de création pour elle. Dieu, se trouvant placé au milieu des esprits et au milieu de la gloire, vit qu'il était convenable, puisqu'il était plus intelligent que les autres, d'instituer des lois par lesquelles le reste des esprits pourrait avoir le privilége de se perfectionner comme lui... Voici le débat qui eut lieu dans les cieux. Jésus dit qu'il y aurait certaines âmes qui ne seraient pas sauvées. Et le diable dit qu'il pourrait les sauver toutes, et déposa ses plans devant le grand conseil, lequel vota en faveur de Jésus-Christ. C'est ainsi que le diable se mit en révolte contre Dieu, et fut chassé avec tous ceux qui lui donnèrent leur tête. — Je vous ai prêché un peu de latin, un peu d'hébreu, de grec et d'allemand, et j'ai accompli tout. Je ne suis pas un si *gros fou* que plusieurs l'ont pensé. Les Allemands savent que je lis l'allemand correctement. Vous ne me connaissez pas, vous n'avez jamais connu mon cœur. Aucun homme ne connaît mon histoire; je ne puis pas la dire, je ne l'entreprendrai jamais. Je ne blâme personne de ce qu'il ne croit pas mon histoire. Si je n'avais pas éprouvé ce que j'ai éprouvé, je ne l'aurais pas cru moi-même... »

Smith nous donne par ce qui précède une idée de sa manière de concevoir les choses, et en même temps de son éloquence; et il ne semble guère mériter beaucoup d'éloges, ni pour l'une ni pour l'autre. Mais continuons [1].

« Je vais vous prêcher sur la pluralité des dieux... J'ai toujours déclaré que Dieu est un personnage distinct, que Jésus-Christ est un personnage séparé et distinct de Dieu le

1. Sermon du 16 juin 1844.

Père, et que le Saint-Esprit est un personnage distinct et un esprit, et que ces trois constituent trois personnages distincts et trois dieux. Cela est en accord avec le Nouveau Testament, personne ne peut le contredire. Nous avons donc trois dieux. — Et Paul dit qu'il y a plusieurs dieux et plusieurs seigneurs... La plupart des hommes disent que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont seulement un dieu! Je dis : c'est un étrange dieu de toute façon, trois en un et un en trois! c'est une curieuse organisation. Cela ferait certainement le plus gros dieu de tout l'univers; il serait un géant ou un monstre... Si Jésus-Christ était le Fils de Dieu, Dieu, le Père de Jésus-Christ, avait un père aussi. Où y a-t-il jamais eu un fils sans père? et où y a-t-il jamais eu un père qui n'ait d'abord été fils? etc., etc. »

« Le Père a un corps de chair et d'os aussi palpable que celui de l'homme. De même le Fils. Mais le Saint-Esprit n'a pas un corps de chair et d'os, il est un personnage d'esprit, sans quoi il ne pourrait habiter en nous... En 1890, la face du Fils de l'homme doit se montrer au monde[1]. »

Mais laissons là les divagations du Prophète, et résumons la doctrine sur Dieu, telle qu'elle a été élucidée par ses élèves : il est vrai que si nous y rencontrons un peu plus de suite, nons n'y trouverons guère moins d'absurdités et de déraison.

Il y a une infinité de dieux, ayant à leur tête un dieu chef, la *Tête des dieux*. Les dieux ont un corps semblable au nôtre; ils ont des passions, des membres, des organes; ils parlent, se promènent, ont des femmes. Leur corps est immortel.

1. Sermon du 2 avril 1843.

Il y a des dieux femelles de toute éternité, c'est-à-dire coéternels aux plus anciens dieux. Ce sont les reines du ciel. Elles sont mères de nos esprits et des dieux par une génération naturelle aux cieux.

Jésus-Christ diffère de son Père en ce qu'il lui est subordonné et ne peut rien faire de son propre mouvement indépendamment de lui ; mais il fait toutes choses au nom et par l'autorité du Père, étant du même avis en toutes choses. La différence entre Jésus-Christ et un autre homme immortel est celle-ci : l'homme est subordonné à Jésus-Christ, ne fait rien de lui-même ni par lui-même, mais fait toutes choses au nom du Christ et par son autorité, étant du même avis, et rapportant toute la gloire à lui et à son Père.

Les dieux, les anges et les hommes, sont tous d'une seule espèce, d'une seule race, d'une grande et unique famille répandue parmi les systèmes planétaires comme des colonies, des royaumes, des nations. La grande différence qui distingue une portion de cette race d'une autre portion, consiste dans les degrés divers d'intelligence et de pureté qu'elles possèdent, et aussi dans la variété des sphères occupées par chacune dans la série de l'être progressif.

Un homme immortel, possédant une organisation parfaite d'esprit, de chair et d'os, et parfait dans ses attributs, dans toute la plénitude de la gloire céleste, est appelé un DIEU.

Un homme immortel, en progrès de perfection et doué d'un moindre degré de gloire, est appelé un ANGE.

Un esprit immortel d'homme, qui n'est pas uni à un *tabernacle*[1] de chair, s'appelle un ESPRIT.

1. Dans la langue des Mormons, tabernacle est synonyme de corps.

Un homme immortel, revêtu d'un tabernacle mortel, s'appelle un HOMME.

On peut donc dire, avec assez de raison, qu'il existe, dans un sens subordonné, une pluralité de dieux, ou plutôt une pluralité de fils de Dieu, quoiqu'il y ait une tête suprême, qui est au-dessus de tout et dans tout, et dans ses fils par le pouvoir de son esprit.

Jésus-Christ et son Père sont deux personnes, dans le même sens que Jean et Pierre sont deux personnes. Chacun d'eux a un tabernacle organisé, individuel, composé d'une substance matérielle à l'instar de l'homme, et possédant tous les organes, tous les membres, toutes les parties physiques que l'homme possède.

Tous les hommes, les anges et les esprits sont dieux ou fils de Dieu : ils sont les rois, les princes, les prêtres et les nobles de l'Éternité. Mais par-dessus eux tous il y a une présidence ou grande Tête, qui est le Père de tous. Après lui vient immédiatement Jésus-Christ, le premier-né et le premier héritier de tous les royaumes de la lumière.

Arrêtons-nous ici. Aussi bien, si nous voulions suivre les théologiens mormons dans leurs dissertations et divagations sur la nature des dieux, nous remplirions des volumes sans arriver au bout de la matière. Résumons encore une fois, afin qu'on n'en ignore, leur doctrine à ce sujet. Dieu, comme tous les dieux, a un corps immortel et est soumis aux mêmes passions et aux mêmes besoins que l'homme, qui est encore à l'état imparfait tant qu'il n'a pas changé son corps mortel pour un corps immortel. Le Saint-Esprit et les esprits n'ont pas de corps déterminé, et parmi les dieux ce sont les seuls qui en soient dépourvus. L'homme, qui est de la race des dieux, deviendra lui-même par des transmigrations un dieu parfait. Les dieux, ayant un corps et

des passions, boivent, mangent, dorment, et font l'amour. Puisque la Tête des dieux a enfanté Jésus-Christ et toute la race des dieux, il lui a fallu des femmes. Aussi est-il marié dans le ciel. Jésus-Christ lui-même était marié sur la terre, et, de plus, polygame. Dans le ciel il se promène avec ses femmes, monté sur un char traîné par des chevaux blancs.

La définition du Saint-Esprit est très-compliquée. Bornons-nous à dire que c'est un esprit, une substance qui, comme les autres, est un des éléments de l'existence matérielle et physique, et par conséquent soumis aux lois nécessaires qui gouvernent toute matière. Son tout est composé de parties individuelles. Cette substance est largement répandue parmi les éléments de l'espace. Ce Saint-Esprit, sous le contrôle du grand Elohim, est la grande cause mouvante de toutes les intelligences, et le moyen par lequel elles agissent. Le Saint-Esprit est omnipotent en raison de l'infinité de ses parties, et il embrasse toutes choses. C'est lui qui, sur l'ordre du Tout-Puissant ou de ses agents, met en mouvement tous les mondes, fait les miracles, ressuscite les morts, guérit les malades, transporte les montagnes, et change la rotation de la terre. Il pénètre les pores des substances les plus solides, et se meut à travers l'espace avec une inconcevable rapidité. Les autres dieux ne peuvent jamais être qu'à une place à la fois, tandis que lui peut être en même temps en autant d'endroits qu'il a de parties, et ses parties sont infinies.

Si cela paraît malaisé à comprendre et ne contente guère le lecteur, je le renverrai à Orsan Pratt, qui le lui expliquera sans peine, et il sera bien difficile s'il ne sort pas de la leçon pleinement satisfait.

« Notre croyance à la matérialité de tout ce qui existe est fondée sur la raison et sur le sens commun.

Pour nous, la doctrine de l'immatérialisme est fausse, absurde au suprême degré, et indigne de tout vrai philosophe chrétien. Nous croyons assurément que l'âme (ou l'esprit) peut être séparée du corps, mais qu'elle soit immatérielle, nous le nions. Les chrétiens disent : l'âme pense, la matière ne peut penser. Mais qu'ils prouvent donc que l'âme n'est pas matière, avant de soutenir que la matière ne peut penser! Les ennemis du matérialisme prétendent que Dieu est une substance immatérielle, indivisible, dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Mais l'indivisibilité d'une substance implique l'impénétrabilité, par laquelle deux substances ne peuvent exister dans le même espace au même temps. Or, si une substance indivisible existe partout, comme elle ne peut pas être pénétrée, elle exclura d'une manière absolue l'existence de toutes les autres substances. Une pareille substance serait un solide sans bornes, sans fin, sans pores, incapable de condensation, d'expansion, de motion, puisqu'il ne resterait pas d'espace vide pour qu'elle pût se mouvoir. L'observation nous enseigne que ce n'est pas le cas; par conséquent une substance infiniment étendue, indivisible, immatérielle, est parfaitement absurde et opposée à toute vraie philosophie. Vous enseignez que la Divinité existe en trois personnes d'une seule et même substance, et que chacune de ces personnes peut être présente partout. Bien! Pour être présente partout, chacune de ces personnes doit avoir une étendue infinie, ou bien être capable d'occuper deux ou plusieurs endroits en même temps. Si une substance a une étendue infinie, elle cesse d'être une personne, car qui dit personne comprend des limites d'extension qu'on appelle figure. Mais ce qui n'est pas limité ne peut avoir de figure, et par conséquent ne peut être une personne. Il est donc absolument nécessaire qu'une personne soit renfermée dans

un espace fini. Maintenant, ce qui est limité par un espace fini, ne peut être contenu dans un autre espace au même temps. Par conséquent il est tout à fait impossible pour une personne d'être en même temps dans deux ou plusieurs endroits. D'où nous concluons que l'immatérialisme est totalement absurde et illogique... Une substance immatérielle ne peut exister... Les immatérialistes sont des athées... Une substance spirituelle est matérielle... Les substances ne peuvent différer que par la grandeur, la forme et les qualités; elles ne diffèrent pas dans leurs essences qui sont forcément semblables... L'unité de Dieu peut jusqu'à un certain point être figurée par deux demi-décalitres d'eau pure existant dans des vases séparés et représentant le Père et le Fils, et par un océan d'eau pure représentant le Saint-Esprit. Personne ne dira de ces trois parts d'eau qu'elles sont identiquement la même. Chaque part est d'elle-même une substance séparée, quoique toutes les parts séparées soient une dans toutes leurs propriétés et qualités. Les trois substances sont une dans l'espèce, une dans la qualité, mais elles sont trois en identités séparées et distinctes. Voilà ce qu'il en est de la Divinité en ce qui concerne la matière spirituelle. C'est le même pouvoir, la même sagesse, la même gloire, la même beauté dans chaque partie, quoique chaque partie ait une œuvre propre à accomplir, qui s'harmonise avec la volonté de chacune des autres parties. Chaque atome de l'Esprit-Saint est intelligent et possède, comme toute autre matière, solidité, forme et grandeur. Et c'est parce que chaque atome agit dans le plus parfait accord avec tout le reste que l'entier est considéré comme un Saint-Esprit unique, etc., etc.[1] »

1. O. Pratt, *Absurdités de l'immatérialisme.*

Cet enseignement des théologiens mormons est sujet à plus d'une variante, comme bien on pense : il faut ajouter qu'il n'est, pour ainsi dire, que pure spéculation en ce qui concerne l'origine et la nature des êtres. On peut être excellent mormon sans croire à tout cela, comme je l'ai dit plus haut, et même en l'ignorant complétement. L'essentiel est de se montrer soumis au Prophète et à son successeur.

Un jour que j'avais réuni chez moi quelques Mormons des plus considérables, je demandai à l'un d'eux de m'expliquer la formation du monde, de l'homme, de me dire quelques mots sur sa destinée. Il ne se fit pas prier, et s'exprima ainsi :

« Les éléments de l'univers sont éternels, incréés, existant par eux-mêmes. Il n'y a pas de pouvoir créateur qui puisse les anéantir, ni même y retrancher une parcelle ou y ajouter. Tous les éléments sont spirituels, tous sont physiques, tous sont matériels et réalités tangibles. L'esprit est matière, et la matière est pleine d'esprit. Une assemblée générale des dieux, avec leur Président à leur tête, constitue le pouvoir organisateur de ces éléments. Des milliers de mondes seront avec le temps organisés pour être peuplés par les dieux à naître. »

« L'homme n'a donc pas été fait de terre comme on moule une brique. La femme n'a pas été manufacturée d'une côte. Moïse en faisant ce récit dans la Genèse avait été forcé de mentir, comme aujourd'hui les mères trompent encore leurs filles en leur disant qu'elles naissent sous des choux ou, comme des champignons, sur les vieux troncs pourris. Mais l'homme est engendré par Dieu dans le ciel, et à son image. Il y est élevé dans le cercle de sa famille, au milieu des tendres embrassements de ses parents. Quand cette période d'éducation céleste est achevée, l'esprit sort de son premier

état, et on l'envoie sur la terre pour se revêtir d'un tabernacle de chair. C'est alors qu'il entre dans son second état, dans lequel un voile est sagement jeté sur tout son passé. Quand il quitte la terre, à la mort, il passe dans un troisième état, qu'on appelle le monde des esprits. Ensuite il entre dans son quatrième état, dans lequel il revêt un corps éternel de chair et d'os, à l'aide duquel il est apte à jouir de tous les éléments des mondes physique et spirituel qui peuvent gratifier les sens ou conduire au bonheur des intelligences. Alors il s'allie, converse, fait l'amour, pense, agit, se promène, voit, entend, goûte, sent, mange, boit et possède. »

« Les mauvais esprits sont ceux qui, sur la terre, ne se sont pas montrés dignes d'être glorifiés dans le troisième état. Ces mauvais esprits viennent tourmenter les hommes sur la terre, les posséder, les induire au mal. Il faut qu'on les exorcise pour s'en débarrasser.

« Si vous demandez à un ange qui vous visite de vous donner la main, vous sentirez sa main.

« Si vous demandez à un esprit devenu parfait de vous donner la main, il ne bougera pas, parce qu'il est contraire à l'ordre céleste pour un homme juste de tromper; mais il vous délivrera son message avec la gloire dans laquelle il apparaît.

« Si c'est le diable qui vous apparaît sous la forme d'un ange, il ne refusera pas de vous donner la main; mais vous ne sentirez rien et reconnaîtrez à cela que c'est le diable[1]. »

Une autre fois, causant avec un Saint fort vénérable des résurrections dont j'entendais parler dans sa religion,

1. Le grand prêtre mormon de qui je tiens ce qui précède avait sans doute retenu ces trois derniers paragraphes d'un sermon que Joseph Smith débita le 9 février 1843.

je le priai de me dire son avis là-dessus. « Il y a, me dit-il, trois résurrections générales sur la terre : l'une est passée, les deux autres sont à venir.

« La première résurrection a eu lieu en même temps que celle du Christ. Elle a compris les saints et les prophètes des deux hémisphères depuis Adam jusqu'à Jean-Baptiste : en d'autres mots, elle a embrassé tous ceux qui étaient morts dans le Christ avant sa résurrection.

« La deuxième résurrection aura lieu d'ici à peu d'années, et sera immédiatement suivie de l'arrivée de Jésus-Christ, venant en grande pompe avec tous ses saints et ses anges. Elle comprendra les saints du premier siècle de notre ère, les saints du dernier jour, et tous ceux qui auront reçu l'Évangile depuis la première résurrection.

« La troisième résurrection aura lieu plus de mille ans après la précédente et embrassera toute la famille humaine qui n'aura pas été comprise dans les premières résurrections.

« Dans la résurrection qui aura lieu prochainement, les ressuscités, au lieu de monter au ciel comme ceux du temps du Christ, resteront sur la terre qui changera de climat, de sol, de productions, aussi bien que de gouvernements. Les montagnes seront nivelées, les vallées exhaussées; les marais et les endroits pestilentiels seront drainés et assainis, tandis que les déserts arides et les froides régions polaires seront bénis et deviendront tempérés et fertiles. Le règne des rois et des prêtres, la tyrannie, l'oppression et l'idolâtrie n'existeront plus; les ténèbres et l'ignorance disparaîtront, la guerre cessera, et à la place du péché, du chagrin et de la mort, régneront la paix, la vérité et la justice. Les saints compris dans les deux résurrections recevront alors un héritage sur la terre qu'ils habi-

teront et qu'ils amélioreront pendant mille ans. Les nations païennes aussi seront alors rachetées et admises au privilége de servir les saints du Très-Haut. Ces peuples païens deviendront laboureurs, vignerons, jardiniers, maçons, etc., mais les Saints seront les propriétaires du sol et de tout le bien, les rois, les gouverneurs et les juges de la terre. Comme les enfants de l'homme se multiplieront rapidement à cette époque de paix, on développera un système nouveau d'agriculture qui s'étendra sur le globe entier, dont la surface se transformera en un vaste jardin d'Éden où croîtront les arbres de vie, dont on pourra manger les fruits. La science, les arts, l'industrie feront de grands progrès. Les chemins de fer et les télégraphes électriques existeront partout, et la vapeur et d'autres moyens de locomotion seront portés à un plus haut degré de perfection. Toutes les nations seront associées dans une grande fraternité. Une théocratie universelle cimentera tout le corps politique. Un seul roi gouvernera. Une cité sainte sera l'unique capitale de la terre. Un temple sera le centre du culte. Bref, il y aura un Seigneur, une Foi, un Baptême et un Esprit. Un intérêt commercial équitable, juste et utile, fondé sur la nécessité et l'opportunité d'un mutuel échange de produits, formera d'un autre côté un important mobile d'union. L'or, l'argent, les pierres précieuses, deviendront des matériaux communs pour les constructions. L'homme est un dieu; tout lui appartient, comme lui-même appartient au Christ, comme le Christ appartient à Dieu. »

Notre homme parla longtemps sur ce ton. Son visage rayonnait d'enthousiasme et de bonheur comme si l'âge d'or dont il m'entretenait eût déjà étalé devant ses yeux ses merveilleuses félicités. Je l'écoutais en silence, et je me gardai bien de le réveiller de son rêve et de ses illusions, que j'au-

rais bien voulu partager. Il me parla ensuite de l'état final de l'homme, lequel se résume dans les trois existences suivantes, qui forment le sommet de l'édifice :

L'existence TÉLESTIALE,
L'existence TERRESTRIALE, et
L'existence CÉLESTIALE.

Le séjour télestial est le moins beau des trois : son nom vient de ce qu'on le compare aux étoiles, astres les plus éloignés et les moins apparents de la voûte céleste.

Le séjour terrestrial est intermédiaire entre le premier et le suivant. Dans l'ordre, on le compare à la terre et à la lune.

Le séjour célestial, ou troisième ciel, est la demeure par excellence des dieux et des élus qui ont atteint le comble de la perfection. Il est comparé au soleil, l'astre visible le plus splendide.

« Joseph Smith et Sidney Rigdon, me disait mon interlocuteur, à la suite d'une vision qu'ils eurent le 16 février 1832, ont décrit les conditions d'admission dans chacun de ces trois cieux. Dieu règne dans le séjour célestial avec les hommes les plus parfaits. Quant à l'enfer, que quelques-uns font consister dans l'état d'esclavage au profit des élus, il existe dans un endroit inconnu de tous, excepté de ceux qui y sont tourmentés par le feu et le soufre, et Dieu n'a pas révélé le temps que durera ce supplice. La légende qui fait révolter le diable contre Dieu est acceptée par nos théologiens. »

Enfin, je lui fis me raconter l'histoire d'Adam et Ève.

« Quand Adam entra dans le jardin de l'Éden, il vint avec un corps *célestial*, et il amena avec lui *Ève, une de ses femmes*. Il aida à faire et à organiser ce monde. Il est

Michaël l'archange, l'*Ancien des jours*, dont les historiens sacrés ont écrit et parlé. Il est *notre père et notre dieu* et le *le seul dieu avec qui nous ayons à faire*[1]. Lorsqu'il fut placé sur cette terre, il était un être immortel; sa chair et ses os, aussi bien que son esprit, étaient immortels et éternels dans leur nature, de même que la création inférieure, le lion, le léopard, la vache, les oiseaux, les poissons. La terre elle-même, comme être vivant, était immortelle et éternelle dans sa nature. La terre était ainsi construite qu'elle était capable d'exister comme un être vivant pour toute l'éternité avec tous les essaims d'animaux qui avaient été placés à sa surface; et sans la transgression d'une personne la terre n'aurait jamais été soumise à la mort, parce que les œuvres du Seigneur sont faites pour exister éternellement[2]. Cette transgression était la désobéissance, non à une loi naturelle, mais à un commandement exprès de Dieu. Le grand *Je suis* avait défendu de manger du fruit d'un arbre, parce qu'il voulait que l'homme, créé parfait pour être immortel, prouvât qu'il savait reconnaître son créateur. La peine attachée à la transgression d'Adam fut la mort du tabernacle immortel, de ce tabernacle où n'avaient cependant pas été déposés les germes de la mort. Si Adam, notre vieux père, n'avait pas péché, il serait aujourd'hui dans le jardin de l'Éden, aussi frais, aussi brillant, aussi beau que jamais, accompagné de son aimable épouse éternellement jeune. En même temps que le corps qui avait mangé le fruit devait mourir, l'esprit qui avait donné son consentement devait souffrir pour toute la durée des âges, si Dieu n'avait pas adopté un plan de rédemption. Mais *Adam n'a failli que pour que l'homme pût être, et les*

1. *Mill. Star*, xv, p. 769. Sermon de Brigham Young.
2. *O. Pratt, Mill. Star*, xiv, p. 642 et seq.

hommes n'existent que pour avoir de la joie. Si Adam n'avait pas cédé à Ève, il n'aurait pu avoir de postérité, et le commandement de Dieu : Croissez et multipliez, ne pouvait être accompli, car Ève ayant seule péché eût été éternellement séparée de son mari qui fût resté dans l'Éden. C'est en pensant à cela qu'Adam se sacrifia au désir d'Ève, afin que l'homme pût exister. Il comprit qu'il était nécessaire de partager avec elle la misère et la mort, et les conséquences de la chute, afin qu'elle et lui pussent être rachetés de ces suites et rétablis en la présence de Dieu. Adam n'avait pas la connaissance du mal et ne savait pas ce que c'était que le bien. Mais après sa chute il acquit cette expérience et comprit la différence qu'il y avait entre sa condition antérieure et sa condition actuelle, et il aurait tout fait pour rentrer dans son premier état. Avec Adam nous avons tous été condamnés à la mort pour une faute que nous n'avons pas commise. Mais Dieu, dont le sein est plein de miséricorde, nous a donné son premier-né qui a offert sa vie pour nous. Par son sacrifice, nous sommes délivrés de la mort, c'est-à-dire que nos corps ressusciteront, tandis qu'ils auraient dormi éternellement sans la venue du Christ. C'est de la mort éternelle du corps que nous avons été rachetés, et non pas d'un péché originel qui ne nous regarde point. »

« Après la chute d'Adam, il y eut dans les cieux un conseil général des dieux. Là se trouvaient le Fils et Lucifer, chef des armées célestes. On posa cette question aux membres du conseil céleste : Comment l'homme doit-il être sauvé ou racheté de son état de damnation ? Chacun fut invité à donner son plan de salut. Quand ce fut le tour de Lucifer de donner son avis, il déclara qu'il voulait sauver l'homme *dans* ses péchés. Mais le Christ répondit : Je le sauverai *de* ses péchés. Le Père regarda ce dernier moyen comme le

meilleur, et l'accepta. Lucifer, fils du matin, se blessa de cette préférence, et se révolta ainsi que les légions qu'il avait corrompues. Pour cette révolte, il fut chassé du palais planétaire du Père, et devint le général en chef des mauvais esprits, sous le nom de Satan, tout en emportant avec lui plusieurs des nobles qualités qu'il avait possédées auparavant. Les tentations inférieures et les artifices vulgaires sont pratiqués par des diables moins nobles, et c'est pour cela qu'on a tort de jeter le blâme avec si peu de charité sur la Tête (le chef) des diables, qui est un démon *gentleman.* »

Les Mormons croient à une hiérarchie de dieux, qu'ils résument de la façon suivante. Adam, fils de Dieu, est le plus grand dieu sur la terre. Il commande à tous les hommes qui sont sortis de lui, mais il doit respect et adoration à Jésus-Christ, son aîné, comme celui-ci doit se soumettre au Père éternel, ou la Tête des dieux. On appelle cela l'ordre patriarcal de gouvernement, suivant lequel chaque dignitaire est indépendant dans sa sphère, son pouvoir s'étendant sur ceux qui sont au-dessous, et non sur ceux qui sont au-dessus. Chaque dieu doit être honoré et adoré par ceux au-dessus desquels il règne comme dieu, sans aucune violation des lois des cieux et sans enfreindre le commandement qui dit : Vous n'aurez pas d'autres dieux devant moi[1].

Arrêtons-nous ici, et voyons ce que les Mormons pensent de l'incarnation du Christ. Il n'a pas, d'après eux, été engendré par l'opération du Saint-Esprit. « Jésus, notre frère aîné, a été engendré dans la chair par la même personne qui était dans le jardin d'Éden, et qui est notre Père dans le ciel. Si le Fils avait été engendré par le Saint-Esprit, il serait très-dangereux de baptiser et de confirmer les femmes, et

1. Voyez le *Millennial Star*, xv, pag. 803.

de leur donner le Saint-Esprit, dans la crainte qu'il n'engendrât des enfants que le peuple mettrait sur le compte des elders, ce qui jetterait ceux-ci dans de grands embarras. »

Il n'est pas sans intérêt de dire en passant par quels liens les Mormons prétendent se rattacher à la Bible et à l'Évangile, et quel usage ils font de ces livres. Tout en prétendant que l'authenticité du Livre de Mormon est mieux établie que celle de la Bible, les théologiens de l'Utah s'appuient beaucoup plus souvent sur celle-ci pour défendre et soutenir leur doctrine. Ils en torturent le texte à plaisir, et lorsqu'on leur reproche de ne point l'entendre comme les chrétiens, ils se tirent d'affaire en disant que les traductions sont fautives, et qu'il faut s'en rapporter à la version donnée par Joseph Smith, version qui, si elle existe, n'a pas été publiée jusqu'à ce jour. Ils ont également un respect extrême pour l'Évangile, mais, de même que pour l'Ancien Testament, ils l'entendent à leur manière. Il ne faut point s'étonner de ce qu'ils citent rarement le Livre de Mormon, attendu que ce livre ne renferme que l'histoire du peuple hébreu en Amérique, et que la morale qui y est contenue est presque tout entière tirée de la Bible.

Quoiqu'ils prennent à la lettre plusieurs passages figurés de l'Écriture sainte, ils ne laissent pas d'interpréter à leur manière, et suivant leurs intérêts ou leurs caprices, des textes qui ont un sens littéral. C'est ainsi que, tout en admettant et tout en pratiquant la cène, ils emploient souvent de l'eau au lieu de vin, et rejettent la transsubstantiation. De même, pour le baptême, ils soutiennent qu'il n'efface pas le péché originel, que le péché originel a été effacé chez tous les hommes par la mort du Christ. Aussi le baptême, pour eux, n'a-t-il d'autre effet que de remettre les péchés

propres à chacun, et on le renouvelle autant de fois qu'on a commis quelque transgression. On ne peut s'empêcher de remarquer que le baptême joue chez eux le même rôle que le sacrement de pénitence chez les catholiques. Ils ont cependant quelque chose d'analogue à la confession : lorsqu'un membre a péché publiquement, scandaleusement, ou qu'il a offensé un chef de l'Église, s'il n'avoue pas sa faute ostensiblement, en montrant des signes de repentir, il est chassé du sein de l'Église, excommunié, et livré aux soufflets de Satan jusqu'à ce qu'il vienne à résipiscence; si, au contraire, il s'avoue coupable et manifeste de la contrition, son péché lui est solennellement remis, à la condition toutefois qu'il recevra un nouveau baptême, et alors on le garde dans le giron de l'Église.

Les prêtres sont les ministres requis pour la validité du sacrement de baptême, qui s'administre par immersion, et jamais autrement. La cérémonie a lieu ordinairement dans les lacs, dans les rivières, dans les sources assez profondes. Sous les parvis du temple que l'on construit actuellement à Great Salt Lake City, on a ménagé un emplacement pour un vaste bassin, dans le genre de celui de Nauvoo, destiné à servir de fonts baptismaux.

Le baptême ne confère pas le titre et la qualité de Saint : il n'a d'autre vertu que d'effacer les péchés. Aussi ne baptise-t-on pas les enfants. Un prosélyte ne devient mormon que par le sacrement de l'imposition des mains, qui communique le Saint-Esprit et ses dons. L'imposition des mains a une analogie marquée avec la confirmation de l'Église romaine, dont elle diffère cependant en ce qu'on peut la recevoir, de même que le baptême, un nombre de fois illimité.

Les vivants n'ont pas exclusivement le privilége de

recevoir le baptême : on a étendu son application jusqu'aux morts eux-mêmes. Le baptême pour les morts s'administre sur les vivants au profit des parents ou amis qui, faute d'avoir été purifiés en ce monde par les eaux saintes, n'ont pu entrer en état de justice dans la troisième phase de leur existence éternelle. Il paraît qu'un vivant ne peut recevoir ce baptême qu'une fois dans sa vie au bénéfice d'un défunt. Il faut observer aussi qu'un homme ne peut se faire baptiser pour une femme, ni une femme pour un homme : vous ne pouvez recevoir le sacrement que pour une personne de votre sexe. Pour hâter la construction du temple autant sans doute que pour attirer les fidèles en Utah, l'Église a décidé que le baptême pour les morts ne serait à l'avenir administré que dans son enceinte sacrée, lorsqu'il sera complétement achevé. On sait que Joseph Smith a baptisé pour les morts à Nauvoo. En promulguant cette doctrine comme d'autorité divine, l'imposteur a fait jouer une des fibres les plus sensibles du cœur humain, et prouvé une fois de plus les ressources de son audacieux génie. Cette institution offre en effet un grand attrait à la piété des Mormons, puisqu'elle leur permet de sauver par delà le tombeau les personnes qui leur ont été chères[1]. Cependant, ce n'est pas une pure innovation de la foi nouvelle, car nous voyons cette pratique introduite, dans les premiers siècles de l'Église chrétienne[2], par quelques hérésiarques qui s'appuyaient sur ce passage de saint Paul : « *Quid facient qui baptizantur pro mortuis,*

1. Nous avons connu au Lac Salé une Écossaise, âgée de plus de soixante-quinze ans, qui, veuve d'un premier hymen, s'était remariée, pour être son domestique, à un jeune polygame anglais, à la condition que celui-ci se ferait baptiser pour le bien-aimé mari défunt aussitôt que la construction du temple sera terminée.

2. Voyez la note 18, à la fin de l'ouvrage.

si omnino mortui non resurgunt? ut quid et baptizantur pro illis[1]? »

A ces sacrements de baptême ou d'absolution, d'imposition des mains ou de confirmation, de cène ou d'eucharistie, il faut ajouter l'ordre et le mariage, qui sont également reconnus et pratiqués par les Mormons. On pourrait même trouver dans les frictions oléagineuses qu'ils ont coutume de faire sur les malades, pour opérer leur guérison, des traces de l'extrême-onction catholique, ce qui porterait à six le nombre des sacrements admis par les Saints, en sorte qu'il ne leur en manquerait qu'un seul, le vrai baptême chrétien, pour être aussi riches que la religion la mieux douée.

Le rite du mariage en Utah est semblable à celui qui est suivi dans la plupart des Églises protestantes. Le fiancé, ayant à sa gauche sa fiancée, se présente devant le prêtre, ministre ordinaire du sacrement. Celui-ci débute en leur faisant une instruction sur la sainteté et sur les obligations de l'état conjugal; puis, quand il s'est assuré qu'il n'existe aucun empêchement légal à l'union matrimoniale, il dit aux fiancés, en les appelant chacun par leur nom : « Vous consentez mutuellement à être le compagnon l'un de l'autre, mari et femme, observant les droits légaux qui appartiennent à cette condition, c'est-à-dire vous conservant entièrement l'un pour l'autre durant toute votre vie, et vous abstenant de tous les autres. » Quand le couple a répondu affirmativement, le prêtre déclare qu'ils sont mari et femme au nom du Seigneur Jésus-Christ et en vertu des lois du pays et de l'autorité dont il est lui-même revêtu; puis il ajoute : « Que Dieu vous accorde ses bénédictions et vous aide à remplir vos obligations à présent et à toujours. Amen. » Les

1. *Beati Pauli ad Cor.*, I, cap. xv, v. 29.

mariages sont inscrits dans chaque église sur un registre spécial confié aux soins d'un greffier ecclésiastique. Il n'est pas défendu de se marier par-devant une autorité autre que celle de l'Église, mais ceux qui le font sont considérés comme faibles dans la foi du Sauveur Jésus-Christ.

Nous dirons plus loin, au chapitre sur la polygamie, comment on procède à la célébration d'un nouveau mariage chez ceux qui déjà sont en possession d'une première femme. Disons maintenant quelques mots sur le sacrement de l'ordre, auquel les Mormons attachent une importance majeure, et qu'ils prétendent tenir des cieux en droite ligne.

Ces novateurs reconnaissent deux ordres de sacerdoce, qu'ils ont empruntés à la Bible : l'ordre de Melchisédech et l'ordre d'Aaron ou des lévites. Le premier était appelé, antérieurement à la naissance du grand prêtre dont il a pris le nom, le *sacerdoce sacré selon l'ordre du Fils de Dieu*, appellation que l'on a changée sous prétexte d'éviter une répétition trop fréquente du nom de l'Être suprême. Cet ordre est supérieur à l'autre ; c'est celui qui a le droit de présidence et qui a pouvoir et autorité sur toutes les charges de l'Église, dans tous les âges du monde, pour administrer les choses spirituelles. Le conseil de la présidence de l'ordre de Melchisédech a le droit d'officier et de diriger dans toutes les affaires de l'Église, et il confère à ses grands prêtres le droit d'administrer les choses spirituelles qui sont de leur ressort, et même d'exercer les fonctions qui se rapportent à l'ordre lévitique.

Le second ordre du sacerdoce, l'aaronique ou lévitique, ainsi nommé parce qu'il fut conféré à Aaron et à sa postérité pour en jouir jusqu'à la fin des générations, est une sorte d'appendice du précédent, et possède le droit et le pouvoir d'administrer les ordonnances temporelles. L'épis-

copat constitue le conseil de la présidence de cet ordre dont il tient les clefs et l'autorité. Personne n'a le droit de tenir les clefs de ce sacerdoce, à moins d'être un descendant littéral ou direct d'Aaron. Mais, comme un grand prêtre de l'ordre de Melchisédech a autorité pour officier dans tous les degrés inférieurs, il peut aussi remplir les fonctions et la charge d'évêque lorsqu'on ne trouve point de descendant littéral d'Aaron, à la condition toutefois qu'il en ait reçu l'ordination des mains du président de l'ordre de Melchisédech.

Le pouvoir et l'autorité du sacerdoce supérieur, ou de l'ordre de Melchisédech, consistent à tenir les clefs[1] de tous les biens spirituels de l'Église, à posséder le privilége de recevoir les mystères du royaume céleste, à avoir les cieux ouverts, à s'unir en communion avec l'assemblée générale et avec l'Église du premier-né, et à jouir de la communion et de la présence de Dieu le Père et de Jésus, le médiateur de l'alliance nouvelle.

Le pouvoir et l'autorité de l'ordre aaronique consistent

1. A ceux qui nous demanderaient ce que les Mormons entendent par ces clefs, nous répondrons par la définition qu'en a donnée le Prophète : « Les clefs sont certains signes et paroles par lesquels les esprits et les personnages faux peuvent être distingués des vrais, ce qui ne peut être révélé aux elders avant l'achèvement du temple. Le riche ne peut obtenir les clefs que dans le temple ; le pauvre peut les obtenir comme Moïse, sur le sommet de la montagne. Le riche ne peut être sauvé sans charité, sans nourrir et loger le pauvre, quand et comme Dieu le demande. Il y a des signes dans les cieux, sur la terre et en enfer ; les elders doivent les connaître tous, afin d'être revêtus de puissance, d'accomplir leur œuvre et d'éviter l'erreur. Le diable connaît beaucoup de signes, mais il ne connaît pas le signe du Fils de l'homme, ou Jésus. Personne ne peut véritablement dire qu'il connaît Dieu tant qu'il n'aura touché quelque chose de ses mains, et cela ne peut avoir lieu que dans le Saint des Saints. » Sermon de Joseph Smith, du 1er mai 1842.

à tenir les clefs du ministère des anges, à administrer les ordonnances temporelles, la lettre de l'Évangile et le baptême de repentir pour la rémission des péchés, conformément aux commandements et covenants.

Telles sont les définitions que nous lisons dans la théologie des Mormons, et que nous ne nous chargeons pas de rendre plus claires.

L'ordre de Melchisédech a été institué « avant que Dieu eût jeté les fondements de la terre, avant que les étoiles du matin eussent commencé leurs harmonieux concerts ou que les fils de Dieu eussent entonné leurs chants d'allégresse, » et tous les autres sacerdoces n'en sont que des ramifications ou dépendances. C'est le canal par lequel le Tout-Puissant a commencé à révéler sa gloire lorsqu'il a entrepris de créer cette terre; le canal par lequel il a continué à se révéler aux enfants des hommes jusqu'à ce jour, et par lequel il fera connaître ses desseins jusqu'à la fin des temps. Ce sacerdoce a commencé avec Adam, le premier homme, dont il est parlé dans Daniel comme de l'*Ancien des jours*, et ailleurs comme de *Michaël*, parce qu'il était le premier et le père de tous, non-seulement par la naissance, mais encore par le privilége d'être le premier à tenir les biens spirituels. Adam tient les clefs de la dispensation de la plénitude des temps, et les révèle à l'homme du haut des cieux, ou bien envoie des anges pour les révéler. Adam, qui était un Dieu, d'après ce passage de la Genèse (III, v. 22) : *Ecce Adam quasi unus ex nobis factus est, sciens bonum et malum*, transmit ses pouvoirs sans interruption, par les patriarches et les prophètes, jusqu'à Jésus-Christ et ses premiers apôtres; mais à partir des premiers apôtres, le monde rejeta l'esprit de révélation, et on ne vit plus sur la terre de représentant du sacerdoce divin jusqu'à ce que Joseph Smith parut. Ce saint homme

fut choisi pour rouvrir le canal de communication avec les cieux par le moyen de la révélation, et pour se mettre à la tête de la dispensation des derniers jours. Tout illettré et jeune qu'il fût, il était choisi parce que dans ses veines coulait le sang pur de la race sacerdotale, conservé en droite ligne à travers de nombreuses générations. Le 15 mai 1829, saint Jean-Baptiste descendit dans un *nuage de lumière*, et conféra à Joseph, ainsi qu'à Oliver Cowdery, son secrétaire, le sacerdoce d'Aaron, en les informant qu'il leur apporterait plus tard l'ordre de Melchisédech. Cet ordre leur fut en effet conféré à une époque que l'histoire ne nous a pas transmise; mais ce dut être peu de temps après la première ordination, car nous voyons Joseph le communiquer à plusieurs elders le 6 juin 1831.

Avant d'aller plus loin dans l'étude des ordres sacerdotaux, disons que le prophète, ayant désiré savoir si saint Jean l'évangéliste, le disciple bien-aimé du Christ, vivait encore sur la terre, reçut, en avril 1829, une révélation sur parchemin, par laquelle Dieu l'informait que saint Jean ayant demandé à rester en ce monde pour attirer des âmes à la lumière, le Très-Haut lui avait accordé cette faveur. Saint Jean se promène donc encore sur notre planète, on ne sait au juste en quel endroit, mais on a certaine raison de supposer que c'est dans quelque coin de l'Amérique du Nord, où il ne tardera pas sans doute à se faire voir ostensiblement avec les clefs de l'ordre de Melchisédech, qu'il tient de la succession d'Adam. D'un autre côté, trois autres témoins de l'Église fondée par Jésus-Christ en Amérique à l'époque de sa venue pour opérer la rédemption existeraient encore, si nous en croyons les Mormons, sur le nouveau continent, ce qui porterait à quatre le nombre des hommes vivant sur la terre depuis plus de dix-huit cents ans.

La hiérarchie de l'ordre de Melchisédech est établie de la manière suivante au Lac Salé. Il y a d'abord trois grands prêtres présidents, choisis par le corps entier pour former un *quorum* de la présidence de l'Église. Ensuite viennent les douze conseillers voyageurs, qui ne sont autre chose que les douze apôtres ou témoins spéciaux du nom de Jésus-Christ dans tout l'univers. Ces *Douze* forment un *quorum* dont l'autorité et le pouvoir égalent ceux des trois présidents mentionnés ci-dessus. En troisième lieu se placent les *Septante*, appelés à prêcher l'Évangile et à être les témoins spéciaux pour les gentils par toute la terre : ils forment un *quorum* égal en autorité à celui des douze apôtres. Toute décision prise par l'un quelconque de ces *quorum* doit être votée à l'unanimité; cependant une majorité peut former un *quorum* quand les circonstances l'exigent. Dans le cas où une décision de l'un ou de l'autre de ces *quorum* aurait été prise contre le droit et le bien, il peut en être appelé devant une assemblée générale des divers *quorum* qui constituent l'autorité spirituelle de l'Église, et c'est l'unique et dernier appel.

Les Douze forment un grand conseil de voyageurs présidents, dont la mission est d'officier au nom du Seigneur sous la direction de la présidence de l'Église et conformément à la règle des cieux, de bâtir et d'édifier l'Église, de régler toutes ses affaires dans toutes les parties du monde, d'abord chez les gentils, ensuite chez les juifs. Il entre en outre dans les attributions et obligations des Douze d'ordonner des ministres évangéliques dans les grandes succursales, selon que les sujets leur sont désignés par révélation.

Les Septante ont pour mission d'agir au nom du Seigneur, sous la direction des Douze, pour édifier l'Église et régler ses affaires dans toutes les nations, chez les gentils

d'abord, chez les juifs ensuite; et, comme ils tiennent les clefs, ils ont aussi, en l'absence des Douze, mission d'ouvrir la porte par la proclamation de l'Évangile de Jésus-Christ.

L'ordre de Melchisédech se transmet nécessairement du père au fils, et appartient aux descendants directs de la race choisie, à laquelle les promesses divines ont été faites.

Avant les Septante se placent immédiatement les grands prêtres, dont les attributions ne paraissent pas nettement déterminées.

Les évêques, qui appartiennent à l'ordre sacerdotal d'Aaron, sont chargés spécialement d'administrer les choses temporelles et de recueillir les dîmes. Les fonctions principales d'un évêque mormon consistent à s'assurer chaque semaine de l'état matériel des ouailles de son diocèse et de noter celles qui sont assez indigentes pour appeler sur elles les secours temporels de l'Église. Dans la métropole du Grand Lac Salé, il y a un évêque pour chaque quartier; les petites villes et les villages de quelque importance sont administrés par un évêque unique. Hors du territoire d'Utah, si ce n'est à San Bernardino, les fonctions des évêques sont généralement remplies par les missionnaires. Au-dessous du corps épiscopal se trouve le clergé inférieur, tel que les prêtres, les catéchistes (*teachers*) et les diacres.

Cette organisation, établie par Joseph Smith d'après une révélation et dans l'ordre hiérarchique que nous venons d'indiquer sommairement, n'a pas varié depuis le fondateur. Résumons-la pour plus de clarté; nous avons :

La Présidence de l'Église, composée du président-prophète assisté de deux conseillers de la présidence, ce qui porte à trois le nombre des membres de ce gouvernement supérieur de l'Église, à l'imitation de la Trinité;

Les Douze Apôtres;

Le Conseil des Grands Prêtres;
Les Septante;
Les Évêques;
Les Elders ou Prêtres;
Les Catéchistes;
Les Diacres.

Dans les cérémonies publiques, le Grand Patriarche se place immédiatement après le conseil de la présidence. Ce haut dignitaire n'a d'autres attributions que de prononcer sur certains membres de l'Église des bénédictions ou *blessings*, d'après la manière de Jacob et de ses enfants, et d'après celle d'Israël vis-à-vis d'Ésaü et son frère. Chaque bénédiction administrée par le grand patriarche est enregistrée sur un livre *ad hoc*.

Les Mormons pensent que la véritable Église ne peut pas exister indépendamment du système hiérarchique que nous venons d'indiquer, et ils prétendent que c'est là l'organisation qu'a eue l'Église catholique jusqu'à la mort des apôtres; en sorte que, pour eux, l'Église de Rome serait la vraie si elle avait conservé des apôtres et des prophètes. Le président suprême de l'Église actuelle, Brigham Young, est à la fois prophète, révélateur et voyant. Son premier conseiller, Heber C. Kimball, est revêtu des mêmes qualités.

Quoique la nomination aux grandes dignités ecclésiastiques soit réservée à l'élection populaire, les suffrages ne se portent jamais que sur les candidats proposés par le président suprême. La présidence délivre des diplômes à tous ceux qui ont reçu une ordination quelconque.

Il n'y a pas d'habit particulier, pas d'uniforme, pour aucun des corps de l'Église. Rien ne distingue extérieurement le président d'un apôtre ou du dernier des fidèles. Tout le monde est libre de suivre pour son habillement la

mode ou sa fantaisie. Aucune espèce de titre n'est attaché aux honneurs. Comme président de l'Église sur toute la terre, et par le fait comme pape des Mormons, Brigham n'est traité ni de Sainteté ni de saint Père; et lorsqu'on le traite d'Excellence, ce titre se rapporte uniquement aux fonctions de gouverneur civil qu'il a remplies pendant plusieurs années. Les apôtres ne sont pas des Éminences, ni les évêques des Seigneurs ou des Grandeurs, ni les prêtres des Révérends. Le seul titre en usage parmi les Mormons est celui de *frère* ou de *sœur*, et il s'applique à tous les fidèles depuis le prophète jusqu'à la dernière brebis de son troupeau : on dit *frère Brigham, sœur Emma*, comme on dirait *frère Nicodème, sœur Catherine*. Demandez à un enfant dans la rue comment il s'appelle et quel est le nom de son père, il vous répondra immanquablement : Je suis frère un tel, fils de frère un tel. Ces manières de parler sont entrées dans les mœurs, et l'étranger qui entend pour la première fois ces appellations fraternelles, est plus disposé à les trouver touchantes et respectables que triviales.

Les Mormons n'ont qu'un temple ou une chapelle pour chaque ville ou village, et il paraît qu'il en sera toujours ainsi dans l'avenir. Joseph Smith a reconnu que la multiplicité des églises nuit à l'ardeur de la foi, ce qu'il prouvait en disant qu'à New-York, à Londres, à Paris, à Rome, villes où les temples pullulent, la foi est plus clair-semée qu'ailleurs, tandis que les juifs n'ont point après dix-huit siècles oublié leur temple unique de Jérusalem. Dans les missions cependant, comme à Londres par exemple, les Mormons ont dans la même ville plusieurs endroits destinés au culte, et cela pour faciliter la prédication et servir le prosélytisme.

Les affaires générales de l'Église sont réglées deux fois

par an dans le temple de Great Salt Lake City, en avril et en octobre, au milieu de conférences publiques dont la durée est de plusieurs jours. Nous fûmes assez heureux pour assister à une de ces réunions œcuméniques, celle qui s'ouvrit le 6 octobre 1855. Plus de dix mille fidèles, convoqués par une épître du grand conseil, étaient accourus de tous les points du territoire pour entendre et recueillir la parole du prophète et celle des notabilités ecclésiastiques. La Jérusalem du désert américain présentait une animation, une vie, comparables au mouvement de la Rome éternelle dans les jours de carnaval et de la semaine sainte, mais où le recueillement, il faut bien le dire, était sans mélange d'amusements profanes. C'étaient partout des chars rustiques, attelés de mules, de bœufs ou de chevaux, traînant sous diverses allures des Saints et des Saintes, dont le costume varié sans prétention, pittoresque dans sa simplicité, eût tenté le pinceau d'un peintre habile. Nous saisîmes avec empressement cette circonstance favorable pour étudier le culte mormon dans son enseignement et dans sa pratique. Le pape des Saints nous avait fait la politesse de nous inviter à prendre place dans son cortége sur l'estrade pontificale; mais, tout sensibles que nous étions à cette attention, nous préférâmes, pour mieux observer, nous tenir au milieu de la foule. C'était dans le Bowery que la conférence avait lieu. Les fidèles étaient appelés à se réunir deux fois par jour, absolument comme cela se pratique tous les dimanches. A chaque réunion, les exercices commençaient dès que le président avait déclaré que la séance était ouverte. Aussitôt la musique du chœur, vocale et instrumentale, exécutait un morceau de nos plus grands maîtres; et en toute justice nous devons dire que les Mormons ont le sentiment de la musique sacrée, que leurs femmes chantent avec âme, et qu'on n'exécute pas

beaucoup mieux sous les voûtes de Westminster ni sous les fresques de la chapelle Sixtine. Après la musique, l'officiant improvise une prière, souvent assez longue, dans laquelle il rend grâces à Dieu de ses faveurs et lui expose les besoins du peuple. La prière finie, tous les fidèles répondent : Amen. Alors le chœur chante une hymne, et ensuite commence la prédication d'un ou de plusieurs sermons. Quand les orateurs ont fini de parler, le chœur chante un psaume en musique, après quoi l'officiant donne la bénédiction à l'assistance, et le service est fini. Tel est l'ordre qu'on suit invariablement dans tous les offices. Lorsqu'on fait la cène, qui a toujours lieu sous les deux espèces, on la place après le chant du psaume.

Une des particularités qui nous a le plus frappé dans le culte mormon, c'est que les officiants et hauts dignitaires, vêtus de simples costumes bourgeois, gardent généralement leur chapeau [1] sur la tête, tandis que le peuple se tient découvert. Nous n'avons pas remarqué que Brigham Young se fût décoiffé une seule fois durant les offices, mais il se levait pour parler; et lorsqu'il prononçait la bénédiction, il tenait les bras élevés et les mains étendues à la manière d'un prêtre catholique lorsqu'il chante la préface.

Les sermons ou les discours que font les prédicateurs n'ont rien de déterminé quant à la longueur et au nombre. L'officiant principal, qui prend le titre de président, accorde la parole à quiconque la demande, selon son caprice ou son bon plaisir. C'est à la suite du sermon que l'on traite des affaires de l'Église, qu'on procède aux nominations des

1. Cependant Kimball a dit un jour, devant un nombreux auditoire : « En présence de Brigham, je ne me sens jamais l'envie de rester couvert. Il me semble que le *maître doit garder son chapeau*, ou bien le pendre à la cheville que Dieu a faite pour cet usage, et qui est sa tête, bien entendu. »

hauts fonctionnaires et qu'on désigne les personnes qui doivent se rendre dans les missions lointaines des cinq parties du monde. Les Mormons ont peu de prédicateurs distingués au point de vue de l'art. Les deux frères Pratt, Orson et Parley, sont sans contredit les meilleurs et nous dirons même les seuls orateurs que nous ayons entendus : élocution facile, débit agréable, pureté de langage, connaissance des règles, suite dans les idées, déductions logiques des principes qu'ils admettent, en un mot, ils possèdent tout ce qui est requis par la bonne rhétorique. Aussi les entend-on avec intérêt et sans souffrance; mais il n'en était pas de même des autres prêcheurs, dont les divagations étranges paraissaient cependant plus goûtées de l'auditoire. Brigham Young, ainsi que nous l'avons déjà indiqué à la fin du livre deuxième, n'est pas dépourvu d'une certaine éloquence naturelle, qui plaît beaucoup à son peuple; et bien qu'il ait peu d'étude, il se place facilement à la tête des orateurs mormons, immédiatement après les deux frères que nous venons de mentionner.

De même que les femmes n'ont aucune part dans les charges publiques, de même elles ne peuvent prendre la parole dans les assemblées générales. Mais le parlement mormon n'en est pas moins sans vacances. On ne manque pas d'orateurs intarissables. Souvent le prédicateur, pour se conformer à la coutume sans doute, lit un passage de la Bible, et s'en sert comme de texte pour un sermon qui traite de tout, excepté du sujet que la citation fait naturellement supposer.

Les incohérences les plus grotesques fourmillent dans leurs discours sans que personne paraisse s'en choquer ni même s'en apercevoir. Ces Démosthènes modernes ne sont jamais à court. Nous en avons vu qui, d'abord immobiles et

les mains dans les poches, exprimaient leurs pensées d'un ton calme et flegmatique; puis, qui tout à coup, se démenant comme des diablotins, se livraient à des contorsions extravagantes, et agitaient les bras comme des boxeurs. Il n'est pas rare d'en voir qui, dans le feu de l'inspiration, se renfoncent d'un coup de poing le chapeau sur les yeux, et ces divers mouvements oratoires ne laissent pas d'offrir quelquefois des poses superbes et ravissantes. La plupart de ces prêcheurs, sans excepter parfois le prophète lui-même, ne savent ni ménager la pudeur dans les mots, ni s'abstenir de plaisanteries indécentes ou bouffonnes, qui excitent dans l'auditoire des éclats de rire approbateur. Heber C. Kimball, premier conseiller de la présidence et par le fait vice-pape des Mormons, est cynique et burlesque dans ses discours : il est sans contredit l'orateur le plus dégoûtant de la chaire mormonne. Sa physionomie grotesque et sa rotondité ajoutent encore au comique de son éloquence. On l'a entendu plusieurs fois se vanter dans ses sermons d'avoir plus de femmes que Brigham Young. C'est Kimball qui conseillait à des prêtres envoyés en mission « d'amener au troupeau autant d'agneaux femelles que possible, mais de ne s'en *approprier aucune avant qu'elles ne fussent arrivées à la bergerie.* » Tel qu'il est, cet orateur est très-goûté et très-aimé des Saints.

Dans la conférence à laquelle nous avons assisté, nous avons entendu Brigham Young dire du haut de la chaire : « Il y a plus de diables parmi les Mormons que partout ailleurs dans le monde... Les secours donnés à l'émigration ont mis l'Église en dette de 70,000 dollars : il faut que vous payiez cette somme, sans quoi je vendrai vos biens; et si vos biens ne suffisent pas, je vendrai vos femmes et vos enfants... Hâtez-vous de vous marier. Que je ne voie plus de

garçons au-dessus de seize ans, ni de filles au-dessus de quatorze... Dites aux gentils que je suis parfaitement décidé à faire trancher la tête du premier d'entre eux qui chercherait à séduire nos filles ou nos femmes... » Un autre prêcheur, dans un discours où il parlait des persécutions subies par les Saints, fit cette obsécration peu charitable : « Dieu puissant, père des Saints! je t'en conjure, précipite dans la damnation tous les ennemis de notre divine religion. » Un missionnaire tout récemment arrivé des Grandes Indes prit la parole à son tour, et raconta ses voyages. Entre autres épisodes, dont sa narration était semée, se trouva celui-ci. C'était dans une violente tempête; le navire allait sombrer, et le capitaine, perdant la tête avec tout espoir de salut, voulait se suicider, lorsque le missionnaire l'arrêta en lui disant : « *Que craignez-vous, homme de peu de foi? Ne portez-vous pas un ministre de Dieu?* » Et le vent s'apaisa, et les vagues se calmèrent, et la barque fut sauvée!

En somme, on peut dire que le culte des Mormons est aussi simple que peu édifiant. Il ne faut pas néanmoins que le niveau grossier auquel se maintiennent la plupart de leurs prédicateurs nous fasse croire que les fidèles aient peu de foi. Ils en ont au contraire beaucoup, et ils le font bien voir par leur tenue et par la ferveur qu'ils mettent dans leurs prières. Chez eux, dans leurs instants de repos, ils lisent sans cesse des ouvrages de piété, font des instructions à leurs familles et pratiquent l'oraison. Des catéchismes et des ouvrages de théologie sont mis de bonne heure dans les mains des enfants, et tout le monde lit la Bible. Ils définissent la foi, après saint Paul, « l'assurance que les hommes ont de l'existence de choses qu'ils n'ont point vues, le principe d'action dans tous les êtres intelligents. C'est par la foi que nous recevons tous les bienfaits temporels dont nous jouissons; de même

c'est par elle que nous recevons tous les biens spirituels. La foi n'est pas seulement le principe d'action, elle est aussi le principe de puissance dans le ciel et sur la terre. C'est par la foi que Jéhovah a tout fait et qu'il fait tout. Enlevez la foi de la Divinité, elle cessera d'exister... » Doctrine et Covenants, 2 et 3.

Le Décalogue est accepté et suivi intégralement par les Saints, et leurs théologiens les préviennent qu'aussitôt que le grand temple du Lac Salé sera construit, on reprendra les sacrifices d'animaux, tels qu'ils se faisaient sous la loi antique. En attendant ce moment, les Mormons se contentent des priviléges spirituels que les révélations leur ont accordés jusqu'à ce jour, et qui consistent à opérer des guérisons, à faire des miracles, à chasser les démons par la puissance du Christ, et à posséder le don des langues.

La guérison des malades, réservée plus particulièrement aux prières des prêtres, peut être également opérée par les prières de tout fidèle simple et craignant Dieu. L'imposition des mains et l'application de l'huile d'olive passent pour être chez les croyants des moyens infaillibles d'effectuer la cure immédiate des infirmités, des blessures, des douleurs, des fièvres. Rarement on a besoin de recourir aux herbes des champs, et la médecine est condamnée comme une science vaine et impie. Indépendamment de ces guérisons plus ou moins miraculeuses, l'Église mormonne s'attribue le pouvoir de faire des miracles réels, que ses théologiens expliquent très-simplement et sans admettre que les lois de la nature en soient le moins du monde dérangées. Tous les miracles historiques, de même que tous ceux qui se passent journellement chez les Mormons, sont dus au Saint-Esprit, qui est, comme nous le savons, formé de myriades de parcelles, par le moyen desquelles il peut se diviser à l'infini et se trouver en

mille lieux à la fois sans porter atteinte à l'harmonie éternelle des mondes et des choses. Les annales mormonnes ont enregistré des milliers de miracles et de guérisons accomplis de nos jours, soigneusement garantis et certifiés par la déposition écrite des témoins oculaires. Nous n'en extrairons que deux exemples choisis au hasard parmi les plus courts :

Alston Marsden, de Rochdale, Angleterre, né sourd-muet, et comme tel élevé dans l'Asile de Manchester, fut baptisé pour la rémission des péchés le 28 mars 1854, à l'âge de dix-huit ans. Le lendemain, les Saints qui lui avaient communiqué le baptême lui administrèrent l'huile et lui imposèrent les mains. Presque immédiatement, son oreille put saisir les sons, et bientôt on le vit essayer d'articuler les mots de *papa* et de *maman* qu'il n'avait jamais entendus. Depuis cette époque, il n'a pas cessé d'entendre et il a appris à parler. Ce fait est attesté par dix témoins et par le sujet même du miracle.

Une sainte, du nom de Crowell, qui vivait dans l'État de New-York, à Chautauque, était affligée à la tête d'un affreux cancer qui lui avait dévoré une partie du crâne, et auquel s'étaient mis les vers. Elle était condamnée par tout le monde, et l'on s'attendait à tout moment à la voir trépasser au milieu de ses horribles souffrances, quand l'elder Benjamin Brown vint la visiter et la frotter d'huile au nom du Seigneur. Le dimanche suivant, la ressuscitée se rendait à l'église et montrait à tout le monde son crâne déjà recouvert d'une chair parfaitement saine [1].

La manière dont les Mormons chassent le diable chez ceux qui en sont possédés est fort simple. Elle consiste à

1. Extrait des *Testimonies for the Truth*, in *Millennial Star*, vol. xv, pag. 634.

imposer les mains sur la tête du démoniaque, et à sommer l'esprit malin, au nom de Jésus-Christ, de déguerpir au plus vite. Un exorcisme de ce genre fut pratiqué à Paris, en juin 1852, par deux elders du Lac Salé, sur la personne d'un français du nom de Junot, qui était furieusement malmené par le démon qu'il portait en lui, et qui s'en trouva subitement délivré par l'effet des conjurations des magiciens mormons. Ce miracle n'a malheureusement pas eu d'autres témoins que les deux opérateurs, mais en Amérique plusieurs exorcismes analogues ont été faits en présence d'un public nombreux, ainsi qu'on peut s'en assurer en parcourant les journaux de l'Église.

Le don des langues, que les Mormons ont la prétention de posséder, est assez original, pour ne rien dire de plus. Ils entendent par là une faculté, une sorte de grâce communiquée aux uns pour articuler des sons étranges, inintelligibles à la personne même qui les émet, aux autres pour interpréter ce langage inspiré, pour le traduire en anglais sans toutefois qu'ils puissent le reproduire dans la forme où il a été donné. Le don des langues se compose donc de deux grâces distinctes, et qui ne se confondent pas dans le même individu pour le même moment. Celui qui interprète ne peut pas parler, celui qui parle ne peut pas interpréter; mais dans d'autres moments, les rôles peuvent changer. Cette manière d'envisager le don des langues est simplement ridicule et niaise, j'en suis bien fâché pour les Mormons. Brigham, leur prophète, chez qui ce don s'est manifesté dès le commencement de sa carrière religieuse, ne comprend que sa langue maternelle; aussi avons-nous été singulièrement surpris d'apprendre qu'il croyait que nous conspirions dans une langue inconnue quand nous parlions français devant lui, liberté que nous ne nous serions assurément pas permise

si nous n'avions été bien persuadés que le don des langues mettait le Voyant à même de nous comprendre.

Il existe chez les Mormons une franc-maçonnerie réelle, qui semblerait même faire partie du culte pour les hommes, et dans laquelle les femmes, dit-on, seront plus tard admises. C'est sans doute à cette association secrète qu'il faut rapporter l'*endowment*, sorte d'ordination ou d'initiation qu'on ne peut recevoir qu'après des épreuves sérieuses et sous les serments les plus terribles. Nous ne savons rien de positif sur la nature de ces mystères; aussi devons-nous nous borner à rapporter ici ce que nous avons appris d'un prêtre apostat et parjure. Nous donnons sous toutes réserves les détails dans lesquels nous allons entrer, tant il nous répugne d'ajouter une confiance entière aux dépositions haineuses de gens qui ont trahi les leurs. Voici à peu près comme notre homme raconte son initiation :

Quand les récipiendaires convoqués, hommes et femmes, sont arrivés à l'ENDOWMENT-HOUSE, on écrit sur un registre leurs noms, la date de leur naissance, celle de leur mariage, etc., et l'on s'assure qu'ils ont payé la dîme. S'il en est parmi eux qui n'aient pas été scellés à leur femme pour l'éternité, ils se font sceller sur-le-champ par Heber C. Kimball, avant qu'on ne procède à l'autre cérémonie. Mis en règle de ce côté, on introduit les ordinands en masse dans une longue chambre divisée par des rideaux en de nombreux compartiments qui se présentent sur deux lignes. Les compartiments de droite sont pour les hommes, ceux de gauche pour les femmes. Tout le monde a été prié de laisser ses chaussures à la porte, à l'exception des officiants, qui sont en pantoufles. Le plus grand silence règne, des instructions générales sont données à demi-voix : tout tient du mystère. Ce qui se passe ensuite a lieu en particulier pour chaque

individu. L'homme est déshabillé et après cela couché dans une baignoire en fer-blanc. Un des officiants le lave des pieds à la tête dans l'eau tiède, en prononçant séparément des bénédictions sur chacun des membres et des parties du corps : la cervelle, pour qu'elle soit forte; les oreilles, pour qu'elles soient promptes à entendre la parole des serviteurs de Dieu; les pieds, pour qu'ils soient légers à courir sur le chemin de la vertu; les yeux, pour qu'ils soient pénétrants; le nez, la bouche, les mains, les bras, la poitrine, etc., chaque chose reçoit une bénédiction appropriée à ses fonctions. Quand le néophyte a été lavé et déclaré pur du sang de cette génération, on le conduit à un apôtre assis dans un coin, pour recevoir de ses lèvres un nom nouveau par lequel il doit être connu dans le royaume céleste de Dieu. Il passe ensuite dans une autre chambre, et là, dès qu'il s'est assis sur un escabeau, on lui verse sur la tête une huile contenue dans une corne en acajou. Deux prêtres font couler cette huile sur toutes les parties du corps, en répétant les mêmes bénédictions qui ont été prononcées pendant le lavage à l'eau. Après le graissage et les bénédictions, on revêt le candidat d'une longue tunique de mousseline ou de lin, semblable à un peignoir de femme. Par-dessus la tunique, on passe une chemise, et par-dessus la chemise une robe de lin qu'on lie autour des reins et qui touche le sol par devant et par derrière. Pour compléter cet accoutrement, on y attache un petit tablier carré, de lin blanc ou de soie, semblable au tablier des francs-maçons, et orné de dessins qui représentent des feuilles de figuier. Puis encore on vous donne un bonnet de lin, des bas et des souliers de coton ou de fil.

Pendant cette toilette, Élohim, représenté par un grand prêtre, tient conseil avec Jéhovah, Jésus et Michaël

(Adam), autant d'autres grands prêtres, sur les moyens de créer et de peupler la terre. Comme on le comprend, cette cérémonie a pour objet de figurer quelque scène du premier chapitre de la Génèse.

Tout ce que vous venez de voir constitue le premier acte du drame ou de la comédie, comme vous voudrez. Vient le second, où l'on procède à la création de l'homme. Jéhovah, Jésus et Michaël se rendent dans le compartiment où s'est retiré le candidat. Ils le touchent du bout du doigt, sous prétexte de former son corps; et soufflent sur sa figure, sous prétexte de lui donner la vie. On suppose alors que la créature est comme Adam, nouvellement formée et parfaitement ductile (symbole de soumission) dans les mains de ses créateurs. Bientôt on fait paraître la femme, habillée de la même façon que l'homme, et comme lui préparée aux mêmes mystères par des personnes de son sexe. On invite alors l'homme à fermer les yeux, comme pour dormir; puis on lui commande de s'éveiller et de voir, et sa femme lui est donnée.

Le couple se rend ensuite dans la chambre où Élohim a réuni le conseil des dieux. C'est l'Éden. On y voit des arbres magnifiques, chargés de fruits, des gazons frais, émaillés de fleurs, des eaux limpides et courantes, des montagnes éclairées d'une douce lumière... le tout en peinture, bien entendu. Un frère et une sœur parmi les officiants soufflent aux nouveaux créés le rôle qu'ils ont à jouer, à l'un celui d'Adam, à l'autre celui d'Ève. Des fruits sont suspendus à un buisson, vrais cette fois. Le diable, qui peut bien être aussi une réalité, est représenté par un des apôtres (W. Phelps), et excite le couple à manger du fruit offert à sa convoitise... La femme, de conserve, tente l'homme, et l'homme succombe. Élohim se montre alors, maudit le couple et chasse

le diable, qui s'enfuit en rampant sur ses mains et sur ses genoux pour imiter le serpent.

Alors le couple, supposé maudit, se trouve dans une condition désespérée, d'où il ne peut sortir que par l'intervention d'un *plus haut pouvoir* et par l'établissement d'une *plus haute loi*. Pour cet homme et cette femme destitués et déchus, Dieu établit le *sacerdoce*, et il les investit d'une juridiction nécessaire, d'un pouvoir illimité et d'une autorité supérieure à tout. C'est à ce moment que le couple prête plusieurs serments, celui de garder inviolablement le secret sous peine d'avoir la tête tranchée, celui d'obéir et de se soumettre en tout au sacerdoce, et de plus, pour l'homme, celui de ne toucher aucune femme, à moins qu'elle ne lui soit donnée par ce sacerdoce et par l'intermédiaire du président de l'Église. Ensuite on communique aux initiés un signe, un attouchement et un mot de passe, et ils ont reçu le troisième degré de l'endowment ou premier degré de l'ordre d'Aaron.

L'allégorie continue. L'homme entre dans la vie possesseur d'une loi de pureté, d'une clef de vérité et d'un pouvoir sacerdotal. Avec cela il marche dans un monde où la lumière est devenue ténèbres et où les ténèbres sont devenues lumière. Il doute, il se perd à deviner où est la vérité. On le fait entrer dans une chambre voisine, et là on le suppose placé au milieu des nombreuses sectes qui se disputent actuellement les âmes. Le diable, toujours représenté par le même apôtre, accoste les récipiendaires en les flattant, en les saluant du nom de frère méthodiste, frère épiscopalien, frère mahométan, frère catholique, etc., et en leur disant : Je vous aime tous, vous êtes mes amis, etc... Alors entrent saint Pierre, saint Jacques et saint Jean, représentés par trois apôtres mormons. Ils badinent un instant avec le diable

(W. Phelps), que bientôt saint Pierre somme de se retirer au nom du Seigneur Jésus-Christ et par l'autorité du sacerdoce divin. Le diable s'enfuit en faisant toute sorte de grimaces, et les apôtres examinent la condition des initiés et leur donnent des instructions. Entre autres choses, ils leur disent que les grands dignitaires de l'Église mormonne sont les seuls représentants du sacerdoce que Pierre, Jacques et Jean ont conféré à Joseph Smith, et qui de celui-ci est passé à Brigham Young; que ce sacerdoce doit dorénavant absorber tout le respect qu'on doit au Christ; que l'obéissance doit être immédiate, implicite et non discutée; qu'il faut être dans les mains de Brigham comme une cire molle, comme un *chiffon trempé dans le suif.*

A ce point de la pièce, le couple marche vers le royaume de Dieu. Adam, l'homme, doublement perdu par le péché originel et par ses propres péchés, a reçu des pouvoirs et des bénédictions, mais il s'est écarté de la vérité. Comme c'était le sacerdoce qui l'avait recueilli dans sa chute et lui avait promis un rédempteur, de même le sacerdoce doit lui servir d'instrument pour accomplir sa rédemption. Dieu prend alors pitié du monde errant au milieu des ténèbres, et révèle son Évangile à Joseph Smith, à qui il confère le sacerdoce divin, qui réclame une entière obéissance à sa personne et à celle de ses successeurs. A ce moment, les récipiendaires font un nouveau serment de garder le secret sous peine d'avoir le cœur arraché et coupé par morceaux. On leur communique un nouveau signe, un nouvel attouchement et un nouveau mot de passe, et ils ont reçu le second degré de l'ordre d'Aaron.

Tout n'est pas fini. L'homme, que l'on suppose sauvé seulement en partie, est poussé dans une chambre au milieu de laquelle se trouve un autel. Là on lui fait jurer d'être

constamment fidèle à ses coreligionnaires, de ne jamais parler mal de l'*oint du Seigneur* (Brigham), d'aller aux chefs de l'Église qui sont des médiateurs entre le Christ et l'homme, de même que le Christ est le médiateur entre eux et Dieu; de penser comme les chefs pensent, et d'agir comme ils agissent; d'obéir à toute réquisition, quelque criminelles, impies, traîtres, que soient les apparences; de mettre l'Église au-dessus de tout, de l'aimer par-dessus tout, d'être prêt à sacrifier à son moindre désir ou à ses intérêts ses amis les plus intimes, ses plus proches parents, sa femme la plus chère, et même sa propre vie; de se regarder comme n'étant nullement lié par l'honneur du devoir ou de la parole donnée, quand la parole donnée et le devoir sont contraires aux intérêts de l'Église. Manquer à ce serment, ou simplement le révéler, vous condamne à avoir le ventre ouvert et les entrailles jetées aux pourceaux. On vous communique après cette formidable épreuve un autre signe, un autre attouchement et un autre mot de passe, et vous avez reçu le troisième degré de l'ordre de Melchisédech.

Ensuite on vous fait passer dans une autre chambre, où se trouve également un autel sur lequel reposent la Bible, le Livre de Mormon et le Livre des Révélations de Joseph (Doctrine and Covenants). Les initiés à présent marchent sûrement sur la vraie voie du salut, mais ils ont un grand devoir temporel à remplir, un devoir positif, immédiat, qui ne consiste plus dans l'obéissance à des abstractions. On les fait jurer d'entretenir une haine immortelle contre le gouvernement des États-Unis, parce qu'il n'a pas vengé la mort de Joseph Smith ni réparé les outrages et les pertes subis par les Saints dans les persécutions; de faire tout le possible pour détruire, renverser et contrarier ce gouvernement; de lui refuser toute soumission et obéissance; d'in-

spirer cette haine à leurs enfants dès le berceau et de la leur léguer comme un héritage sacré; de faire de cette haine l'idée dominante et le devoir le plus sacré de leurs vies, afin que le royaume de Dieu et son Christ puissent soumettre tous les autres royaumes et remplir toute la terre. Les malédictions les plus épouvantables, les pénalités les plus barbares sont réservées à celui qui ne tiendrait pas ce serment ou qui oserait le révéler. On vous communique alors un dernier signe, un dernier attouchement, un dernier mot de passe, et vous avez reçu le second degré de l'ordre de Melchisédech.

A dater de ce moment, les initiés son devenus agréables à Dieu, qu'ils peuvent approcher comme des enfants à qui il ne manque plus que d'apprendre à prier. On leur indique donc une nouvelle formule de prière qui consisterait, si nous en croyons notre apostat, à prononcer des paroles *abracadabrantes*, inintelligibles, qu'on dit très-agréables à l'oreille de Jéhovah. Un apôtre prie Dieu ensuite dans une langue connue, lui demandant de bénir ou de maudire les initiés, suivant qu'ils tiendront leurs engagements ou les négligeront, et les initiés répètent lentement la prière. Après cela, ils sont reconnus membres des ordres sacrés du sacerdoce divin, et admis à une pleine et entière participation de tous les priviléges de la fraternité. On leur recommande alors de porter constamment la tunique dont on a couvert leur nudité, afin qu'elle les protége et qu'elle leur rappelle l'ordination qu'ils ont reçue.

Mais il reste encore un dernier rite essentiel. Il faut passer par le voile de lin pour répéter toutes les formules communiquées, pendant qu'on vous fait certaines marques sur la chemise à l'aide de ciseaux, et qu'on murmure à vos oreilles un nom si bas et si rapide que vous ne pouvez pas le saisir. Après cela, on vous fait passer derrière le voile, et

entrer dans une chambre particulière qui figure le royaume céleste de Dieu. Vous n'y faites que paraître et vous en sortez pour reprendre vos habits profanes et les mettre par-dessus vos robes sacrées. Puis, comme la durée de la cérémonie doit avoir creusé votre estomac, on vous fait avaler à la hâte une légère collation, après quoi on vous conduit derechef dans le royaume céleste. Là, en présence de Brigham, un haut dignitaire de l'Église vous débite un discours de deux heures, dans lequel il traite des mystères qui viennent de vous être révélés, et dont il vous explique les plus petits détails allégoriques. Ce discours achevé, vous pouvez, heureux initiés! aller reprendre vos chaussures en même temps que la clef des champs.

Faut-il ajouter foi à ce que je viens de dire, et les choses se passent-elles ainsi que me le racontait mon apostat? Nous le croyons, au moins pour les parties essentielles de la révélation qui nous fut faite. Les détails sont trop en rapport avec le dogme des Saints, les faits sont trop graves pour qu'il n'y ait pas dans tout cela un fond de vérité. La teneur du dernier serment est sans doute exagérée, mais si elle était entièrement fausse, nous aurions de la peine à comprendre qu'un homme fût assez misérable et assez téméraire pour publier les mêmes révélations, ainsi que l'a fait depuis l'apostat John Hyde [1]. D'ailleurs, nous savons positivement qu'il se passe des mystères dans l'endowment-house, et bien que nous ne connaissions pas exactement la nature de ces mystères, ils nous sont d'autant plus suspects qu'on se donne plus de peine à les cacher. Nous savons que ce sanctuaire est interdit, non-seulement aux étrangers, mais encore aux Mormons qui n'ont pas été jugés assez

1. *Mormonism : Its leaders and designs*, p. 97.

dévoués pour recevoir l'initiation. Nous savons aussi d'une manière certaine que c'est là qu'on va prendre la tunique merveilleuse qui eût, dit-on, infailliblement sauvé Joseph si, le jour de sa mort, il ne s'en était pas dépouillé dans le but de détourner les soupçons de la justice aux aguets; nous savons en outre que cet habit n'est délivré qu'après des épreuves formidables. Nous n'ignorons pas non plus que les Mormons ont poussé très-loin l'organisation de la franc-maçonnerie, qu'ils en font une étude très-sérieuse et très-longue sous des maîtres zélés qui donnent plusieurs répétitions par semaine; que parmi les nombreux serments, signes et mots de passe qu'ils ont ajoutés à l'ordre antique, ils conservent pour les premiers grades les mots Bo.., Sch....., etc. Mais, malgré tous ces faits acquis à notre connaissance, nous ne croyons pas que la loge maçonnique des Mormons soit plus dangereuse que l'inoffensive institution des francs-maçons dans le reste du monde, et nous craignons bien qu'on ne les calomnie à cet égard, ni plus ni moins que les Templiers.

Les ennemis passionnés des Saints avancent que c'est dans l'endowment-house que se tiennent les réunions ténébreuses où l'on décide de la vie des individus qui sont réputés dangereux ou hostiles à l'Église; que c'est dans ces conciliabules infernaux que l'on procède à la nomination des exécuteurs sanglants qui doivent effacer de la terre les malheureux condamnés par ce tribunal horrible. Bien que ces monstrueuses accusations soient très-accréditées et très-répandues parmi les gentils, nous ne trouvons absolument rien qui les justifie. Elles ont pris naissance sans doute dans les calomnies de J.-C. Bennett, le docteur apostat, qui faisait croire aux habitants de l'Illinois que la compagnie des Danites était chargée expressément de mettre à mort, dans

le plus grand secret, tous les ennemis acharnés de Joseph le Prophète. Les Danites n'ont jamais mérité cette réputation affreuse, et s'il existe encore aujourd'hui des membres de cette société dans la franc-maçonnerie de l'Utah, ils ne sont guère plus à craindre qu'ils ne le furent à l'époque dont parle Bennett. On a voulu corroborer ces soupçons et l'exécution d'assassinats religieux, perpétrés au nom de Jéhovah, par la disparition de quelques individus dans les vallées du Lac Salé; mais ces disparitions fortuites ne sont pas plus communes en Utah qu'ailleurs, et jamais jusqu'à ce jour la moindre preuve n'a pu être apportée à l'appui de pareilles suppositions. Au reste, Brigham Young est loin d'être cruel de sa nature, et son habileté est trop incontestable pour que nous puissions admettre actuellement qu'il ait recours à des moyens aussi odieux, qui révolteraient assurément la conscience de ses ouailles. Il est vrai que les Mormons n'ont pas la mansuétude de bénir un gouvernement qui les a laissé chasser trois fois de leurs possessions légitimes, mais il ne s'ensuit pas forcément qu'ils fassent si peu de cas de la vie des autres. Leurs blessures saignent encore, leur ressentiment ne saurait s'étouffer plus vite, et tant que leur colère individuelle se bornera à chercher du soulagement dans les menaces, la grande République américaine ne doit y voir aucun sujet d'inquiétude. N'exigeons pas que les Mormons lèchent les mains de leurs bourreaux.

Nous venons de passer en revue ce que nous connaissons de plus saillant dans la doctrine de la religion nouvelle. On nous dispensera de relever les contradictions et de combattre les absurdités qui s'y trouvent. Pour les Mormons, c'est la vérité, la vérité claire et simple *comme les cinq doigts de la main;* et s'ils ne sont pas toujours capables de faire accorder entre eux les divers articles de foi qu'ils professent,

que leur importe? Ne leur suffit-il pas de croire à leur Prophète et de lui être soumis, pour être sûrs qu'en faisant quelques œuvres corporelles ils monteront sur les trônes des dieux?

Les fidèles de l'Utah croient que toutes les prophéties de l'Ancien Testament se sont accomplies à la lettre, et que, s'il en reste quelques-unes encore, elles sont en train de recevoir leur accomplissement de nos jours; que les prophéties des prophètes mormons s'accompliront également, et que la dispensation dont Joseph Smith a été l'instrument se trouve annoncée dans beaucoup de passages de l'Apocalypse. Tout en reconnaissant que le catholicisme romain est de toutes les sectes celle qui s'est le moins écartée de l'Évangile et de la tradition apostolique, ils voient en cette Église la Babylone moderne, la grande prostituée dont il est parlé dans l'Écriture, et ils pensent, avec leurs révélateurs, que la guerre de Gog et Magog, ou de toutes les sectes conjurées contre le romanisme, éclatera bientôt, et que le pape de Rome sortira triomphant de cette guerre pour ensuite succomber sous les coups des Saints du dernier jour, qui sont le peuple choisi de Dieu.

Ajoutons encore une chose. Une croyance très-ferme entretenue par les Mormons, c'est que : « Le Seigneur rétablira dans leurs possessions tous les Saints qui demeureront fidèles à sa loi après avoir été bannis de leur héritage du comté de Jackson. Cette génération ne passera pas sans qu'un temple ne soit de nouveau élevé dans le comté de Jackson en l'honneur du grand Dieu. Les Lamanites (Indiens) aideront à bâtir ce temple sur lequel reposera la gloire de Jéhovah... Enfin, la petite pierre doit continuer à rouler du haut de la *montagne* jusqu'à ce qu'elle ait rempli toute la terre; et le royaume est donné aux Saints du Très-Haut, et

ils le possèdent à jamais et à toujours[1]. » La foi des Mormons en ce brillant avenir est si grande qu'ils se compromettent souvent vis-à-vis des États-Unis en parlant de leurs espérances avec trop d'orgueil.

La principale des œuvres corporelles, ou plutôt la plus importante de toutes, disons même l'essentielle, c'est le paiement exact de la dîme. Cet impôt, qu'on recueille dans un bâtiment spécialement affecté à cette destination, consiste à mettre de côté tous les ans la dixième partie de tous les revenus, gains ou bénéfices, pour l'abandonner à l'Église comme un droit naturel. C'est là ce qu'on appelle la dîme courante. Mais en entrant dans la société des Saints il y a une dîme plus forte à payer, et celle-ci se monte à la dixième partie de tout le bien que l'on possède, de quelque nature que ce soit. On rencontre des fidèles qui, soit mauvaise volonté, soit pauvreté, mettent du retard à s'acquitter de leurs impôts; on les considère pour cela comme des gens d'une foi peu solide, mais on ne les contraint jamais par la force à satisfaire à cette obligation sacrée. Les biens recueillis par le produit des dîmes, consistant en nature ou en argent, sont destinés aux besoins de l'Église, à la construction du temple, à secourir les pauvres, à donner du travail à ceux qui en manquent, à pourvoir aux frais du culte, à assister les émigrants. Le sacerdoce, depuis le diaconat jusqu'au pontificat, est entièrement gratuit et ne reçoit aucune rétribution : les fonctions purement ecclésiastiques ne reçoivent pas de salaire.

Il y a d'autres œuvres que la dîme. Elles naissent le plus souvent des circonstances et rentrent dans l'obéissance passive que tout fidèle doit à l'Église. Quand le produit

1. *Millennial Star*, vol. XIV, p. 12.

de la dîme ne suffit pas pour faire marcher les travaux d'utilité publique religieuse, on s'impose en nature pour y suppléer.

Croire à Brigham Young, payer la dîme, se rendre en mission quand on en reçoit l'ordre, voilà en trois mots ce qui constitue le mormon exemplaire. Il va sans dire qu'il faut aussi se conformer au décalogue.

Nous pourrions encore ajouter beaucoup à ce chapitre, s'il n'était déjà trop long. Terminons-le en reproduisant les paroles d'un chef mormon que nous lisons dans le *Millennial Star* du 28 août 1858 (vol. XX, p. 546) :

« Les Saints du dernier jour sont le peuple de Dieu. Ils sont par adoption l'Israël du dernier jour, et ils sont guidés et conduits par un prophète, voyant et révélateur, dont la voix est pour eux la parole de Dieu. Eux aussi, ils ont un héritage dans une terre promise, et ils espèrent réaliser les nombreuses bénédictions et priviléges que Dieu a déclaré qu'il leur accorderait s'ils restaient fidèles au pacte qu'ils ont fait avec lui. Comme l'Israël antique, ils ont aussi sur leur chemin des ennemis qui, bien que frères par la chair, leur sont hostiles en esprit et cherchent à les anéantir, malgré les liens fraternels qui les unissent par des *articles de confédération et de perpétuelle union...* Un cri de guerre et d'extermination a retenti de toutes parts à l'adresse des Saints, mais le Dieu d'Israël est avec eux : son prophète est leur législateur et leur guide, et ils sont destinés à triompher de leurs ennemis et à devenir littéralement et spirituellement la tête des nations. Cependant, les Saints de Dieu savent qu'ils ne peuvent être victorieux que par l'obéissance à la volonté du Très-Haut, telle qu'elle est révélée par son prophète Brigham Young, qui est aujourd'hui le général en chef du camp d'Israël, avec le sceptre du pouvoir et de l'au-

torité. Si les Saints ne se confient pas en lui, ainsi qu'en un chef reconnu de Dieu, pour suivre ses conseils et ses instructions, ils ne peuvent prospérer comme peuple. Brigham Young est leur Moïse, et si ses mains sont levées, Israël doit l'emporter; mais si ses mains sont *abaissées*, le résultat opposé doit s'ensuivre. Le seul moyen par lequel nous puissions, nous Saints de Dieu, lever les mains du prophète en haut, c'est de lui donner notre confiance pleine et unanime, notre foi et nos prières. »

Je ne sais, mais il me semble qu'il y a dans ces paroles plus que de la rhétorique. Il me semble y entendre l'accent de la conviction et de la foi, et s'il faut plaindre les gens qui y prêtent l'oreille et y croient entendre la voix de la vérité, il faudrait pour les blâmer un courage que nous n'avons pas.

Bornons-nous donc à les plaindre, et laissons-les chanter dans leurs temples cet appel[1] aux nations de toute la terre :

« Le voilà brisé le joug des Gentils!
La bannière de la liberté flotte dans les airs.
Entendez-vous, nations? Connaissez à ce signe
Que l'heure de votre rédemption va sonner.

Voyez là-bas, sur ces montagnes lointaines,
Se dérouler l'étendard de Sion,
Bien loin au-dessus des sources du Missouri :
Voyez-le flotter pour le monde entier.

La liberté, la paix et le salut parfait
Nous sont maintenant assurés:
La liberté pour toutes les nations,
Toutes les langues, toutes les croyances.

1. SACRED HYMNS AND SPIRITUAL SONGS, 9e édition, Hymne 89.

Accourez, sectes chrétiennes et païennes,
  Pape, protestants et prêtres,
Adorateurs de Dieu ou de Dagon,
  Accourez au noble banquet de la liberté.

Venez, enfants du doute et des prodiges,
  Indiens, Musulmans, Grecs et Juifs;
Toutes vos chaînes sont brisées:
  Pour vous flotte l'étendard de la liberté.

Cessez de vous entr'égorger,
  Acceptez l'alliance de paix,
Soyez pour tous des amis, des frères:
  Et le monde sera délivré.

Le Prince de la paix, notre Roi, le grand Messie,
  Va venir régner sur la terre!
O vous, chœurs célestes, chantez encore:
  Paix sur la terre! bonne volonté aux hommes! »

CHAPITRE II

LA PLURALITÉ DES FEMMES.

Considérations générales. — Nature de l'homme. — La polygamie en face de la justice et de la raison. — Apologie de la doctrine par une jolie femme. — Symptômes avant-coureurs de l'institution polygamique. — Homélie d'Orson Pratt en faveur de la polygamie. — Sermon de Brigham Young sur le même sujet. — Texte de la révélation. — Rite du mariage polygynique. — Les trois formes de ménage chez les Mormons polygames. — Faits scandaleux. — Moralité des femmes. — Impressions favorables sur l'esprit du voyageur. — Peine attachée à l'adultère. — Statistique. — Avenir de la polygynie.

Nous abordons, dans ce chapitre, la doctrine la plus piquante sinon la plus curieuse du Mormonisme. En effet, qui n'a tressailli à la nouvelle qu'une secte, qui se prétend chrétienne par-dessus toutes les sectes, qui s'est formée au grand jour de la civilisation des États-Unis, et qui se recrute des adhérents chez les nations les plus éclairées de l'Europe, revendiquait au nom de la loi naturelle, de la loi écrite, de la Bible et de l'Évangile, la légitimité de la pluralité des femmes? Qui aurait cru une pareille prétention possible à une époque de civilisation resplendissante, où tous les peuples policés regardent la polygamie comme un état barbare et bestial, comme un crime qu'ils punissent par des lois? Cependant, le philosophe, qui a appris à ne s'étonner de rien

en fait d'absurdités, qui sait que tout dans ce monde a été nié, depuis l'existence de Dieu jusqu'à celle de l'homme, voit d'un œil plus calme l'apparition ou plutôt la résurrection d'un système que l'Europe croyait à jamais relégué dans l'histoire ancienne ou chez les nations qui ne sont point encore nées au christianisme. Il étudie froidement les faits, leur nature et leurs causes, et cherche à les apprécier sans passion pour les rattacher à l'histoire de l'homme. C'est aussi ce que nous allons faire dans la mesure de nos forces, et sans avoir la prétention d'être un philosophe.

Mais avant d'entrer dans l'exposition de la polygamie mormonne, que nous appellerons dorénavant polygynie pour être plus précis, nous devons faire franchement notre profession de foi générale et sincère au sujet de la pluralité des femmes, afin qu'on ne se méprenne pas sur les appréciations impartiales que nous ferons de l'application du système chez les Saints modernes.

La promiscuité des sexes, ou la communauté des femmes, l'état le plus opposé au but des sociétés, a existé, quoique rarement, chez plusieurs peuples, entre autres chez les Taprobaniens de Ceylan, selon Diodore de Sicile. Elle existe encore aujourd'hui à un certain degré chez un petit nombre de nations sauvages. Par le seul droit naturel, on ne peut pas démontrer qu'elle soit absolument illicite, et les jurisconsultes en conviennent.

La polyandrie, qui est une communauté limitée, et par conséquent un premier pas vers la monogamie, a été beaucoup plus répandue. Elle existait chez plusieurs peuples, et César[1] rapporte que dans la Grande-Bretagne le père et ses fils, si nombreux qu'ils fussent, n'avaient souvent qu'une

1. *Bell. Gall.*, V, cap. XIV.

femme entre tous. Aujourd'hui encore, nous savons que la polyandrie s'observe chez une peuplade de l'Himalaya, et on la voit aussi pratiquée chez quelques tribus sauvages de l'Océanie.

La polygynie, qui est un pas immense sur la promiscuité et sur la polyandrie vers la vocation de toute société, a existé dès les temps historiques chez beaucoup de peuples, même pourvus d'une certaine éducation, comme un régime légal, naturel et sanctionné par la religion. Elle est aujourd'hui encore pratiquée légalement sur une grande partie de la terre. Cependant, il faut dire tout de suite qu'elle semble restreinte partout à un nombre limité de gens riches.

Admettrons-nous avec certains jurisconsultes que la polygynie n'est pas contraire à la nature, et partagerons-nous sur ce point l'opinion de saint Augustin lui-même? Peut-être : mais il faut s'entendre sur le mot *nature*, et distinguer entre la nature sociale et la nature animale de l'homme. Si l'homme n'est qu'un animal, n'ayant au-dessus des autres qu'une supériorité d'instincts et de passions, à la bonne heure; qu'il suive exclusivement les lois de sa nature animale; qu'il vive à la manière des bêtes; qu'il s'accouple à l'aventure ou suivant ses aises, et abandonne ses petits, les fruits de ses accouplements divers, aux soins de leur mère, la nature. Mais si l'homme, comme nous le croyons et le soutenons, est, selon la belle définition d'un philosophe célèbre, *une intelligence servie par des organes*, une âme dans un corps; si son intelligence est tout, et son corps un simple instrument, une enveloppe purement matérielle, sa nature n'est plus celle des animaux; elle est celle des intelligences, et c'est à cette noble nature qu'il doit demander des lois, et non à celle du chien, du taureau, du bouc, du coq, du crocodile ou des poissons.

Il est superflu de prouver que l'homme est avant tout un être intelligent. Je ne veux pas parler de ce que les philosophes appellent les lois nécessaires de la raison, ni des témoignages si éloquents de la conscience; mais ses tendances innées, irrésistibles vers la sociabilité, ses besoins de sympathie et d'union avec ses semblables, son amour du vrai, du bien et du beau, sa soif de l'idéal, ce sentiment de l'infini qui se surprend même chez les peuples sauvages, seraient au besoin des preuves assez éclatantes, et le cœur suffirait à démontrer l'intelligence. Et enfin, d'où viendraient les conquêtes immenses que l'homme a faites sur la nature, les transformations qu'il lui fait subir chaque jour, qui ont changé et changent incessamment l'œuvre primitive du créateur? Nous ne voulons pas faire de vaine rhétorique; mais qu'on se rappelle ce qu'a fait l'homme, qu'on mesure l'espace qu'il a parcouru. Il a d'abord vécu de chasse, prenant son gîte sur la terre nue, dans les cavernes ou dans les troncs d'arbres; il est devenu ensuite pasteur, multipliant son bétail à son gré, et vivant sous la tente; puis il s'est fait agriculteur, forçant l'herbe des champs à croître pour sa nourriture, et il s'est construit une maison; puis enfin il a découvert l'industrie, les arts, le commerce et la science. Après avoir traîné son fardeau ou l'avoir porté péniblement sur ses épaules, il a fini par dompter les animaux pour s'en faire des bêtes de somme. Ensuite il a inventé la roue, le premier des leviers et le plus grand de tous. Voilà sa peine amoindrie déjà par l'esclavage des animaux et par le secours de la mécanique. Attendez. Bientôt il va diminuer encore et son travail et sa peine, et même les supprimer, pour ainsi dire, en s'emparant des éléments, en les subjuguant à sa volonté, en les forçant à obéir, les vents à sa voile, la vapeur à son bras, l'électricité à son signe, la lumière à son pin-

ceau... que sais-je?... Voyez ce globe parcouru dans tous les sens, les nations reliées entre elles par un messager prompt comme l'éclair. Voyez les cités populeuses et opulentes qui sont nées à chaque pas sur notre planète, et dans ces villes somptueuses admirez ces monuments divers, ces bibliothèques immenses où s'entassent sans cesse les trésors de la pensée humaine. Voyez de toutes parts la terre modifiée, transformée, subjuguée, soumise à la volonté sans bornes de l'homme insatiable. Voyez l'Océan asservi, la foudre domptée, les déserts ouverts et franchis, les animaux féroces aux abois et sans retraite, les lois des astres ravies au firmament, le luxe, le bien-être! Est-ce par la puissance de l'intelligence ou par celle de la vie animale que l'homme a accompli toutes ces choses? Est-ce par ce qu'il a de commun avec les animaux, ou par ce en quoi il en diffère? Quel est l'animal entre les mieux doués qui puisse étaler de pareils résultats, de pareilles créations? La fourmi a-t-elle en quoi que ce soit perfectionné ou modifié l'architecture des palais où elle enferma de tout temps ses magasins? L'abeille a-t-elle changé depuis vingt siècles les prismes de ses gâteaux? Le castor a-t-il varié le plan de ses constructions? Le lion, ce roi des animaux, où en est-il de ses œuvres aujourd'hui? Le singe, si semblable à l'homme qu'il a été par quelques-uns pris pour son frère, où sont les conquêtes qu'il a faites dans le travail? Peut-il les faire admirer à sa postérité? Et combien de questions pareilles pourrions-nous entasser encore, sans jamais les épuiser?

Donc l'homme, il faut le répéter, diffère plus des animaux par l'intelligence qu'il ne leur ressemble par le corps. Et si nous avons établi que l'homme est une intelligence, n'aurons-nous pas le droit de conclure que c'est surtout l'intelligence qui constitue la nature de l'homme, que c'est

dans l'intelligence par conséquent, et non dans la nature animale, qu'il lui est commandé de chercher les lois qui doivent gouverner sa vie? Que si la polygamie se rencontre à l'origine de certaines sociétés et au sein de sociétés de notre temps qui sont restées stationnaires ou sont déchues, et doivent par là même être considérées comme étant encore au berceau, ce n'est pas là un argument que l'on puisse invoquer avec autorité en faveur de la pluralité des femmes et pour son intronisation dans les pays civilisés, dans les sociétés que le temps et le travail accumulé des âges ont perfectionnées, à moins qu'il ne soit permis à l'homme monté sur le faîte d'aspirer à descendre.

La vérité est donc que l'homme diffère des autres êtres de la création par l'intelligence; c'est de cette faculté supérieure et distinctive que dérivent ses lois, et non d'ailleurs. Or, quelles lois plus impérieuses que celles de la raison, quand elle nous commande la justice, la réciprocité, le respect de nous-mêmes et des autres? Et comment ces lois pourraient-elles se concilier avec la polygynie? La justice n'est pas là où n'est pas la réciprocité, et la réciprocité n'est pas où l'une des deux parties se donne tout entière, où l'autre ne peut donner qu'une faible portion d'elle-même. Le mariage dans la polygynie est un contrat léonin, scellé par le droit du plus fort, où aucun sophisme, fût-il revêtu de toutes les sanctions religieuses, ne saurait cacher ni effacer la griffe du lion. Par cela seul qu'il y a abus de la force, il y a dégradation de la personne, il y a abaissement de l'être moral; et, il faut le remarquer, cet abaissement, cette dégradation est double. La polygynie est une arme à deux tranchants qui blesse celui qui frappe aussi bien que celui qui est frappé, le tyran (et il l'est alors même qu'il l'ignore), et l'esclave sur qui pèse la tyrannie. Et si nous

nous plaçons à un autre point de vue, que devient la dignité morale de l'homme au milieu de cette atmosphère agitée de passions diverses où la polygynie lui fait passer sa vie? Je ne sais, mais j'ai grand'peine à croire qu'il sera là maître de lui-même, de sa volonté et de son cœur, qu'il lui sera possible de tenir à un niveau élevé ses sentiments et ses instincts, qu'il pourra sans abaisser son caractère, sans recourir à l'hypocrisie et au mensonge, maintenir la paix entre tant d'affections rivales, tant de concurrences passionnées ; et en admettant qu'il le fasse, en supposant dans l'homme ce prodige d'héroïsme impossible, comment se l'imaginer dans la femme, de la part de ces âmes plus faibles et d'une nature plus délicate aussi, il faut le dire? Les craintes, les jalousies, les noirs soupçons les assiégeront sans cesse, les tourmenteront sans cesse, et amèneront nécessairement à leur suite, avec les passions les plus mauvaises, avec les ressentiments et les haines, l'habitude du mensonge, les perfidies, les trahisons, tout ce qui, minant à la longue l'être moral, finit par le corrompre et l'anéantir.

C'est une loi de la sensibilité morale, surtout de l'amour, que, pour se développer, pour acquérir toute la puissance dont il est susceptible, il faut qu'il se limite et se concentre. S'il se disperse, il s'affaiblit, s'éteint peu à peu, et meurt. Le besoin physique pourra subsister, l'amour moral ne sera plus. Il est comme ces plantes qui ne peuvent se transporter loin des lieux où elles ont pris racine, à moins de perdre leur éclat et leur parfum. On peut dire, sans craindre d'être démenti, que l'amour véritable est inconnu dans ces contrées malheureuses où la polygamie a établi son empire : ce qu'on y appelle de ce nom n'en est que le fantôme, l'apparence, et, si je puis ainsi parler, la contrefaçon. C'est là qu'on peut le définir avec raison, comme le faisait Marc-Aurèle, une

petite convulsion. L'union des âmes, qui fait l'essence de l'amour, y est un mythe ou un prodige : c'est la fleur de cette plante phénoménale qui ne s'épanouirait qu'une fois par siècle. Comment l'âme de l'homme, partagée entre tant d'objets, tiraillée en tous sens, disputée de toutes parts, pourrait-elle connaître ces épanchements délicats, ces confidences intimes qui, pour être complètes, doivent être exclusives, et qui sont les conditions de l'amour? Il est de fait que, dans le mariage, les rapports qu'établissent les enfants dans la famille entre le père et la mère sont des liens puissants qui resserrent ceux de l'amour; c'est là, pour ainsi dire, une fontaine de Jouvence où il se retrempe et se rajeunit sans cesse. Or, la polygamie tarit cette source. La mère, en voyant le père partager ses caresses et les porter sur des enfants qui ne sont pas les siens, sent d'abord défaillir son cœur; mais peu à peu elle se raffermit, et si son amour pour ses fils ne se perd pas, la nature y mettant bon ordre, celui qu'elle avait pour leur père s'aigrit, s'altère et puis finalement disparaît.

Cela nous amène à dire combien, dans ce milieu factice créé par la polygamie, l'association qui porte le nom de famille se trouve moins ferme, moins compacte que dans le système de la monogamie. La famille est une association morale, qui forme, sous la diversité des rapports de toute sorte, un tout harmonique, homogène et complet, lié par la solidarité des sentiments et des intérêts. Si la famille n'est pas cela, elle n'est rien; si elle n'est qu'une solidarité de plaisirs et d'intérêts, elle n'est que l'ombre d'elle-même; si l'égalité ne s'y rencontre pas, elle n'est plus qu'une agrégation physique, et la morale en est absente; si tous les éléments qui la composent ne sont pas liés entre eux par une force unique, par l'affection, par le cœur, elle porte en elle

un ferment continu de dissension et de discorde, et l'harmonie y est impossible. Or, c'est là l'aspect sous lequel se présente la famille polygynique. Elle n'est qu'une association bâtarde, qui peut subsister, parce que l'homme est un être flexible et qui s'accommode aux milieux moraux comme aux milieux physiques les plus divers; mais, il faut bien le dire, ce n'est pas là l'atmosphère morale où la nature l'appelle à vivre, et il s'y trouve gêné, il y souffre comme l'homme physique jeté par le hasard ou la force des choses dans les glaces du pôle ou dans les déserts de la zone torride.

Une conséquence de tout ce qui précède, c'est que l'éducation morale de l'homme n'est pas possible dans le sein de la famille ainsi constituée. Nous lisons dans Montesquieu : « On dit que le roi de Maroc a dans son sérail des femmes blanches, des femmes noires, des femmes jaunes. Le malheureux ! à peine a-t-il besoin d'une couleur ! » Sans doute, le polygame n'a pas nécessairement un tel fardeau à supporter : tout le monde n'est pas né sultan. Mais enfin il a à remplir plusieurs devoirs; il a à subir ou à combattre plusieurs passions, dont les plus puissantes ne sont pas peut-être celles qui tiennent au devoir conjugal proprement dit. Il a à protéger mille intérêts divers, à faire concourir vers le même but mille volontés divergentes. Ainsi entouré de liens de toute sorte, de mille fils imperceptibles qui l'enlacent de toutes parts et qui forment autour de son esprit et de son cœur d'inextricables replis, comment pourrait-il avoir jamais l'intelligence assez libre pour l'ouvrir aux choses élevées et la tourner vers la contemplation de l'idéal? La haute culture intellectuelle manque nécessairement dans une société où l'homme est ainsi garrotté, ainsi absorbé. Les facultés supérieures ont à peine le temps de se faire sentir et entrevoir. Pour se mettre en jeu, pour se mouvoir librement et avec succès, elles ont

besoin de calme, de repos; elles veulent une atmosphère sereine et pure; au lieu de cela, elles sont aux prises avec une tempête continuelle, entraînées dans ce mouvement éternel auquel Dante a condamné, dans son *Enfer*, les voluptés coupables.

La bufera infernal, che mai non resta,
Mena gli spirti con la sua rapina;
Voltando, e percotendo gli molesta.
.....
Intesi ch'a cosi fatto tormento
Eran dannati i peccator carnali,
Che la ragion sommettono al talento[1].

Il ne faut pas se le dissimuler, le dôme des harems n'a pas vue sur le ciel, et il n'y emporte pas les âmes.

D'ailleurs, la haute culture intellectuelle a besoin d'être préparée. Le génie, comme l'homme, a une enfance : il ne pousse pas dans une nuit à la manière de certaines plantes cryptogames. Il lui faut les soins délicats d'une mère, les fortes leçons d'un père ou d'un gymnase. L'esprit de l'homme, pour que ses grands instincts, ses facultés supérieures se développent et prennent leur essor, doit être semé, si je puis ainsi dire, sur une terre travaillée d'avance, arrosée par les pluies du ciel, et abritée contre les vents du nord et les ardeurs du midi. Est-ce dans une famille où fermentent sans cesse les plus petites et les plus mauvaises passions que ces conditions favorables se rencontrent? Ce n'est pas entre une mère asservie et dégradée et un père corrompu et peut-être à son insu corrupteur, que peut croître et grandir l'enfant né avec l'amour des choses de l'esprit, et atteindre ce développement supérieur de l'intelligence qui fait les grands

1. *Dell'Inferno*, canto v, verso 28-39.

peuples et les grandes civilisations. Il n'y a pas de témérité à dire que, si les sociétés de l'Orient sont si fort en arrière de celles de l'Occident, c'est en grande partie à la polygynie qu'elles doivent cette infériorité. Le progrès n'est possible qu'à la condition de la moralité et de la liberté; et la haute moralité, non plus que la liberté, ne se rencontrent là où est la polygynie.

La pluralité des femmes, qui n'est bonne nulle part, a au moins dans certains climats quelques raisons d'être : si la nature morale la repousse partout, la nature physique peut la rendre parfois explicable. Montesquieu le fait assez voir[1]. Mais les raisons que donne ce grand esprit, et qu'il donne sans les justifier, se retrouvent-elles dans les climats où le mormonisme s'est établi d'abord, et où il a son siége principal? Assurément non : les femmes ne sont pas nubiles à huit, neuf ou dix ans, dans l'Amérique du Nord, et, Dieu merci, elles n'y sont pas vieilles à vingt ans. Il n'y a pas non plus, que je sache, une telle disproportion entre les naissances des filles et des garçons qu'il faille plusieurs femelles au même mâle. La polygynie paraît donc un non-sens dans la société nouvelle qu'a constituée le Mormonisme : aussi n'y a-t-elle pas, sans doute, grande chance de durée. Si par hasard elle venait à s'y maintenir, ce serait en vertu d'un miracle, et ce phénomène prouverait plus qu'aucun autre la divinité de la dispensation de Joseph Smith.

Néanmoins, et quelle que soit la valeur des objections que la polygynie rencontre, elle possède un grand empire parmi les Mormons, et l'infatuation est telle que des femmes, même bien élevées, des femmes nourries des principes de l'éducation chrétienne, s'y sont laissé séduire, et soit en-

1. *Esprit des Lois*, liv. XVI, chap. 2 et 4.

traînement de cœur, soit aberration d'esprit, s'y sont sincèrement converties. J'ai eu l'occasion de m'entretenir sur ce sujet délicat avec une femme distinguée parmi les Mormons, et qui le serait partout. On ne saurait croire avec quelle verve d'esprit, avec quel air de sincérité et de conviction elle défendait la doctrine nouvelle et relevait les objections qu'on lui faisait, et quelle pudeur de physionomie et de langage elle apportait dans cette mauvaise cause.

« Pourquoi donc, me disait-elle un soir que la conversation était retombée sur ce chapitre, rougirais-je d'accepter le dogme de notre foi que la majorité des chrétiens rejette avec tant de mépris et de hauteur? N'ai-je pas la Bible pour moi? Cette Bible, que je suis habituée à considérer comme sacrée depuis mon enfance, n'est-elle pas polygamiste[1]? J'y vois, dans cette Bible, qu'un saint homme assurément, un ami de Dieu, un homme fidèle en toutes choses, un homme qui observa toujours les commandements de Dieu, qui est appelé dans le Nouveau Testament le *Père des fidèles*, Abraham en un mot, était polygame. Que quelques-unes d'entre ses femmes fussent appelées concubines, il n'importe : elles n'en étaient pas moins ses femmes, et la différence du nom ne fait rien à la chose. Et Jacob, son petit-fils, n'était-il pas aussi un homme selon Dieu? Le Seigneur ne le bénit-il pas? Ne lui commanda-t-il pas de faire souche et de multiplier? Or, Jacob, si je ne me trompe, posséda quatre femmes, dont il eut douze fils et une fille. Qui oserait dire que Dieu condamna ces alliances multiples et les fruits qui en provinrent? Les douze fils que Jacob eut de ses quatre femmes devinrent princes, chefs de tribus, patriarches, et leurs noms sont conservés dans la mémoire de toutes les générations. Voyez

1. Si le mot est peu français, il est en revanche tout à fait mormon.

encore : Dieu s'entretint fréquentes fois avec Abraham, Isaac et Jacob; ses anges aussi les visitèrent, s'entretinrent avec eux, et les bénirent, eux, leurs femmes et leurs enfants. Faisaient-ils mal? Dieu leur reprocha leur péché quand ils eurent vendu par haine Joseph leur frère; il ne les épargna pas non plus quand il s'agit de l'adultère. Mais dans ses communications avec eux, il ne lui est jamais arrivé de condamner l'organisation de la famille telle qu'elle existait parmi eux. Au contraire, il l'approuve en toute occasion, et ne lui refuse jamais ses bénédictions. Il dit même à Abraham qu'il le rendrait père d'une multitude de nations, et qu'en lui et dans sa postérité toutes les nations de la terre seraient bénies. Plus tard, je vois la pluralité des femmes perpétuée, sanctionnée dans les lois de Moïse, et tout arrangé en conséquence. David, le psalmiste, non-seulement avait plusieurs femmes, mais le Seigneur lui-même lui parla par la bouche du prophète Nathan, et lui dit que, puisqu'il avait commis l'adultère avec la femme d'Uri et qu'il avait fait commettre un meurtre, il lui reprendrait toutes les femmes qu'il lui avait données et les livrerait à un de ses voisins. Cela ne se lit-il pas en toutes lettres dans le XIIe chapitre du IIe livre des Rois, versets 7 à 11? Ainsi, nous avons ici la parole de Dieu, et il ne sanctionne pas seulement la polygamie, mais de plus nous le voyons agir en quelque sorte, et donner à David les femmes de son maître Saül, puis lui enlever ses femmes et les donner à un autre homme. Voyez si le fait n'est pas concluant : dans cet exemple, Dieu blâme et punit l'adultère et le meurtre, tandis qu'il autorise et approuve la polygamie. Si l'on croit à la Bible, il faut pourtant, ce me semble, tenir compte de cela. »

Comme je ne paraissais pas être fort touché de l'argu-

mentation, ma belle prêcheuse, qui s'en aperçut sans doute, ajouta :

« Mais il ne faut pas croire que l'Évangile pense autrement que la Bible sur ce sujet. Voyez comme Jésus-Christ, qui avait, lui aussi, épousé trois femmes sur la terre, parle avec avantage d'Abraham et de sa famille : *Beaucoup viendront de l'orient et de l'occident, et du nord et du midi, et s'associeront avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume de Dieu.* Et remarquez encore ceci : *Si vous étiez de la semence d'Abraham, vous feriez les œuvres d'Abraham.* L'apôtre Paul présente aussi Abraham et Sara comme des modèles de foi et de bonnes œuvres, comme le père et la mère des chrétiens fidèles. Or, rappelez-vous les œuvres pour lesquelles Sara est présentée par l'apôtre à l'admiration et à l'imitation des femmes chrétiennes. (Ici la dame mormonne me cita les trois premiers versets du seizième chapitre de la Genèse.) Ainsi, suivant Jésus-Christ et les apôtres, l'unique moyen d'être sauvé, c'est de se faire adopter dans la grande famille des polygames, et de suivre scrupuleusement leurs exemples. Ne pas admettre ces conséquences de l'Évangile, conséquences qui sont forcées, c'est agir à sa fantaisie et à son aise, et, quoi qu'on en dise, rompre en visière avec la religion et avec la logique. Oui, monsieur, il n'y a rien à dire à cela : les chrétiens sont ici de très-mauvais logiciens, il admettent des prémisses, et ils reculent comme des enfants devant les conséquences. »

J'étais tenté de faire observer à mon excellente logicienne que, pour beaucoup de chrétiens, les conséquences n'étaient pas très-effrayantes, surtout si elles lui avaient ressemblé, et que j'en connaissais plus d'un à qui au contraire elles auraient singulièrement souri ; mais je me contins. Ma prêcheuse, quoique femme, ce me semblait, à comprendre la

galanterie, ne l'aurait peut-être pas goûtée et en aurait tiré un argument pour sa thèse. Je me bornai donc à lui dire que je passais condamnation en ce qui regardait la Bible et l'Évangile, mais que la chose me paraissait contraire à la loi naturelle.

« Une telle opinion, me dit-elle, m'étonne dans un naturaliste, dans un homme qui doit avoir étudié à fond les lois de la nature. Mais quel est donc le but du mariage? C'est sans doute de multiplier l'espèce, c'est d'élever et de former des enfants. Or, pour atteindre ce but, la nature veut (c'est vous qui me forcez d'entrer dans tous ces détails que je ne touche pas sans une certaine répugnance, mais que je dois affronter dans l'intérêt de la vérité et de notre religion), la nature veut que le mari reste éloigné de sa femme à certaines époques, s'il ne veut pas l'exposer à de graves inconvénients. Quoi! la femme ne serait donc qu'un instrument de plaisirs et de désirs matériels? La nature ne l'a-t-elle pas faite pour un plus noble objet? La moralité de la nature apprend à la mère que dans la phase de développement de l'enfant qu'elle porte dans son sein, son cœur doit rester pur, ses pensées et ses affections chastes, son esprit calme et tranquille; tandis que son corps doit se livrer à toute sorte d'exercices propres à entretenir la santé et les forces, et se soustraire à tout ce qui pourrait troubler, irriter, affaiblir ou épuiser les fonctions de l'organisme. Oui, le mari, quand il est bon, doit nourrir, soutenir, consoler la femme de son cœur, par toutes les bontés, par toutes les sortes d'attentions que lui permet sa position, et tout cela avec toute l'affection de la tendresse; mais il doit se garder de ces associations hors de saison, qui sont interdites par les lois de la constitution féminine, lois que nous rencontrons aussi dans presque toute l'économie de la vie animale. Hélas! il

n'y a que l'espèce humaine qui fasse exception ! N'est-ce pas un de vos hommes d'esprit qui a dit que *ce qui distingue l'homme de l'animal, c'est qu'il boit sans soif et qu'il fait l'amour en tout temps?* C'est une monstruosité qui ne serait jamais venue à l'esprit d'un polygamiste, ou du moins, dans l'homme, il n'aurait pas compris la femme, comme l'a fait votre Beaumarchais, et il n'en aurait pas fait un caractère distinctif et comme un privilége de l'espèce. Oh ! ne riez pas, monsieur, la chose est assez sérieuse. La polygamie, contrairement à ce que l'on dit chez vous, la polygamie, pratiquée comme elle l'était sous la loi des patriarches, tend directement à la chasteté des femmes, à la bonne constitution physique et morale des enfants. Vous pouvez lire dans la loi de Dieu, dans votre Bible, les époques et les circonstances dans lesquelles la femme doit être séparée de son mari[1]... La loi polygamique de Dieu ouvre à toutes les femmes vigoureuses, saines et vertueuses, une porte par laquelle elles peuvent devenir les épouses honorables d'hommes vertueux, et les mères d'enfants fidèles, vertueux, sains et vigoureux. Permettez-moi de vous demander, monsieur, quelle femme dans toute la France consentirait à épouser un ivrogne, un débauché, un paresseux, un dissipateur, un homme atteint de maladies héréditaires; quelle femme consentirait jamais à devenir prostituée ou à passer toute sa vie dans le célibat et dans la privation d'affections naturelles, si la polygamie d'Abraham, autrement la loi patriarcale de Dieu, était suivie dans votre pays et tenue pour honorable et sacrée par tout le monde? »

J'avoue que je prenais goût à la conversation, et que

1. Apud Mormones, concubitus per totum gestationis et lactationis tempus prohibetur, ac pro nefanda pollutione habetur.

c'était un amusement assez piquant pour moi que d'entendre cette apologie de la polygamie faite par une femme qui ne manquait pas d'esprit. Après une pause, je lui demandai la permission de l'interrompre un instant. « C'est fort bien, madame, lui dis-je, et je comprends maintenant qu'une femme se permette l'apologie de la polygamie au point de vue où vous me faites envisager la question. Mais les raisons que vous donnez pour l'abandon de la femme dans la position intéressante que vous indiquez ne s'appliquent-elles pas aussi à l'homme, non sans doute au même point de vue, sa position ne méritant pas le même intérêt, mais sous le rapport de la moralité et de la dignité du caractère? Et si cela était, la polygamie ne serait-elle pas condamnée? »

« Non, me dit-elle sans hésiter. D'abord, indépendamment des lois de la constitution physique, qui sont différentes, il y a encore des lois tirées de l'ordre religieux, que nos prophètes vous feront connaître. Moi, je ne veux que vous édifier sur la nature de la polygamie, telle qu'elle existe parmi nous, et qui, quoi que vous puissiez penser, place la femme de notre société dans une situation plus morale que celle qui lui est faite par les sociétés chrétiennes. Comparons un peu, s'il vous plaît, et voyons de quel côté est la moralité des choses. Vous condamnez chez nous la polygamie; mais que diriez-vous si j'accusais vos sociétés chrétiennes d'être deux fois polygames, de présenter le spectacle et de la pluralité des femmes et de la pluralité des hommes? Si nous violons la nature, nous, vous autres la violez deux fois, et de la manière la plus monstrueuse! En fait, la pluralité des maris, la polyandrie, comme vous dites, ou plutôt l'état d'une seule femme pour plusieurs hommes, n'est-elle pas pratiquée, ne l'a-t-elle pas été pendant des siècles dans les principales villes de la *chrétienté?* C'est là le génie de vos

institutions faussement appelées *chrétiennes*. Voilà le résultat où mène la *Babylone du mystère*, la *grande prostituée de toute la terre;* en d'autres mots, voilà la conséquence de l'abandon des lois sacrées que Dieu a établies pour le mariage, voilà la conséquence de l'adoption des lois de Rome, qui interdisent le mariage au clergé et aux nonnes, et qui ne permettent aux autres d'épouser qu'un seule femme. Cette loi oblige nombre de femmes à passer une vie de *bénédiction* solitaire, sans mari, sans enfants, sans ami pour les protéger et les consoler; ou bien encore cette loi les condamne à une vie de pauvreté et d'isolement, où elles sont exposées aux tentations, à des affections coupables, à la nécessité de se vendre, à... L'homme, au contraire, riche de ses moyens, est tenté de les dépenser en secret avec une maîtresse, d'une façon illégitime, tandis que la loi de Dieu la lui aurait donnée comme une honorable épouse. Tout cela engendre le meurtre, l'infanticide, le suicide, les remords, le désespoir, la misère, la mort prématurée, en même temps que leur cortége inséparable, les jalousies, les déchirements de cœur, les défiances au sein de la famille, les maladies contagieuses, etc.; enfin cela conduit à cet horrible système de tolérance légale, dans lequel les gouvernements prétendus chrétiens délivrent des patentes à leurs filles de joie pour les autoriser, je ne dirai pas à imiter les bêtes, mais à se dégrader bien au-dessous, car tous les êtres de la création, à l'exception de l'homme, s'abstiennent de ces abominables excès et observent dans leur reproduction les sages lois de la nature. — J'ai entendu demander quelquefois pourquoi la pluralité des hommes n'existait pas chez nous tout aussi bien que la pluralité des femmes. Bien que cette question ne soit qu'accessoire, je vous demanderai à vous en dire un mot : cela rendra plus claire encore la raison d'être du régime qui est préféré

par nous. La force de la constitution féminine est destinée à couler dans un ruisseau de *vie*, à nourrir et à soutenir l'embryon, à le mettre au monde et à l'élever sur son sein. Quand pour elle le temps a passé d'être féconde, elle s'adonne au repos et jouit d'une vie tranquille et calme au milieu d'une famille qui l'entoure de ses mille affections. Il n'en est pas ainsi de l'homme. Sa force n'a pas de période d'arrêt; il lui appartient de se mouvoir dans une plus large sphère. Si Dieu le juge digne d'être récompensé au centuple dans cette vie, il peut avoir une multitude de femmes et d'enfants, de façon à pouvoir, comme Abraham, faire marcher pour défendre son pays des centaines et des milliers de guerriers nés dans sa maison. Un homme de bien, un homme de Dieu, capable d'élever ses enfants dans la connaissance des vérités éternelles, mérite plutôt cent femmes qu'un misérable esclave du vice n'en mérite une. Dans l'ordre patriarcal du gouvernement de la famille, l'épouse est soumise à la loi du mari. Elle l'honore, elle l'appelle *son seigneur*. Elle vit pour lui, pour accroître sa gloire, sa grandeur, son royaume ou sa famille; ses affections sont pour Dieu, son mari et ses enfants. Ses enfants aussi sont sous son gouvernement pour toute l'éternité. Pour lui, il doit garder les commandements de Dieu et observer sa loi. Il ne doit point épouser de femme qui ne lui soit donnée par les règlements et par l'autorité de Dieu; il ne doit point commettre l'adultère ni prendre de libertés avec d'autres femmes que celles qui deviennent sa propriété d'après les institutions sacrées du mariage. Il s'ensuit que la loi d'Abraham et des patriarches ne tolère ni la licence, ni l'adultère, ni la fornication, ni les maisons infâmes où se fait un trafic de la femme. Dans notre société, l'argent ni le plaisir ne peuvent tenter la femme, parce qu'elle trouve toujours une porte ouverte à des relations honorables de

mère et d'épouse, au sein de quelque famille vertueuse, où elle rencontre l'amour, la paix et le bien-être, où la pratique de la vertu lui donne des titres à la transplantation sur le sol de l'éternité pour y multiplier sa famille à l'infini, sans peine ni chagrin, et sans être dès lors sujette à la mort. »

« Ah ! madame, m'écriai-je après cette longue tirade, cette félicité que vous envisagez dans la vie future ne sera point trop largement payée par l'abnégation que vous aurez montrée ici-bas ! »

« Je sais, monsieur, poursuivit-elle, que dans l'opinion des étrangers nous paraissons, nous autres femmes de polygamistes, fort à plaindre, et l'on s'imagine que le bonheur n'est pas plus possible chez nous que dans les sérails de l'Orient. C'est un préjugé que vous partagez aussi, monsieur. Eh bien ! je veux vous détromper. Notre condition est aussi heureuse que peut l'être la condition mortelle. Moi, par exemple, je ne troquerais pas mon sort pour celui de vos femmes de France ou d'Angleterre. J'ai pour mari un homme bon et vertueux que j'aime de toute mon âme et dont j'ai quatre petits enfants, qui nous sont chers au delà de toute expression. En outre, mon mari a sept autres femmes vivantes, et une qui est allée vers un meilleur monde ; et avec cela il n'a pas moins de vingt-cinq enfants. Toutes ces mères et tous ces enfants me sont attachés par de doux liens, par une mutuelle affection, par nos rapports et notre association. Les mères me sont devenues particulièrement chères à cause de leur tendresse fraternelle pour moi et des fatigues et des souffrances que nous avons partagées en commun. Nous avons chacune nos petits défauts dans cette vie, mais je sais qu'elles sont de bonnes et dignes femmes, et que mon mari est un bon et digne homme, qui gouverne sa famille comme un autre Abraham. Il pourvoit avec un égal

empressement à tous nos besoins, il nous aime toutes de tout son cœur et il cherche à nous rendre toutes heureuses. Il nous enseigne la loi du Christ; et soir et matin il nous rassemble autour de lui pour faire la prière en famille. Il jouit de l'estime de tout le monde dans ce pays et de celle de toutes les personnes qui l'ont connu en Europe, alors qu'il y prêchait l'Évangile; et aujourd'hui il siége honorablement dans l'assemblée législative de notre territoire. Il est encore dans toute la force de sa jeunesse, et j'espère qu'il vivra assez pour vous voir embrasser notre doctrine. »

« Mais, lui dis-je alors, votre mari qui est évêque, et même quelque chose de plus, n'est-il pas en opposition avec saint Paul, lorsque cet apôtre dit que l'évêque doit être le mari d'une seule femme? »

« Je ne sais, me répondit-elle, ce que l'apôtre Paul a voulu dire au juste par là. Mais c'est lui également qui a dit qu'il faisait à Rome comme à Rome, et cela peut-être répondrait à votre objection. Rome, du temps de Paul, gouvernait le monde, et malgré son idolâtrie grossière, elle pratiquait le système monogamique. Les choses étant ainsi, l'apôtre Paul, sans doute, en voyant qu'il y avait beaucoup de polygames dans l'Église, aura recommandé aux chrétiens de choisir pour l'épiscopat, qui n'est qu'une charge temporelle, des hommes n'ayant que de très-petites familles, afin de ne pas heurter les préjugés de l'époque. C'est là précisément la ligne de conduite que nous suivons dans les pays où les institutions romaines sont encore en vigueur aujourd'hui; nos elders n'y ont qu'une femme, pour se conformer aux lois des hommes. Ah! monsieur, prenez garde que vos préjugés et votre respect pour certaines traditions vous éloignent du vrai sens de la Bible! Puissent vos yeux s'ouvrir à la lumière! Ne permettez pas que l'orgueil, la fausse

honte, le respect humain vous fassent perdre votre place dans le royaume des cieux, au milieu de la royale famille des polygamistes. »

La jeune dame paraissait si convaincue de tout ce qu'elle venait de me dire, elle avait l'air si heureux en effet dans sa condition, que je renonçai à la contredire davantage. Mais ses raisons, non plus que le bonheur dont elle semblait jouir, n'avaient pas ébranlé mes opinions sur la polygamie en général, et je sortis avec la pensée que je venais de quitter ou une dupe fanatique, ou une exception. En retournant à mon hôtel, comme je réfléchissais sur cette singulière conversation, je me rappelai, par une association d'idées assez naturelle, ce que j'avais lu dans un livre intéressant du docteur Alexandre Mayer : « Dans l'état conjugal, il serait peut-être convenable que la femme n'eût pas à subir les approches de son mari pendant la grossesse et la lactation. Dans ces conditions, où toute commotion nerveuse d'une certaine intensité a ses dangers, l'abstinence serait sans nul doute d'une sage pratique. Mais, en définitive, il serait difficile de concilier ces exigences avec la pureté des mœurs et la monogamie[1]. » Le docteur avait indiqué, sans le vouloir, la raison principale que l'on venait de me donner de la légitimité de la polygynie. J'aurais éprouvé quelque embarras, je l'avoue, à faire connaître à une dame, même mormonne, et qui venait de parler si bien, les moyens que

1. Un apôtre mormon me disait un jour : « La monogamie place l'homme dans une alternative qui est contraire aux lois de la nature et à ce grand principe que rien ne doit se faire en vain : ainsi, dans l'état de grossesse de l'épouse et pendant l'allaitement, il doit ou vivre dans une sorte de célibat qui est contraire à la nature, ou avoir commerce avec sa femme, ce qui est à la fois contraire à la pudeur, à la nature, et à la santé de la femme et de l'enfant. »

donne le savant docteur pour remédier aux inconvénients de la monogamie : peut-être la pudeur mormonne s'en serait-elle effarouchée.

Quoi qu'il en soit des raisons qui militent contre la polygynie, elle n'en est pas moins constituée dans la société des Mormons et tend à s'y propager d'une manière notable. Mais on conçoit qu'une telle innovation, si opposée aux habitudes d'esprit et de vie des sociétés chrétiennes où le mormonisme est né et s'est recruté, ne put pas s'improviser avec le culte nouveau, et qu'il fallut une longue préparation et bien des ménagements avant de la préconiser et de l'introduire. Nous en voyons percer les premiers germes à Nauvoo. A l'époque de la splendeur éphémère de cette métropole mormonne, Sidney Rigdon inventa la théorie de la *femme spirituelle*, qui, bien que publiquement désavouée par le Prophète, peut être considérée comme un acheminement à la polygynie. Voici ce que c'était que la femme spirituelle. Il est de foi parmi les Saints que la femme sans l'homme et l'homme sans la femme ne peuvent être sauvés, et que plus un homme a de femmes plus il doit être agréable aux yeux de Dieu, et plus par conséquent sa gloire éternelle doit être complète. En vertu de ce principe, le mormon, désirant s'assurer dès ce monde la plus grande dose possible de gloire dans l'autre, contractait secrètement, en dehors du mariage charnel, des alliances spirituelles qui, au moins en théorie, devaient rester platoniques. Cette union pour l'éternité s'appelait *scellement* (*sealing*), pour la distinguer du mariage ou de l'*union dans le temps*. On pouvait naturellement se faire sceller à sa femme charnelle, et c'était par là que l'on commençait. Elle devenait dès lors femme pour le temps et pour l'éternité. Suivant les apostats et les ennemis de la religion nouvelle, la congrégation de femmes que

Joseph Smith avait fondée à Nauvoo, sous le nom de *Female Relief Society*, n'avait d'autre but que de préparer des saintes choisies à comprendre et embrasser le mariage spirituel. Nous ne nous ferons pas l'écho des plaisanteries intarissables, ni des assertions plus ou moins calomnieuses qui ont été répandues à ce sujet. Si la doctrine de la femme spirituelle a jamais été enseignée, elle n'a dû l'être que parmi les hauts dignitaires de l'Église, pour éviter un trop grand scandale ; et aujourd'hui que le mariage polygamique est hautement avoué et autorisé, elle n'a plus de raison d'être. D'ailleurs les Mormons ont toujours nié que la doctrine de la femme spirituelle fût connue ou pratiquée parmi eux. Sans accepter ni rejeter leurs dénégations, nous nous bornerons ici à affirmer que Joseph Smith pratiquait la polygynie matérielle au plus tard vers 1843.

Quoi qu'il en soit, la polygynie ne prit véritablement place dans les institutions qu'après la publication qui fut faite en 1852 de la révélation de Joseph Smith. Cette publication, que nous allons donner bientôt, fut précédée d'une conférence spéciale des elders, qui eut lieu le 29 août 1852 à Great Salt Lake City, dans le Tabernacle. La cérémonie fut assez importante et la chose en elle-même est assez curieuse pour que nous croyions utile d'entrer dans quelques détails. Après un hymne chanté en chœur et une prière et un cantique de l'elder Ezra T. Benson, Orson Pratt, qui est le philosophe et l'orateur d'apparat des Mormons, prononça un discours où il marquait le but de la doctrine nouvelle et exposait les considérations à l'appui :

« Je ne m'attendais pas, disait-il en commençant, à vous adresser la parole aujourd'hui, et encore moins à vous entretenir de la doctrine qui a été appelée la pluralité des femmes. C'est un sujet tout nouveau pour moi ; je veux dire

que je n'ai pas l'habitude de parler en public sur ce sujet; et il est aussi tout nouveau pour les habitants des États-Unis, et non-seulement pour eux, mais pour une partie des habitants de l'Europe... Il est bien connu cependant d'une partie de l'assemblée qui m'écoute, que les Saints du dernier jour ont embrassé la doctrine de la pluralité des femmes comme une partie de leur foi religieuse. Ce n'est pas, comme beaucoup l'ont supposé, une doctrine embrassée par eux pour satisfaire (*gratify*) les appétits charnels et les sensations de l'homme; ce n'est pas là l'objet de la doctrine. — Nous essaierons d'exposer devant cette assemblée éclairée quelques-unes des causes pour lesquelles le Tout-Puissant a révélé une telle doctrine, et pourquoi elle est considérée comme un article de notre foi religieuse. Et je pense que sous notre présente forme de gouvernement (je veux dire le gouvernement des États-Unis), on ne nous accusera pas de trahison pour croire et pratiquer nos opinions et nos idées religieuses. Je pense que la Constitution donne à tous les habitants de ce pays le privilége du libre exercice de leurs opinions religieuses, et la liberté et la pratique de leur foi. Si donc il peut être démontré que les Saints du dernier jour ont embrassé comme une partie et un article de leur religion la pluralité des femmes, elle est constitutionnelle... »

Après cet exorde où il touche à peine au point délicat de la constitutionnalité de la doctrine, il arrive au fond même du sujet. Il rappelle d'abord le dogme de la préexistence des âmes, puis il entre dans des développements assez curieux que nous allons donner en partie :

« Les esprits ne sont pas contemporains des corps. Il n'est pas raisonnable de croire que Dieu crée un nouvel esprit chaque fois qu'un nouveau tabernacle vient dans le monde, car alors la création n'aurait pas fini au bout de sept jours,

elle durerait encore, et Dieu ne serait occupé qu'à créer des esprits continuellement, un milliard par siècle au moins. Nous admettons que l'esprit est beaucoup plus vieux que le tabernacle. L'esprit qui vit maintenant dans chaque individu est vieux de plusieurs milliers d'années. Nos esprits ont été formés par génération, de même que le corps. Quand Dieu jeta les fondements de la terre, les fils et les filles de Dieu applaudirent de joie en voyant la belle habitation où ils pourraient venir à chacun leur tour prendre un tabernacle. Salomon dit que quand le corps retourne en poussière, l'esprit retourne à Dieu : il est évident que si l'esprit n'avait jamais été dans le ciel, il ne pourrait pas y retourner. Je ne puis pas retourner en Californie, puisque je n'y suis jamais allé. Dans la traduction inspirée que Joseph a faite de la Genèse, il est prouvé que les esprits de tous les hommes et de toutes les femmes existaient avant la création terrestre d'Adam et d'Ève. Dieu est le père de nos esprits.

« Il y a plusieurs dieux, l'Écriture le dit. Si un Dieu peut propager son espèce et engendrer des esprits à son image et à sa ressemblance, et les appeler ses fils et ses filles, de même tous les autres dieux qui sont semblables à lui peuvent en faire autant. En conséquence, il y aura de nombreux pères, et il y aura de nombreuses familles et de nombreux fils et filles, et ils seront les enfants de ces êtres glorifiés, célestes, qui sont jugés dignes d'être dieux. Dans le Livre d'Abraham[1], traduit par Joseph, nous voyons que dans la grande famille des esprits il y en a de plus nobles et de plus grands que d'autres, de plus intelligents. Le mariage a été établi par le Seigneur, comme une loi par laquelle les

1. Voyez, au sujet du Livre d'Abraham, la note 17 à la fin de l'ouvrage.

esprits viendraient prendre des tabernacles pour entrer dans le deuxième état de l'existence. Adam et Ève furent mariés par Dieu quand ils étaient immortels, par conséquent pour l'éternité. Les Mormons ont donc raison de se marier pour le temps et pour l'éternité, puisque le sacrement fut institué sur des êtres immortels, avant que leur péché n'eût condamné leurs corps à mourir. Leurs descendants ont été rachetés des effets de la chute par la rédemption, et la rédemption implique une restauration complète de tous les priviléges perdus par la chute; par conséquent, le mariage éternel est rétabli. Dieu a promis à Abraham que sa semence serait aussi nombreuse que les grains de sable du bord de la mer. Mais quand la terre continuerait encore à vivre huit mille ans, dix hectolitres de sable contiendraient plus de grains que toute la population humaine depuis la création. Si l'homme cessait alors de multiplier, où serait la promesse faite à Abraham? Dieu a donc voulu dire que la postérité d'Abraham serait infinie et qu'il y aurait une infinité de mondes pour sa résidence. Le prophète Énoch a dit que quand le sable de dix millions de terres comme la nôtre serait épuisé, ce ne serait pas encore le commencement de toutes les créations. Nous lisons que ceux qui font les œuvres d'Abraham seront bénis avec les bénédictions d'Abraham. Le sacerdoce des derniers jours a prononcé sur nos têtes les bénédictions d'Abraham. Et qu'a fait Abraham pour fonder son puissant royaume? Devait-il le fonder par une seule femme? Non. Il eut Sara, Agar, Keturah, une pluralité de femmes et de concubines, avec lesquelles il engendra de nombreux fils. — Il n'y a qu'un cinquième de la population du globe qui croie au système de la monogamie, les quatre autres cinquièmes croient à la polygamie. Les nations chétiennes, non contentes d'avoir renoncé aux bénédictions d'Abraham, cherchent

encore dans leur système étroit de la monogamie à éviter d'avoir de nombreux enfants. Elles ne savent pas que dans les mondes éternels la postérité d'un homme doit constituer sa gloire et son royaume. Nous voyons donc la nécessité de faire les œuvres d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, si nous voulons participer à leurs bénédictions. Les chrétiens mariés légalement à une femme, ne se font pas de scrupules d'aller dans les maisons de débauche[1] et de chercher la prostitution; mais ils regardent comme un grand mal d'élever une postérité née de plus d'une femme. Ils donnent des brevets à la prostitution, et tout est fort bien; mais de bons mariages légitimes, c'est horrible! Et autrefois, l'adultère était puni de mort; aujourd'hui on en rit[2]. Mais le peuple de Dieu doit fuir comme la peste toutes ces abominations, car le Livre de Mormon dit : « Malheur aux impudiques, ils seront « précipités en enfer. » Comment faire pour lutter contre notre nature déchue? Le Seigneur des anciens temps a trouvé le moyen : la pluralité des femmes.

« Il y a donc deux raisons pour que la pluralité des femmes existe chez les Saints. La première, c'est pour qu'ils héritent des bénédictions et des promesses faites à Abraham,

1. Nous ne saurions reproduire le mot dont l'orateur s'est servi.

2. « Les chrétiens de nos jours admettront sans doute que l'adultère était un crime haïssable au temps de l'antique Israël, quand les coupables étaient mis à mort. Cependant aujourd'hui ils attachent peu ou point de criminalité à l'adultère, et plusieurs sont saisis d'une sainte horreur à l'idée que des hommes peuvent être mis à mort pour cette offense. La pluralité des femmes était tout à fait permise (*right*), comme ils le comprennent, du temps d'Abraham, d'Isaac et du bon vieux David, et maintenant on la déclare tout à fait intolérable, infâme et dégradante, quand la moitié du monde au moins s'abandonne à la licence et à la prostitution. Les générations futures se demanderont avec étonnement pourquoi ce principe de rédemption est maintenant rejeté. » *Millennial Star*, vol. XVII, pag. 211.

Isaac et Jacob ; c'est pour avoir une postérité innombrable. La seconde, c'est pour que le peuple choisi de Jehovah forme à Dieu une postérité au moment où il dégaîne son glaive pour détruire toutes les nations qui sont corrompues. Les Saints sont le peuple le plus juste de la terre. C'est chez eux que doivent venir prendre des tabernacles, par le moyen d'une parenté légitime, ces nobles esprits qui attendent encore dans le ciel le moment de passer sur la terre. Si Dieu les a gardés si longtemps dans le ciel, ce n'était pas pour les envoyer dans le corps des Hottentots, des nègres, des idolâtres, des chrétiens; non, la bonté, la justice de Dieu les réserve pour les faire venir chez les Saints du Dieu vivant. Il est donc raisonnable que Dieu dise à ses serviteurs fidèles et choisis, qui ont toujours fait sa volonté : Prenez plus de femmes, comme les patriarches. Mais la pluralité des femmes n'est pas livrée à l'aventure ou au caprice. Il n'y a qu'un homme à la fois sur la terre qui tienne les clefs de cette matière.

« Quiconque n'a pas été marié par cette loi ne peut pas réclamer sa femme à la résurrection. — Les anges sont inférieurs aux Saints qui sont des rois en état d'exaltation. Saint Paul dit que les anges seront jugés par nous et deviendront les serviteurs des dieux. — Le Seigneur veut faire de ce peuple un royaume de rois et prêtres, en d'autres mots un royaume de dieux, si nous écoutons sa loi... »

Après ce discours préliminaire, qui fut fort long, et dont je n'ai donné pour cette raison que la substance, la séance fut levée. Dans l'après-midi, la conférence fut rappelée à l'ordre par le président H.-C. Kimball. Il y eut un chant en chœur; puis on procéda à la communion sous les deux espèces, et pendant cette cérémonie, Brigham Young prit la parole. Il rappela l'excellence de la doctrine de Joseph

Smith dans toutes ses parties connues, l'impuissance des gentils à y opposer un argument sérieux, une *raison substantielle,* les cris de désapprobation que le prophète rencontra dans les premières innovations qu'il introduisit; puis il arriva à la question du jour. « La doctrine dont vous a parlé Orson Pratt a été l'objet d'une révélation antérieure à la mort de Joseph Smith; elle est en opposition avec une petite partie du monde, mais notre peuple y a cru depuis des années, quoiqu'elle n'ait pas été pratiquée par les elders. La copie originale de cette révélation a été brûlée. W. Clayton l'avait écrite de la bouche du Prophète. Elle s'est trouvée en la possession de l'évêque Whitney, qui obtint de Joseph le privilége de la copier. Sœur Emma a brûlé l'original. Je vous dis tout cela parce que ceux qui connaissent la révélation supposent qu'elle n'existe plus. — Je vous prophétise que le principe de la polygamie fera son chemin, qu'il triomphera des préjugés et de la prêtraille du jour; il sera embrassé par les parties les plus intelligentes du monde comme une des meilleures doctrines qui ait jamais été proclamée à aucun peuple. Vos cœurs n'ont pas besoin de battre; vous n'avez pas à craindre qu'une vile plèbe vienne ici fouler aux pieds la liberté sacrée que la constitution de notre pays nous garantit. Il y a longtemps que le monde sait, et on l'a même su de son vivant, que Joseph avait plus d'une femme. Un des sénateurs du Congrès fédéral l'a parfaitement su et n'en a pas moins été notre ami, au point qu'il disait que si ce principe n'était pas adopté par les États-Unis, nous finirions par voir les limites extrêmes de la vie humaine ne pas dépasser trente ans. Il disait hautement que Joseph avait introduit le meilleur plan pour restaurer la force et rétablir une longue vie chez les hommes, et que les Mormons sont très-bons et très-vertueux. — Nous ne pouvions pas pro-

clamer ce principe, il y a quelques années; il faut que chaque chose vienne en son temps. Aujourd'hui je suis prêt à le proclamer. — Cette révélation a été en mon pouvoir depuis des années. Et qui l'a su? Personne, si ce n'est ceux qui devaient le savoir. J'ai une serrure brevetée à mon secrétaire, et rien n'en sort de ce qui ne doit pas en sortir. — Sans la doctrine que cette révélation nous fait connaître, personne sur la terre ne peut s'élever jusqu'à devenir un Dieu[1]. »

Immédiatement après le discours de Brigham Young, l'elder Thomas Bullock fit, en présence de deux mille prêtres, la lecture de la révélation suivante, que nous traduisons littéralement :

RÉVÉLATION SUR LA POLYGAMIE

Reçue par Joseph Smith à Nauvoo, le 12 juillet 1843; proclamée le 29 août 1852; publiée pour la première fois le 14 septembre suivant.

Traduite du *Deseret News*.

« 1. En vérité, Joseph, mon serviteur ; en vérité le Seigneur vous dit que puisque vous vous êtes enquis auprès de moi pour savoir et comprendre comment moi, le Seigneur, ai justifié mes serviteurs Abraham, Isaac et Jacob, ainsi que Moïse, David et Salomon, mes serviteurs, en ce qui touche le principe et la doctrine de leur mariage avec plusieurs femmes et concubines : voici! écoutez! Je suis le Seigneur ton Dieu, et te répondrai sur cette matière. Prépare donc ton cœur à recevoir et à suivre les instructions que je vais vous donner, car tous ceux à qui cette loi est révélée doivent y obéir, car voici! Je vous révèle une nouvelle et éternelle alliance,

1. « Les chrétiens ne savent ce qu'ils font quand ils s'opposent au principe de la pluralité des femmes. Ils ne savent pas qu'ils s'opposent aux ordonnances du Dieu Très-Haut, et aux moyens mêmes par lesquels l'homme devient l'héritier des bénédictions promises aux fidèles. Ils ne savent pas qu'ils s'opposent aux hommes les plus pieux et les plus droits qui aient jamais orné cette planète. » Édit. *Millennial Star*. vol. xv, 1853.

des dominations, de toutes les hauteurs et de toutes les profondeurs. Alors il sera écrit dans le Livre de vie de l'Agneau qu'il ne devra point commettre de meurtre pour verser le sang innocent; et si vous êtes fidèles à mon alliance et ne commettez pas de meurtre qui répande le sang innocent, il leur sera fait en toutes choses ce que mon serviteur a placé sur eux dans le temps et à travers toute l'éternité; et il sera de pleine force quand ils seront hors du monde, et ils passeront par les anges et par les dieux qui sont placés là, à leur exaltation et gloire en toutes choses, comme il a été scellé sur leurs têtes, laquelle gloire sera une plénitude et une continuation de postérité pour toujours et toujours.

« 7. Alors ils seront dieux, parce qu'ils n'ont pas de fin; ils seront donc d'éternité en éternité, parce qu'ils continueront; alors ils seront au-dessus de tout, parce que toutes choses leur sont soumises. Alors ils seront dieux, parce qu'ils ont tout pouvoir et que les anges leur sont soumis.

« 8. En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous n'êtes fidèles à ma loi, vous ne pouvez pas atteindre à cette gloire; car étroite est la porte et étroit est le chemin qui conduit à l'exaltation et à la continuation des vies, et il y en a peu qui le trouvent, parce que vous ne me recevez pas dans le monde et que vous ne me connaissez pas. Mais si vous me recevez dans le monde, alors vous me connaîtrez, et vous recevrez votre exaltation; où je suis, vous serez aussi. Ce sont là les éternelles vies, de connaître le seul sage et vrai Dieu, et Jésus-Christ qu'il a envoyé. Je suis lui. Recevez donc ma loi. Large est la porte et large est le chemin qui conduit à la mort, et il y en a beaucoup qui y vont, parce qu'ils ne me reçoivent pas et qu'ils ne vivent pas dans ma loi.

« 9. En vérité, en vérité, je vous le dis, si un homme épouse une femme conformément à ma parole, et, ils sont scellés par le Saint-Esprit de promission conformément à mon ordre, si lui ou elle commet quelque péché ou transgression quelconque de la nouvelle et éternelle alliance, et toute sorte de blasphèmes, et s'ils ne commettent pas de meurtre par lequel ils versent le sang innocent, — ils viendront encore à la première résurrection et entreront dans leur exaltation; mais ils seront détruits dans la chair et seront livrés aux coups de Satan jusqu'au jour de rédemption, dit le Seigneur Dieu.

« 10. Le blasphème contre le Saint-Esprit, qui ne sera pas pardonné dans le monde ni hors du monde, consiste en ce que vous commettez le meurtre par lequel vous versez le sang innocent, et consentez à ma mort, après que vous avez reçu mon alliance nouvelle et éternelle, dit le Seigneur Dieu; et celui qui ne suit pas cette loi, ne peut en aucune manière entrer dans ma gloire, mais sera damné, dit le Seigneur.

« 11. Je suis le Seigneur ton Dieu, et te donnerai la loi de mon sacerdoce sacré, comme il a été établi par moi et par mon Père, avant que le monde fût. Abraham a reçu toutes les choses quelconques qu'il a reçues, par révélation et par commandement, par ma parole, dit le Seigneur; et il est entré dans son exaltation, et il s'assied sur son trône.

« 12. Abraham a reçu des promesses concernant sa postérité et le fruit de ses reins, — desquels reins vous êtes, c'est-à-dire vous, Joseph, mon serviteur; — lesquelles promesses devaient continuer aussi longtemps qu'ils seraient dans le monde; et quant à ce qui touche Abraham et sa postérité, hors du monde, elles continueront; et ils continueront dans le monde et hors du monde aussi innombrables que les étoiles; ou quand même vous compteriez le sable sur le bord de la mer, vous ne pourriez pas les compter. Cette promesse est pour vous aussi, parce que vous êtes d'Abraham et que la promesse fut faite à Abraham; et parce que cette loi est la continuation des œuvres de mon Père, dans lesquelles il se glorifie. Allez donc, et faites les œuvres d'Abraham; entrez dans ma loi et vous serez sauvés. Mais si vous n'entrez pas dans ma loi, vous ne pouvez recevoir les promesses de mon Père, qu'il a faites à Abraham.

« 13. Dieu commanda à Abraham, et Sara donna Agar pour femme à Abraham. Et pourquoi le fit-elle? Parce que c'était la loi, et d'Agar sortirent beaucoup de peuples. Ceci accomplissait donc entre autres choses les promesses. Abraham était-il donc pour cela sujet à condamnation? En vérité, je vous dis *non;* car moi, le Seigneur, l'ai commandé. Abraham a reçu l'ordre d'offrir Isaac, son fils; cependant il était écrit : Vous ne tuerez pas. Et pourtant Abraham ne refusa pas, et cela lui fut compté comme une action de droiture.

« 14. Abraham reçut des concubines, et elles lui donnèrent des enfants, et cela lui fut compté comme une action de droiture, parce qu'elles lui avaient été données, et qu'il a été fidèle à ma loi;

comme Isaac aussi et Jacob n'ont pas fait d'autres choses que ce qui leur avait été commandé; et parce qu'ils n'ont pas fait d'autres choses que ce qui leur avait été commandé, ils sont entrés dans leur exaltation, conformément aux promesses, et ils s'asseoient sur les trônes; et ils ne sont pas des anges, mais des dieux. David aussi a reçu plusieurs femmes et concubines, ainsi que Salomon et Moïse mon serviteur; ainsi que beaucoup d'autres de mes serviteurs, depuis le commencement de la création jusqu'à présent; et en rien ils n'ont péché, si ce n'est dans les choses qu'ils n'avaient pas reçues de moi.

« 15. Les femmes et les concubines de David lui furent données de ma part par la main de Nathan, mon serviteur, et par les mains d'autres prophètes qui avaient les clefs de ce pouvoir; et dans aucune de ces choses il n'a péché contre moi, excepté dans le cas d'Uri et de sa femme; et pour cela il est tombé de son exaltation, et il a reçu sa part; et il n'héritera pas d'elles hors du monde, parce que je les ai données à un autre, dit le Seigneur.

« 16. Je suis le Seigneur ton Dieu, et je t'ai donné, mon serviteur Joseph, une charge (*appointment*), et restaure toutes choses; demandez ce que vous voulez, et il vous sera donné selon ma parole; et comme vous m'avez interrogé au sujet de l'adultère, — en vérité, en vérité, je vous dis, si un homme reçoit une femme dans la nouvelle et éternelle alliance, et si elle est avec un autre homme, et si je ne l'ai point désignée par la sainte onction, elle a commis l'adultère et sera mise à mort. Si elle n'est pas dans la nouvelle et éternelle alliance, et si elle est avec un autre homme, elle a commis l'adultère; et si son mari est avec une autre femme, et s'il était sous un vœu, il a brisé son vœu et a commis l'adultère; et si elle n'a pas commis l'adultère, mais est innocente, et n'a pas brisé son vœu, et le connaît, et je vous le révèle, mon serviteur Joseph, alors vous aurez le pouvoir, par le pouvoir de mon sacerdoce sacré, de la prendre et de la donner à celui qui n'a pas commis l'adultère mais a été fidèle; car il sera établi au-dessus de beaucoup; car je vous ai donné les clefs et le pouvoir du sacerdoce, par lequel je restaure toutes choses et vous fais connaître toutes choses au temps qui convient.

« 17. Et en vérité, en vérité, je vous dis que tout ce que vous

scellez sur la terre sera scellé dans le ciel ; et tout ce que vous liez sur la terre en mon nom et par ma parole, dit le Seigneur, sera éternellement lié dans les cieux ; et tous les péchés que vous remettrez sur la terre seront remis éternellement dans les cieux ; et tous les péchés que vous retiendrez sur la terre seront retenus dans le ciel.

« 18. Et encore, en vérité je dis, quiconque vous bénissez, je le bénirai ; et quiconque vous maudissez, je le maudirai, dit le Seigneur ; car moi, le Seigneur, je suis ton Dieu.

« 19. Et encore, en vérité je vous dis, mon serviteur Joseph, que tout ce que vous donnez sur la terre, et à qui que ce soit que vous donniez quelqu'un sur la terre par ma parole et conformément à ma loi, il sera visité avec des bienfaits et non des malédictions, et avec mon pouvoir, dit le Seigneur, et il sera sans condamnation sur la terre et dans le ciel ; car je suis le Seigneur ton Dieu, et je serai avec toi jusqu'à la fin du monde et dans toute l'éternité ; car, en vérité, je scelle sur vous votre exaltation, et je prépare un trône pour vous dans le royaume de mon Père, avec Abraham votre père. Voici, j'ai vu vos sacrifices, en obéissance à ce que je vous ai dit ; allez donc, et je fais un chemin pour vous échapper, de même que j'ai accepté d'Abraham l'offrande de son fils Isaac.

« 20. En vérité je vous dis, je donne un commandement à ma servante, Emma Smith, votre femme que je vous ai donnée, qu'elle se maintienne et ne participe pas à ce que je vous ai commandé de lui offrir ; car je l'ai fait, dit le Seigneur, pour vous prouver à tous, comme j'ai fait avec Abraham ; et pour que je puisse requérir de vous une offrande par alliance et sacrifice ; et que ma servante, Emma Smith, reçoive toutes celles qui ont été données à mon serviteur Joseph, et qui sont vertueuses et pures devant moi ; et celles qui ne sont pas pures et qui ont dit qu'elles étaient pures, seront détruites, dit le Seigneur Dieu ; car je suis le Seigneur ton Dieu, et vous obéirez à ma voix ; et je donne à mon serviteur Joseph qu'il sera fait le régulateur sur beaucoup de choses, car il a été fidèle sur un petit nombre de choses, et dorénavant je le fortifierai.

« 21. Et je commande à ma servante, Emma Smith, d'être fidèle à mon serviteur Joseph et de s'attacher à lui et à nul autre. Mais si elle ne veut pas suivre ce commandement, elle sera détruite,

dit le Seigneur; car je suis le Seigneur ton Dieu, et je la détruirai si elle ne vit pas dans ma loi; mais si elle ne suit pas ce commandement, alors mon serviteur Joseph fera toutes choses pour elle, de même qu'il l'a dit; et je le bénirai, et je le multiplierai, et je lui donnerai dans ce monde le centuple de pères et de mères, de frères et de sœurs, de maisons et de terres, de femmes et d'enfants, et de couronnes de vies éternelles dans les mondes éternels. Et encore, je dis en vérité, que ma servante pardonne les fautes de mon serviteur Joseph; et alors elle sera pardonnée pour les fautes qu'elle a commises contre moi; et moi, le Seigneur ton Dieu, je la bénirai, et la multiplierai et réjouirai son cœur.

« 22. Et encore je dis, que mon serviteur Joseph ne lâche pas sa propriété de ses mains, de peur qu'un ennemi ne vienne le détruire; car Satan cherche à détruire; car je suis le Seigneur ton Dieu, et il est mon serviteur: et voici! écoutez, je suis avec lui comme j'étais avec Abraham ton père, même jusqu'à cette exaltation et gloire.

« 23. Maintenant, au sujet de la loi du sacerdoce, il y a plusieurs choses qui s'y rapportent. En vérité, si un homme est appelé de mon Père, comme le fut Aaron, par ma propre voix et par la voix de celui qui m'a envoyé; et si je l'ai doté des clefs du pouvoir de ce sacerdoce, s'il fait quoi que ce soit en mon nom et selon ma loi et par ma parole, il ne commettra pas de péché et je le justifierai. Que personne donc ne se mette contre mon serviteur Joseph; car je le justifierai; car il fera les sacrifices que je réclame de ses mains pour ses transgressions, dit le Seigneur votre Dieu.

« 24. Et encore, au sujet de la loi du sacerdoce: si un homme épouse une vierge, et désire en épouser une autre et la première donne son consentement; et s'il épouse la seconde et qu'elles soient vierges et qu'elles n'aient pas fait de vœu à un autre homme, alors il est justifié; il ne peut pas commettre d'adultère, puisqu'elles lui ont été données; car il ne peut commettre d'adultère avec ce qui lui appartient à lui et à personne autre; et s'il a dix vierges qui lui sont données par cette loi, il ne peut pas commettre d'adultère, car elles lui appartiennent et elles lui sont données; par conséquent il est justifié. Mais si l'une ou l'autre des dix vierges, après qu'elle est mariée, va avec un autre homme, elle a commis l'adultère et

sera détruite; car elles lui sont données pour multiplier et pour remplir la terre selon mon commandement, et pour accomplir la promesse qui fut donnée par mon Père avant la fondation du monde; et pour leur exaltation dans les mondes éternels, afin qu'elles puissent engendrer des âmes d'hommes; car là se continue l'œuvre de mon père, afin qu'il puisse être glorifié.

« 25. Et encore, en vérité, en vérité, je vous dis, si un homme a une femme qui possède les clefs de ce pouvoir, et s'il lui enseigne la loi de mon sacerdoce qui a trait à ces choses, alors elle devra croire et le servir, ou bien elle sera détruite, dit le Seigneur votre Dieu; car je la détruirai; car je magnifierai mon nom sur tous ceux qui reçoivent ma loi et qui vivent en elle. Si elle ne reçoit pas cette loi, il pourra donc légitimement devant moi recevoir toutes choses quelconques que moi, le Seigeur son Dieu, lui donnerai, parce qu'elle ne l'a pas cru ni servi selon ma parole; et elle devient alors le transgresseur; et il est exempt de la loi de Sara, qui servit Abraham d'après la loi, quand je commandai à Abraham de prendre Agar pour femme. Et maintenant, au sujet de cette loi, en vérité, en vérité, je vous le dis, je vous en révélerai davantage plus tard. Que cela vous suffise donc pour le présent. Voici, je suis alpha et oméga. *Amen*[1]. »

Je demande pardon à Dieu d'avoir essayé de reproduire en français le langage souvent inintelligible, et toujours barbare, que le prophète met dans la bouche du grand Élohim, et je supplie de croire qu'il m'a été impossible

1. Cette révélation fut reçue, ainsi que nous l'avons indiqué dans l'histoire, en présence de Clayton et de Hyrum. Le jour même (12 juillet 1843), Hyrum fut chargé de l'aller lire à Emma, sa belle-sœur. Celle-ci ne parut pas disposée à se plier à l'ordre d'en Haut; aussi le Prophète fut-il obligé de passer toute la journée du lendemain en conversation avec sa femme pour l'amener à voir d'un œil serein les rivales que déjà il lui avait choisies. Fatigué de prêcher en vain, Joseph finit par dire à sa malheureuse et honnête épouse : EMMA, MÊLEZ-VOUS DE VOS AFFAIRES ET LAISSEZ L'OINT DU SEIGNEUR ACCOMPLIR LES ŒUVRES POUR LESQUELLES DIEU L'A SUSCITÉ.

d'en donner une traduction plus fidèle et plus claire. Ce qui peut indemniser de la lecture d'un pareil document, c'est qu'on y voit une nouvelle preuve de la fraude, preuve impuissante cependant, malgré son évidence, à dessiller les yeux sur lesquels la foi a mis son bandeau.

D'après ce que nous venons de voir, il y a deux formes de mariage chez les Mormons : le premier mariage, et celui que nous appellerons le mariage polygynique. Le premier se pratique, à peu de chose près, comme chez la plupart des sectes protestantes, ainsi que nous l'avons indiqué dans le chapitre précédent. L'autre se fait un peu différemment. Quoiqu'on eût célébré plusieurs mariages polygyniques pendant notre séjour au Lac Salé, nous ne pûmes obtenir d'y assister; mais, d'après les renseignements que nous avons recueillis de la bouche d'un elder, mari de trois femmes, voici comment les choses se passent :

Tout individu, déjà marié à une première femme, et qui désire en obtenir une autre, doit, avant de faire une proposition de mariage à une veuve ou à une demoiselle, consulter le président suprême de l'Église et recevoir par son entremise une révélation dans laquelle Dieu lui manifeste sa volonté à cet effet. Si la révélation défend l'union désirée, on en reste là. Si, au contraire, elle approuve la demande, le solliciteur peut aller de l'avant, mais il ne doit pas encore consulter les sentiments de la personne qu'il recherche; il lui faut auparavant avoir obtenu l'assentiment de ses parents, s'ils vivent en Utah. Ceux-ci refusent-ils leur consentement, on ne va pas outre. Au lieu de cela, les parents ou tuteurs donnent-ils librement leur adhésion, le prétendant peut alors faire ses propositions à la personne qu'il a en vue. Si la veuve ou la fille refuse sa main, l'homme se retire et il n'y a rien de

fait; si elle accepte, on fixe un jour pour la célébration du mariage,

Il est nécessaire de faire observer qu'avant d'entreprendre la moindre démarche pour obtenir une autre femme, l'homme doit consulter les sentiments de sa première épouse et obtenir son consentement, pour se conformer à la lettre de la loi révélée.

Au jour convenu, le fiancé, accompagné de son épouse, de sa fiancée, de leurs parents et de leurs invités, se rend au lieu où la célébration doit se faire. Un greffier ecclésiastique inscrit sur un registre *ad hoc* le nom, l'âge et le lieu de naissance des parties contractantes. Le président suprême de l'Église, à qui seul la révélation donne le pouvoir d'administrer le sacrement polygynique, interpelle le fiancé, son épouse et sa fiancée, qui se tiennent debout en face de lui, l'épouse étant à la gauche de son mari et la fiancée à la gauche de l'épouse. Alors le pape dit à l'épouse : « Consentez-vous à donner cette femme à votre mari pour épouse légitime dans le temps et dans toute l'éternité? Si vous y consentez, montrez-le en plaçant sa main droite dans la main de votre mari. » Les mains droites du fiancé et de la fiancée étant ainsi l'une dans l'autre, l'épouse prend le bras gauche du mari. Puis le pape, s'adressant à l'homme, lui dit : « Frère un tel, prenez-vous sœur une telle par la main droite pour la recevoir comme vôtre, pour être votre épouse légitime, et vous pour être son légitime mari, pour le temps et pour toute l'éternité, avec engagement et promesse de votre part que vous accomplirez toutes les lois, rites et ordonnances qui se rapportent à ce saint mariage dans le pacte nouveau et immortel; faisant cela en présence de Dieu, des anges et de ces témoins, de votre libre consentement et de votre libre choix? » Le fiancé répond : « Oui. » Les mêmes

paroles sont ensuite adressées à la fiancée, qui répond également : « Oui. » Alors le ministre du sacrement dit : « Au nom du Seigneur Jésus-Christ, et par l'autorité du sacerdoce sacré, je déclare que vous êtes légalement et justement mari et femme pour le temps et pour toute l'éternité ; et je vous applique les bénédictions de la sainte résurrection, avec pouvoir de paraître au matin de la première résurrection revêtus de gloire, d'immortalité et de vies éternelles ; et j'applique sur vous les bénédictions des Trônes, des Dominations, des Principautés, des Puissances, des Exaltations, ainsi que les bénédictions d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; et je vous dis : Produisez des fruits et multipliez, remplissez la terre, afin que vous puissiez trouver dans votre postérité des joies et des réjouissances au jour du Seigneur Jésus. Toutes ces bénédictions, en même temps que toutes les autres qui découlent du pacte nouveau et immortel, je les répands sur vos têtes par le moyen de votre fidélité jusqu'à la fin, avec l'autorité du sacerdoce, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen. »

Le greffier enregistre alors sur le grand livre la date et le lieu du mariage, ainsi que les noms des deux ou trois témoins requis. Et la séance est levée.

Nous avons dit que le pape mormon a seul le pouvoir de célébrer les unions polygyniques. Dans le cas cependant où il serait empêché, il peut déléguer un haut fonctionnaire de l'Église pour officier à sa place ; mais, dans tous les cas de cette nature, il n'en doit pas moins avoir été consulté par les parties, et sa sanction doit avoir été préalablement obtenue.

Quand un homme marié à une seule épouse a enseigné à cette épouse la loi de Dieu, telle qu'elle a été révélée aux anciens patriarches et telle qu'elle a été manifestée par une

nouvelle révélation, si cette femme refuse de consentir à ce qu'il épouse une autre femme en conformité de cette loi, on la somme de déclarer devant le président les motifs de son refus. Si les raisons alléguées par l'épouse sont suffisantes et plausibles, et si le mari est convaincu de tort ou de transgression, le mariage polygynique n'a point lieu, et il n'est plus permis au demandeur de faire la moindre démarche pour chercher une autre femme. Mais, si l'épouse ne peut apporter une raison valable du refus qu'elle fait de se conformer à la loi qui fut donnée à Sara dans le temps, il devient licite à son mari, après que le prophète lui en a donné la permission par révélation, de passer outre et de se marier à d'autres sans son consentement. « Dans ce dernier cas, dit la loi mormonne, il sera justifié et elle sera condamnée, parce qu'elle ne les lui a pas données comme Sara donna Agar à Abraham, comme Rachel et Lia donnèrent Bala et Zelpha à Jacob, leur époux. »

L'homme qui a épousé plusieurs femmes est tenu de veiller au bien-être et au bonheur de toutes, et de leur procurer le confort de la vie. « Nous devons faire cela, disent les Mormons, parce que l'Écriture sainte le recommande en ces termes : *Quod si alteram acceperit, providebit puellæ nuptias, et vestimenta, et pretium pudicitiæ non negabit*[1]. » On voit que les Saints sont quelquefois heureux dans leurs citations. Mais il n'est pas toujours facile d'accomplir la loi, surtout quand, comme ici, elle est si contraire à la raison et à la nature. Entrons du reste dans l'intérieur du ménage polygynique, et tâchons de découvrir ce qui s'y passe.

Si nous devions nous en rapporter à ce qu'a publié le renégat John Hyde sur la polygamie pratique de l'Utah,

1. *Exodus*, XXI, 10.

nous dirions que le mormon polygame n'a pas de chez soi, de foyer domestique, de *home* enfin, ce home si cher aux Américains et aux Anglais, si cher également à tous les peuples, quoique tous ne trouvent pas dans leur langue un mot qui exprime aussi parfaitement l'idée qui s'y attache. Le prêtre apostat nous dépeint le ménage polygamique sous des couleurs trop repoussantes et trop éloignées de la vérité pour que nous les reproduisions ici. Le privilége que nous avons eu de voir par nos propres yeux, nous autorise à dire que les choses se passent autrement et ne semblent pas, au premier abord, confirmer les principes qui nous ont fait condamner à l'avance le système de la pluralité des femmes. Nous devons déclarer que les trois formes de ménage polygynique que nous avons rencontrées en Utah, ne nous ont rien présenté de contraire à la décence du moins publique ou à la dignité extérieure. Disons en deux mots comment chacune de ces trois formes se présente à l'œil de l'observateur [1].

La première, celle que nous pourrions appeler le régime du harem, consiste à réunir toutes les femmes du même mari dans la même maison, où elles vivent en communauté, séparées de l'époux commun, qui les visite selon son bon plaisir, mais qui a son domicile dans une habitation particulière, où il se retire pour vaquer à ses affaires et pour dormir. C'est là le genre de vie adopté par Brigham Young. A l'époque de notre visite, les dix-sept femmes de ce grand polygame vivaient ensemble dans le même palais. Brigham assiste aux repas, fait les différentes prières de la journée, donne des instructions à ses enfants, visite chacune

1. Dans les trois catégories que nous établissons ici, nous sommes heureux de nous rencontrer avec un judicieux voyageur anglais, M. W. Chandless, que le hasard avait conduit chez les Mormons presque en même temps que nous. Voyez *A Visit to Salt Lake*, pag. 261.

de ses femmes tous les jours, et quand l'heure du repos est arrivée, il se retire pour dormir seul dans une petite chambre située derrière ses bureaux. Chacune de ses femmes a sa chambre à coucher, et toutes doivent obéir, dans les choses ordinaires, au commandement de la femme qui occupe le premier rang par ancienneté de mariage. Comme on le conçoit, Brigham a dans son harem des femmes de tout âge. Lorsqu'il doit faire un voyage, il désigne une ou plusieurs de ses sultanes pour l'accompagner; de même, lorsqu'il est malade, il donne à celle de ses épouses qu'il a choisie pour le soigner une invitation expresse sans laquelle nulle ne peut pénétrer dans son domicile privé. On dit, et nous le croyons sans peine, qu'à chaque maladie du pape mormon il se passe dans son harem des scènes déchirantes : la plupart de ses femmes, qu'une consigne cruelle tient éloignées de son chevet, se précipitent inquiètes, haletantes, vers son antichambre, dans l'espoir de pouvoir jeter par la porte entre-bâillée un regard furtif de dévotion sur leur cher sultan.

La deuxième forme de ménage polygynique, celle qui est la plus répandue en Utah, et qui se rapproche le plus de la précédente, est celle dans laquelle l'époux vit sous le même toit avec toutes ses femmes. Ce régime est suivi entre autres par Kimball et par les deux frères Pratt. C'est le ménage polygynique par excellence. Ici la vie est tout à fait en commun, sauf cependant que chaque femme a sa chambre à coucher. Le mari se donne à chacune d'elles à tour de rôle, et une nuit. C'est dans ce régime que le mari doit s'appliquer surtout à se montrer juste et impartial.

Enfin, dans le troisième système, le mari prend table et logement pour vingt-quatre heures à la fois chez chacune de ses épouses, qui vivent dans autant de maisons séparées et quelquefois éloignées l'une de l'autre.

Quelle que soit la forme du ménage polygynique, les obligations du chef restent les mêmes, au moins en théorie : il se doit à chacune de ses femmes à tour de rôle. C'est un devoir rigoureux pour toutes les femmes de nourrir, d'élever et de surveiller chacune leurs enfants. Toutes les femmes d'un même Saint se doivent regarder comme des sœurs, et la religion leur commande de chérir maternellement tous les enfants de leur mari, lesquels traitent de *tantes* toutes les femmes de leur père, à l'exception de leur propre mère. Pour distinguer entre elles les femmes d'un polygame, on fait précéder le nom de leur mari d'un de leurs prénoms : Mistress Anna Young, mistress Mary Young, etc., ou bien on les distingue par un numéro d'ordre : Mistress Young n° 1, mistress Young n° 15, etc. On dit que le prophète affectionne cette dernière manière, sans doute comme procédé mnémotechnique.

Il est bien difficile, pour ne rien dire de plus, qu'un homme ait pour toutes ses femmes une affection parfaitement égale, et, lors même qu'il se partage consciencieusement entre toutes, il n'est guère possible d'imaginer qu'il ne nourrisse pas des préférences. De là naissent les jalousies et les guerres de rivalité, qui ne sont pas absolument inconnues chez les Mormons, malgré la résignation admirable dont les femmes font profession. Pour obvier à ces maux, l'époux réprime les élans spontanés de son cœur, et se renferme dans une dignité calculée et glaciale, commandée par un esprit de justice et de paix, mais qui n'est guère compatible avec l'amour. Il est vrai que les rapports conjugaux devant, ainsi qu'on l'a déjà pressenti, se régler sur l'exemple des animaux, le polygame fait bon marché de l'amour moral. Du reste, et d'après la même règle, n'étant plus tenu au devoir marital envers la femme dès qu'elle a conçu, sa

tendresse se trouve bientôt renfermée dans le cercle formé par celles de ses femmes qui ne présentent point encore les indices de la conception.

Les Mormons ont singulièrement réduit les degrés de parenté auxquels le mariage est défendu dans les sociétés chrétiennes. On en voit et nous en avons vu nous-même qui ont épousé toutes les filles nées du même père et de la même mère. D'autres, et nous en connaissons de cette catégorie, ont épousé à la fois la mère et la fille. Un certain Watt a même épousé sa demi-sœur[1]. L'histoire vaut la peine d'être racontée. Arrivé d'Écosse au Lac Salé avec sa sœur, Watt la présenta à Brigham Young en lui demandant l'autorisation de la prendre pour seconde femme. Le prophète fit des objections; Watt insista. « Abraham, disait-il, a bien épousé sa demi-sœur; j'ai tout autant de droit d'épouser la mienne. Dieu a béni Abraham quoiqu'il ait contracté cette union; il doit me bénir si je fais la même chose. » La question était épineuse, mais le hasard ayant voulu que la fille fût jolie, Brigham la prit pour lui-même, et de la sorte le nœud gordien se trouva tranché. Cependant, au bout de quelques semaines, le prophète, soit qu'il eût changé d'idée, soit que la jeune fille ne fût pas enchantée de son union, dit à Watt qu'après tout il y avait du bon dans son raisonnement; qu'il était aussi juste et aussi légitime pour lui que pour Abraham d'épouser sa demi-sœur. Watt, sans se faire prier davantage, accepta sa demi-sœur pour femme au sortir des bras de frère Brigham.

Le mariage, il faut bien le dire, est généralement destitué chez les Mormons de tout ce qui en fait un sentiment

1. Nous ne saurions dire si c'est une sœur utérine ou consanguine. — A ce sujet, il est permis de rappeler que Solon donnait au frère la liberté d'épouser sa sœur utérine.

délicat et pur, et par conséquent le charme, dans les sociétés chrétiennes. Il n'a qu'un but : multiplier la famille. C'est un point de leurs croyances que, dans le monde où ils iront en sortant de celui-ci, chaque homme régnera sur ses enfants, qui constitueront son *royaume;* que plus ils auront d'enfants plus ils auront de gloire, et que s'ils n'ont ni femmes ni enfants sur la terre, ils ne jouiront d'aucune gloire dans le séjour éternel[1], où l'on ne peut plus contracter mariage. Brigham Young disait dans un sermon du 20 septembre 1856 : « C'est le devoir de tout homme de bien et de toute femme de préparer autant de tabernacles qu'ils peuvent pour les esprits; aussi, dans le cas où mes femmes voudraient m'abandonner, j'en irais chercher d'autres qui fussent soumises à la loi céleste[2], et je laisserais toutes celles que j'ai actuellement s'en aller où il leur plairait, ce qui ne m'empêcherait pas pourtant de leur envoyer l'Évangile. » Il s'ensuit naturellement que les Mormons procréent le plus possible. Mais il s'ensuit aussi, cela est fort à craindre, que le mariage n'est pas une association des âmes, mais des corps, où tout tourne au profit d'un monstrueux égoïsme[3], au moins chez le mari,

1. Les sauvages des îles Fiji professent sur ce point une doctrine analogue à celle des Mormons. A la porte de leur ciel ils placent un Cerbère féminin, la *Grande Femme*, qui en défend impitoyablement l'entrée à tout célibataire.

2. La loi polygynique, qui se trouve, comme nous aurions dû le faire remarquer plus haut, en opposition formelle avec ce passage du Livre de Mormon : « David et Salomon eurent, en vérité, plusieurs femmes et concubines, ce qui était abominable devant moi, dit le Seigneur... Écoutez, mes frères, la parole du Seigneur; car aucun homme parmi vous n'aura plus d'une femme; et des concubines, il n'en aura point; parce que moi, le Seigneur Dieu, fais mes délices de la chasteté des femmes. » LIVRE DE JACOB, FRÈRE DE NÉPHI, ch. 2, § 6.

3. Le reproche d'égoïsme que nous venons de laisser échapper touchera peu les Mormons, si nous en jugeons par cet apophthegme d'un de leurs apôtres (Lorenzo Snow) : « Dieu est le plus égoïste de tous les êtres existants. »

et en outre au plus grossier matérialisme. Car comment l'homme, transformé en *géniteur*, pourrait-il conserver quelque chose de son cœur, et chercher dans les relations multiples que la polygynie lui impose, autre chose que la satisfaction animale des sens? Une autre conséquence, c'est que les fidèles se préoccupent outre mesure des moyens de se procurer le plus de femmes possible. Montesquieu a dit qu'il en est de la luxure comme de l'avarice : « Elle augmente sa soif par l'acquisition des trésors[1]. » Les Mormons prouvent chaque jour cette vérité. Ils ont un souci principal, sinon unique, c'est d'augmenter le nombre de leurs femmes, sans beaucoup de scrupules sur les moyens qui peuvent amener ce résultat. S'ils sont pauvres, ils comptent que les femmes qu'ils convoitent seront en état de se suffire par leur travail. Quand ils sont en mission, sans leurs femmes ou avec elles, ils sont souvent tourmentés du désir d'amener le plus de jeunes filles qu'ils peuvent à les épouser. Il en est cependant, même au cœur de l'Utah, qui sont plus réservés; mais ils passent pour des hommes de peu de foi, et ils ne jouissent que d'une médiocre considération. Comme le salut dans l'éternité dépend de l'étendue de la famille, il est juste que la réputation dans le temps y soit également subordonnée.

On se figure sans peine ce qu'est la condition des femmes dans le mariage polygynique, ce qu'y deviennent leurs chances de bonheur, tout ce qu'il y a de blessures pour le cœur, pour l'amour-propre, pour la dignité morale, tout ce qu'il peut enfin fermenter et s'engendrer de passions petites et mauvaises dans cette atmosphère malsaine. M. John Hyde cite des faits qui navrent le cœur. Je crois utile d'en

1. *Esprit des lois*, livre XVI, chap. 6.

rapporter quelques-uns, en lui en laissant la responsabilité. « Mistress Richards, dit-il, est une femme intelligente et digne d'intérêt. Elle accompagna son mari au Lac Salé à l'époque des premières émigrations. En 1852, M. Richards se rendit en mission en Angleterre, où il resta plusieurs années. Pendant son absence, sa femme fut obligée de gagner par son travail sa nourriture et celle de ses enfants. M. Richards revint enfin, et pour montrer à sa digne femme combien il appréciait son amour et sa fidélité, il amenait avec lui trois nouvelles épouses, dont l'une, enfant de Liverpool, s'était arrachée aux bras et à l'affection de son vieux père après avoir souvent consolé par ses attentions le missionnaire éloigné de ses foyers. Quoique M. Richards s'efforçât de témoigner autant de tendresse à sa première femme qu'aux autres, et qu'il la conduisît à son tour dans les bals et les fêtes, on vit l'infortunée dépérir et s'éteindre sans qu'elle eût jamais proféré une plainte ni laissé soupçonner le mal qui la rongeait. »

« Pendant l'exode de Nauvoo, M. Dykes fit partie du bataillon mormon qui fut enrôlé pour la guerre du Mexique. La campagne finie, on l'envoya prêcher l'Évangile en Europe sans lui donner le temps de revoir sa famille qu'il avait laissée à Council-Buffs. Durant son absence, sa femme et ses enfants, pour ne lui être point à charge, travaillèrent nuit et jour, et parvinrent à force de sueurs à gagner de quoi pouvoir se rendre au Lac Salé. Là ils firent quelques économies destinées à fêter le missionnaire à son retour. Lui, de de son côté, leur ménageait une surprise. Il revint accompagné d'une femme qui avait abandonné son mari en Angleterre, et qu'il épousa en arrivant sur le territoire mormon. Ce fut, on le pense bien, un coup terrible pour l'épouse légitime, quand son mari se présenta à elle ayant au bras

une femme qui l'avait supplantée. Négligée, abandonnée, désespérée, la pauvre femme à la fin fut obligée de recourir au divorce. »

« Un certain Eldredge avait une fort jolie femme qui partageait ses travaux et ses privations. L'amour les aidait à supporter tous les genres de misère. A force de courage ils amassèrent à la longue une petite fortune qui leur permettait de vivre confortablement au Lac Salé. C'était trop de bonheur. Brigham Young dissipa le rêve de paix de ces deux époux en ordonnant au mari de prendre une seconde femme. Désobéir eût été s'exposer à la damnation éternelle. Eldredge obéit donc. La femme qu'il épousait était plus jeune que la première, mais elle lui était pour tout le reste très-inférieure; elle ne laissa pas cependant de détourner à son profit tout l'amour du mari, et bientôt la jolie mistress Eldredge se vit chassée du domicile conjugal qu'elle avait à son insu meublé pour une rivale plus heureuse. »

M. Hyde rapporte qu'un jour ayant demandé à une dame du Lac Salé pourquoi il ne lui arrivait jamais de se montrer jalouse des attentions que son mari avait pour ses trois autres femmes, il lui fut répondu : « Nous étions très-jeunes quand nous nous mariâmes en Angleterre. Oh ! j'étais alors amoureuse et fière de mon mari ! A notre arrivée en Utah, il épousa une autre femme, ce qui me rendit très-malheureuse, je vous assure ; mais je ne suis plus jalouse, parce que j'ai cessé de m'occuper de lui. »

On comprendrait difficilement que les femmes pussent se plier à un tel régime, si on ne savait quelle est la puissance du fanatisme. On leur a enseigné que la polygynie est une institution divine, que si leurs instincts se révoltent contre cette doctrine, c'est le résultat de la tradition et d'une éducation fausse. Elles en arrivent bientôt à ce point que

leur orgueil est flatté de penser que l'exaltation de l'homme dépend d'elles, et elles apprennent à se sacrifier dans la persuasion qu'elles contribuent puissamment à la gloire de leurs maris. Le désir d'atteindre au plus haut degré de la vie éternelle, leur fait dompter le désir d'être heureuses ici-bas. On excite leur émulation en leur inspirant l'ambition de surpasser leurs voisines, et cela les amène à supporter avec patience les désenchantements, les privations, la misère. Sous l'inspiration de la foi, beaucoup de femmes en Utah sacrifient leurs sentiments les plus chers et donnent d'autres femmes à leurs maris. On a vu la femme unique d'un homme riche, poussée par le désir d'augmenter sa gloire, le presser spontanément de prendre une seconde femme, se donner toute la peine imaginable pour décider de jeunes filles à l'épouser, et pleurer sincèrement de n'y pouvoir réussir. Une autre fois on vit une jeune fille anglaise devenir amoureuse de Brigham à première vue. Elle avait lu dans l'Ancien Testament que Jacob avait servi pendant sept ans pour avoir une femme, et, dans le Nouveau Testament, qu'à l'époque des derniers jours toutes les vieilles choses passeraient et seraient changées. Elle interpréta ce dernier passage en renversant les rôles, et alla offrir à mistress Young n° 1 de la servir pendant sept ans pour avoir le droit d'épouser ensuite Brigham. Le pape mormon, instruit de cette singulière proposition, donna son consentement. La jeune Anglaise remplit fidèlement ses devoirs de domestique, et à la fin elle reçut pour ses gages l'honneur de devenir la trentième épouse du prophète, à qui elle a déjà donné plusieurs enfants.

Ajoutons encore ici une histoire que nous empruntons à M. John Hyde. « Mistress Howard est une personne intelligente, mais singulièrement infatuée des idées mormonnes.

Son mari la pria subitement un jour d'aller demander pour lui la main d'une jeune fille dont il était devenu amoureux. Mistress Howard pleura d'abord amèrement. Elle comprenait qu'elle avait cessé de plaire, et qu'une autre avait pris sa place dans le cœur de son mari, qu'elle aimait pourtant bien dévotement et qu'elle avait rendu père de quatre enfants. La première douleur passée, le mormonisme l'emporta dans son âme sur la nature. Elle se rendit auprès de la jeune fille, qui n'agréa point la proposition. M. Howard, attribuant cet échec à la jalousie de sa femme, éclata en reproches amers, sans que la malheureuse épouse en laissât échapper le moindre murmure. Bientôt le mari se met à pleurer à chaudes larmes comme un enfant, avoue à sa femme qu'il nourrit pour la jeune fille un amour sans pareil, et déclare que la vie lui serait insupportable s'il ne pouvait parvenir à l'épouser. Touchée, émue par les sanglots de son mari, la pauvre mistress Howard fit une seconde démarche qui n'aboutit pas davantage. »

S'il est permis de concevoir que la première femme se soumette ou soit forcée de se soumettre, comment expliquer que les jeunes filles épousent des vieillards polygames de préférence à de jeunes célibataires? Cela paraît d'autant plus inconcevable que les célibataires ne manquent pas en Utah. Quelques mots suffiront à nous faire comprendre ce remarquable effet du fanatisme. Les vieux polygames sont regardés comme de saints personnages qui sauvent tout ce qui leur appartient. Possesseurs de femmes nombreuses qui sont considérées comme autant de bénédictions, ces vieillards ont reçu de l'Église l'assurance d'arriver à la gloire éternelle à la seule condition de ne pas pécher contre l'Esprit-Saint, c'est-à-dire à la condition de ne pas renier la foi, de ne pas dévoiler les mystères, et de ne pas verser le

sang innocent. Comme il est peu probable que des Saints vénérables puissent pécher contre le Saint-Esprit, on regarde leur salut comme certain, et leur salut entraîne celui de toute leur famille. Voilà pourquoi on voit souvent des jeunes filles, fortement inquiètes de l'éternité, épouser de vieux sultans, les jeunes gens pouvant apostasier et précipiter avec eux hors du séjour éternel leurs femmes et leurs enfants. Tels sont entre mille autres les prodiges que la foi peut opérer!

Mais, si le fanatisme est puissant, d'autres sentiments le sont plus encore. Il arrive quelquefois que des femmes, après avoir bu à la coupe de la polygamie, en reconnaissent les effets funestes, et finissent par ouvrir les yeux sur le guet-apens dans lequel une aveugle confiance aux missionnaires les a conduites. Elles pleurent amèrement et voudraient fuir; mais elles sont mères, et comment abandonner leurs enfants! L'amour maternel l'emporte sur la honte qui les accable. D'ailleurs, elles se sentent déshonorées, trahies, et quelque innocentes qu'elles puissent se trouver devant le tribunal de leur conscience, elles ne s'en croient pas moins dégradées. Les mariages qu'elles ont contractés sont purement religieux; aucune autorité civile ne les a sanctionnés : ils seraient regardés partout ailleurs comme un concubinage. Comment après cela seraient-elles accueillies sur la terre natale? Puis elles sont pauvres : elles ne sauraient trouver les moyens de franchir l'immense désert qui les sépare du monde civilisé. Peut-être pourraient-elles se réunir à des émigrants compatissants, mais ce serait exposer leurs sauveurs à la vengeance terrible des Mormons. Puis encore, à tout prendre, elles n'ont d'amis qu'en Utah. Elles restent donc, et ce qu'elles voient autour d'elles finit par endurcir leur cœur.

Le divorce, qui est partout un antidote, très-probléma-

tique, contre les unions mal assorties, s'obtient aisément chez les Mormons, et n'y prouve pas plus qu'ailleurs son efficacité. On cite une femme qui a été mariée six fois et qui a encore quatre de ses premiers maris vivant actuellement en Utah. Les droits à payer à l'Église, pour un divorce, étaient, en 1854, de 10 dollars s'il s'agissait d'un mariage pour le temps, et de 50 dollars s'il s'agissait d'un mariage pour l'éternité. Si l'on se souvient qu'à cette époque le numéraire était très-rare, on comprendra que ce droit était énorme, et que Brigham Young, en l'imposant aux couples désunis, cherchait à leur rendre difficile une séparation officielle.

Nous avons à peine besoin de dire, tant la chose est visible, que les Mormons, tout en pratiquant la polygynie dans le but avoué d'avoir plus d'enfants, n'atteignent leur but qu'au détriment de l'accroissement général de la population. Nous ne nions pas qu'un homme puisse avoir plus d'enfants avec dix femmes qu'avec une seule : ce serait nous refuser à l'évidence. Mais ces dix femmes, auront-elles plus d'enfants avec un seul mari commun qu'elles n'en auraient avec un mari pour chacune d'elles? Nous nous prononçons hardiment pour la négative. Il n'est pas douteux que les femmes de Brigham Young, qui lui ont certainement donné plus d'enfants qu'il n'en pouvait avoir d'une seule femme, eussent eu autant sinon plus d'enfants avec chacune un mari. Il est également hors de doute qu'elles auraient pu trouver chacune ce mari parmi les nombreux célibataires du Lac Salé. Un fait important à noter, c'est qu'il y a en Utah beaucoup plus de naissances de filles que de garçons, résultat opposé à ce qu'on observe dans tous les pays où la monogamie est pratiquée, et parfaitement conforme à ce qu'on a remarqué chez les polygames musulmans. Il faut

noter aussi que malgré la salubrité du climat, la mortalité des enfants est plus grande chez les polygames de Great Salt Lake City que dans beaucoup de pays moins sains. Brigham Young n'a guère plus de trente enfants vivants, et plusieurs de ses femmes sont stériles. Il ne reste plus aujourd'hui sur la terre qu'un seul descendant de Joseph Smith.

Les effets de la polygynie sur le chiffre de la population nous amènent à signaler ici ceux qu'elle a au point de vue moral sur les enfants. Il est constant que les petits Mormons sont loin d'être des modèles de candeur et d'innocence. Est-ce le temps ou l'aptitude qui manque aux parents pour les élever convenablement? Sont-ce les exemples qu'ils ont sous les yeux qui les corrompent? Est-ce l'enseignement des écoles qui, suffisantes quant au nombre, laisseraient à désirer sous le rapport de la qualité? Ce sont sans doute toutes ces causes réunies. Du reste, quelles que soient les causes, les effets sont incontestables, et nous les avons observés nous-même, comme nous le dirons avec détail dans le chapitre suivant.

Parmi les femmes qui se sont converties au mormonisme hors de l'Utah, on en compte un certain nombre qui ont abandonné leurs maris pour l'amour des missionnaires. Une des femmes du grand apôtre Parley Pratt est dans ce cas. Voici son histoire en deux mots : Elle était mariée à un Américain respectable, M. Mac Lean, dont elle a plusieurs enfants. Son mari ayant transporté ses pénates en Californie, elle l'y rejoignit, et c'est là qu'elle se convertit à la foi nouvelle. Bientôt après sa conversion, elle fit la rencontre de Parley Pratt, pour qui elle conçut une passion si vive qu'elle abandonna son mari, après avoir vainement essayé de lui arracher ses enfants. Elle se retira au Lac Salé, où elle épousa son apôtre. En 1856, comme elle avait appris que ses enfants

vivaient chez leurs grands parents, dans la Louisiane, elle se rendit avec son nouveau mari à la Nouvelle-Orléans, dans le dessein de les enlever. Elle y réussit en employant la ruse et le mensonge auprès des vieillards à qui ils étaient confiés. Elle les ramena toute triomphante au Lac Salé; mais son triomphe lui coûta cher. M. Mac Lean, furieux comme une lionne à qui on aurait enlevé ses petits, tua sans pitié l'apôtre Parley pendant qu'il faisait une mission dans l'Arkansas, en 1857. — Le pape mormon a lui-même, dans son harem, des femmes de la catégorie de mistress Mac Lean. On cite entre autres une dame de Boston, qui vit Brigham Young en mission dans son pays, embrassa le mormonisme par amour pour lui, et abandonna son mari pour s'enfuir avec une fille unique au Lac Salé. Là, elle épousa le prophète, qui songe, dit-on, à épouser aussi la fille, la jeune Charlotte, l'une des plus belles personnes qu'il nous ait été donné de voir dans toute notre vie. On croit généralement en Utah que si Brigham n'épouse pas la belle Charlotte, il la mariera à un de ses fils.

S'il fallait en croire quelques apostats, les Mormons prétendraient qu'une femme mariée seulement pour le temps peut se marier pour l'éternité à un autre homme de son choix. On va même jusqu'à dire qu'il s'est fait de ces mariages appelés spirituels, à l'insu des maris temporels. On ajoute encore que dans le cas où le mari pour le temps désirerait se faire sceller pour l'éternité à sa femme déjà scellée secrètement à un autre, les apôtres célébreraient la cérémonie dans toutes les règles, mais seulement pour la forme, afin que le mari ne pût douter du cœur de sa femme. Pour atténuer cette supercherie, les Mormons diraient qu'il vaut mieux tromper un homme que de causer du scandale dans l'Église! Ces sortes de mariage constitueraient encore de nos jours

les *femmes spirituelles*, dont nous avons parlé plus haut. Nous nous bornons à indiquer la chose sans pouvoir en rien l'affirmer, en répétant que les Mormons la nient généralement, et que, dans tous les cas, il ne paraît pas qu'il y ait rien de consommé au temporel.

D'autres bruits plus étranges encore circulent au sujet de certaines pratiques monstrueuses auxquelles donneraient lieu les conséquences tirées du principe de la polygynie. Nous disons des bruits, car nous n'avons aucune preuve de l'existence des énormités que nous allons faire connaître, et que nous aurions passées sous silence si la publicité qu'on leur a donnée ailleurs n'exigeait pas que nous en fissions mention dans ce chapitre. Il s'agit des devoirs conjugaux qui seraient remplis par des fondés de pouvoir, par des chargés de procuration (*proxy*). Pour plus de clarté nous diviserons ces procurations en quatre espèces : 1° la procuration *glorifiante;* 2° la procuration *rétroactive;* 3° la procuration *substitutive;* 4° enfin, la procuration *rédimante.*

Par procuration glorifiante on entend l'acte par lequel un fidèle épouse pour le temps la femme survivante d'une union faite pour l'éternité. Les enfants qui naissent sous le régime de cette procuration appartiendront dans le ciel non pas à leur père naturel, mais bien au premier mari qui était scellé à leur mère. Le raisonnement par lequel on essaierait de justifier cet usage est celui-ci : Il est de foi que le royaume d'un homme dépend uniquement de l'étendue de sa famille; il est de foi également que tous les enfants que la femme peut avoir appartiennent au mari à qui elle a été scellée, qu'ils soient engendrés par lui ou non; or, après la mort du mari, toute sa gloire anticipée se trouve interrompue ou arrêtée; donc il est juste d'adopter un plan par

lequel des Saints puissent continuer en qualité d'*agents* à *glorifier* le mari après sa mort.

La procuration rétroactive s'entend des femmes qui, aspirant à devenir dans l'éternité les épouses de personnages morts en odeur de sainteté, se marient à un vivant qui s'engage dans cette union au nom d'un mort. C'est ainsi que Brigham Young aurait consenti à épouser dans le temps une femme qui désirait être dans l'éternité une des reines de Joseph Smith. Les enfants qui naissent des mariages contractés sous le régime de la procuration rétroactive appartiennent naturellement, d'après les principes mormons, au mari éternel, et non point à leur père selon la nature. Quelques esprits aventureux iraient jusqu'à dire que la procuration rétroactive permet aux femmes du XIXe siècle de devenir les épouses éternelles d'Abraham, et d'élever en Utah des petits qui seraient les enfants légitimes du bienheureux patriarche. D'autres théologiens prétendent que cela n'est pas admissible, et que le bénéfice de cette procuration ne peut s'appliquer qu'aux générations nées sous le règne de la révélation nouvelle.

La procuration substitutive n'est pas la moins curieuse. Tout mormon qui se rend en mission pour plusieurs années est le plus souvent obligé de se séparer de sa femme ou de ses femmes, quelquefois assez nombreuses pour atteindre la douzaine; or, cette séparation entraîne nécessairement une perte d'enfants, et par suite un grand sacrifice de gloire éternelle, d'après le principe admis que la famille de l'homme constitue son royaume dans l'autre monde. On aurait donc obvié à cet inconvénient, à ce dommage, en substituant un agent ou fondé de pouvoir qui remplacerait le mari absent auprès de sa femme ou de ses femmes. On prétend que plus d'un enfant a vu le jour de la sorte dans

l'empire mormon. L'apostat John Hyde, que sa qualité de prêtre a dû initier aux mystères les plus cachés, nous informe que ce principe est encore tenu sous la rose, qu'on n'en parle que dans les cercles privilégiés et sous le manteau de la cheminée, qu'on n'y fait allusion que par paraboles. Il nous informe aussi que les Mormons s'appuient sur le conseil antique de Moïse « d'élever des enfants pour le frère décédé, » et qu'ils raisonnent de la manière suivante : « Puisque la mort est une absence temporaire, une absence temporaire équivaut à la mort; or, dans le cas de décès, non-seulement ce n'est pas un crime, mais c'est convenable; donc, dans le cas d'absence, la chose est également légitime et extrêmement avantageuse. » John Hyde assure que ce principe était mis en pratique à Nauvoo. Il paraîtrait, d'après la même autorité, que l'opposition soulevée à l'origine contre l'établissement de la polygynie tiendrait Brigham Young en garde contre une promulgation trop brusque de la doctrine substitutive. On nous annonce toutefois qu'elle ne tardera pas à être publiée.

Voici enfin ce qu'il faut entendre par la procuration rédimante. Nous avons vu que le baptême pour les morts est une institution particulière de la religion nouvelle. Mais le baptême n'est pas suffisant : il faut encore que le salut des morts s'opère par les mêmes moyens que celui des vivants. Or, il n'y a pas d'éternité parfaite sans femmes, c'est-à-dire sans mariage en ce monde. Donc, ceux qui se font baptiser pour les morts doivent aussi se marier pour eux, autrement le salut qu'ils confèrent resterait incomplet. Et comme ce mariage n'est qu'une affaire transitoire, il faut de plus se faire *sceller* pour les morts. Enfin, comme la gloire des morts, de même que celle des vivants, dépend entièrement de l'étendue de leurs familles, il s'ensuit que ces agents d

salut élèvent des enfants pour les trépassés qu'ils veulent racheter de la damnation éternelle.

La répugnance invincible que nous éprouvons pour la doctrine polygynique, le dégoût profond que nous inspirent les pratiques auxquelles elle a donné lieu et celles qu'on lui attribue à tort ou à raison, ne doivent pas nous empêcher de dire que les Mormons nous ont paru moins licencieux que nous ne sommes naturellement portés à le croire. Le soin minutieux que nous avons mis à enregistrer tout ce que nous avons entendu reprocher à la polygamie rendra notre témoignage moins suspect lorsque nous dirons que personnellement, pendant notre séjour en Utah, nous n'avons presque rien vu qui nous ait paru porter atteinte à la morale la plus sévère. Sans doute la polygynie est largement pratiquée par les Mormons; et nous croyons que c'est une mauvaise et horrible chose. Cependant, si nous devions nous en rapporter uniquement à nos propres observations, nous n'en saurions guère condamner la pratique, tout en persistant à la repousser impitoyablement en théorie. Nous sommes obligé, par amour pour la vérité, de confesser que nous avons été généralement édifié de ce qui s'en est montré à nos yeux, et que les apparences extérieures nous ont présenté l'Utah comme le pays le plus moral du monde. Tous les hommes y sont occupés de travaux utiles; nous n'y avons vu ni paresseux, ni désœuvrés, ni joueurs, ni ivrognes. Les Saints polygames nous ont, presque sans exception, offert l'image de bons pères et de bons époux. Tout ce qui s'est dévoilé à nos yeux était décent, et il nous répugne à croire que nous n'ayons eu affaire qu'à des hypocrites. D'ailleurs, comment concilier l'industrie, l'amour du travail, l'occupation continuelle, avec les habitudes de débauche qu'on prête aux Mormons? L'expérience a suffisamment prouvé que

l'homme laborieux ne songe point à mal. La polygynie, nous le répétons encore, est une institution détestable; mais ces hommes l'ont embrassée de bonne foi, et nous avons eu l'occasion de constater qu'ils l'observent avec chasteté et convenance, comme un commandement divin. Quelques exceptions ou plutôt quelques paroles malsonnantes nous ont frappé chez un ou deux chefs de l'Église; mais peut-être aurions-nous tort de juger trop sévèrement ces grands dignitaires, car il nous a semblé qu'ils étaient ou enthousiastes ou dépourvus de ce sens commun que la divine Providence a départi à la majorité des hommes. Les Mormons, nous le croyons, valent en général beaucoup mieux que leur système; nous devons, en les jugeant, faire une très-large part au fanatisme, et reconnaître que la plupart sont hommes de bien et estimables à plus d'un titre, malgré ce qu'il y a de révoltant et d'absurde dans certaines de leurs superstitions.

Si nous voulons, d'un autre côté, apprécier la valeur morale des femmes mormonnes, nous ne pouvons avoir la moindre hésitation à reconnaître qu'elles valent mieux que la réputation qui leur a été faite, de même que nous ne balançons pas à dire qu'elles surpassent en fanatisme tout ce que nous saurions imaginer. En proclamant hautement qu'elles sont pieuses, modestes, chastes, fidèles, dévouées, sincères, laborieuses, honnêtes, honorables à tous égards, nous sommes heureux de nous trouver d'accord avec tous les voyageurs qui, comme nous, ont séjourné quelque temps sur les bords du Lac Salé. Un témoignage entre autres dont on ne saurait discuter la valeur, c'est celui de l'apostat John Hyde, lorsqu'il dit (p. 66) : « Toutes les femmes mormonnes sont sincères, ainsi que le prouvent leurs souffrances et leurs sacrifices. » Pour notre part, nous déclarons qu'après

dix ans de voyages sur presque tous les points du globe, nous sommes encore à nous demander s'il est un pays où les femmes soient en général plus vertueuses et plus morales que dans la société mormonne. Assurément nous n'avons pas la présomption de croire que notre jugement soit infaillible; nous ne prétendons pas non plus avoir été à même de pénétrer jusqu'au fond de la polygynie : nous donnons simplement, froidement, sans peur, sans flatterie, sans passion, sans préjugés, le résumé des impressions que nous avons rapportées du pays où nous sommes allé observer cette société étrange. Mais si ce n'était l'état moral des enfants qui semble un signe fâcheux, nous répéterions sans crainte que nous n'avons vu nulle part de société où l'ordre, les bonnes mœurs, la décence publique, frappent plus les yeux que chez les Mormons. On en est d'autant plus surpris qu'en mettant les pieds sur le sol de leur empire, on est imbu d'idées toutes contraires, on a compté sur un spectacle tout autre. Est-ce que l'illusion, en tombant si brusquement, ferait place à une sorte d'hallucination qui nous montrerait les choses sous un aspect plus favorable et sous un jour trompeur? L'hallucination serait possible pour quelques heures; elle ne saurait durer des semaines et des mois. Aucun fait d'immoralité n'a frappé directement nos regards, et les Gentils que nous fréquentions n'ont pu, malgré leur désir, nous en faire observer un seul. Si nous sommes loin d'approuver et de partager la doctrine des Mormons, nous n'en croyons pas moins que leurs femmes sont d'une pureté incontestable. La prostitution, ce hideux cancer qui ronge les autres sociétés, est inconnue en Utah. L'adultère, ce monstre qui porte tous les crimes dans ses flancs et que la civilisation n'a point assez flétri, est si rare chez les Mormons qu'on peut dire qu'il n'y existe pas; et il y a plus de justice

à en attribuer l'absence à la vertu des femmes qu'à la peine de mort qui y est infligée. Que l'on ne croie pas non plus que ces honteux désordres ne sont inconnus que parce que la polygynie donnerait à chacun plusieurs épouses : beaucoup de Saints n'ont qu'une femme, et beaucoup aussi n'en ont pas. Nous admettrons donc que les femmes de l'Utah sont dignes de notre estime, et qu'elles valent infiniment mieux que la doctrine barbare que leur a fait embrasser une foi malheureuse dans l'imposture de Joseph Smith.

Après avoir rendu aux femmes cet hommage désintéressé à coup sûr, voyons si elles trouvent dans leur sort le bonheur dont elles sont dignes. Je me garderai bien d'avancer qu'elles sont heureuses; je ne le crois pas, même après avoir fait un appel sincère à mon impartialité pour tâcher de découvrir si mon incrédulité à cet égard ne tenait pas uniquement à une idée préconçue, à l'idée que le bonheur dans la polygynie serait en contradiction manifeste avec une des plus grandes lois du cœur. Cependant, je dois avouer que l'immense majorité des Saintes se disent heureuses, et que beaucoup paraissent être tout à fait contentes. Contentes de leur sort, je le comprends, puisqu'elles y voient un chemin qui les conduit sûrement à des jouissances ineffables et éternelles; mais faut-il les croire lorsqu'elles se proclament véritablement heureuses? Je sais bien qu'il suffit à certaines âmes de s'imaginer qu'elles possèdent le bonheur pour l'avoir réellement; nous ne saurions toutefois admettre que les femmes mormonnes appartinssent toutes à cette catégorie exceptionnelle. D'ailleurs, à moins d'une folie permanente que j'appellerais volontiers sublime, ces illusions de bonheur ne peuvent être durables : il survient chez les âmes les plus généreuses des moments de défaillance où tout enchantement disparaît, où elles voient se dresser devant elles le spectre

de la réalité, se déchirer le voile qui s'interposait entre elles et la lumière, s'ouvrir l'abîme du néant. Je sais bien aussi que l'ardeur de la foi donne des forces pour ainsi dire surnaturelles : les martyrs du christianisme, les austérités d'Ann Lee[1], les dévotions prestigieuses des Aïssaoua, en fournissent de nombreux exemples. Enfin je sais bien, pour l'avoir vu, que beaucoup de Saintes vivent dans une sérénité au moins apparente, qu'elles chantent presque continuellement au milieu de leurs occupations diverses, qu'elles soignent leurs enfants avec amour, et que leur sort ne semble guère différer de celui de leurs pareilles dans nos sociétés chrétiennes. Tout cela cependant ne suffit pas pour me convaincre qu'elles soient heureuses comme elles le prétendent. Je trouve une expression plus exacte de la vérité dans ces paroles que me disait un jeune prélat romain devenu ermite : « Le bonheur n'est point fait pour notre vocation : il n'appartient qu'à ceux qui vivent pour Dieu selon les lois de la nature. Mon cœur me reproche souvent le sacrifice que je lui ai imposé. Je ne suis point heureux, je ne le serai jamais en ce monde, mais je le serai dans l'autre. » Il me semble que si les femmes mormonnes osaient parler franchement, elles tiendraient le même langage. N'en sont-elles pas empêchées par le besoin ou par le désir de se justifier à nos yeux infidèles du genre d'union qu'elles contractent ?

Toutes les Saintes de l'Utah avec lesquelles nous avons eu l'occasion de nous entretenir nous ont assuré que leur position est pleine de charmes, que l'état polygynique est pour la femme ici-bas la condition essentielle de la vraie félicité, que la jalousie ne se rencontre dans leur société que

1. Ann Lee est la fondatrice des Shakers. Voyez la note 19, à la fin du volume.

chez les femmes qui n'ont point encore reçu la plénitude de la foi. Les jeunes filles en âge d'être mariées ne nous parlaient pas différemment. « Nous préférons certainement, disaient-elles, nous marier à un polygame; nous ne savons ce que vous entendez par rivales; plus il y a d'épouses, plus c'est agréable (*the more, the merrier*). » Une seule, une Anglaise, nous fit cette restriction : « Je veux épouser un polygamiste assurément; mais je veux être sa première femme : peu m'importe qu'ensuite il en épouse tant qu'il voudra. » Pour expliquer la pensée de cette jeune fille, il nous suffira de dire que le catéchisme enseigne que la première femme d'un polygame est une sorte de présidente sur la terre, et que dans le ciel elle règnera comme une reine sur les autres femmes de son mari.

Il ne faut pas confondre l'amour et l'amitié, bien que ces deux sentiments aient leur origine dans la même région du cœur, comme deux plantes congénères qui se développent l'une à côté de l'autre sur le même gazon. L'amitié est un buisson qui donne des fleurs dans toutes les saisons. L'amour, au contraire, a une tige solitaire, délicate, qui ne donne qu'une fleur; et cette fleur, vivace si elle est mollement caressée par l'haleine du zéphyr, peut se dessécher jusque dans sa racine et ne jamais renaître, si elle est brisée par un souffle impétueux ou étouffée par les vapeurs d'une atmosphère corrompue. Il est à craindre que la fleur d'amour ne soit rare chez les Mormons, et que les femmes mêmes n'y donnent et n'y récoltent que l'amitié. Autrement, comment expliquerait-on que la femme, si elle abritait dans son sein cette tendre fleur d'amour, pût consentir à se donner tout entière pour ne recevoir sciemment en échange qu'une fraction minime d'un cœur? Non, l'amour, cet égoïsme à deux, elle et lui, lui et elle, ne peut vivre en

Utah, sur une terre où l'homme revendique l'égoïsme pour lui seul !

La foi, le fanatisme, si l'on veut, a donc fasciné la compagne de l'homme, l'a dépouillée du trésor d'amour que Dieu avait confié à son âme, l'a jetée enfin dans un état d'esclavage où elle lèche actuellement ses fers. Ainsi mutilées, les Saintes, quoi qu'elles en disent, se trouvent privées de l'élément le plus nécessaire au charme de la vie. Le bonheur, s'il faut absolument les en croire lorsqu'elles se vantent de le posséder, n'est pour elles que la négation de la misère, ou bien encore une sorte d'abaissement de l'âme produit par l'abdication de son plus bel apanage. On voit d'ailleurs parmi elles des femmes qui, ayant conservé la flamme divine de l'amour, sont en proie à d'horribles tortures. Ces exemples sont rares, il est vrai, et n'apparaissent que de loin en loin, comme ces brins d'herbe que le voyageur rencontre parfois au milieu des déserts les plus désolés. Nous pouvons cependant en signaler un que le hasard nous a offert :

C'était vers la fin de notre séjour à Great Salt Lake City. Nous revenions d'une chasse au canard dans les roseaux qui forment une prairie au N.-O. de la ville. En arrivant sur les bords du Jourdain, non loin du mur d'enceinte, nous aperçûmes, couchées sur des chaumes de maïs, deux femmes qui paraissaient abîmées dans la plus amère douleur. Après quelques moments d'hésitation, nous nous approchâmes d'elles, et nous les reconnûmes aussitôt pour les avoir vues plusieurs fois dans leur famille. C'étaient la mère et la fille. La mère, veuve d'un proche parent de Joseph le prophète, avait épousé en secondes noces un prêtre que nous avions rencontré dans une mission lointaine. Elle était Anglaise, et, indépendamment d'une instruction peu commune dans la classe à

laquelle elle appartenait, elle était douée de toutes les qualités qui rendent ses compatriotes si recommandables. Sa fille, Mary, unique fruit de son premier hymen, était une jeune personne de seize à dix-huit ans, aussi intelligente que jolie : on ne pouvait se lasser de contempler sur son visage ce gracieux mélange, comme dirait un poëte, des roses de la beauté et des lis de la vertu, qui tient tout homme sensible dans une admiration respectueuse. Sous le toit hospitalier de ces femmes, où plusieurs fois le missionnaire nous avait invité à partager ses repas, il nous avait semblé qu'elles vivaient heureuses et exemptes de soucis. Nous avions même été touché de l'harmonie que nous avions cru entrevoir dans la famille, et le missionnaire, notre vieille connaissance, nous avait toujours paru digne du bonheur dont il jouissait à nos yeux. Quelle ne fut pas notre surprise quand, après avoir doucement pressé ces pauvres femmes de nous dire le sujet de leur affliction, elles nous apprirent ce qui suit: Au printemps précédent, le missionnaire rentrait dans ses foyers après avoir évangélisé les sauvages pendant trois années. On l'accueillit à bras ouverts, comme il avait droit de s'y attendre. Cependant, il ne trouva pas que le sacrifice de sa longue absence fût suffisamment indemnisé par la tendresse d'une femme qui ne pouvait pas lui donner d'enfants, et il demanda et obtint de la présidence une révélation qui l'autorisait à épouser une seconde femme. Jusque-là personne n'avait à se plaindre, puisque c'était dans les mœurs et selon la loi. Mais le missionnaire s'avisa de demander la main de sa belle-fille, de la jeune Mary. La pauvre enfant exprima son refus bien timidement, bien doucement d'abord, dans la pensée que son beau-père n'insisterait pas. Hélas! elle se trompait. Si la passion n'était pas encore dans le cœur du

missionnnaire, ce refus l'y fit naître. Il tourmenta sa femme pour qu'elle usât de son autorité sur sa fille afin de la décider à cette union; mais comme son cœur de mère répugnait à ce rôle, elle n'en fit rien, et la guerre éclata dans le ménage. L'influence de plusieurs grands personnages fut ensuite mise en jeu pour tâcher de vaincre la résistance de la pauvre Mary. L'autorité suprême de Brigham fut même invoquée; mais le pontife, dont il faut louer la débonnaireté en cette occasion, refusa de donner autre chose que des conseils. Ni les menaces, ni les caresses, ni les avis n'eurent d'effet sur la jeune âme dont les nobles instincts se révoltaient à l'idée de devenir la rivale de sa mère, et qui d'ailleurs brûlait d'amour pour un homme qui s'était solennellement engagé à n'épouser qu'elle. Le missionnaire comprit enfin qu'il fallait se retirer devant une volonté aussi arrêtée, et de dépit alla prendre femme parmi les caméristes du harem de H. C. Kimball. Mais un nouvel orage devait bientôt éclater. La deuxième épouse, à peine installée dans le domicile conjugal, comprit qu'elle n'était qu'un pis aller. Appelant à son secours tous les artifices que peut suggérer la haine, elle parvint à captiver le cœur de son mari, et celui-ci s'était oublié, le matin même du jour où nous fîmes la rencontre de ces femmes éplorées, jusqu'à les maltraiter honteusement pour les forcer à abandonner le toit qu'elles avaient aidé à bâtir et qu'elles avaient orné des ressources de leur industrie. Ah! tout n'est pas rose dans la vie des Saintes! Mais quelle foi, quelle abnégation chez ces pauvres femmes! Elles ne s'en prenaient à personne de leur infortune : elles n'accusaient ni le ciel, ni la religion, ni la nouvelle épouse, ni le missionnaire. Elles priaient Dieu de pardonner à cet homme son aveugle violence, et de lire les bons sentiments qui étaient dans leurs cœurs; elles conjuraient la mort de

trancher le fil de leurs jours, de même que le malheur avait rompu la chaîne de leurs joies ici-bas. Puis tout à coup, comme épouvantées des indiscrétions que la douleur, la surprise, la sympathie peut-être, venaient de leur faire commettre, ces pauvres femmes nous suppliaient de les croire folles et de ne pas ajouter la moindre foi à ce qu'elles nous avaient raconté. Infortunées créatures! que vous eussiez été moins à plaindre si vous eussiez été folles en effet! Mais hélas! nous pûmes facilement nous assurer le soir même qu'elles n'avaient que trop de raison!

Je ne sais ce qu'il faut le plus admirer, de l'abnégation des femmes mormonnes ou de leur discrétion. L'anecdote précédente nous semble d'un côté prouver qu'il est bien difficile de pénétrer dans l'intimité de la famille, et d'un autre côté confirmer ce que nous avons avancé, en proclamant les Saintes dignes, par leurs vertus, de toute notre estime, et par leurs misères, de toute notre pitié. Nous pourrions encore en conclure, s'il en était besoin, que le mormonisme est pour la femme une tyrannie terrible, dont nous ne connaissons pas toute la profondeur. Gardons-nous cependant de pousser trop loin nos inductions, et bornons-nous à reconnaître dans le fait, exceptionnel si l'on veut, que nous venons de citer, un indice de ce que la fleur d'amour peut être chez quelques Saintes de l'Utah.

On croit assez généralement, en Europe, que toutes les femmes des Mormons sont ignorantes et à demi-sauvages. C'est une erreur qu'il importe de dissiper. Il est vrai que la plupart d'entre elles sont nées dans les classes inférieures de nos sociétés civilisées, mais l'on se tromperait étrangement si l'on pensait qu'il ne faut voir en elles que des âmes incultes et grossières. Elles sont loin d'être dépourvues d'intelligence et de culture; l'on peut même affirmer

qu'elles sont en général supérieures aux hommes. Il y a parmi elles des musiciennes, des écrivains, des poëtes même. En passant dans les rues de Great Salt Lake City, le voyageur est souvent frappé par les sons du piano, qui le transportent comme par enchantement au seuil lointain de ses foyers. En parcourant les journaux de la secte, les yeux du lecteur tombent presque à chaque page sur des poésies et des dissertations signées de noms féminins. La conversation que nous avons rapportée au commencement de ce chapitre ne ressemble à rien moins qu'à un produit de l'ignorance. La propreté, qui est une sorte de reflet de l'âme sur tout ce qui l'environne, et qu'il faut louer partout où on la rencontre, est en honneur au Lac Salé, et nous y donne une haute idée du niveau moral des femmes. Nous n'avons jamais rencontré chez les Mormons de femmes aussi grossières que celles de nos halles, ni d'aussi sauvages que celles que nous voyons encore dans plusieurs de nos provinces. Les Européennes qui traversent l'Atlantique et les déserts pour se rendre en Utah subiraient-elles l'influence civilisatrice de la locomotion, ou se poliraient-elles au contact des Américaines [1]? Je ne sais; mais je me refuse à croire qu'il faille attribuer au mérite de la religion cet air distingué qui place les Saintes bien au-dessus de nos paysannes.

Ainsi que nous l'avons déjà indiqué, les femmes ne sont pas assez nombreuses en Utah pour qu'il soit possible à tous les Saints de pratiquer la polygynie. Nous avons même vu que beaucoup d'entre eux sont obligés de garder le célibat, faute d'avoir pu jusqu'à présent se procurer des épouses. Un recensement fait à la fin de 1858, pendant la dernière campagne des Américains contre les Mormons, porte à trois mille

1. Voyez la note 20, à la fin du volume.

six cent dix-sept le nombre des maris polygames en Utah. Ce chiffre, que nous donnons d'après le *New York Weekly Herald*, se décompose ainsi :

Maris ayant sept femmes et davantage.....	387
Maris ayant cinq femmes.....	730
Maris ayant quatre femmes...	1,100
Maris ayant plus d'une femme et moins de quatre..	1,400
	3,617

Nous ne possédons aucun renseignement sur le nombre des maris n'ayant qu'une femme, non plus que sur celui des hommes nubiles forcément célibataires. Le recensement fait par les Mormons en 1851 a montré qu'il y avait cette année là, en Utah, six cent quatre-vingt-dix-huit personnes du sexe masculin plus que du sexe féminin ; différence qui, eu égard au nombre de femmes absorbé par les polygames, porterait à un chiffre assez élevé le total des hommes non mariés. Il est vrai que l'émigration a dû modifier singulièrement le rapport numérique des sexes depuis 1851, époque à laquelle la population mormonne de l'Utah s'élevait à peine à douze mille âmes, tandis qu'au commencement de 1859 elle était d'environ quatre-vingt mille. En amenant une proportion beaucoup plus considérable de femmes, les immigrations annuelles ont nécessairement diminué le chiffre des célibataires.

Avant de quitter le sujet de la pluralité des femmes, il nous reste à envisager l'avenir de cette institution. D'abord répétons, pour résumer nos impressions, que les Mormons ne nous ont point paru licencieux, qu'ils se sont montrés à nous sollicités uniquement par la foi à désirer un grand nombre de femmes et d'enfants, désir dans lequel il nous

sera permis de faire remarquer un contraste saisissant avec ce que l'on voit ailleurs dans le monde, où, à la honte de notre espèce, la fécondité est trop souvent regardée comme une calamité qu'on cherche à conjurer. De leur côté, les femmes mormonnes, nous le répétons aussi, captivent l'admiration par leurs vertus. Nous convenons de tout cela, et cela nous est d'autant plus facile que nous en sommes convaincu. Mais ce témoignage, que nous rendons à la vérité sans égard pour le danger que nous courons de voir notre opinion traitée de paradoxe, ne saurait atténuer le mépris que doit toujours inspirer la doctrine polygynique. Les hommes peuvent être meilleurs que les principes d'après lesquels ils se conduisent. C'est ainsi que les Shakers [1], véritables antipodes des Mormons, nous donnent l'image du peuple le plus pur et le plus saint de la terre, tout en professant une doctrine éminemment contraire aux desseins de la divine Providence. La régularité des mœurs que nous constatons avec surprise dans la société des Mormons ne démontre pas l'excellence de leur doctrine. En dépit des apparences, la polygynie reste ce qu'elle est, une monstruosité, une dégradation, une chute. Nous avons dit que sous son régime il naît beaucoup plus de filles que de garçons. Il semble au premier abord que ce résultat dût favoriser l'institution : c'est tout le contraire qui arrive. Dans les naissances, une inégalité considérable au profit du sexe féminin indique une dégénérescence que les lois de la physiologie nous expliquent. On peut prévoir dès aujourd'hui que si les sources de l'émigration étaient taries, toutes choses restant les mêmes, le sexe masculin disparaîtrait presque totalement après un petit nombre de générations. Des considérations tirées de

1. Voir à la fin du volume la note 19, déja citée.

l'ordre moral ne promettent pas un meilleur avenir à la polygynie. Partout où la femme n'occupe pas le rang que la Providence lui a assigné, les sociétés languissent et s'étiolent. L'Écriture sainte a dit que la femme est une bonne chose : les Mormons disent, dans leurs raisonnements sophistiques, qu'on ne saurait trop avoir d'une bonne chose, et ils croient grandir en proportion du nombre de femmes qu'ils prennent. La vérité est qu'ils ravalent et empirent cette bonne chose en s'animalisant eux-mêmes, en précipitant l'homme de la sphère intellectuelle où Dieu l'a placé, pour le faire tomber au niveau de la brute. Il n'y a pas de grandeur, pas d'avenir, pas de vie pour les sociétés sans l'émancipation de la femme, cette âme qui a été donnée pour sœur à nos âmes, pour les alléger du poids de l'isolement. Si le mormonisme ne veut pas disparaître comme un fantôme après avoir un instant promené ses ombres autour du globe, il devra demander à Jéhovah une révélation qui supprime ou restreigne celle du 12 juillet 1843.

CHAPITRE III

ÉDUCATION ET PROPAGANDE

Moralité des jeunes Mormons. — Idées des Saints sur l'éducation. — Écoles primaires. — Instituteurs. — Écoles de danse et de musique. — Université de Deseret. — Alphabet des Mormons. — Astronomes. — Bibliothèque. — Musée. — Théâtre. — Littérature. — Les demi-savants. — Science infuse. — Ignorance. — Missions et missionnaires. — Conversions. — Hallucinations et visions. — Sincérité des néophytes et ténacité de leur foi. — Nombre des adhérents de la secte dans toutes les parties du monde. — Conversion d'un lettré français. — Émigration. — La brouette dans le désert. — Tableau de l'émigration européenne de 1840 à 1860. — Réflexions sur les missions.

On a constaté en Utah, ainsi que nous l'avons déjà dit, que la mortalité des enfants est au-dessus de la moyenne observée dans les États les plus malsains de l'Union. Faut-il attribuer cette excessive mortalité à l'institution polygamique ? Faut-il plutôt croire que les individus qui apportent en naissant une frêle organisation ne peuvent traîner leur langueur sous un climat sain et beau, mais vif, trop vif pour des constitutions chétives ? Nos recherches à ce sujet sont restées sans résultat satisfaisant, et nous sommes obligé d'accepter le fait sans pouvoir en indiquer les causes. Quoi qu'il en soit, il est certain d'un autre côté que tous les enfants que nous avons vus sont beaux, bien faits, robustes. Malheureusement, ils ne sont pas aussi remarquables au

moral. Ils nous ont paru mériter maintes fois la qualification d'impies, de libertins, d'impudiques. On rencontre dans tous les pays du monde des enfants qui, tout en se montrant fort candides dans le cercle de la famille, affichent devant les étrangers de l'impudence et du dévergondage, comme pour se donner des airs virils et attirer l'attention; mais ce sont partout des exceptions. En Utah, c'est l'exception qui est devenue la règle. Il y a là un symptôme grave, alarmant, qui nous fait craindre que le sage précepte de Juvénal n'ait été perdu de vue :

> Maxima debetur puero reverentia : si quid
> Turpe paras, ne tu pueri contempseris annos,
> Sed peccaturo obsistat tibi filius infans.

Telle qu'une fleur naissante dont les pétales délicats se salissent et se décolorent au moindre contact impur, telle on voit l'enfance, au sein d'un foyer corrompu, se faner et se flétrir sous le souffle empoisonné des mauvais exemples. La dépravation que nous avons observée chez la jeune postérité des Saints n'est-elle point engendrée dans le sanctuaire domestique, dont on a vu que nous n'avions pu pénétrer tous les recoins? Les mystères du harem ne se révéleraient-ils pas ici en partie? La polygynie ne lèverait-elle pas ici un coin de son voile? A quelle cause, à quel principe faut-il rapporter cet effet déplorable? En attendant que l'avenir nous réponde, nous le regardons comme un des fruits du mormonisme. Le mal existe, les parents eux-mêmes en conviennent dans une certaine mesure; mais, aveugles comme la plupart des pères, les défauts, disons mieux, les vices de leurs enfants ne sont pour eux que l'exagération d'une qualité. Dans ce que nous traitons sans hésiter de dépravation et de libertinage, ils ne voient qu'une maturité précoce, une

sorte de désinvolture qu'ils ne sont pas éloignés d'admirer : à les entendre, ce serait une preuve de l'excellence de leurs destinées. Beaucoup de Mormons, avec quelque raison peut-être, attribuent l'indépendance et la malice de leurs enfants aux longues courses qu'ils ont faites dans l'immensité des déserts, aux péripéties de leur existence sociale, aux misères sans nombre qu'ils ont eues à partager. « Nos garçons, disent-ils, sont plus avancés que les autres enfants ; voilà tout ! Et comment n'en serait-il pas ainsi, puisqu'ils sont de la race d'Éphraïm et que l'Esprit-Saint les a éclairés de bonne heure? Quant à leurs discours, s'ils ne sont pas toujours décents, cela se corrigera plus tard. »

Pour remédier à ces maux, le système d'éducation suivi par les Mormons est bien imparfait, ainsi qu'on va le voir. Si le nombre des écoles suffisait pour donner la mesure de l'instruction et de la civilisation d'un peuple, on devrait avoir une haute idée du niveau intellectuel des Mormons, car ils ont établi partout, jusque dans les plus petits villages, des centres d'enseignement primaire. Mais c'est à peu près là tout ce qu'on a fait, et on ne s'occupe guère de rendre ces établissements utiles. Si l'on croyait que l'instruction est en honneur dans l'Utah parce qu'on y voit beaucoup d'écoles, on commettrait l'erreur dans laquelle tombe le vulgaire lorsqu'il s'imagine qu'une volumineuse et riche bibliothèque dénote à coup sûr chez son possesseur un savoir immense. Les chefs mormons ont en trop haute estime le travail matériel et l'élèvent trop au-dessus de tout, pour que l'instruction tienne un haut rang au Lac Salé et que l'étude y soit encouragée. Le souverain pontife lui-même, chez qui une vaste intelligence supplée à une absence presque totale d'instruction, n'a qu'une fort médiocre opinion des livres et des savants. Il est persuadé que la révélation individuelle qui

accompagne les grâces du Saint-Esprit, si abondantes parmi ses disciples, suffit à tout enseigner aux hommes. On l'a entendu dire un jour devant un nombreux auditoire : « Le professeur Orson Pratt vous a dit qu'il y a beaucoup de livres dans le monde, et moi je vous dis qu'il y a beaucoup d'habitants dans le monde; il vous dit qu'il y a quelque chose dans tous ces livres, et moi je vous dis que chacun de ces habitants porte un nom; il vous dit qu'il vous serait bon d'apprendre ce quelque chose, et moi je vous dis qu'il vous serait tout aussi utile d'apprendre les noms de ces habitants. Quand je vivrais autant que Mathusalem et que j'apprendrais à chaque heure de ma vie quelque chose de nouveau dans ces livres, et que je me souviendrais de tout ce que j'aurais acquis, je n'en saurais pas autant que j'en puis apprendre en cinq minutes de révélation. » Avec de pareilles idées on conçoit que Brigham Young attache peu d'importance à l'amélioration des écoles et à la propagation de l'instruction. Son peuple, qui ne pense qu'à sa remorque et qui jure sans peine sur la parole du maître, s'imagine que la science nuit à la foi et croit volontiers que « les clefs du royaume communiquent toute science nécessaire. » On est si convaincu du danger de l'instruction acquise par l'étude, qu'on entend souvent les Mormons les plus sincères dire très-sérieusement qu'Orson Pratt est trop savant pour rester longtemps hors de la perdition; aussi s'attend-on à le voir apostasier un jour ou l'autre.

Ces idées barbares n'ont pas empêché de créer bien des écoles et des sociétés prétendues scientifiques, de donner des titres de professeur et d'instituteur; mais à vrai dire ce ne sont guère là que des mots, et il faut se garder de les prendre trop au sérieux. A Great Salt Lake City, on compte trente écoles, dont dix-neuf sont régulièrement établies. On y ensei-

gne la lecture, l'écriture, l'arithmétique, un peu d'histoire et de géographie. Si ces classes étaient continuellement suivies, les enfants recevraient une instruction analogue à celle qu'on donne dans nos écoles primaires en France. Mais il n'en est pas ainsi : les jeunes Mormons ne fréquentent ordinairement l'école que pendant trois mois d'hiver, et il en résulte que pendant neuf mois d'absence ils sont exposés à oublier le peu qu'ils ont appris. Indépendamment de l'indifférence systématique dont nous avons parlé, et d'une insouciance commune aux classes inférieures de toutes les sociétés, la pauvreté des parents entre pour une part dans les causes qui limitent à trois mois par année la fréquentation des écoles; et c'est là une raison dont il faut moins s'étonner en Utah que partout ailleurs, puisqu'on y rencontre plus de familles réduites à vivre des ressources d'un travail quotidien.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur les inconvénients d'un pareil état de choses. L'instruction qu'on puise dans les écoles est minime et l'éducation tout à fait nulle. C'est donc dans la famille que l'enfant est réduit à former son esprit et son cœur. Si nous admettons que quelques mères peuvent être d'excellentes institutrices, nous sommes obligé de reconnaître qu'un beaucoup plus grand nombre ne réussissent guère à corriger les instincts vicieux de leurs fils; et toujours nous sommes ramené à la polygynie comme à la source à laquelle il faut rapporter les maux que nous déplorons.

L'instruction n'étant que médiocrement prisée par les grands dignitaires de l'Église, les maîtres qui font profession de la répandre jouissent aussi d'une fort médiocre considération. Un moyen puissant d'inspirer le goût de l'instruction, de propager les lumières et de faciliter l'enseignement, c'est d'honorer les instituteurs et d'élever leur mission, si mo-

deste et si importante, à la hauteur d'un sacerdoce vénérable. L'expérience a prouvé qu'un bon maître d'école, lorsqu'il trouve dans l'autorité et dans l'estime publique l'appui que réclament ses fonctions et son zèle, n'est pas moins précieux qu'un bon prêtre. Si l'on veut, au contraire, inspirer de l'indifférence et du mépris pour ce qui peut étouffer l'ignorance, rien ne conduit mieux à ce but que l'abaissement de la profession d'instituteur. C'est ce que les Mormons paraissent avoir bien compris. Chez eux la condition des maîtres d'école est précaire, tournée en ridicule et ravalée à ce point qu'il est passé en proverbe de dire : *gueux à se faire maître d'école*. L'instituteur n'a d'autre rétribution qu'une indemnité à peu près facultative, presque toujours difficilement perçue, et consistant le plus souvent en nature. On comprend aisément, après cela, que bien peu d'individus capables aspirent à des fonctions ainsi avilies et aussi ingrates. Il faut, en effet, être absolument dépourvu de toute ressource, ou être tourmenté d'une vocation irrésistible, pour s'y dévouer.

Nous ne saurions mieux placer qu'ici un avis, fort pittoresque, que nous avons vu affiché sur la porte de l'école d'un village, dans l'intérieur de l'Utah. Bien qu'il nous ait été impossible de reproduire dans notre traduction toutes les fautes d'orthographe qui brillaient dans l'original, la pièce conserve encore dans notre version assez de son caractère primitif pour ne pas être dénuée d'intérêt.

NOTICE

« Nous, maître d'école, à tous les frères : salut.

« Le lundi, 19 novembre, jour anniversaire du massacre d cent quatre-vingt-cinq mille Assyriens par l'ange du Seigneur, a é

fixé pour la réouverture de mes cours sur les sciences divines et de la lecture et de l'écriture avec l'art de l'orthographe; et attendu que nous sommes en famine en conséquence de la septième année après notre établissement dans le pays, les prix seront fixés pour chaque élève, fille ou garçon, de la manière suivante :

« Pour un mois, un boisseau de blé ou de maïs, ou deux boisseaux de pommes de terre. Et attendu que c'est l'hiver, chacun devra apporter une bûche de cèdre tous les quinze jours. Et attendu que ceux qui ne pourront pas payer en grain ou en patates d'Irlande pourront le faire autrement, on recevra de la viande d'ours, des écureuils et des citrouilles sèches, ainsi que du lard salé et du fromage. Et attendu que je n'ai rien à manger dès à présent, on me paiera un demi-mois d'avance, attendu que je suis dans le besoin.

« *Signé :* LE MAÎTRE D'ÉCOLE. »

Les écoles, consacrées pendant le jour à l'enseignement élémentaire, sont ouvertes le soir pour des cours de musique et de danse, très-goûtés de la population des deux sexes. La danse est un des amusements favoris des Mormons, qui ont même inventé des figures nouvelles, entre autres un *double cotillon* dans lequel chaque cavalier a deux dames. Le prophète ne fait pas difficulté d'assister aux danses et d'y prendre part. A ses yeux, c'est une récréation salutaire et permise, une manière d'honorer Dieu en lui exprimant de la reconnaissance par le plaisir; aussi tous les bals sont-ils précédés d'une prière, et souvent interrompus par un sermon. Mais, tout en déclarant que la danse est une récréation saine, agréable, amusante et permise, les Saints disent que « les bals, les crinolines et les soirées dansantes des Gentils ne sont pas faits pour le peuple qui a quelque respect pour lui-même, pour sa religion, pour son Dieu. »

La musique n'est pas moins chère aux Mormons. Le violon est leur instrument de prédilection : on peut l'entendre partout le soir en passant près des maisons. On ho-

nore les maîtres de danse et de musique, et on leur accorde le privilége de se faire payer leurs leçons à l'avance.

Si l'instruction donnée aux garçons est très-bornée, celle des filles ne l'est pas moins. Brigham croit que la science est inutile aux femmes. Il est de l'école du personnage de Molière, qui veut que tout le savoir des femmes

Se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

Voici sa manière de penser à ce sujet : « La meilleure éducation pour les filles consiste à leur apprendre à coudre, à tricoter, à jardiner, à faire la cuisine, à préparer de bon laitage, à tenir leurs maisons dans un bel état de propreté. Si vous les bourrez de lecture, elles s'adonnent aux romans, aux contes et autres drogues du même genre ; elles négligent leurs devoirs et n'obéissent plus à leurs maris et à leurs pères. Apprenez-leur à travailler! apprenez-leur à travailler ! » Tout en mettant à profit ces excellents conseils, les femmes, plus studieuses que les hommes, s'instruisent entre elles, et l'on en rencontre souvent qui ne manquent pas d'une véritable culture.

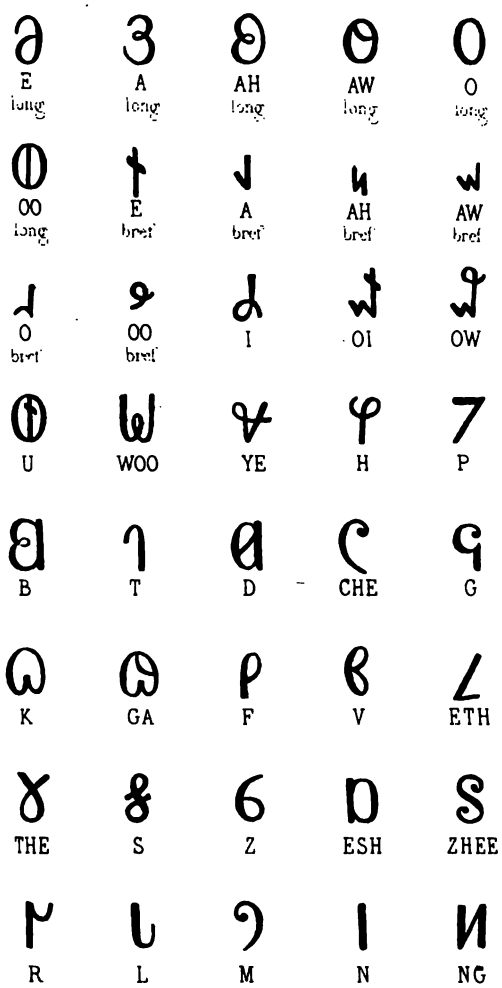
Au-dessus des écoles primaires, nous ne voyons rien chez les Mormons qui puisse être assimilé à nos colléges. Tous ceux qui veulent acquérir une instruction classique sont obligés de se la donner eux-mêmes. C'est ainsi que se sont formés la plupart de leurs docteurs. Il y a cependant quelques écoles d'adultes où des maîtres capables, généralement d'anciens professeurs d'Angleterre, donnent de temps en temps des leçons de hautes mathématiques, de physique, d'histoire, de théologie. Mais ces cours, faute d'un auditoire suffisant, sont fréquemment suspendus et par conséquent peu profitables. On a vu un apôtre distingué par la variété

de ses connaissances ne pouvoir parvenir, malgré tout son zèle, à réunir dix élèves autour d'une chaire de mécanique céleste qu'il avait gratuitement fondée.

Beaucoup de sociétés scientifiques et littéraires, créées à différentes époques, sont mortes au berceau, ou se traînent péniblement sans être bonnes à rien. L'université de Deseret elle-même, quoique s'étant soutenue jusqu'à ce jour, est un corps né avant terme et qui n'a qu'un souffle de vie. Ce n'est pas faute cependant d'une organisation complète : on y voit un chancelier, douze régents, un secrétaire et un trésorier. Mais à cela se borne l'institution, car elle n'a ni toit pour se loger, ni chaires où se faire entendre. C'est une sorte de fantôme insaisissable ; et pourtant elle a parmi ses membres des hommes d'une science réelle, capables d'enseigner beaucoup de choses, et à qui il ne manque que des élèves et un peu de fortune pour pouvoir se consacrer à l'enseignement. Plusieurs fois quelques-uns d'entre eux ont entrepris de donner dans le *Social Hall* des leçons publiques d'astronomie, d'hébreu, de physiologie comparée, d'histoire religieuse ; mais, sous peine de parler dans le désert, ils ont dû dans ces occasions se borner à faire des discours où ils condensaient les matières les plus saillantes, sans pouvoir jamais arriver à établir un enseignement suivi. C'est donc dans le temple seulement que le peuple va recevoir son instruction, et c'est là aussi que ses chefs lui parlent de politique, de littérature, d'arts, de sciences, tout aussi bien que de morale et de dogme. C'est au pied des autels que le peuple va chercher toute la nourriture de son âme et de son intelligence. Cette nourriture lui suffit, puisqu'il s'en contente ; que dis-je? il se croit le plus instruit de tous les peuples, parce qu'on lui a parlé de tout, qu'on lui a estropié les noms de toutes les sciences en les tournant en ridicule, et

qu'on lui a fait croire qu'avec la Bible et le Livre de Mormon il est plus savant que personne parmi les Gentils.

La seule découverte dont l'université de Deseret puisse réclamer l'honneur est celle d'un alphabet composé de quarante caractères aussi simples que peu élégants. Dans la pensée de quelques-uns, cet alphabet était destiné à fermer aux Gentils l'accès des livres et des écrits des Mormons; mais il est plus vraisemblabe qu'on n'a eu d'autre but, en l'adoptant, que de simplifier la lecture de la langue anglaise à l'aide d'un rapport constant, invariablement déterminé entre le signe et la prononciation. Les caractères nouveaux, destinés aux imprimeries du Lac Salé, ont été fondus à Saint-Louis; mais jusqu'à ce jour on n'a rien publié, que nous sachions, avec ces types étranges. Nous ne les avons vus employés que dans des correspondances particulières et pour les enseignes de quelques boutiques de Great Salt Lake City. Quelque regrettable que soit le désaccord qui existe dans plusieurs langues, et notamment dans la langue anglaise, entre la parole et les signes qui la représentent; quelque désirable que soit l'adoption d'une écriture qui fixe les sons d'une manière invariable; quelque louables même que soient les efforts tentés dans ce but, il est permis de croire que l'innovation graphique proposée par les philologues mormons n'aura aucun succès, et qu'elle sera abandonnée par ses propres auteurs pour la difficulté qu'elle présente dans son application, sans parler des inconvénients auxquels elle donnerait lieu, comme l'anéantissement des étymologies, la dispersion des dérivés, la confusion des homonymes. — La gravure que nous plaçons en face de cette page est une reproduction fidèle de l'alphabet des Mormons que nous avons publié à San Francisco, en janvier 1856,



Alphabet des Mormons

d'après les spécimens authentiques rapportés par nous du Lac Salé.

Pour rendre justice à qui de droit, il nous faut dire que l'idée de cet alphabet appartient à l'apôtre W. W. Phelps, un des régents de l'université, et que c'est lui qui en a élaboré les lettres. M. Phelps est l'esprit le plus curieux de l'Utah, et peut-être aussi l'homme le plus érudit, sinon le plus savant. L'excentricité de sa tournure, la bizarrerie de son caractère, l'originalité de ses idées, la souplesse de ses opinions, la variété de ses aptitudes, l'ont fait regarder par ses coreligionnaires comme une sorte de cervelle fêlée. C'est lui qui remplit le rôle du diable dans les cérémonies mystérieuses de l'*endowment;* c'est lui aussi qui rédige l'almanach de Deseret, et qui, en cette qualité, prédit la pluie et le beau temps, calcule l'heure du lever et du coucher du soleil pour le pays d'Utah. Il est auteur d'un grand nombre de poésies et de plusieurs apologues. S'il faut l'en croire, on lui devrait, ainsi que nous l'apprennent les journaux de la secte, l'invention d'une machine qui corrige la variation de l'aiguille aimantée, montre exactement le temps apparent, donne la latitude et la longitude sans le secours des logarithmes; calcule la position vraie, la latitude et la longitude des planètes et des étoiles fixes, aussi bien que du soleil et de la lune, avec leur lever et leur coucher. Cette machine remplacerait à la fois la boussole, le quart de cercle, le niveau, le théodolite, le sextant, le cadran solaire, le goniomètre, le cercle de réflexion, etc. C'est beaucoup pour un seul et même instrument, et c'est assurément très-peu que d'avoir employé seulement douze années à le construire. Nous regrettons avec amertume que M. Phelps, qui honorait quelquefois nos réunions de sa présence et qui ne nous paraissait pas homme à mettre la lumière sous le boisseau,

n'ait pas eu l'idée de nous faire admirer sa découverte phénoménale tandis que nous étions dans son observatoire.

L'apôtre Phelps n'est pas le seul astrologue que les Mormons nourrissent dans leur sein. On compte encore parmi eux Albert Carrington, rédacteur en chef du *Deseret News*, qui aida le capitaine Stansbury dans une partie de ses travaux topographiques ; Orson Hyde, président du conseil des apôtres, géomètre et juge de Carson Valley, plusieurs fois apostat et toujours ramené au bercail, même après avoir, comme saint Pierre, solennellement renié son maître ; Orson Pratt, l'apôtre, le philosophe, le théologien, homme d'un savoir vaste en toutes choses et certainement incontestable en mathématiques et en astronomie, âme candide et pure qu'on ne peut voir sans regret plongée dans les ténèbres de la foi mormonne. Il n'est pas douteux que ces piliers de l'Église nouvelle ne puissent, à un jour donné, devenir d'excellents et habiles professeurs; ils ont même à différentes reprises essayé de communiquer leurs connaissances au peuple et cherché à faire naître le goût des études sérieuses; mais la résistance que leur a opposée la politique ignorantiste de Brigham Young et de H. C. Kimball, son bras droit, ne leur a laissé pour auditeurs que l'écho des murailles. Le peuple cependant, tout en faisant le vide autour de ces professeurs, les montre avec orgueil et se sent fier de pouvoir opposer leur science à celle des Gentils; et cette science est quelquefois réelle. Je ne voudrais pas pourtant qu'on se méprît sur la portée de mes hommages : nous ne prétendons point soutenir que ces illustrations du pays d'Utah s'élèvent au niveau de nos glorieux représentants de la science européenne. L'assimilation n'est pas possible; seulement, nous ne pouvions refuser nos éloges à ces esprits

distingués parmi les leurs, qui ont su, dans l'atmosphère où ils se sont fourvoyés, entretenir le feu sacré et conserver l'amour de l'étude et des trésors intellectuels. Noble amour, et qui peut faire oublier bien des égarements!

Le gouvernement de Washington, dans un de ces élans généreux d'autant plus appréciable que les Mormons y sont moins habitués, a doté la ville du Grand Lac Salé d'une bibliothèque publique importante. Là se trouvent des livres excellents dans tous les genres, et accessibles à chacun. Malheureusement, comme on le sent bien, la majorité des Saints n'estime pas ces richesses à leur juste valeur; aussi ne profitent-elles guère qu'à quelques rares individus studieux et aux voyageurs, qui, eux au moins, bénissent la main bienfaisante qui leur a préparé un tel banquet dans de tels parages.

Les Mormons ont formé depuis longtemps le projet de créer un musée universel. Ils ont déjà rassemblé beaucoup de matériaux dans ce but, et les nombreux missionnaires qu'ils expédient sur tous les points du globe les mettent à même de réunir des collections précieuses. Brigham Young, qui voit là une institution utile et pratique, s'intéresse particulièrement à son développement; mais, on le doit dire à regret, faute d'un homme assez instruit pour diriger les collecteurs et classer les objets, l'établissement n'est autre chose jusqu'à ce jour qu'un magasin où règnent le désordre et la confusion.

Nous avons vu que les Mormons cultivent la danse avec une sorte de passion. Ce n'est pas leur unique amusement social. Ils ont en grande estime l'art dramatique, et ils prennent un vif plaisir aux représentations théâtrales. En attendant qu'il se soit formé parmi eux une troupe d'acteurs véritables, ils interprètent à leur façon sur leur théâtre des

comédies du répertoire américain et quelquefois aussi des pièces de leur composition. Il se flattent de posséder déjà, dans la personne de quelques-uns de leurs prêtres, des artistes qui ne seraient pas dédaignés sur une scène moins humble que la leur. Quoi qu'il en soit de leurs prétentions, l'art chez eux n'a guère dépassé jusqu'à ce jour les proportions d'une déclamation emphatique ou les limites moyennes de la farce et de la bouffonnerie.

La littérature des Mormons ne nous offre rien de remarquable en dehors de leurs divagations théologiques. Leurs journaux sont sans contredit leurs productions littéraires les plus importantes, et ils sont rédigés de manière à leur tenir lieu de toute autre lecture. On y trouve des sermons, des tartines éditoriales, des faits divers empruntés à la chronique du monde entier, des fragments historiques, des biographies, des poésies, des fables, des apologues, des anecdotes curieuses, des relations de voyageurs et de missionnaires, des correspondances politiques et religieuses, des descriptions de machines et de choses, des découvertes scientifiques, des peintures de mœurs, des récits de batailles, des recettes culinaires et autres, des instructions pour les agriculteurs et les jardiniers, des énigmes ébouriffantes, des logogriphes ambitieux roulant le plus souvent sur le nom de leurs chefs, enfin des annonces, des avis, et des épithalames, pour la bonne bouche. Le *Deseret News* est le seul journal que l'Église publie en Utah. Il paraît tous les mercredis et contient 8 pages grand in-4° à 4 colonnes très-compactes. On ne saurait, sans l'avoir vu, s'imaginer la quantité de matière qui s'y trouve entassée, ni l'avidité avec laquelle on la dévore. C'est cette feuille qui est la loi et les prophètes pour la grande majorité du peuple : c'est le *Moniteur universel* de l'Église. La secte publie dans le même

esprit d'autres journaux en Amérique et en Europe : on en trouvera la liste dans la bibliographie que nous donnons à la fin de notre livre.

Les notions variées mais confuses que les Mormons puisent dans leurs journaux ne servent qu'à couvrir leur ignorance d'un vernis encyclopédique. Ils peuvent nous étonner quelquefois par la quantité de connaissances qu'ils étalent dans la conversation, mais ces connaissances ne sont que des lambeaux décousus, des ornements disparates qui forment de leur cerveau un vaste Capharnaüm où règnent toutes les ténèbres du chaos; et l'on s'en aperçoit bien vite lorsqu'on les oblige à se renfermer dans le sujet même qu'ils paraissent le mieux connaître. Leur raisonnement est sans suite, et le désordre de leurs idées met à nu le peu de solidité de leurs prétentions. Toute cette érudition n'est que de la pédanterie, quelque chose de moins encore, une sorte de verbiage de perroquet savant. Le plus grand mal qui résulte de ces demi-connaissances, c'est que le bon sens en est affaibli au point de disparaître souvent sans retour. Rien n'est plus propre à fausser l'esprit et à le jeter dans la déraison, que l'entassement de faits désordonnés dans la mémoire des gens dont l'éducation a été manquée. Nos savants de village nous en fournissent des exemples : il est infiniment plus difficile d'évoquer leur sens commun que d'avoir accès dans la raison des simples ignorants. C'est là sans doute, avec la foi, une des causes principales qui maintiennent les Mormons dans l'erreur, et font de leurs esprits rétifs et superficiels des forteresses contre lesquelles se brisent les armes de la saine raison.

Il n'en faut donc pas douter, l'instruction est fort négligée parmi les Mormons, et la science qu'ils acquièrent, soit dans leurs écoles et dans leurs temples, soit dans leurs

publications, n'est pas sérieuse. Ils prétendent comme de raison que le Saint-Esprit leur a communiqué tous ses dons et toutes ses lumières; nous ne devons accorder confiance à leurs dires que sous bénéfice d'inventaire. S'il fallait les croire sur parole, ils auraient seuls le privilége de la science, ils auraient la science infuse, en même temps qu'ils posséderaient la vérité religieuse absolue. Ils soutiennent, en effet, que, par une sorte de grâce attachée à leur baptême et à la soumission aux lois de l'Église, leur intelligence s'épanouit miraculeusement, acquiert par intuition les plus hautes connaissances, et voit s'aplanir toutes les difficultés qui rendent si laborieuse aux autres mortels l'acquisition des trésors de la science. C'est ainsi que souvent on les entend dire qu'après leur conversion ils ont pu apprendre en un jour plus qu'ils n'avaient pu faire auparavant dans toute une année d'application et d'étude. J'ai rencontré des Mormons qui m'ont assuré, sur leur honneur et sur leurs livres saints, qu'ils n'avaient pu apprendre à lire avant leur baptême, malgré toutes les peines qu'ils s'étaient données, et qu'immédiatement après leur entrée dans l'Église, leurs facultés s'étaient ouvertes au point qu'il leur avait suffi de quelques heures d'application pour arriver à lire très-couramment. Des faits de cette nature, auxquels la bonne foi des témoins m'oblige à croire, tout étonnants qu'ils paraissent à première vue, ne prouvent pas absolument en faveur des prétentions qu'affichent les Saints, pas plus qu'ils ne confirment la vérité de leur doctrine. Apprendre à lire dans le court espace d'un jour est certainement une chose rare partout, grâce peut-être à un vice de notre enseignement et aux vices de nos langues, et surtout de nos orthographes; cependant, on en a vu des exemples de loin en loin, et je sais une reine sauvage qui, à l'âge de soixante ans, a appris à lire parfaitement en

moins d'une semaine[1]. Il ne faut donc rien voir de surnaturel ici, ni rapporter au mormonisme une efficacité qui n'a sa source que dans l'énergie de la volonté. Il est vrai qu'à cette facilité d'apprendre à lire ne se bornent pas les priviléges que les Saints attribuent à une faveur spéciale de leurs dieux : ces priviléges s'étendraient à toutes choses, aux sciences les plus ardues comme aux plus élémentaires. A ces assertions sans preuves il nous sera permis de rester tout simplement incrédule : nous ne saurions faire à la foi l'honneur de croire qu'elle possède réellement tout ce qu'elle s'imagine posséder. Nous savons très-pertinemment que rien n'est plus vain ni plus contestable que la science des disciples de Joseph et de Brigham. S'il se rencontre parmi eux quelques hommes d'un savoir réel, comme Orson Pratt par exemple, ce n'est pas à la vertu du mormonisme que nous devons rapporter leurs talents comme à leur source, mais bien aux longues années qu'ils ont consacrées à l'étude. La seule concession que nous puissions faire aux Mormons au sujet de leurs capacités, c'est qu'ils ont une mémoire assez complaisante pour leur permettre de retenir l'Écriture sainte d'un bout à l'autre. On est à chaque instant surpris de la facilité avec laquelle ils en font des citations, en indiquant sans broncher les chiffres du chapitre et du verset. Nous ne chercherons pas à rabaisser leur mérite sous ce rapport en disant que nous avons vu des indigènes de Tahiti en faire autant; mais nous réduirons ce mérite à sa juste valeur en affirmant que tout ce bagage de citations ne sert qu'à débaucher leur intelligence et à l'égarer dans mille interprétations arbitraires.

L'ignorance grossière, ou, ce qui est une autre forme

1. Voir la note 21 à la fin du volume.

de l'ignorance, une instruction incomplète, fausse, bâtarde, affublée d'une teinture de savoir universel comme d'un manteau de mille pièces, voilà en somme le bilan intellectuel des Mormons. C'est un état qui tient à la fois de la dégradante ignorance du peuple napolitain, et de l'instruction superficielle, si l'on veut, mais générale et variée, du peuple des États-Unis. Dans ce singulier mélange, un philosophe trouverait sans doute quelque intérêt à démêler la part de l'élément américain, et celle de l'élément purement fanatique venu du dehors. Il n'est pas douteux pour nous que l'autorité cherche à faire prévaloir ce dernier, comme un moyen plus certain d'assurer l'existence de l'Église. C'est l'ignorance qui fait tomber les âmes dans les filets de la religion nouvelle, c'est l'ignorance aussi qui doit les y maintenir. Si la nécessité de répandre l'instruction dans toutes les classes avait encore besoin d'être démontrée aux gouvernements d'Europe, ce qui se passe en Utah pourrait apporter un argument décisif.

C'est aussi dans les régions les moins éclairées de nos sociétés que les missionnaires mormons font le plus de ravages et recrutent le plus de prosélytes. L'homme dépourvu de toute instruction se laisse aisément persuader par un moins ignorant que lui. Presque toujours pauvre, misérable même, rarement les privilégiés de la société condescendent à le traiter comme un semblable, plus rarement encore à lui donner quelques marques de bienveillance. Des missionnaires se présentent, pleins de zèle et de dévouement, animés du plus violent désir de faire des conquêtes par tous les moyens possibles; ils s'intéressent à son sort, à celui de sa famille; ils le soutiennent, l'encouragent, le relèvent à ses yeux, lui donnent de nombreux témoignages d'amitié. Bientôt, ayant gagné de la sorte sa confiance et provoqué sa gratitude, ils lui parlent de leur Évangile, lui exposent leur

doctrine, et le sollicitent enfin d'entrer dans leur Église. Le pauvre paria pourra hésiter d'abord, faire quelques objections timides, reculer devant l'apostasie; mais il n'est point à même de réfuter les sophismes qu'on lui sert, et que souvent il prend au comptant, comme on les lui donne, sans le moindre soupçon. Il peut être arrêté par le respect qu'il porte encore à la religion traditionnelle de ses pères, il ne voudrait pas soulever l'indignation de ses aïeux dans la tombe, ni profaner leur mémoire; alors on lui dit que ses ancêtres ont été trompés par les prêtres, que sans doute ils obtiendront la miséricorde de Dieu parce qu'ils n'ont pu connaître la vérité, mais qu'il n'en serait pas de même pour lui s'il repoussait la parole de vie qu'on lui annonce. Finalement, ces terribles mots de la nécessité du salut et de l'éternel enfer, qui retentissent à ses oreilles, achèvent le reste : il passe pardessus tout et se convertit. Et qu'y a-t-il là d'étonnant? Est-ce que le contraire ne serait pas mille fois moins naturel? Le vaincu doit-il être honni quand on l'a laissé sans armes pour se défendre?

Il peut paraître trivial, tant cela a été dit, de répéter que le dévouement des missionnaires chrétiens est au-dessus de tout éloge. Cependant, je ne crois pas qu'il soit donné à beaucoup de monde d'apprécier l'étendue de leurs sacrifices et de se faire une idée même approximative de la nature de leurs labeurs. Il faut les avoir vus sur les plages lointaines et trop souvent ingrates où les a jetés l'amour de Dieu et des hommes, pour comprendre leur étonnante et sublime charité. Les missionnaires catholiques surtout s'élèvent à des hauteurs qui nous paraîtraient inaccessibles, si nous n'avions vu de nos yeux qu'ils y atteignent. Nous devons saluer en eux des héros qui laissent bien loin en arrière les géants de nos batailles. Les missionnaires mormons, eux aussi, nous sur-

prennent par l'énormité de leurs sacrifices et l'étendue de leur dévouement. Nous gémissons, sans aucun doute, de les voir déployer tant d'efforts pour la cause de l'erreur et de l'imposture; mais le serrement de cœur que nous éprouvons en apercevant tant d'âmes vaillantes au service d'une doctrine détestable ne doit pas nous imposer le silence sur les moyens employés pour la répandre.

Le grand conseil de l'Église du Lac Salé, à qui incombe le devoir de diriger la propagande universelle, ne consulte pas les Saints qu'il se propose d'envoyer en mission. Il les choisit selon son bon plaisir dans tous les rangs du peuple, et ne les informe de leur destination qu'en leur envoyant l'ordre, signé de la présidence, de partir dans le plus bref délai. Le Mormon ainsi désigné pour être missionnaire n'a peut-être pas la vocation du rôle qu'on lui impose; il vient peut-être de s'engager dans une entreprise qui le liait pour plusieurs mois; il n'est peut-être pas reposé des fatigues queil a essuyées en venant d'Europe se joindre aux frères de la vallée; il s'est peut-être marié la veille, ou sa femme est dans les douleurs de la maternité : n'importe! Il obéit sans murmure, sinon sans regret. Il est pauvre, sa famille jeûnera pendant son absence; ses troupeaux, sa fortune naissante, disparaîtront; son toit même sera délabré à son retour, et le champ qu'il avait si péniblement défriché sera de nouveau envahi par les ronces et les mauvaises herbes : tout cela se présente à son esprit, mais rien ne saurait le faire reculer. Le ciel a parlé, il faut partir. Comme l'Église l'avertit qu'il doit pourvoir aux besoins de sa famille pendant sa mission, il laisse derrière lui tous ses biens intacts et son argent, s'il en a : Dieu fera le reste. Il dit adieu à ses frères, se dégage des bras de ses femmes et de ses enfants, jette un dernier regard sur sa chaumière et sur son jardin; puis, souvent

dès le lendemain de la notification qu'il a reçue, il s'élance vers les extrémités du monde, pour aller enseigner aux nations la parole de vie, et leur annoncer que l'avénement de Jésus est proche. Il part sans bagage, sans une obole, armé uniquement du bâton du pèlerin et du Livre de Mormon, fort de son courage et comptant sur la protection de Jéhovah. Tant qu'il foule le sol de l'Utah, il s'assoit, après une longue journée de marche, à la table frugale de ses coreligionnaires; puis, arrivé aux dernières limites habitées, il quête un peu de farine et de viande sèche pour se soutenir dans le désert, jusqu'à ce qu'enfin il gagne un port de mer. Là, en travaillant comme charpentier, maçon, armurier, sellier, ou de mille autres manières, il se hâte de ramasser de quoi payer un modeste passage à bord du navire qui doit le transporter sur les rivages où il va prêcher l'Évangile. Quelquefois, il trouve à gagner son passage sur le navire même. Une fois mis en mesure de fendre les flots, ces courageux missionnaires se regardent comme tirés du plus grand embarras. Les uns se rendent dans les diverses contrées de l'Europe, où, traqués souvent par la police, ils recourent à de pieuses ruses pour se soustraire aux obstacles que les lois du pays opposent à leurs prédications. Les autres, après une plus longue navigation, arrivent au cap de Bonne-Espérance, aux Grandes-Indes, en Chine, à la Nouvelle-Hollande. D'autres pénètrent par la Méditerranée jusqu'en Turquie et en Palestine. D'autres encore se dirigent vers les différents archipels de l'Océanie, ou vont débarquer sur les plages de l'Amérique du Sud. On en a vu, pendant la guerre de Crimée, qui s'étaient glissés au milieu des régiments anglais.

Arrivés sur le théâtre de leurs travaux évangéliques, les missionnaires mormons se créent une industrie et ne

reculent pas devant la domesticité même pour gagner leur pain quotidien. Dès qu'ils ont appris, à force de veilles et d'étude, la langue de leurs futures ouailles, on les voit partager leur temps entre la prédication et le travail manuel qui les fait vivre. Souvent ils voyagent à pied, de peuplade en peuplade, s'arrêtant partout où ils peuvent se faire entendre et gagner de quoi soutenir leur corps, ne fût-ce que des racines. Il y a plus d'épines que de roses dans ce genre de vie, mais la foi leur fait bénir Dieu jusque dans les plus grandes tribulations. Après une longue marche sous les rayons d'un soleil tropical, la goutte d'eau que distillent les mousses d'un rocher, les baies acides ou sucrées que leur offrent les buissons, leur paraissent un festin servi par les anges : ils en remercient le ciel par des cantiques, et, pleins d'une nouvelle ardeur, puisant une douce consolation dans la pensée de leur chère Sion, ils continuent leur course.

Ce n'est pas seulement au milieu des peuples sauvages que ces intrépides soldats du mormonisme sont exposés à toute sorte de misères et de privations. Il ne leur faut pas moins de courage et de fanatisme pour supporter les épreuves qui les attendent au milieu des nations les plus civilisées. Plusieurs ont été illégalement jetés dans des cachots obscurs, où pendant des semaines ils étaient condamnés au pain et à l'eau. J'ai connu au Lac Salé un Mormon, du nom de Curtis Bolton, qui avait été pendant huit ans missionnaire à Paris, et je l'ai entendu raconter que, malgré tous ses efforts, il n'avait pu souvent gagner plus de dix francs par mois, et qu'avec cette somme il lui fallait pourvoir à son logement et à sa nourriture. Il vivait alors dans un grenier de la rue de Tournon, où il travaillait à la traduction française du Livre de Mormon, qu'il a publiée en 1852. Il se fit plus tard des ressources moins chétives, et il commençait à se livrer avec succès à

la prédication, quand la police se mit à sa piste pour arrêter les progrès de sa propagande. Malgré les tracasseries dont il devint l'objet, il fit, s'il faut l'en croire, près de quatre cents prosélytes, et il n'abandonna son poste qu'après en avoir reçu l'ordre de son pape. M. Bolton, que les Mormons inscriront sans doute plus tard dans leur martyrologe, est un exemple remarquable de la puissance des convictions. Fils d'un des plus riches armateurs des États-Unis, il embrassa la doctrine de Joseph Smith malgré les menaces, aujourd'hui mises à exécution, que lui faisait son père, de le déshériter. Marié à deux femmes (la mère et la fille), il a eu de grands malheurs domestiques, et même il a attiré involontairement sur lui les foudres de l'Église; mais il ne reste pas moins convaincu qu'il n'y a point de salut hors du mormonisme.

Pendant que M. Bolton cherchait à semer sa doctrine au cœur de la France, le chef de la mission européenne, l'apôtre John Taylor, celui-là même qui fut blessé aux côtés de Joseph quand le prophète tomba sous les coups des assassins, fit plusieurs visites à Paris. Dans un de ses rapports officiels, M. Taylor dit des choses assez piquantes sur notre pays pour que je me croie autorisé à en traduire ici quelques passages, au risque de prolonger ma digression.

« On voit écrits sur presque toutes les portes les mots : Liberté, Égalité, Fraternité. Vous avez la liberté de parler, mais vous pouvez être mis en prison pour en user. Vous avez la liberté d'imprimer, mais on peut brûler tout ce que vous avez imprimé et vous emprisonner par-dessus le marché. Les nations de l'Europe n'entendent rien à la liberté, excepté pourtant l'Angleterre, où l'on a, comme chez nous, la liberté de faire le bien... En même temps il y a en France des milliers d'hommes aussi honnêtes que j'en aie jamais vus

prennent sans délai leurs travaux de colonisation, tout prêts à obéir à un nouvel ordre qui les renverrait soit dans la même mission, soit dans une autre. La seule récompense qu'ils attendent pour une abnégation si profonde, pour une obéissance si complète, c'est d'obtenir une place dans le séjour des élus en prouvant en ce monde un attachement inaltérable à l'Église, leur mère, qui n'estime rien tant que cette soumission pleine et entière.

Faut-il s'étonner que des hommes animés d'une telle foi, si profondément dévoués à la cause qu'ils ont embrassée et à laquelle ils sacrifient leur bien-être et jusqu'à leurs affections les plus chères, parviennent à infuser dans les âmes simples et bonnes le feu sacré qui déborde en eux? Il n'y a rien de plus communicatif que la conviction, surtout quand elle remplit à la fois l'esprit et le cœur : elle environne ceux qui en sont pénétrés d'un aimant puissant et fascinateur. Quel est l'homme du monde, l'impie lui-même, qui ne se soit pas courbé respectueusement devant la figure céleste du bienheureux Ravignan, et qui n'ait subi comme un charme vainqueur l'influence de la divine onction qui baignait ses traits? A Dieu ne plaise que je commette jamais le blasphème d'élever le fanatique mormon à la hauteur de cette âme angélique! Mais c'est par une vertu analogue, quoique infiniment moins pure dans sa source, que le missionnaire d'Utah attire à lui les pauvres humains qui se laissent éblouir par l'éclat de ses convictions, et qui viennent s'y brûler comme des papillons au flambeau allumé dans l'obscurité. Sans doute, l'apôtre du culte nouveau ne fascine point toujours à première vue; il est, au contraire, bien souvent dédaigné et repoussé à l'avance par la renommée qui l'a précédé; mais bientôt, la curiosité s'en mêlant, on

l'observe, on l'aborde, on l'entend; on est ensuite d'autant plus porté à se rapprocher de lui qu'on avait été moins favorablement prévenu, et finalement, par une réaction qui fait plus d'honneur au cœur qu'à la raison, on se laisse entraîner comme pour réparer les préjugés qu'on avait nourris.

Il n'est pas possible de fréquenter quelque peu les Mormons sans entendre mille récits extraordinaires de la manière dont leurs conversions se sont accomplies. On trouverait à peine une de ces histoires qui ne fût accompagnée du merveilleux, et l'on pourrait, en réunissant les plus remarquables, faire un recueil édifiant qui n'aurait pas moins d'attrait que les plus féeriques légendes du moyen âge. Le cachet de mysticisme et pour ainsi dire de somnambulisme, qui marque d'une empreinte si profonde la plupart de ces conversions, n'est pas limité à une race ou à un pays : on le retrouve sous toutes les zones, chez toutes les nations. Nous avons reconnu les mêmes caractères magnétiques dans les récits qui nous ont été faits par des Normands, des Suisses, des Écossais, des Danois, des Allemands, aussi bien que dans ceux que nous ont faits des Américains, des Polynésiens, des Chinois, des Hindous. Il n'y a dans ces phénomènes rien qui doive surprendre ceux qui croient à l'unité d'origine de l'âme humaine : ils ne sauraient tout au plus y voir qu'une nouvelle preuve de leur opinion. J'ai pris souvent un plaisir extrême à entendre de la bouche des croyants les particularités de leurs conversions. Le récit en durait quelquefois plusieurs heures; mais la béatitude du conteur et les visions, les révélations, les miracles dont sa narration était chargée captivaient si bien l'attention que je n'en étais jamais fatigué. Il serait trop long d'en rapporter ici des

exemples; cependant, comme il y a là un sujet important d'études psychologiques, je résumerai rapidement les faits principaux qu'on observe dans les phases d'une conversion au mormonisme.

En dehors des gens dont les convictions sont arrêtées et inébranlables, les idées religieuses peuvent agir sur deux grandes classes opposées, les indifférents et les chercheurs. Aux indifférents ou insouciants peuvent être associés, dans l'ordre d'idées qui nous occupe, les débauchés, les dissipés, tous les individus, en un mot, qui ne s'intéressent point aux choses de l'âme ou qui les dédaignent, mais qui peuvent y être ramenés soit par des malheurs qui les frappent tout à coup, soit par des pensées et des sentiments subits. Dans la seconde catégorie, celle des chercheurs, à laquelle on peut rattacher les impies, qui ne sont que des chercheurs dévoyés par l'orgueil ou restés en route, se placent ceux qui, accordant aux choses de l'âme la part qui doit leur revenir dans les préoccupations de l'homme, s'inquiètent de leur destinée. A ces deux classes pourrait s'en ajouter une troisième, qui serait en quelque sorte intermédiaire, et que nous passerons volontiers sous silence, parce qu'elle est à peine représentée chez les Mormons : c'est celle des hypocrites, qui ne se convertissent pas, mais qui se couvrent d'un masque dans des vues d'intérêt et d'ambition.

Les indifférents et les chercheurs, amenés, ceux-ci par l'attrait fort naturel de la curiosité, ceux-là par le concours de mille circonstances fortuites, en présence d'un missionnaire mormon qui expose avec l'accent de la sincérité les merveilleuses origines de sa foi, se trouvent alléchés et comme séduits par des friandises qui unissent au mérite de la nouveauté la saveur d'une provenance lointaine. Ils re-

nnent assidûment au banquet qui leur est ouvert en permanence, et bientôt ils en digèrent les mets avec une volupté tient du charme enivrant de l'opium. L'imagination, e en appétit par ces aliments de haut goût, se donne plement carrière; elle vagabonde jour et nuit et fait confire le rêve avec la réalité. Surviennent des songes siniers, prophétiques, qui jettent les convives dans des ciétés inexprimables et troublent leur repos. Des visions ppantes succèdent à ces rêves, et font ballotter les visionres dans une préoccupation unique, comme un vaisseau emparé dans les vagues. Ce sont des apparitions de dieux, chérubins, d'anges, d'esprits, de fantômes, de patriarches, bien des revenants qui les coudoient dans l'épaisseur d'un s, qui les frôlent sur les bords d'un sentier solitaire, et les poursuivent jusque dans l'alcôve. Quelquefois c'est tout petit oiseau perché sur la cime d'un arbre, qui se nsforme subitement en une bête de l'Apocalypse. Quelefois aussi ce sont, dans l'air, des bruits insolites, des sons ompréhensibles, tantôt légers comme le souffle d'un hyr langoureux, tantôt terribles comme le grondement mille cataractes. Parfois encore ce sont des spectres ouissants qui disparaissent avec la rapidité de l'éclair ns les profondeurs du firmament. D'autres fois enfin, c'est soleil qui, passant alternativement du blême au cramoisi, ndit et rebondit sur la courbe de l'horizon; ou bien c'est lune qui déforme son disque pour s'épandre en trois longs ns décharnés, dont les doigts gigantesques s'agitent sur voûte du ciel et renvoient à la terre des lueurs blafardes, ouvantes, hideuses.

A ces signes indicatifs d'un agent surnaturel en succèdent d'autres plus merveilleux encore en ce qu'ils se pro-

duisent par la parole, font des admonitions en toute sorte [illegible] langues et révèlent d'une voix éclatante vos pensées les pl[illegible] secrètes. Vous êtes tranquillement absorbé dans votre travai[illegible] ne songeant à rien ou à peu de chose; tout à coup un frissonnement inexplicable vous saisit, qui remue les profondeurs de votre être, et une voix, partie on ne sait d'où, vous commande d'aller à telle heure en tel lieu pour assister à une manifestation de la puissance divine. Terrassé par cet ordre impérieux, l'illuminé, couvert d'une sueur froide, court, vole, se précipite vers l'endroit indiqué; et là, il voit de ses yeux les prêtres mormons, ces magiciens précurseurs d'un nouveau Messie, opérer par la seule vertu de leurs prières la guérison d'un boiteux, d'un sourd, d'un aveugle, d'un hydropique, d'un démoniaque, d'un cataleptique, et même la résurrection d'un mort[1]. A partir de ce moment, tout doute, toute résistance, deviennent impossibles : il faut se rendre à l'évidence et s'avouer vaincu. On s'empresse de demander le baptême et la confirmation, et l'on est enrôlé dans la légion des Saints. Dès lors tout est changé dans les régions de l'âme, le vieil homme a disparu. Un calme délicieux succède à la tempête, les forces morales et physiques des nouveaux convertis se décuplent; le bonheur céleste qui les inonde rayonne sur tous leurs traits, la terre s'est transformée pour eux en un palais fleuri, enchanté, dont les charmes sont sans cesse renouvelés par la vertu magique des génies invisibles.

1. On accuse les thaumaturges mormons de s'être plusieurs fois servi [illegible] vis de compères pour surprendre la bonne foi des témoins oculaires, et prin[illegible] in-cipalement dans une occasion où il s'agissait de ressusciter un mort. Il n'e[illegible] est pas impossible que ces fraudes sacriléges aient été employées; cependan[illegible] nt, faute de preuves, on peut croire qu'il y a là une calomnie intéressée.

Je serais coupable d'exagération si je laissais croire qu'aucune conversion ne se fait sans être précédée de toute cette fantasmagorie, sans être accompagnée de tout ce cortége d'aberrations. Je dois dire qu'il y a des esprits moins exaltés qui se laissent convaincre par les raisonnements spécieux dont se servent avec habileté les missionnaires mormons. On peut affirmer toutefois, sans crainte d'être démenti, qu'une immense majorité des conversions s'opère à la suite d'hallucinations délirantes et prolongées, qui rappellent l'exaltation des convulsionnaires et autres fanatiques dont l'histoire religieuse nous a transmis les faits et gestes depuis Tertullien jusqu'à nos jours. On conçoit d'ailleurs facilement la possibilité de la plupart de ces illusions, pour peu que l'on ait remarqué autour de soi la disposition naturelle qu'ont certaines âmes à éprouver des évanouissements intellectuels, lorsqu'elles sont fortement tourmentées de doutes ou de scrupules. L'imagination, une fois lancée sur la voie périlleuse du mysticisme, ne tarde pas à s'y égarer dans des ravissements perfides, délétères, et les victimes qu'elle a faites sur ce terrain dangereux ne sont pas toutes renfermées dans nos maisons d'aliénés.

Maintenant que nous savons par quel enchaînement, par quelle succession de faits magiques la plupart des fidèles sont entraînés sous la bannière du mormonisme, nous pouvons comprendre sans peine la ténacité de leur foi et le dévouement parfait qu'ils professent pour leur Église. Comment, en effet, pourraient-ils ne pas rester attachés à leurs croyances, quand les puissances du ciel et de la nature ont prodigué les miracles pour triompher de leur incrédulité et les amener sur le chemin du salut? Ne voit-on pas sur-le-champ qu'il est pour ainsi dire impossible d'arracher un

mormon à sa foi? Une instruction sérieuse pourrait sans doute ouvrir ses yeux à la lumière; mais, tel qu'il est, avec ses préjugés contre l'étude de nos sciences, il ne consentira jamais à déserter une doctrine qui s'est imposée à lui par des prodiges personnels. Aussi entend-on ces fanatiques s'écrier, après qu'on les a forcés dans leurs derniers retranchements par des raisonnements solides : « *Non! il faut qu'il en soit ainsi. J'ai vu, j'ai entendu, je ne saurais douter.* »

Il résulte de tout ce qui précède que la sincérité des Mormons ne saurait être révoquée en doute; et cela seul suffirait à me justifier, s'il en était besoin, du reproche de leur avoir accordé trop d'attention, et de l'indulgence avec laquelle j'ai souvent traité leurs égarements. Si je les avais trouvés fourbes et hypocrites comme le fondateur de leur Église, ils ne m'auraient inspiré que du dégoût, et je me serais borné à les dénoncer et à les flétrir. Mais je n'ai vu chez eux que des dupes plus à plaindre qu'à blâmer, des âmes honnêtes fatalement tombées dans un gouffre d'où Dieu seul peut les sortir. Je n'ai pu leur refuser la sympathie que l'innocence malheureuse ou égarée fait éprouver à tout cœur sensible. Les armes me tombent des mains si je veux combattre les hommes; elles ne me restent que pour attaquer les principes. Que le philosophe ou le sectaire qui se sent léger de toute aberration dans le cours de sa vie spéculative jette aux Mormons la première pierre!

Le succès des missionnaires est loin d'être le même sur toutes les parties du globe qu'ils vont évangéliser. Leur plus belle moisson a eu lieu jusqu'à présent dans les Iles Britanniques et dans le nord de l'Europe, particulièrement en Danemarck. En Océanie, ils citent avec orgueil les îles Sand—

wich comme un point où leur propagande a fait des progrès rapides. Dans ces dernières années, ils ont essayé de fonder une colonie tropicale sur la petite île de Lanai, mais il ne paraît pas que les résultats de cette entreprise aient répondu à leur attente. Il semblerait que les États-Unis d'Amérique, où le mormonisme a pris naissance, dussent offrir une récolte abondante aux ouvriers du prophète; cependant, comme pour donner raison au vieux proverbe qui dit : *Un saint n'est pas honoré dans son pays,* c'est le champ le plus ingrat pour la semence nouvelle, car les prosélytes qui s'y font appartiennent presque sans exception à la classe des émigrants tout récemment débarqués. Ce fait significatif prouve victorieusement que ce n'est point la liberté, mais bien l'ignorance, qui précipite les consciences dans les bras d'une grossière imposture. Un autre fait également important à signaler et qui repose sur l'observation et sur les chiffres, c'est que jusqu'à ce jour les sectes qui admettent la Bible comme règle fondamentale et pour ainsi dire unique de leurs croyances, sont aussi celles qui fournissent le plus fort contingent à l'Église de Joseph Smith. Les pays catholiques, où la Bible est un livre vénéré sans doute, mais auquel on n'accorde qu'une importance secondaire, apportent aux Mormons un nombre de néophytes relativement insignifiant, comme si l'autorité sous laquelle ils se rangent les rendait moins susceptibles de se laisser séduire par les novateurs.

La somme des adhérents que compte le mormonisme dans toutes les parties du globe n'est point officiellemnt connue. En 1855, on l'estimait assez diversement pour la faire varier de cent mille à cinq cent mille. Ce dernier chiffre est évidemment trop élevé. Les recherches minutieuses que

nous avons faites à ce sujet nous donnent un total approximatif de cent quatre-vingt-six mille fidèles en 1859, se répartissant comme il suit :

Territoire d'Utah	80,000
État de New-York	10,000
Autres États de l'Est, ensemble	20,000
Californie, Nouveau Mexique, Orégon, Arkansas	10,000
Canada et Amérique anglaise	8,000
Amérique du Sud et Antilles	2,000
Angleterre et Écosse	32,000
Irlande	1,000
Suède, Norvége, Danemarck	5,000
Allemagne et Russie	3,000
Suisse et Piémont	1,500
France	500
Italie	50
Colonie du Cap de Bonne-Espérance et Côtes d'Afrique	350
Palestine, Inde, Chine	1,200
Australie et Nouvelle-Zélande	1,500
Iles Sandwich et de la Société	7,000
Autres îles de l'Océanie	1,500
Schismatiques [1] et Indépendants. Texas, Pensylvanie et Michigan	2,000
Total	186,600

Nous ne saurions garantir d'une manière absolue l'exactitude des chiffres que nous venons de donner, et nous les croyons pour notre part plutôt un peu au-dessus qu'au-dessous de la vérité. A ceux qui trouveraient le total insignifiant

1. Les schismatiques mormons comprennent les Strongites, les Rigdonites, les Wightites et les Gladdénites, qui ont pris leurs noms des chefs qu'ils ont suivis après la défection de Nauvoo.

eu égard à la population du globe, et qui s'étonneraient qu'on pût accorder autant d'attention à une secte d'une importance numérique aussi peu considérable en apparence, nous rappellerions qu'en avril 1830 le mormonisme ne comptait que six adhérents, et qu'il lui a suffi de moins de trente années pour se multiplier dans des proportions dont l'histoire ne nous montre d'équivalent à aucune époque. Le christianisme, malgré sa supériorité incontestable et incomparable, n'a pas lui-même marché d'un pas plus précipité, et quand nous nous prenons à penser que c'est dans son sein, après dix-huit siècles de règne et de faveur, que le mormonisme a pu se développer si rapidement, nous sommes frappés d'étonnement et comme saisis de vertige. Il semble que le monde moral s'écroule, et qu'un grand nombre d'âmes, fatiguées d'un scepticisme épidémique, et en quelque sorte impatientes de saluer l'avénement d'un second Messie, se jettent au hasard et sans discernement dans une nouveauté grossière. Il nous sera permis de reproduire à ce sujet le préambule dont un Français, connu dans le journalisme, fait précéder le récit de sa conversion (Étoile du Deseret, Paris, juin 1851) :

« Il est du devoir de tout homme qui croit posséder la vérité, qui a embrassé des croyances nouvelles inconnues dans sa patrie, d'exposer à ses amis et au public les bases sur lesquelles reposent des convictions profondes... J'ai parcouru tout le globe, j'ai cherché à résoudre bien des problèmes, j'ai examiné de nombreux systèmes, j'ai étudié les utopies du jour, j'ai dévoré des milliers de volumes ; la vérité, telle qu'une ombre fugitive, s'est constamment dérobée à mes recherches. Que faire, que devenir sans boussole sur cet océan tumultueux et insondable de la vie? Quand

on considère l'état actuel du monde, on est frappé de la confusion extrême qui y règne, et l'on se demande avec anxiété comment l'humanité, qui semble abandonnée à elle-même, pourra se relever et sortir de ce chaos ténébreux, inextricable. Dieu, principe et fin de toutes choses, prenant pitié de ma détresse, a fait luire sur moi un rayon lumineux de son intelligence. Un écrit de quelques pages (*The voice of Joseph the Prophet*) m'a dessillé les yeux. Le flambeau de la révélation a éclairé soudain mon esprit de ses clartés ineffables. J'ai reçu le baptême d'eau et de feu. Je suis croyant, j'ai la foi... »

Quelques pages plus loin, nous voyons notre néophyte enfourcher Pégase, et entonner le *Chant du départ pour Sion*, dont nous citerons ici seulement quelques passages :

Fils de Brennus, vaillants Gaulois,
Héros fameux dans cent mêlées,
Venez vous ranger sous nos lois,
Venez envahir nos vallées.

Là, le travail est en honneur,
Loin des soucis et des entraves;
Là, le sol est au travailleur :
Plus de tyrans et plus d'esclaves!

Remède unique à tous nos maux :
Français, embarquons nos familles;
De nos sabres forgeons des faux,
Et de nos mousquets des faucilles.

Si je ne me trompe, il y a dans ces strophes des accents qui nous révèlent un socialiste aux abois, un poëte égaré par les aspirations que fit naître la Révolution de février, une

me inquiète et découragée qui se désabusera du mormoisme comme d'autre chose, pour peu que ses aspirations se ouvent déçues.

Les efforts de la propagande mormonne n'ont pas seulement pour but de répandre l'Évangile de Joseph, ils tenent aussi à engager les nouveaux convertis à abandonner ur patrie pour aller peupler l'Utah. Les instances les plus ves, les sollicitations les plus pressantes, la séduction ême et jusqu'à la menace d'un châtiment divin, sont au esoin employées pour vaincre les moins décidés. Ces différents moyens d'impulsion sont le plus souvent inutiles. Beaucoup de néophytes savent à l'avance qu'en embrassant la foi e Joseph et de Brigham ils renoncent à leur nationalité. es obstacles que les lois et les mœurs de leur pays opposent u libre développement de leurs principes les amènent d'ailleurs promptement à comprendre qu'ils doivent s'exiler pour aller, au fond des solitudes américaines, se grouper autour l'un peuple qui s'efforce visiblement de constituer une nation à part. Aussi les voit-on, presque aussitôt après leur baptême, s'occuper des préparatifs de leur émigration. Une fois la résolution prise, rien ne les arrête. Travaux pénibles, sacrifices ruineux, renoncement à la patrie, à la famille, à des amitiés aussi vieilles qu'eux, à un bien-être plus ou moins certain, au toit où ils sont nés et que leur ont légué leurs ancêtres : ils consentent à tout en vue de leur salut, et ils se lancent dans les hasards et les fatigues d'un pèlerinage immense, soutenus par la pensée d'un devoir à accomplir, excités par l'attrait de l'inconnu et par l'espérance d'un avenir paisible, encouragés dans leurs défaillances par les missionnaires qui dirigent leurs caravanes. Souvent leur cœur se déchire et éclate en sanglots quand ils voient disparaître

à l'horizon les rivages de la patrie abandonnée. Mais le sort en est jeté : on essuie ses larmes, et l'on porte ses regards en avant vers la Sion lointaine à laquelle on donne désormais toutes ses affections, et qui est devenue d'autant plus chère qu'on lui a plus sacrifié. Quelquefois le souvenir amer des sarcasmes qu'ils ont essuyés de la part de leurs amis, de leurs proches, de leurs compatriotes, à la suite du parti qu'ils ont embrassé, les laisse froids et insensibles aux émotions du départ, et ils ne donnent pas un regret à l'ancienne patrie qui fuit derrière eux. De toute façon, au bout de quelques jours de traversée, leurs cœurs se mettent à l'unisson, et leur plus ardent désir est, pour me servir de leur expression favorite, de *rejoindre les frères qui se sont retirés dans les vallées des montagnes*, c'est-à-dire de planter leurs tentes autour de la Sion moderne, où leurs traditions enseignent que le Christ doit prochainement inaugurer son règne. Les uns débarquent à New-York et se rendent par les voies ferrées jusqu'aux bords du Missouri. Les autres abordent à la Nouvelle-Orléans, et remontent le cours du Mississipi jusqu'à Saint-Louis, pour s'élancer ensuite sur les traces les uns des autres à travers les vastes prairies, les déserts et les montagnes qui les séparent du Lac Salé. Après un voyage de quatre à cinq mois au milieu de ces solitudes immenses, où ils ont souvent à disputer le passage à des hordes d'Indiens rapaces, ils arrivent au sein des vallées lointaines qui leur ont arraché tant de soupirs, et ils confondent leurs alleluias avec ceux des frères qui les ont devancés sur la terre promise.

Nous avons eu le privilége, ou si l'on veut l'occasion, d'être présent à une des solennités touchantes qui ont lieu à l'arrivée d'une compagnie d'émigrants mormons, et, bien

ue n'ayant aucune part à prendre ou à donner dans ces
ıanifestations d'une joie fraternelle, nous en éprouvions,
mples spectateurs, comme une douce ivresse inspirée par
ne scène poétique. Dans ces grandes circonstances, le pape
ɜ rend au milieu du forum où sont campés les pèlerins avec
ɔus leurs attelages, et par des paroles bien senties, électri-
ues, il distille dans les cœurs un baume qui leur fait oublier
ɜs fatigues et les privations du voyage. Les fanfares de la
ıusique de l'église surexcitent encore les élans de la joie.
es résidants se mêlent aux arrivants; souvent on se recon-
ıît, on s'embrasse; on parle du pays, des amis, des frères
ı'on y a laissés; puis, la nuit venue, on fait la prière en
ımmun sur la place publique, mille voix entonnent un can-
que d'actions de grâces, et l'on se sépare en attendant que
lendemain chacun des émigrants apprenne sur quelle
ırtie du territoire il devra porter ses pénates.

La presque totalité des conquêtes du mormonisme se
ıisant au sein des classes les plus pauvres, la difficulté qu'il
a pour les néophytes de supporter les frais de l'émigration
'échappe à personne. La propagande a imaginé de venir au
ɜcours des indigents en créant, ainsi que nous l'avons dit
u livre deuxième, une banque spécialement destinée aux
migrants, sous le nom de *Perpetual Emigrating Fund
'ompany*. Établie en 1849, et officiellement approuvée
année suivante par l'État de Deseret, cette banque, qui
e devait être et qui n'est autre chose qu'une institution
haritable, eut des débuts fort humbles; mais, grâce aux
ffrandes que les fidèles de tout pays s'empressèrent de lui
ıire, elle acquit bientôt des capitaux importants et put
ɜcourir les émigrants pauvres d'une manière efficace. Cette
ıstitution existe encore aujourd'hui et fonctionne, malgré

les coups terribles que lui a portés l'état de guerre de ces dernières années. Elle procure aux individus que leur dénûment met dans l'impossibilité d'émigrer à leurs frais les moyens de se rendre au Lac Salé; et les avances qu'elle fait ainsi lui sont, dans un délai convenu à l'amiable, remboursées soit en argent ou en nature, soit par des journées de travail dont le salaire est fixé par les parties.

L'Église ne s'est pas bornée à rendre l'émigration possible aux pauvres, elle a voulu aussi veiller à ce que ceux qui émigrent à leurs frais le fissent de la façon la plus économique. Pour cela, elle a établi, dans tous les pays où elle a des missions, des agents qui organisent les compagnies et les font conduire au plus bas prix par des guides expérimentés jusqu'à la ville sainte, en contrôlant toutes les dépenses, en contractant en gros les marchés de toute espèce. A l'aide de la prévoyante sollicitude de ses agents, l'Église a réduit souvent les frais du voyage au dixième de ce qu'ils auraient pu être dans d'autres circonstances, et, de plus, elle a fait éviter à ses fidèles, en les obligeant à voyager en fortes cohortes, les déprédations et les guets-apens des Indiens. C'est grâce à tous ces soins paternels, qui dénotent des administrateurs aussi habiles qu'intègres, que les frais d'un voyage de Liverpool à Great Salt Lake City ont pu ne pas dépasser le chiffre étonnamment minime de cinq cents francs par personne adulte, et quelquefois descendre aussi bas que deux cent cinquante francs. Pour comprendre ce bon marché inouï, il faut d'abord tenir compte des avantages incalculables de l'association, et savoir que partout où les émigrants doivent se ravitailler ils trouvent des missionnaires qui, prévenus de leur passage, ont tout préparé pour qu'aucun retard ne fût subi, et qu'aucune exaction ou extorsion ne fût

ssible. Dans ces dernières années, Brigham Young, sans ute inspiré par l'exemple d'un Américain qui s'était rendu Saint-Louis en Californie à pied, seul, traînant sur une ouette son bagage et ses vivres, a eu l'idée d'organiser des nvois d'émigrants qui voyagent en traînant sur de petites itures à bras leurs provisions et même leurs enfants; et ce oyen, peu coûteux, a suffisamment réussi pour qu'il fût commandé de préférence à l'emploi dispendieux de wagons ui se brisent et d'animaux qui meurent de faim sur la route. ne sais, mais il me semble qu'il y a dans ce mode d'émiration économique de quoi exciter notre admiration. On rait qu'avec du courage et de la volonté les moyens les us simples suffisent à l'homme pour venir à bout des plus fficiles entreprises. Les voyez-vous, ces pieux pèlerins, idés comme d'autres Mages par une nouvelle étoile qui ille à l'Occident, soulever la poussière des déserts en traînt eux-mêmes pendant des semaines et des mois la nourure, les vêtements et jusqu'à l'eau que ces solitudes inates leur refusent? Vous eussiez juré que la misère dans quelle ils vivaient sur le sol natal les y retenait à jamais chaînés, qu'ils ne pourraient acheter les chariots et les eufs nécessaires pour les transporter avec leurs femmes, urs enfants et leurs vivres dans les vallées inconnues qui s attirent; et voilà qu'ils partent sans chariots, sans aniaux de trait, sans bêtes de somme, pour arriver aussi vite, vec moins d'ennuis et sans dépense, aux lieux où le riche e peut atteindre qu'après mille difficultés souvent ruineuses! oilà ce qu'engendre la foi. Et ce n'est pas l'espoir de se eposer dans une vie contemplative et fainéante qui engage s Mormons dans ce lointain exil; ils savent qu'ils auront à agner leur vie à la sueur de leur front, qu'ils ne devront

compter pour le lendemain que sur leur travail et sur la faveur du ciel; mais ils savent aussi qu'à cette condition ils jouiront du privilége d'adorer leur Dieu en toute liberté, et que le sol qu'ils cultiveront deviendra leur propriété. Il y a là un enseignement dont les phalanstériens, les icariens et autres socialistes pourraient profiter, en appelant à leur aide le sentiment religieux, et en cessant d'attribuer injustement à l'indifférence des gouvernements le peu de succès que l'on constate dans l'application de leurs utopies. Nos colons d'Algérie peuvent y voir aussi une leçon de courage bonne à suivre, s'ils veulent attirer vers eux les capitaux nécessaires au complet développement de la colonie. Le travail est une force dont la fécondité est assurée, et cette force, lorsqu'elle est au service d'un courage persévérant, triomphe des difficultés les plus insurmontables en apparence : les merveilles opérées journellement sous nos yeux par les Mormons prouvent surabondamment la vérité de cette assertion.

Il ne sera pas sans intérêt de jeter un regard en arrière et de suivre dans ses différentes phases la marche progressive de l'émigration mormonne. Nous avons vu, dans l'histoire, que les premières prédications de l'Évangile en Europe se firent en 1837. Trois ans plus tard, en 1840, la première compagnie d'émigrants, forte de quarante personnes, partit de Liverpool le 6 juin, sous la direction de l'apôtre Brigham Young, alors président de la mission d'Angleterre. Le 7 septembre de la même année, un autre bâtiment, parti du même port, emporta deux cents émigrants dont la destination était Kirtland et Nauvoo. Au printemps de 1841, les départs devinrent plus nombreux, au point d'atteindre le chiffre de sept cent cinquante à la fin d'avril. Voici d'ailleurs un tableau

qui résume l'émigration depuis le commencement jusqu'à nos jours :

1840	240	1854	2,534
1841	1,135	1855	4,225
1842	1,614	1856	5,000
1843	769	1857	2,500
1844	623	1858	50
1845	302	1859	400
1846	50	Émigrants allemands jusqu'en 1854	50
1848	755	Émigrants scandinaves, jusqu'en 1854	1,003
1849	2,078	Émigrants solitaires jusqu'à ce jour	1,500
1850	1,612		17,262
1851	1,370		13,592
1852	732		
1853	2,312		
	13,592		

Total général jusqu'à la fin de 1859 30,854

C'est donc une population de trente mille huit cent cinquante-quatre personnes au minimum qui sont parties d'Europe pour aller grossir le nombre des Saints en Amérique. Mais à ce chiffre ne se bornent pas les renforts que les Mormons ont reçus en Utah depuis l'exode de Nauvoo. Les fidèles qui ont été convertis dans les États-Unis, à New-York principalement, s'empressent aussi de se rendre dans les vallées de Sion, et le contingent qu'ils fournissent nous est tout à fait inconnu. Nous ignorons également l'importance de l'émigration qui se dirige sur le Lac Salé par le cap Horn et la Californie.

Il est facile de voir, d'après le tableau que nous venons de présenter, combien l'expédition américaine d'Utah a été nuisible à l'émigration de 1858 et 1859, de même qu'on

peut trouver dans les chiffres de 1855 et 1856 une preuve évidente de la prospérité de l'Église à ces époques. Il n'est pas douteux que l'émigration de 1860 ne soit considérable, et ne compense en partie le déficit des dernières années. Déjà les agents de Liverpool et de Londres s'occupent activement de préparer les voies pour un départ printanier, et les journaux de l'Église mettent à prêcher l'émigration une ardeur inconnue jusqu'ici : ils voient dans les événements actuels des pronostics certains d'un cataclysme européen, et ils en concluent que les fidèles ne sauraient trop se hâter de rejoindre le peuple de Dieu.

Dans le nombre des émigrants arrivés au Lac Salé de 1850 à 1854, on a calculé qu'il y avait sur cent hommes adultes : quatre forgerons, six cordonniers, deux boulangers, six maçons, trois mécaniciens, sept fermiers, deux jardiniers, deux menuisiers, vingt-huit journaliers, quatorze mineurs, un meunier, deux matelots, un peintre, un potier, ½ imprimeur, ½ berger, ½ domestique, deux scieurs de bois, quatre tailleurs, deux charrons, ½ maître d'école. Nous voyons aussi que, sur onze mille émigrants, hommes femmes et enfants, arrivés dans la même période, il y avait deux gradués d'université, un maître de danse, un officier de marine, un médecin, trois horlogers, six militaires, un dentiste.

On peut, d'après cet aperçu, reconnaître que les progrès du mormonisme ont lieu principalement parmi les classes les moins favorisées de nos sociétés européennes. Ce sont, pour la plupart, des artisans obscurs qui s'enrôlent dans les rangs des Saints du dernier jour, et des gens chez qui l'instruction la plus vulgaire n'a souvent pas pénétré; mais, il faut aussi le dire, ce sont des gens honnêtes, qui ne demandaient que des consolations pour leurs âmes, et qui

eussent pu être retenus dans leurs foyers s'ils avaient trouvé chez leurs pasteurs un peu plus de sympathie et de sollicitude. En songeant à ces infortunés que la civilisation a perdus, et à ceux qu'elle perdra encore, bien qu'on prétende que le temps des phrophètes est passé[1], on se prend à regretter que l'œuvre de la Propagation de la foi chrétienne, soutenue chez les sauvages toujours à grands frais et souvent sans succès, n'exerce pas son action dans le voisinage de son berceau, dans l'atmosphère même d'où elle lance ses rayons généreux jusqu'aux antipodes, et ne travaille point à prévenir ces défections désolantes. Dieu me garde d'attaquer cette grande et belle œuvre, de condamner l'esprit dans lequel elle a été conçue, et de méconnaître le mérite de ses ouvriers! Personne plus que moi n'est pénétré de son importance et de la sublimité de son but. Mais c'est précisément parce que ce but est éminemment humanitaire, sérieux, digne de tout notre concours, qu'on se sent pris de découragement et de tristesse en le voyant manqué par suite d'une vue courte ou d'un aveuglement inexplicable. Un chef polynésien me disait un jour : « Vos missionnaires se vantent de nous apporter une vérité qui aurait été jusqu'à présent un privilége de votre race; mais vos matelots et la plupart des blancs qui vivent au milieu de nous contredisent cette assertion de vos prêtres. D'autres blancs, européens comme vous, viennent aussi nous offrir une vérité, mais toute différente, et ils traitent la vôtre de mensonge. Qui devons-nous croire? Je penche de votre côté, parce que vous me paraissez plus savant : mais pourquoi donc nous envoyez-vous des missionnaires, à nous qui ne vous sommes rien, avant d'avoir fait accepter votre Dieu à tous les hommes

1. C'est Grimm qui a dit : « Le temps des prophètes est passé; celui des dupes ne passera point. »

de votre race? Vous devriez au moins vous mettre d'accord pour venir combattre nos dieux. » Mon sauvage avait raison. En allant porter l'Évangile par delà les mers, pendant que nous avons autour de nous tant d'esprits aussi ignorants que les sauvages, et tant d'âmes assez faibles pour embrasser le mormonisme, nous imitons ce père de famille qui laissait mourir de faim ses enfants pour secourir les voyageurs du grand chemin. Je ne veux pas dire qu'il faille renoncer aux missions étrangères; mais ne serait-il pas de bonne politique, n'est-ce pas même un impérieux devoir de partager notre pain avec nos frères les plus proches, en même temps que nous en exportons une part à nos petits cousins les anthropophages? Partout dans nos grandes villes, à Paris, à Londres, à Naples, à Rome, à Genève, à New-York, et dans le fond de nos provinces, n'avons nous pas des sauvages intellectuels aussi dignes d'intérêt que les Chinois, les Indiens, les Abyssiniens, les Kanaks? On me répondra que nos compatriotes refusent la nourriture qu'on leur sert; mais pourquoi ne pas montrer la même persistance, les mêmes moyens d'insinuation que nous observons dans les missions lointaines, et qui auraient, nous l'affirmons, plus de succès chez nous que là-bas? Si nous voyons d'un œil indifférent l'ignorance à notre porte, pourquoi nous émouvoir à la vue de nos compatriotes qui se font mormons? Pourquoi regretter de les voir suivre le drapeau religieux qu'ils ont adopté? Car, il faut bien en convenir, les néophytes mormons, ceux que l'Europe expédie en Amérique, loin de perdre au change, trouvent dans leur nouvelle condition morale et matériel des avantages que les dieux de leurs pères et le sol natal étaient impuissants à leur procurer.

CHAPITRE IV

LE TERRITOIRE D'UTAH

Le gouvernement de Dieu. — Le gouvernement des hommes. — Lois de l'Utah. — Établissement pénitentiaire. — Tribunal ecclésiastique et ses empiétements. — Manifestations de l'esprit théocratique. — Les Mormons devant la constitution fédérale. — Ressentiments et aspirations des Saints. — La guerre dans l'avenir. — Paroles de paix. — Géographie de l'Utah. — Nature du sol. — Climat. — Divisions administratives. — Ressources minérales. — Zoologie. — Agriculture. — Industrie. — Commerce. — Monnaies. — Sobriété des Saints. — Travail, fraternité et bonheur.

La doctrine religieuse des Mormons, que nous avons qualifiée de *syncrétisme grossier*, s'allie, ainsi qu'on pouvait le pressentir, à une forme particulière de gouvernement. Pour diriger les destinées et contenir les éléments hétérogènes d'une Église qui tendait nécessairement à former une nation à part, le pouvoir temporel devait s'absorber dans le spirituel, et l'autorité qui s'impose comme divine était naturellement indiquée. Si cette autorité est souvent abrutissante et toujours dangereuse, elle est aussi, il faut en convenir, la plus forte et la plus imposante de toutes; et c'est ce qu'ont bien compris le fondateur du mormonisme et son successeur. Le gouvernement des Mormons d'Utah n'est pas autre chose qu'une théocratie véritable, dans

laquelle le président de l'Église est à la fois et au nom de Dieu roi des âmes et des corps. Cette fusion des pouvoirs et leur réunion sur la même tête n'existent pas seulement en théorie, elles existent de fait; les fidèles le savent et s'y soumettent, et le catéchisme enseigne que la forme théocratique est la seule qui soit raisonnable, logique, naturelle et possible[1]. On ne saurait s'y méprendre, Brigham Young est roi et souverain pontife tout ensemble. Il n'y a au monde qu'un pouvoir égal ou analogue au sien : c'est celui du successeur de saint Pierre. La seule différence, sous ce rapport, qu'on puisse signaler entre le pape de Rome et celui du Lac Salé, c'est que la double autorité de ce dernier est beaucoup moins contestée par les Mormons que celle du premier ne l'est par les catholiques. Au reste, cette institution, qui est un nouvel emprunt fait par les Saints aux puissantes institutions de l'Église romaine, n'a rien qui doive nous surprendre, si nous nous rappelons que Joseph Smith a rendu à cette grande religion l'hommage de dire que c'était la moins éloignée de la vérité et *la seconde dans l'ordre après la sienne*. Ce qui doit nous étonner davantage, c'est de savoir que des esprits distingués se sont crus autorisés par là à regarder le mormonisme comme une petite Église catholique qui ne devra pas tarder à se fondre dans la grande.

Il est assez curieux de voir le pouvoir absolu du pape mormon se parer de couleurs démocratiques, comme pour ajouter une nouvelle force à son origine divine. Deux fois par an, le 6 avril et le 6 octobre, le prophète se présente devant son peuple réuni en assemblée générale, et, sans se démettre toutefois de sa souveraineté, en soumet l'acceptation ou le rejet à un vote public. Dans ces occasions solennelles

1. Voyez The Government of God, by John Taylor.

où la volonté des membres de l'Église se manifeste par acclamation, il est entendu, à ce que l'on prétend, que chacun a le droit de censurer l'administration du pontife. Cette formalité, cette coutume, si l'on veut, n'est pas une des moindres bizarreries que nous rencontrons à chaque instant dans cette étrange société, et elle nous paraît d'autant moins nécessaire que le pouvoir est nommé à vie, et qu'il s'expose, en se présentant à une nouvelle élection, à voir la majorité se prononcer contre lui. Toutefois, il est bon de dire que, jusqu'à ce jour, l'unanimité des suffrages lui a été constamment acquise, et il n'est pas douteux que Brigham, vînt-il à apprendre par un vote général qu'il a perdu la confiance de son peuple, n'en gardât pas moins ses pouvoirs au nom de l'onction divine qu'il a reçue, et ne considérât un échec de ce genre uniquement comme un blâme ou plutôt comme un avertissement qu'il saurait faire tourner à son profit. Nous serions assez porté à voir, dans ce simulacre d'élection semestrielle, un tribut payé aux anciens usages de la primitive Église et au principe de la souveraineté du peuple, universellement admis aux États-Unis. Peut-être d'ailleurs y a-t-il là pour l'autorité une source de puissance et un moyen de subjuguer ou de capter les masses chancelantes et insoumises, en dissimulant leurs chaînes sous le manteau du suffrage universel.

Hors de l'Utah, le pouvoir temporel du président de l'Église cesse de s'imposer aux fidèles, de même que celui du Saint-Père ne dépasse pas les barrières des États pontificaux. Les Mormons sont expressément invités à se conformer aux lois des pays qu'ils habitent, et à rendre à César ce qui appartient à César. Pour être conséquente, l'Église des Saints du dernier jour, qui recommande l'obéissance aux pouvoirs existants, doit aussi se courber devant la constitu-

tion américaine, sous l'empire de laquelle se trouve actuellement placé le territoire qui l'héberge, et c'est ce qu'elle a fait jusqu'à ce jour dans les strictes limites que lui conseille la prudence. La théocratie de Brigham, bien qu'elle se déguise fort peu, est arrêtée dans ses développements par les conditions de dépendance où l'Utah se trouve vis-à-vis des États-Unis. Aussi conçoit-on sans peine qu'elle n'ait pu encore se donner libre carrière, et qu'elle soit obligée souvent de s'effacer en politique, sous peine de soulever la juste indignation de Washington. Elle se trouve donc sinon étouffée au moins gênée dans son essor par la circonspection que lui commande la susceptibilité du gouvernement fédéral, et elle doit réprimer son impatience de se produire au grand jour aussi longtemps que le peuple sur lequel elle règne fera partie de la grande confédération américaine. Afin de pouvoir mieux apprécier l'étendue de son rôle actuel, jetons un regard sur les institutions fédérales avec lesquelles elle se trouve en contact, et qui la contrecarrent, si je puis ainsi parler.

La forme légale du gouvernement de l'Utah est la même que celle de tous les Territoires de l'Union. Le pouvoir exécutif réside dans la personne d'un gouverneur[1] nommé directement par le président des États-Unis, et dont les fonctions, qui durent ordinairement quatre ans, peuvent être indéfiniment continuées au gré de l'autorité compétente. Le gouverneur est en même temps commandant en chef de la milice et surintendant des affaires indiennes[2]. Le traitement

1. On sait que Brigham Young fut nommé gouverneur de l'Utah à l'époque de la création du Territoire, et qu'il occupa ce poste jusqu'en 1858.

2. Le gouvernement entretient de fréquents rapports avec les aborigènes, fait avec eux des traités de paix, règle à l'amiable les indemnités à

u'il reçoit à ces différents titres est de 2,500 dollars. Immé-
liatement après le pouvoir exécutif vient le pouvoir législatif,
omposé d'une chambre haute qui comptait, en 1855, treize
onseillers, et d'une chambre de représentants, qui comptait,
lans la même année, vingt-six membres. Les représentants
omme les conseillers sont élus par les habitants de race
lanche qui ont vingt-un ans accomplis. Toutes les lois vo-
ées par l'assemblée législative doivent recevoir la sanction
lu gouverneur avant d'être soumises à l'approbation de
Washington, où elles peuvent être rejetées par un veto dé-
isif. Le pouvoir judiciaire se compose d'une cour suprême
ormée d'un chef de justice et de deux juges associés, de
ois cours de district présidées chacune par un juge de la
our suprême, d'une cour pour la vérification des testaments
robate-court), et de plusieurs juges de paix. Les trois
ges de la cour suprême sont nommés par le président des
tats-Unis, de même que le préfet de police (*marshal*), le
ocureur général et le secrétaire d'État. Enfin le Territoire
voie au Congrès fédéral un délégué élu par le suffrage uni-
ersel.

Quoique les lois des États-Unis soient en vigueur en Utah,
utant du moins qu'elles peuvent y être applicables, l'assem-
lée législative, usant de son droit, en a fait de particulières
u Territoire, et de plus a rédigé, voté et promulgué une
onstitution spéciale. Adoptée d'abord par l'État provisoire
e Deseret, cette constitution embrasse huit articles divisés
hacun en un nombre variable de sections traitant des pou-
oirs législatif, exécutif et judiciaire, des élections, de la

ayer pour les terres envahies par les blancs, secourt les tribus affamées
it des présents aux Indiens amis ou pacifiques, réprime les maraudages,
spousse les attaques des chefs belliqueux, etc.

milice, des droits civils, etc. L'assemblée législative se réunit une fois chaque année dans la capitale politique, aujourd'hui Fillmore, pour s'occuper des différents intérêts du peuple et du pays. Un sténographe assermenté rapporte tout ce qui se passe dans les séances, et les lois nouvelles sont publiées à la fin de chaque session pour former le code d'Utah.

Parmi les nombreuses dispositions que nous voyons dans ce code, nous signalerons les suivantes comme les plus originales et les plus intéressantes à connaître. L'assassinat est puni de mort au premier degré, et, au second degré, d'un emprisonnement qui peut être à vie et ne doit jamais être de moins de dix ans.— Celui qui a tué son adversaire en duel est puni de mort; si le duel s'est terminé sans que mort s'ensuive, les combattants, les médecins, les témoins et les assistants sont condamnés chacun à une amende de 400 à 1,000 dollars, et en outre à un emprisonnement qui varie d'un à trois ans. — Le rapt et le viol sont punis d'un emprisonnement à vie ou de dix ans au moins. — La simple séduction, si elle n'est pas suivie de mariage, est punie d'un à vingt ans de prison et d'une amende de 100 à 1,000 dollars. — L'adultère, que la loi ecclésiastique punit de mort, est puni par les lois territoriales de trois à vingt ans de prison, ou d'une amende de 300 à 1,000 dollars. On ne peut faire de poursuites, en cas d'adultère, que sur la plainte de la femme ou du mari. — Quiconque est accusé et convaincu d'avoir tenu une maison de prostitution est passible d'une amende de 500 dollars et d'un à dix ans de prison. — La cruauté envers les animaux expose à une amende qui ne peut dépasser 100 dollars. — Tout détenteur comme tout procureur de livres ou d'images obscènes est passible d'une amende qui peut s'élever jusqu'à 400 dollars. — Toute personne convaincue d'avoir tenu une maison de jeu est condamnée à une

amende de 800 dollars au plus et à un an de prison. Les joueurs intéressés sont punis d'une amende de 300 dollars au plus et d'un emprisonnement qui ne peut dépasser six mois. — L'incendiaire est puni de l'emprisonnement à vie, s'il a malicieusement mis le feu pendant la nuit, et, si c'est pendant le jour, d'un emprisonnement qui peut durer trente ans.

Chacun est libre de disposer de ses biens par testament comme il lui plaît, à l'exception pourtant de la quotité nécessaire pour l'acquittement de ses dettes et pour le domicile que la loi garantit à la femme ou à la famille. — Le domicile occupé par la famille d'un défunt n'est pas saisissable pour dettes. — Quand le décédé n'a pas laissé de testament, sa femme hérite de tous ses biens, et après elle ses enfants, chacun pour une part égale. — L'enfant posthume d'un père mort avec testament hérite de sa part comme s'il n'y avait pas de testament. — Dans le cas de mort intestat, la fortune se divise en autant de parts qu'il y a de mères, et chacune de ces parts est divisée également entre les enfants de chaque mère. — Les enfants naturels et leurs mères, reconnus ou non par leurs pères et amants, héritent comme s'ils étaient légitimes, lorsque la Cour est suffisamment assurée de l'identité du père. — Les parents héritent de leurs enfants morts sans femme et sans postérité ; mais lorsque le défunt laisse une femme, quoique sans enfants, celle-ci hérite de ses biens à la condition de garder le nom de son mari défunt. — Le mari hérite de sa femme, comme la femme du mari. — Les donations comme avances d'hoirie faites à un de ses héritiers par une personne qui meurt intestat, sont comptées comme une part d'héritage dans la distribution des biens ; cependant si ces avances d'hoirie dépassent la part que l'héritier aurait dû recevoir, on ne lui peut rien reprendre. (Pag. 149 et

La Cour de *probate* a juridiction pour accorder les divorces (en dehors des lois ecclésiastiques). Le divorce peut s'obtenir pour impuissance constatée, pour adultère, pour abandon de la femme par l'homme, et réciproquement, pour absence d'un an sans raison valable, pour ivrognerie habituelle, pour mauvais traitements, etc. La Cour décide à discrétion ce qui doit être alloué, comme pension alimentaire, à la femme et aux enfants, dont la garde lui est confiée par la justice. — Quiconque cherche à entraîner un ménage au divorce est passible d'un emprisonnement ou d'une amende, à la discrétion du tribunal.

L'esclavage est autorisé (chap. XVII, § 3) et prend le nom de servitude. Tout maître ou maîtresse qui a des rapports charnels avec son esclave de race africaine, perd ses droits sur sa propriété nègre, et l'esclave devient libre au nom de la loi. — Tout individu, homme ou femme, qui a des rapports charnels avec un nègre ou une négresse qui n'est pas sa propriété, est condamné à un emprisonnement de trois ans au plus et à une amende de 500 à 1,000 dollars. — Nous ne trouvons, comme nous devions nous y attendre, aucune clause contre la bigamie.

Fermons ici la liste de nos extraits en faisant remarquer que la plupart des lois inscrites au code d'Utah sont fort bonnes et souvent judicieuses. Quelques-unes dénotent même une civilisation supérieure. Mais on y voit rarement percer les intentions futures de l'Église; cependant, pour en faire un code théocratique, il n'y aura guère à retrancher, et les intercalations et additions seront faciles. Il ne faut pas se dissimuler non plus que beaucoup de ces lois n'existent que pour la forme. On serait tenté d'y voir une obole que l'avare jette au mendiant, tantôt pour se débarrasser de ses importunités, tantôt pour conjurer l'animadversion publique. Ce ne peut

être qu'après que le gouvernement de l'Union aura consenti à élever le Territoire au rang d'État, que les Saints oseront promulguer sans restriction, comme sans détour, une législation véritablement en accord avec leurs croyances. Alors seulement, en les voyant à l'œuvre, on pourra se faire une idée juste du système politique qu'ils tiennent en réserve, et déterminer ses rapports avec le pouvoir spirituel. Nous appelons ce moment de tous nos vœux, non point poussés par le désir mesquin de satisfaire notre curiosité, mais dans l'espérance et la confiance que ce serait le moyen d'éviter de grands malheurs, et que ce serait en outre soumettre le Mormonisme à une épreuve décisive qui marquerait l'époque de sa décadence, ou amènerait une réforme radicale de ses plus grossières doctrines.

Le Territoire possède un pénitencier placé sous la surveillance et la garde de trois inspecteurs et d'un geôlier, lesquels s'unissent pour verser au trésor une somme de 5,000 dollars, requise comme caution et comme garantie de leur bonne administration. Cet établissement est situé dans la campagne, à deux milles au sud-est de Great Salt Lake City. Il consiste en un carré de hauts murs, dans l'enceinte duquel on a construit des maisons pour le directeur et les gardiens, et des cellules pour les prisonniers. Les cellules, au nombre de dix-sept, occupent le rez-de-chaussée d'un bâtiment central et s'enfoncent un peu au-dessous du sol; elles sont longues de six pieds, larges de quatre et hautes de cinq et demi. Au premier étage, c'est-à-dire au-dessus des cellules, il y a pour les détenus non criminels de petites chambres propres et bien éclairées. Indépendamment des grands coupables et des condamnés à différents titres, le pénitencier sert aussi à renfermer les jeunes mauvais sujets qu'on croit devoir soumettre à une discipline sévère avant de les rendre à la société. A

juger les résidants gentils. Créé dans un but charitable, louable à certains égards, le Grand Conseil n'est pas sans danger pour l'harmonie des pouvoirs, en ce qu'il peut dépasser les limites tolérables et empiéter sur les prérogatives constitutionnelles. C'est là une tendance qui s'est souvent manifestée et qui a amené plusieurs fois de graves conflits avec l'autorité judiciaire légale. En s'immisçant dans des causes purement civiles ou laïques, le Grand Conseil a soulevé des tempêtes et donné lieu à des réclamations fondées de la part des juges fédéraux. Parmi les motifs qui ont déterminé l'expédition américaine de ces dernières années, celui que nous signalons ici est entré pour une part notable. Ce tribunal domestique, parfaitement admissible pour les matières religieuses, constitue une offense et une révolte contre les institutions des États-Unis, dès qu'il s'ingère dans les causes criminelles ou civiles pour détourner l'action de la justice compétente. On a dénoncé quelques cas où des individus, accusés de délits divers, auraient été soustraits au cours normal de la justice par les procédés arbitraires de la cour ecclésiastique. Pour notre part, nous savons que ces empiétements existent, et nous avouons qu'il ne nous paraît pas possible de les éviter ou de les empêcher dans l'état actuel des choses. Un autre abus qu'on nous a signalé, et auquel nous croyons sans trop d'hésitation, c'est que le président du Grand Conseil, à qui appartient au résumé le verdict du jury, subit l'influence et même prend l'avis du pape mormon avant de faire connaître sa décision.

Il serait difficile de ne pas voir dans l'existence de ce tribunal, si évidemment irrégulier au point de vue constitutionnel, une manifestation plus ou moins timide de la tendance théocratique si visible dans les institutions mormonnes. Et ce n'est pas l'unique symptôme que nous

ıuissions signaler d'une tentative d'envahissement du divin ur le temporel. Nous voyons dans le code de l'Utah chap. XLVII) deux paragraphes d'un règlement électoral qui ous paraissent dictés par le même esprit despotique. Ils ıéritent d'être cités : « § 5. Chaque électeur se munira un bulletin portant les noms des candidats pour lesquels vote et désignant les fonctions auxquelles il désire les voir river; ce bulletin, il le présentera convenablement plié au ;rutateur, qui y mettra un numéro d'ordre avant de le jeter ans l'urne. Le secrétaire inscrira alors le nom de l'électeur ır la liste et placera en regard de son nom le numéro de son ulletin. — § 6. L'élection finie, le scrutateur scellera l'urne t la liste des votants, pour les transmettre sans délai au se-rétaire du comté.» Le paragraphe 7 est peut être plus signi-icatif encore, en ce qu'on y lit en toutes lettres qu'après le lépouillement des votes les bulletins et les listes devront être ndéfiniment conservés. Il est certain que si ces procédés sont ɔons pour éviter la fraude, ils sont excellents aussi pour con-ırôler la soumission des fidèles au mot d'ordre émané de 'Église. On comprend qu'à l'aide de ruses analogues em-ployées dans d'autres cas, Brigham Young puisse, tout en restant ostensiblement soumis à la constitution américaine. éluder en réalité les lois, accaparer tout le pouvoir à son profit et établir en fait le régime théocratique ou du moins absolu. En effet, dans la Cour suprême, le jury, élu d'après le mode indiqué dans les règlements que nous avons rap-ɔortés, peut devenir, dans les mains du prophète, un instru-nent docile et dévoué. Et c'est aussi, paraît-il, ce dont on ı eu lieu de se plaindre en plusieurs occasions. Cet état de choses appelle certainement une censure sévère aux yeux du monde; cependant, il ne faut pas s'en exagérer les consé-quences, ni perdre de vue la position exceptionnelle de l'Utah,

où la population tout entière suit le même drapeau politique et religieux. Le mal serait beaucoup plus grave et réclamerait un remède énergique, si le Territoire comptait parmi ses habitants une minorité considérable de citoyens gentils; mais tel n'est point le cas[1], et même, il faut bien le reconnaître, dans l'hypothèse d'une minorité notable, l'abus que nous dénonçons nous paraîtrait impossible à détruire, puisque la majorité voterait toujours avec ensemble d'après les inspirations de son pontife. Quoi qu'il en soit, on ne saurait nier que, malgré l'étrangeté du système mormon, on ne trouve généralement en Utah une bonne justice, et plutôt de la sévérité que trop d'indulgence. En somme, si l'on peut accuser à bon droit les Saints d'avoir la manie d'un gouvernement à eux, on ne peut pas raisonnablement leur reprocher d'avoir perdu la notion du juste et de l'injuste, ni d'avoir supprimé la sanction temporelle que les lois trouvent dans toutes les sociétés civilisées.

Je ne serais pas éloigné de croire que, tout en visant à l'autonomie par une conséquence naturelle de leurs principes, les Mormons ne voulussent aussi, en se tenant adroitement à l'écart des magistrats que leur impose la tutelle fédérale, protester contre le passe-droit qu'on leur a fait en refusant d'élever leur Territoire au rang d'État. Ils en ressentent, en effet, et on le conçoit, un crève-cœur bien douloureux, car ils entrevoyaient dans ce changement, aussi ardemment désiré que raisonnablement attendu, l'ère de liberté dont ils ont besoin pour réaliser leurs projets. C'est une question fort grave, assurément, que l'admission de l'Utah parmi les États souverains de l'Union, et l'on comprend parfaitement que le Congrès fédéral hésite à la tran-

1. En 1855, on ne comptait pas deux cents citoyens non mormons dans tout l'Utah.

cher dans le sens des Mormons. Cependant, il est permis de croire qu'on s'effraie à tort des conséquences d'une libéralité qui, dans le fond, ne serait que justice. Mieux éclairé et moins docile aux inspirations des coteries religieuses et aux idées pusillanimes ou étroites de l'esprit de parti, le Congrès aurait dû, ce nous semble, accorder depuis longtemps aux Mormons l'exercice d'un droit qu'ils réclament en s'appuyant sur la lettre même de la constitution. C'eût été d'abord montrer du respect pour cette œuvre grandiose de l'illustre Washington, ensuite supprimer le prestige si puissant de la persécution, puis enfin c'eût été briser en partie les liens qui retiennent les dupes de l'Utah dans les bras d'un fanatisme qui s'entretient et se réchauffe à la vue de ses blessures et de ses entraves. La liberté tue les sociétés qui sont mauvaises : si le Mormonisme résiste à cette épreuve, c'est qu'il se fera bon, et alors il sera sans danger pour l'Union comme pour le reste du monde. La Californie, à son début, n'était certes point aussi morale que l'Utah l'est aujourd'hui, et Dieu sait de quels éléments sa population s'est en partie formée! Cependant, son admission au rang d'État ne l'a pas empêchée de se développer et de grandir pour l'honneur de l'Union américaine; et, en dépit des calomnies qui circulent encore sur son compte, la Californie est un grand, beau et noble État, où le bien dépasse de beaucoup le mal, un pays qui peut victorieusement se mettre en parallèle avec beaucoup d'autres qu'ont épargnés les attaques d'une critique plus banale que clairvoyante. Pourquoi serait-il plus dangereux de reconnaître l'autonomie de l'Utah? Craint-on que l'Utah ne sache pas se gouverner et qu'il ne se transforme en un vaste pandémonium? Pour notre part, nous croyons que les Mormons ont été suffisamment décriés pour qu'ils s'empressent de donner à leurs

ennemis un démenti éclatant, dès qu'on leur en aura fourni l'occasion.

La polygamie paraît être le plus grand obstacle à la reconnaissance officielle des droits que les Mormons revendiquent. Il répugne au Congrès, comme de raison, d'admettre dans l'Union un État polygame ; mais le mal existe, on ne l'arrête pas par la politique actuelle, et le titre d'État ne saurait l'accroître, car tout le monde sait bien que ce n'est pas la polygamie qui attire les âmes dans le sein du Mormonisme. Doit-on, pour une pratique religieuse qui nous répugne, refuser aux Saints la justice qui leur est due? La polygamie n'est pas un crime en Utah, puisque aucune loi ne l'y condamne ; elle n'est pas non plus un crime aux yeux de la Constitution fédérale, puisqu'elle est un dogme de la religion, et que cette Constitution proclame et reconnaît, dans toute son extension, la liberté des cultes. La polygamie est un mal cependant ; mais ce mal n'existe et ne peut exister qu'en Utah, où il est pratiqué volontairement, librement, comme une ordonnance divine, par l'immense majorité de la population. On a proposé, pour terrasser l'hydre de la pluralité des femmes, de fondre l'Utah partie dans la Californie, partie dans l'Orégon. Fort bien : ces États ont des lois toutes faites contre la polygamie, et elle ne pourra s'y maintenir à l'état légitime. Mais qu'arrivera-t-il? Au lieu d'une polygamie légale, on verra le concubinage s'étendre sur une vaste échelle et présenter des dangers beaucoup plus grands et plus sérieux. On a été même jusqu'à proposer de faire condamner la polygamie par un article additionnel à la constitution. Ce remède serait pire que le mal, en ce qu'il saperait les bases de cette constitution et porterait une grave atteinte à la liberté religieuse. Le mieux est de laisser les Mormons en paix dans leur désert, en leur donnant la

satisfaction de se gouverner d'après leurs propres lois. La société en général n'en éprouvera aucun préjudice, et, nous le répétons, ou les Saints se dévoreront entre eux, ou bien ils vivront heureux et dans une condition qui, pour nous être suspecte, n'en sera pas moins morale et conforme aux commandements de leurs dieux.

Les Mormons, que nous sachions au moins, n'ont commis aucun acte de déloyauté patente envers les États-Unis ; leur chef d'ailleurs est trop habile et trop prudent pour s'exposer aux terribles conséquences qui en résulteraient. Tous les ans, le 4 juillet, à l'occasion de l'anniversaire de la déclaration de l'indépendance, ils manifestent publiquement et solennellement leur dévouement à l'Union par les fêtes qu'ils célèbrent au sein de leurs vallées. Je ne veux pas dire pourtant qu'ils se sentent bien pénétrés d'amour pour le gouvernement paternel de Washington, et celui-ci, en rentrant en lui-même, ne doit pas trouver dans le fond de sa conscience des motifs bien plausibles de se montrer trop exigeant à cet égard. Pour nous qui croyons que les Mormons ont été assez malmenés, nous trouvons qu'ils montrent encore un attachement au-dessus de ce qu'on pouvait raisonnablement attendre; et nous comprenons sans peine qu'à la suite des vexations multipliées dont ils ont gardé le souvenir, et du refus maintes fois renouvelé de faire droit à leurs justes demandes, ils aient pu caresser et nourrir des aspirations à l'indépendance absolue, aspirations d'ailleurs renfermées en germe dans la nature de leurs croyances. Aussi ne nous étonnons-nous pas que Brigham Young, dans un discours du 31 août 1856, se soit exprimé en ces termes : « Je dis qu'aussi vrai que le Seigneur vit, nous deviendrons un État souverain dans l'Union, ou sinon *une nation indépendante par nous-mêmes*, et qu'on nous chasse d'ici si l'on peut : on

ne peut pas... Je suis encore gouverneur de ce Territoire, [illegible]e,
au grand regret de mes ennemis... Vingt-six années ne[illegible]ne
passeront pas avant que les elders de cette Église ne soient [illegible]nt
aussi considérés que des rois sur leurs trônes[1]. » Il y aurait [illegible]ait
certainement de la puérilité à entretenir des craintes au sujet [illegible]et
de la réalisation de ces prophéties; mais elles nous aident à [illegible] à
comprendre jusqu'où le désappointement a pu porter les es[illegible]s-
pérances et élever l'ambition des Saints. On leur refuse les [illegible]les
immunités et le rang d'État : ils finissent par en prendre leur [illegible]ur
parti en aspirant à une liberté plus grande encore que celle [illegible]lle
qui les eût d'abord satisfaits et enchantés. Avec l'État, leur [illegible]ur
théocratie aurait été restreinte dans certaines limites; dans le [illegible] le
royaume qu'ils songent maintenant à fonder, follement, je le [illegible] le
veux bien, Brigham sera leur roi, et déjà il est pour eux [illegible]ux
quelque chose comme un roi, et même quelque chose [illegible]se
de plus. Écoutons Kimball (sermon du 21 septembre [illegible]re
1856) : « J'ai souvent dit que la parole de notre che[illegible]ef
(*leader*) et prophète est la parole de Dieu à son peuple [illegible]e.
Nous ne pouvons voir Dieu, nous ne pouvons parler av[illegible]ec
lui, mais il nous a donné un homme avec qui nous po[illegible]u-
vons parler et par lequel nous pouvons connaître sa [illegible] de
lonté tout aussi bien que si Dieu était présent au milieu
nous. Je ne crains pas plus de m'en remettre pour mon sa[illegible]lut
entre les mains de cet homme, que je n'aurais peur de [illegible]me
confier au Tout-Puissant. Il me conduira droit si je fais [illegible]en
toutes choses et en toutes circonstances comme il me di[illegible]. »
Un autre personnage, également très-haut placé dans [illegible]les
honneurs de l'Église, disait en chaire, au mois de [illegible]dé-
cembre 1856, que personne ne pourrait entrer dans [illegible]

1. Deseret News du 17 septembre 1856, p. 220, col. 2. Ce se[illegible]mo[illegible]
[illegible]at un des plus curieux et des plus diffus que Brigham ait jamais pro-

royaume de Dieu *sans passer par Brigham et par ses frères.* Le peuple partage ce haut et profond respect pour Brigham, et se courbe devant sa volonté comme devant celle de Dieu même. Brigham, de son côté, plein de confiance dans les prophéties de Joseph Smith, croit et enseigne que les États-Unis seront *balayés* au plus tard vers 1890, pour faire place au gouvernement de Dieu, et que la Sion moderne sera bâtie dans le comté de Jackson, où « leur Père et leur Dieu a planté le premier jardin de la terre, et où la nouvelle Jérusalem descendra du ciel[1]. » On fait même des prières à cette fin. Nous en lisons une dans le Deseret News, qui se termine ainsi : « Puissions-nous accomplir le grand œuvre que tu as commencé par ton serviteur Joseph ! Puissions-nous triompher des nations perverses ! Puisse Sion devenir le siége du gouvernement de l'univers, la loi de Dieu s'étendre et se propager, et le sceptre de droiture planer sur ce vaste monde ! »

Quelque insensées que soient ces espérances, elles ne

1. Nous donnons ici quelques fragments détachés d'un discours de Brigham Young dans la conférence d'octobre 1859 : « Dieu, le père de nos esprits, a été un homme comme chacun de nous; mais il est maintenant un être exalté... Toutes les sectes et fractions du christianisme ont quelque vérité, et c'est l'affaire des elders d'Israël de rassembler toute la vérité qu'il y a dans ce monde et de l'apporter à Sion... L'atmosphère est pleine de vie... N'importe ce que le monde en dise, personne n'aura la permission d'entrer dans le royaume céleste sans un certificat de Joseph Smith junior, qui bientôt sera ici dictant des plans pour la rédemption de ceux qui nous persécutent en ce moment... Dieu a créé toutes les nations d'un seul sang, les noirs, les blancs, les cuivrés, et la malédiction restera sur les descendants de Caïn jusqu'à ce que toutes les familles de la terre aient reçu les ordonnances de la maison de Dieu. » Dans la même conférence Kimball dit : « Dieu terminera cette œuvre où il l'a commencée, et ce sera dans le comté de Jackson, Missouri, parce que c'est là qu'il a planté le jardin de l'Éden, et toutes les puissances du mal conjurées ne peuvent l'empêcher. »

laissent pas d'être nourries par la masse des fidèles, et chaque jour elles sont avivées par le souvenir des coups portés à leurs droits de citoyens américains, et par les mécomptes qu'ils éprouvent dans leurs aspirations à l'indépendance légale. Rien assurément n'est plus loin de ma pensée que d'augmenter les défiances du gouvernement de Washington; mais la vérité et mes convictions m'obligent à dire qu'il faudrait être aveugle pour ne pas voir que tous les efforts de la société mormonne tendent, ainsi que je l'ai déjà indiqué, à former une nation à part, et qu'elle se complaît à entrevoir dans l'avenir la conquête du monde entier. Le gouvernement américain ne doit voir là ni trahison ni conspiration, car il n'y a réellement dans ces utopies que l'expression d'une foi aveugle dans la Bible ancienne et dans la Bible de Mormon. Joseph Smith eut l'ambition et, pour un moment, l'espoir de s'élever au premier poste de la République et de propager sa doctrine du haut de la chaire présidentielle. Son successeur devait recueillir cette ambition pour la porter plus haut encore. Le Dieu qui règne sur lui ne peut lui parler que comme il parlait aux Juifs autrefois, pour lui promettre l'empire du monde. En leur refusant l'indépendance légale qu'ils demandaient, on a poussé les Mormons à désirer plus ardemment et plus impatiemment que jamais l'avénement de leurs complètes libertés. Et quoi de plus naturel ? L'injustice n'aiguillonne-t-elle pas le ressentiment? Le 15 août 1852, déjà Brigham disait : « Ne vous effrayez point, Messieurs, si je vous dis qu'un grand temple sera bâti au point central, dans le comté de Jackson. Ne vous en étonnez pas, car si nous ne retournons point nous-mêmes dans ce pays, nos fils et nos filles y retourneront. Un grand temple sera bâti dans l'endroit sacré, et beaucoup d'autres encore. La terre de Joseph est la terre de Sion, et le

nord et le sud de l'Amérique forment la terre de Joseph. »

Ces rêveries, ces menaces, si l'on veut, ne doivent pas troubler la paix du monde; cependant on ne peut guère douter que les Saints ne mettent tout en œuvre pour en amener la réalisation. Joseph Smith, en inventant la polygamie, songeait à multiplier plus rapidement son armée, et les Saints d'aujourd'hui, en la pratiquant, s'imaginent aussi augmenter plus vite le nombre des soldats de Dieu. L'admission de leur Territoire au rang d'État les eût contentés, calmés ; ils se croiront à présent obligés de conquérir, les armes à la main, l'indépendance qu'ils ne peuvent obtenir par les voies légales. Et il faut bien se le persuader, le régime d'un État souverain ou une nationalité séparée, voilà ce que les Mormons veulent absolument. Il n'y a pas de moyen terme. Quand ils auront épuisé leur patience à attendre du Congrès ce qu'il ne paraît guère disposé à leur octroyer, ils entreprendront de se donner l'indépendance par tous les moyens, même par la guerre. Le résultat de cette guerre, si elle a lieu, ne peut être douteux pour personne; mais ne vaudrait-il pas mieux prévenir cette éventualité par un retour généreux vers une politique libérale et sage? Car, il ne faut pas se le dissimuler, si peu nombreux qu'ils soient, les Mormons sont assez forts pour lutter avec les États-Unis pendant quelque temps : et que de sang sera peut-être versé, qu'on épargnerait facilement! Je ne me souviens pas d'avoir jamais eu un entretien de quelque durée avec les Mormons, sans qu'il m'ait été donné de m'apercevoir qu'ils couvent tous les mêmes desseins extravagants. Ils entretiennent l'espoir doux à leur cœur de reconquérir les terres dont on les a dépouillés sur les bords du Missouri. Ils ne comptent pas seulement sur l'appui de Jéhovah pour rentrer dans leurs possessions; ils sentent qu'ils devront s'aider de leurs moyens, et ils ne res-

gnes, l'opiniâtreté vainc les obstacles les plus ardus, le hasard des chances favorise quelquefois les entreprises les plus téméraires. La guerre dans les solitudes de l'Utah pourrait bien ressembler à une autre campagne de Russie.

Placé, comme nous le sommes, en dehors de tout esprit de secte ou de parti, nous nous renfermons volontiers dans la question purement politique, telle qu'elle doit être envisagée par les législateurs de Washington, et, si l'on nous y autorise, nous disons aux membres du Congrès fédéral, avec toute la respectueuse déférence qu'on doit attendre de notre qualité d'étranger, mais aussi avec toute la franchise d'un voyageur indépendant : « Vous êtes les mandataires du peuple, chargés par lui de conserver l'intégrité de la Constitution et de veiller aux destinées de la plus grande République qui fut jamais. Ne prenez conseil ni de la peur, ni des préjugés. Laissez-vous guider par le sentiment de la justice, par le respect de la liberté, par le culte du progrès qui caractérise votre nation. Vous êtes grands, vous êtes forts : soyez généreux et justes. Décrétez que le Territoire d'Utah devient l'État de Deseret. Par là vous calmerez les Mormons, vous étoufferez leurs rancunes, vous chasserez la discorde, vous éviterez la guerre civile, vous les rattacherez à votre belle République ; par là encore vous refroidirez leur ardeur de propagande. Livrés à eux-mêmes, sans tracasseries, sans inquiétudes du dehors, comme aussi sans entraves irritantes à l'intérieur, ils cesseront d'être pour vous un danger et un embarras ; ou bien ils enfreindront vos lois fondamentales, et alors vous aurez pour réprimer leurs complots les armes légales auxquelles leur adresse et la fausse position dans laquelle vous vous trouvez vis-à-vis d'eux, vous empêchent de recourir aujourd'hui. N'est-ce pas d'ailleurs une politique conseillée par la gratitude à un gouvernement magnanime,

que de les laisser féconder en paix le pays qu'ils ont conquis sur la nature, qu'ils ont transformé, créé pour ainsi dire? Sur vos immenses terres, où il y a place pour plus de quatre cent millions d'hommes, tout émigrant qui vous arrive est un trésor tombé du ciel. Les Mormons sont vos immigrants les plus précieux, puisqu'ils fertilisent vos champs les plus arides. Recevez-les comme un bienfait. Voyez en eux des instruments que la Providence vous envoie, dans son admirable économie, pour jeter un pont d'une rive à l'autre de vos déserts, et relier entre elles vos possessions de l'Orient et de l'Occident. Sans eux, que serait l'Utah? Quelle société, dans le monde entier, pourrait dire qu'elle se sent le courage de faire en Utah ce qu'ils y ont fait depuis douze ans? »

L'Utah tire son nom d'une des tribus indiennes qui vivent autour du Lac Salé. Il faisait partie, avant l'occupation mormonne, de ce qu'on appelait la Haute Californie, et appartenait aux Mexicains, qui le cédèrent aux États-Unis en 1848, par le traité de Guadalupe Hidalgo. Les Mormons lui donnèrent d'abord le nom de Deseret (*terre de l'abeille*, dans la langue des prophètes), et ce ne fut qu'après l'organisation du Territoire qu'il reçut le nom d'Utah. Il a pour bornes au nord l'Orégon, à l'est les Montagnes Rocheuses, qui le séparent des Territoires de Nebraska, Kansas et New-Mexico; au sud le Nouveau Mexique, et à l'ouest la Californie. Il s'étend entre le 37° et le 42° de latitude septentrionale, et entre le 108° et le 122° de longitude occidentale du méridien de Paris, occupant ainsi une superficie un peu moins considérable que celle de la France. Cette vaste région est formée par un immense plateau qui a reçu des géographes le nom de *Grand-Bassin*, et qui est hérissé çà et là de montagnes dont la direction générale est du Nord au Sud. L'élévation moyenne du plateau varie entre 1,200 et 1,400 mètres

au-dessus du niveau de la mer. Les rivières, en petit nombre, qui prennent leur source dans le Grand-Bassin et l'arrosent, y disparaissent après un cours plus ou moins étendu, sans jamais porter leurs eaux jusqu'à l'Océan. La hauteur à peine variable du grand plateau central, et la nature saline de la surface sur presque toute son étendue, semblent prouver que le Lac Salé, aujourd'hui resserré dans des limites comparativement étroites, s'étendait autrefois sur toute la plaine pour la couvrir et former comme une vaste mer intérieure. Les montagnes Wahsatch, qui se trouvent dans la région orientale de l'Utah, et le Humboldt-Range, qui occupe à peu près le centre du bassin, s'élèvent, dans certains endroits, assez haut pour conserver sur leurs sommets des neiges perpétuelles. On rencontre à l'est et à l'ouest du plateau des lacs d'une étendue variable. D'immenses plaines stériles, tantôt s'étendant à perte de vue, tantôt bordées dans le lointain par des lignes de coteaux rocailleux ou sablonneux, constituent de véritables déserts, où la sensibilité de la rétine s'émousse sous les reflets étincelants d'une couche de sel ou d'alcali, et où les regards ne découvrent çà et là que des herbes maigres, desséchées ou mourantes. Au sein des montagnes, les vallées les plus étroites annoncent quelque fertilité et présentent de la végétation. Quelquefois aussi on rencontre çà et là sur les bords des rivières des pâturages d'une qualité fort médiocre, mais d'autant plus précieux qu'ils sont plus rares. Certaines vallées cependant, particulièrement celles qui se trouvent formées par la chaîne des Wahsatch, se couvrent d'une verdure abondante et se montrent propres à la culture. En somme, l'aspect général du pays est celui d'une terre aride, ingrate, impropre à l'habitation de l'homme.

Avant l'arrivée des Mormons, l'Utah était habité uni-

quement par les tribus nomades qu'on y voit encore errer aujourd'hui. On ne connaissait ce pays que d'après les rapports de quelques trappeurs canadiens[1] qui y avaient pénétré à de longs intervalles pour faire la chasse des petits mammifères, comme le castor et différentes variétés de martres, dont les peaux sont recherchées pour le commerce des fourrures. Ces trappeurs représentaient avec raison la contrée comme rebelle à la culture, et il n'a pas fallu moins que l'énergie indomptable des Mormons, aiguillonnée par des persécutions incessantes, pour forcer les coins les moins stériles de cet immense désert à produire les choses indispensables à la subsistance de l'homme. Au milieu de cet espace désolé et pour ainsi dire inhabitable, la vallée du Grand Lac Salé et quelques autres vallées environnantes offraient plus de chances de succès pour les céréales. C'est là que les Mormons débutèrent dans leurs travaux de colonisation, pour se répandre ensuite là où il y avait un peu de terre cultivable, au fur et à mesure que les émigrants affluaient. L'eau douce manquait presque partout dans les plaines, et la pluie se faisait désirer en vain pendant la saison des semailles. On dut creuser des rigoles pour amener l'eau des montagnes et irriguer les terres qu'on avait ensemencées après les avoir débarrassées de la couche saline qui s'étendait à la surface. Ces durs travaux, dans un pays où l'on arrivait avec très-peu de provisions pour toute ressource, étaient d'autant plus admirables et requéraient d'autant plus de courage moral, qu'on pouvait craindre qu'ils ne fussent infructueux et qu'on ne dût abandonner la partie après avoir épuisé forces et provisions tout ensemble.

1. On voit encore aujourd'hui, à l'intérieur d'une cave naturellement creusée dans les montagnes autour du Lac Salé, une inscription française, en partie indéchiffrable, mais où le nom de LECARNÉ 17... est encore lisible.

Si le sol présentait peu d'avantages, le climat, en revanche, se montrait sous un jour plus aimable et plus consolant. L'atmosphère est saine en Utah, et le ciel presque toujours serein et d'azur y offre des profondeurs inconnues de ceux qui n'ont vu que l'Italie. On respire à l'aise au milieu de cette nature ingrate, et si l'œil n'y est jamais réjoui par une végétation vigoureuse, il éprouve un charme d'un autre genre à suivre les jeux continuels de la lumière du jour, qui colore de mille teintes variées les sévères horizons des plaines et des collines. Dans cette atmosphère ravissante, dans ces plaines prolongées à l'infini, les mirages se renouvellent éternellement et offrent aux regards des tableaux inimitables, indescriptibles, enivrants, qui vous enchantent, vous transportent, vous terrassent d'admiration. L'âme reçoit de la fréquente répétition de ce spectacle des effets durables et singuliers : elle en reste inondée d'impressions vaporeuses comme les images qui les ont produites, et elle prend une teinte de mélancolie voluptueuse qui l'attache à ces contrées magiques. Dans cette patrie des mirages, la température n'est point aussi rigoureuse que l'altitude le ferait craindre[1]. L'hiver ne commence qu'à la mi-novembre et finit avec le mois de mars. Rarement le thermomètre descend plus bas que — 18°, et il ne se maintient jamais à ce point. Les brumes sont à peu près inconnues. Les montagnes se couvrent tous les ans de plusieurs mètres de neige. Au niveau du plateau, la neige tombe fréquemment, mais elle n'est ni très-abondante ni de longue durée. La chaleur de l'été est quelquefois assez grande (33° à 41° degrés centigrades au milieu du jour); cependant on n'en est point incommodé, parce que l'air est rafraîchi, matin et soir, par la brise des montagnes. Les semis se font

1. Voyez la note 22, à la fin de l'ouvrage.

d'avril en juin, et la moisson commence vers le 4 juillet. Le printemps et l'automne sont fort doux, malgré les changements brusques et les vents variables auxquels on est exposé dans ces deux saisons. Bien qu'on essuie quelquefois de gros orages passagers, accompagnés de tonnerre et de grêle, on peut dire absolument qu'il ne tombe pas de pluie d'avril en octobre.

Tels sont, en quelques lignes, les traits généraux et caractéristiques de la contrée, naguère totalement inconnue, où les Mormons ont établi leur domicile, et où ils ont à lutter sans cesse par le travail contre l'avarice du sol. Ils comptent au nombre de leurs plus cruels ennemis la sécheresse et les sauterelles, deux fléaux terribles qui amènent souvent la disette et même la famine. Si vaste que soit leur terroir, on ne croit pas qu'il puisse nourrir au delà de deux millions d'habitants. On a fait des canaux, tracé des routes, jeté des ponts sur les rivières, toutes choses qui ont changé remarquablement l'aspect primitif de la contrée; et les Mormons poursuivent leurs travaux de colonisation avec une ardeur qui semble indiquer que les essais auxquels ils se sont livrés jusqu'à ce jour, loin de les avoir découragés, les ont au contraire fait persister dans l'occupation de leur désert.

Le Territoire d'Utah a été divisé d'abord en douze comtés, auxquels on en a ajouté successivement plusieurs autres, selon que l'exigeaient les besoins de la colonie. Un double service postal régulier a été établi pour relier Great Salt Lake City et l'intérieur du pays, d'un côté à la Californie, de l'autre aux États de l'est. Après s'être fait longtemps à dos de mule, le transport de la malle a lieu actuellement, pour le service de l'est, sur des chariots légers. Pendant l'occupation américaine de ces dernières années, il y avait un départ chaque semaine pour Saint-Louis; auparavant les départs

ralement qu'on procède à cette cérémonie dans ce bain de vapeur.

La plupart des animaux indigènes sont peu nombreux en individus comme en espèces, et cela doit être attribué moins à la stérilité du sol qu'aux chasses des trappeurs et des Indiens. On ne trouve plus le buffalo, ainsi que nous l'avons déjà dit, à l'ouest des Montagnes Rocheuses, et le castor a presque entièrement disparu. Dans les montagnes, on voit encore de petits troupeaux d'antilopes (*A. furcifer*), l'élan américain (*cervus canadensis*), le cerf de Virginie, le cerf à queue noire (*C. Lewisii*), l'ours noir, l'ours gris et une autre espèce plus petite. Le *mountain-sheep* (*ovis montana*) est devenu rare, ainsi qu'un carnassier désigné par les Américains sous le nom trop vague de panthère. Les renards, les loups, les wolverines (*Gulo luscus*) sont communs dans les déserts, au pied des collines. On voit assez souvent, sur les bords des rivières, le racoon (*Procyon lotor*) et le rat musqué (*Fiber zibethinus*). Les lièvres abondent partout où il y a quelques pâturages. Parmi les oiseaux, on trouve plusieurs espèces de grouses (*Bonasia, Tetrao*), une sorte de pigeon, des perdrix, des aigles, de grands corbeaux, des hiboux, des courlis. Sur les bords des lacs on voit des oies, des canards fort variés, des pélicans, des hérons, des mouettes (*Larus*), de grandes grues, des poules d'eau (*Rallus*), des pluviers. Il ne manque pas non plus de passereaux sur les cours d'eau et dans les petits bois. Parmi les reptiles, les lézards de forme aplatie sont très-communs, ainsi que le serpent à sonnettes. Il y a dans le lac Utah des truites saumonées, à chair jaunâtre, qui pèsent jusqu'à trente livres; on y rencontre aussi des perches, un catostome, des brochets, un labrax, des chabots. Le poisson est plus rare dans les cours d'eau et tout à fait inconnu dans les lacs salés.

Quoique la végétation soit très-pauvre[1] en Utah, c'est cependant à la culture que les Mormons empruntent leurs principales ressources. Ils ont créé une société nationale d'agriculture, dans le but de propager les bonnes méthodes, d'encourager les essais et de récompenser les efforts les plus intelligents. Ils ont introduit le bœuf, le cheval, le mulet, l'âne, le mouton, la chèvre, les porcs, les poules, les dindons, et tous ces animaux réussissent à merveille. Aux quelques plantes dont les racines servent d'aliment aux sauvages, comme la yampa (*anethum graveolens*), le camash (*camassia esculenta*), le kuia (*valeriana edulis*), le chardon (*cirsium virginianum*), on a ajouté le froment, le seigle, l'orge, l'avoine, le sarrasin, le maïs, la betterave, les haricots, les pois, les citrouilles, les melons, les giraumons, les pastèques (melons d'eau), le chou, la carotte, les radis, les pommes de terre, et des arbres fruitiers, tels que : pêchers, abricotiers, pommiers, poiriers, pruniers, cerisiers, groseilliers et même la vigne. En 1856 on a récolté au Lac Salé une pomme qu'on a appelée *chef de la montagne*, qui pesait huit onces et avait une circonférence de dix pouces dans un sens et de dix pouces et demi dans l'autre. On a récolté aussi une pêche du même poids, qui mesurait neuf pouces par neuf pouces et demi. La culture du coton a réussi, de même que celle du lin et du chanvre. En 1853, un acre[2] de terre produisit vingt-sept boisseaux de graine de lin et 500 livres de filasse. On a introduit la canne à sucre de la

1. Il n'y a presque pas d'arbres dans tout le pays, et les petits bois qu'on rencontre sont généralement situés dans les parties les moins accessibles des montagnes. Aussi l'exploitation en est-elle fort coûteuse. Le déboisement d'ailleurs sera bientôt complet, et il est à craindre que la sécheresse du climat n'en soit augmentée.

2. Environ 50 ares. L'acre contient 4,840 yards.

Chine, qui a donné jusqu'à présent des résultats satisfaisants. On cultive sur une petite échelle le houblon dans les montagnes, pour la fabrication de la bière. La betterave, qui réussit parfaitement, se vend d'un dollar à un dollar et demi le boisseau.

Les Mormons ne donnent pas leurs soins à l'agriculture seulement. Ils cherchent aussi à développer chez eux l'industrie, et l'on ne peut que s'étonner en voyant les progrès rapides qu'ils ont faits de ce côté en si peu de temps. Ils possèdent plusieurs moulins pour la fabrication du sucre de betterave et de canne, des tanneries, des machines à carder, des fonderies de fer, de bronze et de plomb, dans lesquelles ils fabriquent, entre autres choses, des poêles de chauffage, des fourneaux de cuisine, et fondent des caractères pour leurs imprimeries. Ils ont de nombreuses scieries mécaniques et des moulins pour leur blé. Ils font du papier et du carton. Ils ont des poteries où se fait toute la vaisselle dont ils peuvent avoir besoin. Ils fabriquent des draps, de la flanelle, des couvertures, des châles, des tapis. Ils ont construit de petites brasseries où ils font une bière légère et hygiénique. Ils entretiennent aussi plusieurs distilleries autorisées pour la fabrication du wiskey. Il y a quelques années ils faisaient avec de la mélasse et du thé vert une sorte de rhum qu'ils vendaient huit dollars le gallon. La distillation du blé, comme de toute autre matière, est soumise à une licence fort difficile à obtenir. Il y a des usines où l'on fait de la poudre et des ateliers où l'on fait toute sorte de coutellerie, des épées, des revolvers, des carabines-revolvers, des fusils, des lances, des clous, des scies, etc. Les petits métiers s'occupent de fabriquer des peignes en os, en corne et en bois, des chapeaux, des chaussures de cuir, des articles de sellerie, des bijoux, des horloges, de la menuiserie, etc. Ils préparent

d'excellentes fourrures avec les peaux des animaux de leur pays. Ils font tout leur charronnage et possèdent des charpentiers et des maçons habiles. Ils ont même des mécaniciens capables de diriger la construction de machines à vapeur, et l'on a vu à une de leurs dernières expositions[1] une locomotive complète fonctionnant à merveille. Ils ont aussi des artistes qui cultivent la gravure et le dessin. Les femmes sont très-exercées aux divers ouvrages de broderie, et elles excellent à faire des fleurs artificielles en cire. Il n'est pas douteux, en somme, que les Mormons ne soient en état, dès aujourd'hui, de produire tous les articles de première nécessité, sans parler de divers objets de luxe ou de fantaisie qu'ils sont loin de dédaigner.

Dans un pays aussi peu prodigue de dons naturels, dans une société à peine installée et aussi besogneuse, on ne saurait s'étonner qu'il n'y eût rien encore pour le commerce d'exportation. Cependant, l'Utah a pu déjà multiplier assez son bétail pour en écouler une partie dans les pays voisins. Les émigrants qui traversent le continent pour se rendre dans l'Eldorado trouvent aussi de quoi ravitailler leurs caravanes sur plusieurs points de la colonie mormonne. Mais si l'exportation est insignifiante, il n'en est pas tout à fait de même de l'importation, qui a été quelquefois assez considérable pour dépasser le chiffre de 300,000 dollars dans une année. C'est la ville de Saint-Louis principalement qui profite de ce débouché. En 1855, une seule maison américaine (Livingston, Kinkead et Ce), établie à Great Salt Lake City, a vendu dans un mois pour 30,000 dollars de marchandises payables par petits à-comptes. Nous ne comprendrions pas

1. Il y a tous les ans, dans le Social Hall, à Great Salt Lake City, une exposition des produits de l'agriculture et de l'industrie, qui dure trois jours et qui est l'occasion de réjouissances publiques.

que les Mormons pussent équilibrer leur balance commerciale, si nous ne savions que beaucoup d'entre eux arrivent d'Europe avec le produit de la vente de leur patrimoine, et que, d'un autre côté, l'Église a un trésor. Nous avons dit, dans l'histoire, que c'est à des soldats du bataillon mormon que l'on doit la découverte de l'or en Californie. Ces heureux mineurs rapportèrent au Lac Salé 94,000 onces du précieux métal qu'ils s'empressèrent, dit-on, d'offrir à l'Église. Quelque exagéré que puisse être un tel chiffre, il est certain que Brigham Young fit battre monnaie avec cette poudre et ces pépites d'or. Nous avons vu nous-mêmes des pièces de deux dollars et demi et de cinq dollars frappées au coin de l'Église. Elles sont sans alliage et de la forme des pièces de même valeur qui circulent dans tous les États-Unis. Elles portent d'un côté l'œil de Jéhovah surmonté d'un bonnet phrygien, avec l'exergue *Holiness to the Lord*; de l'autre côté, deux mains jointes à la manière des francs-maçons, et au-dessous la valeur de la pièce en toutes lettres. A l'imitation des anciens, les Mormons ne se servent pas de millésime. Aujourd'hui et depuis plusieurs années déjà, faute de métal sans doute, l'hôtel des monnaies de Deseret ne fait plus battre son balancier, et l'or et l'argent des États-Unis, ainsi que les souverains anglais, circulent à côté de la monnaie sacrée.

Les Saints n'ont pas de costume particulier. Ils s'habillent chacun à leur fantaisie, les hommes aussi bien que les femmes, et généralement ils suivent de loin les modes d'Europe. Les habits sont de laine, de coton, de toile ou de peau. Les riches s'habillent comme à Londres et à New-York. Leurs tailleurs sont Anglais, Allemands, Suisses, Norvégiens. Comme les modistes sont très-rares, les femmes confectionnent elles-mêmes leurs vêtements.

Les Mormons ont un régime simple et frugal. Ils sont très-sobres, ce qui contribue à leur faire supporter plus facilement les privations auxquelles ils sont exposés dans leurs fréquents déplacements et pendant les disettes que leur amènent trop souvent les grandes sécheresses et les ravages des sauterelles. Le pain, le maïs, les pommes de terre, les giraumons, le laitage, le lard, le bœuf, sont leurs principaux et presque leurs seuls aliments. Ils font usage de thé, plus rarement de café. La plupart s'abstiennent des boissons fermentées ou spiritueuses, soit volontairement et par esprit de tempérance, soit à cause de leur pauvreté. Ils chiquent le tabac plus communément qu'ils ne le fument; cependant ce vice est beaucoup moins répandu chez eux que dans le reste de l'Union. Dans sa PAROLE DE SAGESSE, Joseph Smith conseille en ces termes l'abstinence du tabac et des boissons : « Les liqueurs et les boissons fortes ne sont pas pour le ventre, mais pour laver vos corps. De même le tabac n'est pas pour le corps ni pour le ventre; il n'est point du tout bon pour l'homme; mais c'est une herbe destinée aux meurtrissures et aux animaux malades, dont on doit user avec prudence et jugement, et avec habileté. De plus, les boissons chaudes ne sont ni pour le corps ni pour le ventre. ».

Ces conseils hygiéniques, de même que mille autres préceptes émanés du fondateur, et qui valent en général mieux que sa doctrine, sont religieusement suivis par les Mormons; et, au risque de commettre un pléonasme et de blesser les opinions reçues, nous répéterons, en terminant ce que nous avions à dire sur la foi et les œuvres des sujets de Brigham, que, si les Saints peuvent nous paraître aussi absurdes que fanatiques dans leurs croyances religieuses, ils n'en sont pas moins dignes de notre admiration par les vertus qu'ils pratiquent et, *mirabile dictu!* par la moralité irré-

cusable de leur société. L'ardente activité qu'ils déploient e[illegible] toutes choses frappe l'esprit de leurs plus grands ennem[illegible] eux-mêmes. Un de leurs prêtres apostats, après avoir jet[illegible] sur eux tout le venin que la haine peut distiller, n'a pu re[illegible] tenir ce témoignage : « LES MORMONS SONT LES PLUS LABO[illegible] RIEUX DES HOMMES. » Nous aurions dit la même chose sa[illegible] lui, nous la redisons après lui. Et s'il est vrai que l'oisive[illegible] est la mère de tous les vices, il doit être également vrai q[illegible] le travail est le meilleur préservatif qu'il y ait contre eu[illegible]. Nous livrons ce point aux méditations de ceux qui sont décid[illegible]és à condamner les Mormons à tout prix et les yeux fermés. Il y a certainement en Utah moins de désordres, moins d'ivr[illegible]gnerie, moins de crimes monstrueux[1] que partout aille[illegible]rs dans le monde. Les Mormons ne sont pas seulement laborie[illegible]ux et honnêtes, ils jouissent aussi d'un grand calme de la c[illegible]n-science. Rarement on rencontre des hommes plus gais et p[illegible]us en paix avec leur âme : la béatitude rayonne sur toute l[illegible]ur physionomie, ils sont heureux.

Les tribulations que leur ont amenées les persécuti[illegible]ons et dans lesquelles ils ont puisé de nouveaux éléments de succès, leurs établissements renversés par le despotisme de la populace et sortant chaque fois de leurs ruines pour se relever ailleurs plus grands et plus prospères, tant d'épreuves subies et surmontées, tant de revers toujours suivis de triomphes, ont surexcité la foi des Mormons et leur ont communiqué une énergie indomptable. Ils savent qu'une volonté ardente et soutenue peut braver toutes les difficultés et

1. De 1847 à 1857, dans une période de dix ans, deux meurtres seulement ont été commis, et dans ces deux cas il n'y avait pas d'autre cause que l'adultère. De 1857 à 1859, dans le court espace de deux ans, la justice a enregistré dix meurtres, tous attribués aux aventuriers qui ont suivi l'armée pendant l'occupation américaine.

réparer tous les désastres; ils en sont si bien persuadés que parmi les maximes qu'ils ont adoptées nous voyons au premier rang celle-ci : « *Je ne puis le faire* n'a jamais rien produit; *j'essaierai* a opéré des merveilles, et *je le ferai* a accompli des miracles[1]. » Et ils n'ont pas fait mentir leur proverbe. Les privations, les souffrances, les labeurs qu'ils ont supportés en commun, les unissent par des liens plus forts que ceux du sang, par des liens qui leur font donner l'exemple unique de nos jours d'une vaste association fraternelle. Le nom de frères, sous lequel ils se saluent, quelle que soit la différence des positions et des nationalités, n'est pas une simple formule, bonne seulement à charmer les oreilles et à faire impression sur l'esprit des étrangers : c'est l'expression vraie de l'union qui règne entre tous les membres de cette grande famille. Quand on a vu les petites misères, les petites inimitiés, les jalousies, les querelles intestines qui troublent parfois l'intérieur des communautés les mieux organisées, on ne peut qu'être surpris et édifié par le spectacle de l'harmonie que présente la société d'Utah, malgré les taches qui peuvent se rencontrer dans cet intéressant tableau. Telle dut être la vie des chrétiens dans les siècles reculés, lorsque la persécution, ce stimulant inappréciable des grandes évolutions philosophiques et religieuses, resserrait entre eux les premiers nés de l'Évangile pour les grouper autour de leurs pasteurs et leur inspirer ce courage sublime et fécond qui leur faisait braver la torture et la mort. Les Mormons, eux aussi, marcheraient au supplice et sauraient cueillir la palme du martyre pour défendre leur liberté et confesser leur foi. Que leur chef ordonne, et

1. *I can't do it* never did any thing; *I'll try* has worked wonders; and *will do it* has performed miracles.

il sera obéi; car il est aimé, vénéré de tous également; son nom est béni comme celui d'un bienfaiteur et d'un saint, son image est gravée dans tous les cœurs, le bonheur se répand sur ses pas; et si quelquefois de légers murmures s'échappent du fond des poitrines les plus impatientes, c'est pour lui reprocher de ne pas assez compter sur le dévouement de ses sujets, plutôt que pour lui faire le reproche contraire.

Voilà l'empire de Brigham Young, sa création, sa gloire. Après avoir condamné ce qui est mal, loué ce qui est bien, le voyageur, soulagé du poids de sa tâche, peut, sans scrupule et sans honte, prêter l'oreille aux concerts de ces hommes étranges, mais honnêtes; égarés, mais sincères, accourus de tous les quartiers du globe pour chanter avec amour, dans ces solitudes révélées d'hier, les louanges de Dieu et celles de leur prophète.

Vox diversa sonat : populorum est vox tamen una,
Cùm verus patriæ diceris esse pater.

LIVRE QUATRIÈME

LIVRE IV

OYAGE A TRAVERS L'UTAH JUSQU'AU PACIFIQUE

CHAPITRE PREMIER

DE GREAT SALT LAKE CITY A FILLMORE

Tour à Great Salt Lake City. — Excursions dans les alentours. — Festins et banquets. — Peaux-Rouges et Peaux-Blanches. — Préparatifs de départ. — Recrutement d'un nouveau personnel. — Domestiques américains. — Adieux et bénédiction du prophète. — La carte à payer. — Un équipage modèle. — Départ. — Le vendredi n'est pas un jour néfaste. — Deux automédons Yankees. — Première étape. — Surprise nocturne. — Chant patriotique. — Un lion sous la peau d'un agneau. — Le Jourdain. — Une nuit dans les rues de Lehi. — Le lac Utah. — La cité de Provo. — Springville et son évêque polygame. — Le chariot embourbé. — Paysan. — Rêves ambitieux d'un missionnaire. — Summit Creek. — Nephi. — Chicken Creek. — Passage du Sevier. — Cedar Spring. — Fillmore, capitale de l'Utah. — Rencontre du célèbre juge Drummond et de la belle Ada. — Vision d'un chef indien.

Nous restâmes un mois tout entier dans la ville du Grand Lac Salé, occupés le jour à explorer les environs, le soir à faire causer la société de Mormons et de Gentils que nous réunissions chez nous, et une partie des nuits à recueillir nos impressions et à rédiger des notes. Déjà des gelées matinales nous annonçaient la saison des frimas

et nous avertissaient que nous ne devions pas prolonger notre séjour en Utah, sous peine de nous voir enfermés jusqu'au printemps par une barrière de neige. Nous aurions bien voulu consacrer l'hiver à étudier plus à fond un peuple si curieux, et il nous sembla même pour un instant que nous ne saurions employer plus utilement nos loisirs; mais la crainte de ne pouvoir supporter sans danger des rigueurs climatériques dont nous avait déshabitués la vie tropicale, et, plus encore, les dispositions que nous avions prises pour nous trouver dans les îles Galapagos au mois de mai suivant, nous déterminèrent à gagner promptement la Californie, où nous avions tant de merveilles à visiter avant de nous éloigner des côtes occidentales de l'Amérique du Nord. Afin de concilier ces exigences avec notre désir de pénétrer aussi avant que possible dans la connaissance de la religion nouvelle et de ses adeptes, nous nous séparions souvent, M. Brenchley et moi, pour faire des observations chacun de notre côté et multiplier nos heures. Nous lisions aussi beaucoup, et ce n'était certes pas une mince besogne que de compulser toutes les grotesques publications de l'Église et de ses apôtres. En me rappelant aujourd'hui cette époque déjà reculée, je me trouve disposé à croire que jamais hommes ne furent plus affairés ni plus vite emportés par le temps. Nous nous contentions de quatre heures de sommeil par jour, grâce à une habitude que nous avions contractée dans les pays indiens. Notre santé n'eut point à souffrir d'une vie si remplie; ce qui sembla nous le prouver mieux qu'aucune chose, c'est que, arrivés après avoir perdu M. Brenchley dix-neuf livres et moi dix-sept sur le poids de nos corps, nous avions regagné chacun environ cinq livres au moment de notre départ, c'est-à-dire dans le court espace de trente et un jours. Ce n'était pas pourtant à la bonne

ère que nous devions attribuer une réparation si rapide de s pertes, car le grand juge Kinney, notre hôte, nous sou-ettait à une diète de malade ou de pénitent qui n'était ère propre à nous donner des forces. Nous mourions de m, pour ainsi dire, et, quoique nous payassions plus cher l'au Café Anglais, une sorte de mauvaise honte nous npêchait de réclamer au sujet de notre menu, surtout iand nous voyions que les autres s'en contentaient; et ous tâchions de nous persuader que notre appétit n'était s raisonnable. Mais si la diète à laquelle nous étions con-mnés irritait nos estomacs au lieu de les satisfaire, en vanche, la régularité du régime, l'absence d'inquiétudes aussi, il faut le dire, de fatigues comparables à celles que ous avions essuyées en luttant contre les déserts, suffisaient bien entretenir notre santé. En même temps, nous trou-ons dans quelques gouttes de vin, que nous nous procu-ons au poids de l'or, de quoi suppléer à ce qui nous man-ait du côté du solide. Notre hôte, d'ailleurs. compensait r son amabilité en toutes choses le vide qu'il laissait sur table. Sa bonne humeur, ses bons offices, et l'idée que ous étions dans un pays où régnait la famine, tout cela ous faisait supporter, en somme, assez patiemment le jeûne e nous subissions à la lettre.

Dans le nombre des excursions que nous fîmes dans rayon de quinze à vingt lieues, nous devons mentionner usieurs visites au Lac Salé, cette vaste nappe d'eau qui ppelle aux Mormons la mer Morte, et leur fait croire que eu a voulu reproduire sur le continent américain une ouvelle édition des merveilles de la Judée d'Asie. Nous ne ittions jamais le lac sans nous y être baignés par curiosité utôt que par goût, et nous nous amusions beaucoup de tonnement que nous causions ainsi aux gens de notre

suite, qui se gardaient bien de nous imiter, s'imaginant qu'un bain si salé ne pouvait être que nuisible au corps, surtout aux yeux et aux oreilles. Nous réussîmes cependant une fois à vaincre la répugnance d'un nègre qui se jeta à la nage avec nous, et qui, pour notre amusement, se laissa sécher au soleil sans s'essuyer, de façon à ce que l'eau, en s'évaporant sur son corps, le revêtit d'une croûte blanchâtre qui semblait l'avoir métamorphosé en statue de sel, comme la femme de Loth. Ce noir blanchi nous déclara qu'il enduaitr un véritable supplice dans sa nouvelle peau, et qu'il lui semblait que des aiguilles lui pénétraient dans les pores. Nous eûmes d'autant moins de peine à le croire que nous éprouvions nous-mêmes des picotements très-sensibles par tout le corps jusqu'à ce que nous nous fussions lavés à l'eau douce. M. Brenchley, qui, malgré la résistance de l'eau s'obstinait à plonger dans l'espoir de découvrir quelque madrépore, se plaignait aussi d'en ressentir une véritable douleur dans les yeux. Mais ces petits inconvénients disparaissaient vite et ne laissaient pas de traces. C'était ordinairement à l'endroit appelé Black Rock, situé à vingt-quatre kilomètres de la ville, que nous nous rendions sur les bords du Lac Salé. Un char à bancs attelé de deux excellents chevaux nous y transportait rapidement pour la somme de vingt-cinq francs, aller et retour. Nous ne consacrions presque jamais plus de cinq heures à ces distractions, voyage et bain compris.

Souvent aussi nous nous engageâmes, tantôt à pied, tantôt à cheval, dans les vallées des montagnes Wahsatch, où les habitants de Great Salt Lake City vont chercher leur bois de chauffage et des poutres pour leurs constructions. On y voit plus d'arbrisseaux que de véritables arbres, et parmi ces derniers les plus communs sont des conifères, des

érables, des petits chênes, des peupliers et des sumacs. Nous y rencontrâmes en abondance des oignons de Camash, si recherchés des Indiens; et nous y vîmes, dans les endroits les mieux couverts, de petites houblonnières assez bien déguisées pour nous autoriser à croire qu'elles étaient destinées à des brasseries de contrebande. Des écureuils, dont on mange la chair en Utah, vivent par milliers dans les bois, mais la chasse qu'on leur a faite depuis quelques années les a rendus fort timides et par conséquent très-difficiles à tuer. Les Gentils nous avaient dit que c'était dans ces vallées que les Saints attiraient leurs ennemis pour les assassiner, et qu'on y marchait souvent sur des squelettes humains. Nous n'y vîmes d'ossements d'aucun genre, et nous n'y rencontrâmes que d'honnêtes bûcherons occupés à transporter des fagots, à équarrir des arbres ou à réparer les ponts jetés sur les torrents. Dans une de ces vallées, nous comptâmes dix-sept ponts de bois sur un petit ruisseau qui conduit ses eaux à la ville.

Un jour, M. Brenchley, accompagné de la plupart des officiers fédéraux, partit pour aller faire la chasse à l'ours sur les hauteurs qui dominent Rush-Valley, ferme assez importante, mais mal dirigée, dont le gouvernement des États-Unis s'est réservé la propriété. Le troisième jour après le départ de mon ami, alors que je croyais la chasse bien organisée, je me rendis moi-même sur les lieux. Je ne trouvai qu'un Canadien à la ferme, et j'appris de lui que les chasseurs, peu habitués à ce genre d'exercice, s'étaient découragés avant d'avoir vu une seule peau d'ours, et que M. Brenchley, forcé de rester seul ou de s'en retourner avec ses compagnons, avait choisi ce dernier parti. Comme j'étais moi-même peu disposé à me livrer solitairement à cette chasse dangereuse, je changeai de monture et rebroussai

chemin immédiatement. Bien que cette course eût été pour moi un mécompte et un déboire, je m'en consolai en ce qu'elle me fournît l'occasion de faire avec deux chevaux cent soixante kilomètres en douze heures. Les quatre-vingts kilomètres de l'aller, je les fis en moins de quatre heures sur un cheval indien que m'avait prêté un prêtre mormon. Une course aussi rapide à travers des chemins si peu frayés n'eût trouvé que des incrédules dans le pays et m'eût à moi-même semblé impossible, si le moment de mon départ et celui de mon arrivée n'avaient été parfaitement constatés par des témoins. Le cheval prodige fut ramené le lendemain en huit heures sans fatigue. Il ne faudrait pas voir dans ce fait isolé la mesure ordinaire du mérite des chevaux indiens, car il a été regardé par tout le monde comme une exception.

Nos excursions et nos études ne nous empêchaient pas de donner quelques heures aux plaisirs mondains, et ces plaisirs étaient encore pour nous une source d'instruction. Parmi les fêtes auxquelles nous fûmes invités, nous nous souvenons d'un souper de garçons chez d'honorables négociants américains, MM. Gilbert et Gerrish. Il y avait là peu de personnages officiels, mais il s'y trouvait un cercle choisi de convives aimables et bien élevés, entre autres le docteur Hurt, sous-intendant des affaires indiennes, dont la conversation fut pleine de charme et d'intérêt. Les médecins sont ordinairement éloquents et toujours bons observateurs. Le nôtre possédait ces deux qualités à un degré remarquable, et elles contribuaient à donner du relief aux peintures animées qu'il nous faisait de la vie des tribus sauvages avec lesquelles sa position le mettait en rapports journaliers. Il fallait l'entendre parler des ruses diplomatiques auxquelles il était obligé d'avoir recours avec ces hommes de la nature, de leur sentiment profond de la justice, de leur fierté, de

leur dignité dans les circonstances solennelles, de l'esprit pointilleux des chefs, de leurs discours si graves, si sensés, si magnifiques, de leurs vertus sévères et de leurs instincts farouches! M. Gerrish, l'un de nos amphitryons, jeune homme d'une grande intelligence, faisait les honneurs de la table avec un tact européen. L'esprit, les jeux de mots improvisés, animèrent la fête comme si nous nous fussions trouvés au milieu de New-York ou de Paris. On nous fit boire de pétillant catawba, qui nous rappelait, par son écume, par sa couleur et même par son goût, le nectar des coteaux de Reims et d'Épernay. Ce vin de Catawba, que plus tard nous avons bu sur son sol natal, à Cincinnati, est le produit de vignes transplantées des bords du Rhin sur les bords de l'Ohio. On en fait de deux sortes, l'une, le catawba proprement dit, incolore ou légèrement ambrée; l'autre, l'Isabella, de couleur rose, plus sucrée et plus propre à flatter le palais délicat des femmes. Le vin mousseux d'Amérique[1] est aussi exhilarant que le nôtre, mais en même temps il est plus fort et plus capiteux. On peut dire, en somme, qu'il est inférieur aux bons crûs de la Champagne. Cependant il est préférable aux vins frelatés qu'un commerce déshonnête introduit trop souvent à l'étranger. Aussi menace-t-il de restreindre sensiblement l'exportation de nos vins blancs dans cette partie du monde. Le voyageur français ne peut voir sans honte et sans regret les drogues de toute sorte que l'on jette sur les plages lointaines sous le nom de vin de Champagne, et souvent avec des étiquettes fort respectables. J'ai vu vendre sur un marché océanien un prétendu vin de Sillery que le capitaine qui l'avait à son bord m'avoua avoir

1. Le vin de Catawba, dont la fabrication paraît être jusqu'à présent le privilége de la maison Longworth, se vend à Cincinnati et à New-York 5 francs la bouteille.

payé soixante centimes la bouteille dans un port de France; et ce même vin était vendu en gros dans le port de destination cinquante francs la douzaine. Ce n'est pas uniquement dans les ports de France que l'improbité de spéculateurs sans vergogne parvient à sophistiquer les vins. L'Allemagne, l'Angleterre, l'Amérique elle-même, ont des manufactures de vins mousseux, et ces vins ne nuisent pas seulement aux intérêts de la vraie Champagne[1], mais souvent aussi ils compromettent la santé des consommateurs abusés et volés. On en peut dire autant de la fraude commise à l'égard des autres vins, comme le Bordeaux, par exemple, et même les eaux-de-vie de Cognac, qui ont souvent à l'étranger un goût très-prononcé d'eau-de-vie de cidre de Normandie.

Nous eûmes cependant l'occasion de boire à Great Salt Lake City un délicieux vin d'Aï qui n'était point falsifié, et qui se vendait là vingt-cinq francs la bouteille. C'était dans un banquet que nous donnait M. Bell, représentant et associé de la maison Livingston-Kinkead et Ce, et où se trouvaient toutes les autorités fédérales présentes au Lac Salé. Une Sainte qui avait nom mistress Farnham avait présidé à la composition du festin, et en réglait l'ordonnance avec un art exquis, parfait, qui semblait indiquer ou que les Saints cultivent parfois la gastronomie, ou tout au moins que notre maîtresse d'hôtel avait vécu dans un milieu de gastronomes. Il nous parut que rien n'avait été négligé pour donner à la

1. J'appelle sur la sophistication des vins français en France et à l'étranger l'attention des Chambres de commerce de Reims et de Bordeaux, et même des propriétaires et négociants de Châlons et d'Épernay. Le droit de poursuite ne peut être nié, car les plus mauvaises drogues se vendent sous le nom de provenances respectables. Un moyen entre autres de découvrir la fraude serait de surveiller les lithographies où l'on fabrique des étiquettes d'imitation : on en trouvera à Valparaiso et à San Francisco.

fête un cachet de magnificence au moins relative. A côté des conserves de France, d'Angleterre et de New-York, se montraient les produits les plus rares du pays des Mormons, comme des petits pois, des pommes, des truites saumonnées pêchées exprès dans le lac Utah. Les vins de Xérès et de Porto coulèrent en même temps que le vin de Champagne. De nombreux toasts furent portés au succès de nos voyages, à la santé de nos familles et de nos amis absents, à la prospérité de nos patries respectives. Le juge suprême, à la fois homme d'esprit et Yankee encroûté, proposa de boire *à la France, le pays des jolies femmes et du bon vin !* Venant d'une personne plus naïve, le toast aurait pu être fort acceptable; de la source d'où il sortait, ce n'était qu'une épigramme. Il n'est pas rare de rencontrer en Amérique comme ailleurs aussi des gens qui, ne s'étant jamais expatriés, sont émerveillés de ce qu'ils voient autour d'eux, se persuadent aisément que partout ailleurs l'humanité recule ou se traîne avec langueur, et montent au Capitole pour rendre grâces aux dieux de les avoir fait naître chez le peuple par excellence. L'honorable juge était de ce nombre; et certes, quoique je ne partage pas son illusion, je respecte le sentiment national d'où elle procède. Il était de ceux qui nous disaient hautement : « Le peuple des États-Unis est le plus éclairé et le plus avancé de la terre; c'est aussi le plus fort, et pour preuve, les Anglais ont battu les premiers soldats de l'Europe à Waterloo, nous avons battu les Anglais : donc nous sommes les premiers soldats du monde. » Je n'attache point pour ma part grande importance à la gloire militaire; je ne l'estime que fort médiocrement, si elle n'a d'autre but qu'elle-même; je professe aussi l'admiration la plus vive et la plus sincère pour la grande république fondée par Washington ; mais en même temps je crois que mon pays a des titres plus sérieux à

la considération des étrangers, même des Américains, que celui de former les femmes les plus aimables, les plus spirituelles, et de produire d'agréables breuvages. Aussi ne pus-je me défendre de saisir dans le toast du juge une galanterie qui déguisait mal un sarcasme, et mon amour-propre national légèrement froissé me fit répondre sur-le-champ à une malice par cette autre malice : *Aux États-Unis, le pays du commerce, du lard et de la mélasse!* Ma boutade fut accueillie par des bravos qui me prouvèrent que tous les convives avaient interprété l'intention du juge à ma façon; et l'intelligent magistrat se vengea fort spirituellement de ma méchanceté en me donnant une poignée de main très-chaude, et en me disant que je lui avais rendu la monnaie de sa pièce et que ses préjugés ne pouvaient que s'en affaiblir. Ainsi finit cet épisode. L'Angleterre eut alors son tour, et j'éprouvai un vrai plaisir à voir les Yankees boire avec empressement à leur ancienne métropole, qu'ils désignent encore respectueusement comme leur pays maternel (*mother-country*). Enfin on porta la santé de Brigham Young comme gouverneur de l'Utah, et c'est justice de dire que ce ne fut pas la moins bien accueillie de tout le monde, des Gentils comme des Mormons.

Les témoignages de bienveillance que nous avait donné le pape du Lac Salé nous firent concevoir le projet de lui offrir un dîner et un bal, dans l'espérance que ce serait là pour nous un moyen de lui faire exhiber son harem. Il reçut notre proposition sans trop d'étonnement, mais sans l'accepter. D'abord il nous conseilla paternellement de ne point dépenser notre argent en distractions coûteuses; puis, pressé davantage, il finit par nous laisser connaître les véritables raisons de son refus, en nous disant qu'il ne pouvait mettre les pieds dans notre hôtel, encore bien moins y conduire ses

femmes, depuis que le juge Kinney, notre hôte, avait abusé d'un honneur semblable. Ainsi s'évanouit la seule chance que nous avions de faire danser les sultanes d'un des plus grands polygames de l'univers. Pour nous consoler de ce désappointement, le pontife consentit avec beaucoup de bonne grâce à poser pour son daguerréotype, et c'est là l'origine du portrait parfaitement ressemblant que nous donnons en tête de notre ouvrage.

Parmi les spectacles divers qui s'offrirent à nos regards pendant notre séjour au Lac Salé, il en est un qui frappa surtout notre imagination, bien qu'il ne fût pas le plus curieux de tous. Les Chochonès et les Utahs, après avoir été longtemps en guerre, venaient, grâce à l'influence de Brigham Young, de conclure une paix qui devait être éternelle tout comme dans les traités rédigés par la diplomatie européenne. Les chefs des deux nations, accompagnés chacun d'une escorte nombreuse de leurs plus vaillants guerriers, étaient venus rendre leurs hommages au chef des Mormons et ratifier sous ses yeux la parole donnée sur leurs champs de bataille. Ces Indiens, bivaqués sur la grande place en face de notre hôtel, erraient tout le long du jour dans les rues de la cité pour admirer les palais des blancs et jeter des regards de convoitise sur les objets étalés dans les boutiques. On les voyait circuler tantôt solitaires, tantôt par petits groupes, tous dans des habits de peaux, et constamment armés de leurs flèches et de leurs arcs, quelques-uns même armés de rifles. Leur admiration était contenue, silencieuse, et nous avions lieu de nous étonner du soin qu'ils mettaient à ne laisser paraître aucun étonnement. Mais ils se montraient aussi bruyants la nuit qu'ils étaient muets durant le jour. Dès que le soir les avait ramenés à leur bivac, ils se mettaient à jouer, à danser, à chanter, à hurler comme des

animaux furieux, et leurs discordants concerts se prolongeaient souvent jusqu'à l'aurore. En les entendant au sein de l'obscurité, on se prenait parfois à rêver qu'on était à la merci de tribus féroces et sur le point d'être scalpé par elles. Les habitants du pays eux-mêmes, bien qu'ils fussent plus accoutumés que nous à ces scènes sauvages, ne pouvaient se défendre d'une certaine frayeur et fermaient instinctivement leurs portes.

La paix que célébraient à leur façon ces deux tribus terribles n'empêchait pas que dans le même temps, à quelques journées de marche seulement du Lac Salé, des Indiens ne donnassent de vives inquiétudes aux Mormons. Plusieurs elders venaient d'être massacrés dans un petit fort qu'ils avaient construit au milieu d'une plaine où ils projetaient de créer un établissement agricole. Deux individus échappés à ce massacre par le plus grand des hasards vinrent apporter la nouvelle de la mort de leurs frères et du pillage de leur matériel. Brigham s'émut, lança une proclamation et fit partir une vingtaine de cavaliers bien montés et armés en guerre, dans le but, sinon de châtier les meurtriers, au moins de leur imposer et de rechercher les causes de cet acte barbare. Comme il arrive presque toujours en pareil cas, il se trouva que les Indiens, en massacrant les elders, avaient voulu user de représailles contre les blancs en général et prétendu venger quelques hommes de leur tribu qui avaient été tués sans motif par des émigrants inconnus. C'est un fait digne de remarque que les naturels de cette partie de l'Amérique pratiquent la loi du talion comme elle existait du temps de Moïse, et comme elle est encore observée par plusieurs peuples islamiques. Il ne faut pas trop condamner cette coutume chez des races étrangères à notre civilisation ; cependant, on ne peut la constater sans être saisi d'une pro-

fonde horreur, surtout quand on songe que les Indiens ne se croient suffisamment vengés qu'après avoir versé trois fois autant de sang qu'on leur en a pris, car ils estiment que la vie d'un des leurs équivaut à celle de trois blancs. Assurément il est fort regrettable qu'ils prennent leur revanche là où ils la trouvent, le plus souvent même sur des innocents; mais pourtant nous ne saurions trouver étrange de leur part qu'ils rendent toute notre race solidaire des crimes de quelques-uns d'entre nous. Nous n'aurions certainement pas à nous plaindre s'ils prenaient leurs victimes expiatrices parmi les vrais coupables; mais devons-nous les vouer à un anéantissement complet parce que leur justice est un peu moins éclairée que la nôtre? D'ailleurs, ne les imitons-nous pas quelquefois en rendant toute une tribu responsable des actes de quelques particuliers? Le moyen d'arrêter ces flots de sang serait de nous surveiller nous-mêmes dans la personne de nos émigrants, trop souvent disposés à traiter les hommes du désert comme des animaux sur lesquels ils ont droit de vie et de mort. Toute cruauté, toute injustice commise par un blanc envers un Indien devrait être punie avec une rigueur inflexible. On arriverait par là à diminuer le nombre des griefs qui autorisent les Indiens à confondre toute notre race dans un même sentiment de haine et de vengeance impitoyable.

Ce n'est pas seulement sous les coups et sous les embûches des Indiens que les blancs peuvent succomber dans ces contrées de l'Amérique du Nord. On y rencontre aussi çà et là des renégats de la civilisation, apostés dans quelques coins des déserts, où ils attendent le voyageur au passage pour le dévaliser et même l'assassiner. Il y a dans certaines parties inhabitées de l'Utah quelques-uns de ces misérables blancs qui commettent, sous la protection en quelque sorte invio-

lable d'une solitude immense, des crimes qu'une passion haineuse attribue injustement aux Mormons. Ces derniers ont bien leur attention éveillée sur plusieurs de ces hôtes dangereux de leur territoire; mais jusqu'à présent leurs preuves de conviction n'ont point dépassé la certitude morale et leurs tribunaux n'ont pu sévir. On nous avait crus nous-mêmes pour un instant victimes de la cupidité des bandits de cette espèce. La lenteur que nous avions mise à nous rendre au Lac Salé avait fait craindre que nous n'eussions trouvé la mort en route, et les habitants de Carson Valley, qui nous supposaient assassinés par des traitants suspects établis dans la vallée du Humboldt, s'occupaient de former une compagnie destinée à suivre nos traces et à rechercher nos meurtriers, quand la nouvelle de notre arrivée à Great Salt Lake City vint arrêter ces préparatifs et dissiper les inquiétudes.

Cependant, nous étions tout à fait en sûreté au milieu des Mormons, et nous pouvions nous livrer à nos études sans être exposés ni nuit ni jour au danger des assassins. L'amitié que le pape nous avait marquée après un moment de défiance était partagée par son peuple et par les Gentils. Nous rencontrions partout un accueil empressé. Les Saints, qui avaient fini par voir en nous de grands personnages venus tout exprès d'Europe pour juger avec impartialité leur doctrine et peut-être l'embrasser, nous traitaient avec toute sorte d'égards et de respect, surtout depuis qu'ils avaient vu leur roi, leur bon père, comme ils disent, nous serrer cordialement la main et nous donner des témoignages publics d'estime et d'intérêt. Nous étions réellement heureux au milieu de ces braves colons, et nous éprouvâmes un sentiment de peine et de regret quand le moment fut venu de songer à les quitter pour ne les jamais revoir.

Nous fîmes rapidement nos préparatifs de départ. Le chemin que nous devions suivre pour gagner les côtes du Pacifique par le cœur de l'Utah, le Nouveau Mexique et la Basse Californie, nous ayant été représenté comme assez praticable, nous achetâmes un chariot léger et solide, qui avait été fabriqué à Saint-Louis et qui avait fait, disait-on, le voyage des plaines et des Montagnes Rocheuses avec une famille d'émigrants aisés. Il devait nous servir à transporter d'une manière moins embarrassante nos collections, nos provisions et nos bagages, en nous dispensant du travail long et pénible de charger et de décharger continuellement nos bêtes de somme. Nous ajoutâmes aussi à notre équipage deux puissantes mules de trait, qui nous coûtèrent 1,500 fr. Les vivres que nous emportions avaient été calculés pour un voyage de six semaines, sans tenir compte du temps que nous passerions dans les établissements mormons qui s'échelonnaient le long de notre route sur une distance d'environ cent lieues, et où nous espérions trouver des objets de ravitaillement.

Le pauvre George ne devait point nous accompagner. Ce n'était pas pourtant qu'il ne désirât vivement de partir avec nous, et qu'il ne nous demandât avec instances de lui conserver ses fonctions de veilleur et de cuisinier. Mais le souvenir toujours vivant des misères, des ennuis, des retards, des impatiences et des dangers qu'il nous avait causés par sa nature rebelle aux exigences les plus ordinaires de la vie de voyage, nous empêcha d'écouter la voix du cœur qui nous disait de ne pas l'abandonner. La prudence, vertu quelquefois douteuse sous le masque de laquelle se cache souvent l'égoïsme, et l'expérience, dont les leçons parfois trop sévères émoussent la sensibilité, nous commandaient impérieusement de ne pas nous embarrasser d'un obstacle réel à la rapidité

et à la sûreté de notre course à travers un pays aussi vaste que dangereux. Il nous était cependant bien pénible de laisser George dans la contrée lointaine où nous l'avions amené, et par intervalles cette idée nous donnait des remords. Nous nous disions, pour nous absoudre à nos propres yeux, qu'il y avait plus d'humanité à nous séparer de lui dans un grand centre de population, que de nous exposer à l'abandonner en route après avoir couru à cause de lui toute sorte de dangers sérieux. D'ailleurs, comme il songeait à retourner en France, la voie lui était ouverte et plus courte par Saint-Louis et New-York, que par Los Angeles, où nous aurions été de toute manière forcés de le quitter. Nous le laissâmes donc au Lac Salé après une mûre délibération; mais ce ne fut pas sans un regret au cœur, ni sans emporter de son caractère et de sa probité une estime très-grande, parfaite, que ne pouvait altérer le souvenir des embarras qu'il nous avait suscités, et dans lesquels nous savions très-bien que sa volonté n'avait eu aucune part. Ce n'était pas par l'absence de qualités morales qu'il nous était antipathique, mais par un vice de sa constitution. George se résigna. Dans la capitale des Mormons, où il avait retrouvé, depuis son arrivée, toute l'énergie dont il était capable, il avait la valeur d'un homme ordinaire, et il put dès avant notre départ se mettre à travailler chez un fabricant de produits chimiques. En le voyant accepter bravement sa nouvelle position, nous éprouvâmes comme un soulagement aux inquiétudes que nous causait son avenir, et nous nous fîmes un devoir de lui donner tous les encouragements qui dépendaient de nous [1].

1. Nous ignorons par quelles épreuves George a eu à passer depuis notre séparation. C'est en vain que nous fîmes à son sujet des recherches à Washington, en 1857. Nous rencontrâmes bien là des personnes qui l'avaient connu à Great Salt Lake City, mais elles ne purent nous donner

Le sort de George était fixé en ce qui nous concernait: il devait renoncer à partager nos aventures. Cependant il était écrit que nous ne partirions pas seuls, et que pour avoir échappé à Charybde nous n'éviterions point Scylla. L'addition de deux mules au groupe déjà considérable de nos animaux, l'introduction d'un chariot dans nos équipages et les conseils peut-être intéressés du grand juge, nous déterminèrent à prendre à notre service deux Américains fort bien recommandés et qui se disaient habitués aux travaux comme à la vie du désert. L'un, fils d'un prêtre universaliste, s'appelait Huguenot. C'était un homme de trente ans, gros, grand, fort, ne connaissant que les lettres de l'alphabet et sachant à peine écrire son nom, mais d'un caractère doux et aimable. Ce fut lui que M. Brenchley engagea pour être son domestique. L'autre, celui qui m'échut en partage, était un peu plus âgé, petit, maigre, nerveux, et par-dessus tout affreusement louche. Il s'appelait Henry. C'était un garçon fort intelligent, aussi instruit que son camarade était ignorant; mais d'un naturel désagréable, plein d'amour de sa mince personne et vaniteux de sa science. Tous deux étaient de libres penseurs, quoique de nuances différentes. Tandis que Huguenot ne croyait à rien, pas même à la vertu des auteurs de ses jours, Henry était de l'école la plus avancée des panthéistes allemands et ne croyait guère non plus à la vertu, quoiqu'il fût beaucoup moins cynique. Ils avaient déjà fait l'un et l'autre la route que nous avions devant nous, et c'était cette considération surtout qui nous avait décidés à nous les

le moindre renseignement sur sa manière de vivre chez les Mormons. Nous ne savons ni quand ni comment il a quitté l'Utah; seulement, nous avons appris tout dernièrement qu'il se trouvait, au printemps de 1859, dans le nord de la Californie, où il s'était associé à une petite compagnie de mineurs.

attacher. Ils pouvaient nous être d'un grand secours en nous servant de guides, et, de plus, ils devaient tour à tour conduire le wagon et se partager le soin des animaux.

A ces deux esprits forts nous adjoignîmes, en qualité de cuisinier, un jeune Breton du nom de Victor Diguet, qui était venu nous supplier de le retirer d'entre les Mormons qu'il détestait de toute son âme, et chez lesquels il avait été forcé de faire une longue étape faute de moyens pour achever sa course vers la Californie. Victor, charpentier de son état, avait été matelot et appartenait à l'inscription maritime. Au commencement de la guerre de Crimée, dans laquelle se trouvait un de ses frères, il s'était expatrié pour se soustraire à une levée en masse qu'il redoutait par peur d'aller exposer sa vie contre les Russes. Après avoir gagné quelque argent en Angleterre, ensuite à la Nouvelle-Orléans, il s'était mis en route pour l'Eldorado à la suite d'un convoi de Saints qui se rendaient au Lac Salé, et qui lui donnaient ses vivres en échange du soin qu'il prenait de leur bétail. Il était en Utah depuis plusieurs mois, gagnant maigrement sa vie tout en travaillant beaucoup, et ne sachant quand se terminerait cette halte involontaire. C'était un homme petit, sec, d'une santé robuste, habitué à toutes les misères, connaissant, comme tous les matelots, mille petits métiers utiles, et, de plus, d'un caractère fort gai, enfantin même. Nous jugeâmes qu'il y avait là pour nous une bonne fortune en même temps qu'une occasion de faire une bonne action, et nous nous empressâmes de combler les vœux de Victor en le prenant avec nous.

Ces trois domestiques, sur lesquels nous avions eu le tort de trop compter, étaient en toutes choses, moins l'honorabilité, supérieurs à George. Ils étaient réellement forts et capables de supporter de grandes fatigues, à la condition

d'être bien nourris. Cependant ils nous causèrent des ennuis continuels et d'une nature à laquelle nous n'avions pas songé. Disons-le tout de suite, le peu de services qu'ils nous rendirent furent loin de compenser les ennuis qu'ils nous occasionnèrent. C'était une guerre perpétuelle entre eux. Huguenot et Henry prétendaient que Victor devait se plier à tous leurs ordres, sans doute parce que le bon naturel de celui-ci leur avait fait croire qu'il se laisserait facilement mener, et peut-être aussi parce que, comme tous bons Yankees, ils se croyaient de race supérieure; mais l'orgueil de Victor se révoltait, avec raison, contre des prétentions aussi extravagantes. La discorde était continuellement à l'ordre du jour. Notre intervention, souvent requise, n'avait que des résultats fugaces. Les querelles, les injures, les menaces, se renouvelaient sans cesse, et nous en souffrions beaucoup. Victor cependant comprenait sa position vis-à-vis de nous mieux que ne le faisaient les deux autres; mais, entraîné jusqu'à la passion par un sentiment d'amour-propre national blessé, il ne laissait guère échapper une occasion de taquiner ses égaux, et les coups qu'il leur portait nous nuisaient plus qu'à eux. Il alla même assez loin pour nous donner un moment l'idée de l'abandonner au milieu de la route, et il fallut de notre part un grand effort de patriotisme pour n'en pas venir à cette extrémité. Nous ne pouvions pas songer à nous défaire des deux autres, qui étaient pourtant la cause de tout le mal, mais qui avaient su faire pencher le droit de leur côté : c'étaient des gens sans principes, qui auraient fait bon marché de notre vie dans un pays où ils n'avaient à craindre aucun témoin. Force nous était de les ménager plus que l'espiègle Victor. L'un d'eux surtout nous était devenu singulièrement à charge : imbu des préjugés pédantesques que nourrit une certaine classe d'Américains à l'égard des en-

fants de l'Europe, il nous traitait avec des airs d'égalité qu[illegible] nous paraissaient une insupportable arrogance. Il en étai[illegible] même arrivé à nous appeler simplement par notre nom [illegible] comme il faisait avec ses camarades. Nous dûmes supporte[illegible] ces petites contrariétés avec patience, et c'est ce que nou[illegible] fîmes pour notre bien et surtout pour le succès de notr[illegible] voyage. Les Américains ne sont point nés pour être dome[illegible] tiques; l'égalité chez eux est prise à la lettre. Si vous voul[illegible] des *aides*, comme ils s'appellent, ou bien des camarades, [illegible] peuvent vous servir à merveille; si vous ne voulez pas pr[illegible] diguer votre intimité, et que vous n'ayez besoin que de s[illegible] viteurs, Dieu vous garde des Américains! Nous devi[illegible] entrer dans ces détails avant de nous mettre en route, [illegible] de n'avoir pas à raconter tous les jours les mêmes scène[illegible] ménage.

Une autre personne encore, une femme allemande, nous fit demander l'autorisation de se joindre à notre caravane. C'était une Sainte que nous n'avons jamais vue, mais qui paraissait être la femme unique d'un homme avec qui elle se souciait peu de vivre; et, pour cette dernière raison, elle désirait se retirer en Californie. A cette demande, au moins importune, nous répondîmes par un refus net, nous appuyant sur ce raisonnement, que nous ne devions pas nous exposer à la colère des Mormons pour rendre un service douteux à une femme qui ne nous intéressait ni par l'histoire de ses malheurs, ni par aucune espèce de relation.

La veille de notre départ, nous allâmes prendre congé du prophète. Il nous reçut avec bonté et avec dignité dans son cabinet de gouverneur, où il était occupé à corriger les épreuves d'un sermon qu'il publiait dans le *Deseret News*. Son Excellence nous entretint longtemps avec un agréable sourire sur les lèvres, nous donna des renseigne-

ents sur la route que nous devions suivre, appela notre
ention sur quelques points intéressants par lesquels nous
ions à passer, nous donna des avis sur le genre de pro-
ions que nous devions choisir et sur la manière de nous
nporter vis-à-vis des Indiens. Il nous serait impossible de
e qu'il y eût, dans ce que le pape mormon nous dit des
ations paternelles qu'il entretient avec les Indiens ou La-
nites, le moindre calcul politique en vue, tant sa solli-
ude à leur égard nous parut profonde et désintéressée.
e sont des enfants, nous dit-il; il faut les traiter comme
. Nous ne leur sommes supérieurs que par la maturité
nous a donnée la civilisation, et nous ne pouvons, sans
iquer cette supériorité, déployer contre eux la sévérité
geresse que nous devons réserver pour des frères cor-
ipus et transfuges. C'est pour les Indiens que le Christ
ait cette prière : *Pardonnez-leur, car ils ne savent ce
ils font!* » Nobles paroles, bien dignes d'un meilleur
phète! Le pontife nous demanda ensuite ce que nous
sions de son peuple. Je lui répondis avec franchise :
ai admiré beaucoup de choses dans votre empire, et sauf
quelques points, comme la polygamie, par exemple, votre
ple a toute mon estime. » Il se mit à rire et se contenta de
ondre : *Vous vous y ferez*. Puis il nous dit qu'il espérait
nous reviendrions quelque jour en Utah, et qu'alors, ses
structions étant terminées, il se ferait un plaisir de nous
ntrer plus d'hospitalité qu'il n'avait pu le faire dans son
tis envahi par les ouvriers. Après que nous nous fûmes
né de chaudes poignées de main d'adieu, à la manière
francs-maçons, il leva spontanément les bras comme
r chanter la préface, et prononça gravement ces paroles :
« *Dieu vous bénisse et vous fasse marcher dans les sen-
s de la lumière et de la vérité!* Dans cette formule de

bénédiction, le pontife sut mettre tant d'onction et de bonhomie, que nous nous retirâmes parfaitement convaincus de la sincérité de sa foi. En même temps, nous éprouvâmes ce qu'ont éprouvé tous ceux qui connaissent Brigham Young, c'est-à-dire une sorte d'attraction sympathique, merveilleuse, que certaines natures ont le privilége d'exercer sur ceux qui les approchent. On ne peut se séparer de Brigham sans emporter une impression durable mêlée de respect et d'affection, tant il est vrai que la conviction unie à la bienveillance contribue à captiver les cœurs! Je ne doute pas un instant que, si je me fusse trouvé dans un moment pareil et dans des circonstances semblables en face de l'imposteur Joseph Smith, je n'eusse cru immédiatement à une comédie, et ne fusse parti d'un éclat de rire. Avec Brigham, il en fut tout autrement; nous trouvâmes son acte sérieux, vénérable, et, loin d'être tentés d'en rire, nous n'en éprouvâmes qu'un regret plus amer de voir cet homme remarquable tombé dans une telle erreur.

Quand les Mormons apprirent que leur pape nous avait donné sa bénédiction malgré notre qualité de Gentils, ils nous élevèrent dans leur esprit au plus haut degré de considération. Nous étions devenus à leurs yeux des gens privilégiés, inviolables en quelque sorte. Beaucoup disaient que Brigham ne nous avait bénis que parce que Dieu lui avait révélé que nous étions destinés à entrer dans le troupeau des Saints. Les moins téméraires prophétisaient qu'à l'aide d'un talisman comme la bénédiction du pontife, nous pouvions errer sur toute la surface du globe sans avoir à redouter le moindre accident fâcheux. Quelle que dût être dans l'avenir la vertu de ce talisman, il est certain que dans le présent nous en voyions bien quelque chose dans le respect qui nous entourait.

Ce fut là sans doute aussi une des causes qui nous valurent la visite du préfet de police, M. Heywood, et l'offre toute gracieuse que nous fit ce haut fonctionnaire d'une escorte pour nous accompagner jusqu'à Fillmore, afin de nous protéger contre les Indiens redoutables qui se tiennent ordinairement sur les bords de la rivière Sevier. Après nous être bien fait renseigner sur tous les points du passage dangereux qu'on nous signalait, nous crûmes que nous pouvions affronter seuls les chances, peu probables du reste, d'une attaque, et nous n'acceptâmes pas les moyens de protection qui nous étaient si libéralement proposés.

Il ne nous restait plus qu'à régler nos comptes. Toutes nos dépenses, pendant une résidence de trente et un jours, montèrent à la somme de treize mille francs. Ce chiffre fabuleux demande quelques détails pour être compris. D'abord il ne faut pas s'en servir comme d'un argument contre l'hospitalité des Mormons, car nos principaux fournisseurs étaient des Gentils. Et d'ailleurs, sur un point aussi reculé, tout ce qui vient des États-Unis ou de l'Europe se paie au poids de l'or. Indépendamment de cette cause, une sorte de famine régnait en Utah par suite des ravages des sauterelles, ainsi que nous l'avons déjà dit. Le grain, le pain, les légumes, étaient hors de prix. La nourriture de nos animaux, pour laquelle nous n'avions rien voulu épargner afin de réparer leurs forces pour un long et difficile voyage, nous revenait à cent francs par jour; c'était énorme, mais nécessaire. L'acquisition d'un wagon, de harnais, de deux mules et de quelques hardes, représentait aussi un chiffre assez rond. Quelques cadeaux pour les Indiens, les provisions pour la route, comptaient également pour quelques écus. Restaient enfin les frais de notre nourriture et de notre logement, que le juge pensait à bon droit ne pas devoir être estimés au-

dessous de ceux de nos animaux, et qu'il éleva en raison de la différence qu'il mettait entre eux et nous. Somme toute, pour avoir payé peut-être un peu largement l'hospitalité du juge, nous rendrons à nos autres fournisseurs la justice de dire qu'ils nous ont traités fort honnêtement; ce que nous ne pourrions pas dire de tous les pays moins perdus où le sort ou notre volonté nous a conduits.

Dans la matinée du vendredi 26 octobre 1855, nous quittâmes à grand bruit l'hôtel du juge Kinney. Nous avions en tout douze animaux de trait et de selle : quatre étaient montés par nous et par nos gens, quatre étaient attelés à notre chariot, et les quatre autres, qui devaient servir de rechange, suivaient en liberté. Notre équipage était magnifique pour le pays, et l'admiration qu'il excitait sur notre passage dans les rues de la ville nous inspirait autant de fierté qu'en eussent pu ressentir des fermiers se rendant au marché. Nos harnais tout neufs et bien graissés, notre wagon fraîchement peint et recouvert d'une toile sans tache, tout cela nous donnait un air de luxe qui plaisait aux yeux. Nos mules, bien repues et soigneusement brossées, faisaient les coquettes d'une façon ravissante. Djémi n'avait pas grandi, mais elle s'était encore embellie. On eût dit que la gaillarde avait le sentiment de sa beauté, tant elle affectait de se donner des airs aristocratiques. Campora était fière comme une grande dame, un peu pédante même dans la mesure compassée qu'elle mettait dans sa marche comme dans son trot. Jack, le plus intelligent des mulets, avait conservé ses yeux pleins d'âme, et restait fidèle comme un chien à son maître : il ne lui manquait que de pouvoir exprimer par la parole ce que ses regards semblaient vouloir dire. Riley, malgré la graisse qu'il avait faite, n'avait rien perdu de son œil féroce ni de sa nature rétive. Il était au fond

moins méchant qu'il n'en avait l'air, et l'on se prenait à rire de son terrible regard quand on l'avait observé pendant quelques minutes. Nos autres bêtes, y compris les deux nouvelles mules gigantesques, avaient également bonne mine et bonne tournure, mais toutes leurs qualités n'étaient que physiques. C'étaient des natures indifférentes, quoique utiles. Le plus insignifiant de tous les êtres que nous emmenions était un chien mormon. On n'aurait pu dire à quelle variété il appartenait, et l'on pouvait croire qu'il tenait un peu de toutes les races, tant il y avait chez lui un mélange de toute sorte de sang. Il n'avait pas plus de qualités morales que de qualités physiques. C'était le chien le plus apathique et le plus insensible qu'il fût possible d'imaginer. Nous avions pensé qu'il nous servirait la nuit en nous prévenant du bruit ou de l'approche du danger; mais c'était le plus grand dormeur de la caravane et aussi le plus poltron. Sa voix ne se faisait jamais entendre. Nous l'appelâmes Tigerlès le premier jour à cause de l'office qu'il devait remplir; quand nous connûmes sa nature lâche, paresseuse, endormie, nous lui laissâmes le nom par ironie.

Notre première halte eut lieu dans la ville même, chez MM. Livingston et Kinkead, où nous devions prendre nos provisions. Notre wagon brut pesait cinq cents kilogrammes; chargé de nos provisions et de nos collections, son poids s'éleva à huit cents : c'était assez pour les chemins que nous avions à suivre. Quelques modifications durent être apportées à nos harnais. Cette nécessité et le retard causé par le chargement nous déterminèrent à accepter le dîner que nous offrait avec instances le juge Kinney. Nous eûmes un festin improvisé où le vin de Champagne et le wiskey coulèrent assez largement. Le juge nous remit de son propre mouvement une lettre où il nous exprimait sa sympathie et son

regret de nous voir partir. C'était une attention tout américaine qui devait nous servir au besoin de lettre de recommandation à notre arrivée dans la Californie du Sud; et ce passe-port, qui nous était bien délivré gratis, mais que nous n'oserions pas appeler gratuit, avait au moins le mérite de ne nous avoir coûté aucune démarche.

Quand nous fûmes tout à fait prêts, il était quatre heures et demie. On nous engageait à ne pas nous mettre en route à une heure aussi avancée, et nous nous serions assez volontiers laissé gagner, si ce n'eût pas été un vendredi. Contrairement à l'opinion reçue, nous croyons que le vendredi n'est pas un jour néfaste, et même, si nous devions attribuer une influence quelconque à ce jour, nous lui en attribuerions une très-favorable, car presque toutes nos entreprises importantes ont eu un vendredi pour point de départ, et toutes ont tourné à bien.

Nous partîmes donc vers cinq heures. La foule de nos amis et connaissances encombrait la rue. Nous causions un véritable événement. Comme nous nous mettions en mouvement, une Sainte inconnue, par les soins de laquelle nos animaux avaient déjà été ornés de fleurs, nous envoya un bouquet de dahlias, d'œillets, de pensées et de géranium, arrosé d'un flacon de senteurs. Cette gracieuse surprise, que nous étions loin d'espérer sur une terre de sel, nous fut très-sensible, et nous y vîmes un symbole d'estime jeté au voyageur sur sa route par une main sympathique. Nous nous mîmes en route avec ces fleurs fièrement attachées à nos chapeaux. A la gaieté qui avait précédé le départ succéda bientôt la tristesse que tout homme éprouve en quittant les lieux où il a vécu quelque temps. Ce sentiment pénible, qui s'empare de l'âme et l'oppresse au moment où nous nous séparons peut-être pour toujours de personnes qui ont gagné notre sympathie

sur une plage étrangère et lointaine, est quelquefois si profond qu'il suffirait à nous retenir enchaînés aux lieux que nous voulons quitter, s'il n'était en même temps accompagné d'un autre sentiment également pénible, celui de la brièveté de la vie, qui corrige l'amertume de l'autre par une amertume d'un genre différent, en criant au voyageur : marche! marche! la jeunesse passe vite, et le monde est grand!

Henry conduisait notre attelage, tandis que nous chevauchions en arrière, tout en veillant sur ceux de nos animaux qui suivaient en liberté. Le chemin que nous foulions s'étendait à travers la plaine. Il était large, plat, beau et couvert de poussière. Les deux mamelons gigantesques qui dominent la vallée à l'est se doraient des feux du soleil couchant. La nuit fut bientôt venue, mais comme elle n'était pas sombre, nous voyions suffisamment notre chemin poudreux, que nous suivions tout en agitant dans nos esprits des pensées mélancoliques. Notre attelage, qui paraissait aller parfaitement au début, ne tarda pas à nous causer de l'embarras. Deux de nos mules seulement étaient habituées à la voiture, et il fallait y former les autres. Ce n'était pas chose facile que de leur faire conserver l'ensemble du pas. Souvent celles de l'avant s'élançaient sous le coup de fouet du conducteur, quand les autres s'arrêtaient avec entêtement. Un trait cassa dans un de ces défauts d'ensemble. Henry, bientôt fatigué par ses animaux indociles, céda la place à Huguenot qui, bien que plus patient, ne réussit guère mieux. Nous vîmes au bout de quelque temps que nos deux automédons n'avaient jamais conduit en rênes et qu'ils étaient plus habitués à marcher à côté de leurs bœufs ou de leurs chevaux de trait qu'à les diriger du haut d'un siége.

Nous passâmes à travers le village de Big Cottonwood, situé sur un ruisseau bordé de peupliers et de saules, et nous

poursuivîmes notre course assez lentement jusqu'à Little Cottonwood, où nous avions résolu de passer la nuit. Nous campâmes là sur les bords de la route, vers neuf heures, à environ quatre lieues de Great Salt Lake City, et tout près de la maison d'un fermier qui nous procura du foin et du maïs pour nos animaux avec beaucoup de répugnance, tant il craignait que nous ne le payassions pas. Nous achetâmes un tronc d'arbre, que nous fendîmes et dont nous allumâmes un grand feu auprès de notre wagon. Victor se mit à faire rapidement la cuisine et nous nous attablâmes sur la terre pour prendre notre souper.

A peine étions-nous installés en plein air que nous vîmes arriver sur nous à fond de train deux carrosses élégants, qui s'arrêtèrent tout à coup. C'étaient nos amis du Lac Salé qui venaient nous faire leurs derniers adieux à notre premier campement. D'autres arrivèrent ensuite à cheval. Dans cette agréable surprise nous vîmes une preuve que les sentiments que nous avions éprouvés en partant étaient partagés, et nous en ressentîmes une douce joie. Il y avait là, entre autres, le grand juge Kinney, le général Burr, l'honorable W. Babbitt, secrétaire d'État, qui depuis fut massacré par les Indiens à l'est des Montagnes Rocheuses; M. Bell, M. Kinkead; notre vieille connaissance, le missionnaire Lawson; M. Bolton, l'ex-apôtre de Paris; M. P. O Rockwell, le célèbre ami de Joseph Smith. Ils apportaient avec eux un gallon de wiskey, plusieurs jeux de cartes et un échiquier. Nous passâmes fort gaiement la nuit à la belle étoile, autour de notre feu, les uns jouant, les autres chantant, d'autres encore causant, tous faisant de nombreuses libations. Victor fit des crêpes et chanta des chansonnettes. M. Bolton, qui s'était trouvé à Paris lors du coup d'État, nous racontait mille choses qui étaient nouvelles pour nous, quoique déjà vieilles pour le reste du

monde. Par galanterie, sans doute, il nous chanta la Marseillaise comme un écho de la patrie; puis ensuite il nous chanta un hymne à la gloire de Joseph Smith, et enfin il entonna les louanges de l'Utah, que nous traduisons comme un spécimen de chant national mormon.

I

L'Utah, ohé! voilà le pays qu'il me faut!
Il est entre les monts et la grande mer Pacifique.
Les Saints peuvent vivre en paix
Et goûter les douceurs de la liberté
En Utah. Ohé! voilà le pays qu'il me faut!
Ohé! voilà le pays qu'il me faut! *(bis.)*

II

Nous irons y planter notre étendard.
Nous irons en Utah célébrer notre jubilé,
Là où fleurit un éternel printemps,
Sur une terre de vie et de liberté,
Avec les moutons d'Utah. Ohé! voilà le pays qu'il me faut!
Ohé! voilà le pays qu'il me faut! *(bis.)*

III

Brisons nos fers, brisons le joug des Gentils.
Assez longtemps ils nous ont enchaînés : secouons-les.
Non! Jacob ne courbera plus la tête :
Désormais il sera grand et libre
En Utah. Ohé! voilà le pays qu'il me faut!
Ohé! voilà le pays qu'il me faut! *(bis.)*

IV

Avec Dieu pour roi nous régnerons en triomphe.
L'hosanna retentira dans les plaines, les collines, les vallées.
Nos tours et nos temples pourront s'élever
Sur les bords de la grande mer Pacifique,

En Utah. Ohé! voilà le pays qu'il me faut!
Ohé! voilà le pays qu'il me faut! *(bis.)*

V

Nous ferons alliance avec notre cousin Lemuel [1];
Nos tentes couvriront la belle terre de Sion.
En attendant, nous les dresserons
Sur les rivages de la grande mer Pacifique,
En Utah. Ohé! voilà le pays qu'il me faut!
Ohé! voilà le pays qu'il me faut! *(bis.)*

VI

Hâtez-vous, frères, de partir avec moi.
Allons planter notre glorieux drapeau, élever un temple.
Nous convoquerons toutes les nations
A goûter la liberté sous notre étendard
En Utah. Ohé! voilà le pays qu'il me faut!
Ohé! voilà le pays qu'il me faut! *(bis.)*

Jamais nuit de bivac ne passa plus gaiement. Le vieux général Burr lui-même semblait s'être rajeuni, et l'on eût dit qu'il se croyait d'autant plus obligé de se mettre en belle humeur qu'il avait épousé une Française, et que pour cette raison il me regardait comme un quasi-compatriote. Le fermier qui nous prêtait ses verres et nous vendait des chandelles et du bois était le seul homme qui ne fût pas heureux. Il errait avec inquiétude autour de notre groupe bohême, comme s'il eût craint que nous ne fussions des voleurs. Il nous fit beaucoup rire en répétant à différents intervalles qu'il avait des doutes dans l'âme (*dubiety in my mind*) à notre sujet. L'honorable Babbitt surtout riait à cœur joie de

1. Par antonomase, pour les Indiens ou Lamanites. Lemuel était un frère de Nephi, dont il est parlé dans le Livre de Mormon.

la méfiance de ce sauvage européen qui tremblait d'être volé par une société dans laquelle se trouvait le juge suprême du territoire. Un peu avant l'apparition du jour, nos aimables visiteurs reprirent le chemin de la ville, à l'exception de M. Rockwell, qui voulut nous rester jusqu'à ce que nous eussions levé notre camp.

Rockwell est un personnage assez connu dans l'histoire des Mormons pour que nous disions un mot de lui. C'est un homme sans instruction aucune et d'une intelligence fort ordinaire; mais en même temps c'est un homme fort aimable, fort poli, aux manières excessivement distinguées et remarquables de gentillesse. Sa physionomie est imposante et marquée d'un cachet aristocratique qu'on retrouve dans ses mains petites, potelées, blanches et bien faites. On l'accusa sans preuves, et beaucoup de monde persiste encore à l'accuser d'avoir tiré en mai 1842 un coup de pistolet sur le gouverneur L. W. Boggs, du Missouri. Nous ne trancherons la question ni d'une façon ni de l'autre. Rockwell est une âme passionnée dans la haine comme dans l'amitié. L'attachement qu'il avait voué à Joseph Smith a pu le porter à désirer et à chercher la mort d'un des plus grands ennemis des Mormons. Le fanatisme et l'affection ont pu guider le bras de Rockwell dans cet acte condamnable, et peut-être qu'un jour l'Église le vénérera pour cela comme ailleurs on vénère la mémoire de Judith. Ce qui nous paraît certain, c'est que Rockwell est incapable de faire le mal sans croire qu'il fait le bien; nous en sommes si convaincus que nous nous fierions à lui corps et biens sans la moindre crainte. C'est un lion sous la peau d'un agneau, nous le savons; mais c'est un lion brave et généreux, plein de cœur et de grandeur, susceptible des plus magnifiques dévouements, capable de se sacrifier pour quiconque a gagné son estime, sans exception de sectes

ou de personnes, juifs, païens, musulmans, mormons. Il est de la souche d'où sortent les héros, et si le sang des héros pouvait se reconnaître aux traits de la physionomie et aux qualités du cœur, on jurerait qu'il y a en lui des traces d'une haute origine. C'est lui qui se présente toujours partout où il y a une mission périlleuse à remplir, un crime à venger, un sacrifice à faire pour venir au secours d'un opprimé. C'est lui qui voulait à Carson Valley se mettre à la tête d'une compagnie de volontaires, pour aller venger notre mort supposée ; et cependant il ne nous connaissait pas alors, mais notre audace, notre témérité, en nous exposant seuls dans les déserts, l'avaient ému et nous avaient fait prendre place dans son affection. Il nous offrit de nous escorter jusqu'en Californie, et si nous eussions accepté, il serait venu, heureux et content, sans songer le moins du monde à un profit quelconque, fier de pouvoir nous montrer son dévouement.

Dès que le soleil fut levé, nous nous disposâmes à partir. Le fermier, qui avait été sur pied toute la nuit de peur de perdre son aubaine, fut si rassuré en voyant nos écus le matin, qu'il se montra fort empressé de mettre toute sa maison à notre disposition. Ce qui parut lui plaire par-dessus tout, c'est que nous consentîmes à lui céder sept bouteilles à raison de quinze sous l'une : c'était pour rien dans un pays où l'on n'a pas encore de verreries. Victor ramassa ses casseroles, nous attelâmes quatre nouveaux animaux à notre chariot et nous partîmes en recevant les souhaits et les adieux de Rockwell.

M. Brenchley monta sur le siége et prit les rênes qu'il sut tenir d'une main plus ferme et plus habile que nos deux automédons. Ce fut un bonheur pour nous que mon compagnon ajoutât à ses nombreux talents une connaissance approfondie de l'art de gouverner les animaux, car des deux

hommes que nous avions engagés en partie dans ce but il était évident que ni l'un ni l'autre n'étaient à même de s'acquitter convenablement d'un emploi si rude dans les contrées que nous avions à parcourir. Ce n'était pas une chose facile, en effet, de guider un attelage de quatre animaux aussi peu dompté que les nôtres à travers des déserts et des montagnes, à travers des marais et des rivières, sur un parcours de plus de trois cents lieues. Cela requérait une vigueur et une adresse qui ne sont pas données à tout le monde, mais qui se trouvaient admirablement réunies chez M. Brenchley. Aussi se réserva-t-il la tâche de conduire notre chariot jusqu'à sa destination, sans vouloir s'en démettre ailleurs que dans des passages faciles.

En sortant de Little Cottonwood, nous traversâmes une petite rivière sur les bords de laquelle, malgré l'état avancé de la saison, on voyait encore des saules garnis de feuilles, un *Hydrocotyle*, un convolvulus, quelques synanthérées vulgaires et un petit jonc voisin du *Juncus bufonius*. Nous entrâmes ensuite dans une plaine inculte et aride, au milieu de laquelle était tracé le chemin poudreux que nous suivions. On ne voyait là d'autres végétaux qu'un humble opuntia très-épineux, sur lequel on n'aurait pu marcher avec des chaussures légères sans se blesser les pieds. La nudité du sol, qui n'offrait rien à notre observation, nous faisait porter les regards sur les montagnes que nous avions à notre gauche, à la distance de quelques milles, et qui nous présentaient à chaque instant des aspects nouveaux. Vers midi nous fîmes une halte à Willow Creek, près d'un petit groupe de maisons. Ne trouvant qu'une eau bourbeuse dans un marais du voisinage, nous nous dirigeâmes sur l'habitation la plus prochaine dans l'espoir de nous y désaltérer; mais un gros chien nous en défendit l'approche, et à l'aspect

de nos barbes les jeunes filles effrayées fermèrent leurs portes. Une pauvre vieille toute courbée, qui filait tranquillement sa quenouille dans l'intérieur, jeta les regards par la fenêtre, entendit notre demande et nous apporta d'un pas chancelant un cruche d'eau que nous vidâmes sur les bords d'une haie qui servait de barrière à la maison.

A deux heures, nous reprîmes notre course, toujours au milieu d'un terrain aride et qui faisait contraste avec les cultures que nous découvrions à distance au pied des montagnes. Après avoir marché quelques heures sur un chemin légèrement ascendant, nous nous trouvâmes rapprochés du Jourdain, qui coulait à notre droite au fond d'un large ravin dont les bords sont si escarpés qu'il nous paraissait impossible d'y descendre. L'aspect de l'eau courante ne faisait pourtant qu'aiguiser la soif qui nous dévorait. Un jeune berger nous indiqua la position d'une source peu écartée du chemin; mais l'eau en était si sale et si nauséabonde, que nous renonçâmes à nous y désaltérer. Le bassin de cette source était tout couvert d'une poudre noire, très-fine, qui n'était autre chose que du fer. La route était fort belle et paraissait assez fréquentée, bien que nous n'y rencontrassions personne. Une nouvelle vallée s'ouvrait devant nous à quelque distance, et nous eûmes bientôt atteint une sorte de col d'où nous découvrîmes vers le soir la belle nappe d'eau du lac Utah. Quand la nuit fut venue, nous nous trouvâmes dans un endroit trop aride pour y camper, et nous continuâmes à chevaucher jusqu'à la petite ville de Lehi, située non loin du lac, et où nous entrâmes à neuf heures et demie.

Nous nous établîmes au milieu de la rue, sans nous donner la peine de chercher une auberge que nous n'aurions peut-être pas trouvée. Nos hommes achetèrent du bois, du

fourrage et du grain, et dès que nos animaux, attachés aux poteaux qui formaient le mur d'un jardin, eurent reçu leur pitance, nous allumâmes un feu sur lequel Victor fit la cuisine et à la clarté duquel nous écrivîmes nos notes. Nous n'étions pas arrivés depuis une heure que déjà toute la ville le savait. Beaucoup de curieux accoururent pour nous voir; je crois même qu'il y en eut qui se réveillèrent tout exprès pour se joindre aux premiers, et nous fûmes littéralement assaillis par une troupe de garçons qui paraissaient d'autant moins disposés à s'aller coucher que, le lendemain étant un dimanche, ils ne se sentaient pas pressés de prendre du repos. Je ne sais pour qui ces flâneurs nous prenaient, mais ils témoignaient une singulière envie d'être mis au courant de tout ce qui nous concernait; et le sommeil qui appesantissait nos paupières fatiguées ne nous disposait guère à les contenter. Cependant, plus nous les rebutions, plus ils paraissaient tenir à nous arracher des confidences. Tous nos mouvements étaient épiés, et il nous était impossible de dire un mot sans être entendus, sans que nos paroles fussent commentées, de même que nous ne pouvions faire dix pas sans être suivis. Je recommande aux gouvernements qui trouveraient trop coûteux l'entretien d'une police de s'en remettre pour ce soin à l'indiscrétion des gamins : ils peuvent être sûrs de trouver en eux des agents zélés, sinon perspicaces. Il était deux heures du matin, que ces oisifs nous importunaient encore. Nous imaginâmes de nous coucher, dans l'espérance que ce serait un moyen poli de les congédier. Plusieurs restèrent et s'étendirent sur la terre à côté de nous, où ils se mirent à ronfler d'une façon qui nous parut d'autant plus impertinente que nous en étions empêchés de dormir. D'autres, s'apercevant que nous étions éveillés, continuaient leurs questions, auxquelles nous ne répondions que par mono-

syllabes. Nous étions bien tentés de les inviter à déguerpir, mais c'eût été un abus de pouvoir : la rue appartient à tout le monde, et certainement sur leur terre ils y avaient autant de droit que nous. A l'aurore, ce furent de grandes personnes qui arrivèrent. Nous fûmes de nouveau accablés de questions, si bien que nous prîmes le parti de n'y plus répondre. Autant je conçois et aime la curiosité intelligente, autant je trouve détestable une curiosité banale. Celle-là vous plaît, souvent même vous instruit, et toujours vous occupe agréablement; celle-ci vous accable, vous ennuie, vous agace. Il y eut des gens qui nous demandèrent pourquoi nous allumions nos pipes aux tisons de notre feu plutôt que de nous servir de nos allumettes. D'autres nous demandaient l'heure à chaque instant, pour le plaisir de nous voir tirer nos montres. D'autres encore voulaient savoir si c'étaient nos dépenses que nous écrivions sur nos journaux, combien de plumes nous consumions en une année et combien de temps nous avions mis pour apprendre à écrire. Dieu! que nous fûmes agacés cette nuit-là, et que nous eussions préféré les moustiques!

Quand le grand jour fut tout à fait venu et que le sommeil cessa de nous solliciter, nous rîmes beaucoup de la mauvaise humeur que nous avions ressentie, et nous jugeâmes nos visiteurs beaucoup plus naïfs qu'importuns et stupides. Un vieux bonhomme du pays de Galles nous apporta en présent un grand pot de lait; un autre nous donna des œufs. Le maître de la maison devant laquelle nous étions campés, un Anglais, se montra fort obligeant; sa femme, ou, pour parler plus juste, une de ses femmes, nous prêta ses fourneaux et voulut nous faire accepter des pommes de terre. Les gamins se montrèrent trop révérencieux pour nous laisser croire qu'ils avaient eu l'intention de nous taquiner.

Nous nous mîmes en route à sept heures et demie, avec la pensée qu'ils avaient voulu nous faire une politesse en passant la nuit près de nous : dans tous les pays du monde il y a des civilités fort gênantes et fort peu civiles.

Nous suivîmes en quittant Lehi un chemin qui longeait la vallée en contournant le lac Utah, que nous laissions à notre droite, et dont nous apercevions constamment les eaux bleues. Ce lac, que l'on voit confondu sur certaines cartes avec le Lac Salé, sous le nom de Timpanogos, prend le nom d'Utah de la tribu qui vivait sur ses bords avant l'arrivée des Mormons. Il a environ trente milles de longueur sur quinze milles de largeur. Sa profondeur varie de sept à quinze pieds, et son fond offre une plaine à peu près unie, c'est-à-dire sans ondulations. Ses eaux limpides, douces et parfaitement potables, nourrissent plusieurs espèces de poissons, entre autres une excellente truite saumonnée, à chair jaunâtre, dont nous avons déjà parlé. Le lac est formé par plusieurs rivières d'un cours peu étendu, qui descendent des montagnes voisines, principalement par celle qui doit prendre et garder le nom de Timpanogos, que lui donnent les indiens Utahs, dans la langue desquels ce mot signifie *Rivière des rochers* (*timpan*, rocher; *ogwâbé*, et par abréviation *ogos*, rivière). Le Timpanogos roule en effet sur un lit de rochers dans la plus grande partie de son cours. Le lac Utah, étant plus élevé que le Grand Lac Salé, décharge ses eaux dans ce dernier par le fleuve du Jourdain, qui passe sous les murs de Great Salt Lake City. Les bords du lac Utah présentent un terrain propre à la culture, et des plus fertiles du Territoire. On en peut dire autant de toute la vallée dont il occupe le centre et qui prend son nom. Cette vallée, d'environ quarante milles d'étendue du nord au sud, présente partout un riche sol d'alluvion recouvert de terre

végétale, qu'on peut cultiver avec fruit ou laisser en prairie pour le fourrage et la vaine pâture. Dans un pays triste et désolé comme l'est la presque totalité du territoire mormon, la vallée d'Utah peut passer, non-seulement pour être d'une grande fertilité, mais encore pour une sorte de Champs-Élysées, où la nature se revêt d'aspects gracieux et comparativement admirables. Cependant, malgré la richesse de la vallée et l'aspect pittoresque des montagnes qui l'entourent, on ne peut s'empêcher de remarquer avec regret que les bois y sont maigres et très-rares.

A en juger par les nuages de poussière que nous soulevions dans notre course, la pluie est aussi peu abondante sur les bords du lac Utah que sur ceux du Grand Lac Salé; mais les terres y sont mieux arrosées. Nous rencontrâmes bientôt un petit cours d'eau nommé American Fork, qui se répandait dans la campagne pour l'inonder et former une sorte de marais où croissent, en compagnie de quelques orties cosmopolites, des chênes rabougris, des érables étiques et de grandes armoises. Un peu plus loin, nous traversâmes un autre ruisseau, le Spanish Fork, sur les bords duquel se montraient, au milieu des marécages, des *Lemna*, des *Chara*, des *Ficaria*. Nous fîmes ensuite douze milles sans rencontrer une goutte d'eau à travers une campagne qui paraissait négligée et ne présentait aux regards que des grease-wood. La nappe d'azur du lac réjouissait toujours nos yeux sur la droite, et les montagnes ne cessaient pas de se montrer fort belles. Au sortir de cette plaine inculte, nous passâmes le Battle Creek, petit ruisseau sur les bords duquel les Mormons, quelques années auparavant, avaient eu à livrer un combat à des Indiens incorrigibles et intraitables. A quelques milles de là, nous descendîmes dans un vallon formant un bassin, où nous chevauchâmes pendant quelque

temps au milieu de saules, de chênes et de cornouillers, tous de petite taille. Bientôt nous franchîmes une des branches principales du Timpanogos sur un pont de cent vingt pieds, et nous entrâmes dans la ville de Provo, bâtie sur la rive gauche de cette belle rivière, un peu au-dessus de son embouchure. Il était midi et demi quand nous nous attablâmes au milieu de la rue pour prendre notre repas.

Provo doit son nom, dit-on, à un trappeur canadien qui, à la tête de vingt-quatre de ses compagnons, aurait lutté victorieusement contre une armée de mille Indiens, qu'il aurait taillés en pièces, pour trouver lui-même la mort à la fin du combat. Quoique fondée seulement cinq ans avant notre passage, Provo était déjà une ville assez grande, bien bâtie, et une des plus importantes du Territoire. On y comptait trois mille habitants. La ville est divisée en quatre quartiers, dont toutes les rues sont bien percées, larges et convenablement entretenues. Un rempart de terre, qu'on laisse actuellement tomber, entourait et protégeait Provo à son origine. Il y a une bibliothèque publique, une société de musiciens et de comédiens amateurs, un hôtel de ville, une église avec son bowery, un bâtiment servant de magasin pour les dîmes, un séminaire et cinq écoles. On compte aussi deux hôtels. La ville est abondamment pourvue d'eau dans toutes les rues, et la puissance du Timpanogos a permis d'y établir un assez grand nombre d'usines diverses qui y trouvent un pouvoir moteur plus que suffisant. Il s'est formé une compagnie manufacturière au capital de cinq millions de francs, et une autre compagnie au capital d'un million, pour la canalisation de la rivière et l'irrigation de la contrée environnante. On voit de tous côtés des ponts qui ont été faits à la hâte, qui sont par conséquent en mauvais état, et qu'on s'apprête à reconstruire plus solidement.

Pendant que nous prenions notre repas dans la rue, en face de l'église, nous admirions la foule pittoresque qui accourait de tous côtés pour entendre le sermon du bowery. Des familles nombreuses arrivaient au temple en voiture, et autour de nous tout annonçait le bien-être et le contentement. Comme un de nos domestiques demandait à un garçon d'environ quatorze ans, qui était venu s'accroupir auprès de notre groupe, le nom de sa mère, il lui fut répondu assez haut pour que nous comprissions tous également bien : « Ma mère est une bouse de vache. » Une expression aussi révoltante souleva naturellement notre dégoût tout en piquant vivement notre curiosité. Nous demandâmes à ce franc luron s'il entendait par là honorer sa mère. Il nous donna à comprendre, dans un langage trop cynique pour que je puisse le rapporter, qu'il n'avait pas demandé à sa mère de lui donner le jour, et qu'elle n'avait en conséquence aucun droit à son respect. « Trouveriez-vous donc, lui dis-je alors, que la vie fût un si grand mal, pour que déjà vous en parussiez peu enchanté? » L'enfant se composa, et me répondit : « Ah! Monsieur, j'ai dit une impertinence; ma mère est une des femmes de frère Nathan, une brave et digne mère, je vous assure. C'est moi qui ai tort, mais je pensais que votre homme voulait m'insulter pour ma qualité de fils de Mormon, et je lui ai répondu par une autre insulte que je ne voudrais pas faire rejaillir sur ma mère. » La morale de cette étrange anecdote me paraît être que le petit Mormon, connaissant le ridicule que les Gentils jettent sur le culte dans lequel il était né, voulait à sa manière, peu ingénieuse, il faut l'avouer, rendre mépris pour mépris. Cela me rappelle une scène dont je fus témoin dans une mission lointaine où les catholiques luttent d'efforts avec les protestants. Un néophyte calviniste reprochait à un prosélyte

ɔlique de suivre une religion dans laquelle le chef, IX, mangeait, disait-il, les enfants nouveau-nés. ıi, répondit le papiste, et leur chair est très-délicate; i goûté moi-même, et pas plus tard que ce matin j'ai ré un enfant tout entier à mon déjeuner[1] ! » C'est ainsi e voyageur, s'il n'y prenait garde, pourrait se laisser per souvent par les apparences et recueillir sur sa route, ré tant de peines et d'études, plus de faits controuvés le vérités bien établies. Tout conspire autour de lui à ır son jugement, surtout lorsqu'il s'agit d'apprécier le tère d'un peuple chez lequel nous ne faisons que r. On a dit qu'il faut chercher la vérité avec un cœur e; cela ne suffit point : il faut encore y joindre un esprit itique qui semble incompatible avec cette simplicité se. En toutes choses, hormis les sciences exactes, la est bien difficile à acquérir et demande une circon- on et un examen qui sont souvent au-dessus de nos ns. Aussi, est-ce toujours avec une hésitation extrême ous nous décidons à prononcer dans les généralités, st-ce jamais qu'après de mûres réflexions que nous hasardons à émettre nos opinions. Nous ne croyons utefois que le fait qui nous amène à faire ces remarques se ce que nous avons avancé au sujet de la corruption ıfants d'Utah.

Après deux heures de halte dans la jolie ville de , nous reprîmes notre course. Tout le long de notre

l'ai rencontré à Tahiti et à Havaii des insulaires qui m'ont demandé t vrai que le chef de l'Église romaine fit secrètement enlever les ı-nés pour les servir rôtis à sa table. On accuse des missionnaires ınts, poussés par un zèle faux et coupable, d'avoir répandu ces es. En vérité, je ne sais à qui il faut attribuer ces méchantes s; mais je me refuse à croire qu'on en doive jeter la responsabilité ministres de l'Évangile.

chemin, nous étions sans cesse dépassés par des charrettes remplies de gens qui revenaient de la prière. La gaieté et le reflet de bonheur qu'on voyait sur toutes les physionomies n'allaient pas jusqu'à la dissipation : c était un joie douce, contenue, comme il convient d'en manifester le jour du Seigneur. La route était pierreuse et inégale. Je m'en écartai pour m'approcher sur la droite d'un marais où je cueillis, à côté d'espaces nus et entièrement alcalins, quelques légumineuses et synanthérées, une malvacée à fleurs roses, une violette, un *Typha*, des *Cyperus* et des *Epilobium*. Je rejoignis le corps de notre caravane au pied d'une montée rapide, qu'il nous fallut escalader par un chemin bordé sur la droite d'un précipice assez profond. Une des chaînes qui servaient de traits à notre chariot se cassa au milieu de la montée, mais cet accident n'eut heureusement d'autre suite que de nous occasionner un peu de retard. Nous nous retrouvâmes bientôt sur un chemin uni. Après avoir franchi plusieurs ponts jetés sur de petits ruisseaux, nous arrivâmes à cinq heures dans le charmant bourg de Springville, qu'entourent des fortifications en pisé et que traverse une jolie rivière accourue de montagnes pittoresques, grandioses, sur le haut desquelles l'œil s'arrête avec surprise pour contempler des dykes saillants, verticaux, légèrement sinueux, dont l'éloignement empêchait de déterminer l'espèce.

La crainte d'être assaillis comme la nuit précédente par les désœuvrés du dimanche nous détourna de camper dans la rue. Nous obtînmes d'un habitant la permission de nous établir dans sa basse-cour. Nous nous hâtâmes de réparer la chaîne cassée dans la route, et nos hommes, après le souper, se mirent à pétrir du pain et à le faire cuire sous la cendre pour la consommation du lendemain. Nous nous aperçûmes que deux courroies de nos équipages s'étaient

léchirées au point d'être près de se rompre. On les répara acilement, et vers neuf heures nous étions couchés à la belle toile autour de notre chariot, devenu à la fois nos lares et os pénates. Le bruit que faisaient nos animaux en broyant l'envi le monceau de foin autour duquel ils étaient rangés, harmait nos oreilles, moins par son harmonie que par la atisfaction que l'âme éprouve en présence du bien-être de eux qui nous sont chers; et le contentement de nos animaux ous aida à dormir vite et du sommeil des justes.

Il se trouva que le propriétaire de la cour où nous ıssions notre nuit en plein air était un évêque, mari de ois femmes, et ayant nom Aaron. Ce n'était pas par un ntiment de charité ou de bienveillance qu'il nous avait fait ıvrir les portes de sa barrière, mais par une sorte de spect humain qui lui avait ôté le courage de repousser ıtre demande. Il ne nous engagea pas à nous mettre à ıbri sous son toit, et je crois même qu'il nous prit pour s *jettatori*, car il évita de nous approcher. Nous aurions rt de condamner trop sévèrement ce manque d'hospitalité : est des choses qui semblent énormes à première vue et ı s'expliquent ensuite aisément. L'évêque ne nous conissait pas; mais par cela seul que nous voyagions le nanche, il était assuré que nous n'étions pas mormons. voyait d'ailleurs à nos allures que nous ne pouvions être s émigrants. De ces observations, il concluait que nous ons des employés du gouvernement, ou tout au moins s gens qui voyagent pour écrire toute sorte de méchants ntes sur les Mormons[1]. De toute façon, nous ne pouvions

1. Ce n'est pas une supposition gratuite que nous faisons ici. Des ers nous ont avoué très-franchement la méfiance instinctive qu'ils retiennent à l'égard des voyageurs. Ils se les représentent comme des ıions, ou comme des gens animés d'un esprit sarcastique et hostile,

que lui être suspects, et il était naturel qu'il nous tînt en quarantaine. On a tant abusé des pauvres Saints, qu'il faudrait être beaucoup plus exigeant que nous ne le sommes pour trouver mauvais leur manque d'empressement vis-à-vis des étrangers. Tout cela, dira-t-on, ne défend pas d'être humain. C'est vrai. Mais l'évêque avait trois femmes sous son toit, et nous sommes si méchantes langues, nous autres voyageurs, que nous passons pour inventer des médisances quand nous n'en trouvons pas de toutes faites. L'évêque voulut dormir tranquille; je ne sais s'il y parvint, mais à coup sûr il n'y réussit pas mieux que nous; et s'il eût quelques remords de son action, nous souhaitons qu'ils n'aient pas duré plus longtemps que le regret que nous éprouvions d'en avoir été la cause.

Nous quittâmes l'évêché de Springville à sept heures du matin, après avoir acheté du grain que nous emportions pour nos animaux. Nous laissâmes sur notre gauche le sentier qui s'avance vers les Montagnes-Rocheuses par le fort Uintah, et nous suivîmes un chemin qui était bordé, principalement sur la droite, par des marais au milieu desquels se trouvaient plusieurs sources d'eau épaisse et chargée de sel. De petites collines nous empêchaient d'apercevoir le lac Utah, dont nous n'étions éloignés que de quelques milles. Au milieu des flaques d'eau que nous rencontrions de temps en temps croissait une monocotylée qui rappelait par son port et sa forme nos orchis d'Europe. On voyait çà et là une malvacée fleurie, pareille à celle que nous avions signalée les jours précédents. Tout près d'un hameau bien

qui voient tout en mal et tournent tout en ridicule, pour publier ensuite des livres mensongers qui ont une apparence de sincérité, et qui au fond n'ont d'autre mérite que de rapporter de l'argent à leurs auteurs et d'amuser les lecteurs aux dépens des Mormons.

bâti, renfermé dans un haut mur en pisé, nous eûmes à franchir une rivière profonde, étroite, dans laquelle notre chariot s'engagea pour n'en sortir qu'à grand'peine après avoir été à moitié submergé. Nous fûmes tous également trempés dans ce passage dangereux, et réduits à laisser sécher nos habits sur nous. Ensuite nous traversâmes une assez belle plaine, à l'extrémité de laquelle un marécage de peu d'étendue, mais bourbeux et sans chemin praticable, nous opposait un obstacle sérieux. Les mules de notre attelage s'y enfoncèrent jusqu'au ventre, et s'y débattirent vainement pour prendre pied. Nous les dételâmes pour les dégager de la vase, ce qui fut assez laborieux. Nous essayâmes inutilement de retirer le wagon à l'aide de six de nos plus forts animaux; il ne s'ébranla même pas sous tous nos efforts combinés. Nous n'espérions pas sortir de sitôt de ce mauvais pas, quand nous aperçûmes à quelque distance un mormon qui conduisait une charrette vide, attelée de deux bœufs vigoureux. Nous courûmes vers lui pour réclamer son assistance. Il mit beaucoup d'empressement à nous porter secours, et sous la traction puissante et soutenue de ses bœufs dociles, notre chariot sortit comme par enchantement de son bourbier. Le brave mormon ne voulut recevoir aucune récompense pour le service important qu'il venait de nous rendre si à propos. Nous éprouvâmes beaucoup de peine à vaincre sa résistance et à lui faire accepter un peu de tabac, ce dont nous voyions qu'il faisait usage. Un pareil trait de désintéressement, fort rare dans les annales du voyageur [1], avait à nos yeux un prix d'autant plus

1. Les voyageurs sont généralement exploités dans tous les pays du monde, et souvent d'une manière révoltante. Sur la côte d'Oahu, dans des circonstances analogues à celle que je viens de rapporter, les gens accourus sur le théâtre de mes difficultés restèrent impassibles spectateurs de mon

grand que l'évêque de Springville venait de nous donner une pauvre idée de la charité des Saints. Cette difficulté vaincue, nous n'eûmes plus qu'à suivre un beau chemin sec pour arriver à Payson ou Peteetneet, où nous entrâmes à une heure.

Nous trouvâmes à Payson une de nos connaissances, le missionnaire Johnson, qui s'empressa de nous offrir l'hospitalité. Pendant que ses femmes préparaient notre dîner sous son modeste toit, il prit plaisir à charmer notre attente par sa conversation. Il y réussit d'autant plus facilement qu'il nous parlait surtout des îles Sandwich, pays enchanteur où il avait été missionnaire, et où nous avions nous-mêmes passé quelques belles années de notre vie. Il nous raconta comment il avait porté le dernier coup à la puissance du docteur Judd, le célèbre ministre de Kamehameha III, en triomphant de l'hésitation du roi qui le faisait consulter par un de ses courtisans, le chef Halelea, homme, par parenthèse, aussi peu sûr qu'amateur de popularité à tout prix. M. Johnson se félicitait hautement d'avoir contribué à la chute du ministre. Sans savoir jusqu'à quel point il était fondé dans ses prétentions, je ne pus le complimenter sur son succès, non plus que sur le mérite de son jugement car M. Judd, bien qu'il se fût fait des ennemis, ce qui prouverait peut-être en faveur de son administration, n'en était pas moins le plus grand et le plus profond politique que le roi eût à son service. Mais cela paraissait toucher peu

embarras, parce que je refusais de leur payer à l'avance le prix de leurs services qu'ils estimaient à cinquante fois leur valeur. Il s'agissait de retirer d'un torrent boueux un âne chargé de mes instruments d'observation. Je pourrais remplir un volume de l'énumération de faits semblables. Mais à côté de ces traits qui déshonorent la nature humaine, nous en pourrions citer d'autres qui la relèvent heureusement.

M. Johnson, qui songeait à bien autre chose. La confiance que lui témoignait le roi, et que je suppose n'avoir jamais existé que dans une supercherie de Halelea, lui avait fait entrevoir un merveilleux avenir pour le mormonisme. Le missionnaire, dans un accès d'illusion naïve, auquel sont quelquefois exposés les esprits les plus distingués eux-mêmes, s'était imaginé que le ciel ouvrait une porte toute grande au triomphe de sa religion; qu'un mormon entrerait dans le ministère, et que l'archipel serait ainsi livré aux Saints de Dieu, appelés à s'en emparer à la longue, en jetant sur ses rivages quelques milliers d'émigrants, qui auraient naturellement supplanté par le nombre les autres résidants blancs, et auraient fini, l'extinction de la race indigène aidant, par posséder purement et simplement le pays. Ces visions ne se sont point réalisées, malgré les bons offices de Halelea, et son généreux essai de colonisation mormonne sur l'île de Lanai. Est-ce un malheur pour le peuple havaiien que l'avortement de ces plans? Je ne sais. Ce qui me paraît certain, c'est que cette race intéressante est destinée à disparaître, ou à se fondre complétement dans une race étrangère, qui absorbera son sol en même temps que son gouvernement. Il n'est pas douteux, d'un autre côté, que, si les îles Sandwich fussent devenues la propriété des Mormons, selon les rêves de notre missionnaire, elles n'eussent atteint rapidement un haut degré de prospérité. Et puisque le hasard m'a conduit sur ce sujet, je soumettrai au gouvernement de Washington un plan qui pourra lui sourire, en même temps qu'il remettrait à flot les espérances de M. Johnson. Je conseillerais donc aux États-Unis d'acheter la souveraineté des îles Sandwich, ce qui ne serait pas impossible pour quelques millions, le roi actuel y ayant consenti lorsqu'il n'était que prince royal; et après avoir fait cette acquisition, de

livrer l'archipel aux Mormons, comme une indemnité pour les pertes qu'ils ont subies dans le Missouri et dans l'Illinois, à la condition qu'ils abandonnassent l'Utah. De la sorte, le congrès fédéral aplanirait bien des difficultés, et le monde antimormon serait soulagé d'un long cauchemar. Il n'est pas probable que les Saints rejetassent cette combinaison, par crainte de perdre au change, et il est permis de croire que les Kanaks se laisseraient faire. Il est bien certain que toutes les nations qui s'intéressent à l'indépendance de l'archipel havaiien, loin d'être lésées par ce nouvel arrangement, y trouveraient un avantage, et que le pays lui-même n'en prendrait qu'un développement plus rapide. J'avoue que je n'ai pas le courage de proposer sérieusement cette solution, tant je crains de ne pas apercevoir les obstacles qui pourraient la rendre impossible; mais, que mon plan soit accueilli comme une plaisanterie à l'adresse de M. Johnson, ou comme un projet digne d'être étudié, je le livre tel qu'il s'est présenté à mon esprit, sans y attacher plus d'importance et sans espérer qu'il m'aura suffi de jeter l'idée en badinant pour qu'elle germe, grandisse et fructifie.

Après avoir longuement devisé avec notre hôte et partagé son dîner, nous reprîmes notre course vers trois heures et demie. En traversant la rue unique de Payson, nous vîmes beaucoup d'Indiens remarquables par leur taille élevée et par leurs belles formes. A part la couleur, qui était un peu trop cuivrée, on les eût pris pour autant d'Apollons qui flânaient le carquois sur l'épaule, l'arc à la main. La colonie de Payson ne date que d'un jour, et déjà on y voit l'activité partout. Des constructions s'élèvent de tous côtés, et la rue est encombrée de mille matériaux pour bâtir. En sortant du village, nous traversâmes une rivière et suivîmes un beau chemin en pente douce qui nous conduisit sur des

hauteurs. Des nuages vinrent tout à coup assombrir l'atmosphère et nous masquer le mont Nebo, que nous avions à l'ouest, et dont le sommet est presque toujours couvert de neige. De l'autre côté de cette montagne se trouve la vallée de Juab, dont nous éloignait notre itinéraire, et dans laquelle on voit une source célèbre parmi les Indiens, qui lui donnent le nom de Puujun, et qu'ils représentent comme étant d'une profondeur insondable et comme rendant le soir, après le coucher du soleil, des bruits semblables aux vagissements d'un nouveau-né.

Il était neuf heures quand nous arrivâmes sur un point élevé près d'une petite rivière nommée Summit Creek, où nous résolûmes de passer la nuit. Un vent froid se faisait sentir, qui nous força d'entretenir un grand feu avec le bois des saules qui nous environnaient. Nous découvrîmes bientôt que trois wagons étaient arrêtés dans notre voisinage. Ils appartenaient à des Mormons qui allaient s'établir dans le sud, à Iron. Ces colons nous apprirent qu'on avait l'intention de créer un village dans l'endroit même où nous étions campés, et qui était renommé pour les bons fourrages qu'on y récolte. Ils nous dirent aussi qu'à quelque distance dans les environs se trouvent une montagne de sel, et un peu plus loin une fontaine qui rejette du sel pur, ainsi qu'une vallée dans laquelle on a constaté la présence du gypse. Après quelques instants de causerie avec nos voisins, nous vînmes nous coucher sur des herbes fraîches auprès de notre chariot, les pieds tournés vers le feu.

A sept heures, le lendemain, nous nous éloignâmes de Summit Creek pour nous lancer sur un beau chemin qui nous conduisit, à travers une plaine inculte de vingt milles de longueur, à la petite ville de Nephi, où nous arrivâmes à onze heures. Nephi est situé sur un ruisseau qui porte le nom de

Salt Creek, à 1319 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est la capitale d'un comté, et quoique la colonie n'ait commencé qu'en septembre 1851, c'était déjà, à l'époque de notre passage, un bourg important. L'élégance de notre équipage nous fit prendre par la population pour un express du gouvernement américain. Des porteurs de nouvelles, comme on en rencontre souvent dans les villages, nous annoncèrent que deux gentilshommes devaient prochainement passer, voyageant avec la bénédiction du prophète, et ils ne parurent pas se douter que c'était de nous qu'ils parlaient. Après avoir donné deux heures de repos à nos animaux, nous poursuivîmes notre course.

Nous cheminâmes à travers une plaine déserte qui formait une large vallée entre des collines arides. Sur notre chemin battu se montrait de loin en loin une mauve à jolies fleurs d'un rouge pâle. Dans la plaine on ne voyait que des *Artemisia*, des *Fremontia* et le Grease-Wood. A environ vingt milles au sud-est de la ligne que nous suivions se trouve la ville de Manti, située dans une plaine assez ingrate, entourée de collines sur lesquelles croissent des conifères. On a découvert tout récemment dans les environs des mines d'un excellent charbon de terre, qu'on croit pouvoir estimer à l'égal de celui des Alleghanys (Maryland). La ville de Manti est arrosée par le San Pete, sur les bords duquel croissent à merveille les céréales et la plupart des légumes européens. A sept milles au nord de Manti se trouve, sous le nom de Fort Éphraïm, une petite colonie mormonne composée de trente familles d'agriculteurs.

Vers quatre heures et demie, nous nous décidâmes à camper sur les bords du Chicken Creek, afin de ne pas nous exposer la nuit dans les parages du Sevier River, où nous avions à craindre la rencontre d'Indiens malfaiteurs. Nous

nous établîmes au milieu d'un pâturage desséché, tout près d'un pont de bois que nous dominions et sous lequel croissaient des *Chara, Polygonum, Hippuris*. Il nous fut impossible, en cherchant même fort au loin, de découvrir la moindre broussaille pour faire un feu, et nous nous contentâmes à notre souper de pain et de jambon cru, arrosés de l'eau peu agréable du ruisseau.

Le lendemain, de bonne heure, nous étions debout avec un mal de gorge qui nous avait saisis comme une épidémie, et que nous attribuâmes à l'eau malsaine que nous avions bue, ainsi qu'à la température froide et humide de la nuit que nous venions de passer. Nous avalâmes pour notre déjeuner des œufs crus que nous avions achetés à Nephi, et nous nous mîmes en marche dès six heures, avec l'espoir de traverser le Sevier dans la matinée et de nous éloigner assez de ses bords pour n'avoir plus à redouter les Indiens qui les infestent ordinairement. Nous suivîmes un chemin tortueux, poudreux, sur un terrain légèrement accidenté où les montées et descentes continuelles, quoique peu rapides, nous empêchaient de presser le pas de nos animaux. Tout en chevauchant, Victor chantait à gorge déployée, comme s'il eût voulu se débarrasser de la surabondance de forces que lui avait laissée l'absence de tout travail culinaire depuis la veille au matin.

Nous arrivâmes sur les bords du Sevier à neuf heures. Aucun Indien n'apparaissait à l'horizon, et nous en étions d'autant plus enchantés que nous avions précisément atteint l'endroit réputé le plus dangereux et pour lequel on nous avait proposé une escorte. Nos inquiétudes étaient donc à peu près dissipées de ce côté ; cependant nous conservions nos armes toutes prêtes, après nous être soigneusement assurés qu'elles étaient en parfait état. Le pont sur lequel nous avions compté

pour effectuer notre passage avait été, je ne sais par quelle cause ou par quelles mains, entièrement détruit; et ce fut là pour nous une surprise peu agréable. La rivière était large de cent cinquante pieds et d'un difficile accès sur les deux rives. Nous la sondâmes en la traversant à cheval pour tâcher de découvrir un endroit guéable. Le lit en était rempli d'un sable très-fin, mouvant, que le courant déplaçait et faisait rouler sans cesse. Nous fûmes un instant effrayés des difficultés que nous avions à vaincre. Cependant, il nous fallait passer. Huguenot à cheval se plaça en avant des mules, et M. Brenchley lança son attelage au trot. Tout alla bien jusqu'au milieu de la rivière; mais là, les mules, s'enfonçant dans le sable et ne trouvant plus d'appui pour leurs pieds, s'arrêtèrent brusquement après s'être culbutées les unes sur les autres. Le wagon immobile s'affaissait sous le poids de sa masse, et le courant charriait continuellement de nouveaux flots de boue qui s'amoncelaient contre la caisse de notre véhicule pour l'embourber de plus en plus. Sous peine de le voir bientôt englouti ou emporté, il fallut nous mettre promptement à l'eau, prendre les mules à la main et les soutenir, tandis que M. Brenchley les fouettait énergiquement. Les mules ayant repris leur équilibre, le wagon s'ébranla, mais pour s'arrêter presque aussitôt. Nous imaginâmes alors de le pousser de l'épaule en arrière, et le fouet vigoureux de notre automédon emportant les animaux, le chariot parvint jusqu'au bord. Là, la rive était trop haute; il s'arrêta encore. Nous redoublâmes d'efforts et enfin nous réussîmes à franchir l'obstacle en risquant de briser tous nos harnais et de voir notre wagon retomber dans l'eau.

Après ce grand travail, nous laissâmes un instant souffler nos animaux que nous dételâmes pour les remplacer par d'autres; et nous nous mîmes à contempler d'un œil satis-

fait et orgueilleux la rivière que nous venions de laisser derrière nous. Le Sevier, qui prend sa source par le 37° de latitude, se dirige au nord-nord-est sur environ deux degrés pour couler ensuite à l'ouest et se perdre à une vingtaine de lieues de l'endroit où nous l'avions traversé, en formant un lac qui a reçu le nom de Nicollet, en l'honneur d'un astronome français qui pénétra il y a une vingtaine d'années dans les Montagnes-Rocheuses. C'est sur les bords de cette rivière que l'infortuné capitaine Gunnison fut massacré par les Indiens, ainsi que nous l'avons rapporté dans l'histoire.

Nous reprîmes bientôt notre course pour nous éloigner d'un endroit peu sûr et aller faire notre halte sur un point d'où nous pourrions apercevoir l'ennemi à distance. Nous trouvâmes ce lieu propice dans Round Valley, plaine déserte et stérile, où nos animaux n'eurent à manger que le grain et le pain que nous leur donnâmes. Pour sortir du bassin circulaire dans lequel nous étions enfermés, nous eûmes à escalader une colline d'où nous nous éloignâmes ensuite en nous engageant dans une vallée beaucoup moins triste à l'œil que celles que nous avions traversées depuis quelque temps, bien qu'elle fût complétement inhabitée. Des chênes, des rosiers sauvages, des *Cowania*, des *Juniperus* en couvraient les flancs, et souvent des lièvres et des grouses fuyaient devant nous sous ces arbres rabougris. Au sortir de la vallée, nous nous trouvâmes sur un sol découvert d'où nous apercevions à distance et de tous les côtés des montagnes boisées qui contrastaient avec la nudité que nous avions observée auparavant. Le spectacle que nous avions devant les yeux n'était certainement pas digne d'être chanté par un poëte, mais pour l'Utah c'était un paysage extraordinairement pittoresque, fertile même ; et comme en ce monde tout

se juge par comparaison, et que l'homme s'habitue facilement aux milieux dans lesquels il se trouve, nous en étions enchantés.

Un peu avant la nuit nous arrivâmes à Cedar Spring. Nous campâmes dans le voisinage d'une ferme isolée, qui paraissait abondamment pourvue de richesses agricoles, à en juger par les meules de blé et de foin qui l'entouraient. Un Écossais, qui nous sembla fort illuminé même pour un Mormon, s'approcha de notre feu. S'il était importun, il n'était point curieux ; car sa loquacité ne demandait pas de réponse. La chose la plus sensée qu'il nous dit, que ce fût ou non la vérité, c'est qu'il avait trouvé de l'or dans les montagnes qui s'élèvent au-dessus de Fillmore. Il ne savait que répondre lorsqu'on lui demandait pourquoi il ne continuait pas d'exploiter sa mine, d'autant plus qu'il ne paraissait pas être de ceux qui méprisent le précieux métal. Dès que ce grand parleur se fut retiré, nous nous endormîmes profondément dans nos couvertures étendues sur la terre.

Le 1er novembre, nous nous levâmes à quatre heures. Nos hommes firent du pain, graissèrent le wagon, et à sept heures nous nous mîmes en marche à travers une vaste plaine qui nous conduisit jusqu'à Fillmore, où nous arrivâmes à dix heures du matin. Là, nous trouvâmes le juge Drummond, que nous avions connu à Great Salt Lake City, et qui était venu avec la belle Ada, sa concubine, et le grand Caton, son nègre, présider une cour de district. Nous campâmes dans la rue, en face de la cabane où le magistrat avait pris ses quartiers, tout près d'une cour où prenaient leurs ébats deux jeunes ours apprivoisés, dont l'un était noirâtre et l'autre blondin, avec une tête de loup et de petits yeux. Peu de temps après notre arrivée, des gens qui venaient de San Bernardino (en vingt-deux jours) s'établirent au milieu de la

rue, dans notre voisinage. Nous employâmes le reste du jour à parcourir Fillmore et les environs, et à dessiner une vue de l'endroit. La soirée, nous la passâmes à entendre les dissertations antimormonnes du juge Drummond, auxquelles assistait sa compagne, qui ne savait que répéter qu'elle était fort ennuyée de son long séjour en Utah. Le juge nous raconta comme quoi il voulait donner un soufflet au gouverneur Brigham Young, en reprenant le jugement des meurtriers de Gunnison, contre lesquels il venait de lancer un mandat d'arrêt. Il nous dit aussi qu'il avait envoyé vingt-cinq cavaliers pour s'emparer de Carlos Murray, le gendre de Haws, accusé de plusieurs assassinats. Le juge avait pour acolyte un avocat mormon, du nom de Bear, qui le regardait comme un oracle et lui paraissait fort attaché malgré la divergence d'opinions religieuses qui existait entre eux. Nous ne savions pas alors que la maigre Ada était autre chose que la femme légitime de M. Drummond; elle nous paraissait bien, il est vrai, embarrassée et timide vis-à-vis de son prétendu mari en notre présence, mais nous nous contentions d'en conclure qu'elle ne portait pas les culottes. Les Mormons eux-mêmes ne connaissaient pas au début l'adultère scandaleux de ce magistrat si sévère, si acharné contre leurs institutions religieuses et plus particulièrement contre leur polygamie pratique. Ils disaient bien à l'oreille que cette femme était sortie d'un mauvais lieu, mais comme ils croyaient qu'elle avait lavé dans une union légitime les égarements de sa vie passée, ils lui pardonnaient volontiers d'avoir beaucoup aimé; et quand ils la voyaient assise au tribunal à côté de son seigneur, ils se contentaient de trouver cette intrusion ridicule. Lorsqu'ils apprirent que le juge avait laissé dans son pays son épouse légitime pour conduire une prostituée en Utah, ils furent plus surpris qu'indignés de ce

scandale, et ils s'en servirent avec habileté pour dénoncer la corruption des fonctionnaires qui les calomniaient, et pour défendre l'excellence de leur doctrine polygynique, par laquelle l'homme peut rester dans la légalité tout en suivant les inclinations de son cœur. On se rappelle que ce furent surtout les accusations de M. Drummond qui provoquèrent et décidèrent l'expédition armée contre les Mormons. Si nous recherchons les causes premières de cette coûteuse campagne, nous les trouvons dans l'union illicite du magistrat avec la belle Ada. Le mépris dont l'accablèrent ses justiciables quand la chose fut connue, le dépit qu'il en ressentit et la vengeance qu'il voulut en tirer par les moyens qu'inspirent la haine et la honte aux âmes basses : voilà par quel enchaînement de faits, insignifiants en apparence, une nation a été entraînée à jeter des millions au vent. L'histoire, hélas ! est remplie de guerres qui ne furent pas plus sages.

Fillmore, où nous rencontrâmes ce couple plus célèbre qu'intéressant, est la capitale politique de l'Utah. Elle est située par 38° 58′ 40″ de latitude nord, et environ par 114° 40′ de longitude ouest du méridien de Paris, à cent cinquante-deux milles au sud de Great Salt Lake City. Elle est arrosée par le Chalk Creek, petit ruiseau que les Indiens appellent Nukuin et qui est un des affluents du Sevier. Fillmore, dont la création ne remonte pas au delà de 1852, est bâtie au pied d'une chaîne de montagnes, qui forme une barrière pittoresque à l'est, et se relie aux monts Wahsatch. Dans la direction de l'ouest, les regards se perdent sur une immense plaine bornée par le ciel comme un horizon marin. Cette capitale de Fillmore ne compte pas plus de huit cents habitants. Elle est toute renfermée dans un mur quadrilatère en adobes, et divisée en quartiers de dix acres de superficie. Les rues sont larges et courent nord et sud, est et ouest.

On n'y aperçoit aucun temple, et toutes les maisons n'ont qu'une apparence pauvre et uniforme. A l'époque de notre visite, la capitale n'était qu'un bourg assez misérable et sale, quoique admirablement situé pour devenir une grande ville. Fillmore occupe à peu près le centre du Territoire, et c'est à cette position qu'elle doit l'honneur d'avoir été choisie comme capitale. C'est là que l'Assemblée législative de l'Utah tient chaque année une session qui commence ordinairement vers le milieu de novembre ou de décembre. Le palais de l'Assemblée est construit au sud de la ville, en dehors des murs. C'est un grand édifice neuf, bâti en grès rouge et qui n'a pas coûté, dit-on, moins de deux cent mille francs. Il a quarante et un pieds de large et soixante et un pieds de long. Quoique très-remarquable pour le pays, ce monument passerait ailleurs pour insignifiant. Les officiers fédéraux, qui devraient avoir leur résidence à Fillmore, vivent au Lac Salé, et ne se rendent dans la capitale que vers l'époque des sessions législatives.

C'est à deux lieues de Fillmore, à Meadow Creek, que mourut, le 29 janvier 1855, le célèbre Wakara, chef des Indiens Utahs. On tua sur sa tombe soixante chevaux [1], deux femmes et deux enfants pour l'accompagner dans l'autre monde, et l'on enterra avec lui tous les présents qu'il avait reçus pendant sa vie, tous ses ornements, et de plus une lettre de Brigham Young qui lui était parvenue la veille de sa mort. On raconte que, vers 1845, deux ans avant l'apparition des Mormons dans la vallée du Grand Lac Salé, ce chef fameux se trouvant par hasard au milieu de trappeurs canadiens dans la vallée de l'Uintah, au pied des Montagnes-Rocheuses, tomba subitement malade et mourut. Son âme

1. Le nombre peut être exagéré, mais il est certain qu'on n'en tua moins de quinze

s'envola pour un jour et une nuit sans que son corps se refroidît. Son esprit, séparé de son enveloppe matérielle, se rendit dans les espaces célestes, où il vit Dieu et une multitude d'anges et d'êtres habillés de blanc. Les anges ne lui parlèrent point, mais Dieu s'entretint avec lui, et lui dit qu'il reviendrait à la vie, parce que son œuvre n'était point accomplie et que des amis de race blanche étaient en route pour lui faire une visite. Avant qu'il ne revînt prendre possession de son corps, Dieu lui donna un nouveau nom, celui de Pannacarrakuinker, qui signifie *brise-fer*. On ajoute qu'après cela Brise-Fer eut souvent des combats avec les Chochonès, mais qu'il put se vanter de n'avoir jamais fait couler le sang des Peaux-Blanches. Nous donnons cette histoire pour ce qu'elle vaut, sans pouvoir dire si elle est de fabrique mormonne ou si elle vient réellement du chef lui-même. Arapine, frère de Wakara et son successeur, règne aujourd'hui sur les Indiens Utahs. Il passe pour être un chef terrible, très-excitable, et pour avoir une éloquence extraordinaire.

CHAPITRE II

DE FILLMORE A LAS VEGAS

Une tempête de neige et ses conséquences. — Le chien des prairies. — Cove Creek. — Un corbeau à la broche. — Beaver Creek. — Cayotes maraudeurs — Parowan. — Cedar City. — Mines. — Antiquités. — Réflexions sur le berceau de l'humanité. — Camp d'Indiens. — Trait de charité et de courage de deux femmes mormonnes. — Un prisonnier de guerre. — Rio Santa Clara. — Frontière du Nouveau-Mexique. — Une profession de foi. — Perdrix californiennes. — Une Indienne aux puissantes mamelles. — Tir à l'arc. — Montagnes et moufions. — Rio Virgen. — Idées politiques d'un penseur yankee. — Rencontre d'un apôtre. — Un adroit voleur. — Un travail d'Hercule. — Le Muddy et les Indiens de ses bords. — Désert. — Las Vegas et ses colons. — Les Indiens du Colorado.

La capitale de l'Utah n'avait pas d'attraits qui pussent nous retenir dans ses murs, et rien dans ses environs ne nous engageait à prolonger notre séjour. Une seule chose eût été capable de nous tenter, c'était l'étude de la flore des montagnes pittoresques, inconnues, qui offraient à nos regards des vallées profondes et à notre imagination des découvertes certaines; mais dans la saison où nous étions entrés, la nature endormie ne parait de fleurs ni les monts ni les plaines. D'un autre côté la société ne nous offrait rien que nous n'eussions déjà observé ailleurs. Aussi prîmes-

nous sans peine le parti de nous éloigner au plus tôt et d'aller chercher dans d'autres lieux des sujets d'observation et d'étude.

Le 2 novembre, à cinq heures du matin, par un froid assez vif, nous étions prêts à nous lancer dans la carrière, lorsqu'un ciel livide, dont l'aspect nous remettait en mémoire l'atmosphère cuivrée qui rend parfois si lugubres les bords de la Tamise, nous envoya tout à coup une neige si abondante que nous nous vîmes forcés de suspendre notre départ. Ce délai nous causait d'autant plus d'ennuis qu'il nous était impossible d'en prévoir le terme; mais il servit à souhait les vues d'un spéculateur. Le juge Drummond profita habilement de ce fâcheux contre-temps pour nous faire conclure un marché que nous avions rejeté la veille. Ayant appris que nous n'avions que trois animaux dressés au collier, il feignit d'être ému de pitié pour nous et nous renouvela l'offre de se défaire en notre faveur d'un de ses meilleurs chevaux, une magnifique bête en effet, qu'il disait accoutumé aux jeûnes et aux déserts comme s'il eût été de race indienne. Nous hésitions beaucoup, car l'expérience nous avait convaincus que le cheval, quelque bon qu'on le suppose, n'offre pas assez de résistance pour supporter les privations et les fatigues d'une expédition comme celle que nous faisions. Le juge fut si persuasif, nous crûmes tellement à l'intérêt qu'il nous témoignait, le cheval avait si belle apparence, le temps était si triste et nous annonçait de si mauvais jours, que nous nous décidâmes brusquement à compter les sept cents francs que demandait le maquignon pour un animal qu'il pouvait, disait-il, vendre facilement le double de cette somme. C'était donc une sorte de cadeau qu'il prétendait nous faire, et nous y crûmes sérieusement d'abord; mais, après quelques jours de travail, le superbe cheval,

plus habitué comme nous l'avions craint à un excellent régime d'écurie qu'à la diète rigoureuse du désert, devint une véritable rosse. Ainsi notre acquisition fut une faute bien plus qu'une erreur, car nous savions par des preuves surabondantes que le cheval est inférieur à la mule, lorsqu'il se trouve en face de difficultés prolongées et d'une provende chétive et irrégulière.

Vers sept heures, notre marché était réglé. La neige avait cessé de tomber, et malgré le mauvais état des chemins, nous profitâmes du premier calme pour nous mettre en route, tant nous étions impatients de gagner des climats plus doux. A environ huit milles de Fillmore, nous passâmes près des quartiers du chef Kanochi, de la tribu des Pavantes, que nous n'eûmes pas l'honneur de rencontrer. En traversant le ruisseau sur les bords duquel vit ce chef pacifique, notre wagon éprouva une secousse violente qui nous fit penser qu'il s'était brisé contre un rocher dissimulé sous l'eau. Nous découvrîmes bientôt que tout le mal se bornait à la rupture d'un marchepied : cet accident insignifiant ne devait pas retarder notre course. Cependant la neige, qui formait une couche de six pouces d'épaisseur à la surface du sol, ne nous permettait pas de voyager aussi rapidement que nous le désirions. Puis aucune trace de chemin n'était visible, ce qui nous obligeait à marcher avec prudence. Enfin le jour était devenu si sombre que nous n'apercevions plus les points saillants de l'horizon qui auraient pu servir à nous orienter. Il fallut recourir à la boussole comme à notre unique guide. Une vache, que l'obscurité sans doute avait égarée, marchait depuis quelque temps derrière nous; après avoir vainement essayé de lui faire rebrousser chemin, nous cessâmes de l'inquiéter et la laissâmes nous suivre comme un chien. La neige dont nous étions toujours menacés par l'état de l'at-

mosphère ne tarda pas à tomber de nouveau, et quoiqu'elle fût moins abondante que le matin, elle finit à la longue par nous tremper complétement de ses flocons fondants. Nous grelottions dans nos habits mouillés et nos mains nous semblaient glacées. Notre attelage fumant sous ses harnais menaçait de succomber à la fatigue. Nous n'attendions plus pour faire une halte que de rencontrer un emplacement favorable.

Vers deux heures et demie nous atteignîmes un endroit montueux où de grands *Juniperus* nous offraient, sinon un abri, au moins un combustible précieux. Ce fut là, à environ vingt milles de notre point de départ, que nous nous décidâmes à camper. Tandis que nous nous occupions de parquer nos animaux et de mettre toute notre sellerie à couvert, Victor cherchait du bois, allumait un feu, faisait fondre de la neige et nous préparait un thé brûlant pour nous réchauffer en attendant que nous pussions nous sécher. La vache nous était restée fidèle. Nos animaux la voyaient sans colère leur disputer au milieu de la neige quelques touffes de *bunch-grass* (aira?), graminée succulente et providentielle de ces contrées. Nous imaginâmes de traire la pauvre bête, mais nous eûmes beau presser ses pis, nous n'obtînmes pas un seule goutte de lait. L'obscurité de la nuit succéda bientôt à la pâle clarté de ce jour mélancolique. Le corps parfaitement séché à la longue, nous nous trouvâmes comparativement heureux, et nous éprouvions une satisfaction en quelque sorte voluptueuse à nous tenir accroupis autour d'un grand feu que nous entretenions avec des troncs entiers d'arbres résineux. Comme pour défier les éléments et braver les contrariétés dont nous étions assaillis, nous nous mîmes à chanter sous un redoublement de neige. Nous fumâmes ensuite nos pipes avec délices, en face d'un brasier ardent,

dont les lueurs éclairaient notre groupe d'une façon bizarre et fantastique, prêtant à chacun de nous des physionomies variables et de nature à nous inspirer la plus vive gaieté. A la fin de la soirée, nous distribuâmes quelques picotins de maïs à nos animaux pour suppléer à l'absence de pâturage, et nous entravâmes les chevaux seulement, laissant les mules pâcorer en liberté dans les environs. Puis vers dix heures, nous nous retirâmes, M. Brenchley et moi, dans le wagon pour y passer la nuit, pendant que nos hommes dormaient sous un arbre auprès du feu.

Le lendemain, la neige continuait de tomber et le froid était toujours sensible. Cependant, nous avions réparé nos forces par un sommeil bienfaisant, et nos domestiques se félicitaient du repos qu'ils avaient goûté sous leur genévrier, contredisant par là l'assertion de Virgile : *Juniperi gravis umbra*. Dans la crainte de ne pouvoir trouver un campement aussi avantageux que celui où nous étions établis, nous résolûmes de ne point nous mettre en marche tant que la neige tomberait. A quelques pas de nous s'élevait un rocher contre lequel au besoin nous aurions pu construire une cabane pour nous mettre complétement à l'abri, et qui donnait asile sur ses flancs escarpés à quelques herbes mourantes, comme des *Aster, Artemisia, Atriplex, Eriogonum*. Le plus grand inconvénient de nos quartiers n'était pas le manque d'eau, car en faisant fondre de la neige nous en obtenions une quantité suffisante ; mais c'était l'absence de pâturage qui se faisait principalement sentir, et la faible provision de maïs que nous traînions avec nous ne pouvait soutenir longtemps nos animaux. Les pauvres bêtes montraient assez par leur air impatient et inquiet que leur faim n'était point satisfaite. Nous pétrîmes du pain à leur intention, et déjà nous songions à les envoyer à Fillmore pour s'y repaître en attendant

le retour du calme, lorsque vers deux heures après midi quelques éclaircies dans le firmament nous firent prendre le parti de poursuivre notre course. Comme nous venions de nous mettre en mouvement, nous aperçûmes à une petite distance trois wagons qui se dirigeaient sur Fillmore. Nous livrâmes à leur conducteur la vache qui nous avait suivis et nous nous engageâmes sur les traces toutes récentes laissées par le passage de ces wagons. D'abord, nous traversâmes une grande plaine où notre chariot n'avançait que lentement dans la neige fondante et boueuse, qui s'attachait aux roues. Nous pénétrâmes ensuite, après une légère montée, dans une vallée qui nous mena au milieu d'un bassin arrondi, peu étendu, où vivent en société de petits mammifères fouisseurs qui ont fait donner à cet endroit, par les Mormons, le nom de Prairiedog Valley.

Le *prairiedog* des Américains (*Arctomys ludovicianus.-Spermophilus*), de la famille des écureuils et du groupe des marmottes, est un petit animal de la grosseur d'un cabiai ou cochon d'Inde de moyenne taille. Il a reçu le nom de *chien des prairies,* pour les petits cris qu'il pousse et qu'on a faussement comparés à des aboiements. Ces curieux animaux vivent en grandes communautés dans des terriers qu'ils creusent à côté les uns des autres, et qui sont quelquefois si nombreux que les trappeurs leur ont appliqué le nom de villages. Ils se nourrissent de gazon et d'insectes. Ils bâtissent leurs nids d'herbes sèches qu'ils entraînent au fond de leurs trous. C'est un plaisir de les voir accroupis à l'entrée de leurs habitations souterraines et de les entendre pousser leurs petits cris tout en agitant leurs queues. Mais il ne faut pas trop les approcher, car au moindre bruit ils prennent l'alarme et se retirent dans leurs galeries. Nous essayâmes en vain de nous en procurer quelques-uns: ils étaient plus vifs

que nous, et la neige paraissait les avoir rendus plus timides encore qu'ils ne le sont d'ordinaire. Nous les vîmes d'assez près toutefois pour nous assurer que la couleur de leur poil est d'un brun fauve. On dit que les serpents à sonnettes ne leur inspirent pas la moindre frayeur. Une particularité fort intéressante à connaître au sujet de ces animaux, c'est qu'ils semblent vivre dans la meilleure harmonie avec un oiseau singulier, une sorte de chouette (*strix hypogæa*), qui prend possession des terriers abandonnés, y fait son nid, et passe son temps à se tenir en vedette à l'entrée du logis dont il s'est emparé, comme un bernard l'ermite, et dans lequel il se fourre prestement au moindre bruit qui provient d'ailleurs que des ébats habituels de ses bons voisins les mammifères. C'était pour nous une distraction des plus attachantes que de voir ces oiseaux, dont la large bouche s'étend d'une oreille à l'autre, tourner vivement et sans cesse la tête de droite à gauche et de gauche à droite, comme pour ne rien ignorer de ce qui se passait autour d'eux.

Nous étions enfermés dans Prairiedog-Valley par une ceinture de collines que nos animaux n'escaladèrent qu'à grand'peine. Il était nuit close quand nous parvînmes au sommet de la montée. Nous nous engageâmes dans une descente assez rapide et très-longue, jusqu'à ce que nous joignîmes le lit d'un ruisseau à sec, sur les bords duquel il y avait quelques broussailles et principalement des saules. Nous aperçûmes sur la gauche un brandon vers lequel nous nous dirigeâmes. Nous l'atteignîmes à huit heures et trouvâmes qu'il était entretenu par six Mormons qui venaient de Californie avec un tout petit wagon et deux bœufs. Ces voyageurs nous permirent de nous établir auprès de leur feu, dans un pied de neige. Un petit ruisseau, nommé Cove Creek, coulait à quelques pas de nous. Nos animaux trouvèrent des

herbes sèches au milieu des broussailles, et ce fourrage uni au pain que nous leur distribuâmes suffit à les satisfaire. Nos voisins étaient des gens fort indifférents et peu communicatifs. Ils veillèrent cependant avec nous jusqu'à minuit, mais sans se mêler à la conversation autrement que pour répondre à nos questions par des monosyllabes, ou pour nous faire des éloges du tabac que nous leur avions donné à fumer. Le ciel s'était éclairci, les étoiles brillaient au zénith, et nous augurions bien de la journée prochaine. Dans les environs, les cayotes hurlaient, glapissaient, aboyaient, comme pour se plaindre de la gelée qui se faisait sentir.

Le matin du lendemain le froid fut très-vif, mais en revanche le ciel était d'une sérénité parfaite. Nos voisins s'éloignèrent au lever du soleil. De grands corbeaux vinrent bientôt nous témoigner par leurs croassements l'impatience qu'ils avaient de nous voir céder le terrain. Nous leur fîmes la chasse. Notre cuisinier, qui nous ménageait toujours quelque surprise, pluma un de ces oiseaux, le fit rôtir sur des charbons et le dévora pour notre amusement. J'avais vu déjà des sauvages se repaître de cette chair coriace, et moi-même j'y avais goûté dans des moments difficiles; mais je n'avais jamais vu d'Européen y recourir sans nécessité, et j'avoue que je fus étonné de voir Victor en manger lorsqu'il avait à sa disposition du lard et du bœuf salé. En faisant la chasse aux corbeaux, nous aperçûmes à une faible distance un petit feu indien qui eût pu nous causer des inquiétudes, si en même temps nous n'eussions reconnu que l'ennemi n'était pas en nombre. A dix heures, nous partîmes. Il faisait froid, et pourtant la neige commençait à fondre; elle n'était pas d'ailleurs aussi abondante sur notre chemin que dans l'endroit où nous avions passé la nuit. Nous suivîmes le fond plat

d'une large vallée dans laquelle nous croisâmes, vers midi, une troupe de femmes indiennes voyageant pieds nus, et conduisant par la longe des chevaux chargés de gibier de toute sorte, que leurs maris sans doute avaient tué dans ces jours de neige favorables à la chasse. Ces femmes, mal vêtues de peaux déchirées, qui laissaient voir une partie de leurs corps, ne paraissaient pas souffrir du froid. Elles passèrent à côté de nous gravement en apparence, en réalité riant sous cape, et sans daigner nous regarder ni répondre à nos questions ou à nos signes. Nous fûmes surtout frappés de ce qu'elles n'étaient accompagnées d'aucun homme et nous supposâmes, pour nous expliquer ce fait, que leurs maris les suivaient à distance, en chassant sur les crêtes de la vallée. Nous vîmes ensuite des renards, qui semblaient arrêtés pour nous contempler ; nous leur envoyâmes quelques balles de pistolet, qui leur firent gagner promptement les hauteurs. Nous aperçûmes aussi des lièvres, et même nous pûmes en tuer deux qui servirent à notre souper.

Notre chemin était inégal et cahotant. La neige avait presque entièrement disparu, soit qu'elle eût été moins abondante que dans les lieux où nous avions passé, soit que la fonte en eût été très-rapide. Des armoises, des saules, des genévriers et des pins se montraient çà et là sur les bords de notre route. La vallée se rétrécit bientôt pour former une gorge longue, tortueuse, étroite. Un Indien à cheval, armé de deux rifles, la figure barbouillée de rouge et de noir, passa à côté de nous dans le défilé. Au bout de quelque temps nous entrâmes dans une grande plaine où l'on ne voyait que des *Artemisia*. Là, nous traversâmes un ruisseau, l'Indian Creek, bordé de grands saules d'un aspect assez pittoresque. Nous montâmes ensuite une petite colline, de l'autre côté de laquelle nous eûmes à cheminer dans une grande plaine où ne croissaient

que des armoises, et où coulait le Beaver, rivière assez importante, qui se partage en trois bras, formant autant de barrières qu'il nous fallut franchir. A quatre heures et demie, nous nous décidâmes à camper sur les bords de la rivière, dans un endroit abrité par un massif de grands saules arborescents. Le ciel s'était couvert, mais la neige ne se montrait plus que sur une ligne de montagnes éloignées. La position que nous avions choisie était charmante. L'eau de la rivière murmurait agréablement à nos oreilles, et le vent qui gémissait dans les arbres ne venait pas jusqu'à nous. L'air était assez froid, mais l'atmosphère, au lieu d'être chargée d'humidité comme les jours précédents, était fort sèche et nous communiquait une vigueur qui était le signe du bien-être ou plutôt qui en tenait lieu. Victor surtout parut subir cette influence à un degré extraordinaire. Il alla jusqu'à parier contre ses camarades américains, qu'il chargerait seul sur ses épaules et porterait jusqu'à notre foyer un énorme tronc de peuplier qu'ils n'avaient pu porter à eux deux. Il gagna son pari à notre grand étonnement, mais les perdants refusèrent de payer la gageure, et de là naquirent des querelles sans fin. Parmi les arbres qui s'élevaient autour de nous, il s'en trouvait un sur lequel nous lûmes une inscription anglaise, datée de 1849, par laquelle le signataire revendiquait la propriété des lieux circonvoisins à titre de découverte. Nous étions donc involontairement des intrus sur la terre d'autrui! Cela ne nous empêcha pas toutefois de laisser sans trop de scrupules nos animaux paître les herbages du Beaver, dont l'approche n'était défendue par aucun gardien, pas même par les castors qui ont valu à la rivière le nom qu'elle porte, et qu'elle ne conserve que pour mémoire[1].

1. Depuis quelques années, les castors ont entièrement disparu des bords du Beaver Creek, où ils paraissent avoir été communs à une époque.

Nous dormîmes à merveille dans notre joli campement, et d'un sommeil si profond, que nous n'entendîmes pas les voleurs qui s'étaient approchés de nous pour nous dépouiller de plusieurs objets de nos équipages, entre autres choses d'un magnifique lasso qui nous avait servi à la chasse du bœuf sauvage dans les montagnes de Havaii. Ces voleurs étaient les cayotes, animaux rusés autant que voraces, surtout dans la saison d'hiver, mais dont nous ne croyions pas avoir à nous méfier depuis que nous possédions un chien. Tiger, notre cerbère, ne nous avertit nullement de la présence des malfaiteurs, et les cayotes purent impunément se régaler à nos dépens. Nous nous consolâmes de cette mésaventure en nous rappelant que des voyageurs plus expérimentés que nous s'étaient vus, en s'éveillant, privés de leurs selles par les mêmes causes et obligés de monter leurs chevaux à poil. Les cayotes n'étaient pas les seuls maraudeurs qui nous entourassent. Il y en avait d'autres qui étaient plus téméraires encore, mais moins redoutables. Je vis sous notre wagon de petits mammifères gris, de la grosseur d'une taupe, butiner effrontément les cariopses de maïs sortis d'un de nos sacs éventré par accident. Je m'approchai sans bruit de ces innocents pillards et en pris un avec la main. C'était un rongeur (*Geomys*) très-doux, très-inoffensif et très-joli, orné d'une longue queue et muni sur les côtés de la mâchoire inférieure de deux larges poches, dans lesquelles il emmagasinait ses provisions. Cette capture nous causa d'autant plus de plaisir, que c'était la première fois que nous voyions en vie un animal aussi curieux.

Nous nous mîmes en marche à six heures et demie pour traverser une plaine déserte, et entrer ensuite dans une vallée pittoresque où des yucca, des orobanches et des graminées végétaient encore, malgré la saison, sous des genévriers et

des pins. Cette vallée longue et large, avec un fond très-plat, était flanquée de collines rougeâtres, au-dessus desquelles s'élevaient des montagnes couvertes de neige. Vers midi, nous fîmes une halte au milieu d'une prairie. A deux heures, nous reprîmes notre course pour atteindre Parowan, où nous arrivâmes à quatre heures et demie avec l'intention d'y passer un jour pour donner du repos à nos animaux. Le froid était très-vif, piquant même. Malgré une bise sévère, nous campâmes au milieu de la rue faute d'auberge ou d'un habitant qui consentît à nous recevoir sous son toit. Nous comptions que le président Smith, pour qui nous nous étions complaisamment chargés d'un message, nous offrirait l'hospitalité; nous nous étions fait illusion : il n'eût même pas la politesse de nous remercier. Nous prîmes bien vite notre parti de rester à la belle étoile au milieu de la ville, et nous achetâmes du bois pour faire un feu. Nous ne pûmes à aucun prix obtenir de nous procurer une quantité suffisante de grain et de fourrage. Ce manque de ressources nous fit prendre la résolution de poursuivre notre route dès le lendemain, pour aller chercher un endroit habité où nous pussions séjourner dans de meilleures conditions. Des Indiens vinrent un instant examiner notre campement. Des gamins de la ville vinrent aussi, qui montrèrent leur esprit par un jeu de mots fort goûté des auditeurs. — Est-ce la malle? avait demandé l'un. — Non, répondit un autre; c'est la femelle. le (*Is it the mail? No, it is the female.*) L'esprit, comme on voit, n'est pas le patrimoine exclusif du *Punch* et du *Charivari*.

Parowan est la capitale du comté d'Iron. Malgré son nom prétentieux de ville, et en dépit de son titre plus sérieux de chef-lieu du comté, ce n'est qu'une bourgade assez pauvre, bâtie en bois et en adobes de terre rouge. Toutefois sa

position au pied des montagnes, à l'entrée d'une vallée profonde, sur les bords d'un ruisseau appelé Centre Creek, ne laisse pas d'être pittoresque. L'ensemble des maisons forme un carré qui enveloppe une grande place centrale, cultivée comme un champ, et sur un des coins de laquelle on voit un haut mât de pavillon surmonté d'un poisson en guise de girouette. Cette colonie, destinée dans le principe à subvenir par la culture aux besoins des ouvriers employés aux mines de fer, a été fondée au commencement de 1851. Son développement ne paraît pas avoir répondu aux espérances qu'on avait placées en elle. Ce n'est pas du reste la faute des colons qu'on y a envoyés, car dès la première année ils ont déployé une énergie peu commune en creusant des canaux, en construisant un fort et des édifices pour le culte, pour l'administration, pour les écoles et pour des manufactures. Mais le sort a voulu qu'une autre colonie, créée un peu plus tard à quelques milles au sud, nuisît à celle-ci, en attirant de préférence les travailleurs. La population de Parowan est peu considérable, et se compose en apparence de ce que les Mormons ont de moins distingué parmi eux. Ce sont en général des hommes de la dernière classe qu'on y rencontre, des gens grossiers, incultes, de vrais sauvages à figure lourde et stupide. En somme, on peut dire que la bourgade a moins d'importance sous tous les rapports qu'on ne lui en donne généralement en Utah.

Le froid fut si vif la nuit dans la rue de Parowan, que nous fûmes obligés de nous lever pour rallumer notre feu et l'entretenir jusqu'au jour. Dans le groupe d'Indiens qui se forma autour de nous le matin, se trouvait un nègre idiot, amené dans ces lieux je ne sais par quel caprice de la fortune. Nous achetâmes d'un Indien, pour le prix d'une vieille chemise de laine, un arc en corne de mouflon d'Amérique (*Ovis*

montana) et trois flèches à pointe de silex. Un Mormon de San Bernardino vint nous prier de nous charger d'une commission pour sa femme, service que nous consentîmes volontiers à lui rendre, et qu'il nous paya en nous expliquant pourquoi nous ne trouvions dans le pays ni foin ni grain pour nos animaux : la récolte avait été si maigre, que les habitants craignaient de manquer pour eux-mêmes.

Nous quittâmes Parowan à huit heures. D'abord nous suivîmes une plaine, puis nous franchîmes une petite éminence pour descendre ensuite sur un terrain plat. A notre droite, nous vîmes un lac salé de peu d'étendue, dont on a exagéré la superficie sur les cartes. La terre que nous foulions était couverte d'une croûte alcaline. Nous laissâmes à l'ouest un petit hameau, et après avoir trotté tout le long de la route nous nous trouvâmes vers midi à l'entrée de Cedar City. Une troupe d'Indiens à cheval passa au grand galop devant nous et s'arrêta sous les murs de la ville, dans un camp formé de grandes tentes pyramidales et gardé par des femmes. Ne pouvant trouver de logement, nous nous établîmes au milieu d'une rue, trop heureux encore qu'un brave homme, du nom de Hamilton, voulût bien recevoir nos animaux dans son enclos.

La ville de Cedar est située sur le Coal Creek, à deux cent soixante-dix milles de Great Salt Lake City. Elle fut fondée dans l'automne de 1851 par une compagnie de trente-cinq Mormons dont l'activité fut si remarquable qu'elle est pour ainsi dire passée en proverbe. Ces industrieux pionniers élevèrent d'abord un fort pour se protéger contre les attaques des aborigènes, puis ils entourèrent de palissades un clos de cinq cents acres, creusèrent des canaux, labourèrent et ensemencèrent de vastes champs, et commencèrent l'exploitation des riches mines de fer qui se trouvent à quel-

ques milles dans les environs. La ville est importante et dans une belle situation. Les hautes montagnes au pied desquelles elle est bâtie ont un aspect bizarre ; elles sont formées de rochers d'une teinte rougeâtre, qui produisaient à l'époque de notre passage un effet d'optique fort curieux, sous la calotte de neige étincelante qui les couronnait.

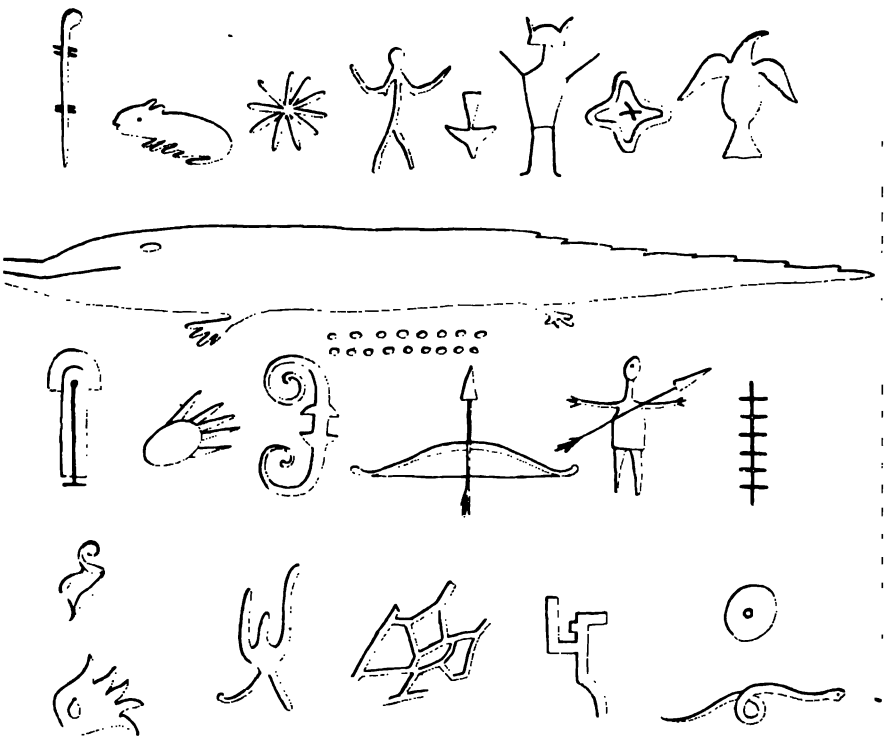
Comme nous passâmes deux jours presque entiers à Cedar, nous eûmes le temps de faire quelques excursions dans les alentours. Nous visitâmes d'abord la grande et massive usine que l'on a construite pour l'exploitation du fer. Le minerai que nous y vîmes est d'une richesse incontestable : il donne de 25 à 75 pour 100 de fer pur. Une société par actions, sous le nom de Deseret Iron Company, exploite ces mines avec un privilége de cinquante ans, consenti par la législature de l'Utah. Les fourneaux rendent environ mille kilogrammes de fer toutes les vingt-quatre heures. Le charbon employé dans cette usine est tiré d'une couche inépuisable, dit-on, située dans la montagne à deux ou trois lieues au-dessus de la ville. Ce charbon est excellent, mais il contient une si grande quantité de soufre qu'on a imaginé de le purifier par une cuisson modérée avant de le livrer à la consommation. Ce n'est pas seulement du fer et du charbon que l'on trouve autour de Cedar, il y a aussi des mines de soufre et de plomb, et certains indices font espérer qu'on y découvrira du cinabre.

Quand furent jetés les fondements de Cedar City, il n'y a pas encore dix ans, les colons s'imaginèrent qu'ils travaillaient sur un sol vierge, et que depuis le commencement du monde c'était pour la première fois que l'homme venait s'établir en société dans ces lieux sauvages. Ils se trompaient : bien des siècles auparavant, la terre qu'ils remuaient avait nourri des générations nombreuses. Les amas

le tessons coloriés qu'on a découverts çà et là dans les environs ont prouvé dernièrement que la cité mormonne est bâtie sur l'emplacement d'une ville importante des Aztèques, peuple éteint aujourd'hui, et qui fut à une époque le plus civilisé des deux Amériques. Il est certain que les fragments de poterie que nous avons eus sous les yeux dénotent, par le coloris, un degré de perfection qui n'existe pas dans les huacas du Pérou. Malheureusement, on ne possède rien d'entier, et les débris qu'on a réunis jusqu'à ce jour sont si frustes qu'il n'a pas été possible de reproduire les formes qu'ils affectaient dans leur ensemble. Quoi qu'il en soit, les objets que l'on a recueillis suffisent pour nous convaincre que la céramique a été portée très-loin par les anciens peuples du Nouveau Monde; mais sans s'élever pourtant, au moins quant à la pureté du dessin, jusqu'au niveau des magnifiques vases étrusques de Corneto, qu'on voit dans le musée du Vatican. On a aussi découvert dans cette même partie de l'Utah des ruines d'usines antiques, où l'on reconnaît encore les fours des potiers.

Ces restes précieux, quoique défigurés, ne sont pas les seules traces humaines que présente la contrée. A quelques milles au nord comme au sud de Cedar, au nord près du Petit Lac Salé, au sud près de Harmony, on voit de grandes murailles de rochers, entièrement chargées d'inscriptions glyphiques (dont quelques spécimens détachés au hasard sont fidèlement reproduits par notre gravure). Ces inscriptions figures sont d'une exécution grossière; mais presque toutes représentent des objets faciles à reconnaître, et pour la plupart pris dans la nature. En se rappelant les hiéroglyphes égyptiens, on ne saurait douter qu'il n'y ait là une véritable écriture glyphique, dont les Champollions futurs trouveront peut-être la clef, ce qui jetterait certainement un grand jour

Plaque d'or trouvée en 1845 sur les bords de l'Ohio



Glyphes indiens.

choisis sans ordre et copiés sur les rochers d'Utah

Imp. F. Chardon aîné, Sc., r. Hautefeuille, Paris

l'histoire d'une race qui paraît avoir atteint un degré de lisation comparativement élevé. La pensée nous vint un ment de copier toutes ces inscriptions dans l'ordre où elles trouvent, mais il aurait fallu consacrer à ce travail des ois entiers, et malheureusement la direction de nos études ous appelait ailleurs. Il est vivement à désirer que des voyaeurs plus heureux que nous se donnent la peine de dessiner es glyphes pour les conserver à la postérité et à la science, qui courent grand risque de les perdre, car les rochers s'écaillent, se fendent, s'écroulent, et bientôt ces annales d'un peuple inconnu auront disparu, entraînant avec elles la dernière chance qui nous reste de porter la lumière dans les ténèbres du passé.

Je ne sache pas qu'on ait découvert des fragments de poterie ancienne ni des monuments glyphiques au nord du parallèle de Cedar City. Dans l'Amérique du Sud, les traces analogues d'une civilisation indienne s'arrêtent même à une distance moindre de l'équateur, et ne paraissent pas dépasser le trentième parallèle. C'est donc entre le trentième degré de latitude australe et le trente-huitième de latitude boréale que les peuples supérieurs de l'Amérique ont vécu, et qu'ils ont formé des sociétés puissantes et cultivées. Il est à remarquer que des deux côtés de la ligne équatoriale, plus on s'éloigne des limites extrêmes que nous venons d'indiquer pour se rapprocher des tropiques et y pénétrer davantage, plus on est frappé par le nombre et par le mérite artistique des objets que les nations détruites ont laissés comme autant de vestiges de leur passage. Les bords du Rio Colorado et surtout ceux du Rio Gila, dans le Nouveau-Mexique, ont offert aux explorateurs américains des glyphes en grand nombre, et même des ruines de cités importantes. Le Mexique, l'Yucatan, le Guatémala, toute l'Amérique centrale, abondent en

monuments plus remarquables encore. L'Amérique du Sud, depuis la Ligne jusqu'aux frontières de la Bolivie, dans l'espace compris entre la Cordillère des Andes et l'océan Pacifique, nous a révélé et nous révèle tous les jours des ruines, des objets d'art, des restes nombreux d'une civilisation *sui generis,* que nous ne rencontrons ni vers l'extrémité méridionale ni vers l'extrémité septentrionale du continent. En présence de ces faits incontestés, comment ne pas accueillir l'idée qui se présente tout à coup à l'esprit pour lui faire entrevoir, dans le lointain du passé, dans les ténèbres de l'origine des choses, le berceau de l'humanité suspendu à l'ombre du feuillage perpétuel des tropiques? L'homme de réflexion ne peut manquer d'être frappé de la coïncidence qui existe entre le nouveau monde et l'ancien. Dans l'ancien monde, c'est, tout porte à le croire, sous le ciel tropical de l'Inde que l'homme a premièrement vécu pour s'avancer ensuite lentement dans le reste de l'Asie, dans l'Afrique et dans l'Europe. On ne saurait nier que les monuments de la plus haute antiquité, d'accord du reste avec plusieurs traditions, n'occupent dans l'ancien monde une position remarquablement analogue à celles des lieux où nous observons, sur le nouveau continent, les vestiges de l'ancienne civilisation américaine. C'est aux abords de l'équateur, sous les tropiques ou dans leur voisinage immédiat, que nous voyons s'ébattre et grandir les peuples primitifs de notre planète. L'Amérique centrale paraît avoir bercé sur son sein les premiers représentants de la race américaine. C'est là que l'homme, jeté sur la face du continent par un secret du Tout-Puissant, a dû se développer et vivre pendant des milliers d'années entre les deux courses extrêmes du soleil, avant de se hasarder dans les zones attristées et refroidies du nord et du sud. Tombé là comme un gland sur une terre

fertile, il y a pris racine pour donner des fruits ou des rejetons, qui se sont répandus de proche en proche jusqu'à rayonner au loin. L'homme avait besoin d'un ciel riant, d'une atmosphère constamment tiède, de fruits toujours mûrs à point autour de son berceau; en un mot, la bienfaisante nature devait être sa nourrice et lui prêter ses généreuses mamelles. Les tropiques pouvaient seuls bercer ce roi naissant. C'est là aussi, dans ces contrées où la vie est douce et facile, que devait apparaître et germer le goût des arts, qui ont besoin pour se développer de loisirs et de bien-être. C'est sur les bords du Gange et ensuite sur ceux du Nil, que les arts du vieux monde ont d'abord été relégués pendant des siècles ; c'est entre le golfe du Mexique et les plages du Pacifique que l'art américain devait naître, et c'est là qu'il est né. L'art est un enfant du repos et du bonheur : sa patrie est l'Éden. L'industrie. qui est une création des sociétés modernes, est un fruit des zones tempérées ou froides : elle est une fille du besoin. Le Breton, le Russe, peuvent comprendre et goûter l'art parce que le mot de passe, si je puis ainsi parler, leur a été communiqué; ils ne pouvaient le deviner ni le créer. Il fallait à l'homme un soleil resplendissant, un ciel inspirateur, une nature enchanteresse et prodigue de ses dons pour que son âme, longtemps imprégnée d'une adoration contemplative, se sentît saisie du besoin de se mettre en travail d'imitation. N'est-ce pas là ce qui nous explique pourquoi, sur les deux continents, nous trouvons les premières traces de l'art, ses larves pour ainsi dire, dans les mêmes positions géographiques ?

Faudrait-il donc en prendre notre parti et reconnaître que nous sommes, dans nos pays prosaïques de la zone tempérée, des émigrés de la zone torride, des arbrisseaux transplantés loin de leur patrie et acclimatés, perfectionnés même,

si l'on veut, par les soins constants d'un jardinier qu'on pourrait appeler la nécessité ? La nécessité! voilà la grande fée qui aurait opéré tant de merveilles de civilisation ! Ce serait la nécessité qui nous aurait fait tirer parti des leçons et de l'expérience de nos ancêtres pour nous élever au-dessus d'eux. Ce serait la nécessité, puissamment secondée par le travail, ce grand créateur, ce dieu fécond auquel nous pouvons tout demander, et qui peut tout nous donner ; ce serait la nécessité qui nous aurait contraints de rechercher et nous aurait fait trouver les moyens de supporter notre exil. Ne serait-ce point le souvenir des jardins fertiles et toujours fleuris où nous sommes nés qui nous inspirerait le courage de verser tant de sueurs pour nous refaire les délices de la demeure paternelle ? D'où vient le soin que nous mettons à nous vêtir avec tant de recherche, à charger nos tables de mets variés et succulents, à nous construire des habitations splendides? Ne serait-ce pas pour nous procurer la douce chaleur du ciel natal que nous dépouillons la brebis de sa toison, le ver à soie de son cocon, le cotonnier de sa bourre ? N'est-ce pas pour nous rendre les banquets de l'Éden tropical que nous attirons autour de nous tous les fruits, toutes les fleurs de la terre? N'est-ce pas pour nous refaire l'image de notre patrie perdue que nous ornons nos foyers de tout ce qui peut nous la rappeler ? Tous nos besoins réels viendraient-ils de ce que nous avons quitté le palais qui nous était destiné et où nous sommes nés? Sous les tropiques, tout le luxe se trouve dans la nature, et l'oisiveté n'y engendre ni la mort ni même l'ennui. Là, nous étions occupés uniquement à savourer l'existence. Ici, nous n'existons qu'à la condition de lutter et de combattre sans trêve. Là, nous vivions, comme naguère encore les joyeux habitants des îles de la mer du Sud, en dansant nuit et jour sous les arbres qui

nous fournissaient des aliments gratuits et inépuisables : nous coulions nos années sans soucis, sans labeurs, sans souffrances... Nous étions donc faits pour la zone tropicale ! Cela semblerait d'autant plus certain que, lorsque notre étoile nous y ramène par hasard, si nous n'avons pas laissé derrière nous des êtres trop chers pour les abandonner, nous nous y trouvons bientôt comme dans notre élément naturel [1], nous plaisant à savourer, dans une oisiveté charmante et jamais à charge, les douceurs d'un climat voluptueux et toujours souriant ; tandis que l'habitant de cette zone privilégiée, transporté sous notre ciel gris et morose, dans nos cités populeuses et affairées, soupire sans cesse après les suaves splendeurs de son air natal.

A la suite de ces réflexions, qui nous avaient insensiblement éloigné des ruines qui les avaient fait naître, et qui nous enlevaient dans un monde imaginaire, se présentait cette question : pourquoi l'Amérique, qui semble avoir procédé comme l'Asie par rapport au berceau et à la dissémination de l'homme, n'a-t-elle point, comme elle aussi, engendré une civilisation brillante et dominatrice ? La réponse à cette question présente des difficultés de plus d'un genre. Nous ne saurons jamais d'une manière satisfaisante dans quel état de civilisation se trouvait l'Amérique au moment où les aventuriers espagnols la dévastèrent par convoitise et au nom de l'Évangile, autorisant par là Bernardin de Saint-Pierre à s'écrier : « Le meilleur des livres, qui ne prêche que l'égalité, l'amitié, l'humanité et la concorde, a servi de pré-

1. Les habitants de la zone tempérée sont tellement épris des charmes de la zone tropicale après quelques années de séjour, qu'on voit la plupart d'entre eux, non-seulement dépaysés dans leur patrie, mais tourmentés du désir de retourner sur les rivages privilégiés où les frimas sont inconnus et où la verdure est éternelle.

texte aux fureurs des Européens. » L'histoire ancienne des aborigènes de l'Amérique nous manque également jusqu'à ce jour, mais elle peut nous être révélée par la science, dont on ne doit jamais désespérer, si elle parvient à déchiffrer les inscriptions gravées sur les monuments. Nous convenons sans peine que le nouveau continent ne nous offre rien d'équivalent à l'héritage que nous tenons d'Athènes et de Rome, mais nous y rencontrons bien des débris qui peuvent être mis de niveau avec ceux que nous ont laissés l'Inde et l'Égypte : et qui oserait dire que pour n'avoir point connu le papyrus, les Américains fussent de beaucoup inférieurs aux Égyptiens ? Il est certain qu'ils possédaient dans l'art glyphique un moyen de transmettre à leur postérité les faits de leur histoire. Il ne s'agit aujourd'hui que de rencontrer un nouvel Œdipe pour débrouiller ces énigmes. Nous savons que les Américains avaient une science astronomique, un système habile de gouvernement, des lois, une morale, un culte savant, une philosophie ; mais en tout cela nous ignorons le dégré précis qu'ils ont atteint. Les vicissitudes de leur histoire peuvent avoir ralenti chez eux plus encore que chez nous la marche du progrès. Et d'ailleurs, était-il nécessaire que le parallélisme fût constant entre deux races distinctes ? La conformation respective de chacun des deux continents n'aurait-elle pas influé, non-seulement sur la dispersion des peuples, mais aussi sur leur développement intellectuel ? La figure de l'ancien monde est arrondie, celle du nouveau est allongée. Sur l'ancien continent, les déserts de l'Afrique et de l'Arabie, et la mer des Indes absorbent en grande partie la zone tropicale : la race humaine, en se multipliant, dut se trouver promptement à l'étroit dans son berceau et s'en éloigner de bonne heure. En Amérique, là où les tièdes haleines des tropiques caressent un sol plus

étendu ou plus propice, l'âge d'or devait durer plus longtemps. Ces circonstances physiques expliquent-elles suffisamment la raison des différences que l'on observe dans le développement des deux races? Quoi qu'il en soit, il paraît certain que si l'humanité avait besoin de soleil pour réchauffer son enfance, il lui fallait dans son âge mûr un ciel moins bénin pour obliger son intelligence à s'épanouir dans toute son ampleur; et le vieux monde était admirablement conformé pour hâter cet épanouissement. Il ne faut pas rapporter exclusivement à un privilége de race le degré de perfection auquel l'humanité peut atteindre; il faut aussi attribuer aux circonstances extérieures, qui tantôt la favorisent, tantôt la gênent, une part dans son développement. L'humanité est, en quelque sorte, avec les lois de la nature et avec les accidents politiques, dans les mêmes rapports que l'âme avec le corps. Dans l'association du corps et de l'âme, l'influence de chacun des éléments est le plus souvent alternative et irrégulière, et le jeu normal ou parfait de l'association n'a lieu qu'autant que l'un et l'autre trouvent dans les milieux les conditions propres à les mettre en équilibre.

Telles étaient les réflexions qui se présentaient en foule à mon esprit, pendant que je me trouvais en face des vestiges d'un passé obscur. J'étais même, en revenant à Cedar City, absorbé tout entier dans ces méditations:

Nescio quid meditans nugarum, totus in illis,

au point que je ne jetai qu'un regard distrait sur la végétation des terrains salés que je foulais, et qui, du reste, n'offraient qu'une malvacée, un *Eurotia* soyeux, un *Obione*, une solanée procombante. Il me fallut, pour changer le cours de mes pensées, arriver jusqu'au milieu du camp indien qui se trouvait dans la plaine, aux portes de la ville. Une meute

de chiens hargneux et traîtres me réveilla de mes rêves, en m'obligeant de me mettre sur la défensive. Pour avoir le droit de cité parmi ces Indiens, je leur fis quelques présents insignifiants, et je pénétrai dans leurs tentes, faites de peaux, soutenues par de longues perches. Un petit foyer était allumé dans chacune d'elles, et autour de ce foyer les habitants étaient accroupis en rond, fumant une pipe qu'ils se passaient l'un à l'autre, jusqu'à ce qu'elle fût complétement épuisée. Rien ne frappa mes regards en fait d'ameublement; on ne voyait que des arcs et des flèches, des quartiers de venaison fraîche ou desséchée, des peaux et des couvertures de laine, que j'appris plus tard être de la fabrique des Navajos, tribu établie à quelque distance dans les vallées du sud-est, où elle élève une sorte de mouton qui donne une toison abondante et fort longue. Pas une parole ne fut échangée entre les Indiens et moi; ils restaient graves et indifférents en ma présence, et ne me regardaient jamais en face. Je leur étais évidemment suspect ou importun, aussi ne tardai-je pas à me retirer. Je remarquai, en m'éloignant, que plusieurs de leurs tentes étaient ornées à l'extérieur d'images coloriées, d'un dessin barbare, et représentant presque uniquement des animaux du pays, comme antilopes, cerfs, ours.

L'enseigne où nous étions logés dans la ville de Cedar n'était guère confortable. Nous y passâmes cependant deux nuits, grelottant au milieu de la rue sous une bise glaciale, contre laquelle notre feu était à peu près impuissant. Personne ne nous offrit un abri; personne également ne vint nous visiter, si ce n'est un jeune Anglais vêtu de haillons, qui nous parut atteint de folie. Les répétitions de musique qui se faisaient dans l'école pendant la soirée nous distrayaient bien un instant, car elles étaient bonnes au delà de ce qu'on pouvait attendre dans un pareil endroit; mais cette

diversion agréable n'était pas de longue durée, et le froid qui nous gelait nous rendait bientôt tout entiers au sentiment de notre position. Nous souffrions certainement plus qu'au milieu du désert, soit que la rigueur du climat fût réellement extrême, soit que l'ennui de coucher sur le pavé au milieu d'une ville eût aiguisé notre sensibilité, en nous condamnant à une sorte de supplice de Tantale. J'ai déjà expliqué la réserve, l'éloignement des Mormons vis-à-vis des étrangers de passage. Cette réserve ne vient pas d'un mauvais cœur: elle vient d'une expérience chèrement acquise, et tient en même temps à la sévérité des représentants ecclésiastiques, qui se fait sentir surtout dans les établissements éloignés de Great Salt Lake City. C'était cette dernière cause qui faisait faire le vide autour de nous à Cedar. Nous eussions pu rompre cette barrière de glace en nous faisant connaître; mais nous ne le voulûmes pas, afin de mieux nous rendre compte de l'état de la société, et aussi parce qu'il nous répugnait de demander une faveur qu'on n'aurait pas été libre de nous refuser. Cependant nous fûmes à même de nous assurer qu'il y a de bonnes âmes à Cedar comme partout, et de constater une fois de plus que la tyrannie ne parvient pas à s'imposer toujours d'une manière efficace, surtout lorsqu'elle porte atteinte aux plus nobles sentiments de l'humanité. La terreur qu'inspire la puissance, le dévouement des agents du pouvoir, le zèle des partisans, le respect de l'autorité, sont d'autant plus grands et plus complets qu'on se trouve éloigné du centre et dans un lieu moins peuplé: c'était là le cas de Cedar. Aussi fûmes-nous singulièrement touchés de la charité de deux femmes de cœur qui, en dépit des préjugés et des règlements qui interdisent la pitié envers les Gentils, bravèrent la crainte de la censure, et, se laissant guider par un instinct d'humanité,

vinrent à la faveur de la nuit nous apporter du bœuf, du jambon, du beurre et des œufs. La figure voilée, elles approchèrent en silence, ne parlèrent point, déposèrent leur offrande en tremblant, et se retirèrent aussitôt, même sans serrer la main que nous leur présentions. Nous regretterons toujours que le sévère incognito sous lequel elles nous apparurent ne nous ait pas permis de découvrir leurs noms ni leurs traits; mais, à défaut de leur image, le souvenir de leur action délicate et presque magnanime restera gravé dans nos cœurs. La femme n'est-elle pas meilleure que l'homme, même en Utah? Sensible, généreuse, compatissante, elle est partout ce que Dieu l'a faite : une incarnation de la sympathie, un ange consolateur, *consolatrix afflictorum* [1].

Le 8 novembre, nous nous disposâmes à reprendre notre course. L'argent était si rare dans le pays, qu'il nous fut impossible de trouver le change d'une pièce de cinq dollars, dont nous avions besoin pour parfaire le payement de nos achats de farine, de maïs et d'avoine. Nous fûmes obligés, pour combler la différence, d'acheter une lanterne et de donner une livre de café. Un peu avant dix heures, nous fîmes nos adieux à Cedar City, comme au dernier point habité du Territoire d'Utah. Nous nous dirigeâmes à l'ouest, à travers une plaine d'alcali, où nous ne voyions que des armoises. Ensuite nous montâmes par une pente douce, jusqu'à ce que nous parvînmes dans une gorge pittoresque au milieu de petites montagnes. Des rochers curieux bordaient

1. Le trait que nous venons de rappeler n'est pas le seul qui ait mérité de vivre dans notre mémoire. La femme sauvage elle-même nous a plusieurs fois donné l'occasion d'admirer le désintéressement et la spontanéité de son dévouement : j'espère pouvoir quelque jour raconter des faits qui font le plus grand honneur à son cœur et qui m'ont pénetré d'une reconnaissance impérissable.

notre chemin et laissaient croître parmi leurs décombres des chênes, des saules, des genévriers et des pins. La gorge s'ouvrit au bout de quelque temps pour former une vallée assez large et relevée de nombreux accidents qui charmaient la vue, entre autres de rochers d'un aspect ferrugineux. Nous croisâmes deux Mormons qui ramenaient des bœufs égarés, et qui nous donnèrent quelques indications sur la route à suivre. Un peu plus loin, nous passâmes près d'une jolie source d'eau claire. Là, nous rencontrâmes un guerrier indien qui revenait tout triomphant du combat. Il ramenait, comme part de butin, un jeune garçon auquel il avait coupé les cheveux en signe de défaite, et dont il voulait faire son esclave, s'il ne pouvait le vendre à bon prix. Le jeune prisonnier suivait son vainqueur d'un air insouciant, et quoique désarmé, il ne paraissait pas humilié, comme si sa conscience lui eût dit qu'il s'était battu en brave et qu'il n'avait succombé qu'à la fatalité. Il y avait dans ce tableau sauvage une teinte mélancolique qui assombrissait nos esprits, et nous nous sentions touchés de compassion pour le pauvre vaincu, si fier et si résigné; nous ne pûmes en détacher nos regards jusqu'à ce qu'il eût disparu dans les sinuosités de la vallée.

Nous gravîmes ensuite une longue colline, du sommet de laquelle nous découvrîmes un large bassin, occupé par une prairie où nous descendîmes pour aller camper à cinq heures auprès d'une meule de foin, sur les bords d'un ruisseau. Malgré une pluie fine et froide, qui se prit à tomber tout à coup, nous n'eûmes qu'à nous applaudir des avantages de notre campement, où le pâturage était abondant, et où nos animaux firent bonne chère. Dans le cours d'une longue expédition, le voyageur, autant par un sentiment d'égoïsme légitime, que par un attachement né de l'habi-

tude ou inspiré par une sorte de reconnaissance, éprouve en voyant sa monture heureuse et bien repue une satisfaction qui l'indemnise de ses petites misères personnelles. Pour passer la nuit, nous nous blottîmes dans un tas de foin, tandis que de violents coups de vent faisaient mugir l'air à des intervalles rapprochés, et ébranlaient même notre wagon. Cette agitation des ondes atmosphériques ne nous permit pas de dormir, et nous força de prêter l'oreille aux concerts des cayotes.

Le lendemain, quoique le ciel restât couvert et qu'une pluie fine tombât encore par intervalles, le temps s'était radouci. Nous nous mîmes en marche dès six heures du matin. En traversant la prairie, au milieu de laquelle nous avions campé, nous aperçûmes des cayotes qui ressemblaient à une espèce de chien sauvage. Ces animaux étaient certainement très-différents de ceux que nous avions vus jusqu'alors, et nous commençâmes à soupçonner que sous le nom générique de cayote les voyageurs américains ont confondu plusieurs variétés distinctes. Cependant, quelque vif désir que nous eussions d'éclaircir ce point, nous ne parvînmes pas à tuer un seul individu : au premier coup de rifle, ils avaient tous pris la fuite et nos balles se perdirent, soit par maladresse, soit par l'effet d'une trop grande précipitation. Nous nous consolâmes de notre insuccès en nous promettant d'être une autre fois plus calmes ou plus habiles.

La prairie ne nous offrit d'autres plantes reconnaissables qu'un *Eriogonum* desséché et un petit plantain encore en vie. Quand nous eûmes atteint les limites extrêmes de la plaine, nous montâmes en serpentant sur des hauteurs, où nous vîmes la pierre tumulaire d'un émigrant massacré par les Indiens quelques années auparavant. Nos domestiques, sous l'empire d'une croyance en quelque sorte superstitieuse

répandue parmi les blancs d'Utah, redoutaient ce passage comme un des plus dangereux du pays, et s'attendaient à une attaque presque certaine au milieu des buissons qu'il nous fallait traverser. Ils en furent quittes heureusement pour leurs préparatifs de défense, car nous ne rencontrâmes pas âme qui vive. Bientôt nous arrivâmes à l'entrée d'une vallée pittoresque, dans laquelle nous nous engageâmes. A dix heures, nous fîmes une halte auprès d'une petite fontaine que nous aidèrent à découvrir les grands roseaux qui l'environnaient. Le ciel restait couvert, mais la température était fort douce. Il nous semblait que nous avions changé brusquement de climat. De petits oiseaux voltigeaient assez familièrement dans notre voisinage. La végétation était plus variée et moins alanguie. Nous avions autour de nous de petits chênes à feuilles épineuses, des berberis, des pins, des *Juniperus*, des *Cowania*, une légumineuse desséchée, un *Opuntia*, d'autres cactées rappelant la forme de quelques euphorbes des Canaries, un *Yucca* dont les feuilles déchirées laissaient flotter une longue filasse, et dont la hampe, haute de douze à dix-huit pouces, portait de grosses fleurs flétries et mutilées. Une liliacée d'une espèce méconnaissable, à oignons tuniqués, se mourait sous les buissons. Enfin, une santalacée (*Comandra umbellata*) très-répandue étalait sur le sol, dans les endroits découverts, ses grêles rameaux, chargés de feuilles persistantes[1].

Après deux heures de repos, nous continuâmes notre course. Les flancs de la vallée, ainsi que les montagnes qui

1. Cette plante vivace, qui représente dans l'Amérique du Nord nos chalefs d'Europe, occupe une très-vaste zone. Je l'ai rencontrée dans le Canada, sur les bords du Lac Supérieur, et aux sources du Mississipi. D'autres ont signalé sa présence dans les Montagnes-Rocheuses, et au nord jusque dans le Saskatchawan.

la dominaient, étaient boisés et formaient un tableau beaucoup plus gai que les plaines arides et les crêtes dénudées, qui avaient si longtemps fatigué nos yeux. Un Indien solitaire, chassant à l'arc, passa près de nous avec son carquois en peau de renard sur l'épaule et cinq lièvres attachés à sa ceinture. Nous cheminions sur un terrain onduleux, hérissé de rochers grisâtres en décomposition. Nous arrivâmes ainsi sur le Rio Santa Clara, que nous longeâmes au milieu d'érables, de peupliers et de grands saules. Une clématite unissait ses rameaux à ceux d'une vigne sauvage pour enlacer les troncs de ces arbres. Un beau cactus épineux, donnant naissance à de nombreuses ramifications cylindriques, s'attachait aux rochers. Nous foulions sous nos pieds de grandes crucifères mortes, que nous reconnaissions seulement à la forme de leurs siliques. Un *Eriogonum* (*E. inflatum*), à tiges renflées comme celles du poireau, frappa pour la première fois nos regards. C'était certainement la plus curieuse, sinon la plus jolie de toutes les nombreuses espèces du même genre que nous eussions rencontrées en Californie et en Utah. Nous apprîmes plus tard que les Indiens se servent de ses tiges boursouflées au-dessous des ramifications pour en faire des pipes économiques, sans doute aussi peu durables que peu coûteuses. Une cucurbitacée à fruits lisses, de la grosseur d'une petite orange et d'un jaune plus blanchâtre, croissait parmi les broussailles. Nous entendîmes des gloussements de perdrix, et nous entrevîmes des cayotes qui disparurent dans le fourré.

A quatre heures, nous nous décidâmes à établir nos quartiers pour la nuit dans l'angle formé par le confluent du Santa Clara et d'un autre ruisseau. Les bords du Santa Clara étaient escarpés en cet endroit, et même sur la rive gauche ils s'élevaient sous la forme de grands rochers noi-

râtres ou ferrugineux. Le ciel était assez doux. Ce n'était déjà plus l'hiver: c'était comme un commencement d'automne avec ses fruits et ses fleurs encore intéressantes. Nous étions désormais hors de l'Utah, et nous venions d'entrer dans le Nouveau-Mexique. L'aspect sensiblement différent de la végétation, coïncidant avec le passage d'une frontière et l'entrée dans un pays dont le nom seul évoque tant de souvenirs, c'était là une conjoncture qui s'élevait pour nous à la hauteur d'un véritable événement. Nous étions pénétrés d'une vigueur nouvelle, comme si le sentiment d'une tâche heureusement accomplie nous eût inspiré une sorte d'enthousiasme pour celle qui nous restait à remplir. L'idée que nous foulions le sol d'un pays où nous n'avions jamais porté nos pas, nous causait un de ces plaisirs puérils auxquels l'âge mûr s'abandonne parfois avec une naïveté enfantine, et que je ne puis mieux comparer qu'à la joie d'un jeune touriste, lorsque, durant les vacances, il franchit pour la première fois les bornes d'une province, ou visite un chef-lieu qu'il ne connaissait point encore. Cependant nous ne nous dissimulions pas que la carrière qui nous restait à parcourir était la plus difficile; mais, en même temps, nous sentions que nous avions laissé derrière nous les climats les plus incléments, et qu'en nous rapprochant tous les jours du sud, nous avions moins à craindre la neige et la gelée, que nous redoutions par-dessus tout.

Nos domestiques semblaient de leur côté éprouver une satisfaction du genre de la nôtre. Ils ne sommeillaient pas comme à l'ordinaire, ils se montraient au contraire disposés à prolonger leurs entretiens fort avant dans la nuit. Henry, d'un caractère plutôt sombre et taciturne que communicatif, se trouva en humeur de discourir. Et longuement il discourut! D'abord il fit sa profession de foi religieuse, peu propre

à édifier des chrétiens. Toutes les religions, à son avis, seraient des inventions humaines au profit des despotes et des prêtres, « deux classes de sycophantes, comme il disait, dignes d'être confondues dans une haine implacable. » Il ne croyait pas que la Bible fût autre chose qu'une compilation de légendes arabes et juives, et l'idée qu'un quart du genre humain ajoute foi à de pareils contes lui faisait hausser les épaules de pitié. C'était un maître homme que notre philosophe! Du coin de son œil louche il dardait un regard de mépris sur les faibles mortels qui se laissent jeter de la poudre aux yeux. L'Évangile même ne trouvait pas grâce devant lui. A l'entendre, ce n'est qu'une série nouvelle de légendes saupoudrées de morale grecque et romaine. Il s'indignait qu'on y pût voir encore au XIXe siècle une révélation divine, et prétendait démontrer la fausseté de cette opinion et l'anéantir en disant qu'il est absurde de croire que Dieu ait voulu sauver le genre humain par la mort de son fils, dont la venue n'était pas encore, au bout de dix-huit siècles, connue de la moitié des hommes. Dans le débordement de son impiété, Henry appelait cela un miracle avorté. Il attaqua ensuite le dogme de la Trinité, dans lequel il ne voyait qu'un reste de paganisme. Pour lui Dieu serait un être supérieur, incompréhensible, indéfinissable, qui ne s'occupe nullement des affaires des hommes, et ne tient dès lors en réserve ni paradis ni enfer. Puis, de l'Être suprême il se lança dans les régions du firmament, se livrant à des spéculations astronomiques dans lesquelles nous avions peine à le suivre, et voyant dans chacun des astres des membres épars du grand Tout. Enfin, après avoir longuement parlé à sa grande satisfaction, notre orateur chanta quelques couplets comiques et s'endormit, bien persuadé qu'il nous avait émerveillés par la variété et par la profondeur de ses connaissances.

La nuit ne fut point aussi tiède que nous l'avait fait espérer la douceur du climat de la veille. Nous trouvâmes à notre lever une petite gelée blanche tout autour de nous, mais elle était due à l'action du rayonnement beaucoup plus qu'à un abaissement durable de la température, car nous n'éprouvâmes qu'un froid peu sensible. La physionomie des arbres encore couverts de leurs feuilles semblait d'ailleurs nous réchauffer par le plaisir qu'elle nous donnait. Le ciel était d'une sérénité parfaite; l'âme s'épanouissait librement dans une atmosphère limpide. Nous partîmes à sept heures. Le chemin que nous suivions était inégal, difficile, souvent coupé par le cours sinueux du Santa Clara, qu'il nous fallut traverser bien des fois. Les traits de notre chariot cassèrent dans un de ces passages que l'escarpement des bords rendait laborieux, dangereux même. A part ces difficultés et cet accident, la route était agréable autant que variée. Nous voyions de temps en temps des volées de ces jolies petites perdrix si communes en Californie (*Ortyx californicus*), dont le mâle est orné d'une huppe élégamment recourbée en avant. Quoique nous eussions déjà observé ces oiseaux sur les bords du Sacramento, nous n'avions pas encore remarqué qu'ils fussent percheurs, et ce fut pour nous une véritable surprise d'en voir plusieurs s'abattre sur des buissons et même sur des arbrisseaux. Ce n'étaient pas seulement ces oiseaux qui distrayaient nos regards ; sous les arbres qui ombrageaient notre route et dont quelques-uns étaient assez grands, comme les érables, les frênes, les saules, les peupliers, nous rencontrions une foule de plantes que nous pouvions rapporter à leurs genres, malgré leur état généralement très-avancé. A côté de vignes et de rosiers sauvages, se montraient un datura, trois cactus différents, une menthe, le grease-wood (*Linosyris pulchella ?*), un atriplex ligneux

une armoise, une oseille (*Rumex venosus*), une prêle, un *Steenhammera*, une crucifère (*Stanleya integrifolia*), un lin, un solidage, une sorte de *Desmodium*, des *Cowania*, des *Yucca*, des *Helianthus*, des *Schœnus*, une orchidée, un *Erodium*, un *Ephedra*, des *Cirsium*, des clématites. Les buissons étaient principalement formés par des *Ceanothus* et par des mimosées qui ressemblaient beaucoup à l'*Acacia heterophylla*. Enfin, on voyait apparaître un arbrisseau épineux, que son port et ses feuilles nous faisaient comparer à un *Algarobia*, et que ses gousses, que nous rencontrâmes plus tard, nous aidèrent à reconnaître pour un *Prosopis* ou *Spirolobium*.

Nous aperçûmes en passant, sur un terrain incliné, trois champs de maïs cultivés par les Indiens. Tout près de là nous vîmes de curieux rochers formés de sable concrétionné, et sur lesquels des voyageurs avaient gravé leurs noms avec les dates de leur passage, dont les plus anciennes ne remontaient pas au delà de 1849. Un peu plus loin, nous passâmes au pied d'autres rochers noirâtres, creusés de cellules qui paraissaient avoir servi d'habitations. Un cactus globuleux croissait sur les flancs de ces rochers, ainsi qu'une autre espèce sur laquelle un oiseau avait bâti son nid. Bientôt nous rencontrâmes des Indiens qui, nous ayant aperçus du haut d'une colline où ils avaient leurs demeures, étaient venus nous attendre sur les bords de la route. Ces sauvages étaient presque entièrement nus. Ils nous firent comprendre que les champs de maïs près desquels nous avions passé leur appartenaient, et ils nous demandèrent de leur acheter des haricots qu'ils apportaient dans des sacs en peau de cerf. Cinq femmes les avaient suivis avec chacune un enfant dans les bras. Elles étaient à peine vêtues et étaient toutes également sales, dégoûtantes. Leurs poitrines et leurs ventres

étaient enduits d'un mastic rouge, préparé avec une terre particulière à leurs rochers, qui les rendait hideuses. Leur unique habillement consistait en un caleçon de peaux de lièvres mal cousues et déchirées. Une de ces femmes joignait à cette toilette de haut goût une monstruosité naturelle remarquable : elle avait quatre mamelles, deux l'une au-dessus de l'autre, les supérieures un peu plus petites que les inférieures, qui étaient les seules qu'elle donnât à teter à son enfant. Ce dédoublement organique était pour les Indiens comme pour nous une curiosité très-rare, à en juger par l'empressement qu'ils mirent à nous la signaler, comme s'ils eussent craint qu'elle n'échappât à nos regards. L'enfant de cette femme étant absolument nu, il nous fut facile de nous assurer qu'il n'y avait pas eu chez lui transmission du phénomène tératologique.

Les Indiens s'obstinèrent à nous suivre malgré le désir que nous leur marquions de les voir s'éloigner. Nous arrivâmes escortés par eux jusqu'à l'endroit où notre chemin s'écartait définitivement du Santa Clara. Il était midi. Sachant que nous aurions plus de trente milles à faire avant de trouver de l'eau, nous jugeâmes qu'il était prudent de laisser reposer nos animaux et de passer la nuit auprès de la rivière. Là se trouvait une cabane en bois, construite par des missionnaires mormons, qui y venaient de temps en temps pour enseigner la culture aux indigènes. La prudence nous empêcha de nous y établir, parce qu'elle était dans une position facile à attaquer et difficile à défendre. Nous campâmes dans un endroit découvert, d'où nous pouvions voir tout autour de nous à quelque distance. Cet emplacement, favorable pour nous en cas d'attaque, était mal choisi pour nos animaux qui n'y trouvaient aucun pâturage ; mais nous pûmes, sans toucher au grain que nous portions avec nous, les

nourrir grassement du maïs que nous échangeâmes avec les Indiens contre du tabac. Comme nous avions du temps devant nous, nous nous éloignâmes pour la chasse, laissant notre camp sous la garde de nos gens. Nous nous rendîmes sur un terrain raviné dans tous les sens, et où l'on ne voyait que des cactus et quelques graminées sans vie. Nous tuâmes quelques perdrix californiennes, et nous en vîmes d'une autre espèce plus grosse, fort élégante et tachetée comme une pintade, que nous prîmes pour l'*Ortyx virginianus*. La difficulté de marcher sur les cactus, dont les épines traversaient nos chaussures, nous fit promptement renoncer à la chasse que nous aurions pu porter sur un terrain plus avantageux, mais qui était trop éloigné.

A notre retour, nous trouvâmes auprès de notre wagon des Indiens en beaucoup plus grand nombre que quand nous l'avions quitté. Je ne saurais décider si c'était pour nous rendre une sorte d'hommage qu'ils étaient accourus, ou s'ils avaient en vue de nous piller ou de nous rançonner; mais il est bien certain que leur présence nous déplaisait et même nous causait des inquiétudes. Aussi imaginâmes-nous pour leur imposer de tirer à la cible devant eux. Le sort fut pour nous : tous nos coups portèrent avec une précision qui leur donna une haute idée de notre adresse. Cependant, le nombre de nos visiteurs au lieu de diminuer s'augmentait sans cesse de quelques nouveaux arrivants. Parmi ces derniers il s'en trouvait un qui tenait à la main un animal rôti, dont la forme nous parut se rapprocher de celle d'un petit tapir, et qu'il se mit à dévorer avec une gloutonnerie toute bestiale. Ces gens appartenaient à la tribu des Payusitas. Ils se montrèrent peu disposés à prononcer lentement quelques paroles de leur langue, et marquèrent surtout une grande répugnance

à répéter les mêmes mots. Nous ne pûmes saisir correctement que les suivants :

At, arc.	Puiu, œil.
Pu, flèche.	Tumbane, bouche.
Visiabe, plume de la flèche.	Nankabau, oreille.
Kaibiabitch, montagne.	Kuna, feu.
Kuasûn[1], cheveux.	Taba, soleil.
Mubuin, nez.	

Il était aisé de voir que ces Indiens avaient été en contact avec des blancs, car ils étaient loin de paraître graves et réservés comme le sont ordinairement les sauvages de leur pays. C'étaient de plus des êtres affreux. Ils étaient tous barbouillés de rouge vif bariolé de quelques lignes noires. Le rouge, en faisant ressortir le blanc de leurs yeux, leur donnait un air de férocité qui contrastait avec leurs dispositions joviales. Ils nous faisaient l'effet de tigres jouant à la main chaude. Leur saleté était repoussante, et à les voir se rouler dans la poussière comme des pourceaux, on se prenait à douter qu'ils fussent autre chose que des singes parlants. Nous leur distribuâmes une petite quantité de tabac, ce qui parut leur causer un immense plaisir. Il se fit alors parmi eux un grand mouvement, comme si quelqu'un leur eût donné le signal du départ. Ce n'étaient que les apprêts d'un spectacle par lequel ils voulaient s'acquitter de celui que nous leur avions donné en tirant à la cible. L'arc allait se comparer à la carabine, la flèche à la balle. Un levraut servit de point de mire. Ils le placèrent à une centaine de mètres, et à un simple cri poussé par un des guerriers, les arcs vibrants firent voler les flèches sifflantes.

Δεινη δε κλαγγη γενετ'αργυρεοιο βιοιο.

1. Le dernier u de ce mot se prononce comme l'u français.

Jamais nous n'avions senti pareillement l'harmonie du langage d'Homère. Jamais non plus nous n'avions vu une pareille réunion d'habiles tireurs. Presque toutes les flèches, même celles des enfants, atteignirent et touchèrent le but. Ce spectacle excitait à la fois l'admiration et la frayeur; cependant la prudence nous commandait de ne laisser paraître aucune émotion. Nous nous disions, en affectant de rire, que si nous avions eu à faire nos preuves de nouveau, nous n'aurions pu viser qu'en tremblant. L'exercice du tir ne continua point. Les enfants seuls lancèrent encore quelques flèches sous nos yeux, et nous en vîmes plusieurs percer de très-petits oiseaux qui se jouaient à une faible distance. A l'entrée de la nuit les Indiens, rappelés par leurs femmes, se retirèrent enfin. Cependant deux d'entre eux s'avisèrent de rester auprès de nous.

La retraite de nos visiteurs nous soulagea des inquiétudes que nous avions conçues pour la nuit. L'idée d'un complot s'était offerte à notre esprit, mais cette idée s'évanouit en voyant que les deux parasites qui nous restaient se laissaient désarmer sans la moindre difficulté. Nous reconnûmes bientôt que nous n'avions eu affaire dans la journée qu'à une bande de voleurs, qui avaient espéré de tromper notre vigilance par leur nombre, mais qui avaient échoué dans leurs calculs. Victor pourtant fut victime d'une légère escroquerie. Il avait acheté pour le prix d'un vieux couteau deux flèches et un carquois, qu'il portait plaisamment en bandoulière, et qu'il se promettait de faire passer pour un trophée dans son village. Le soir venu, comme il s'apprêtait à serrer son butin avec ses marmites dans le coffre du wagon, il s'aperçut que son carquois s'était envolé de ses épaules. Cette mésaventure comique le déconcerta et l'humilia tellement, qu'il jura de manger tout vif son voleur, si jamais il

avait la chance de le connaître et de le rencontrer. Nous puisâmes dans le dépit de Victor un aliment pour notre gaieté, et nous nous endormîmes en pensant que, s'il n'avait d'autre occasion de devenir anthropophage, il courait grand risque de mourir en l'attendant.

La nuit se passa fort tranquillement. L'air était froid et le ciel d'un azur sans tache. Nous ne reçûmes pas de nouvelles visites, et les deux Indiens qui avaient dormi auprès de nous s'éloignèrent dès le matin. Henry, dans un accès de colère contre Victor, jeta avec force une de nos selles sur le sol et la brisa. Cet acte d'une violence insensée nous fit prendre de l'humeur, mais elle se dissipa bientôt quand nous vîmes que la selle pouvait encore servir. Nous nous mîmes en marche à sept heures. D'abord nous escaladâmes une petite montée extrêmement pénible pour notre wagon. et ensuite nous chevauchâmes dans une plaine sur un chemin tortueux. En même temps que des cactus, nous foulions une *Œnothera* sèche, rigide, dont les péricarpes qui restaient encore adhérents à la tige étaient ramassés en épi compacte. Nous passâmes sur un petit rond de gazon qu'on désigne comme le point précis où Carlos Murray a assassiné, vers 1852, un émigrant américain. Au bout de la plaine, nous eûmes à franchir une petite éminence sur laquelle notre chariot faillit se briser contre des rochers qui nous barraient le passage, et d'où il ne sortit intact que grâce à la dextérité et à la force de M. Brenchley. On voyait dans les environs un *Eutoca*, des armoises, des *Eriogonum*, un *Juniperus*. Bientôt nous pénétrâmes dans une gorge où se trouvaient des murailles de rochers couvertes d'inscriptions, et où croissaient des cowania, des cistes arborescents, un *Garrya*, des caryophyllées, des crucifères. Quoique tout à fait sauvage et même empreint d'un cachet d'horreur, l'aspect de cette gorge ne

laissait pas de nous charmer par sa nouveauté. Le chemin que nous suivions était rocailleux et en pente douce. Insensiblement il nous amena entre des masses de rochers qui s'élevaient à des hauteurs prodigieuses. Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que c'était une véritable montagne que nous franchissions par une dépression profonde, qui nous en déguisait l'élévation. Quand nous fûmes parvenus sur le point culminant de notre route, vers onze heures, nous fîmes une halte pour donner l'avoine à nos animaux. Autour de nous plusieurs herbes intéressantes s'étaient séchées sur pied dans un état parfait de conservation, mais elles étaient si cassantes que nous fûmes obligés de les ramollir dans l'eau bouillante, afin de pouvoir les emporter sans les briser. Nous récoltâmes entre autres une orobanche qui croissait sur les racines d'une *Artemisia*.

Nous reprîmes notre course après deux heures de halte. Pendant quelque temps nous chevauchâmes sur le sommet de la passe. Le sol était accidenté et se couvrait d'une végétation qui paraissait fort variée, à en juger par les débris qui frappaient nos regards. Une grande plante, dont la tige affectait la forme d'une longue quenouille, se détachait des rochers autour de nous ; nous parvînmes, en tirant quelques coups de fusil, à faire tomber une douzaine de ses fruits, qui nous révélèrent une iridée. C'est également vers ce point que nous vîmes apparaître pour la première fois une monocotylée gigantesque, qui pouvait être un yucca rameux, et qui se présentait à distance sous le même aspect que les *Vellozia* du Brésil. On eût pu aussi de loin les prendre pour un de ces palmiers qu'on rencontre au Chili, surtout dans les environs de Valparaiso. Les débris que nous parvînmes à nous procurer nous permirent seulement de nous assurer que l'inflorescence de ce végétal curieux est terminale et

s échappe d'un bouquet de feuilles très-acérées. Nous aperçûmes sur des rochers, mais à une distance trop considérable pour que nos balles pussent les atteindre, plusieurs mouflons que nous reconnûmes à la grosseur de leurs cornes. Nous traversâmes ensuite des espaces couverts de grands cactus. Parvenus sur les bords du plateau qui termine la passe, nous découvrîmes une immense plaine à perte de vue, dans laquelle nous nous engageâmes par une descente facile. Le grand *Yucca* rameux que nous venions de signaler dans la montagne s'emparait de l'entrée de la plaine et lui donnait une physionomie unique. Un peu plus loin, un *Cowania* glanduleux, odorant, venait disputer l'empire du sol, et ces deux végétaux régnaient en maîtres absolus sans souffrir la plus petite herbe dans leur voisinage. Nous marchions sur des quartz concassés et faisions route au sud. Un peu avant la nuit, nous aperçûmes à l'est, dans le lointain, une ligne de montagnes basses, et découvrîmes devant nous un ravin qui coupait la plaine, et dans lequel nous supposâmes que coulait le Rio Virgen. Vers six heures, nous descendîmes dans une sorte de vallée formée par le lit d'une rivière qu'on appelle tantôt Beaver, tantôt Cottonwood Creek. Nous y marchâmes jusqu'à ce que l'obscurité, devenue extraordinairement intense, ne nous permît plus d'apercevoir les obstacles qui nous environnaient. Après avoir traversé en quelques minutes trois petits cours d'eau, nous dételâmes sur un sable d'alluvion, au pied d'une petite colline. Il faisait froid. Nous trouvâmes heureusement des branchages dont nous allumâmes un feu, autour duquel nous ne tardâmes pas à nous endormir, après avoir entravé nos animaux réduits à un litre de maïs par tête pour toute pitance.

Dès que le jour eut paru, nous nous mîmes à la recherche d'un pâturage. Les bords de la rivière nous l'offrirent

à un kilomètre de notre camp. Nous vîmes quelques grands peupliers, des saules, un aster à fleurs bleues et la mimosée qui, sur les bords du Santa Clara, nous avait rappelé l'*Acacia heterophylla*. Le *Prosopis odorata*, chargé de gousses spiralées, était fort commun. Il y avait de ces arbrisseaux qui atteignaient les proportions de véritables arbres, et qui nourrissaient une espèce particulière de *Viscum*. On voyait aussi des joncs, des roseaux et une belle gentiane (*Erythræa*) à fleurs roses. Des cactus, des armoises, et de grands baccharis (*Tessaria borealis ?*) croissaient dans le sable, ainsi que plusieurs espèces d'*Eriogonum*, un *Atriplex* à gros fruits et le grease-wood. Nous vîmes sur les bords de la rivière, dont les eaux étaient limoneuses, des endroits battus qui paraissaient fréquentés par les castors, mais nous éprouvâmes le regret de ne pouvoir surprendre aucun de ces industrieux animaux.

Dans la matinée, trois blancs qui venaient de Las Vegas avec des wagons attelés de bœufs passèrent auprès de nos quartiers. Nous leur demandâmes de nous donner un coup d'épaule pour tirer notre wagon jusqu'au haut de la colline de sable qui s'élevait devant nous. Ils n'y consentirent qu'à la condition de recevoir pour ce service une quantité de sucre et de café, qu'il nous était impossible de leur accorder sans nous dépouiller totalement. En vain nous leur offrîmes d'autres denrées. Nous fûmes obligés de renoncer à leur aide. Tout ce que nous pûmes mettre de nos bagages sur le dos de nos mules, nous le retirâmes du wagon, et à onze heures un quart, nous commençâmes à escalader la colline. Nous ne montâmes que très-lentement et avec une fatigue extrême de nos animaux. Parvenus après mille efforts sur le sommet, nous eûmes à fouler un sable profond dans lequel les roues de notre chariot s'enfonçaient souvent jusqu'à l'es-

sieu. Et de la sorte nous allâmes pendant une heure, jusqu'à ce que nous fussions descendus dans le lit du Rio Virgen. Alors nous replaçâmes nos bagages dans le wagon, pour chevaucher ensuite comme à l'ordinaire. Mais le sable avait singulièrement harassé nos mules : elles ne faisaient plus dix pas sans s'arrêter. Nous comprîmes qu'il fallait leur donner du repos, et à deux heures, nous traversâmes la rivière pour camper sur la rive gauche, au milieu d'un petit espace couvert de gazon.

Les environs nous offraient une assez grande variété de plantes, mais l'état trop avancé de la plupart rendait difficile la détermination des espèces. Parmi beaucoup de petites herbes sèches qu'on voyait à la surface du sable, nous remarquâmes surtout une composée singulière, odorante comme une labiée, dont les capitules étaient cachés dans un involucre formé de deux larges folioles. Nous vîmes aussi un *Zygophyllum*, et une solanée qui montrait encore quelques fleurs blanches. Çà et là parmi les rocailles l'œil s'arrêtait sur de gros *Echinocactus* armés de fortes épines recourbées. Sur une chénopodée sans fleurs, qui avait l'apparence d'une bette, une petite cuscute enroulait ses tiges filiformes. Le *Prosopis*, sur lequel vivait un *Viscum*, était assez commun pour imprimer à la végétation de la contrée une couleur spéciale. Sur les bords de la rivière, avec les roseaux, croissait une saururée (*Anemiopsis californica*, Nutt.), qui répandait une odeur de poivre et paraissait pleine de vie. Nous reconnûmes aussi un *Helianthus* dont les Indiens mangent les achaînes. Enfin, dans les endroits alcalins, à côté d'un *Salicornia*, une petite borraginée glabre, voisine du genre *Steenhammera*, nous rappelait une espèce des plages havaiiennes exactement semblable.

Le Rio Virgen, un des tributaires du Rio Colorado,

avait, à l'endroit où nous étions campés, une largeur de vingt pieds; mais l'aspect de ses rives nous indiquait sûrement qu'à certaines époques il remplit un lit de plus de deux cents pieds de large. De hautes digues, formées de cailloux roulés et de sable, lui servent d'encaissement naturel en plusieurs endroits. Le fond de la vallée dans laquelle il coule, et qu'il paraît avoir quelquefois recouvert complétement, est composé de couches alluviales où domine le quartz, et où l'on voit quelques fragments de schiste et de granite. Les flancs de la vallée présentent çà et là de grands rochers sur le haut desquels se tenaient des aigles qui semblaient nous contempler, et que nos balles ne pouvaient atteindre ni nos coups de feu effrayer. La rivière roulait ses eaux sur du gravier très-fin mêlé de sable, au milieu duquel se trouvaient de petits cristaux irréguliers, transparents comme du verre.

La température était comparativement fort douce sur les bords du Rio Virgen, et ce n'était pas là seulement ce qui donnait du charme à notre campement. Nous occupions un point avantageux, parfaitement dégagé, où nous étions à l'abri d'un coup de main des Indiens, et où le pâturage pouvait largement suffire à nos animaux pendant plusieurs jours. Aucune inquiétude ne nous assiégeait, et les conditions favorables dans lesquelles se trouvait notre bivac étaient loin de nous faire regretter la halte forcée que nous subissions. Aussi nous sentions-nous heureux et fiers comme des rois de la nature; et rois nous étions en effet de tout l'espace qui s'étendait jusqu'à l'horizon et dont personne, j'imagine, ne songeait à nous disputer l'empire! Nos domestiques semblaient partager ce sentiment, et c'est lui sans doute qui, lorsque la nuit fut venue, amena Henry à nous faire l'exposé de ses principes politiques, comme il nous avait antérieurement développé ses idées religieuses. Je ne rapporterai

pas ici les arguments assez rebattus dont il se servit pour défendre les droits des peuples. Il soutenait, comme de raison, que Washington est le plus grand de tous les hommes, et que les Américains sont le premier peuple de la terre; mais, républicain profond autant que réfléchi, il aimait mieux en fait de gouvernement le système d'Angleterre, que celui de son pays. Cependant son admiration pour la république anglaise n'était pas sans réserve : il la trouvait trop aristocratique. L'hérédité de la puissance, des honneurs et de la noblesse lui paraissait une absurdité et une sorte de fétichisme honteux pour une nation civilisée. Il pensait que l'hérédité ne devait s'appliquer qu'à la charge présidentielle, qu'il regardait comme la clef de voûte de l'édifice, ou comme un mannequin fatalement nécessaire contre les perturbations périodiques de l'élection. La royauté britannique était pour lui un type de bonne organisation présidentielle, d'abord parce qu'elle est comme une étoile fixe, ensuite parce qu'elle ne se mêle de rien. L'aristocratie de naissance lui était odieuse, voilà pourquoi il détestait les lords qui ne se recommandent que par leurs titres; l'aristocratie d'argent lui paraissait supportable, mais il n'estimait en somme que l'aristocratie de talent et de mérite personnel. Il n'admirait pas la composition du congrès américain, dont les membres doivent pour la plupart leur élection à la cabale et à l'intrigue. Le Sénat, dans sa pensée, devrait être composé de gens ennoblis par leurs services, par leur science, par leurs vertus, et nommés à vie par l'élite de la nation. C'est dans cette mesure qu'Henry était démocrate. Il tenait en pauvre estime la gloire militaire, et il redoutait le prestige des héros sur les masses qu'il aveugle trop souvent pour les couvrir de chaînes ensuite. Il pensait qu'il est du devoir de tout honnête homme de protester contre le despotisme, de

quelque part qu'il vienne, des rois ou des prêtres, des majorités ou des minorités. Il regardait le clergé comme une incarnation du mal, funeste à la liberté et au progrès, d'autant plus dangereuse qu'elle a le secret de s'insinuer dans les âmes et de maintenir les peuples dans la superstition et l'ignorance, sous prétexte de les conduire au ciel en les damnant sur la terre. Et là-dessus il nous cita ce vers de Byron :

In hope to merit Heaven by making earth a Hell.

Le discours de notre éloquent domestique continua longtemps sur ce ton. Huguenot, qui ne comprenait pas que l'on pût s'amuser à écouter de pareilles balivernes, s'était endormi après avoir essayé de se distraire par l'agréable exercice du *whittling* [1], que, comme tout vrai Yankee, il pratiquait même en chevauchant. Henry parlait encore lorsque nous succombâmes nous-mêmes au sommeil.

Le 13 novembre, dès six heures du matin, nous abandonnâmes notre camp. Nous fîmes route au milieu de la vallée, en descendant le cours sinueux du Rio Virgen, que nous eûmes plusieurs fois à traverser. Le chemin était sablonneux et par conséquent d'un assez grand tirage, quoiqu'il fût généralement très-plat. Sans être vigoureuse, la végétation était assez haute. On voyait surtout des *Salicornia*, des *Atriplex*, des *Prosopis*, de grandes crucifères entièrement blanchies et desséchées, et une synanthérée très-jolie (*Chœnactis achilleæfolia*). Deux Indiens qui nous avaient aperçus de loin vinrent à notre rencontre et nous suivirent. La malle de San Bernardino au Lac Salé, portée par quatre

1. Voyez, dans le tome Ier, la note au bas de la page 296.

mules et deux hommes, nous croisa dans la matinée. Vers midi, nous fîmes une halte pour déjeuner au milieu des broussailles. Les deux Indiens ne se contentèrent pas de partager nos vivres, ils voulaient encore que nous leur donnassions des chemises, des gilets et des pantalons. Quoique nous les eussions assez brusquement congédiés, ils persistèrent à demeurer avec nous et à nous accompagner quand nous reprîmes notre course après deux heures de halte. L'un d'eux insistait beaucoup pour que nous lui permissions de monter dans notre chariot; nous lui refusâmes ce plaisir pour trois raisons dont une seule aurait suffi : d'abord parce que nous voyions bien qu'il n'était point aussi fatigué qu'il voulait le faire croire, ensuite parce que nous tenions fort peu à encourager sa présence au milieu de nous, enfin parce que nos animaux étaient suffisamment essoufflés, surtout depuis qu'un vent violent s'était élevé qui remplissait leurs naseaux de poussière. Notre sauvage d'ailleurs était parfaitemen. ingambe. Nous le vîmes bientôt courir sur une éminence et redescendre au galop pour nous annoncer d'un air triomphant qu'il y avait tout près de nous un attelage nombreux. En effet, quelques minutes plus tard, nous passions près d'un bivac où quinze hommes et une femme étaient groupés à côté de huit wagons. C'était l'apôtre Lyman qui se rendait à Fillmore pour la législature. Il se montra peu disposé à entrer en conversation, et nous le laissâmes après avoir appris pour toute nouvelle que nous étions à quatre-vingt-cinq milles de Las Vegas.

Nous poursuivîmes notre chemin dans un épais nuage de poussière. Les deux Indiens nous avaient abandonnés pour s'attacher à la suite de l'apôtre, et nous en étions enchantés. Des *Cowania* glutineux frappaient à chaque instant nos

regards, et pour la première fois nous eûmes l'occasion d'observer les fleurs de cet arbrisseau, qui sont d'une belle couleur jaune. On voyait aussi un *Lycium* à baies rougeâtres, et plusieurs espèces d'*Eriogonum*. Un petit ravin qu'il nous fallut franchir nous causa beaucoup d'embarras. Les traits de notre attelage se rompirent en le traversant. Nous fûmes tous obligés de nous mettre aux roues, et de déployer toutes nos forces pour triompher de l'obstacle que nous offrait ce passage. Sortis de ce mauvais pas, nous dûmes plusieurs fois encore traverser la rivière, mais dans des endroits généralement fort guéables. A six heures et demie, la nuit se fit tout à coup si noire que n'y voyant plus goutte, nous nous décidâmes à camper où nous nous trouvions, sur une terre couverte d'épines de légumineuses arborescentes, à quelques pas seulement de la rivière qui révélait son voisinage par le murmure de ses eaux. Nous n'avions pas encore entravé nos animaux, lorsque nous fûmes rejoints pour notre déplaisir par l'Indien malencontreux que nous croyions aux trousses de M. Lyman. Soit que son apparition eût effrayé nos chevaux, soit que l'absence de pâturage dans les environs les eût rendus impatients, ils s'enfuirent, et avec eux toutes les mules, sans que l'obscurité nous permît de suivre leurs traces. Nous allumâmes un feu et prîmes notre souper dans un silence qui trahissait nos inquiétudes. L'Indien demanda à boire du thé, à manger comme nous et même à fumer nos pipes. Nous ne lui refusâmes rien. Il se montrait assez bonasse; cependant je me faisais difficilement à l'idée de lui voir passer la nuit auprès de nous. Je voulais aviser aux moyens de l'éloigner; mais M. Brenchley, obéissant à un sentiment de justice peut-être exagéré, fut d'avis qu'il était mieux de ne point le tourmenter sur sa propre terre, et

pensa qu'il ne nous trahirait point si nous le traitions avec bienveillance. Je cédai, moins par conviction que dans la crainte de passer pour pusillanime. L'Indien se plaignait d'avoir froid ; on lui prêta deux couvertures, et il s'endormit à côté de nous. Le ciel, que nous n'avions jamais vu si sombre, nous envoya tout à coup une averse, mais elle ne fut pas de durée. Des broussailles assez hautes nous environnaient : il eût été facile à l'ennemi de s'y cacher. Notre camp était assurément fort mal placé si nous devions être trahis par le serpent que nous réchauffions, et attaqués par ses frères. Nous éteignîmes prudemment nos feux avant de nous endormir.

Le matin vint, et l'ennemi ne s'était point montré. Mais l'Indien et nos deux couvertures s'étaient envolés pour ne jamais revenir. Nous cherchâmes nos animaux dès le point du jour. Du haut d'une colline rocailleuse, où croissaient sur le quartz, le mica, l'agate et le schiste, de grands *Echinocactus* et des *Atriplex*, nous aperçûmes nos fuyards paissant à quelque distance dans la vallée, et nous pûmes les ramener sans peine. Nous nous mîmes en marche à huit heures par un temps assez sombre, mais qui s'éclaircissait insensiblement. Nous aperçûmes en partant de gros canards que nous prîmes d'abord pour des oies et que nous regrettâmes beaucoup de ne pouvoir approcher. En moins d'une heure, nous eûmes six fois à traverser le Rio Virgen. Dans un de ces passages, nous éprouvâmes un embarras sérieux. La rivière était devenue beaucoup plus large : nos animaux s'arrêtèrent au milieu de son lit, laissant notre wagon pris par les roues entre de gros cailloux. Nous le dégageâmes avec peine, et ce ne fut pas sans avoir fait quelques avaries aux rayons des roues. Nous brisâmes même dans cette circon-

stance notre moulin à café, que le cuisinier avait fixé à demeure sur le derrière de la voiture. A neuf heures et demie, peu de temps après avoir paré à ces dernières difficultés, nous fîmes une halte au pied d'une colline qui s'élevait devant nous comme une muraille infranchissable. L'un des deux conducteurs de la malle que nous avions rencontrés la veille vint nous rejoindre en cet endroit, et nous demanda de faire route avec nous jusqu'à San-Bernardino, où il voulait se rendre pour solliciter un emploi de courrier qu'il supposait vacant. Cet homme s'appelait Hope. Nous l'acueillîmes avec plaisir, pensant, comme il arriva en effet, que son expérience du pays pourrait nous être profitable. En même temps des Indiens Payutas arrivaient un à un de tous les points de l'horizon et nous entourèrent bientôt au nombre de quatorze. La plupart d'entre eux étaient à moitié nus et tous étaient armés en sauvages. Comme Hope pouvait comprendre quelques mots de leur langue, ils en éprouvèrent un étonnement mêlé de joie. Ils furent fort gais et ne nous causèrent aucun ennui. Nous leur distribuâmes du tabac et du biscuit, après quoi ils se retirèrent tranquillement.

Dès que nos animaux eurent fini de manger la ration de maïs que nous leur avions servie pour leur donner du nerf, nous nous disposâmes à escalader la montée la plus rapide et la plus difficile que nous eussions encore rencontrée. Nous nous mîmes à l'œuvre vers onze heures et demie. Notre escalade se divisait en trois étapes. Au premier coup d'œil on jugeait qu'il ne fallait pas songer à faire monter le wagon tout chargé. Nous transportâmes donc à dos de mule et sur nos épaules tout notre bagage jusqu'au sommet du rempart. Ensuite nous descendîmes pour enlever le chariot attelé de six mules. Ces animaux, ne mettant pas d'ensemble dans

traction et s'arrêtant souvent, reculant même, laissaient le poids du véhicule sur nos bras poussant aux roues. Nous parvînmes à la longue au pied de la deuxième montée, et nous attaquâmes après quelques minutes de répit, et nous emportâmes plus facilement, car elle était plus courte et moins roide. La troisième montée était la plus longue et la plus escarpée : elle avait quarante-cinq degrés d'inclinaison, et le chemin, bordé à droite par un précipice, était fort étroit et couvert de sable rempli de pierres mouvantes. Nous y lançâmes notre attelage qui s'y arrêta presque aussitôt pour reculer et briser la moitié des harnais en voulant reprendre son élan. Nous dételâmes les animaux pour les laisser monter en liberté ; puis nous enlevâmes toutes les parties mobiles du wagon et les portâmes jusqu'au haut, où déjà se trouvaient nos bagages. Cela fait, nous redescendîmes pour nous atteler au chariot démantibulé, et le traîner petit à petit en nous mouillant de sueur jusqu'à l'entrée de la plaine qui couronnait la colline. Chacun de nous prit courageusement sa part dans ce travail d'Hercule, mais la palme revint à M. Brenchley qui, poussant le coche par derrière, le souleva tout entier à différentes reprises pour dégager les roues du sable dans lequel elles s'étaient enfoncées.

Cette tâche ardue nous avait pris trois heures et demie. Pour célébrer dignement notre mémorable victoire, nous consommâmes en libations deux bouteilles de vin de Porto que nous tenions en réserve depuis longtemps. Nous éprouvions le contentement que donne l'idée du devoir accompli. Pendant que les uns s'occupaient du wagon pour le rétablir dans son état normal et le recharger, les autres raccommodaient les harnais au moyen de cordes et de ficelles, de sorte que bientôt nous pûmes nous remettre en route. L'événe-

ment le plus fâcheux qui nous fût arrivé, c'était d'avoir cassé, en transportant nos caisses, une bouteille d'eau du Lac Salé, laquelle se trouva ainsi perdue à notre grand regret; mais heureusement il nous en restait pour nous consoler une bouteille parfaitement intacte. La plaine que nous suivîmes était un véritable désert où ne croissait pas le moindre brin d'herbe, et où l'on ne voyait çà et là que des cactus monstrueux, globuleux, entièrement vides à l'intérieur et ne conservant leurs formes que par la persistance de leurs épines arquées, entrecroisées, survivant comme une armure au corps qu'elles avaient protégé. Au loin, à des distances inappréciables, nous découvrions des montagnes qu'une ligne de nuages blancs faisait paraître couvertes de neige. A six heures, la nuit venue, nous suspendîmes notre course pour bivaquer dans un endroit sablonneux, où les tiges mortes d'une rutacée nous servirent de combustible pour faire chauffer un peu d'eau que nous avions eu la précaution d'emporter du Rio Virgen.

La nuit fut assez froide. Victor, fatigué sans doute par suite de l'ardeur qu'il avait déployée en se rendant utile dans les travaux de la veille, fut pris d'une fièvre brûlante qui l'abattit sans le dompter. Nous nous mîmes en marche à sept heures et demie, à travers une plaine de sable et de cailloux, où l'on apercevait de loin en loin des tiges desséchées d'un grêle *Eriogonum* et quelques touffes de bunch-grass. Nous rencontrâmes un Indien aposté dans les environs comme sentinelle avancée d'un parti de braves qui avaient déclaré la guerre aux Utahs, sous prétexte que ceux-ci leur avaient volé des enfants. Nous descendîmes ensuite dans le bassin du Muddy, en faisant des zigzags à travers un sol hérissé de buttes sablonneuses.

ıs avions été prévenus des piéges que les Indiens tendent
nairement aux voyageurs dans ces localités, et nous
ns préparés contre toute surprise. Vers midi, nous arri-
ıes sur les bords de la rivière. Là se trouvait un peu de
ɔn tendre, et malgré le projet que nous avions formé de
ıer rapidement pour ne faire de halte qu'au loin dans la
ıe, nous ne pûmes résister au plaisir d'y laisser paître
animaux dont la conservation nous touchait autant que
e propre sûreté. A peine étions-nous arrêtés que, du
; des collines où ils se tiennent continuellement aux
ɔts, les sauvages s'élancèrent au pas de course, traver-
nt la rivière à la nage et vinrent nous entourer. Nous en
ptâmes quarante, tous bien taillés et armés d'arcs et de
ıes. Ils étaient à peine vêtus et avaient la figure peinte
ıoir et en rouge, comme les Payutas et les Payusitas que
s avions précédemment rencontrés. Parmi eux se trou-
nt deux chefs, porteurs de certificats mormons attestant
ls avaient été baptisés, l'un, le chef du Muddy, sous le
ı de Thomas; l'autre, le chef du Rio Virgen, sous le nom
aac. Quoique les certificats attestassent en même temps
ls étaient d'honnêtes Indiens, leur mine féroce n'était
ıe faite pour nous rassurer. Leurs flèches empoisonnées
aient, au lieu de fer, une pointe triangulaire de silex
ıelé. Sur l'avis de Hope, nous donnâmes aux deux chefs
assez forte provision de tabac, qu'ils distribuèrent
e toute la troupe en commençant par les plus âgés. Ce
ıau parut d'abord les satisfaire, et ils se montraient bien
osés. Un d'eux ressemblait d'une manière frappante à
e grand Arago : c'étaient le même profil, le même
t, les mêmes yeux, la même chevelure. Habillé à
ɔpéenne, on l'eût certainement pris pour le sosie de

illustre astronome. Les Indiens demandèrent à Hope si nous étions mormons. Il leur répondit que nous étions de bons *Américains*, nom sous lequel ils confondent tous les blancs, quelle que soit leur nationalité. Nous apprîmes là qu'ils regardent tous les Américains, à l'exception des Mormons, comme de mauvaises gens, et que cette persuasion contribue à les rendre insolents envers les émigrants. Cependant, après s'être montrés assez réservés, ils commencèrent à nous inspirer des inquiétudes. Le tribut que nous leur avions payé ne suffisait pas ; ils devenaient exigeants et importuns. Plusieurs étaient montés dans notre wagon et se permettaient d'examiner et de fouiller nos bagages. Je craignais un pillage prochain ; ma patience était à bout. Je proposai à M. Brenchley de les repousser, et au besoin de les combattre, pensant qu'à six que nous étions, ayant chacun dix balles toutes prêtes, nous pouvions avec de l'entente leur imposer et même les battre victorieusement. Mon impassible ami, avec le sang-froid qui le distingue, opina pour la patience et la douceur, et proposa de garder seulement les deux chefs à vue et de les traiter avec bienveillance. Un renard, dans ce moment, vint à passer devant nous sur le sable ; je lui lançai une balle qui l'abattit net. Ce coup brusque et inattendu attira l'attention de nos ennuyeux visiteurs, qui se mirent à chuchoter entre eux. Pendant ce temps, M. Brenchley leur distribua du biscuit, du lard et des pruneaux, toutes choses qui parurent enchanter et même adoucir ces redoutables rois du désert. Quand nous jugeâmes que nos animaux étaient suffisamment repus et désaltérés, nous les attelâmes en toute hâte et nous partîmes, laissant derrière nous quelques reliefs pour amuser les Indiens.

Le Muddy est profond, et bien que son eau soit claire et

limpide, il est difficile de la boire, tant elle est tiède et chargée d'alcali. Nous dûmes cependant en emporter un baril pour les besoins de la route. Nous longeâmes la rivière une centaine de pas avant de la traverser. Deux Indiens seulement nous suivirent jusqu'au passage et s'éloignèrent ensuite. Nous éprouvâmes comme le soulagement d'un grand poids en nous voyant débarrassés de leur présence. Pendant longtemps nous cheminâmes le long d'une vallée peu profonde, sablonneuse, dans laquelle croissaient des *Prosopis*, des mimosées qui nous remettaient en mémoire l'*Acacia heterophylla*, une rutacée, un *Tessaria* et le grease-wood. A ces seules espèces se bornait la végétation. Une grande sécheresse régnait partout, et les collines qui s'offraient à notre vue étaient toutes couvertes de sable, sans la moindre verdure. Au sortir de la vallée, un peu avant la nuit, nous attaquâmes un vaste désert onduleux, que nous résolûmes de franchir tout d'une traite, afin d'épargner à nos animaux le supplice de la soif. Vers dix heures cependant, après le coucher de la lune, l'obscurité devint si intense que nous dûmes renoncer à notre dessein et suspendre notre marche. Nous retînmes nos bêtes autour du wagon pour les avoir continuellement sous la main : il nous restait encore du grain, heureusement, et c'était plaisir de penser qu'en les tenant fixées auprès de nos pénates errants, elles n'avaient aucun jeûne à subir, grâce à nos provisions. Le voyageur dans le désert est comme le marin sur l'Océan : celui-ci s'attache à son bâtiment, dans lequel il voit souvent une autre patrie ; celui-là s'attache à son attelage, son navire ; et tous deux, confiants dans leur étoile, s'abandonnent à la garde de Dieu, de qui seul ils relèvent. Couchés sur le sable, contents et fiers d'avoir dépassé sans accidents la vallée du

Muddy, où tant de caravanes avaient été décimées par les Indiens; bercés en quelque sorte par le murmure réjouissant que faisaient nos mules en broyant leur maïs, nous nous endormîmes après avoir rendu grâces au ciel de ses dernières faveurs.

Le matin, quand nous nous éveillâmes, une gelée fugace pénétrait la surface du sol et le faisait crier sous nos pieds. Le désert s'étendait autour de nous à perte de vue. Nos animaux paraissaient fort altérés; nous leur distribuâmes tout ce qui restait d'eau dans notre baril, et à sept heures nous nous lançâmes dans la carrière. Nous eûmes à monter un plan légèrement incliné pour arriver sur la croupe d'une longue ondulation, d'où nous découvrîmes les plaines de Las Vegas. Au sable pur que nous avions foulé jusqu'alors se mêlèrent désormais de petits cailloux. Çà et là on voyait des *Eriogonum* morts, et de loin en loin de gros *Echinocactus* qui atteignaient jusqu'à quatre pieds de diamètre. La grande monocotylée arborescente, que nous avons comparée aux *Vellozia* du Brésil, fit de nouveau apparition, et sa présence marquait la contrée d'un cachet particulier. Nous remarquâmes avec surprise que les lézards, ordinairement si communs dans les déserts de cette partie de l'Amérique, ne se montraient plus à nos regards, et nous ne sûmes si nous devions attribuer leur absence à la saison dans laquelle nous étions entrés, ou à la destruction qu'en font les Indiens du pays, très-friands de leur chair. La chaleur fut assez forte vers le milieu du jour; elle contribuait, avec la poussière que nous soulevions, à aiguiser notre soif et à nous faire presser le pas pour gagner plus vite Las Vegas, où nous savions que nous trouverions une eau excellente. Nos animaux eux-mêmes partageaient notre impatience et trottaient

avec ardeur, comme s'ils eussent flairé l'eau et le pâturage qui les attendaient. Un peu avant d'arriver, nous passâmes à travers des broussailles de *Prosopis* et franchîmes un ruisseau qui arrosait un champ de maïs, et où nous apaisâmes notre soif. Enfin, à trois heures nous entrâmes dans le petit fort en pisé que les Mormons ont construit à Las Vegas. Nous nous établîmes en plein air dans la cour pour passer la nuit, à côté d'Indiens qui se disaient de la petite tribu des Kusiutas, voisine ou alliée de celle des Utahs. Ces sauvages, dont le nom nous était absolument inconnu auparavant, nous parurent ressembler beaucoup à ceux du Muddy, et bien qu'ils se montrassent fort doux et tout à fait innocents, ils nous volèrent deux couteaux avec une merveilleuse adresse. Ils mangeaient tellement leurs mots, que nous ne pûmes entendre que les suivants, dans lesquels il nous sembla retrouver les sons de la langue des Chochonès :

Opi, bois.	Tetsoae, chapeau.
Tâbe, soleil.	Doati, enfant.
Mea, lune.	Kuichubong, vache.
Chareti, chien.	Kucha, pantalon.
Chonip, gazon.	Kuaso, habit.
Tempe, pierre.	Bus, lunettes.
Kânente, herbe (*Atriplex*).	

Le nom espagnol de Las Vegas, qui signifie *champs fertiles*, a été donné par les Mexicains à cette contrée, parce qu'elle est une sorte d'oasis au milieu du désert. Les Mormons y ont établi une ferme dans laquelle ils attirent les Indiens pour les convertir et les former à l'agriculture. Cet établissement (*settlement*), situé sur le territoire du Nouveau Mexique, est un des plus récents que la secte ait formés. On peut facilement prédire qu'il n'acquerra jamais un grand

développement, car le sol n'y est cultivable que sur une très-petite étendue, et tout autour le désert se prolonge à des distances considérables. Cependant, tel qu'il est, il faut convenir que son utilité est réelle, et qu'il possède tous les éléments nécessaires pour se maintenir comme un caravansérai précieux, où la poste et les voyageurs peuvent renouveler leurs provisions. On ne voit actuellement dans le fort qu'une maison et une grange. Nous y trouvâmes trente-trois Mormons, presque tous prêtres, et pas une seule femme. Ils cultivent des céréales et des légumes qui réussissent bien. Le grain qu'ils nous vendirent était d'une fort bonne qualité. Nous rencontrâmes chez eux de l'indifférence et peu d'empressement à nous obliger, mais c'était de leur part froideur habituelle plutôt que malveillance. Un d'eux consentit avec assez de bonne grâce à nous laisser copier les observations thermométriques faites par lui au mois d'août précédent, et que nous donnons aux notes[1]. L'altitude de ce lieu, déterminée au moyen du baromètre, est de 1600 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les arbres manquent totalement dans l'oasis. Quoiqu'on eût déjà essuyé quelques gelées à l'époque de notre passage, nous vîmes aux environs dans les endroits arrosés par le ruisseau et dans le jardin bon nombre de plantes encore vivantes, parmi lesquelles signalerai l'*Adianthum Capillus-Veneris*, jolie fougère que soupçonne fort d'être cosmopolite; un *Stanleya* à fleurs jaunes, un *Cirsium*, un *Typha*, un *Epilobium*, *Sonchus*, *Lythrum* avec *Cuscuta*, *Erigeron*, *Verbena*, un *Atriplex* ligneux, le *Rhus trilobata*, petit arbrisseau; une violette, le *Comandra*, l'*Apocynum* à filasse (*pû* des Indiens, *milk-weed*

1. Voir la note 22 à la fin du volume.

les Américains); une jolie petite euphorbiacée rampante, à pétales carnés; un *Castilleja* à belles bractées rouges, un *Œnothera* à fleurs jaunes, un *Helianthus*, un *Aster*, *Ambrosia*, *Lycium*, *Erodium*, *Anemiopsis*, *Solidago*, *Arundo*, *Psoralea*, *Hydrocotyle*, *Physalis*, le grease-wood (*Linosyris*). Nous vîmes aussi parmi les végétaux introduits quelques pieds de vigne de Californie.

Le Rio Colorado, fleuve dont la navigabilité est encore imparfaitement constatée, et qui deviendra peut-être un jour une magnifique voie de communication pour ces contrées perdues, coule à une trentaine de milles à l'est de Las Vegas. On dit qu'à cette latitude son cours est large, mais peu profond et rempli de rochers. Ses bords sont fréquentés par des Indiens qui ont la réputation d'être fort redoutables, et dont quelques-uns ont visité l'établissement mormon, où il a été impossible de les retenir, malgré les promesses qu'on leur fit pour les allécher. On leur offrit en vain de les loger, de les nourrir et de les habiller pendant un an. Rien ne put les séduire. Pour l'enfant du désert, l'indépendance a des charmes que n'égalent ni le confortable de l'habitation, ni le luxe des vêtements, ni une existence à l'abri de tout besoin matériel. Il lui faut de l'espace avant tout. Il préfère à une existence assurée, à une vie calme et sédentaire, l'air libre des montagnes et des plaines, les émotions du désert, l'aiguillon de la faim et de la soif. Le jeûne est pour lui moins dur à supporter qu'un régime régulier. L'oiseau qui a respiré l'air des bois, le préfère toujours, malgré le retour périodique des frimas et les disettes qu'ils amènent, au luxe et à l'abondance de la plus belle cage. L'Indien est un homme plus animal qu'intellectuel. Son âme n'étant point ouverte aux sentiments qui forment les sociétés et les cimentent,

il ne saurait apprécier les avantages de la société, et il est naturellement porté à estimer sa solitude errante comme le plus grand bien, comme la condition essentielle de son bonheur. Ne le plaignons pas trop; car, si les vives jouissances de la vie sociale lui sont étrangères, de même que les hautes aspirations de l'âme, en revanche il n'en connaît ni n'en ressent les misères, et il ignore les peines morales qui nous assaillissent parfois au point de nous faire regretter le néant.

Du reste, les Indiens ne sont point aptes à reconnaître sans transition les bienfaits de la vie civilisée; et comme nous ne pouvons les attirer à nous, c'est à nous d'aller vers eux, de vivre avec eux pour les instruire sans les brusquer. C'est là au moins le moyen le plus certain de leur inculquer nos principes et de les amener à la longue à convenir de l'excellence de nos mœurs. Les missionnaires de Las Vegas paraissent avoir compris la chose ainsi, car ils se disposent à se détacher tour à tour pour aller porter sur les bords du Colorado des germes de civilisation.

CHAPITRE III

DE LAS VEGAS A LOS ANGELES

Puits naturel de Las Vegas. — Comment les mœurs des Américains sont moins sanguinaires que celles des Français. — Brigands et conquérants. — Cottonwood Springs. — Une malle-poste dans le désert. — Ingratitude du mulet. — Chute périlleuse de M. Brenchley. — Tentation horrible. — Kingston Spring. — Un épisode des voyages du colonel Frémont. — Bitter Springs. — Rêveries d'un matelot. — Qu'est-ce qu'un désert? — Le Mojave. — Lièvres et perdrix. — Ce qu'il faut pour être gentleman. — Passage de la Sierra Nevada. — Californiens et Américains. — Colonie mormonne de San-Bernardino. — Rencontre d'une femme havaiienne. — Vignoble de Cucamonga. — Une orgie. — Jack le montagnard. — El Monte. — Arrivée à Los Angeles.

Le 17 novembre, à deux heures après midi, nous nous éloignâmes de la ferme de Las Vegas, où les missionnaires mormons travaillent avec une invincible persévérance pour la gloire et pour l'intérêt de leur Église. D'abord nous eûmes à gravir des hauteurs sablonneuses, sur lesquelles nous rencontrâmes une troupe d'Indiens qui revenaient de la chasse, les uns chargés de lièvres qu'ils portaient attachés autour de leurs reins, les autres n'ayant pour tout fardeau que leurs carquois et leurs arcs. Nous atteignîmes péniblement un petit plateau où les animaux de notre attelage refusèrent bientôt d'avancer, tant ils avaient été fatigués dans la montée

en traînant un wagon alourdi par une abondante provision de grain. Nous nous résignâmes à camper à trois milles de notre point de départ, tout près d'un puits naturel qui piqua vivement notre curiosité. Des herbages croissaient alentour, et l'on voyait se baigner sur les bords des lentilles aquatiques, des *Hydrocotyle*, et des feuilles que nous prîmes pour celles d'un convolvulus. Le diamètre du puits était de vingt pieds. L'eau très-claire et très-potable le remplissait presque à fleur du sol; elle était limpide et fort calme à la surface, tandis qu'à deux pieds au-dessous un bouillonnement intermittent l'agitait et soulevait un sable blanc, qui ne pénétrait jamais dans la nappe supérieure et qui formait quelquefois une couche si unie qu'on pouvait la prendre pour le fond du réservoir. C'était assurément un phénomène curieux que cette eau demeurant constamment transparente et pure au-dessus, pendant qu'à deux pieds au-dessous elle offrait par intervalles de gros bouillons tout chargés de sable. Nous y entrevîmes de petits poissons qui disparurent à notre approche. En cherchant à nous rendre compte de la profondeur du trou, nous vîmes avec regret que notre pierre de sonde attachée à une ficelle s'arrêtait à dix pieds par la résistance de la vase, quoiqu'une perche de douze pieds de longueur s'y enfonçât tout entière sans difficulté. Il est probable que cette fontaine intéressante communique par un conduit souterrain avec la source du ruisseau de Las Vegas, qui s'en trouve éloignée seulement de deux milles.

Après que nous eûmes fini d'examiner le puits, il ne nous restait rien à observer dans les environs. Nous imaginâmes de nous exercer au tir de la carabine en attendant la nuit, et cet utile passe-temps devint inopinément la cause d'une vive et longue discussion entre nos domestiques. Comme nous manquions d'une cible, Henry proposa en plai-

santant de prendre Victor pour point de mire. Celui-ci, qui depuis longtemps nourrissait de l'aigreur contre Henry, accueillit fort mal la plaisanterie et s'échappa en injures contre les Américains, qu'il accusait d'être pires que des bêtes sauvages, et auxquels il reprochait de faire peu de cas de la vie des hommes, qu'ils exposent avec tant d'indifférence sur leurs chemins de fer, sur leurs bateaux à vapeur et dans leurs querelles particulières. Henry, piqué à son tour par le ton sérieux de ces invectives, se recueillit sournoisement; et, quand la nuit fut venue, il nous prit tous à témoin de l'injure gratuite qui lui avait été faite, et gravement entreprit de défendre dans un discours en règle les mœurs de son pays, en s'appliquant surtout à démontrer qu'elles sont moins sanguinaires que celles de la France. Son argumentation était fort simple : elle s'appuyait sur la statistique. « Combien d'hommes, disait-il, laissons-nous pour morts à la suite de nos querelles particulières, et combien en assassinez-vous dans vos duels? Combien de vies nous enlèvent les accidents causés par notre abus de la vapeur, et combien en sacrifiez-vous dans la guerre? A mon compte vous nous damez le pion avec une habileté incomparable. Est-il plus sage de mourir sur un champ de bataille après avoir nui aux autres, que de mourir sur un vapeur sans nuire à personne, en cherchant au contraire à servir l'humanité par une locomotion rapide? Et dans le nombre immense de ceux qui s'exposent librement sur nos magnifiques steamers, combien peu périssent! Comptez les braves que Napoléon a attelés à son char de victoire, et dites-moi combien sont revenus. » Victor ne trouva rien à répondre. L'orateur triomphant continua d'écraser son adversaire sous le poids de son éloquence. Il était plus raisonnable, selon lui, de s'exposer à sauter sur un bateau en voulant lutter de vitesse, que de suivre un con-

quérant et de chercher la mort dans les combats pour le bénéfice d'un ambitieux ou dans l'intérêt d'une famille souveraine. La guerre ne lui paraissait permise que pour défendre la liberté, comme Washington l'avait fait. Napoléon n'était à ses yeux qu'un capitaine heureux et sans entrailles, une sorte de monstre mythologique qui ne faisait la guerre que par un appétit dépravé, un imposteur qui voulait corrompre les peuples en leur faisant adorer la gloire au lieu de la liberté, un chef de brigands enfin. A ce mot, Victor bondit et s'élança comme pour dévorer le discoureur, lorsque Huguenot s'interposant, lui saisit les bras et lui dit : « Halte-là ! maître coq ; ne soyons pas si bouillant. Quand on abandonne son clocher pour éviter le service, on ne doit pas se fâcher de ce que vient de dire le préopinant. » Victor, qui se trouvait pris par le défaut de la cuirasse, se composa et se mit à ronger son frein. Quoiqu'il prît rarement la parole et qu'il se montrât toujours de sens rassis, Huguenot voulut protester contre l'opinion de son compatriote. Il aimait la gloire militaire, et Napoléon était son idole ; aussi chercha-t-il à le défendre à sa manière. « Il n'y a, disait-il, que les hommes supérieurs qui soient capables de devenir chefs de brigands ; et si j'étais Français, je ne m'offenserais pas d'entendre qualifier de la sorte le grand guerrier. Est-il rien de ravissant comme la vie des camps ou des cavernes, lorsqu'on ne manque ni de boissons, ni de volailles fines, et qu'on répand autour de soi la terreur et le respect ? Quel plaisir de piller un ennemi puissant, de lui faire courber la tête et de recevoir les hommages de ses femmes ! Un chef de brigands est comme un général d'armée : il rançonne les voyageurs qui tombent dans ses piéges, et par sa magnanimité comme par son courage il peut rendre toutes les femmes amoureuses de lui. Par sa bravoure et par son audace, il se procure de

quoi vivre en roi. Il y a tout autant de justice, et plus de grandeur et de noblesse, à dépouiller les hommes par la force qu'à les ruiner par l'habileté des spéculations. Les moyens sont différents, mais le résultat est le même, et le succès d'un coup de main est tout aussi honorable que le succès d'une opération commerciale. Si le brigand se montre débonnaire et gentleman après une attaque victorieuse, il est un grand homme. Et la preuve que mon opinion est vraie, c'est que le monde admire encore aujourd'hui les faits et gestes des hardis brigands du temps passé. De même la mémoire du grand Napoléon est vénérée comme celle d'un Dieu, et les femmes elles-mêmes, oubliant les larmes qu'il a fait verser à tant de mères, frémissent d'enthousiasme au seul nom du héros. » Telle est la substance du discours dans lequel Huguenot révéla les instincts grossiers d'un esprit cynique et inculte. Henry reprit alors la parole pour dire qu'il admettait l'assimilation, mais qu'il fallait être dépourvu de tout principe pour s'oublier au point de faire l'éloge d'un métier criminel. Puis, comme pour irriter Victor davantage, il essaya de mettre le général au-dessous du brigand. « Le chef de brigands, disait-il, si coupable qu'il soit, a au moins le privilége de commander à des hommes qui se sont volontairement enrôlés sous ses ordres. Le conquérant, qui ne fait pas moins de mal, est bien plus coupable; car les soldats qui composent son armée sont arrachés à leurs familles et forcés de verser leur sang et celui des autres selon son bon plaisir et presque toujours sans profit pour eux-mêmes. Les brigands forment une association républicaine dans laquelle chacun a sa part des bénéfices. Le conquérant est le lion de la fable, qui réclame tout le butin pour lui : c'est un tyran, une sorte de Dieu Vichnou qui écrase sous son char ses adorateurs les plus dévôts. Ici, c'est l'esclavage; là, c'est la liberté. Ma

comparaison première n'était pas exacte; je demande pardon à Victor d'avoir été si loin de la vérité. » Victor sentait bien qu'il devait, pour l'acquit de sa conscience et l'honneur de son pays, défendre la mémoire si insolemment attaquée du plus grand capitaine des temps modernes; seulement, il manquait du don de la parole pour exprimer tout ce qu'il avait de bonnes raisons dans la tête, et il se contenta de répondre : « Dites et pensez ce que vous voudrez de Napoléon. Le nom de votre Washington ne fera jamais autant de chemin que le sien, car dans ma patrie je ne l'ai jamais entendu, et dans la vôtre j'ai vu l'image du petit caporal partout jusque dans la dernière de vos cabanes. » Pour un marin illettré et qui ne se piquait pas d'éloquence, c'était sortir assez habilement de la discussion. Huguenot applaudit franchement aux paroles de Victor; mais Henry, qui n'était point aussi facile à battre ou à contenter, voulut avoir le dernier mot, et dit d'un ton sentencieux : « Washington est trop au-dessus des intelligences vulgaires pour être apprécié dans le vieux monde. Le nom du plus grand homme de l'antiquité, celui de Socrate, est inconnu des masses. » Victor qui ne comprenait rien à cette observation, non plus que Huguenot, se tint pour satisfait, et les débats furent clos. Le silence une fois établi, nous nous endormîmes sur la terre, tandis que la lune encadrée d'un halo citrin continuait sa course dans les cieux.

Dès l'aurore, nous nous mîmes en marche à travers une grande plaine couverte de sable et de rocailles. Quelques monticules arides se voyaient à distance. Des buissons épineux étalaient çà et là leurs rameaux dépouillés. Nous vîmes un *Eriogonum*, une rutacée, une sorte de tamarin, des agaves et un *Yucca* qui avait un tronc semblable à celui d'un palmier, haut de cinq à six pieds. Nos hommes paraissaient

être encore sous l'impression des querelles de la veille, et n'échangeaient aucune parole entre eux. Nous-mêmes, sous l'influence d'un ciel gris et lourd, nous éprouvions une sorte d'abattement moral qui se compliqua bientôt d'un sentiment de fièvre et d'un violent mal de tête. L'eau si claire du puits de Las Vegas avait-elle contribué à déterminer cette indisposition? A deux heures, nous arrivâmes à Cottonwood Springs, où nous établîmes notre camp dans un fond entouré de collines, sur un petit espace verdoyant au milieu duquel on voyait des saules, des cactus, des scrofulariées, des *Helianthus* grêles et élancés, de hautes crucifères, un grand *Rumex*, toutes plantes complétement flétries mais encore reconnaissables. Devant nous, de l'autre côté des collines, s'élevait une montagne à pic, rocheuse, déchirée, vers laquelle les regards étaient attirés par des teintes rougeâtres de nuances variées. Nous tuâmes un cayote à grosse queue (*Vulpes macrurus*), à long poil roide. On le dépouilla. Sa chair était très-maigre, et, quoiqu'elle fût inodore, notre chien refusa d'en manger.

A la tombée de la nuit, la malle-poste partie du Lac Salé le 2 novembre, vint camper à côté de nous. Elle se composait de deux sacs de dépêches portés par une mule, d'un courrier et de cinq voyageurs avec une dizaine de chevaux et de mules de selle. Parmi les voyageurs se trouvait un Américain du nom de Philips, d'une apparence fort respectable, porteur d'une lettre de recommandation à notre adresse. Un jeune commis de magasin, nommé Walker, qui allait chercher fortune en Californie, se fit aussi présenter à nous par nos domestiques, qui l'avaient connu à Great Salt Lake City. C'était un garçon fort gai, grand parleur, aux allures dégagées, très-soigné dans son habillement. Il soutint presque à lui seul la conversation de la soirée. Au nombre

des sujets qu'il effleura, le plus saillant à nos yeux fut celui de la révélation. Il avait là-dessus des idées arrêtées, et prétendait que toutes les révélations antiques étaient entachées d'imposture, depuis qu'on avait vu de nos jours des milliers d'individus croire à la révélation de Joseph Smith. Il disait avec une apparence de bon sens et de raison que s'il était si difficile de contester l'authenticité d'une révélation faite en plein XIXe siècle, il ne fallait pas s'étonner que l'imposture de Moïse et celle de Jésus-Christ eussent pu prendre corps dans des âges reculés et ignorants. Nous ne prîmes pas la peine de combattre son opinion, mais nous ne pûmes nous défendre d'une certaine surprise en voyant un si jeune homme arriver à l'impiété par des réflexions sur le mormonisme.

La nuit fut froide et mauvaise. Notre sommeil avait été sans cesse troublé par notre chien, dont nous n'avions jamais entendu la voix auparavant, et qui se mit à aboyer avec un zèle désespérant, comme s'il eût tenu à prouver à nos voisins de la malle qu'il était bon à quelque chose. Ce n'était pas seulement le froid et le bruit qui nous tenaient éveillés ; nous étions altérés comme des gens fiévreux, et l'eau qui se trouvait à notre portée avait une si forte odeur de characées, que nous ne la pouvions boire. Nous fûmes sur pied dès quatre heures du matin. Au milieu de l'obscurité, M. Brenchley s'avança à la recherche de nos animaux qui paissaient à l'aventure dans les environs et qu'il ramena avant le jour, après s'être ensanglanté les jambes en courant sur les cactus épineux. M. Philips, qui voyageait avec un cheval américain plus fait au wagon qu'à la selle, nous proposa d'échanger sa monture contre une de nos mules. Ce marché sourit à M. Brenchley qui avait reconnu les bonnes qualités du cheval en question, et il consentit à donner en échange l'intelligent Jack, qu'il n'avait plus l'occasion de monter, et qui s'était

déclaré rebelle aux harnais. Le mulet ne comprit pas que nous allions nous quitter, et il se montra tout fier quand il sentit un cavalier sur son dos. Nous fûmes seuls à regretter cette séparation, et pendant plusieurs jours il nous sembla qu'il nous manquait un être aimé. Pauvre Jack ! il avait les yeux si suppliants et si doux quand il venait quêter les reliefs de nos repas ! Nous apprîmes plus tard qu'il n'avait jamais paru s'apercevoir qu'il avait changé de maître : les mulets seraient-ils donc comme les chats, aussi ingrats que patelins ?

Nous nous mîmes en marche à sept heures, quelque temps après le départ de la malle. Le ciel restait couvert et menaçait de nous envoyer de la pluie. Nous nous engageâmes sur un mauvais chemin pierreux qui s'avançait précisément vers la montagne dont nous avions la veille remarqué les escarpements rougeâtres. Nous puisâmes en passant un peu d'eau douce dans le fond d'un ravin étroit, où se trouvaient quelques arbres dégarnis de leur feuilles, des labiées desséchées et plusieurs petites plantes en trop mauvais état pour que nous pussions les reconnaître. La montée devint bientôt si rapide, qu'elle nous obligea de soulager notre attelage d'une partie de son poids et d'en charger nos mules. Pendant que nous étions occupés de ce travail, Victor, tout fier d'un vieux fusil qu'il avait acheté le matin des gens de la malle, s'en allait sur sa mule chassant les oiseaux de tous côtés. Comme il n'avait de sa vie tenu un fusil et qu'il était mauvais cavalier comme la plupart des matelots, il avait l'air si gauche et en même temps si fou de joie que son allure grotesque finit par nous dérider, malgré l'humeur qu'il nous avait d'abord nspirée quand nous l'avions vu oublier ses devoirs. Je le fis mettre à pied cependant par pitié pour sa monture qu'il fatiguait inutilement ; mais il n'en continua pas moins sa partie

de chasse, au lieu de nous venir en aide dans un passage laborieux. La montée, heureusement fort courte, était rocailleuse et très-roide. Notre attelage essoufflé s'arrêta à moitié chemin, et le wagon, rétrogradant jusqu'au bas, faillit se briser contre les rochers et nous écraser dans sa reculade imprévue. Nous allégeâmes encore le véhicule du poids de tous les objets que nous pûmes placer sur le dos des animaux, puis nous nous mîmes aux roues, et nous parvînmes enfin à atteindre le haut de la montée. Après cette difficulté vaincue, nous donnâmes la goutte à nos gens, excepté à Victor qui se trouva très-mortifié d'avoir perdu cette occasion de se rappeler le goût du wiskey.

Les montagnes au milieu desquelles nous nous trouvions, bien qu'elles fussent dépourvues d'arbres et de toute verdure, ne laissaient pas d'être pittoresques par leurs formes et leurs teintes. Nous entrâmes bientôt dans une vallée étroite, moins aride, où la végétation, sans être précisément riche, offrait quelque variété à l'œil. On y voyait des *Garrya*, des *Agave*, deux espèces de *Cowania*, des cactus, des scrofulariées, des crucifères, des composées mourantes, une sorte d'aloès qui du milieu d'une rosette de feuilles épineuses laissait échapper une hampe haute de trois à sept mètres, portant sur toute sa longueur des fruits dont toutes les graines s'étaient échappées. Vers midi, nous fîmes une halte au pied de grands escarpements, dans un endroit où croissaient des genévriers et des pins, sur les branches desquels nous cueillîmes un gui. Nous tuâmes un loup que notre présence n'avait point trop effrayé, et qui se croyait invisible derrière les buissons. A une heure, nous reprîmes notre course après avoir remplacé les chevaux de notre attelage par des mules. Nous marchâmes quelque temps encore sur le sommet de la passe, puis nous nous lançâmes au trot sur une longue des-

cente qui nous conduisait dans le désert. Tout alla bien d'abord, mais ensuite les mules, qui n'avaient aucun effort à faire pour traîner le wagon, s'animèrent et prirent le galop. M. Brenchley fut obligé, pour les retenir, d'employer toute sa force, et le poids de son corps, augmenté de la résistance des animaux, fit briser le marchepied du siége, et mon pauvre ami tomba pour notre frayeur entre le wagon et les timonniers. Avant que nous n'eussions eu le temps de nous élancer à la tête des animaux pour les arrêter, M. Brenchley, qui n'avait ni perdu l'équilibre ni lâché les rênes, s'était adroitement raccroché au timon, était monté dessus et, se cramponnant d'une main à la garde de fer de la banquette, de l'autre faisait habilement dévier les animaux au moment où ils allaient précipiter le wagon sur un rocher. Ils s'arrêtèrent enfin. Tout cela n'avait duré que quelques secondes, mais des secondes qui me parurent plus longues que des heures. Le sang-froid de mon ami l'avait sauvé; il sortait de ce grand péril sans blessures et avec gloire. On répara sur-le-champ la partie cassée du siége, et nous continuâmes notre course après un moment d'arrêt.

En arrivant dans le désert, au bas de la descente, nous vîmes de nouveau apparaître la grande monocotylée arborescente qui déjà avait attiré plusieurs fois notre attention. Elle se présentait dans des conditions beaucoup plus avantageuses pour l'étude, car sur ses tiges hautes de quinze à vingt pieds, nous recueillîmes, desséchées, il est vrai, mais bien conservées, des fleurs disposées en panicules terminales et formées d'un périgone épais à six folioles insérées sur deux rangs, de six petites étamines et d'un ovaire libre. C'était évidemment une liliacée et très-probablement une espèce du genre yucca dont nous avions déjà rencontré dans ce voyage une espèce naine. Un peu plus loin nous vîmes des *Agave*,

des rutacées et le curieux *Eriogonum inflatum*. Les montagnes que nous laissions derrière nous offraient aux regards des couches singulières et très-apparentes, les unes inclinées, les autres verticales, les unes droites, les autres sinueuses. Le ciel restait couvert comme le matin et menaçait toujours de nous envoyer de la pluie. Nous cheminions lentement sur un terrain raboteux. Le soleil se coucha, mais l'obscurité n'étant pas très-grande et le désert étant plat, nous continuâmes résolûment notre course jusqu'à minuit. Le ciel s'était rasséréné, une lune resplendissante permettait de distinguer au loin les objets. Nous fîmes un feu d'yucca pour la cuisine, à quelques milles d'un autre feu que nous supposâmes être entretenu par la malle ; et, à deux heures du matin, nous nous laissâmes aller au sommeil.

Nous décampâmes à l'apparition du jour. Le calcul des distances nous fit connaître que depuis la veille au matin nous avions cessé de fouler le sol du Nouveau Mexique pour entrer dans l'État de Californie. Le chemin était hérissé d'aspérités, l'air était vif et froid. Autant pour m'échauffer que pour ménager ma monture, je me mis à marcher. La douce Campora me suivait pas à pas, faisant autant de détours que j'en faisais, et s'arrêtant lorsque je me baissais pour ramasser une plante ou une pierre. On voyait des *Eriogonum*, des *Agave*, et des *Yucca*. Le sol était le plus souvent sablonneux, et quoiqu'on n'y rencontrât pas de traces de gazon, on pouvait conclure de la présence de tiges mortes que quelques plantes éphémères avaient fleuri dans le désert au printemps. Nous approchâmes bientôt de collines assez hautes, entièrement nues, et nous entrâmes dans une vallée aride, sans la moindre verdure. On y rencontrait seulement de loin en loin de petits buissons secs, comme le grease-wood par exemple, et parfois les tiges flétries d'une cucurbitacée. Les flancs de la vallée présen-

taient des rochers de formes bizarres, étonnantes même. Un Indien, qui nous avait aperçus du haut d'une éminence, descendit précipitamment vers nous et se mit à nous suivre, sans toutefois chercher à nous parler. Hope nous avertit qu'il croyait reconnaître en lui un assassin dont on lui avait fait le portrait, et qui passait pour avoir tué en cet endroit même, peu de temps auparavant, plusieurs voyageurs américains. La pensée nous vint subitement de lui faire son procès, ou plutôt de le fusiller sans procès. Victor, qui désirait sans doute ne pas perdre une si belle occasion d'utiliser son fusil, prétendait que c'était pour nous une obligation rigoureuse de purger le désert d'un traître et d'un assassin. Mais la réflexion nous disait que, si nous avions le droit de nous ériger en juges et même en bourreaux, nous n'avions pas pour cela celui de condamner sans preuves, et nous laissâmes vivre le pauvre sauvage qui n'était peut-être point aussi brigand qu'il en avait l'air, et qui ne se douta pas à coup sûr qu'au moindre signe de notre part il fût tombé sous les balles de nos hommes. Dieu et la raison nous empêchèrent de succomber à cette tentation horrible et de nous exposer par une vengeance intempestive à des remords rongeurs. Bien nous prit de notre générosité, car un peu plus loin nous vîmes apparaître sur les crêtes de la vallée d'autres Indiens qui ne nous approchèrent point, il est vrai, mais qui n'auraient pas manqué de venger leur frère si nous avions fait feu sur lui.

Pour sortir de la vallée nous eûmes à escalader ses flancs et à fouler un sol dont l'aspect était tout volcanique. On y voyait cependant du marbre blanc à côté de pierres noirâtres. Sur plusieurs rochers nous remarquâmes des sortes de gravures naturelles formées par des veines saillantes de différentes couleurs. D'autres rochers étaient corrodés de

manière à imiter des portiques. Parvenus au haut de l'escalade, vers une heure après midi, nous fîmes une halte auprès d'une source chétive que les émigrants ont nommée Kingston Spring, et qui s'échappe d'un point culminant pour se perdre dans une terre alcaline. L'Indien dont la vie avait été si brusquement mise en question nous avait suivis jusque-là. Nous le traitâmes d'autant mieux que nous nous sentions, en le voyant sain et sauf, soulagés des mauvaises pensées que nous avions nourries à son sujet. Nous lui donnâmes du tabac qu'il se mit à fumer gravement à côté de nous, en se servant d'une tige d'*Eriogonum* en guise de pipe. L'eau de la source était assez fraîche, mais d'une saveur fort désagréable; nous la bûmes cependant pour éteindre la soif qui nous brûlait depuis la veille. De petits oiseaux peu timides prenaient leurs ébats autour de nous, et se baignaient avec volupté dans le filet d'eau échappé de la source. C'était plaisir de les voir secouer leurs plumes et agiter leurs ailes avec des frémissements d'aise. Quelques plantes encore en vie se montraient aux environs, entre autres un *Chondrilla*, un *Dalea* et un *Eriogonum* nouveau, le plus remarquable sans contredit et le plus joli que nous eussions encore rencontré, qui formait, par la disposition de ses rameaux grêles et nombreux, une sorte de parapluie chinois parfaitement horizontal.

Après deux heures de sieste, nous reprîmes notre course. Nous eûmes d'abord à descendre l'éminence de Kingston Spring, et ensuite nous entrâmes dans une vallée flanquée d'assez hautes montagnes et semée çà et là de grands rochers. Nous vîmes sur les pierres du chemin une grosse tarentule que nous piétinâmes sans réflexion, comme un ennemi naturel et déclaré. Nous y vîmes aussi un *Bartonia* à fleurs jaunes, qui nous intéressa d'autant plus que c'était

la première fois dans l'Amérique du Nord que nos regards tombaient sur une loasée. Bientôt nous nous trouvâmes à l'entrée d'un désert parfaitement plat, où nous eûmes, sur une distance de quarante-cinq milles, tantôt à soulever la poussière, tantôt à fouler des cailloux anguleux. Nous ne nous arrêtâmes qu'à dix heures du soir pour prendre un peu de nourriture et de sommeil auprès d'un chariot abandonné, dont les débris nous servirent à faire un feu pour chauffer notre café. A une heure du matin, nous poursuivîmes notre course à travers la plaine aride. Le terrain était toujours plat, mais raboteux. Nous trottions à la faveur d'un beau clair de lune, et, malgré les coliques dont nous souffrions tous également et que nous attribuions à l'eau de Kingston, nous devisions gaiement tout en chevauchant.

Hope avait plusieurs fois traversé ces solitudes désolées. Il nous raconta, chemin faisant, un épisode terrible des voyages du colonel Frémont, qui se rapportait aux lieux mêmes où nous nous trouvions. C'était au mois d'avril 1844. Six Mexicains, y compris deux femmes et un enfant, étaient partis de Los Angeles avec trente chevaux, pour devancer une grande caravane qu'ils devaient attendre sur la route de Santa Fé du Mexique. Arrivés dans les environs de Kingston Spring, ils furent traîtreusement attaqués par une centaine d'Indiens qui s'étaient d'abord montrés inoffensifs, bienveillants même. Deux personnes seulement, Andreas Fuentes et Pablo Hernandez, ce dernier jeune garçon de onze ans, échappèrent au massacre en fuyant sur d'excellents coursiers. Après un galop de six à sept heures, ces deux habiles cavaliers eurent la chance de tomber dans le camp du colonel Frémont, qui les prit sous sa protection. Ils racontèrent comment ils avaient perdu l'un son père et sa mère, l'autre sa femme et un guide. Les hommes de la suite du colonel

frémirent d'indignation en apprenant ce qui était arrivé à ces infortunés; et deux d'entre eux, le célèbre Carson [1], Américain né dans le Missouri, et Godet, Français de Saint-Louis, s'élancèrent volontairement à la poursuite des assassins. Il y avait trente heures qu'ils étaient partis : on n'osait plus espérer de les revoir vivants, quand ils apparurent tout à coup chassant devant eux quinze chevaux repris à l'ennemi, et portant au bout de leurs fusils deux scalpes tout sanglants, hideux trophée de leur victoire. Les deux héros racontèrent qu'après avoir suivi pendant cinquante milles les traces des animaux, ils avaient fini par les rejoindre dans le voisinage de quatre huttes indiennes. Ne pouvant les enlever à la sourdine, ils avaient sans s'inquiéter du nombre livré combat aux Indiens, en avaient tué deux, avaient mis le reste en fuite, tout cela sans recevoir pour leur propre compte la moindre égratignure. L'un des Indiens qu'ils avaient scalpés se trouva vivre encore après cette opération sauvage; son corps se tordait et bondissait sur le sol comme un tronçon de serpent, sous les yeux d'une vieille squaw (nom générique des femmes) qui paraissait être sa mère et qui revenait sur ses pas en gémissant et en menaçant les blancs. Ceux-ci, touchés de la douleur de cette pauvre vieille, s'empressèrent de mettre un terme à l'agonie du supplicié en lui portant un dernier coup. Plusieurs chevaux avaient été tués pour un festin : on en voyait même autour des huttes des quartiers qui cuisaient sur le feu. Un jeune Indien, que Carson et Godet avaient fait prisonnier, se mit stoïquement à prendre son déjeuner de viande de cheval, aussitôt qu'il se fut aperçu que ses vainqueurs n'avaient pas l'intention de le tuer. Quelques jours après cet événement, Frémont arriva sur les lieux où la petite

1. Trappeur fameux, connu dans toute l'Amérique du Nord. La vallée, la rivière et la ville de Carson ont pris son nom.

caravane mexicaine avait été attaquée. Il y trouva les cadavres mutilés et dépouillés de deux hommes, à côté desquels se tenait un petit chien qui avait appartenu à la mère de Pablo. En apercevant son jeune maître, le fidèle animal le reconnut et se mit à le couvrir de caresses, tandis que le pauvre enfant, inquiet du sort de sa mère, poussait des cris déchirants et répétait sans cesse : *mi madre! mi madre!* On ne vit aucune trace des deux femmes, ce qui fit supposer que les Indiens les avaient emmenées captives.

Cette douloureuse histoire, que Hope nous raconta dans ses plus longs détails et que le colonel Frémont a consignée dans son rapport au gouvernement américain[1], nous fit saigner le cœur et en même temps nous pénétra d'admiration pour l'intrépidité de Carson et de Godet. Ces deux hommes, émus de compassion au récit des infortunes d'autrui, frémissant à l'idée d'un crime lâchement commis sur des innocents, s'élançant spontanément à travers des espaces inconnus pour venger des étrangers, attaquant résolûment les Indiens sans songer un instant à reculer devant le nombre, les culbutant et reprenant leur butin, tout cela sans intérêt personnel et même sans l'appât de la gloire, uniquement par un sentiment très-vif du juste et de l'injuste : il y a là une bravoure sublime que l'héroïque charge de Balaklava ne semble pas avoir dépassée. La férocité que quelques esprits timides pourraient reprocher à Carson et à Godet s'efface devant la noblesse, le désintéressement et la spontanéité du mobile qui les fit agir.

Nous étions encore ensevelis dans les méditations que nous avait suggérées le récit de Hope, quand l'aurore parut. Le matin fut très-froid. Nous passâmes dans un curieux

1. Page 261-265 de l'édition *Gales and Seaton*. Washington, 1845.

cañon, sorte de vallée étroite ou de ravin profond, qui communiquait d'un désert à un autre désert. Quoique nous nous trouvassions tous singulièrement assoupis, nous continuâmes notre marche. Nos animaux eux-mêmes étaient lourds et paresseux. Il est vrai que le désert durait depuis longtemps et qu'ils avaient eu peu de repos; mais ce qui leur manquait le plus c'était l'eau, et nous ne voulions pas, autant que possible, nous arrêter avant d'en rencontrer. Vers deux heures après midi nous arrivâmes sur un sol relevé de petites éminences sablonneuses. Un grand aigle noir se tenait perché sur une hauteur; je lui tirai un coup de revolver, mais ma balle passa par-dessus le coteau et alla tomber de l'autre côté au milieu des gens de la malle endormis dans un petit vallon. La caravane, se croyant attaquée et ne voyant personne, répondit par quelques coups de fusil qui nous révélèrent sa présence. Nous n'eûmes que quelques pas à faire pour la rejoindre, et tout s'expliqua aisément. Deux maigres sources chargées d'alcali sortaient du sable en cet endroit et s'y perdaient à quelques pas. Les Mexicains ont donné à cette eau le nom d'*Amargosa*, que les Américains ont traduit et changé en celui de Bitter Springs. Une capparidée à fleurs jaunes, l'unique plante qui frappât nos regards, répandait autour de nous une odeur insupportable. La malle s'éloigna vers trois heures, emmenant Jack qui ne nous connaissait déjà plus, le volage! Nous ne nous sentîmes pas le cœur de boire l'eau que nous avions à notre portée, bien qu'elle ne répugnât pas à nos animaux; nous imaginâmes de la rendre moins désagréable en la faisant bouillir avec du thé, et de la sorte nous pûmes sinon nous rafraîchir, au moins nous humecter le palais. Nous nous étendîmes ensuite sur le sable pour faire un somme rapide sous un ciel fort doux, pendant que nos mules et nos chevaux broyaient gloutonnement leur maïs.

A six heures, la nuit venue, nous attelâmes. D'abord nous franchîmes une colline sablonneuse où nos animaux, nos chevaux surtout, nous causèrent de l'embarras et de la fatigue en nous obligeant à les exciter sans cesse pour les faire avancer. Il fallut même recourir aux coups de fouet les plus vigoureux, tellement ils refusaient de marcher sur le sable mou et profond. Heureusement la montée n'était ni rapide, ni très-longue, mais quand nous l'eûmes vaincue, il nous resta toujours, pour notre ennui, à fouler un sable fatigant. Ma mule, l'aimable et digne Campora, souffrait d'une tumeur sur le dos, qu'avait déterminée un pli laissé par inadvertance dans les couvertures placées sous la selle. Ce genre d'accidents, que tous les voyageurs redoutent, et qu'on ne saurait mettre trop de soin à éviter, est d'autant plus grave dans une longue expédition qu'il vous prive des services de l'animal blessé, sous peine de voir la plaie s'envenimer et s'étendre au point de devenir à peu près incurable. Je laissai ma monture suivre en liberté afin de la guérir promptement, et je marchai. Comme nous cheminions avec lenteur à cause de la nature rocailleuse du terrain, la chose était pour moi facile. Victor, qui m'accompagnait à pied par suite d'une pénitence qui lui avait été imposée pour ses étourderies, me contait chemin faisant ses châteaux en Espagne. Je m'amusais beaucoup des projets enfantins que notre matelot avait dans la tête. Il voulait, disait-il, économiser 10,000 francs en Californie, dans le court espace de deux années, et retourner ensuite en France par les plaines et les Montagnes-Rocheuses, avec une calèche légère, de bonnes mules et de bons pistolets. Il lui semblait que c'était le comble du bonheur de commander comme nous un attelage au milieu du désert. Déjà il se voyait rentré dans sa patrie et se sentait fier à l'idée qu'il pourrait travailler à son

compte dans un port de mer, et petit à petit amasser une fortune qui lui permettrait de faire du bien à sa famille. Ces beaux rêves, mêlés de bons sentiments, ne l'empêchaient pas pourtant de prévoir le cas où il éprouverait des mécomptes dans ses vues ambitieuses, et il se faisait sans peine à l'idée de reprendre du service dans la marine, se disant, comme pour se consoler, qu'il y trouverait une occasion de voir plus de pays.

La nuit était froide. Je n'eus pas à regretter d'être à pied, car je trouvais là un moyen de m'échauffer. Ceux de nos animaux qui étaient en liberté nous donnèrent de la besogne. Ils ne suivaient plus docilement comme de coutume ; nous étions obligés de veiller sur leurs écarts et d'aiguillonner les retardataires. Nous eûmes à gravir une hauteur assez considérable, dont nous atteignîmes le sommet à minuit. Ensuite nous descendîmes une pente assez rapide pour nous forcer à faire de nombreux zigzags, et nous arrivâmes ainsi à l'entrée d'une vallée que nous suivîmes et qui nous conduisit dans une vaste plaine. Là nous établîmes notre campement à quatre heures du matin. L'obscurité était devenue complète, au point que nous ne pûmes rassembler tous nos animaux, quelques soins que nous eussions pris de les chasser devant nous. Ce ne fut qu'après nous être installés, en voyant qu'ils ne se présentaient pas pour recevoir leur ration, que nous nous aperçûmes de leur absence. Il nous en manquait quatre, trois chevaux et une mule. Les ténèbres rendaient toute recherche inutile, et d'ailleurs nous étions assez fatigués. Nos hommes surtout laissaient voir par leur mauvaise humeur combien ils avaient besoin de sommeil : ils s'endormirent sur-le-champ, sans prendre même le temps de manger. Nous soupâmes, M. Brenchley et moi, en tête à tête et nous veillâmes jusqu'au jour auprès d'un petit feu

que nous avions allumé avec des rameaux et des racines d'*Artemisia*. Le ciel, qui s'était couvert de nuages au moment de notre arrivée, nous envoya de la pluie vers cinq heures. Quand le jour parut, nous vîmes autour de nous beaucoup de bunch-grass, cette graminée excellente dont le bétail aime à se régaler et dont les Indiens emploient les graines à faire une sorte de pâtée. Nous mîmes nos animaux en liberté pour leur laisser brouter ce gazon ; et à six heures du matin nous nous retirâmes sous la bâche du chariot pour prendre un peu de sommeil à l'abri de la pluie.

Dès qu'il eut cessé de pleuvoir, vers huit heures, nous nous occupâmes de rassembler nos animaux. Il nous en manquait toujours le même nombre. Nous n'en partîmes pas moins à dix heures, après avoir envoyé Huguenot à la recherche des traînards. Nous traversâmes une plaine sablonneuse où nous vîmes beaucoup de petites plantes sèches, méconnaissables pour la plupart, mais parmi lesquelles nous crûmes distinguer cependant des caryophyllées, des polygonées, des scléranthées, des synanthérées. Ces débris, souvent presque imperceptibles, achevèrent de nous confirmer dans l'opinion que les déserts, au moins dans certaines parties, ne sont pas absolument ni constamment hostiles à toute espèce de végétation. Il est une saison, fort courte selon toute probabilité, où les sables donnent naissance à de petites espèces annuelles, très-grêles, très-fugaces, qui germent, se développent, fleurissent, fructifient et meurent comme les champignons dans l'espace de quelques jours. Au printemps, nous avons eu l'occasion de constater ce phénomène de végétation éphémère à l'entrée du Sahara, ce qui nous faisait nier le désert; quelques semaines plus tard, en repassant dans les mêmes endroits, tout était sec, aride, désolé : nous nous convainquîmes que nous avions cherché le désert dans le

désert même. Les déserts, dans le sens rigoureux du mot, doivent être fort rares. Nous craignons bien que les voyageurs n'aient abusé de ce terme, nous comme les autres. Il y a sur le globe beaucoup d'espaces infertiles, impropres à la culture; il y en a très-peu qui soient totalement et toujours fermés à la vie végétale. Pour notre part, nous ne connaissons de véritables déserts que dans le nord de l'Utah, dans ces éblouissantes plaines salines d'où la végétation est éternellement absente. Partout ailleurs, même jusque sur les laves d'une époque très-peu reculée, nous avons observé des représentants du règne végétal. Les végétaux sont des êtres ainsi organisés qu'ils peuvent se développer partout où il y a un peu d'humidité; et cette condition, ils la rencontrent, sinon constamment, au moins passagèrement, sur tous les points de notre planète. Il n'y a d'exception que pour les frimas perpétuels et pour les terrains, peu spacieux du reste, où règnent des agents chimiques nuisibles. Il faut donc rectifier nos idées sur la nature des déserts et ne pas nous les figurer comme des espaces absolument dépourvus de végétation, mais les définir simplement : des points de la terre où l'homme non-seulement ne peut vivre d'une manière permanente, mais encore où il ne peut vivre un jour qu'à la condition de transporter avec lui l'eau et les aliments nécessaires à son existence.

Du désert où nous cheminions en faisant ces réflexions, nous découvrions à distance des montagnes nues, et déjà nous apercevions les petits bois de la rivière Mojave [1], dont nous gagnâmes les bords à une heure après midi. Là se trou-

1. Cette rivière prend son nom d'une tribu indienne qui vivait sur ses bords ou dans les environs. Les Américains écrivent *Mohave* et *Mahave*; nous avons cru devoir conserver l'orthographe espagnole comme la plus ancienne et en même temps la plus expressive par le *j*.

vaient des pâturages naturels et un terrain propre à la culture. Nous dépassâmes une compagnie de Mormons qui avaient quitté Fillmore avec trois wagons un mois avant nous. Bientôt Huguenot nous rejoignit avec nos animaux traînards, qu'il ramenait au trot après les avoir surpris dans un petit enfoncement où ils broutaient voluptueusement le bunch-grass sans se soucier du reste de la caravane. Un peu plus loin, nous croisâmes trois wagons attelés chacun de dix mules, et chargés de provisions destinées à des ingénieurs topographes envoyés par le bureau de Washington pour faire la carte du pays compris entre le Rio Colorado et le Mojave. A deux heures, nous fîmes une halte dans un endroit couvert de gazon frais, à côté d'un fossé rempli d'eau douce. Autour de nous s'élevaient des peupliers et des saules, sur lesquels étaient perchés de gros corbeaux qui croassaient à déchirer les oreilles. On voyait en abondance, au milieu du gazon, des *Anemiopsis* à odeur de poivre.

Après deux heures de repos sur l'herbe, nous reprîmes notre course avec une ardeur toute nouvelle, que nous inspiraient le contentement d'avoir laissé derrière nous les affreux déserts et l'espoir d'avoir dorénavant un chemin comparativement facile. Nous rencontrâmes un Irlandais qui revenait du camp des ingénieurs américains, et s'en allait seul à pied à San Bernardino. A quelques pas plus loin, nous trouvâmes un géomètre allemand détaché du corps des ingénieurs, qui nous adressa la parole pour nous demander des nouvelles d'Europe, ne se doutant pas que nous étions nous-mêmes affamés de journaux du vieux monde, et que depuis plus d'un an nous étions sans lettres de nos familles. Il se consola facilement de ne rien apprendre de nous par le plaisir qu'il eut à nous mettre au courant des phases de la guerre de Crimée, dont les lenteurs prêtaient tant à rire aux Américains

de Californie, qui oubliaient eux, les longueurs de leur guerre du Mexique. Il nous dit aussi, ce qui nous intéressait davantage pour le moment, que les Indiens avaient disparu des bords du Mojave, et qu'il était peu probable que nous en rencontrassions. Cette bonne nouvelle nous décida à ne pas nous presser et à camper à six heures du soir au milieu d'une plaine, parmi le bunch-grass aimé de nos animaux. L'idée que nous allions bientôt toucher au terme de ce long et pénible voyage nous donnait de la gaieté. Nos domestiques, tout en se sentant fort aises d'approcher d'un pays habité, n'en laissaient rien voir. Ils étaient aigris par le long tête-à-tête de la solitude, et ils avaient besoin pour s'humaniser de se retrouver au sein d'une ville. Tels on voit souvent les marins, dans une longue traversée, devenir sombres, maussades, acariâtres : mais un jour passé sur le rivage suffit à ramener chez eux la bonne humeur et l'esprit de fraternité qui les caractérisent.

A six heures et demie du matin, bien reposés par une longue nuit d'excellent sommeil, nous mîmes notre caravane en mouvement. Hope, qui désirait arriver le plus tôt possible à San Bernardino, nous avait quittés au point du jour pour prendre les devants. Nous nous approchâmes des petits bois qui forment la lisière du Mojave. J'allais toujours à pied comme les jours précédents, et chassais dans les broussailles. Il y avait beaucoup de lièvres, et j'en tuai beaucoup. Nous traversâmes le lit de la rivière, dans laquelle nous ne trouvâmes pas une goutte d'eau, malgré ce qu'on nous avait dit de sa puissance et des poissons qu'elle nous offrirait. Des perdrix californiennes se levaient partout dans les bois sur notre passage, mais il était inutile de les tuer, car nous n'avions guère le temps de les chercher dans les buissons où elles allaient mourir. Nous passâmes à traver-

› large prairie d'où nous eûmes pour la première fois une › de la Sierra Nevada, qui s'élevait devant nous à une nde distance. De l'autre côté de la vallée, au pied des ines, nous entrevîmes un mamelon qui nous parut pré- ter tous les caractères d'un ancien volcan. Les perdrix inrent si nombreuses que je ne pus résister à la tentation leur faire la chasse, malgré le peu de chance qu'il y it de pouvoir les trouver au milieu des broussailles. ı tuai quelques-unes qui étaient perchées sur de petits res. J'abattis en même temps un gros corbeau qui se ıvait mêlé parmi elles, et dont Victor s'empara avec sir. Le wagon s'avançait lentement sur un sol sablon- x. J'en profitai pour m'écarter de la vallée et me diriger des collines fort sèches, où je ne vis autre chose que des ns difficiles à atteindre, parce qu'ils se retiraient brus- ment dans leurs terriers lorsqu'ils n'étaient pas tués le. J'en rapportai cependant trois pour notre souper.

A sept heures du soir, nous trouvâmes de l'eau dans le le la rivière. Nous fîmes boire nos animaux, et nous rchâmes pendant une heure encore jusqu'à ce que nous sions rencontré un peu de pâturage. Nous nous établîmes our d'un gros peuplier à moitié pourri, que M. Brenchley endia et qui s'éteignit bientôt sans laisser beaucoup de ırbon. Une bise sévère soufflait de la Sierra Nevada, dont ıs apercevions au clair de la lune les sommets argentés. lit de la rivière se trouvait à un mille de nous, au milieu petits bois; il fallait aller jusque-là pour chercher l'eau essaire à la cuisine. Huguenot et Henry refusèrent de dre ce service au cuisinier, comme ils en avaient le droit. tor, fatigué et craignant d'ailleurs de se jeter la nuit dans bois où se cachaient peut-être des Indiens, ne pouvait décider à faire cette corvée; cependant, à la longue, il

finit par se résigner et fit semblant de s'éloigner. Après avoir fait une centaine de pas, il revint aussi léger qu'il était parti, disant qu'il avait trouvé toutes les sources taries. Il ne se trompait pas, les sources étaient taries; mais nous étions persuadés que pour s'épargner un peu de peine il ne l'avait pas vu de ses yeux. Dans le désir de pouvoir lui prouver que nous n'étions pas ses dupes, je me dirigeai vers le lit de la rivière, que j'eus le dépit de trouver complétement à sec. Je me convainquis bien par la distance que Victor n'avait pas pris le temps de chercher le Mojave; mais comme je revenais sans une goutte d'eau, je ne pouvais lui reprocher son mensonge, quelque évident qu'il fût, et j'en éprouvai une sorte de mortification. Nous nous passâmes d'eau, et nous regrettâmes beaucoup d'avoir ajouté foi aux rapports des émigrants, qui représentaient le Mojave, non-seulement comme une rivière intarissable, mais de plus comme une rivière où nous devions faire des pêches miraculeuses : en réalité elle ne nous avait offert jusque-là que des poissons d'avril.

La nuit fut glaciale. Depuis que nous avions eu deux couvertures volées par l'Indien du Rio Virgen, nous n'avions plus de quoi nous protéger suffisamment contre un froid rigoureux. Ne pouvant dormir, j'occupai mon temps à ramasser du bois et à entretenir un feu auquel je me brûlai étourdiment le nez pour le laisser geler ensuite sous l'action d'une température qu'aiguisait toujours une bise cruelle. Je souffris horriblement de cet accident : il me semblait que je portais un fer rouge au milieu du visage. Le matin ne m'apporta guère de soulagement. A sept heures, nous nous mîmes en route, tout transis de froid. Nous cheminâmes lentement dans la vallée du Mojave, où nous vîmes des roseaux, des joncs, des *Typha*, des saules et des peupliers chargés de

glaçons. A neuf heures et demie, nous fîmes une halte pour déjeuner auprès d'un fossé où nous trouvâmes une petite quantité d'eau trouble, sous une couche de glace. Le temps changea brusquement, passa du sec à l'humide, et même nous reçûmes une brouée; après quoi le ciel capricieux s'éclaircit tout à coup. Nous nous remîmes en marche à une heure et demie, et bientôt nous arrivâmes à la rivière qui coulait abondamment pendant quelque temps pour disparaître ensuite dans le sable et les rocailles de son lit, que nous continuâmes de longer. A six heures du soir, nous campâmes près d'un point où l'eau recommençait à courir. On voyait là une composée épineuse buissonnante, un *Atriplex* frutescent, une rutacée, une sorte de *Beta* aux dépens de laquelle vivait une cuscute. Des peupliers et des saules se montraient également autour de nous. Des traces d'ours, que nous vîmes sur le sable, nous firent concevoir l'espérance de rencontrer un gibier plus digne de nos armes que les lièvres, mais nous fûmes trompés dans notre attente.

Le froid était vif, la lune brillante. Il gela dès le soir. Nous trouvâmes heureusement de quoi faire et entretenir un bon feu, autour duquel nous formâmes un cercle si étroit que plusieurs d'entre nous y brûlèrent leurs vêtements. Victor fit cuire et mangea le corbeau que je lui avais donné la veille, tandis que nous nous régalâmes des lièvres tués dans la journée. Tout en prenant leur souper, Henry et Huguenot eurent une longue discussion au sujet des qualités requises pour constituer ce qu'on appelle un gentleman. Huguenot, qui paraissait regarder comme tel tout citoyen d'une république, par cela seul qu'il avait sa part de souveraineté, prétendait être tout aussi gentleman que le président des États-Unis; et pour appuyer sa prétention, il disait qu'il pouvait se présenter aux réceptions de Son Excellence et

recevoir d'Elle une poignée de main, ce qui constituait ou confirmait dans les cours étrangères le titre de gentilhomme. Henry n'était pas de cet avis : il disait à son camarade qu'il confondait le citoyen avec le gentleman, et qu'il y avait cependant une distinction à établir. Il admettait sans peine que Huguenot était citoyen de la grande république, et qu'à cette qualité rien n'empêchait qu'il ne joignît celle de gentleman ; mais il ajoutait, et c'était là le point délicat, que ce titre se donnait à des conditions qu'on ne remplissait pas toujours par cela seul qu'on était citoyen. Gentleman, selon lui, ne pouvait s'entendre que d'un homme accompli au moral, c'est-à-dire bien élevé, honorable, de bonnes manières, et par-dessus tout doué d'une instruction variée. Huguenot, sentant qu'il lui manquait au moins une de ces conditions, et précisément l'essentielle au dire de son interlocuteur, était peu flatté de se voir ainsi relégué parmi les citoyens qui ne sont pas gentilshommes. Il soutenait qu'il suffisait pour avoir droit à cette appellation d'être libre, honorable et bien habillé. Le philosophe riposta qu'avec une pareille définition un nègre affranchi pourrait être gentleman. A cela, Huguenot objecta qu'il parlait sérieusement, qu'il s'agissait de vrais hommes et non pas de nègres. Victor, qui trouvait là une occasion de mordre ses deux compagnons, dit ironiquement que pour faire le *gentleman* en Amérique comme le *monsieur* dans sa Bretagne, il suffisait d'avoir le moyen de flâner, une canne à la main, un chapeau sur la tête, de l'argent dans le gousset, et que tout domestique pouvait faire cela le dimanche, sans excepter le nègre qui a souvent la plus riche canne à pomme d'or et les gants les plus blancs. Là-dessus, la discussion s'envenima, devint querelle même. Lorsqu'ils comprirent qu'ils ne pouvaient s'entendre, et après qu'ils se furent salués

de mille injures homériques, nos gentilshommes s'enveloppèrent dans leurs couvertures pour s'endormir avec de nouveaux ressentiments dans le cœur.

La gelée fut si sévère et mon nez s'était tellement endolori, que le jour vint sans que j'eusse pu goûter un instant de sommeil. Nous nous aperçûmes, dès le matin, que trois de nos animaux avaient disparu. Nous les cherchâmes en vain, et nous partîmes sans eux à huit heures et demie. Sur notre chemin, nous rencontrâmes çà et là de grands rochers gris, lamelleux. Des peupliers se montraient ornés de bouquets de gui. Nous traversâmes une flaque d'eau glacée, et un peu plus loin nous passâmes le Mojave, qui coulait sur un fond de sable et avait cinquante pieds de large et six pouces de profondeur. On voyait sur les bords de la rivière des *Ceratophyllum* et des *Lemna*. Nous y remarquâmes aussi avec plaisir un *Azolla*, qui nous parut être de la même espèce que celui que nous avions observé en Patagonie et au Chili (*A. magellanica*). Nous retrouvâmes une de nos mules fuyardes, que quelque honnête voyageur avait attachée à un buisson dans un endroit découvert, pour qu'il nous fût facile de l'apercevoir. Nous vîmes des loups et des corbeaux, et nous entendîmes des canards à quelque distance dans les saules. Nous franchîmes une petite éminence en suivant le creux d'une ravine, et nous atteignîmes bientôt une plaine déserte, où nous cheminâmes sur un terrain plat, couvert de quartz blanc concassé. Huguenot nous y rejoignit, ramenant les deux autres animaux infidèles. La Sierra Nevada s'élevait devant nous à une faible distance, formant une longue ligne étincelante de neige. Nous voyions de temps en temps des *Eriogonum* et des *Yucca*, au milieu desquels couraient des lièvres en grand nombre. Vers midi, nous fîmes une halte sur un petit espace couvert de

gazon, et nous préparâmes une tasse de café avec l'eau que nous avions prise en passant la rivière. Nous poursuivîmes bientôt notre course en marchant contre le vent froid qui nous venait des montagnes voisines, dont nous approchions rapidement. A la nuit tombante, nous vîmes des traces d'ours en arrivant dans une forêt de genévriers et de *Yucca* arborescents. Nous fîmes un peu de feu sur la route pour nous réchauffer en reprenant haleine un instant.

Nous nous trouvâmes à neuf heures du soir à l'entrée de la passe de la Sierra Nevada. En face de notre chemin, une dépression de la montagne nous offrait un accès facile et, à notre grand étonnement, dépourvu de toute montée. Nous nous y engageâmes sans prendre le temps de considérer les difficultés qui nous attendaient. La gelée était piquante par une lune magnifique. Bientôt nous nous trouvâmes lancés sur un sentier rapide, étroit, sablonneux, qui courait sur une arête presque à pic et que bordaient de chaque côté d'immenses précipices. Nous nous hâtâmes d'enrayer les roues; mais malgré cette précaution le wagon glissait d'une manière effrayante, sur un chemin si peu large qu'il ne laissait pas sur les côtés assez de place pour le passage d'un homme. Nous désespérâmes de pouvoir sauver notre attelage. Il nous semblait à chaque instant que nous allions le voir rouler dans les abîmes. Tout en nous résignant à cette triste perspective, nous ne négligions pas de prendre nos mesures pour tâcher de la conjurer. M. Brenchley, imperturbable sur son siége, dirigeait les animaux avec calme, sinon avec confiance, et prenait en même temps ses mesures pour s'élancer sur le chemin au premier écart de roues. Djémi, placée en avant des timoniers, compromit plus d'une fois le salut du chariot : irritée de se trouver retenue par les rênes et de se sentir en même temps effleurée par la

'te de l'animal attelé derrière elle, elle faisait des ruades et ès bonds comme si elle n'eût point eu conscience du ınger ou qu'elle eût voulu le défier. Une fois même un de s pieds retomba hors du chemin, et son corps se pencha ımme s'il avait perdu l'équilibre ; heureusement, elle était vive et si adroite qu'elle reprit immédiatement son aplomb ›ur devenir plus prudente ensuite. Plusieurs fois aussi les ues frisèrent le bord du précipice. Combien ces légères ›viations nous faisaient tressaillir ! Cependant, M. Brenchy gouverna d'une main si sûre et si ferme que nous teignîmes sans accident le terme de la partie la plus dange-›use du trajet. La Providence des voyageurs nous avait ıuvés ! Nous achevâmes notre descente au milieu de diffi-ıltés multipliées, mais moins sérieuses, et nous campâmes minuit dans une vallée où le froid, moins sévère pourtant ue précédemment, ne laissait pas de nous paraître vif. Ious préparâmes nous-mêmes notre souper pendant que .os domestiques, trop fatigués pour attendre, ronflaient léjà au milieu des broussailles après avoir mangé à la hâte ın peu de jambon cru et de biscuit. A deux heures et lemie, quand nous eûmes fini de savourer notre café et de ımer nos pipes, nous essayâmes de prendre un peu de ommeil.

Le 26 novembre, après une nuit d'insomnie, nous îmes sur pied dès le point du jour. Pendant que nous lais-ions nos animaux paître quelques herbes desséchées, nous xplorions les alentours. Des *Senecio* et de grands *Eriogonum* e trouvaient parmi le gazon. Nous vîmes un gui qui crois-ait en même temps sur les peupliers et sur les platanes. Un ycopode muscoïde tapissait les rochers. On voyait aussi çà ·t là des débris d'une monocotylédone méconnaissable, et les cactus qui étalaient au milieu de leurs épines des fruits

comestibles. Tout près de notre camp coulait un petit ruisseau, sur les bords duquel une lythrariée montrait encore quelques fleurs d'un beau rouge. C'était là à peu près tout ce que la gelée avait laissé de végétaux dans cette sierra qui, quelques mois auparavant et à quelques degrés plus au nord, nous avait offert tant et de si jolies fleurs. Les animaux n'y étaient pas moins rares. A l'exception des ours dont la présence nous était révélée par plusieurs indices, il n'y avait pas de trace de vie animale. Nous n'observâmes pas le moindre oiseau, pas le plus petit serpent, pas même d'insectes.

A dix heures nous arrachâmes nos animaux au pâturage, et nous partîmes bien décidés à faire tous nos efforts pour aller coucher à San Bernardino. Notre chemin serpentait sur un sol incliné où le sable se mêlait aux cailloux. Pendant quelque temps nous eûmes à suivre le lit à sec d'un torrent. Des rochers nous barrèrent le passage çà et là, et plus d'une fois nous pensâmes qu'il nous serait impossible de faire franchir ces obstacles à notre chariot. Nous rencontrâmes deux Espagnols à cheval, qui étaient à la recherche de bœufs égarés. Ces cavaliers refusèrent de répondre dans leur langue aux questions que nous leur adressâmes sur la distance qui nous séparait de San Bernardino, et nous ne pûmes comprendre leur mauvais anglais. Le paysage devenait plus pittoresque à mesure que nous descendions. Nous traversâmes une jolie forêt de chênes verts, sous laquelle nous vîmes les tiges mortes d'une pivoine et d'une cucurbitacée. Parvenus au bas de la sierra, nous passâmes devant une pauvre ferme dont il nous sembla que les habitants avaient peur de nous. Nous jugeâmes qu'ils étaient Mexicains et de la catégorie de ceux qui, ne pouvant se mettre à la hauteur des Américains, voient dans tous les étrangers

des maîtres ou des tyrans[1]. Henry, notre philosophe, qui n'avait pas ouvert la bouche depuis le soir de la discussion sur les marques auxquelles on reconnaît le gentleman, rompit le silence en voyant les gens fermer leurs portes à notre approche, et improvisa chemin faisant un discours remarquable sinon toujours judicieux, dans le but de démontrer que la race espagnole et portugaise est destinée à disparaître du continent en même temps que les Indiens, parce que de tous côtés elle est débordée par une race nouvelle pleine de séve et de vigueur, qui achève d'étioler et d'étouffer les peuples abâtardis avec lesquels elle se trouve en contact.

Quand nous eûmes laissé derrière nous les montagnes, nous trouvâmes dans la plaine un chemin fort beau, et en même temps nous ressentîmes un vent violent et froid qui soufflait de la sierra et favorisait notre marche. Nous changeâmes plusieurs fois les animaux de notre attelage, afin d'aller plus rapidement tout en évitant de les trop fatiguer. Les cactus nous présentaient de tous côtés des fruits nombreux. Nous découvrîmes bientôt dans le lointain les habitations de San Bernardino et le mont du même nom, qui laissait voir sur notre gauche son dôme couvert de neige. Nous contournâmes des coteaux et passâmes à travers des prairies artificielles. Vers quatre heures le wagon prit les devants et se lança au trot, tandis que je restais en arrière avec Victor et Huguenot pour surveiller nos chevaux, dont

1. On conçoit jusqu'à un certain point que les possesseurs actuels de la Californie aient inspiré de la haine aux anciens propriétaires du sol; mais on est obligé de reconnaître que les Américains, dont nous ne saurions pourtant approuver les actes dans plusieurs cas, ont été provoqués à maltraiter les anciens Californiens par les brigandages que ceux-ci ont commis en diverses occasions, notamment dans les premières années de l'exploitation des mines.

plusieurs paraissaient épuisés, surtout le pauvre Riley que nous étions tentés d'abandonner. La nuit vint quand il nous restait encore un petit bois à traverser avant d'arriver à San Bernardino. Nous nous trouvâmes séparés les uns des autres au milieu de l'obscurité, et même perdus pour un instant. Je me dirigeai sur une lumière qui m'attira vers une maison isolée, et là j'appris que je n'avais que quelques pas à faire pour entrer dans la ville. Après avoir erré dans quelques rues désertes, je trouvai enfin notre wagon dételé en face de l'auberge de l'évêque Crosby, pour qui nous avions une lettre de recommandation. La femme de l'évêque nous reçut en l'absence de son mari. C'était une grosse mère fort affable; elle nous fit avec empressement les honneurs de son auberge, et parut fort affligée de l'entêtement que nous mîmes à vouloir coucher dans la rue plutôt que d'accepter ses lits qu'elle nous vantait, mais que nous trouvions trop courts et trop renfermés. Elle ne vendait pas de vin par principe de tempérance, mais elle nous offrit du thé et du café, et elle poussa même la complaisance jusqu'à nous dire que, si nous tenions absolument à nous procurer du vin du pays, le maître d'école pourrait nous en céder. Victor n'arriva que deux heures après moi, et Huguenot plus tard encore, à cause de Riley qui se couchait à chaque instant sur la route.

Il gela fortement toute la nuit. Dès sept heures du matin la femme de l'évêque nous fit prendre un excellent déjeuner, auquel vint s'asseoir M. Philips, qui nous attendait pour achever le voyage avec nous. Au dessert un missionnaire mormon, qui arrivait de Los Angeles, vint nous annoncer que Sébastopol avait été prise le 8 septembre. Nous célébrâmes cet événement en bons alliés, en vrais patriotes, avec toute la solennité que nous permettaient les circon-

stances. Après le froid du matin vint le soleil brûlant du jour, et il nous sembla que le ciel s'était adouci tout à coup comme pour nous donner la bienvenue.

San Bernardino est une création toute mormonne et par conséquent très-récente. En faisant l'acquisition d'un vaste terrain sur le sol de la Californie et à peu de distance de la mer, les Mormons ont eu en vue l'établissement d'un pied à terre pour les émigrants qui leur arrivent par le Pacifique. Cette idée fait honneur à la prévoyance de l'Église. En effet, la colonie offre ce triple avantage aux Mormons, qu'ils peuvent s'y procurer à bon compte des objets de ravitaillement pour le voyage de Californie en Utah, qu'ils peuvent y envoyer ou y retenir les gens des pays chauds qui trouveraient le Lac Salé trop froid, qu'ils peuvent enfin y reléguer les frères qui, par leur turbulence ou par leur tiédeur, compromettraient l'harmonie dans l'intérieur de l'Utah. San Bernardino comptait, à l'époque de notre passage, quatorze cents habitants mormons, soumis pour les affaires civiles aux lois de l'État et pour les affaires religieuses à un apôtre résidant. La constitution californienne ne tolérant pas la polygamie, les Saints qui vivent dans le pays sont obligés de renoncer à la pluralité des femmes. La ville de San Bernardino est la capitale d'un comté du même nom. Le sol de ce comté est d'une nature très-variée. On y rencontre des roches et des ruisseaux qui contiennent de l'or, mais en moindre abondance que sur d'autres points de la Californie, ce qui explique pourquoi les mines y sont négligées. Les vents de mer contrarient la culture des céréales dans certaines parties du terroir, mais dans d'autres parties cette culture réussit bien. En 1855, on a récolté quinze mille boisseaux d'orge et douze mille boisseaux de blé. Le maïs y croît à merveille et est d'un rapport presque certain.

Beaucoup d'arbres fruitiers prospèrent : on avait, au mois de septembre, recueilli trois cent cinquante boisseaux de pêches. La culture du tabac a été introduite dans plusieurs cantons et a répondu avec un plein succès aux espérances des planteurs, qui comparent leurs produits à ceux du Maryland. On a entrepris aussi de cultiver la vigne, et quoique les résultats de 1854 et de 1855 eussent été peu encourageants, on ne désespérait pas de l'avenir. Plus de quinze mille bœufs sont nourris dans le comté. Les Mormons font une grande quantité de beurre et de fromage pour le marché. Ils élèvent aussi des poules pour la production des œufs, qu'ils ont vendus jusqu'à 75 cents la douzaine, et qu'ils vendent encore 30 cents. La nature de la végétation spontanée, les essais de culture qu'on a faits jusqu'à ce jour, les résultats favorables qu'on a obtenus, tout porte à croire que la colonie a de l'avenir.

La ville est tout à fait champêtre et avantageusement située au milieu d'une vaste plaine, où elle peut se développer et s'étendre pour ainsi dire sans limites. Elle s'élève à 300 mètres[1] au-dessus du niveau de la mer. Malgré cette faible altitude, le climat y est incomparablement plus froid qu'à Los Angeles, ce qui s'explique par l'influence des montagnes du voisinage. Cependant, aux gelées nocturnes succèdent des jours magnifiques, où un soleil brillant réchauffe l'atmosphère comme au cœur de l'été. Le pays est bien arrosé et paraît fort sain. On a dit qu'il s'y rencontrait

1. L'eau bout à 99° centigrades. A midi, l'anéroïde était à 732,0, ce qui donne la même altitude que celle de Moscou. Nous ne mettons pas toutefois une confiance absolue dans notre dernière observation : l'anéroïde, tout portatif qu'il soit, se dérange facilement dans les transports, et réclame toujours une comparaison avec le baromètre à mercure, comparaison que nous avons négligé de faire à San Bernardino.

plusieurs espèces de la famille des palmiers, et le docteur John B. Trask, géologue de l'État de Californie, a répété lui-même cette assertion dans un rapport officiel daté du 1er mars 1856 (page 19). Nous regrettons de ne pouvoir confirmer le fait, et nous avouons que nous ne pouvons nous défendre de croire que les grands yuccas arborescents ont été pris pour des palmiers. Le *Chamærops Palmetto* s'avance bien dans l'Amérique du Nord jusqu'au 36e parallèle, c'est-à-dire plus haut que la latitude de San Bernardino; mais tout nous autorise à croire qu'il manque absolument à cette partie de la Californie qui nous occupe.

Parmi les prosélytes de tous pays qui vivent à San Bernardino, nous apprîmes que l'on comptait plusieurs naturels des îles Sandwich. Nous eûmes la curiosité de les chercher, afin de voir comment ils se comportaient hors de leur climat. On nous adressa d'abord chez une femme de Tahiti, qui se montra fort surprise de s'entendre saluer à la manière de son pays. Cependant, soit qu'elle obéît à une consigne, soit pour toute autre cause, elle nous regarda la bouche béante, sans dire un mot, et sans nous inviter à entrer dans sa maison. Nous lui fîmes quelques questions sur sa famille, sur son pays; elle se contenta de sourire pour toute réponse. Peut-être avait-elle affaire à un mari jaloux, comme le sont presque tous les blancs qui épousent des Océaniennes. Dès que nous crûmes comprendre que notre présence l'incommodait, nous lui demandâmes si elle pouvait nous indiquer la demeure d'un Havaiien. Elle parut soulagée, et elle nous montra du doigt une maison vers laquelle nous nous dirigeâmes. Là, nous vîmes devant sa porte une femme qui tenait un balai à la main, et qu'à son teint, à ses grosses lèvres, à son nez épaté nous reconnûmes aussitôt pour une fille de la Polynésie. Elle se mit à

nous regarder fixement, puis elle s'écria : « Ah! mes seigneurs, est-ce bien vous? » Nous nous trouvâmes fort surpris d'entendre articuler nos noms, car nous ne pouvions nous souvenir d'avoir jamais vu cette femme. Elle comprit notre étonnement, et nous dit qu'elle nous avait vus maintes fois à Honolulu, qu'elle était de Kapalama, qu'elle s'appelait Hakuole, qu'elle était la fille de Keaka. Ensuite elle nous invita à entrer et montra beaucoup d'empressement à nous faire les honneurs de sa maison, qu'elle tenait avec une propreté remarquable. Elle alluma une pipe, en tira quelques bouffées, et nous la donna à fumer à la manière de son pays. Elle nous apprit qu'elle était la femme d'un Anglais du nom de Dennis, qu'elle avait épousé dans les îles et qu'elle avait suivi en Californie après s'être convertie au mormonisme pour l'amour de lui. Nous lui demandâmes si elle était heureuse. Elle nous répondit, après s'être recueillie un instant : « Heureuse! je le suis aujourd'hui, puisqu'il m'est donné de parler ma langue à des gens qui ont respiré l'air de Havaii longtemps après moi! » Et elle nous raconta qu'elle et son mari étaient dégoûtés de la religion de Joseph Smith, qu'ils n'attendaient qu'un peu d'argent pour payer leur passage et retourner dans les îles. Elle se plaignait de la tristesse du pays, de l'isolement dans lequel elle vivait, du climat, de la gêne où elle était réduite tout en travaillant et en dépensant beaucoup plus que dans sa patrie, sa douce patrie, comme elle disait, où elle avait ignoré jusqu'au nom de la gelée. L'intéressante exilée nous assurait qu'elle aimait beaucoup son mari, mais en même temps elle disait dans un langage pittoresque que son amour ne suffirait pas pour retenir son âme dans son corps, si elle était condamnée à vivre un an de plus loin de la plage où, libre de soucis comme un oiseau, elle avait passé son

enfance et sa jeunesse. Nous crûmes lui faire plaisir en vantant les beautés naturelles de son pays natal, en lui rappelant la mer d'azur dont les vagues se brisent sur les coraux en gerbes argentines, en lui parlant des cocotiers et des pandanus sous lesquels ses compatriotes aiment tant à s'accroupir pour contempler l'horizon marin. Elle se mit à pleurer : tout ce que nous lui disions reproduisait ses propres pensées. « O mon pays! s'écria-t-elle en sanglotant et en se frappant la poitrine; pardon, pardon de t'avoir quitté! » Nous étions douloureusement émus en voyant son chagrin. Elle s'en aperçut, et pour changer le cours de la conversation, elle alluma une nouvelle pipe qu'elle nous passa comme la première fois. « Savez-vous, lui dis-je alors, « que vous portez admirablement le costume des dames « blanches, et que vos compatriotes, s'ils vous voyaient, « pourraient vous prendre pour une Américaine? » Elle se trouva flattée par ma remarque; puis, d'un air où l'on pouvait découvrir autant de modestie que d'orgueil, elle répondit qu'il n'y avait pas lieu de l'en féliciter, car à tout prendre les dames blanches ne valaient pas mieux que les Havaiiennes. Elle les trouvait seulement plus fières et plus cérémonieuses, plus prétentieuses et moins naturelles, et elle se plaignait d'être regardée par elles comme une négresse. Elle disait qu'il y avait autant d'immoralité dans la société civilisée que parmi les peuples barbares, qu'elle ne voyait de différences que dans les formes. « Nous sommes simples, disait-elle, nous autres filles de la nature, et on nous traite de sauvages; les femmes blanches sont dissimulées, prudes, pleines d'affectation, et on les appelle policées. » Elle parla longtemps sur ce sujet, quelquefois avec une passion où l'on reconnaissait un amour-propre blessé, le plus souvent avec une maturité de jugement que nous étions loin d'attendre d'une

personne de sa race. Elle se plaignit à différentes reprises de l'isolement auquel elle était réduite dans ce pays où elle ne pouvait converser qu'avec deux de ses compatriotes, Kiai-moku et Kuamoo, qui pour le moment se trouvaient absentes. Pas une Américaine ne daignait l'admettre dans sa société, malgré les efforts qu'elle faisait pour apprendre l'anglais. N'ayant pas d'enfants pour charmer ses loisirs, et son mari étant occupé tout le jour hors de la maison, elle se trouvait confinée dans une solitude presque absolue, qui lui rendait l'exil d'autant plus amer. Nous prêtâmes longtemps une oreille sympathique aux plaintes de la pauvre Hakuole. Elle versa des larmes abondantes en nous voyant partir, et ses regards nous accompagnèrent aussi loin qu'elle put nous apercevoir dans la rue.

En parcourant la ville de San Bernardino il nous sembla voir partout de l'aisance, à juger par l'aspect extérieur des habitations. En revanche, l'œil n'était frappé d'aucun luxe. Nous achetâmes quelques provisions, nous dînâmes, et à deux heures et demie nous nous mîmes en route pour Los Angeles. D'abord nous cheminâmes sur un terrain plat, tout couvert de *Xanthium strumarium* et d'*Helianthus*. Nous traversâmes une rivière bordée de saules et de peupliers. Ensuite nous montâmes un peu pour arriver dans une grande plaine remplie de forts *Eriogonum*[1] et de deux autres espèces plus petites. Nous vîmes des perdrix et d'immenses volées d'oiseaux noirs. Quand la nuit vint, le vent, d'abord assez faible, se renforça et souffla avec violence. Nous marchâmes sans relâche jusqu'à neuf heures. Alors nous nous dirigeâmes à tâtons vers la ferme de Cucamonga où nous eûmes de la peine à réveiller les gens. A la longue, le fermier, don

1. Voir la note 23, à la fin du volume.

Jose Maria Valdeso, se décida à se lever et à nous ouvrir la porte de son *hacienda*. Nous nous attablâmes dans une grande salle où l'on nous servit un vin semblable au *mosto* du Chili, et qu'on nous vendit cinquante cents la bouteille. Comme nous touchions au terme de notre pèlerinage, et que c'était d'ailleurs la première fois que l'occasion nous en était donnée, nous permîmes à nos gens de se régaler à nos frais. Le vin était exquis mais fort capiteux ; il produisit bientôt son effet et détermina des épanchements burlesques, des réconciliations comiques, des chansons grivoises, puis enfin un affreux vacarme suivi bientôt de prostration. Victor tomba le premier, ensuite ce fut le tour de Huguenot, et en dernier lieu celui de Henry. A cinq qu'ils étaient, ils avaient absorbé dix-sept bouteilles. Le fermier et M. Philips restaient seuls debout, mais la parole expirait sur leurs lèvres. Nous voulûmes assister jusqu'à la fin à cette scène désopilante, et ce ne fut qu'à deux heures du matin que nous nous retirâmes pour dormir dans le wagon, tandis que nos hommes cuvaient leur vin par terre.

Don Jose Maria était un brave et digne homme qui cumulait pour son profit la charge de fermier avec le métier de cabaretier. Il savait à merveille pousser à la consommation en charmant ses hôtes par des contes drôlatiques, et en écoutant avec admiration ceux qu'on voulait bien lui faire. Il avait soin de tenir toujours les verres pleins et saisissait avec à-propos toutes les occasions de boire à la santé des héros dont il faisait ou dont on lui faisait l'histoire. Sa ferme était considérable. A l'en croire, il ne possédait pas moins de treize mille pieds de vigne, rapportant chacun en moyenne quinze livres de raisin. Il avait l'habileté de ne pas médire des Américains et trouvait son bénéfice à bien parler d'eux, car cela lui attirait des pratiques.

Nous nous éveillâmes au petit jour. Nos gens, à la suite de leur orgie, purent à peine se mouvoir et s'occupèrent lentement d'effacer et de réparer le désordre de leurs vêtements. Victor chancelait en essayant de faire le déjeuner. Huguenot se réveilla bien heureux et enchanté de se trouver avec des Européens si libéraux et si peu fiers. Henry paraissait mortifié et mal à l'aise : on eût dit qu'il était honteux de s'être réconcilié avec Victor, qui ne tenait pas du reste plus que lui à ratifier la paix conclue sous l'influence de l'ivresse. Nous nous mîmes en route à huit heures, à travers des champs fertiles et sur un beau chemin. Nous nous arrêtâmes à San Jose, petite auberge où nos hommes nous suppliaient de leur permettre d'éteindre leur soif fébrile. Là nous rencontrâmes le fameux *Mountain-Jack*, renommé pour ses exploits dans les montagnes, et fortement soupçonné d'avoir pris part à des actes de brigandage. Sa figure semblait justifier le rôle qu'on lui prêtait. Il était ivre et jouait avec des révolvers chargés. Je demandai à examiner ses armes, et, sous prétexte de lui montrer mon adresse, je les déchargea pour éviter des accidents. Il n'était pas si ivre qu'il ne pût comprendre mon intention, et il voulut me faire cadeau d'un dollar pour me remercier, disait-il avec malice. Ses poches étaient pleines d'argent, ce qui concourait à le faire regarder comme un voleur de grand chemin, car on ne lui connaissait aucune occupation qui pût autrement expliquer sa richesse relative, qui s'accordait mal avec les lambeaux dont il était vêtu. Le vin de San Jose nous parut détestable en comparaison de celui de Cucamonga; aussi n'en bûmes-nous pas, M. Brenchley et moi ; mais nos domestiques, dont les gosiers étaient brûlants, le trouvèrent délicieux.

Nous quittâmes San Jose pour El-Monte, où nous voulions passer la nuit. Huguenot, qui était tombé de som-

meil à côté de l'auberge, ne put nous suivre, et nous ne le vîmes plus de la journée. M. Philips conduisit notre attelage sur une très-belle route, ce qui permit à M. Brenchley de se livrer à la chasse à son tour. Nous vîmes beaucoup de bétail dans les campagnes, et nous traversâmes quelques cours d'eau. A six heures du soir, nous arrivâmes à El-Monte, petite bourgade située dans un bois de saules et de peupliers. La terre est excessivement fertile en cet endroit, et produit du maïs gigantesque. Nous descendîmes à l'hôtel de Thompson, où nous fîmes un assez bon souper en compagnie de cinq jeunes filles qui se rendaient à San-Bernardino. On dansa dans la soirée, et nous regrettâmes beaucoup qu'on ne nous eût pas fait l'honneur de nous inviter au bal. Nous nous couchâmes de bonne heure autour du wagon. Huguenot vint nous rejoindre fort tard dans la nuit. Il était dans un état de béatitude profonde. Il nous raconta qu'il avait été obligé de rester à San Jose pour défendre notre honneur auprès du tavernier, qui se disait gravement offensé de ce que nous avions dédaigné son vin, et qui ne parlait de rien moins que de nous faire un mauvais parti pour se venger.

Nous nous levâmes à cinq heures. Victor était encore si influencé par les boissons de la veille, qu'il eut toute la peine du monde à préparer le café. Nous nous mîmes en route à huit heures par un temps couvert et humide. Le chemin était beau toutefois, et bientôt le ciel, se dégageant des nuages qui l'assombrissaient, rendit à la nature un aspect plus gai. Nous aperçûmes sur la droite la mission de San Gabriel, fondée par les jésuites espagnols, et dont les bâtiments servent aujourd'hui à l'exploitation d'une ferme très-riche. Des troupeaux de bœufs, de chevaux, de brebis, frappaient de tous côtés nos regards. Des bandes de grandes

oies sauvages, qui venaient du côté des marais Tulares, passèrent près de nous. Des *prairie-dogs*, que nous regardions comme de gros écureuils, jouaient partout sur notre passage autour de leurs trous. Nous franchîmes une petite colline, traversâmes une rivière à gué, passâmes sous l'ombre de quelques arbres et, à onze heures du matin, le 29 novembre 1855, nous fîmes notre entrée à Los Angeles, terme de notre voyage en caravane, mais où nous attendaient de nouvelles aventures.

CHAPITRE IV

LOS ANGELES ET LA COTE DE CALIFORNIE.

Embarras financiers. — Hospitalité d'un oncle et de son neveu. — Une lettre mormonne d'introduction. — Un restaurateur obligeant et gracieux. — Un emprunt à soixante pour cent. — Aspect de Los Angeles. — Productions du pays. — Sources de bitume. — État moral. — Un missionnaire catholique et son église. — Population française. — Le plaisir d'être consul. — Célébration de la prise de Sébastopol. — Une scène tragique. — Certificat donné par un domestique à ses maîtres. — Départ de Los Angeles pour San Pedro. — Embarquement. — Réflexions sur les passe-ports. — L'égalité de l'étiquette. — Santa Barbara. — Monterey. — Arrivée à San Francisco.

Heureux le voyageur qui, en débarquant sur une terre lointaine et inconnue, rencontre sur le rivage un ami pour l'accueillir, ou tout au moins possède, dans d'excellentes lettres de crédit, les moyens de se concilier des sympathies! En arrivant à Los Angeles nous ne nous trouvions, hélas! ni dans l'une ni dans l'autre de ces conditions : nous n'étions connus de personne, et notre bourse était entièrement vide. Pour comble de malheur, nous apprîmes que nos traites du Lac Salé n'avaient pas été payées à San Francisco, ce qui devait naturellement faire naître des doutes sur notre solvabilité. Cette circonstance fâcheuse étant connue des banquiers du pays, nous comprîmes qu'il était inutile d'essayer de nous procurer de l'argent chez eux. Cependant, avant de

descendre à l'hôtel de la Bella Union, en face duquel notre wagon s'était arrêté, nous voulûmes, afin de pouvoir mesurer nos dépenses à nos ressources, tenter de négocier un emprunt. La chose nous paraissait d'autant plus faisable, dans notre naïveté, que nous avions un équipage nombreux, qui représentait une valeur réelle, et dont personne ne songeait à nous disputer la propriété. On nous indiqua un marchand suisse, possesseur d'une certaine fortune acquise dans le pays, comme le capitaliste le plus à même de nous avancer des fonds. Nous allâmes frapper à sa porte. Les garanties que nous lui offrîmes ne le décidèrent point; il repoussa notre demande en nous disant fort humainement que, s'il s'agissait d'une aumône de quelques piastres, il était tout disposé à nous la faire, mais qu'il ne lui convenait pas de nous prêter de l'argent sur les biens que nous voulions hypothéquer.

Humiliés par cet échec, nous abandonnâmes l'idée d'un emprunt, et nous ne nous occupâmes plus que de chercher les moyens de dépenser le moins possible pendant notre séjour forcé à Los Angeles. Je connaissais de nom et de réputation le vénérable M. Vigne, un des plus anciens colons français. J'allai le voir pour lui demander des renseignements. Le vieillard était à table avec sa famille quand j'entrai chez lui. Il me reçut avec bienveillance, me parla d'amis communs dont le nom m'avait servi d'introduction auprès de lui, et j'oubliai un moment dans sa conversation les difficultés qui nous entouraient. Dès qu'il eut fini son repas, M. Vigne sortit avec moi, vint visiter notre équipage, fit entrer nos animaux dans l'écurie de l'hôtel, et voulut que nous lui promissions d'aller nous établir dans sa maison. En même temps il donna l'ordre à nos domestiques de porter chez lui nos bagages et nos collections. Il nous répugnait d'accepter l'hospitalité de mon compatriote sans savoir comment cela con-

viendrait à ses gens, mais il nous décida par ses instances et son amabilité, en insinuant surtout que nous serions mieux qu'à l'hôtel, et en disant que, loin de le gêner, nous le charmerions en lui parlant de la France et des îles Sandwich, où il était allé courir après la fortune plus de vingt ans auparavant.

Ces dispositions hospitalières étaient pour nous d'un bon augure, et nous pûmes un instant nous abandonner à l'idée que nous étions tirés d'embarras. Quand le soir fut venu et que nous eûmes tout arrangé pour le soin de nos animaux, nous nous dirigeâmes vers la demeure de M. Vigne, pour y prendre possession des chambres qu'il nous avait promises. Le vieillard était couché. Nous fûmes reçus par son neveu et héritier, M. Sainsevain, qui parut ignorer complétement l'invitation que nous avait faite son oncle. Notre déception fut d'autant plus vive que, nous croyant attendus comme des hôtes, nous nous étions présentés avec assurance, et qu'au lieu de nous ouvrir les portes avec empressement, on nous recevait au milieu de la cour, sans nous inviter à entrer. M. Sainsevain nous dit que son oncle, fatigué par ses promenades de la journée, s'était retiré de bonne heure; et il nous demanda la permission de nous quitter pour aller prendre son souper. Nous nous trouvions mystifiés, on le conçoit. Cependant, nous voulûmes, pour notre satisfaction, pousser l'aventure jusqu'au bout. Après une demi-heure d'attente et de méditation sur les pavés de la cour, nous priâmes un domestique de nous indiquer l'appartement que le vieillard nous destinait. M. Sainsevain, qui ne s'attendait pas sans doute à nous voir montrer tant de persistance après la réception qu'il nous avait faite, vint nous dire qu'il n'y avait aucun local disponible dans la maison, que son oncle était en enfance et n'avait plus conscience de ses actions; que pourtant

il voulait nous être agréable et nous donner l'hospitalité pour la nuit. Nous le priâmes de ne se point considérer comme lié par la parole de son oncle, dont nous n'avions accepté l'invitation qu'en cédant à une véritable violence, et nous ajoutâmes que nos domestiques étant logés à l'hôtel, il n'y avait pas de raisons pour que nous n'y trouvassions nous-mêmes des lits. A cela le neveu répondit qu'il avait à cœur de tenir la parole que le vieillard nous avait donnée, et il insista pour nous faire accepter un gîte dans un hangar situé sur la rue, en dehors de son habitation. Nous nous laissâmes conduire. Il nous ouvrit la porte d'un magasin noir, sans fenêtres, où se trouvaient entassés des sacs de farine ; et il nous invita à faire notre couche sur la terre humide ou sur les sacs, à notre choix. C'était de sa part une proposition toute naturelle, entièrement exempte de malice : il nous prenait sans doute pour des émigrants qui quêtaient l'hospitalité par économie. Préférant mille fois coucher en plein air, nous n'acceptâmes pas le lit que M. Sainsevain nous vantait avec une simplicité réelle ou apparente, et nous le priâmes de nous laisser aller à l'hôtel. Mais il semblait tenir absolument à ce que nous couchassions ce soir-là aux frais de son oncle. « Puisqu'il ne vous convient pas, nous dit-il, de dormir ici, je veux vous conduire dans une chambre où vous trouverez un lit. » Il nous emmena alors dans le grenier d'un mécanicien français, où se trouvait un matelas sur un lit de sangle, avec des toiles d'araignées pour tentures. Touchés de la peine que M. Sainsevain s'était donnée, et ne voulant pas que sa sollicitude fût en pure perte, nous acceptâmes le gîte, bien qu'il ne répondît guère à l'idée que nous avait donnée le vieillard en nous parlant de nous loger mieux qu'à l'hôtel. Dormir à deux dans un espace aussi étroit, était chose impossible. Nous préférâmes passer la nuit à fumer, à rire, à

causer. « Le neveu est plus prudent que l'oncle, pensions-nous; il a voulu, sans manquer à la parole donnée, nous mettre hors d'état de le dévaliser pendant la nuit; car, évidemment, il nous a pris pour des gens malintentionnés. » Quand nous fûmes rassasiés de rire, nous nous mîmes à envisager sérieusement notre position, qui n'était certainement pas fort inquiétante, mais qui avait cela d'ennuyeux, qu'elle nous mettait à la merci de spéculateurs tout prêts à profiter de notre détresse pour nous dépouiller à vil prix. Cette idée nous révoltait à tel point que nous prîmes le parti de travailler et de subir toute sorte de fatigues et de privations, plutôt que de voir ces vautours humains s'engraisser à nos dépens. « Non, disions-nous, on ne nous exploitera point. Vivons par le travail en attendant des fonds : cela ne saurait nous humilier autant que de céder nos équipages pour moins qu'ils ne valent! »

C'est avec cette ferme résolution que nous quittâmes notre grenier dès que le jour parut. Le ciel était beau et riant comme au cœur de l'été, ce qui contribuait à maintenir dans nos âmes la sérénité que nos aventures menaçaient de leur enlever. Nous descendîmes dans la rue pour nous laver au ruisseau, et je ne voudrais pas jurer qu'il ne fût entré un peu d'orgueil dans la lenteur que nous mîmes à faire notre toilette, comme si nous eussions pu être flattés que le monde nous aperçût. La pauvreté nous avait bien atteints, mais non point la honte. Un pressentiment nous disait d'ailleurs que les humiliations du moment nous ménageaient un triomphe, et nous nous sentions encore assez riches pour porter fièrement la livrée de la misère.

En mettant en ordre quelques papiers de notre portefeuille, nos yeux tombèrent sur une lettre d'introduction que nous avions complétement oubliée. Elle était adressée par un

Mormon à une parente du défunt prophète, laquelle résidait à Los Angeles pour sa santé. « Voilà qui vaut une lettre de crédit, pensâmes-nous. » Mais notre espérance ne dura qu'un éclair. La rédaction de cette lettre était si bizarre, si plaisante, que nous ne sûmes si nous devions la présenter ou la garder dans nos archives comme une pièce curieuse. Nous nous arrêtâmes à ce dernier parti, qui fut le meilleur, sans doute, puisqu'il nous permet aujourd'hui de présenter au lecteur ce document original.

« Great Salt Lake City, 26 octobre 1855.

« Chère sœur Agnès Smith,

« Comme il y a deux voyageurs avec qui j'ai fait connaissance « aux îles Sandwich, je saisis cette occasion de vous envoyer un « mot pour vous informer de la bonne santé de tout notre monde. « Jerusha a eu un enfant. Voilà à peu près toutes les nouvelles du « moment. Cependant j'ai pris une deuxième femme. Son nom est « Betsy Noon, fille d'une des femmes de frère H.-C. Kimball. Peut-« être la connaissez-vous.

« Il se peut que ces messieurs vous fassent une visite. Ils sont « riches, et je ne pense pas que vous ayez rien à perdre avec eux.

« Sur ce, je suis comme toujours votre respectueux

« JAMES. »

Après avoir soigneusement replacé dans nos papiers cette curieuse lettre d'introduction dont nous ne voulûmes pas nous servir, nous nous rendîmes au restaurant La Fayette, tenu par un Français du nom de Faure, cuisinier aussi habile qu'homme aimable et obligeant. Nous fîmes connaître à ce compatriote l'embarras de notre position. Il n'hésita pas à nous offrir sa table à crédit, et même il voulut que nous fussions tout à fait ses hôtes, en mettant à notre disposition une petite chambre à deux lits, la seule qui fût

ɔre dans son modeste logement. Nous nous trouvions donc nsi délivrés d'une partie de nos inquiétudes, et nous pouons attendre, dans un confortable ravissant, après la aigre chère du désert, que se présentassent, pour acheter ɔs équipages, des acquéreurs moins odieux que les maquiıons voleurs qui déjà se pressaient autour de nous pour ɔus exploiter.

S'il est vrai qu'un malheur ne vient jamais seul, on peut re qu'il en est de même du bonheur. Il en fut ainsi, du ıoins pour nous, dans ces circonstances. Nous allâmes ouver un M. Sandford, le négociant même qui retenait nos aites du Lac Salé, pour lui demander des détails sur les ıuses qui avaient empêché le payement de nos obligations. nous rassura sur-le-champ en nous disant qu'il n'avait auıne inquiétude, que les traites n'avaient point été protes-ɛs, que seulement on attendait notre avis pour les payer. uis il nous présenta à M. H.-R. Myles, agent de la banque Vells et Fargo, qui nous prêta sans la moindre hésitation une ɔmme de cinq cents dollars, dont il fixa les intérêts à cinq ɔur cent par mois. Ce service, peut-être un peu cher, même ɔur la Californie, nous fut d'un grand secours, en ce qu'il ous permit de congédier immédiatement nos domestiques près avoir payé leurs gages [1].

Soulagés dès ce moment de toute espèce d'inquiétude, ous nous disposâmes à fêter l'anniversaire de la naissance e M. Brenchley, qui tombait précisément ce jour-là. En ttendant l'heure du festin, nous allâmes faire une visite à I. Vigne pour le remercier de la bienveillance qu'il nous vait témoignée la veille. Comme de raison, nous évitâmes e lui faire savoir de quelle manière ses offres d'hospitalité

1. Ces gages étaient de 250 francs par mois et par individu, non ɔmpris la nourriture. C'était peu pour l'époque et pour le pays.

avaient été comprises par son neveu. Nous crûmes comprendre que le bon vieillard avait été tancé par sa famille pour les offres imprudentes qu'il nous avait faites, car il ne ressemblait plus au compatriote dévoué de la veille, et il éprouvait visiblement de la gêne en notre présence. Il n'en voulut pas moins toutefois nous faire jeter un coup d'œil sur son vignoble qui compte, à ce que l'on dit, trente mille pieds de vigne. Il nous fit admirer en outre ses beaux orangers, ainsi qu'un immense sycomore auquel il donnait plusieurs siècles d'existence. Après avoir jeté un regard distrait sur les plantations, nous prîmes congé de M. Vigne et nous nous retirâmes à notre auberge en emportant nos bagages.

Nous avions invité nos domestiques et M. Philips au banquet que nous avions fait préparer. Victor manqua seul à l'appel : déjà il avait pris du travail chez un charpentier français, et il fut impossible de le trouver. A sa place Huguenot amena de son autorité privée le jeune Walker qui cherchait par tous moyens à s'insinuer auprès de nous et à entrer à notre service. Le repas fut loin d'être aussi gai que nous l'avions espéré. Henry, fâché d'avoir été congédié plus tôt qu'il ne l'eût voulu, se montra fort inconvenant envers nous, et mérita pour cela de la part de ses camarades des observations qui dégénérèrent bientôt en gros mots et finirent par amener un désordre complet. Les malheureux ayant fait de nombreuses libations dans la journée, ne pouvaient plus s'entendre entre eux : ils eurent toutefois le bon sens de se retirer pour éviter d'en venir aux mains.

Nous passâmes une dizaine de jours à Los Angeles, en attendant le départ du vapeur pour San Francisco. Ce ne fut pas pour nous un séjour fort agréable : le pays par lui-même n'offrait guère d'attrait, et quoique nous eussions ressaisi notre indépendance un instant menacée, il ne nous

était pas difficile de voir que nous étions suspects aux yeux de beaucoup de monde. Il y avait même des gens qui faisaient l'honneur à la police française de nous prendre pour ses agents, pour des *mouchards*, comme ils disaient, envoyés par l'empereur pour savoir ce que les mineurs pensaient de son gouvernement. Dans de pareilles conditions, quelque mépris que l'on puisse avoir pour l'opinion publique, on conçoit sans peine que la vie est semée de désagréments, pour ne pas dire d'humiliations. Ces soupçons injurieux ne nous préoccupèrent toutefois que fort médiocrement, et nous n'en étudiâmes pas moins le pays avec tout le calme que nous donnait le sentiment de notre supériorité sur nos vulgaires diffamateurs.

La ville que les Espagnols ont baptisée, je ne sais pourquoi, du nom des *Anges*, n'a rien d'angélique, il s'en faut; et même je ne vois pas ce que les esprits les mieux disposés pourraient y trouver de remarquable. Irrégulière et mal bâtie, elle présente un aspect sale et pauvre. La plupart des maisons, de construction mexicaine, sont en adobes, sur rez-de-chaussée, à toit plat et couvert en guise de tuiles d'une couche de bitume dont la source n'est pas éloignée de la ville. A côté de ces habitations malpropres et misérables, les étrangers attirés en Californie par la découverte de l'or ont construit des maisons plus confortables, plus élégantes et plus solides. Los Angeles est mieux située qu'elle n'est bâtie. La plaine sur laquelle elle est assise, au pied d'une hauteur, s'étend jusqu'à la mer au sud et à l'ouest; et à l'est, du côté des montagnes, l'œil découvre des collines dont la plupart ont une apparence desséchée. Elle est arrosée par un ruisseau bordé de saules, sur lequel sont établis plusieurs moulins et une tannerie. Toutes les terres qui avoisinent la ville et que baigne la rivière sont fertiles et bien

cultivées. Des haies de saules et de sureaux séparent les propriétés entre elles. Les campagnes d'alentour sont ravagées par un véritable fléau, la marmotte des prairies (*prairie-dog*)[1], petit rongeur qui bouleverse par ses terriers des espaces considérables. Ces animaux, que nous avions déjà vus ailleurs, mais en petit nombre, font des dégâts incroyables et promènent pour ainsi dire avec eux la stérilité dans les terres qu'ils occupent. Nous les observâmes avec attention. Ils ressemblent autant à des singes qu'à des écureuils, surtout lorsqu'on les voit se tenir debout sur leurs pattes de derrière à côté de leurs trous, dont ils s'écartent peu. Leur vivacité est merveilleuse à voir, et les petits cris aigus, métalliques, qu'ils poussent fréquemment, sont curieux à entendre. Une chouette (*strix hypogœa*), dont nous avons déjà parlé, s'empare des terriers abandonnés et en fait sa demeure. Quelques personnes prétendent que ces oiseaux épient les marmottes à l'entrée de leurs trous et les tuent en les frappant d'un coup de bec sur le crâne. Tout nous autorise à douter de cette assertion, car il nous a toujours paru que ces animaux vivent entre eux dans une sorte d'harmonie fraternelle, malgré la différence de plume à poil qui les distingue si profondément. On voit aussi dans les environs, mais moins abondants, des corbeaux, des black-birds, des hiboux, une sorte de courlis, etc.

L'altitude de la ville au-dessus du niveau de la mer est d'environ quatre-vingts mètres. Le climat est tempéré et fort sain. Les terres sont facilement irrigables. Il ne manque au comté dont Los Angeles est la capitale, qu'une population agricole plus nombreuse. On y trouve de beau bois de charpente, principalement des pins et des chênes.

1. Voyez ce que nous avons dit de cet animal à la page 296.

Les cultures sont variées : elles embrassent le blé, le maïs, l'orge, l'avoine, les haricots, les pois, les pois chiches (*garbanzos*), les lentilles, le coton, le tabac, la canne à sucre, le chanvre, le lin, le mûrier, la patate, les pommes de terre, les pastèques, les melons musqués, toute sorte de légumes, beaucoup d'arbres fruitiers, comme poiriers, pommiers, cerisiers, abricotiers, pêchers, amandiers, noyers, orangers, citronniers, oliviers, figuiers, limons, vignes, etc. On estime qu'il y avait en 1855 dans le comté de Los Angeles 105,000 bœufs, 20,000 chevaux (dont 4,000 seulement étaient utilisés), et 30,000 moutons ayant donné 50,000 livres de laine. 23,000 acres de terres cultivées dans la même année ont rapporté 10,000 quintaux de blé, 26,000 quintaux de maïs, 500 quintaux d'avoine, 8,000 quintaux de haricots, 7,000 de pommes de terre, 450 de patates, 41,000 quintaux de raisin, 1,300 tonnes de foin, etc.

La culture la plus importante du comté est sans contredit celle de la vigne, qui paraît avoir été introduite sur une grande échelle par les Français, plusieurs années avant la découverte de l'or. On ne fait généralement que du vin blanc, qui a quelque ressemblance avec le vin de Sauterne, mais qui est en même temps beaucoup plus fort, plus capiteux et d'un bouquet moins fin. La qualité supérieure se vend un dollar le gallon. L'acre de vignes en plein rapport vaut un peu moins de 200 dollars. Les vins du pays se consomment en partie sur place et on en écoule une petite quantité sur le marché de San Francisco, où ils commencent à se répandre et à faire concurrence aux vins d'Europe.

La saison était trop avancée pour qu'il nous fût permis de porter un jugement sur la végétation spontanée. Il nous a du reste paru qu'elle n'est point fort variée. Nous ne vîmes

guère autre chose qu'un grand plantain, des orties, une mauve, un alkékenge à larges fleurs jaunes, un grand *Solanum* grimpant, des *Polygonum*, des amarantes vulgaires, des *Poa*, une labiée bleue à odeur pénétrante, une petite euphorbe à pétales blancs, une armoise, quelques composées mourantes, à fleurs jaunes.

Les ressources minérales du pays sont de plusieurs sortes, mais de peu d'importance. Elles consistent en salines, en or, en bitume, etc. En 1855 on a extrait d'une lagune, près du Rancho San-Pedro, un million de livres de sel. Les vieilles mines d'or de San Francisquito, peu et mal exploitées, rapportent de 1 à 3 dollars par jour et par mineur. On s'occupe d'irriguer les terres arables en tirant parti des cours d'eau. On ne se borne pas à cela : on commence à forer des puits artésiens. Nous en avons vu un où la sonde avait déjà pénétré à 575 pieds de profondeur, et qui avait jusque-là entraîné une dépense de 3,000 dollars[1].

Les sources de bitume sont une des curiosités du pays. Je ne parlerai pas de celle de Santa Barbara, qui coule sur le rivage pour tomber dans la mer, et que nous n'avons point vue. Je ne parlerai que de celle qui se trouve à deux lieues de Los Angeles, vers le N.-O., et que nous avons visitée. Le chemin qui y conduit court sur un terrain légèrement ondulé et quelquefois coupé de petits ravins. Dans les environs croissent d'abondantes crucifères, hautes de six à huit pieds, dont nous avons vu les nombreuses tiges encore debout,

1. A Santa Clara, sur la baie de San Francisco, on nous a fait voir de nombreux puits artésiens, tous fort remarquables par le volume d'eau qu'ils fournissent. Un de ces puits, profond de deux cent neuf pieds, n'a coûté que 600 dollars : la colonne d'eau qu'il jette à cinq pieds au-dessus du tube n'a pas moins de six pouces de diamètre et donne mille gallons par minute.

quoique mortes depuis longtemps. Le terrain sur lequel surgit le bitume (*brea* des habitants) est noirâtre et s'abaisse en pente légère vers l'O. ou le N.-O. On y observe quelques graminées. Deux fosses d'inégales grandeurs semblent être les points principaux où se fait l'exploitation du minéral. Le fond en est rempli d'une eau verdâtre, à la surface de laquelle viennent crever avec bruit des bulles d'air d'un volume considérable. Autour et au fond de ces fosses, le sol est entièrement bitumineux. Une rigole a été pratiquée pour l'écoulement des eaux, qui ne sont pas aussi impotables que leur couleur semblerait le faire craindre, car j'ai vu beaucoup de chevaux s'y abreuver. L'odeur qui s'exhale de ces lieux rappelle à s'y méprendre celle du goudron. Indépendamment des deux grandes fosses, on voit sur le terrain plat des environs des coulées circulaires de métal figé, pareilles aux laves noires de certains volcans, qui se sont ridées par l'effet du refroidissement. Au centre de ces coulées, dans lesquelles il nous semblait voir comme autant de petits cratères d'éruption, se trouve un bitume liquide encore et paraissant suinter de la terre comme une graisse d'une outre poreuse. En agitant avec un bâton cette substance noire et gluante, il s'en échappait des gouttes d'eau. Ce bitume en liquéfaction sort-il directement de la terre par un petit canal vertical, ou bien est-il fondu par l'action du soleil ? La première hypothèse est la plus probable ; cependant, nous n'avons point eu le loisir de vérifier le fait, et les habitants du pays n'ont pu nous renseigner à cet égard. Nous retirâmes du centre d'une des coulées le cadavre d'une marmotte, parfaitement conservé, mais entièrement dépourvu de poil. Nous avons dit que la plupart des anciennes maisons de Los Angeles sont couvertes de ce bitume. Les toitures ainsi faites sont aussi légères qu'économiques ; elles ont toutefois l'inconvénient de

réclamer des réparations fréquentes, principalement si elles sont inclinées, car le bitume se fond facilement par la chaleur de l'été. Les Américains et les étrangers préfèrent avec raison l'emploi des tuiles ou des bardeaux.

L'état moral du pays laisse plus à désirer que sa prospérité matérielle. Quoiqu'on y publie deux journaux, l'un en anglais, l'autre en espagnol, l'instruction n'est ni avancée ni très-répandue, surtout parmi les anciens résidants. A côté des honnêtes gens que l'on rencontre à Los Angeles comme partout, on trouve encore trop de ces mauvais sujets de toutes les nations, qui faisaient regarder le pays naguère comme le repaire le plus dangereux de la Californie. S'il nous fallait ajouter une foi entière aux rapports qui nous ont été faits par notre hôte et ses amis, nous devrions rendre grâces au ciel d'avoir échappé vingt fois à l'assassinat dans nos promenades autour de la ville. Nous préférons croire qu'en nous conseillant de nous entourer de mille précautions pour faire nos courses, nos compatriotes se laissaient entraîner à l'exagération par la verve gasconne ou par un sentiment de peur. Cependant la presse locale a enregistré assez de scandales et de forfaits pour que nous ne conservions aucun doute sur le spectacle peu édifiant qu'a présenté le pays. L'année de notre passage on avait compté jusqu'à vingt-deux assassinats, et même au delà, dans le court espace d'un mois. Les Américains ont la réputation de tuer les Mexicains et les aborigènes comme un chasseur tue des oiseaux, sans avoir à répondre devant la justice du sang versé d'une manière si barbare. Les anciens habitants en général n'ont pas une réputation beaucoup plus enviable. Les juges eux-mêmes sont loin d'être tenus pour honorables, et on les représente comme étant pour la plupart des ivrognes consommés. On nous parlait du maire comme d'un homme

perdu de mœurs, et on racontait publiquement que quelques mois avant son élection il avait été jugé pour viol, et n'avait échappé à une condamnation qu'en arrachant, par une menace de mort lancée de son banc d'accusé contre le magistrat qu'il mettait en joue, un verdict de non-culpabilité. On nous a cité un juge qui, appelé à condamner quatorze individus convaincus d'avoir fait des dégâts majeurs dans une propriété particulière, fit payer aux coupables une amende destinée à indemniser le propriétaire, et garda pour lui l'argent. Nous ne multiplierons pas ces tristes et honteux exemples, nous en avons rapporté assez pour faire comprendre qu'avec une pareille magistrature, il n'y a rien d'étonnant que le pays de Los Angeles soit resté moralement si fort en arrière des autres parties de la Californie.

Les mœurs des blancs, ou du moins d'un certain nombre de blancs, étant si peu recommandables, on ne doit pas s'attendre à ce que celles des indigènes et des anciens Mexicains soient meilleures. Ceux-ci s'adonnent à l'ivrognerie et à d'autres vices. Leurs femmes et leurs filles vivent en concubinage avec des étrangers; quelques-unes, les plus jolies, se sont aussi mariées à des commerçants respectables : mais on ne dit guère de bien des unes ni des autres. Les infidélités, les jalousies, qui en sont la suite ou le prélude, amènent souvent des querelles qui n'attendent pas toujours l'ivresse pour devenir sanglantes.

Tout ce mal se fait malgré la présence et les prédications d'un missionnaire de la société de Picpus, le P. Lestrade, qui, depuis 1850, est curé de la ville[1]. Nous allâmes faire une visite à ce bon prêtre, dont les uns disaient beaucoup de

1. Le P. Lestrade a abandonné la Californie quelque temps après notre passage. Nous avons eu le plaisir de le retrouver au Chili, où il réside actuellement.

mal et les autres beaucoup de bien. Le mal pouvait se résumer dans l'accusation banale de jésuitisme. Le bien était plus positif : on disait le missionnaire excellent homme, serviable, charitable, au point que parmi ses détracteurs il y en avait peu qui ne fussent ses obligés. Le P. Lestrade nous accueillit avec une politesse affectueuse. Ce n'était pas un homme sans valeur intellectuelle. Il avait beaucoup voyagé et beaucoup appris. Avant d'être envoyé en Californie, il avait accompagné l'archevêque de Chalcédoine, M. Bonamy, dans les missions du Levant; et il causait agréablement de la Palestine et de la Turquie. Il se plaignit à nous de l'inutilité de ses travaux au milieu de ses nouvelles ouailles. Il ne voulait plus s'occuper de la population indienne-espagnole, qu'il disait corrompue au delà de toute expression, pourrie de syphilis[1], et qu'il croyait à jamais réfractaire à la civilisation. Il en désespérait si résolûment qu'il ne baptisait même pas leurs enfants, à moins que des parrains et marraines respectables ne s'engageassent à leur faire donner une instruction religieuse. Dans les commencements de sa mission, il se montrait généreux envers les pauvres habitants qui venaient le visiter, et pour eux il se dépouillait avec plaisir et empressement. Quand il s'aperçut que les secours matériels qu'il leur distribuait étaient, au sortir de chez lui, échangés contre des boissons, il suspendit ses largesses, et se contenta de procurer aux plus nécessiteux quelques effets d'habillement. Il nous dit que toute l'ancienne population du pays faisait profession d'être catholique, et que généralement ces gens appelaient le prêtre à l'heure de la mort; mais que tant qu'ils croyaient à la vie, ils se conduisaient en païens de l'espèce la plus dévergondée. Pour

1. Un médecin du pays estime que les neuf dixièmes de la population indigène (Indiens et métis Espagnols) sont atteints du virus vénérien.

attirer les indifférents à l'église et avoir là l'occasion de leur faire entendre des leçons de morale, il avait imaginé d'y appeler des musiciens de temps en temps, et lui-même les accompagnait du violon, instrument dont il jouait avec goût et sentiment. Mais ce moyen d'attraction n'avait amené aucun résultat sensible.

Nous fîmes deux visites au P. Lestrade. A la dernière, nous rencontrâmes chez lui, avec autant de surprise que de plaisir, un missionnaire que nous avions laissé, quelques mois auparavant, chez les sauvages de la Polynésie, et que nous étions bien loin de nous attendre à revoir sur la côte de Californie. C'était le P. Modeste Favens, futur évêque des îles Sandwich, vrai prêtre de Dieu, modeste comme son nom, homme, enfin, à qui ses amis comme ses ennemis ne peuvent reprocher que son zèle. Comme il ne faisait que de débarquer, il nous apportait des nouvelles toutes fraîches, parmi lesquelles la plus intéressante pour nous était la grande éruption des volcans de Havaii. De notre côté, nous pûmes l'édifier sur le compte des Mormons, dont il avait eu souvent à combattre la propagande dans la mission qu'il dirigeait.

Le temple catholique de Los Angeles est une vieille masure, basse, étroite, sale, humide et non pavée. On y voit quatre petites cloches nichées dans les murs de la façade, et c'est là le plus bel ornement de l'église. Nous y entrâmes un dimanche pendant l'office. On y remarquait à peine deux ou trois blancs : la congrégation se composait presque uniquement d'Indiens, de Mexicains ou de métis, parmi lesquels les femmes étaient en grande majorité. Ces femmes, laides pour la plupart et pauvrement vêtues, étaient assises sur la terre, la tête et les épaules couvertes d'un châle mince, comme d'un voile. Les fidèles paraissaient absorbés dans une espèce particulière de dévotion : avec le pouce ils se grat-

taient à chaque instant le menton, le nez ou la bouche et le front. J'appris plus tard que cette curieuse manière d'adorer Dieu est ce que les Espagnols appellent *se sanctifier*. De petits enfants chantaient la messe romaine dans une tribune au-dessus du portail. Le missionnaire fit un sermon que l'auditoire écouta avec attention. Il nous parut que cette réunion de fidèles était composée de tout ce qu'il y avait de plus respectable parmi les pauvres du pays.

Je ne saurais dire, même approximativement, quelle est la population totale de Los Angeles. Je ne crois pas qu'elle dépasse six mille âmes, et dans ce nombre je comprends tous les étrangers, Américains et Européens. Parmi ces derniers les Français sont peut-être les plus nombreux : ils se disent trois cents, partagés inégalement en propriétaires-cultivateurs, commerçants et artisans. J'ai vu avec plaisir qu'ils sont considérés comme appartenant à la classe honnête, laborieuse et paisible du pays ; et cela a tempéré le regret que j'ai éprouvé de n'en point rencontrer qui eussent reçu une éducation supérieure, ce qui ne veut pas dire toutefois qu'il n'y en ait pas quelques-uns de cette dernière catégorie. Un des garçons de notre taverne avait, il est vrai, fait ses humanités au collége de Carcassonne, mais quoiqu'il eût été jusqu'en rhétorique il n'en était pas, comme il disait lui-même, « plus avancé pour cela », et j'ajouterai sans malice qu'il y paraissait bien. Le hasard me fit trouver plusieurs fois dans un lieu où se réunissaient d'anciens soldats d'Afrique, plus sots que méchants, qui débitaient toute sorte de vilains contes et même de calomnies contre le maréchal Bugeaud. J'éprouvais, je l'avoue, de la honte à entendre des compatriotes, de vulgaires esprits heureusement, apprécier d'une façon aussi indigne et aussi injuste leur illustre chef, une de nos gloires. Si quelque chose put racheter à mes yeux ces impertinences

et ces grossièretés, ce fut d'entendre ces mêmes individus parler avec respect de leur consul, le noble et courageux M. Dillon[1]. La haute et judicieuse estime qu'ils professaient pour cet homme de bien me surprit d'autant plus qu'ils m'avaient donné une pauvre idée de leur jugement, et que les Français de Californie m'avaient rarement laissé voir autant de bienveillance pour le représentant de leur pays. C'est une chose bien digne de remarque, et cette remarque je puis la consigner ici, que les consuls dans les pays lointains sont trop souvent en butte aux attaques et aux jugements téméraires de ceux-là mêmes qui devraient être les premiers à les soutenir et à les défendre. Les griefs de leurs nationaux sont ordinairement des plus ridicules et des plus puérils. Ils s'imaginent qu'ils ont le droit d'exiger qu'ils prennent en leurs mains et qu'ils traitent comme des affaires d'État les moindres démêlés qu'ils ont avec l'autorité du pays, auprès de laquelle ils croiraient volontiers que leur nationalité les rend inviolables. J'ai rencontré sur plusieurs points de la Californie des gens qui s'étaient persuadés que le consul est leur banquier naturel et légal, et qui lui voulaient du mal parce qu'il leur avait refusé l'argent qu'ils lui demandaient à titre de nationaux sur les fonds du gouvernement. D'autres l'accusaient de s'enrichir à leurs dépens de sommes imaginaires que l'empereur mettait pour eux à sa disposition. Et Dieu sait combien le sensible et généreux M. Dillon a secouru d'infortunes de ses propres deniers! A Sacramento j'ai entendu une femme, une reine, veux-je dire, car elle avait rapporté ce titre de je ne sais quelle cour étrangère, menacer de faire pendre le pauvre consul, parce qu'il avait refusé

1. Le regrettable M. Dillon est mort à Paris, en octobre 1857, quelque temps après avoir été nommé consul général à Port-au-Prince.

d'appeler une frégate pour venger l'insulte que des ivrognes avaient faite au pavillon flottant sur son cabaret! Infortunés consuls, qu'il vous faut de patriotisme et de vocation pour supporter les avanies auxquelles vous exposent les préjugés et l'ignorance!

Les Gaulois de Los Angeles, quels que fussent d'ailleurs leurs travers, n'avaient pas, je le constate avec complaisance et à leur honneur, celui de mal parler de leur consul. Ils n'avaient pas non plus le cœur assez mal placé pour oublier la patrie et rester indifférents à ce qui la touche. Nous les vîmes, le 1er décembre, célébrer avec enthousiasme la prise de Sébastopol et la gloire de nos armes. Ils chantèrent la *Marseillaise*, les *Girondins*, *Toute l'Europe est sous les armes*, etc. Et c'était plaisir pour moi d'entendre sortir de ces poitrines ardentes des notes qui me rappelaient des rivages aimés. Il y avait là, assurément, un spectacle émouvant, dans cette manifestation de la joie ressentie pour le triomphe du pays, dans cette communion des expatriés avec les héros qui restaient sur le sol natal pour le défendre et le faire honorer. Pourquoi faut-il que dans ces occasions, où tout devrait rester grave et solennel, on ait si souvent à déplorer des excès dégradants pour l'humanité?

Pendant notre séjour à Los Angeles nous assistâmes, dans notre appartement même, à une scène tragi-comique. Le jeune Walker, l'ami de nos domestiques, avait maille à partir avec Henry. Un jour qu'ils se trouvaient ensemble dans notre chambre, Walker provoqua brusquement son compatriote, sous prétexte qu'il avait reçu de lui plusieurs insultes. Tous deux étaient légèrement sous l'influence du *brandy*, liqueur trop goûtée des Américains. Walker, dégainant son couteau de chasse, s'élança sur son adversaire pour le frapper. On désarma le jeune furieux et on le

mit à la porte. Nous engageâmes ensuite Henry à se retirer pour aller vider sa querelle ailleurs; mais la peur l'empêchant de se rendre à notre injonction, il resta cloué chez nous, où Walker revint bientôt le poursuivre, nous obligeant de nouveau à le mettre dehors par la force. Cependant Henry, malgré nos instances, ne voulut pas déguerpir et nous délivrer, par son éloignement, de la vue d'un spectacle honteux. L'agresseur, impatient d'assouvir sa colère, mais déguisant ses intentions sous des paroles de réconciliation, revint une troisième fois, s'assit avec un calme apparent au milieu de nous, puis, tout à coup, il se jeta sur Henry à coups de poing. Henry, s'armant de son revolver, s'apprêtait à tirer à bout touchant. Je luttai avec lui pour arracher son pistolet tout armé et n'y réussis que difficilement, après avoir tout d'abord interposé ma main entre le chien et la capsule, pour éviter que le coup ne partît dans la lutte. Privés d'armes meurtrières, les champions combattirent sur le carreau, se déchirant des ongles et des dents, se frappant des pieds. Le sang qui coulait de leurs blessures semblait ne leur inspirer que plus d'acharnement pour le combat. Nous réussîmes difficilement à les séparer, tant ils étaient étroitement enlacés et se mordaient à belles dents, sous le lit où ils s'étaient retranchés dans leur fureur pour éviter notre intervention. Tout meurtri et ensanglanté, Walker se montrait intraitable et voulait absolument combattre jusqu'à la mort. Nous le jetâmes dans la rue, et, pour en finir avec ce scandale qui menaçait de se prolonger, nous fîmes appeler la police. Un agent vint, qui, ne trouvant que Henry, s'empara de sa personne et le conduisit au cachot. L'affaire se vida, quelques jours après, devant la justice, et se termina par la condamnation de Walker à une amende que le magistrat ne porta pas à plus de vingt dollars, parce que, disait-il, il con-

venait de prendre en considération la part que l'ivresse avait jouée dans l'assaut.

Le robuste et pacifique Huguenot assistait en spectateur consciencieux et impassible à ces scènes regrettables. Il était même d'avis qu'il ne nous appartenait pas d'empêcher la lutte, mais il convenait sans peine que les champions avaient mal choisi leur champ clos, et il leur reprochait cela comme une lâcheté. Ce n'en était pas moins une bonne nature que celle de Huguenot, fort animale sans doute, mais réellement douce, inoffensive; et quoiqu'on eût pu douter qu'il y eût une âme dans ses formes de taureau, il n'était pas dépourvu de cœur. Il tenait beaucoup à ce que nous emportassions quelque chose de lui comme souvenir, et voici le curieux certificat qu'il imagina de faire rédiger par un maître d'école et écrire par un calligraphe, pour nous en remettre à chacun une copie la veille de notre départ.

« El Monte, 7 décembre 1855.

« Monsieur,

« Ayant avec vous, et en qualité de guide et de domestique, « traversé les plaines depuis Great Salt Lake City jusqu'en Cali- « fornie, permettez-moi de vous exprimer mes remerciments pour « les bontés que vous avez eues envers moi. Permettez-moi égale- « ment de vous témoigner mon admiration pour votre conduite « intrépide et hardie pendant votre voyage à travers des bandes « hostiles d'Indiens, que vous avez su apprivoiser par vos manières « douces et audacieuses à la fois. En vérité, vous vous comportez « au milieu des déserts et des montagnes comme si vous y étiez « né. Mon brave et noble ami, mes vœux les plus ardents vous

accompagneront partout, que vous erriez sous le ciel des tropiques ou sous celui de votre patrie.

« Avec amour et respect,

« HUGUENOT. »

Nous rangeâmes ce certificat dans nos papiers avec le même soin qu'un parchemin précieux; nous vendîmes à l'enchan tout notre attirail des déserts, et le samedi, 8 décembre, à trois heures après midi, nous quittâmes Los Angeles. Comme nous traversions la ville, l'Église en fête tirait le canon, mettait toutes ses cloches en volée et promenait par les rues, sur un char traîné par des Mexicains, la statue de la Vierge, habillée de crinoline et de dentelles. Nous nous lançâmes au galop de quatre chevaux dans une grande plaine labourée par les marmottes, et où l'on voyait aussi des alouettes et des bécassines. A cinq heures et demie, nous arrivâmes à San Pedro, point d'embarquement qui sert de port à la ville de Los Angeles, et où nous ne comptâmes que trois maisons. La côte est escarpée, le débarcadère mauvais.

A neuf heures du soir, nous nous rendîmes à bord du *Senator*, grand vapeur qui devait nous emporter vers San Francisco. Nous eûmes l'occasion d'apprécier une fois de plus un des avantages dont jouissent les voyageurs dans les pays libres : aucune formalité ne nous fut imposée pour l'obtention d'un passage, et l'on ne nous demanda pas de passe-ports, cette entrave coûteuse, humiliante, vexatoire, inefficace, tout à fait indigne de notre siècle et de notre civilisation. Le passe-port, l'octroi et la douane sont trois plaies sérieuses pour le voyageur, et portent également atteinte à la dignité de l'homme, sans parler du temps pré-

cieux qu'elles lui font perdre. Quand donc les nations civilisées renonceront-elles à ces institutions surannées, mesquines, injurieuses? Ne vaut-il pas mieux laisser passer un larron que d'ennuyer mille individus honnêtes? Ne vaut-il pas mieux laisser entrer une paire de gants ou un flacon d'eau-de-vie en franchise, que de fouiller les poches et de bouleverser les malles des voyageurs? Si les États et les municipalités ont besoin de revenus et qu'ils ne puissent s'en créer autrement, n'est-il pas plus simple de prélever un droit d'entrée individuel que de ravaler l'homme en le soumettant à une perquisition indiscrète, qui paraîtrait odieuse et révoltante si un long usage ne nous y avait accoutumés? Ces ennuis nous furent épargnés en Californie, et c'est le plaisir que nous en ressentîmes qui nous fait faire aujourd'hui ces réflexions.

Le *Senator* appareilla le 9 décembre, à deux heures du matin. La mer était belle, nous filions rapidement, en conservant toujours la côte en vue. A dix heures, nous relâchâmes un instant à Santa-Barbara pour prendre et déposer des passagers. Quoique nous fussions sur un navire républicain, l'égalité, cette chimère des sociétés modernes, ne régnait point à bord d'une manière absolue. Et ce n'est pas nous qui nous en plaindrons! On refusa de nous laisser asseoir à la table de la première classe, sous le plausible prétexte que nous n'étions pas convenablement vêtus. Cependant, quand on sut que nous avions sur les épaules tout ce qui nous restait de vêtements, on nous toléra parmi les gens qui avaient la bonne fortune de pouvoir s'habiller selon l'étiquette.

Le 10 décembre, vers onze heures du matin, nous fîmes une courte relâche à Monterey, dans une large baie où des algues gigantesques étendaient leurs guirlandes à

surface de l'onde. Le rivage était pittoresque. Des collines couvertes de sapins formaient une jolie ceinture à la bourgade.

Le même jour, à neuf heures du soir, nous jetâmes l'ancre dans le port de San Francisco, cette reine si jeune et déjà si grande de la côte du Pacifique: ville merveilleuse dont le développement rapide a dépassé tout ce que l'histoire nous avait offert auparavant; capitale future d'une nouvelle république, s'il est vrai que la grande République américaine ne soit pas en état de donner satisfaction à tous les esprits, malgré son éclat et son incomparable prospérité.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

NOTES

NOTE 1.

Tome I, page 5.

VOYAGE DE M. BRENCHLEY

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU NORD[1]

M. Brenchley quitta l'Europe pour l'Amérique en 1849. Après avoir, pendant la belle saison, parcouru les États-Unis du nord au sud, il se retira dans les forêts du Canada, où il passa l'hiver sous la tente, vivant exclusivement du produit de sa chasse et se préparant par toute sorte de privations volontaires au grand voyage qu'il méditait. Au printemps de 1850, accompagné de deux compatriotes que le hasard avait mis sur son chemin, il se rendit à Saint-Louis, sur le Mississipi, où il s'embarqua pour remonter en vapeur le Missouri jusqu'à Saint-Joseph. Là il organisa promptement ses équipages, et dès les premiers jours de juin il put s'aventurer dans les plaines américaines avec le dessein de gagner les côtes de l'Orégon par les Montagnes-Rocheuses. A cette époque, de même qu'aujourd'hui encore, c'était un voyage qu'il n'était permis de faire qu'en fortes caravanes; aussi les habitants du pays, en voyant mon intrépide ami partir avec quelques domestiques pour toute escorte, crurent-ils pouvoir prédire que la campagne ne serait pas longue, et que la téméraire expédition reviendrait sur ses pas après quelques jours de

1. Les faits qui nous ont servi pour la rédaction de cette note ont été empruntés au journal inédit de M. Brenchley.

parade. Les prophètes de Saint-Joseph ne se seraient pas trompés si leurs prédictions s'étaient adressées à d'autres qu'au héros de l'entreprise; mais lui n'était pas homme à reculer devant quelque obstacle que ce fût : il est de ces hommes rares qui, une fois lancés dans la carrière, atteignent le but ou succombent, sans jamais regarder en arrière.

De Saint-Joseph M. Brenchley s'avança sur la rive gauche du fleuve à travers des gazons fleuris. Dans ce trajet, il rejoignit et dépassa plusieurs compagnies d'émigrants mormons en route pour le Lac Salé. Arrivé à Council-Bluffs, il traversa le Missouri et se dirigea vers la Platte (Nebraska), rivière dont il devait remonter le cours pendant plus de deux cents lieues. C'est alors qu'il se trouva pour la première fois en face de quelques-unes des difficultés sérieuses dont sa route devait être semée : elles eussent suffi pour rebuter un esprit moins déterminé et moins aventureux. Elles venaient des domestiques et des deux wagons qui portaient les bagages. Les domestiques lui donnaient des ennuis et lui créaient des embarras continuels : il congédia la plupart d'entre eux. Les wagons, par leur lourdeur, occasionnaient des retards et des accidents : il les abandonna pour ne conserver que des chevaux de selle et des mules de charge. Ainsi allégé, il poursuivit gaiement sa course. Souvent il rencontrait sur les bords de la rivière des cerfs, des antilopes et des dindes sauvages. Il ne tarda pas à découvrir les premières traces du buffalo. En même temps il était témoin de petits mirages qui lui faisaient croire à l'existence de bois touffus sur les îles que forme la rivière. Ces différents spectacles suffisaient à rompre la monotonie de ces contrées abandonnées, et le voyageur se croyait convenablement indemnisé par là de ses rudes labeurs. Il trouvait de loin en loin dans quelques scènes de la nature de quoi occuper et charmer son imagination avide de nouveauté; et quand rien ne venait frapper ses regards, il se consolait en pensant que c'était déjà un résultat que d'avoir constaté la pauvreté et la désolation du pays.

Dans ces solitudes, il n'avait pour tout combustible que le *bois de vache*, nom sous lequel les trappeurs désignent les bouses desséchées du buffalo. Il vit souvent des buffalos traverser la rivière à la nage, et il put se convaincre de l'exactitude des rap-

›rts faits par les voyageurs américains au sujet de la quantité ·odigieuse de ces animaux, car il en vit des troupeaux qui ›uvraient de leurs masses noires et serrées des espaces de plus › dix lieues carrées. Outre les buffalos, M. Brenchley remarqua vit très-souvent des lièvres à longues pattes, des grouses brunes, ›s serpents à sonnettes, des serpents à tête cuivrée et un grand ›mbre d'espèces de lézards à forme aplatie. Les phénomènes ›mosphériques n'étaient pas non plus sans intérêt au milieu de ›s plaines caractérisées par leur immensité : pendant plusieurs ›maines, il reçut régulièrement deux fois par jour, vers midi 'abord, et ensuite un peu après le coucher du soleil, des averses iluviennes, accompagnées de formidables éclats de tonnerre, 'éclairs éblouissants, et quelquefois aussi de grêlons plus gros ue des œufs de pigeon.

Quand il eut laissé derrière lui les rochers bizarres de la heminée (*Chimney-Rock*), M. Brenchley observa sur sa route de ·ès-curieuses collines de sable; et avant d'arriver au fort La-›mie, il fit la rencontre d'un parti de blancs occupés à la chasse u buffalo, et croisa plusieurs bandes de Sioux fièrement montés ›r des chevaux harnachés avec luxe. Au fort Laramie, il eut se louer de l'accueil que lui firent les officiers américains › garnison dans ce poste éloigné. Là il renouvela ses provi-ions et acheta plusieurs mules vigoureuses. Pendant la courte alte qu'il fit à Laramie, il supporta la plus forte chaleur u'il eût encore connue : à l'ombre le thermomètre accusait 4° centigrades, et au soleil il montait à 63°. Des myriades de ›oustiques infestaient l'atmosphère et contribuaient, avec une rande mouche verte dont la piqûre faisait couler le sang, à ›urmenter les hommes et les animaux. Là voltigeaient aussi › légions innombrables de très-petites mouches (*sand-flies*), qui attaquaient de préférence à la peau du cou, dont elles enle-›aient avec habileté, et sans causer la moindre douleur, des ›mbeaux microscopiques qui suffisaient à faire jaillir le sang.

De Laramie M. Brenchley continua sa course vers les Mon-›gnes-Rocheuses. Chemin faisant il rencontra, gisants sur le sol, es milliers de buffalos que les loups voraces avaient entière-›ent vidés en pénétrant dans les cadavres par un trou unique

pour dévorer les entrailles et la chair, et ne laisser que la peau et les os. Il vit aussi, dispersées de tous côtés, des carcasses des mêmes animaux, dont la peau s'était détruite par l'action du temps. En approchant des Montagnes-Rocheuses, le paysage perdit un peu de sa monotonie et de son aridité, le terrain devint plus accidenté. On voyait des collines couvertes de sapins. Dans les plaines la sécheresse était grande, l'alcali apparaissait à la surface du sol, et une espèce d'*Artemisia* représentait presque à elle seule tout le règne végétal. Çà et là des marmottes se montraient à l'entrée de leurs terriers. Le rocher granitique de l'Indépendance (*Independence-Rock*) dominait le paysage comme un monument antique, avec ses flancs couverts d'inscriptions modernes. Les antilopes devenaient plus communes, et sur les rochers on apercevait des mouflons cornus qui distrayaient les regards.

Au delà de la barrière du Diable (*Devil's Gate*), gorge étroite et profonde, M. Brenchley rencontra le célèbre Kit Carson[1] à la tête d'un convoi de mineurs qui portaient de l'or aux États-Unis. On était au milieu des Montagnes-Rocheuses, et le froid se faisait vivement sentir : les cordes qui servaient à fixer les bagages sur le dos des mules étaient toutes roidies le matin par la gelée, et c'était un supplice de les manier. La passe du Sud, par laquelle notre voyageur franchit cette grande chaîne de montagnes, quoiqu'elle fût de sept à huit mille pieds anglais au-dessus du niveau de l'Océan, était d'un accès facile, imperceptible, pour ainsi dire; aussi constate-il dans son journal qu'il ne s'aperçut point qu'il eût atteint une pareille altitude. Peut-être l'illusion fut-elle rendue plus complète par l'obscurité d'un jour brumeux et humide, qui empêchait de plonger les regards au loin et de jouir de la vue des hauteurs. La descente fut graduelle comme la montée, et, comme elle, à peu près insensible. Des sources d'eau limpide et potable coulaient en abondance sur les bords du chemin et donnaient une sorte de charme à ces régions élevées. Cependant, la végétation était insignifiante, pour ne rien dire de plus; mais en revanche les loups s'étaient multipliés à l'infini et se montraient

1. Voir, au sujet de ce trappeur fameux, la page 366 de ce volume.

audacieux à l'excès. Ces animaux se jetèrent comme des vampires sur une pauvre jument que les fatigues et les privations du voyage avaient exténuée, et lui firent de si larges plaies qu'on voyait les entrailles sortir de ses flancs, ce qui obligea M. Brenchley à tuer la malheureuse bête pour mettre un terme à ses souffrances. Ce ne fut pas, du reste, le seul animal sacrifié en cet endroit : il fallut aussi abandonner un autre cheval trop affaibli par le froid et la faim pour pouvoir se traîner derrière la caravane.

De l'autre côté des Montagnes-Rocheuses le pays devint sablonneux et le pâturage fit défaut, deux difficultés mal compensées par la réapparition de la chaleur. La rivière Verte (*Green River*), qu'il fallut bientôt passer à gué, n'opposa qu'une barrière insignifiante et permit de pêcher dans ses eaux des truites excellentes. Un peu plus loin le paysage s'embellit de petits bois de conifères qui continuèrent de se montrer jusqu'à la rivière aux Ours (*Bear River*), où vivent en grand nombre des ours noirs fort peu dangereux. Sur les bords de cette rivière se trouvent de remarquables sources d'eau gazeuse, connues des Américains sous le nom de *Soda Springs*, et que notre voyageur compare pour la saveur à l'eau de soda. Il fallut ensuite, pour atteindre la rivière des Serpents (*Lewis* ou *Snake River*), franchir des déserts sablonneux où ne croissaient d'autres plantes que le grease-wood, un *Opuntia* et un *Artemisia*.

M. Brenchley arriva sur les bords du Snake-River le 6 septembre et passa le même jour au fort Hall, poste de peu d'importance, où il acheta deux chevaux pour continuer sa route sans délai. Il suivit le cours de la rivière, où il put pêcher souvent des truites délicieuses. C'est là qu'il eut occasion de voir et de fumer pour la première fois le tabac kinikinik, préparé par les Indiens avec l'écorce d'un cornouiller. Il traversa ensuite des marécages où ses animaux s'embourbaient continuellement, et il arriva aux chutes Américaines (*American Falls*), qui lui parurent pittoresques. A partir de ce point la truite était remplacée dans la rivière par le saumon. Les rives étaient flanquées de rochers basaltiques sur quelque distance, et ensuite ce ne fut plus qu'un désert sans végétation sensible, où la poussière et le sable, sou-

levés par le vent, accablaient la petite caravane. Les provisions allaient manquer; on commençait à s'inquiéter vivement quand, par un hasard qui parut être une faveur toute spéciale de la Providence, on rencontra un convoi d'émigrants anglais qui consentirent à céder une quantité de vivres suffisante pour quelques jours.

La rivière, que M. Brenchley continua de suivre, était bordée, sur une certaine distance, d'escarpements basaltiques de six cents à huit cents pieds de hauteur, et coulait rapidement, très-rapidement même, sur un lit de sable large de trois cents à quatre cents pieds. Sur ses deux rives s'ébattaient un grand nombre de *skunks* (Mephitis occidentalis), petits carnassiers qui ont la vertu de sécréter un liquide infect, nauséabond, d'une odeur insupportable, asphyxiante, dont ils se servent à volonté comme d'une arme incomparable pour se défendre contre leurs ennemis. La contrée présentait un aspect volcanique. La stérilité était si affreuse sur les bords de la rivière que notre voyageur était forcé tous les soirs de s'en écarter de plusieurs milles pour trouver un peu d'herbe sur les hauteurs. Il passa aux rapides du Saumon (*Salmon Falls*), où, sur une distance de deux milles, la rivière n'offrait qu'une succession de chutes et de cascades. Là des Chochonès se livraient à la pêche[1] du saumon, qu'ils faisaient sécher au soleil pour le conserver. Un peu plus loin la rive devint si escarpée qu'il fallait puiser l'eau avec un seau pour abreuver gens et bêtes. La poussière était si épaisse qu'elle remplissait les yeux, le nez et la bouche des hommes et des animaux, au point de les aveugler et de rendre la respiration laborieuse et pénible. Des saumons de toute taille, plus abondants et plus gros qu'en aucun lieu du Canada, sautaient continuellement dans l'eau, comme pour se jouer au soleil. Bientôt la direction de la route obligea la caravane à traverser la rivière. M. Brenchley la passa à la nage, et ne dut qu'à sa force herculéenne de pouvoir atteindre

1. Dans ces circonstances, les Indiens observent une sorte de pratique superstitieuse, qui consiste à ne pas manger du poisson avant d'avoir fait certaines prières ou certains signes sur un des saumons. Ils croient que toute infraction à cette loi porte malheur aux pêcheurs, et il y aurait danger de mort pour le téméraire qui ne s'y conformerait pas, lors même qu'il serait poussé par la faim.

sain et sauf la rive opposée. Son domestique ne fut pas aussi heureux : après avoir désespérément lutté contre le courant, ses forces l'abandonnèrent, et il se noya sans qu'il fût possible de lui porter secours. Les animaux traversèrent à la débandade et ne gagnèrent l'autre rive qu'après des efforts incroyables et avec leurs fardeaux complétement trempés.

Après avoir consacré un jour à chercher sans succès le cadavre du pauvre noyé, M. Brenchley continua sa route tout tristement, en s'éloignant un peu de la rivière. Il arriva bientôt à un ruisseau dont les eaux étaient chaudes, brûlantes même, au point que les animaux, qui s'y étaient précipités pour se désaltérer, se retirèrent brusquement en arrière tout épouvantés. A une distance de quatre cents mètres l'eau était encore trop chaude pour qu'on pût la boire; il fallut la faire refroidir dans un seau pour y goûter, et il se trouva qu'elle avait une saveur de soufre très-prononcée. Dans cette partie de la route, le voyageur ne trouva pour tout combustible que quelques maigres rosiers sauvages.

Le 22 septembre, il arriva à la rivière Boisée (*Boisee River*), où il eut, après cinq semaines de sécheresse, à essuyer une averse qui dura vingt-quatre heures. Il trouva là un haut gazon, et vit au milieu des grands saules dont la rivière était bordée des wigwams habités par des Indiens inoffensifs. Bientôt il arriva au fort Boisé, pauvre maison carrée entourée d'un mur en adobes, propriété de la compagnie d'Hudson-Bay. Là vivait un seul blanc, un Écossais, qui faisait le commerce des pelleteries avec les indigènes. Cet homme n'avait d'autre nourriture que du saumon.

Au delà de ce poste, où il ne passa qu'une nuit, M. Brenchley rencontra plusieurs caravanes d'Indiens fort doux, qui voyageaient avec leurs familles. Il observa que les femmes faisaient tous les travaux, excepté la chasse et la guerre; et il s'amusa beaucoup de l'aspect singulier, grotesque même, qu'offraient la plupart d'entre elles en marchant ou chevauchant avec chacune deux enfants attachés l'un sur le dos, l'autre sur la poitrine, au moyen de lanières de cuir. Après avoir franchi la rivière Malheur, il fut obligé d'abandonner un de ses chevaux qui ne pouvait plus se traîner. Contraint de voyager la nuit pour diminuer

la fatigue de ses animaux, souvent il voyait ses mules s'enfoncer dans les marais sur les bords de la route, et quelquefois il éprouvait l'ennui de les perdre jusqu'au jour dans l'obscurité. En approchant des Montagnes-Bleues, il rencontra beaucoup d'Indiens occupés à pêcher le saumon à l'aide de bâtons armés d'un grand crochet.

La saison froide s'annonçait. Presque tous les matins la gelée pénétrait le sol jusqu'à deux pouces de profondeur. Les cayotes affamés troublaient le silence des nuits par leurs glapissements aigus, que répercutait l'écho des collines. Une magnifique aurore boréale vint charmer les yeux un peu avant l'arrivée au Grand-Rond, bassin fertile au pied des montagnes Bleues, avec un sol alluvial bien arrosé, très-riche, le plus riche peut-être qu'il y ait à l'ouest des Montagnes-Rocheuses. Notre voyageur s'extasia devant cette fertilité, qui lui fit entrevoir dans un avenir prochain l'établissement d'une colonie d'agriculteurs européens. Il sortit de cette vallée par une montée rapide, tout en admirant les pics neigeux des montagnes qu'il laissait derrière lui. Il arriva bientôt dans une grande forêt où des conifères élevaient leurs troncs droits et robustes jusqu'à deux cents pieds. Tout en cheminant lentement sous ces beaux arbres et sur un chemin accidenté, il se félicitait d'avoir un combustible abondant pour la nuit. Malheureusement le pâturage manquait pour les animaux. Ce n'était pas là d'ailleurs le seul inconvénient. La diète était devenue fort maigre, et pour en oublier la sévérité on recourait au tabac, cette consolation des pèlerins du désert : aussi soignait-on la pipe, la seule pipe qui restât, et la gardait-on précieusement quoiqu'elle fût cassée en cinq morceaux et toute raccommodée de ficelles. Les mules avaient le dos écorché, et c'était pitié de les voir souffrir. Chemin faisant, on aperçut deux tombeaux, couverts d'une charpente grossière destinée à protéger les morts contre la voracité des loups.

Au bout de deux jours de marche, la forêt s'éclaircit et les herbages parurent. Des troupeaux de chevaux indiens se voyaient paissant de tous côtés. Des Cayuses, à qui appartenaient ces troupeaux, accoururent au camp de M. Brenchley pour mendier du biscuit, mais il n'y en avait pas à leur donner : en présence

de cette disette ils offrirent au voyageur un morceau de bœuf. Un de ces Indiens, qui savait un peu d'anglais, se mit à discourir. Il vanta le caractère de sa nation, qu'il disait grande et bonne, amie des blancs, opposée à la rapine, ne ressemblant pas en cela aux Chochonès et aux autres Indiens, qui étaient des voleurs, des gens qui avaient la bouche pleine de mensonges et ne laissaient pas voir leurs mains. Il parla de déclarer prochainement la guerre aux Chochonès. C'était un gaillard huppé que ce Cayuse: il portait un sac rempli de pièces de cinq dollars. Il refusa de vendre des chevaux sous prétexte qu'il n'avait pas besoin d'argent. Il dit que les Cayuses sont très-riches, qu'ils ne manquent de rien, qu'ils possèdent du bétail, du maïs et des pommes de terre en abondance, et que, quand ils désirent de l'argent, des habits, de la teinture ou autres choses, ils en vont acheter pour des chevaux au fort Wallawalla ou à Willamette.

Un peu plus loin, M. Brenchley fit la rencontre d'un Cayuse hospitalier, qui l'attira dans sa cabane au milieu des saules pour lui offrir quelques pommes de terre. Ensuite il atteignit un convoi considérable d'émigrants qui voyageaient avec un nombreux bétail. Ces pauvres gens étaient réduits depuis plusieurs semaines à la demi-ration, et ils étaient à la veille de se voir forcés de tuer leurs bœufs pour s'en nourrir en attendant qu'ils arrivassent à un établissement où ils pussent acheter des provisions. Ils présentaient tous des corps décharnés, et ils avouaient que l'inquiétude leur était autant à charge que la faim. Ils supplièrent M. Brenchley, dont la marche était beaucoup moins lente, de leur faire envoyer de la farine et du biscuit du premier poste habité qu'il rencontrerait. Peu de temps après, notre voyageur perdit deux mules qui s'étaient égarées, et qu'il ne prit pas la peine de chercher, tant il avait hâte d'achever sa course avant l'arrivée de l'hiver. Tous ses animaux étaient plus ou moins épuisés: il ne lui restait plus que deux mules en état de porter ses bagages. Après avoir traversé trois fois la rivière Umatilla et essuyé sur ses bords quelques brumes fort épaisses, il entra dans un désert où l'eau et le bois manquaient absolument. De tous ses chevaux, il n'en avait plus qu'un qui fût capable de le porter lorsqu'il arriva sur la rivière Columbia, dont il admira le cours imposant et les eaux

bleues comme celles de l'Océan. Il marcha sur les bords du fleuve, à travers un sable profond que le soleil, dans le milieu du jour, échauffait de manière à rendre la marche accablante. Il constata l'absence de toute végétation : ce n'était partout que sables et rochers arides. Après avoir franchi la rivière Quesnelles, il eut à cheminer à travers des nuages d'une poussière aveuglante. Il était alors réduit pour toutes provisions à quelques livres de saumon sec et de lard salé, et il commençait à craindre le scorbut. Bientôt il ne lui resta plus qu'une mule.

Un soir, comme il venait d'établir son campement pour la nuit, il vit venir à lui un cavalier tout armé, richement vêtu et laissant flotter sur ses épaules un manteau ou couverture d'un vert éclatant. Ce roi du désert fuma la pipe que le voyageur lui présenta, mais repoussa avec une moue superbe le saumon salé qui lui était offert. Invité à partager le souper, qui se composait d'un morceau de lard, il accepta, et finit par se dérider un peu. Il dit qu'il était le chef des Cayuses, qu'il se rendait aux Dalles pour faire une visite au chef des blancs (le commandant du fort); que les deux mules égarées avaient été recueillies par ses sujets, et qu'il se ferait un devoir de les renvoyer à leur propriétaire. Celui-ci remercia et pria le chef de garder pour lui les animaux; mais l'Indien refusa d'accepter ce cadeau sans une garantie qui mît sa probité à l'abri de tout soupçon, c'est-à-dire qu'il n'accepta qu'à la condition de recevoir en même temps un certificat attestant qu'il n'avait point volé les mules. On se rendit à ce légitime désir, et l'on écrivit au crayon un certificat que l'Indien rangea précieusement au fond de sa blague à tabac, tout en demandant au voyageur s'il n'était pas chef dans son pays, pourquoi il était si mal vêtu, où il allait, dans quel but il parcourait la contrée. Au milieu de la nuit, le brillant cavalier se retira pour continuer sa course.

M. Brenchley rencontra ensuite beaucoup d'Indiens qui revenaient des Dalles ou s'y rendaient pour faire des échanges[1]. Après avoir passé la rivière John-Day's, il vit avec effroi qu'il ne

1. A cette époque, un cheval se donnait en échange de six couvertures de laine, estimées 10 dollars l'une.

lui restait plus que deux jours de vivres; aussi se trouva-t-il heureux de pouvoir acheter des Cayuses un peu de pain de maïs et des racines de camash (*Camassia esculenta*). Il vit les Indiens piler ces racines avec les graines du grand soleil (*Helianthus*) et faire bouillir ce hachis avec des têtes de saumon ou avec du *pemmican* (chair du buffalo battue, pulvérisée et mêlée de graisse ensuite). Il eut même l'occasion de goûter ce mets grossier, et comme il était affamé, il le dévora avec avidité, pour son malheur, car il en éprouva des coliques si violentes et un gonflement d'entrailles si extraordinaire qu'il se tordait et se roulait sur la terre, au grand étonnement des Indiens.

Il poursuivit ensuite sa route à travers des solitudes où il était obligé de ramasser, chemin faisant, des tiges de rosiers sauvages, afin d'avoir de quoi faire un petit feu le soir. Arrivé près de la rivière des Chutes, qu'il avait à traverser, il loua un Indien pour le guider dans ce passage difficile où la rivière était large de trois cents mètres; et il arriva aux Dalles. Là il consacra une semaine à se reposer dans la société des officiers du fort, qui lui offrirent pour ses délices du rosbif, du vin, des chemises et du savon. Il n'avait perdu que deux livres de son poids depuis le départ de Saint-Joseph, et il se trouvait dur et solide comme du fer. Quand il se fut suffisamment reposé, il descendit la rivière Columbia sur un canot américain avec deux indiens Chinooks pour rameurs. On voyait des rapides, des îles et des nuages aux jolies teintes. Un jour le vent devint assez violent pour soulever le fleuve comme une mer, et une véritable tempête faillit engloutir la barque vis-à-vis de l'endroit connu dans le pays sous le nom de petit cap Horn.

Après une navigation périlleuse, on arriva au fort Vancouver, où la compagnie d'Hudson-Bay avait d'importants magasins de pelleteries. Une singulière épreuve attendait là notre voyageur. Forcé de dormir dans un lit, il en éprouvait comme un supplice insupportable : il lui semblait, après tant de nuits passées à la belle étoile, qu'une chambre était une prison ou une boîte étouffante, et il ne pouvait souffrir les draps du lit. A part cette légère misère, il se trouvait heureux et fier d'avoir accompli la tâche qu'il s'était imposée. Il se plaisait à admirer le fleuve,

qui a dans cet endroit plus d'un mille de largeur. Il le traversa pour se rendre à cheval à Oregon-City, capitale du territoire. Il passa au milieu d'une magnifique forêt où se voyaient des sapins de trente à quarante pieds de circonférence, et où des bûcherons étaient occupés à abattre les arbres par le moyen du feu. Oregon-City, bâtie sur la rivière Willamette, ne comptait alors que cinq cents habitants. On y voyait cependant déjà une cathédrale avec un archevêque catholique, et l'on y comptait plusieurs hôtels convenables. Dans les alentours immédiats de la ville, la terre est stérile et rocailleuse; mais à environ trente milles au sud, dans la vallée de Willamette, le sol est extraordinairement fertile, plus fertile peut-être qu'en aucun pays de l'Europe. On a récolté quarante et même cinquante boisseaux de blé par acre dans la première année de culture, et vingt-cinq boisseaux dans la troisième, sans qu'on eût fait de semailles après la deuxième récolte. Les légumes surtout atteignent des proportions gigantesques. Notre voyageur s'extasia devant les beautés de cette vallée qui lui rappelait les parcs de quelques comtés de l'Angleterre. Dans une auberge où il était descendu, on lui offrit de partager un lit avec trois individus, suivant un usage assez répandu dans le pays; il préféra, cela va sans dire, coucher seul sur une planche de sapin qui servait de table pour les buveurs. En faisant la chasse aux aigles chauves, si communs dans cette vallée, il vit ces oiseaux se repaître de chair de poisson pourri. Des saumons du poids de trente à quarante livres flottaient morts sur la rivière, et les rives étaient littéralement couvertes de leurs cadavres, à tel point que l'atmosphère en était empoisonnée. Avec les morts se trouvaient des mourants et des malades à tous les degrés : on en voyait qui pouvaient à peine remuer la queue. Cette mortalité effrayante était due à une épidémie qui se manifeste au début par des taches blanches plus ou moins nombreuses, s'étendant du dos sur les flancs et finissant par envahir tout le corps. Plus les taches sont grandes, plus la maladie est avancée. Les Indiens, par paresse, mangent ces cadavres malsains, plutôt que de se donner la peine d'aller à la pêche, toute facile qu'elle est.

Revenu au fort Vancouver, M. Brenchley descendit la rivière

Columbia jusqu'à son embouchure, où il observa avec surprise des masses considérables de sable noir et très-lourd, indiquant certainement la présence du fer quelque part sur les bords du fleuve. De l'embouchure de la Columbia, notre infatigable ami se confia à l'Océan pour gagner les rivages de la Polynésie, où nous n'avons pas à le suivre aujourd'hui.

NOTE 2.

Tome I, page 17.

UN MOT DE VÉRITÉ SUR LA CALIFORNIE.

Dans le grand spectacle que la Californie a donné au monde après la découverte des mines, il y a eu bien des scènes affligeantes, lugubres, honteuses même, auxquelles toutes les nations ont fourni des acteurs. La presse a révélé sur cette époque une longue série de faits qui sont acquis à l'histoire, et dont la lecture a produit sur les esprits une impression fâcheuse, qui dure encore et qui ne s'effacera pas de sitôt, on peut le craindre. Il n'y a cependant rien eu de fort étrange dans ce qui s'est passé, surtout si l'on ne perd pas de vue les conditions dans lesquelles s'est trouvé le pays quand ses richesses minérales eurent été annoncées au monde. Peut-on bien, en effet, attendre d'une société qu'elle soit irréprochable à son origine, lorsqu'elle se forme à la hâte d'éléments de toute sorte, souvent impurs, souvent aussi empruntés à l'écume de toutes les nations? Comment une société, même en admettant qu'elle renferme un noyau respectable, pourrait-elle se créer, s'improviser dans un pays nouveau, inconnu, immense, dépourvu de lois et d'administration, sans être soumise aux maux dont les sociétés les plus anciennes et les mieux établies ne sont pas absolument exemptes? Ce serait tout simplement attendre un miracle, et un miracle souverainement étonnant.

Plus les épreuves par lesquelles la Californie a passé ont été amères et douloureuses, plus nous devons être surpris de la

rapidité avec laquelle elle a marché vers un état d'ordre et de civilisation. L'aspect moral que ce beau pays livre aujourd'hui à notre admiration est très-consolant, édifiant même : il suffirait à prouver, si les preuves nous manquaient ailleurs, que l'esprit de l'homme, placé dans une atmosphère de liberté, réprime graduellement ses mauvais instincts pour se ranger, par une pente toute naturelle, sous la bannière de l'ordre et de la moralité. Dans un pays libre, quelque ardentes que soient les passions mauvaises, le bien finit toujours par triompher du mal. San-Francisco l'a montré en 1856, alors que, se soulevant contre une administration corrompue, les citoyens honnêtes s'emparèrent de l'autorité pour venger la morale et faire respecter les lois. Ce fut un noble et magnifique mouvement à cette époque, et il en est ressorti plus d'un enseignement profitable. Nous y vîmes pour notre part la confirmation de ce grand principe qui nous avait frappé en mettant les pieds sur le sol d'Amérique, à savoir : que la liberté moralise l'homme et que le bien-être le rend bon.

Rien n'est plus propre à démontrer cette vérité que ce qui s'est passé en Californie depuis onze ans. Chacun sait qu'avec les honnêtes gens, pauvres ou riches, que l'appât de l'or a attirés dans ce pays, se sont trouvés peut-être en majorité des déshérités de toutes les nations, des gens sans aveu, des cerveaux exaltés, des esprits turbulents et indisciplinables, des prodigues ruinés, des hommes déclassés par l'inconduite, des nobles dégradés, des débauchés incorrigibles, des socialistes aux abois, de mauvais sujets en grand nombre, des aventuriers de toute espèce, des milliers d'individus enfin que leurs patries respectives virent émigrer avec satisfaction et aidèrent même à s'expatrier. La Californie a ouvert ses bras à tous indistinctement, aux barbares comme aux policés, aux bons comme aux mauvais, aux pauvres comme aux riches : personne n'a été exclu du banquet. Ce fut sans doute une grande confusion d'abord, un véritable désordre; mais quel beau et étonnant spectacle ce fut ensuite, quand chacun, entrevoyant une part d'héritage sur un sol généreux, comprit qu'une porte était ouverte à la réhabilitation par le travail et l'ordre! L'émulation fut pour le bien. Les dégradés

voulurent reprendre leur place à côté des gens honorables qui les entouraient. Dans cette fourmilière active, empressée, on vit assurément des membres oisifs, des âmes apathiques et sans ressort, rester en arrière et traîner péniblement, honteusement même, leur existence sur la terre la plus miséricordieuse au monde; mais ce fut le petit nombre. Combien, parmi les plus défavorisés de la veille, sont arrivés, par le travail et la conduite, à être les heureux et les honorés du lendemain!

En parcourant la Californie, le voyageur n'est pas plus frappé de la fertilité du pays, de la douceur de son climat, de ses charmes de toute sorte, qu'il ne l'est de rencontrer à chaque pas un honnête mineur qui lui raconte avec complaisance ses débuts, ses tribulations, et enfin les succès rémunérateurs de ses revers et de ses efforts. Et ce n'est pas seulement parmi les chercheurs d'or que la fortune sourit aux hommes laborieux: l'agriculture offre dans ce pays des richesses qui ne le cèdent point à celles des mines. J'ai vu d'anciens gardes-mobiles, à qui la révolution de Février avait donné le vertige et dont les passions avaient été surexcitées par des doctrines perverses, trouver dans le jardinage plus que de l'aisance, et devenir avec la prospérité d'honnêtes et paisibles citoyens.

Que de gens, après avoir croupi dans le vice et dans la misère au sein de leur patrie, ont, sur le sol privilégié de la Californie, reconquis le titre d'hommes, et vivent dans la vertu et dans l'abondance! Sans doute, on rencontre encore, il faut le répéter, des natures rebelles à tout amendement, qui végètent au sein des villes dans une abjection hideuse; mais le nombre en diminue tous les jours, et bientôt ces membres indignes auront tout à fait disparu, précipités qu'ils sont, par leur inconduite, vers une fin honteuse et prématurée. Si l'on entend trop souvent encore dire que des misérables se sont tiré des coups de revolver dans la rue à propos de la moindre querelle, il ne faut pas, pour cela, s'imaginer que la Californie soit un coupe-gorge. Nous y avons couru de tous côtés pendant plus de six mois, voyageant nuit et jour, sans qu'il nous soit arrivé le moindre accident fâcheux. La vie n'est pas plus en danger là qu'en Europe pour celui qui ne s'associe pas aux ivrognes et ne se passionne pas pour les affaires

politiques. La vérité nous oblige à dire que nous avons été une ou deux fois témoin de scènes sauvages au milieu de la rue; mais si l'on songe que chacun a la faculté de porter des armes chargées, on comprendra comme nous que le meurtre est plus rare mille fois qu'on ne devrait s'y attendre. Qu'on permette dans nos villes manufacturières aux ouvriers de porter des armes, surtout le dimanche et le lundi, et l'on verra si l'on n'a pas à enregistrer plus de crimes qu'en Californie.

En somme, la moralité du pays a fait des progrès aussi surprenants et aussi rapides que son développement matériel. L'énorme disproportion des sexes, à quoi il convient d'attribuer une part des excès qu'on a eus à déplorer, s'efface tous les jours, et l'équilibre qui s'établit a une influence salutaire. La civilisation marche, son progrès est visible. Les querelles sanglantes, presque toujours amenées par l'ivresse ou par d'autres causes également grossières, rentrent dans les proportions pour ainsi dire normales. Le peuple est animé de passions nobles, et ce qu'il y a de plus consolant, les natures les plus méprisables en apparence reviennent visiblement à l'amour du bien, en un mot se moralisent. La ville de San-Francisco, pour ne citer qu'un exemple et parler seulement de ce qu'il y a de plus évident et de plus remarquable, est aujourd'hui une merveille d'ordre et de bonne administration. Les scélérats ne peuvent plus s'y réfugier pour se soustraire à l'action des lois. La population est bonne et s'augmente tous les jours d'une façon incroyable [1]. La ville se développe sur près de quatre cents rues et couvre une superficie de 2,000 acres. On y voit vingt-huit écoles publiques, indépendamment d'un grand nombre de pensionnats particuliers. Des sociétés philanthropiques, au nombre de cinquante, distribuent des secours et des conseils de tous les côtés. Plus de quarante associations s'occupent de répandre le goût des lettres, des sciences, des arts, de l'industrie, et de propager la morale et la religion. On publie, dans cette cité féerique, trente-six journaux

1. En janvier 1848, la population blanche de toute la Californie ne s'élevait pas à 8,000 âmes; en janvier 1860, elle atteignait le chiffre prodigieux de 600,000; et San-Francisco, qui n'avait, en 1847, que 459 habitants, en compte aujourd'hui 100,000.

ou revues. Les différents cultes y possèdent trente-huit églises et chapelles, et la propriété est protégée contre l'incendie par un corps de huit cents pompiers volontaires, dont l'organisation et le dévouement surpassent tout ce que nous avons en ce genre en Europe.

On a dit et l'on pense encore trop de mal de la Californie. Il appartient à ceux qui ont vu ce beau pays avec impartialité et sans préjugés, d'élever la voix pour le venger d'injures qui n'ont plus de raison d'être. Nous croyons, pour notre part, qu'on ne saurait en dire trop de bien, et nous sommes persuadé que ceux qui se plaignent de la Californie, après l'avoir connue, doivent renoncer à trouver sur le globe une terre plus propice.

NOTE 3.

Tome I, page 28.

LES PLUS GRANDS ARBRES DU MONDE.

La Californie possède incontestablement les arbres les plus gros, les plus hauts, les plus majestueux que l'on ait rencontrés à la surface du globe. Ces géants, véritables merveilles de la création végétale, appartiennent à la famille des cyprès et au genre *Sequoia* d'Endlicher (*Wellingtonia* de Lindley, *Washingtonia* des Américains). Nous désignerons ici, sous le nom de *Sequoia gigantea,* comme nous l'avons fait auparavant[1], l'espèce admirable qui nous occupe, sans prétendre donner tort ou raison à ceux qui se rangent à l'opinion du Dr Lindley pour l'appeler *Wellingtonia gigantea.*

Le *Sequoia gigantea* acquiert des proportions si colossales, nous pourrions même dire si formidables, que naguère encore les rapports des voyageurs qui en ont parlé n'excitaient partout que l'incrédulité. Tourmenté nous-même de quelque doute à ce sujet, surtout après n'avoir vu dans la passe de Carson que des individus fort modestes, nous avons voulu nous convaincre par

1. Voir l'*Écho du Pacifique* du 5 mai 1856.

nos propres yeux de l'exactitude des observations de nos devanciers, et dans ce but nous nous sommes transporté à Murphys, dans le Calaveras, en avril 1856. Là, au milieu de la Sierra-Nevada, à 1490 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, nous avons compté, sur un espace assez borné pour l'embrasser d'un regard, quatre-vingt-dix de ces arbres, dont le plus petit n'a pas moins de deux mètres de rayon. Chacun de ces superbes sapins a reçu un nom particulier : nous nous contenterons de donner ici quelques détails sur les individus les plus remarquables.

Signalons d'abord vingt-six arbres tellement rapprochés les uns des autres qu'on les a désignés sous le nom collectif de *Groupe de famille*. On y distingue le père et la mère de vingt-quatre enfants. Le père a été renversé depuis nombre d'années : en tombant, il s'est brisé contre un arbre voisin. La partie du tronc, qui gît intacte sur le sol, a 92^{m}30 de longueur, et sa circonférence est de 33^{m}70 à la base et de 12^{m}30 au sommet, c'est-à-dire à l'endroit de la fracture. De son vivant, ce géant n'avait pas moins de 138 mètres de haut. La mère a 100^{m}60 de hauteur et 28 mètres de circonférence à la base. Les enfants sont un peu moins grands que leurs parents.

Tout près du Groupe de famille s'élèvent deux autres arbres qui ont l'un 100 mètres de haut, l'autre 92^{m}30, avec chacun une circonférence de 28^{m}60.

Les *Trois-Sœurs* sont unies à la base de manière à faire croire qu'elles sortent de la même racine. Chacune d'elles mesure 92^{m}30 de hauteur, et 28^{m}20 de circonférence à six pieds au-dessus du sol. La sœur du milieu atteint 61^{m}55 avant d'émettre une seule branche. Ces trois arbres sont parfaitement conservés et exempts de toute mutilation : ils forment sans contredit le plus beau groupe du Mammoth-Grove, nom sous lequel on désigne en Californie l'emplacement occupé par les gros arbres du Calaveras.

La *Cabane du mineur* a 24^{m}60 de circonférence et une hauteur de 92^{m}30.

Le *Vieux-Célibataire* a 92^{m}30 de haut et 18^{m}45 de circonférence.

L'*Ermite*, ainsi appelé de ce qu'il est isolé, a la même taille que les précédents, avec une circonférence de 23 mètres. Il a été brûlé sur un côté du tronc. Les Américains ont calculé qu'il pourrait donner 725,000 pieds de bois.

Le *Mari et la Femme*, dont les troncs convergent au sommet, atteignent tous deux une élévation de 76m90 avec une circonférence de 18m45.

Les *Jumeaux-Siamois et leur Gardien* sont trois arbres d'une magnifique venue. Les troncs des Jumeaux se séparent à 12m30 au-dessus du sol et s'élèvent tous les deux à 92m30. Le Gardien, qui se tient à côté, a 100 mètres de haut et 24m60 de circonférence.

La *Vieille-Fille*, dont la cime est chauve et arquée, est haute de 80 mètres, et sa ceinture longue de 18m45.

Hercule a 29m90 de circonférence et 100 mètres de haut.

Adie et Mary s'élèvent à 92m30 et mesurent 20 mètres de circonférence.

Beauté de la forêt est un arbre très-droit, presque sans branches jusqu'au sommet, où il est coiffé d'une calotte verte. Il a exactement les mêmes proportions qu'Adie et Mary.

La *Cabane de l'oncle Tom* a 92m30 de haut et 27m65 de circonférence. Cet arbre doit son nom à la caverne large et profonde qu'on a pratiquée dans son tronc par le moyen du feu, et dans laquelle vingt-cinq personnes peuvent facilement se mettre à l'abri.

La *Fiancée de Californie* a 86m12 de haut et 21m60 de circonférence.

Le *Big-Tree* (gros arbre) a 29m17 de circonférence et 92m30 de longueur. Il a été abattu par les propriétaires, qui ont élevé, sur sa souche polie par le rabot, un pavillon garni de bancs, où vont s'asseoir les touristes qui veulent méditer à l'aise en face des géants. Sur le tronc couché par terre, on a construit une maison et un jeu de boules. Le Big-Tree a une écorce de près d'un mètre d'épaisseur; aussi comprend-on comment il a fallu employer trois semaines pour l'en dépouiller sur une longueur seulement de 16 mètres. Des voyageurs ont imaginé de déterminer l'âge de cet arbre en multipliant par la moitié du rayon

(exprimée en pouces) la somme des couches concentriques comptées sur deux pouces de la coupe horizontale. Ils obtinrent par ce moyen un produit qui dépassait le chiffre de 3,000. Ces observateurs n'avaient pas eu l'idée de tenir compte des inégalités que les conditions météorologiques et autres apportent chaque année dans le développement des couches ligneuses, et c'est là ce qui les a fait tomber dans une erreur considérable. Un examen attentif et scrupuleux ne nous a pas permis d'admettre que le vénérable sapin eût vécu plus de 2,200 ans. Néanmoins tout nous autorise à croire que dans le nombre d'individus que nous avons vus debout, il y en a plus d'un dont la naissance remonte à trente siècles et même au delà.

Plusieurs des grands arbres du Calaveras ont la cime cassée, ce qui peut s'expliquer par l'action des vents combinée avec le poids de la neige qui s'amoncelle durant l'hiver sur les branches terminales. Plusieurs aussi ont été endommagés à leur base par des feux dont on jette la responsabilité sur le génie destructeur des Indiens. Mais ni les mutilations accidentelles de la cime, ni les incendies allumés à dessein à la base, n'ont suffi pour arrêter ou détruire la vie de ces colosses. Nous en avons même vu un qui, dépouillé depuis deux ans de son écorce[1] sur une longueur de 30m 80, n'en continuait pas moins de vivre et de donner des fruits. Sur le tronc de ce pauvre écorché on a établi un escalier en spirale à l'aide d'échelons enfoncés dans le bois.

Des mousses et des lichens flottent, comme de longues chevelures, sur le corps des vieux sequoias. On voit aussi à leur pied, mais seulement au printemps, de belles plantes du genre *Hypopithys*, qui vivent en parasites sur leurs racines et étalent, jusqu'à deux mètres de haut, leurs tiges parées de fleurs roses.

Le tronc de ces grands sequoias, de ces véritables monuments de la nature végétale, s'élève avec majesté comme une colonne conique ou comme une pyramide circulaire, à surface tantôt lisse, tantôt cannelée, surtout vers la partie inférieure. Le bois, de couleur rougeâtre, est très-élastique : il ne se fend pas

1. On peut voir aujourd'hui une partie de cette écorce exposée dans le palais de Cristal, à Sydenham, près de Londres.

au soleil et se conserve sain dans l'arbre tant qu'il reste debout. Les branches sont courtes et ne se développent que dans la partie supérieure du tronc. Les cônes ne dépassent pas la grosseur d'un œuf de poule, et contiennent des graines si légères qu'on en a compté plus de dix mille dans un hectogramme.

Depuis notre visite aux gros arbres du Calaveras, on a découvert, en Californie, d'autres points de la Sierra-Nevada où le sequoia atteint des dimensions aussi étonnantes. On cite, dans le comté de Mariposa, un coin où croissent quatre cents de ces géants, et dans le comté de Fresno un autre endroit où l'on en compte six cents.

Lord Richard Grosvenor dit, dans un article du *Gardeners' Chronicle* (7 janvier 1860), qu'il a vu, en Californie, un sequoia haut de 138 mètres et d'une circonférence de 35^{m} 60.

Tout ce qui précède suffit amplement à nous faire regarder les *Sequoia gigantea* de Californie comme les plus grands arbres de la terre; car, si l'on rencontre ailleurs des arbres dont le tronc est aussi gros, comme le baobab (Adansonia) du Sénégal, par exemple, on n'en connaît pas dont la taille réponde, par son élévation, à l'énormité du diamètre. En général, les plus gros arbres que l'on ait observés jusqu'à ce jour dans le monde, ne sont pas élevés, et leurs troncs ramassés, raccourcis, n'ont rien de grandiose. C'est ainsi que les monstrueux châtaigniers de l'Etna[1] ne s'élèvent guère au delà de cinquante pieds, malgré la masse prodigieuse de leurs troncs.

1. Le *Châtaignier des cent chevaux*, qui avait 178 pieds de circonférence, selon les uns, 65 pieds de diamètre, selon Tornabene, n'existait plus lors de notre visite à l'Etna, en avril 1859. Cet arbre était d'ailleurs formé de cinq individus rapprochés et soudés entre eux, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre par les trois troncs qui restent encore debout sur les bords du chemin qu'on a eu la malheureuse idée de faire passer par cette agrégation monstrueuse. Le *Castagno della nave*, que nous avons mesuré, et qui est aujourd'hui le plus gros arbre de la Sicile, a 18 mètres 15 de circonférence à 5 pieds du sol, mais il n'a pas 30 pieds de haut et paraît d'ailleurs formé de trois troncs réunis. — Les derniers journaux de Californie (San-Francisco, 30 juin 1860) nous apprennent qu'on vient de découvrir à Black-Rock, dans la Sierra-Nevada, un arbre fossile dont le tronc pétrifié aurait de SEPT A HUIT CENTS PIEDS DE LONGUEUR (215 à 245 mètres). Si le fait se confirme, c'est assurément une des plus grandes merveilles du monde.

L'illustre A. P. de Candolle pensait que le Taxodium de Chepultepec (Mexique), dont la taille est insignifiante comparée à la grosseur, était âgé de près de soixante siècles. Si les calculs hypothétiques de ce botaniste célèbre étaient confirmés par l'observation directe, nos sequoias, dont le plus gigantesque n'était certainement pas né il y a quatre mille ans, ne seraient pas les plus vieux citoyens du monde; mais ils conserveraient toujours la palme de la beauté et de la grandeur.

NOTE 4.

Tome I, page 32. — Tome II, page 221.

LES EAUX CHAUDES DE L'UTAH.

La vallée de Carson, dans laquelle nous avons observé une des sources thermales les plus chaudes qu'il soit possible de rencontrer à l'altitude où elle a son point d'émergence, est élevée de 1,100 à 1,300 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il est acquis à la science que les sources dont la température approche du point d'ébullition et s'élève à 90° sont très-rares, et n'existent, en général, que dans le voisinage des volcans. Aucun cratère en activité ne se trouve dans les environs immédiats de Carson-Valley, mais on rencontre dans le nord de la Californie des traces évidentes d'anciens volcans, et tout dernièrement les journaux d'Orégon nous ont apporté la nouvelle d'une éruption considérable du mont Baker. Le mont Shasta, en Californie, est un ancien cratère, et tout porte à croire qu'à des époques plus ou moins reculées la Sierra-Nevada a été le théâtre d'éruptions nombreuses. On peut donc supposer que les eaux brûlantes de Carson appartiennent au système volcanique. La température de ces eaux est-elle invariable, ou bien change-t-elle avec les saisons par l'influence des pluies d'hiver et des pluies d'été? N'ayant d'autres observations que les nôtres, il nous est impossible de répondre à cette question d'une manière satisfaisante. Nous sommes toutefois porté à croire par analogie que les sources

thermales de Carson appartiennent à la catégorie de celles dont la température ne varie pas.

Nous indiquons ici, comme point de comparaison, les eaux chaudes les plus remarquables parmi celles qui nous sont connues.

Geyser (Islande), au fond du tube, à 68 pieds de profondeur	127°,0
Strokkr (Islande), à la surface du bassin	100°,0
Kilauea (Havaii), à la sortie du rocher	97°,0
Las Trincheras de Portocabello (Venezuela)	97°,0
Aguas de Comangillas (Mexique)	96°,4
Carson (Utah), source la plus chaude	96°,0
Boiling-Springs, Honey-Lake-Valley (Californie)	bouillante.
Hammam-Meskoutine (Algérie) (?)	95°,0
Jumnotri (Inde septentrionale), à 10,180 pieds	90°,0
Geyser (Islande), à la surface du bassin	82°,0
Carson (Utah), une des sources principales	82°,0
Carlsbad (Bohême)	73°,8
Pusambio ou Rio-Vinagre (Nouvelle-Grenade)	72°,8
Borset (Prusse)	70°,0
Une des sources du Kilauea (Havaii)	65°,0
Carson (Utah), une des sources	64°,0
Ranomafana (Madagascar)	63°,0
Aix-la-Chapelle	61°,6
Baños de Mariara (Venezuela)	59°,3
Bagnères (Pyrénées)	58°,8
Cauterets	55°,0
Great Salt Lake City, source la plus chaude	55°,0
Carson (Utah), source la moins chaude	53°,0
Louèche (Suisse)	52°,2
Baréges	48°,8
Lac souterrain de Puna (Havaii)	45°,0
Saint-Gervais (Savoie)	36°,6
Courmayeur (Piémont)	34°,4

NOTE 5.

Tome I, page 52.

DISPARITION DES RIVIÈRES

DANS L'INTÉRIEUR DES CONTINENTS.

Les cours d'eau plus ou moins puissants, plus ou moins étendus, comme le Humboldt, le Carson, le Jourdain, le Bear-River, le Mojave, etc., qui s'engloutissent dans les sables du Grand-Bassin d'Utah, en formant des lacs ou lagunes qui n'ont aucune communication avec l'Océan, reproduisent dans l'Amérique du Nord le phénomène que l'on observe en Asie et en Afrique. A l'entrée du Sahara, au sud des possessions françaises, beaucoup de rivières généralement peu profondes, mais souvent très-longues, se perdent au milieu du désert. C'est ainsi que l'Oued-Djedi, qui passe à Laghouat, va, après s'être grossi dans sa course de l'Oued-Biskra, se jeter dans le Chot-Hamza ou Chot-Daharaoui, pour disparaître dans cette grande lagune intérieure. De même, à l'ouest, le Chot-el-Chergui reçoit, pour les absorber, les eaux de plusieurs rivières. Plus au sud, le lac Tchad engloutit également les cours d'eau rapprochés de son bassin. En Asie, la mer Caspienne, la mer d'Aral, le lac Lob, etc., nous offrent autant d'exemples d'un système analogue de réservoirs ou de gouffres.

Quoique les lacs dans lesquels se déversent les eaux, ou les sables dans lesquels elles se perdent, présentent des différences très-grandes, les causes qui ravissent à l'Océan le tribut de certaines rivières sont les mêmes. Il ne faut pas les chercher ailleurs que dans la configuration des grands bassins où ces rivières serpentent, et dans la nature du sol qu'elles arrosent. Entourées de tous côtés par des éminences qui ne permettent pas aux rivières de se frayer une issue, les plaines conservent leurs eaux dans des réservoirs, ou les laissent perdre dans les sables, tantôt par l'absorption du sol, tantôt par l'évaporation. En Utah, on ren-

contre à la fois ces divers modes de disparition. Dans les grands lacs d'Asie, l'eau se rend dans des dépressions profondes où elle séjourne comme dans une mer. D'autres fois, comme c'est probablement le cas pour le lac de Titikaka, les réservoirs semblent communiquer avec l'Océan par l'intérieur de la terre. D'autres fois encore, et c'est là ce qu'on observe dans la grande Havaii, les rivières n'apparaissent pas à la surface du sol, mais se forment à des profondeurs variables pour couler dans des canaux naturels et ne révéler leur présence que par des murmures souterrains, ou par leur embouchure dans la mer, lorsque la forme des plages laisse à découvert l'orifice des canaux conducteurs.

NOTE 6.

Tome I, page 62.

LES LÉZARDS DE L'UTAH.

Les grandes plaines arides de l'Utah sont habitées par une quantité prodigieuse de lézards. On voit là deux types bien distincts de ces reptiles, le type ordinaire d'abord, à corps allongé, plus ou moins cylindrique; et ensuite le type qu'on pourrait appeler local, à forme raccourcie, comprimée, plus ou moins orbiculaire ou elliptique, à peau le plus souvent hérissée de tubercules, d'aspérités ou même d'appendices comparables à des cornes. C'est ce dernier type surtout qui frappe les regards et l'attention du voyageur, et qui donne aux déserts rocailleux une sorte de cachet particulier. Le type allongé, bien que représenté par un assez grand nombre d'espèces, est beaucoup moins abondant en individus. Les naturalistes en connaissent cinq espèces appartenant à autant de genres :

Cnemidophorus tigris, Baird et Gir.;
Uta stansburyana, —
Sceloporus graciosus, —
Elgaria sciuricauda, —
Plestiodon skiltonianum, —

Les lézards aplatis, si extraordinaires dans leurs formes et si curieux à voir, même pour celui qui en a une longue habitude, sont beaucoup plus communs; mais, quoique plus bizarres et même plus variés dans leurs caractères extérieurs, on n'en a encore décrit que six espèces :

Phrynosoma Douglassii, Gray;
— platyrhinos, Gir.;
— modestum, —
— orbiculare, Wiegm.;
— cornutum, Gray;
— coronatum, Gir.

Nous ne doutons pas qu'on ne puisse augmenter du double le nombre des espèces que nous venons d'indiquer, d'autant plus que cette forme remarquable n'est pas limitée à l'Utah : on la retrouve en Californie, au Nouveau-Mexique, en Orégon et dans le Kansas. Les phrynosomas s'apprivoisent facilement, malgré la frayeur que l'homme leur inspire au premier abord et qu'ils trahissent par des bâillements furieux et par des gonflements précipités, accompagnés de bruyantes émissions d'air. On peut les élever en cage. Nous en avons conservé plusieurs pendant six mois, en leur donnant pour tout aliment des mouches et des araignées. Nous avions même espéré en faire arriver de vivants en France, mais la chaleur humide de Panama, où ils avaient été retenus par accident, les tua au bout de quelques jours.

Les lézards de l'Utah sont assez petits; on n'en voit point qui soient comparables pour la taille aux grandes espèces des déserts d'Afrique, comme celles qu'on rencontre entre Bousaada et Biskra. Plusieurs tribus indiennes sont friandes de la chair de ces animaux, notamment la tribu des Mojaves. Ce n'est pas en Amérique seulement que les lézards contribuent à la nourriture de l'homme. A l'entrée du Sahara, nous avons vu des Arabes en manger une espèce particulière, à laquelle nos colons d'Algérie ont donné le nom de *poisson de sable*.

Les autres reptiles de l'Utah, comme les grenouilles et les serpents, n'offrent pas une grande variété de formes. Les serpents à sonnettes, si communs dans le territoire, nous ont paru

appartenir tous à une seule et même espèce. MM. Baird et Girard ont décrit sous le nom de *Coluber mormon*, un serpent ou couleuvre qui vit dans les environs du Grand Lac Salé, et dont la longueur ne dépasse pas ordinairement cinquante centimètres.

NOTE 7.

Tome I, page 80.

LES MANGEURS DE SAUTERELLES.

Les Indiens de l'Amérique du Nord, qui mangent les criquets, et les sauvages de l'Océanie, qui mangent une sauterelle tout à fait semblable à la *Locusta viridissima* d'Europe, nous paraissent dépravés dans leurs goûts; et nos estomacs prévenus se révoltent à l'idée d'un aliment aussi grossier. Cependant, la sauterelle forme un mets délicat, plus savoureux que nos crevettes, surtout lorsqu'elle est cuite, à la manière havaiienne, dans des feuilles de ki (*Cordyline australis*), qui lui communiquent un fumet délicieux. En un mot, la sauterelle rôtie figure sur la table de certains peuples comme un plat exquis, digne du palais de Lucullus.

Les préjugés que nous tenons de nos habitudes de régime alimentaire nous font souvent regarder avec horreur ou dégoût des vivres qui sont tout aussi appétissants que ceux dont nous faisons usage. Ainsi, nous qui mangeons des huîtres, des escargots et des grenouilles, nous frémissons, notre cœur se soulève à l'idée que des peuples se nourrissent de poulpes vivants, de poisson cru et de lézards. Et pourtant ce sont des aliments du même genre! Les sauvages, de leur côté, ont, pour certains objets, une répugnance plus invincible que la nôtre. J'ai vu des mangeurs de puces et de poux vomir à l'idée de boire le verre d'eau dans lequel une simple mouche s'était noyée. Nous qui mangeons la chair du cochon, de tous les animaux le plus immonde, nous qualifions de barbare et de dénaturé le goût des peuples qui préfèrent la viande du cheval et celle du chien, bien supérieures par la propreté et par les qualités de la fibre musculaire.

La variété infinie des goûts a lieu de nous surprendre, quand nous passons en revue les objets divers qui servent de nourriture aux différentes nations du globe. Il semble qu'il n'y ait rien dans la nature qui ne puisse servir à l'alimentation de l'homme. Depuis les dépôts de vase remplie d'infusoires ou de crustacés microscopiques jusqu'au nectar recueilli sur les fleurs par les abeilles, depuis le lichen du Sahara jusqu'à sa propre chair, l'homme met tout à contribution pour se nourrir. Les plantes vénéneuses elles-mêmes, comme les aroïdes, par exemple, dépouillées par la cuisson des principes caustiques qu'elles renferment, entrent dans notre alimentation. On se demande avec étonnement, en réfléchissant sur ce sujet, comment, dans les siècles passés, les disettes ont pu s'aggraver jusqu'à devenir des famines désastreuses. Ces grands fléaux, heureusement, ne sont plus à redouter aujourd'hui que les moyens de transports sont si nombreux et si rapides, et que l'on peut multiplier à l'infini les denrées alimentaires.

NOTE 8.

Tome I, page 113.

LA FAUNE DE L'UTAH.

Quoique la faune de l'Utah ne soit encore que très-imparfaitement connue des naturalistes, nous pouvons, sans trop d'hésitation, la considérer comme pauvre et peu variée, principalemen dans les classes des animaux inférieurs. Cette pauvreté tient plusieurs causes, parmi lesquelles nous signalerons les conditions géographiques et hypsométriques du pays, la sécheresse du climat, la stérilité du sol. Nous donnons ici la liste des mammifères et des oiseaux dont la présence en Utah a été reconnue avec quelque certitude.

MAMMIFÈRES.

Antilocarpa americana. L'antilope d'Amérique.
Canis latrans, *Say*. Le véritable cayote.

Castor canadensis, *Kuhl*. Le castor.
Cervus canadensis. L'élan d'Amérique.
— Lewisii. Le cerf à queue noire.
— virginianus. Le cerf de Virginie.
Cynomys (Arctomys) ludovicianus, *Baird*. Le *prairie-dog* ou marmotte d'Amérique.
Felis concolor, *Lin*. La panthère d'Amérique.
Fiber zibethinus, *Lin*. Le rat musqué.
Geomys ..... Espèce indéterminée. Le *gopher* des Américains.
Gulo luscus, *Lin*. Le wolverine.
Lepus. Plusieurs espèces de lièvres et de lapins, imparfaitement étudiées.
Meles labradoria, *Sabine*. Le carcajou, ou blaireau d'Amérique.
Ovis montana, *Desm*. Le mountain-sheep, bighorn; mouflon d'Amérique.
Procyon lotor, *Storr*. Le raton ou raccoon.
Putorius erminea, *Lin*. L'hermine.
— vison, *Lin*. Le mink, ou vison.
Sciurus. Plusieurs espèces d'écureuils mal déterminées.
Tamias quadrivittatus, *Rich*. Le chipmunk des Américains.
Ursus horribilis. Grizzly-bear. L'ours gris.
— americanus, *Pallas*. L'ours noir.
— — Var. cinnamoneus, *Aud. et Bach*.
Vulpes macrourus, *Baird*. Le renard à longue queue. Confondu avec les cayotes.
— virginianus, *Rich*. Le renard gris des Américains.

OISEAUX.

Accipiter fuscus, *Bonaparte*
Anas boschas, *Lin*. Le mallard.
Anser canadensis, *Vieill*.
— erythropus, *Lin*.
Athene (Strix) hypogæa, *Cass*. La chouette des terriers. Burrowing-owl.

Buteo borealis, *Bonaparte*.
Clangula albeola, *Bp*. Le butter-ball.
Colymbus glacialis, *Lin*. Le loon.
Cygnus americanus, *Sharp*. Le cygne.
Dafila acuta, *Bp*. Le canard.
Fuligula affinis, *Eyton*. Le shuffler.
Grus canadensis, *Temm*. La grue. 2 mètres d'envergure.
Larus..... Espèce indéterminée. Gull des Américains.
Leucosticte tephrocotis. *Swains*. Le finch.
Mareca americana, *Steph*. Le bald-pate.
Niphæa oregona, *Aud*. Le mowbird.
Numenius longirostris, *Wils*. Le courlis.
Otocoris occidentalis, *Mc Call*.
Pelecanus trachyrhynchus, *Lath*. Le pélican.
Phalacrocorax dilophus, *Sw*. Le cormoran.
Peucæa Lincolnii, *Aud*. Espèce de finch des Américains.
Pterocyanea Rafflesii, *King*. Le teal.
Querquedula carolinensis, *Bonaparte*. Espèce de teal ou sarcelle.
Recurvirostra americana, *Gm*. L'avoset ou avocet.
Sialia macroptera, *Baird*. Le bluebird.
Sturnella neglecta, *Aud*. Le lark.
Symphemia semipalmata, *Hart*. Le willet.
Tetrao urophasianus, *Bonaparte*. Le sage-cock ou prairie-cock; grouse.

NOTE 9.

Tome I, page 115.

MŒURS DES GAULOIS ET DES GERMAINS.

Les peuples de la Germanie, au rapport de Tacite (*De Moribus German.*, XXVII) célébraient les funérailles d'un citoyen notable en brûlant avec lui ses armes et quelquefois même un cheval : *sua cuique arma, quorumdam igni et equus adjicitur.*

Nous lisons dans César (*Bell. Gall.*, *lib.* VI.), que c'était la outume chez les Gaulois de brûler avec le mort les objets qu'il vait le plus aimés, des animaux, des esclaves et jusqu'à des lients. Le même auteur dit que les Gaulois croyaient que les mes ne se détruisent pas, mais qu'après la mort elles passent l'un corps dans un autre ; et il ajoute que cette croyance excitait eur courage et leur faisait mépriser la mort : *non interire animas, sed ab aliis post mortem transire ad alios; atque hoc maxime ad virtutem excitari putant, metu mortis neglecto.*

A Tournay, en 1653, lorsqu'on fit l'ouverture du tombeau de Childéric I, fils de Mérovée, on trouva avec le squelette, des armes, les fers d'un cheval et un crâne humain qu'on suppose être celui du domestique chargé de soigner le cheval du personnage.

Ces usages funéraires des anciens peuples de la Germanie et de la Gaule présentent une analogie remarquable avec ceux que nous observons actuellement chez diverses tribus de l'Amérique du Nord. D'autres habitudes des Chochonès nous rappellent également ce que Tacite nous a transmis des Fennes (*Mor. Germ.* XLVI), « qui s'habillaient de peaux, couchaient sur la terre, mettaient tout leur espoir dans leurs flèches,..... et trouvaient cette condition plus heureuse que de se fatiguer à cultiver les champs, à élever laborieusement des maisons, etc. »

NOTE 10.

Tome I, page 116.

MUSIQUE DES SAUVAGES.

Le sentiment de la justesse des sons ne s'est pas rencontré chez les peuples de la Polynésie, qui sont pourtant d'infatigables chanteurs. Toute leur musique consiste en psalmodies barbares, discordantes, et en beuglements cadencés, dont ils précipitent ou ralentissent la mesure selon l'expression qu'ils veulent donner à la danse. Au début de leurs travaux apostoliques aux îles

Sandwich et aux îles Marquises, les missionnaires perdirent un instant l'espoir de jamais apprendre à leurs néophytes les airs même les plus faciles. Souvent ils m'ont répété qu'il leur avait fallu plus d'un an d'exercice patient et opiniâtre pour arriver à faire chanter médiocrement à leurs élèves le chant si simple de *Mon ami Pierrot*. Aujourd'hui, que les oreilles des insulaires ont été habituées dès l'enfance à entendre des sons justes, il est moins long et moins pénible de former leur voix et de les exercer à la gamme. Cependant, bien que depuis trente ans la propagande chrétienne ait prodigué les leçons de musique dans toutes les écoles, il ne s'est pas révélé une seule vocation musicale.

D'où vient que les Chochonès, qui ne sont guère moins sauvages aujourd'hui que ne l'étaient les Havaiiens à l'époque où la civilisation leur a envoyé des instituteurs, ont le sentiment de la justesse des sons? Ont-ils trouvé dans les merveilles de la nature américaine des maîtres qui leur ont donné l'idée de la mélodie? On serait tenté de le croire, surtout quand on pénètre dans les galeries souterraines (mammoth-cave) de la Sierra-Nevada, où des stalactites admirables, gigantesques, frappés au hasard avec un bâton, rendent des notes suaves, vibrantes, parfaites, agréables à l'oreille comme les sons de nos plus belles cloches.

NOTE 11.

Tome I, page 159.

CHIMIE DU LAC SALÉ.

Je ne sache pas que jusqu'ici on ait fait en Europe une analyse exacte des eaux d'Utah. Je dois donc me borner à transcrire ci-dessous les résultats indiqués par les chimistes américains. Sur une quantité pesée d'eau du Lac Salé, le docteur Gale a trouvé 22,422 pour cent de substances solides, qui ont donné à l'analyse :

20,196	chloride de sodium.
1,834	sulfate de soude.
0,252	chloride de magnésie.
.....	traces de chloride de chaux.

Frémont fit analyser le sel qu'il avait rapporté du Lac Salé. Voici les chiffres que nous empruntons à son ouvrage :

Chloride de sodium.....	97,80.
Chloride de calcium.....	0,61.
Chloride de magnesium.....	0,24.
Sulfate de soude.....	0,23.
Sulfate de chaux.....	1,12.

La densité de l'eau varie, à n'en pas douter, avec les saisons ou plutôt avec la quantité de neige et de pluie qui tombe dans le pays et que les rivières portent dans le Lac Salé. Il faut, on le conçoit, que l'eau séjourne dans le grand réservoir avant de se saturer. En octobre 1855, trois litres d'eau nous ont donné par l'évaporation un peu moins d'un litre de sel. Les Mormons ont souvent retiré un peu plus d'un litre de sel de la même quantité d'eau; et nous voyons qu'en septembre 1849 un voyageur a obtenu de vingt litres d'eau l'énorme proportion de sept litres de sel pur.

NOTE 12.

Tome I, page 209.

L'URIM-THUMMIM.

Joseph Smith a pris dans la Bible le nom grotesque qu'il a donné à ses besicles divinatoires : אורים תמים, AURIM-THUMMIM (*lumière-perfection*). Cette expression se rencontre trois fois dans l'Ancien Testament, et la Vulgate l'a traduite : *Doctrina et Veritas* (*Exod.*, cap. XXVIII, 17); *Perfectio et Doctrina* (*Deuteron.* cap. XXIII, 8); *Doctus et eruditus* (*Esdr.*, lib. II, cap. VII, 8).

L'Urim-Thummim était une sorte d'ornement qui faisait partie du costume sacré du grand prêtre des Hébreux, et qui

servait, d'après l'opinion générale, à consulter la divinité et à rendre ses oracles. On ne sait pas au juste en quoi consistait l'Urim-Thummim. Les uns croient qu'il se composait de douze pierres précieuses fixées au pectoral du grand prêtre, et sur lesquelles se trouvaient gravés les noms des douze tribus d'Israël. Ceux-là prétendent que l'oracle parlait en faisant briller d'un éclat très-vif les lettres qui formaient la réponse; ou bien en faisant entendre une voix divine que le prêtre seul pouvait saisir. Les autres, et parmi ceux-ci l'historien Josèphe, disent que les pierres étincelaient quand la réponse était favorable, et se ternissaient dans le cas contraire. D'autres supposent que l'Urim-Thummim était un objet renfermé dans les plis du pectoral, et pour eux c'était le tetragrammaton יהוה (Jéhovah). D'autres encore pensent que les diamants qui composaient l'Urim-Thummim n'étaient qu'un symbole de la présence divine, un symbole de la lumière et de la perfection de l'inspiration prophétique, et que, comme tel, l'ornement devait être porté par le grand prêtre toutes les fois qu'il était dans l'exercice de ses fonctions sacrées, spécialement lorsqu'il consultait l'oracle. Ces derniers voient dans ce symbole une ressemblance avec une coutume des Égyptiens, chez qui, au témoignage de Diodore de Sicile, le ministre principal de la justice portait au cou un collier de pierres précieuses, qu'on appelait *Vérité*. Voir CALMET (*Dictionn. de la Bible*), et REES (*Cyclopædia*, vol. XXXVII).

Les chrétiens croient communément que, lorsque le grand prêtre, revêtu de son éphod et de son pectoral, se présentait devant le voile du tabernacle pour consulter la volonté de Dieu, la réponse était donnée par une voix qui partait du propitiatoire.

C'est une tradition répandue parmi les Juifs que, depuis l'époque de la captivité de Babylone, Dieu a cessé de faire connaître sa volonté par le moyen de l'Urim-Thummim. Les Juifs s'accordent aussi à dire que l'instrument a disparu; mais les uns croient qu'il sera rendu à leur race, tandis que les autres pensent qu'on ne le reverra jamais.

Joseph Smith, sans s'inquiéter beaucoup de la vérité historique, a prétendu que Jéhovah lui avait restitué l'Urim-Thummim sous la forme d'une paire de lunettes à verres épais.

NOTE 13.

Tome I, Page 210.

CARACTÈRES DES PLAQUES DU LIVRE DE MORMON.

Notre planche reproduit fidèlement les trois lignes publiées, plusieurs années après la mort de Joseph Smith, dans le *Prophet*, journal mormon de New-York, et ensuite dans le *Millennial Star*, du 13 août 1853 (vol. XV, p. 540). L'éditeur du journal affirme que ces trois lignes de caractères sont une copie exacte et correcte de l'écriture gravée sur les plaques originales de Mormon, qui ont servi à Joseph Smith pour sa traduction. Il ajoute que c'est ce même spécimen que Martin Harris a soumis, en 1827, au professeur Mitchell, et ensuite au professeur Anthon, de New-York. Cette dernière assertion nous paraît une fourberie, comme tout le reste; car ces savants n'auraient pas manqué de reconnaître que les trois lignes en question sont formées de caractères inventés à plaisir par un ignorant, et qu'elles ne ressemblent à aucune ancienne écriture connue. La fraude est ici manifeste. Ce n'est pas d'ailleurs la seule occasion que le zèle imprudent des journalistes mormons nous donne de les surprendre en flagrant délit d'imposture; mais les fidèles n'en prennent pas moins au sérieux ce griffonnage de charlatan.

Comme nous représentions à un membre de la mission mormonne d'Angleterre, le danger qu'il y a pour son Église de fournir de pareilles armes aux gentils, le naïf missionnaire nous avoua que l'éditeur avait été blâmé en haut lieu pour cette publication.

NOTE 14.

Tome I, page 217.

CERTIFICATS DES TÉMOINS DU LIVRE DE MORMON.

TÉMOIGNAGE DES TROIS.

Qu'il soit connu de toutes nations, familles, langues et peuples, partout où cette œuvre arrivera, que nous avons vu,

par la grâce de Dieu, le Père, et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les plaques contenant ces annales, qui sont l'histoire du peuple de Nephi, et des Lamanites, leurs frères, et du peuple de Jared, venu de la tour dont il a été parlé. Nous savons aussi que ces annales ont été traduites par le don et le pouvoir de Dieu, car sa voix nous l'a déclaré; c'est pourquoi nous savons, avec certitude, que ces choses sont vraies. Et nous témoignons aussi d'avoir vu les caractères gravés qui sont sur les plaques; et que nous les avons vus par le pouvoir de Dieu, et non par celui de l'homme. Et nous déclarons, en toute sincérité, qu'un ange de Dieu vint du ciel, et qu'il apporta et plaça les plaques devant nos yeux, de sorte que nous les pûmes regarder et voir, ainsi que les caractères qui y étaient gravés. Et nous savons que c'est par la grâce de Dieu, le Père, et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que nous vîmes, et que nous rendons témoignage que ces choses sont vraies, et quoiqu'elles soient un miracle à nos yeux, cependant la voix du Seigneur nous a ordonné d'en rendre témoignage : voilà pourquoi, voulant obéir au commandement de Dieu, nous rendons témoignage de ces choses. Car, nous savons que si nous sommes fidèles au Christ, nous laverons nos vêtements du sang de tous les hommes, et nous serons trouvés sans tache devant le siége du jugement du Christ; et nous demeurerons éternellement avec lui dans les cieux. Et gloire en soit au Père, au Fils et au Saint-Esprit, qui est un Dieu. *Amen.*

Oliver Cowdery[1], David Whitmer, Martin Harris.

(*Traduction Taylor et Bolton.*)

TÉMOIGNAGE DES HUIT.

Qu'il soit connu à toutes nations, familles, langues et peuples, partout où cette œuvre viendra, que Joseph Smith, junior, l'interprète de ces annales, nous a fait voir les plaques dont il a été parlé, lesquelles ont l'apparence de l'or; et que nous

1. Ce témoin, après avoir apostasié, comme on le sait, rentra dans la foi mormonne en 1848, et mourut en odeur de sainteté à Richmond (Missouri), le 3 mars 1849.

avons tenu et touché de nos mains chacune des feuilles que ledit Smith a traduites, et que nous avons vu aussi les caractères gravés, ayant l'apparence d'un travail très-ancien, et d'une exécution exquise. Et nous rendons témoignage, en toute sincérité, que ledit Smith nous a montré ces plaques; car, nous les avons vues et pesées; et nous savons avec certitude qu'il les a en sa possession. Et nous donnons nos noms au monde, pour témoigner à toute la terre de ce que nous avons vu; et nous ne mentons pas, Dieu en rend le témoignage.

Christian WHITMER,	Hiram PAGE,
Jacob WHITMER,	Joseph SMITH, senior,
Peter WHITMER, junior,	Hyrum SMITH,
John WHITMER,	Samuel H. SMITH.

(*Traduction Taylor et Bolton.*)

NOTE 15.

Tome I, page 210.

LES SIX PLAQUES DE L'ILLINOIS.

Ces plaques de bronze, parfaitement authentiques, sont hautes de quatre pouces, et larges de vingt et une lignes à une extrémité, et de trente-trois lignes à l'autre. Un anneau, qui passait par le trou dont chacune est percée, les reliait entre elles, en même temps que deux agrafes en fer. Ainsi rassemblées, les six plaques reposaient sur la poitrine d'un squelette humain, long de neuf pieds anglais, qu'on avait découvert dans un tumulus, à deux mètres de profondeur. Le docteur W. P. Harris, qui était sur les lieux au moment de la trouvaille, fut chargé de nettoyer les plaques. Il les lava dans l'acide sulfurique étendu d'eau, et c'est après cela seulement qu'on s'aperçut que chacune des deux faces était couverte de caractères disposés sur quatre lignes perpendiculaires, et une seule fois sur cinq lignes. On chercha de tous côtés quelque savant qui pût interpréter cette écriture, mais ce fut en vain. On imagina alors de s'adresser à Joseph Smith, qui ne manqua pas de tirer parti de la découverte,

en la présentant comme une nouvelle preuve de l'authenticité du Livre de Mormon. Le faux prophète n'hésita pas à dire qu'il déchiffrait l'énigme qu'on lui soumettait. Voici sur ce sujet ce que nous lisons dans son autobiographie du 1er mai 1843 : « J'ai traduit une partie des caractères, et je trouve qu'ils contiennent l'histoire du personnage sur lequel les plaques ont été trouvées. C'était un descendant de Ham par les reins de Pharaon, roi d'Égypte, et il avait reçu son royaume de celui qui gouverne le ciel et la terre. »

Les deux images que représente notre gravure ont été copiées sur les dessins d'Orson Pratt, dessins dont l'exactitude est attestée par des témoins honorables et indépendants. Jusqu'ici, le sens des caractères est resté impénétrable à la science. On peut lire, à propos de ces reliques d'une civilisation disparue, le récit fait à Tuccabatchey-Square, le 27 juillet 1759, par Will. Bolsover, dans Adair, *History of the North American Indians*, et reproduit par lord Kingsborough, *Mexican Antiquities*, VIII, pages 357-358.

NOTE 16.

Tome I, page 230.

LA PLAQUE D'OR DE L'OHIO.

Dans le courant de l'année 1847, M. Benjamin E. Styles, en creusant la terre pour établir une citerne sur les bords de l'Ohio, à Cincinnati, trouva, à environ trois mètres de profondeur, une plaque d'or à bords sinueux, longue de trois à quatre pouces, large de neuf lignes, épaisse d'une ligne et demie, et toute couverte de gravures, représentant des objets très-variés. Le cadre étroit dans lequel la plaque est enchâssée est également en or. Le docteur Wise, rabbin de la synagogue de Cincinnati, a examiné la précieuse découverte et a cru y reconnaître des figures qui appartiendraient pour la plupart à l'art égyptien. Il est certain qu'on est frappé à première vue de la ressemblance qu'ont ces images avec les hiéroglyphes de l'Égypte ; mais il n'est pas moins certain qu'elles en diffèrent notablement, et que les égyptologues

déclarent ne les comprendre en aucune façon. Ce sont des glyphes mexicains, tout à fait intraduisibles dans l'état actuel de nos connaissances.

Le dessin que nous donnons sur notre planche de cette très-curieuse antiquité américaine, est la reproduction d'une gravure publiée à Saint-Louis du Missouri, chez MM. Drake et Cie, imprimeurs.

NOTE 17.

Tome I, page 258.

LES PAPYRUS D'ABRAHAM.

Le 3 juillet 1835, Michaël H. Chandler arriva à Kirtland avec plusieurs momies égyptiennes qu'il faisait voir au public pour de l'argent. Ayant entendu dire que Joseph Smith était capable de comprendre le sens des papyrus qu'on avait trouvés avec les momies, Chandler alla le trouver pour lui soumettre ses antiquités. « Je lui en donnai sur-le-champ l'interprétation, dit le Prophète dans son *Autobiographie*; et lui, comme un gentleman, me délivra le certificat suivant :

« Kirtland, 6 juillet 1835.

« Ceci est pour faire connaître à tous ceux qui peuvent en « avoir le désir, le talent qu'a M. Joseph Smith junior pour « déchiffrer les anciens caractères d'hiéroglyphes égyptiens que « je possède et que j'ai montrés aux plus savants dans beaucoup « de villes notables; et de tous les renseignements que j'ai pu « me procurer, je trouve que ceux de M. Joseph Smith junior « correspondent dans les plus petits détails.

« Signé : Michaël H. CHANDLER,

« Voyageant avec des momies égyptiennes dont je suis le propriétaire. »

Quelques jours après la signature de ce grotesque certificat, plusieurs dévots de Kirtland se cotisèrent pour acheter les mo-

mies et les papyrus, qu'ils offrirent en présent au Prophète. Celui-ci, ayant pour secrétaire W. W. Phelps et O. Cowdery, se mit immédiatement à la besogne et commença la traduction. « A notre grande joie, dit-il, nous découvrîmes qu'un des rouleaux contenait les écrits d'Abraham, un autre les écrits de Joseph d'Égypte, etc... En vérité, nous pouvons dire que le Seigneur commence à révéler l'abondance de paix et de vérité. » *Autob.*, juillet 1835.

Le Prophète ne se décida toutefois que beaucoup plus tard à publier (dans le *Times and Seasons,* 1842) la traduction qu'il avait faite si couramment. Voici ce que nous lisons sur le même sujet dans son *Autobiographie,* à la date du 31 décembre 1835 :

« Je ne dis pas à présent de qui étaient les corps des momies que j'ai en ma possession... Le récit d'Abraham et de Joseph, trouvé avec ces momies, est admirablement écrit sur papyrus à l'encre noire et en quelques parties à l'encre rouge, le tout en état parfait de conservation. Les caractères des papyrus sont du même genre que ceux que vous trouvez sur les cercueils des momies, — hiéroglyphiques, etc., avec plusieurs caractères ou lettres semblables à la forme actuelle de l'hébreu sans points. Ces annales viennent des catacombes situées dans le voisinage des lieux où fut la célèbre ville de Thèbes. Elles ont été trouvées par l'illustre voyageur français Antonio Sebolo, en l'année 1831. Grâce à la protection du chevalier Drovetti, consul de France, il obtint en 1828 de Méhémet-Ali, alors vice-roi d'Égypte, la permission d'explorer les catacombes; et pendant quatre mois et deux jours, il employa quatre cent trente-trois hommes, soldats égyptiens ou turcs, qu'il paya de 4 à 6 *cents* par jour. Il entra dans les catacombes le 7 juin 1831, et s'y procura onze momies. Il y avait des centaines de momies dans ces catacombes. En revenant d'Alexandrie à Paris, Sebolo débarqua à Trieste, où il mourut après dix jours de maladie, en 1832. Avant sa mort, il avait légué par testament toutes ses collections à M. Michaël H. Chandler, son neveu, qu'il croyait alors en Irlande, mais qui habitait Philadelphie. On envoya donc les collections à Dublin, d'où les amis de M. Chandler les expédièrent à New-York, où

elles arrivèrent à la douane au commencement de 1833. Au mois d'avril de la même année, M. Chandler acquitta les frais et fut mis en possession de ses momies. Les cercueils jusqu'alors n'avaient point été ouverts. En les ouvrant, M. Chandler découvrit qu'avec deux des corps il y avait quelque chose de roulé comme un paquet de linge enduit de bitume; ce qui, développé, se trouva être le papyrus en question. Dans d'autres cercueils on trouva deux ou trois petites pièces de papyrus, sur lesquelles se voyaient des calculs astronomiques, des épitaphes, etc. M. Chandler, qui s'était attendu à trouver des diamants, fut très-désappointé. On lui dit à la douane qu'il n'y avait dans la ville personne qui fût capable de traduire les rouleaux de papyrus, mais qu'il pouvait s'adresser à M. Joseph Smith junior, qui possédait une sorte de pouvoir ou de don à l'aide de quoi il avait auparavant traduit de semblables caractères. M. Chandler ne me connaissait pas et n'avait jamais entendu parler de moi. Il emporta sa collection à Philadelphie, pour la mettre sous les yeux des savants, et de là, il vint ensuite à Kirtland. Voilà, en quelques mots, l'histoire des écrits du père Abraham et du père Joseph, et de quelle manière je les possède. J'en donnerai en temps et lieu une traduction correcte. »

Voyons maintenant comment le Prophète débute dans sa traduction; nous verrons ensuite quel degré de confiance elle mérite :

LE LIVRE D'ABRAHAM.

« Traduction d'anciennes annales qui, des catacombes d'Égypte, sont tombées dans nos mains, et qui tendent à faire voir qu'elles sont les écrits d'Abraham quand il était en Égypte, appelés le Livre d'Abraham, écrits de sa propre main sur papyrus.

« Traduit du papyrus par JOSEPH SMITH.

« Sur la terre des Chaldéens, à la résidence de mon père, je vis, moi, Abraham, qu'il était nécessaire de me procurer un autre lieu de résidence, et trouvant qu'il y avait là pour moi plus de bonheur, de paix et de tranquillité, j'aspirai aux béné-

dictions des pères, et je cherchai les moyens par lesquels je pourrais être appelé moi-même à les administrer légalement; ayant été moi-même un disciple du bien, désirant aussi être un de ceux qui possèdent de grandes connaissances, et être encore un meilleur disciple du bien, et posséder de plus grandes connaissances, et être le père de beaucoup de nations, un prince de paix; et désirant recevoir des instructions, et observer les commandements de Dieu, je suis devenu un héritier légitime, un grand prêtre, possédant le droit qui appartient aux pères; il m'a été conféré par les pères; il est venu des pères, dès le commencement du temps, oui, même dès le commencement, ou avant la fondation de la terre jusqu'au temps présent, même le droit du premier né, sur le premier homme, qui est Adam, ou le premier père, par les pères, jusqu'à moi... Et il arriva que les prêtres me firent violence afin de pouvoir m'égorger aussi comme ils avaient égorgé ces vierges sur cet autel; et pour que vous ayez une idée nette de cet autel, je vous renvoie à l'image que j'ai placée en tête de ces annales. Il était fait sur le modèle des bois de lit en usage parmi les Chaldéens, et il était placé devant les dieux d'Elkenah, Libnah, Mahmackrah, Korash, et aussi un dieu semblable à celui de Pharaon, roi d'Égypte. Pour que vous puissiez avoir une idée de ces dieux, je vous en ai donné la forme dans les figures du commencement... »

Et ce galimatias continue de la sorte pendant une vingtaine de pages. La publication de la traduction n'a pas été faite entièrement. Dans ce que nous en connaissons, Abraham raconte ses actions, ses voyages en Égypte, reçoit de Dieu des leçons d'astronomie, des révélations sur la genèse de la terre et sur celle de l'homme, etc., etc.

Demandons maintenant à la science de nous dire son mot sur le sens véritable des trois papyrus que les Mormons regardent comme écrits de la main d'Abraham. Un jeune savant du Musée du Louvre, M. Théodule Devéria, a bien voulu, à notre prière, examiner les dessins que nous avons empruntés aux Mormons; et nous sommes heureux de pouvoir consigner ici, avec son autorisation, le résultat de son examen. Voici donc ce que sont les trois fameux papyrus de Joseph Smith :

FRAGMENTS DE MANUSCRITS FUNÉRAIRES ÉGYPTIENS

Considérés par les Mormons comme les mémoires autographes d'Abraham.

N° 1.

TABLEAU REPRÉSENTANT LA RÉSURRECTION D'OSIRIS.

INTERPRÉTATION

Figures. Du prophète mormon.	Des égyptologues.
1. L'ange du Seigneur.	L'âme d'Osiris sous la forme d'un épervier qui devrait avoir une tête humaine.
2. Abraham lié sur un autel.	Osiris ressuscitant sur sa couche funèbre, qui imite la forme d'un lion.
3. Le prêtre idolâtre d'Elkenah essayant d'offrir Abraham en sacrifice.	Le dieu Anubis (qui devrait avoir une tête de chacal) opérant la résurrection d'Osiris.
4. L'autel de sacrifice des prêtres idolâtres, placé devant les dieux d'Elkenah, Libnah, Mahmackrah, Korash et Pharaon.	Le lit funèbre d'Osiris, sous lequel sont placés les quatre vases funéraires dits *canopes*, surmontés chacun de la tête d'un des quatre génies.
5. L'idole d'Elkenah.	Kebh-son-iw, à tête d'épervier.
6. L'idole de Libnah.	Tioumautew, à tête de chacal.
7. L'idole de Mahmackrah.	Hâpi, à tête de cynocéphale.
8. L'idole de Korash.	Amset, à tête humaine.
9. L'idole de Pharaon.	Crocodile sacré, animal symbolique du dieu Sebet.
10. Abraham en Égypte.	Autel chargé d'offrandes.
11. Représentation des piliers du ciel tels qu'ils étaient imaginés par les Égyptiens.	Ornement particulier à l'art égyptien, sans signification connue.
12. RAUKEEYANG, signifiant l'étendue, ou le firmament au-dessus de nos têtes; mais dans ce cas, relativement à ce sujet, les Égyptiens lui donnent la signification de *Shaumau*, être haut, ou les cieux, répondant à l'hébreu *Shaumahyeem*.	Représentation habituelle du terrain dans les peintures égyptiennes. (Le mot *shaumau* n'est pas égyptien et l'hébreu שָׁמַיִם est fort mal transcrit.

M. Devéria fait remarquer, à propos de ce papyrus, qu'il n'a jamais vu la résurrection d'Anubis représentée dans les ma-

nuscrits funéraires. Il pense que, si elle y existe, elle est extrêmement rare, et que, si celle-ci n'est pas une imitation moderne des grands bas-reliefs où cette scène mythologique est figurée, elle a, dans tous les cas, été altérée, car Anubis devrait avoir une tête de chacal.

N° 2.

HYPOCÉPHALE OU DISQUE FUNÉRAIRE AUQUEL LES ANCIENS ÉGYPTIENS ATTRIBUAIENT LA VERTU DE CONSERVER LE PRINCIPE DE LA VIE OU DE LA CHALEUR VITALE DANS LES MOMIES, ET DE SE DÉVELOPPER AU JOUR DE LA RÉSURRECTION [1].

INTERPRÉTATION

Du prophète mormon.	Des égyptologues.
Figures.	
1. Kolob, signifiant la première création, la plus rapprochée de la création céleste ou résidence de Dieu. Le premier dans le gouvernement, le dernier quant à la mesure du temps. La mesure, d'après le temps céleste; lequel temps céleste signifie un jour par coudée. Un jour dans Kolob est égal à mille années, d'après la mesure de cette terre, que les Égyptiens appellent Jah-oh-eh.	L'esprit des quatre éléments (suivant Champollion), ou plutôt des quatre vents ou des quatre points cardinaux; l'âme du monde terrestre. Ce Dieu est *toujours* représenté avec quatre têtes de bélier, et son image a certainement été altérée ici. — On a évidemment copié d'une manière assez maladroite la double tête humaine du dieu figuré au-dessus, sous le n° 2, à la place des quatre têtes de bélier. — Le mot Jah-oh-eh n'a rien d'égyptien; il ressemble à l'hébreu יהוה mal transcrit.
2. Vient après Kolob, appelé par les Égyptiens Oliblish, qui est la seconde grande création gouvernante, près de la célestiale ou de la place où Dieu réside; tient aussi	Ammon-Ra, à deux têtes humaines, probablement pour représenter à la fois le principe invisible ou mystérieux d'Ammon, et le principe visible ou lumineux de Ra, le soleil; ou bien le

1. M. Samuel Birch, de Londres, le premier savant qui ait expliqué la destination et l'usage funéraire des hypocéphales (*Archæologia*, vol. XXXVI, p. 174), les considère comme la représentation de la pupille de l'un des yeux symboliques décrits dans le chapitre 163 du Rituel funéraire, et croit y reconnaître l'image de la genèse du soleil. On remarque plutôt, suivant M. Devéria, dans la disposition des figures qui y sont dessinées, des représentations relatives aux deux hémisphères célestes, c'est-à-dire d'abord à l'hémisphère supérieur, au-dessus de la personnification du monde terrestre, et ensuite, en sens inverse, à l'hémisphère inférieur qui lui est opposé.

Figures.

la clef du pouvoir, qui appartient aux autres planètes; tel que Dieu l'a révélé à Abraham, lorsqu'il offrait un sacrifice sur un autel qu'il avait élevé pour le Seigneur.

principe double et simultané de père et de fils, qui caractérise la divinité dans les croyances de l'ancienne Égypte. — Le mot *Oliblish* n'est pas plus égyptien que ceux que nous avons déjà rencontrés, ni que ceux qui se trouvent encore dans la suite des explications des Mormons.

3. Est fait pour représenter Dieu assis sur son trône, revêtu de puissance et d'autorité : avec une couronne de lumière éternelle sur sa tête : représentant aussi le grand mot de passe du sacerdoce saint, comme il a été révélé à Adam dans le jardin de l'Éden, ainsi qu'à Seth, Noé, Melchisédech, Abraham, et à tous ceux à qui le sacerdoce a été révélé.

Le dieu Ra, le soleil, à tête d'épervier, assis dans sa barque. Dans le champ, les deux yeux symboliques figurant, suivant M. de Rougé, les points fixes d'une période astronomique.

4. Répond au mot hébreu *raukeeyang*, signifiant l'étendue ou le firmament des cieux; également une figure numérique, en Égyptien, signifiant mille; répondant à la mesure du temps d'Oliblish, qui est égal à Kolob dans sa révolution et dans sa mesure de temps.

Le mot hébreu רָקִיעַ, roki'a, *expansum, solidum, cœlum, firmamentum*, outre qu'il est mal transcrit, n'a aucun rapport avec cette figure qui représente un épervier momifié, appelé en égyptien ah'em. C'est le symbole du repos divin de la mort; ses ailes étendues font allusion à la résurrection.

5. Est appelé en égyptien Enish-go-on-dosh; c'est aussi une des planètes gouvernantes ; les Égyptiens disent que c'est le soleil, et qu'il emprunte sa lumière de Kolob par le moyen de Kae-e-vanrash, qui est la grande clef, ou, en d'autres mots, le pouvoir gouvernant, qui gouverne quinze autres planètes fixes, ou étoiles, de même aussi que Floeese, ou la lune, la terre et le soleil dans leurs révolutions annuelles. Cette planète reçoit sa puissance par le médium de *Kli-flos-is-es*, ou *Hah-ko-kaubeam*, étoiles représentées par les nos 22 et 23, qui reçoivent la lumière des révolutions de Kolob.

Vache mystique, la *grande vache*, symbolisant l'hémisphère inférieur du ciel. Elle est appelée la *vache vierge* au chapitre 162 du Rituel funéraire, dans lequel il est précisément prescrit de peindre son image sur l'hypocéphale, et d'en placer une reproduction en or sur la gorge du défunt. C'est une forme d'Hathor qui figure sur plusieurs monuments sous le nom de *noub*, or. Derrière la vache est une déesse dont la tête, remplacée par un œil mystique dans un disque, est inexactement reproduite.

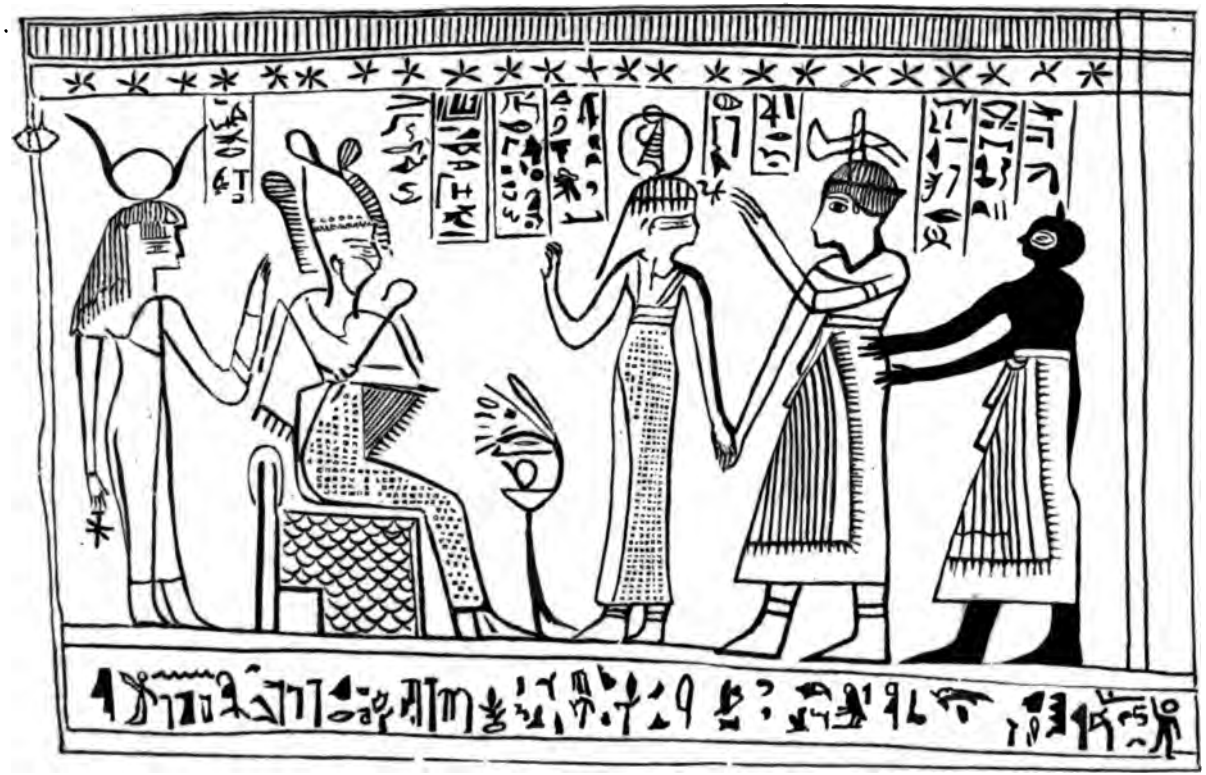
Figures.		
6	Représente cette terre dans ses quatre quartiers.	Les quatre génies funèbres, fils d'Osiris : Amset, Hâpi, Tiounmautew et Kebhsoniw.
7.	Représente Dieu assis sur son trône, révélant dans les cieux le grand mot de passe du sacerdoce, de même, aussi, le signe du Saint-Esprit à Abraham, sous la forme d'une colombe.	Forme d'Ammon à queue d'oiseau ou Horammon (?). Un serpent ithyphallique à jambes humaines lui présente un œil symbolique. Cette dernière figure a certainement été altérée sur l'hypocéphale des Mormons.
8.	Contient de l'écriture qui ne peut pas être révélée au monde; mais on l'aura dans le temple sacré de Dieu.	Quatre lignes de texte hiéroglyphique linéaire, numérotées à l'envers et en commençant par la dernière. On y lit : *O Dieu grand dans Sekhem : ô Dieu grand, Seigneur du ciel, de la terre et de l'enfer... l'Osiris S'es'enq.* Ces derniers mots nous apprennent que le personnage dans la momie duquel cet hypocéphale a été trouvé, s'appelait S'es'enq, ou Siesonchis, nom écrit *Sesak* dans la Bible, et dont on ne connaît aucun exemple antérieur à la XXIIe dynastie, c'est-à-dire au IXe siècle avant notre ère, mais qui peut être de beaucoup postérieur.
9.	Ne doit pas être révélé à présent.	
10.	*id.* *id.*	
11.	*id.* si le monde peut deviner ces nombres, ainsi soit-il.	
12.	Seront interprétées dans le temps qui conviendra au Seigneur.	12 à 15. Quatre lignes d'un même texte analogue au précédent, dont il est le pendant. Elles paraissent être numérotées à l'envers et sont copiées d'une manière illisible.
13.		
14.		
15.		
16.		16 et 17. Deux lignes d'un même texte, indéchiffrables sur la copie. La ligne supérieure est la première.
17.		
18.		18. Légende circulaire presque illisible sur la copie. Elle commence au-dessus du dieu à double tête humaine, n° 2, et on y lit deux fois la mention d'une demeure sacrée d'Héliopolis.
19.		19 à 21. Trois colonnes de texte illisible sur la copie.
20.		
21.		

La traduction qui précède s'étend aussi loin que nous avons le droit de la donner actuellement.

JOSEPH SMITH.

Il est évident pour moi que plusieurs des figures que présentent ces divers fragments de manuscrits égyptiens ont été altérées avec intention.

T. DEVÉRIA.



Une scène du Livre de l'Amenti

N° 3.

PEINTURE INITIALE D'UN MANUSCRIT FUNÉRAIRE DE BASSE EPOQUE, QUI NE SAURAIT ÊTRE ANTÉRIEUR AU COMMENCEMENT DE LA DOMINATION ROMAINE.

INTERPRÉTATION

Figures.	Du prophète mormon.	Des égyptologues.
1.	Abraham [1] assis sur le trône de Pharaon, par une gracieuse permission du roi. Il a une couronne sur la tête, qui représente le sacerdoce, comme emblème de la grande présidence dans les cieux. Dans sa main, il tient le sceptre de la justice et du jugement. Il est en train de discourir sur l'astronomie à la cour du roi.	Osiris sur son siége.
2.	Le roi Pharaon [2], dont le nom est écrit au-dessus de sa tête.	La divinité Isis. L'étoile qu'elle porte à la main droite est le signe de la vie.
3.	Signifie Abraham en Égypte, le même que dans le papyrus n° 1, fig. 10.	Autel avec le présent du défunt, surmonté de fleurs de lotus. Signifie l'offrande du mort.
4.	Prince de Pharaon, roi d'Égypte, comme c'est écrit au-dessus de la main.	La déesse Ma.
5.	Shulem, un des principaux serviteurs du roi, comme c'est indiqué par les caractères qui sont au-dessus de sa main.	Le défunt, conduit par Ma devant Osiris. Le nom du défunt est Horus, ainsi qu'on le voit dans la prière qui est à la base du tableau, et qui est adressée aux divinités des quatre points cardinaux.
6.	Olimlah, esclave du prince.	Divinité inconnue, probablement Anubis, mais on a modifié sa tête, qui devrait être celle d'un chacal.

Après les révélations que nous venons de faire, si les Mormons persistent à croire que leur prophète ne savait pas mentir, ils conviendront, au moins, que la puissance divinatoire de l'Urim-Thummim n'est pas infaillible.

1. Dans notre gravure, c'est le deuxième personnage en comptant de gauche à droite.

2. C'est le premier personnage de notre gravure, en partant de la gauche.

NOTE 18.

Tome II, page 38.

LE BAPTÊME POUR LES MORTS.

Les commentateurs, soit catholiques, soit protestants, ne s'accordent pas dans l'explication qu'ils donnent du verset 29, chap. xv, de la première épître aux Corinthiens. Il en fut de même chez les chrétiens de la primitive Église. Ce passage fit croire aux uns que l'on pouvait baptiser après la mort les catéchumènes qui avaient manifesté le désir de recevoir le baptême, pratique traitée d'abus et condamnée par un concile de Carthage; aux autres, qu'un vivant pouvait recevoir le baptême à la place d'un mort, et lui faire obtenir ainsi le pardon de ses fautes. Dans son livre *De resurrectione carnis*, Tertullien parle de cette superstition, que partageaient, comme on en convient généralement, les Simoniens, les Gnostiques, les Nicolaïtes, les Cérinthiens, les Marcionites, et peut-être d'autres hérétiques encore, qui niaient la résurrection et en même temps baptisaient les vivants pour les morts [1].

Les théologiens modernes ont donné, du verset de saint Paul, une interprétation plausible, qui même ne laisse rien à désirer, s'il est vrai que dès le temps de l'apôtre le baptême pour les morts fût en usage chez quelques chrétiens. Ces théologiens disent que saint Paul avait en vue de réfuter la doctrine de ceux qui recevaient le baptême pour les morts ou à la place des morts, et qui s'imaginaient que ceux qui étaient décédés avant d'avoir pu recevoir ce sacrement obtenaient, dans l'autre vie, le pardon de leurs péchés par le mérite du baptême administré pour eux à leurs parents ou à leurs amis vivants, de la même manière que les catholiques attribuent aux prières et aux aumônes faites pour les morts la vertu de purifier ces morts dans l'autre monde

1. Chrysostome dit positivement que les Marcionites administraient le baptême pour les morts.

des péchés qu'ils n'ont pas suffisamment expiés dans celui-ci. Le texte de l'épître aux Corinthiens conduit naturellement à cette interprétation, question chronologique à part. L'histoire ecclésiastique nous apprend que les Corinthiens et les Marcionites, qui niaient ou entendaient mal la résurrection, ne laissaient pas de pratiquer la doctrine du baptême pour les morts. Ils supposaient que la résurrection consistait simplement dans le renouvellement de la grâce et dans la justification que confère le baptême; et comme Jésus-Christ avait promis que les morts ressusciteraient, ils en concluaient que les morts mêmes pouvaient recevoir la grâce justifiante, et par conséquent le baptême, qui est le sacrement de la rémission des péchés. Mais comme les morts ne pouvaient recevoir le baptême par eux-mêmes, les hérétiques prétendaient que les amis des morts devaient leur procurer cette résurrection en recevant le sacrement à leur place et à leur profit, de la même manière que les enfants acquittent les dettes de leurs pères.

Saint Paul aurait donc combattu par son texte les erreurs des Marcionites, etc.; et, pour vaincre ses adversaires en se servant de leurs propres armes, il leur aurait dit que leur conduite était vaine et ridicule, puisqu'ils ne croyaient pas que les morts ressuscitassent. « Si les morts ne ressuscitent pas, disait-il, il est absurde de se faire baptiser pour eux. Si les morts ne ressuscitent pas, il n'y a plus d'espérance après cette vie, et dès lors à quoi sert-il de se faire baptiser pour les morts? » (Voyez Bergier et la Bible d'Avignon.)

Les Mormons, sans s'inquiéter du véritable sens des paroles de saint Paul, se servent de ces mêmes paroles pour prouver qu'ils sont d'accord avec un usage de la primitive Église, et ils baptisent les vivants au profit des morts qu'ils veulent élever au rang des dieux.

NOTE 19.

Tome I, pag. XXIV. — Tome II, pag. 135 et 143.

LES SHAKERS[1].

Ces curieux sectaires sont remarquables à plus d'un titre, mais ce sont principalement les danses, qu'ils admettent au nombre de leurs pratiques religieuses, qui leur donnent un caractère et comme un cachet original. Quoique leur culte ait pris naissance en Angleterre, il ne possède d'églises et de fidèles que dans les États-Unis de l'Amérique du Nord. Il est probable qu'il a son origine première dans les Illuminés du Dauphiné et du Vivarais, qui s'étaient réfugiés dans la Grande-Bretagne en 1706, et qui, au milieu de leurs exercices religieux, étaient sujets à des spasmes et tremblements regardés comme l'effet de l'esprit de Dieu, dont ils annonçaient la venue prochaine sur la terre.

La communauté de Shakers que j'ai visitée, celle de New-Lebanon, située près d'Albany, dans l'État de New-York, est la plus ancienne et la plus importante. Avant d'y conduire les lecteurs, je demande la permission de passer rapidement en revue l'histoire de la secte.

Dux fœmina facti.

Une femme, Ann Lee, née à Manchester, le 29 février 1736, fonda la religion nouvelle. Son père était un pauvre forgeron qui n'avait pas les moyens de l'envoyer à l'école : aussi ne savait-elle ni lire ni écrire. D'un esprit sérieux et méditatif dès son enfance, elle eut de bonne heure des visions célestes. Quoiqu'elle mani-

1. Prononcez *chéqueurs*. Ce nom, qu'on ne saurait peut-être mieux traduire que par *trembleurs*, est un sobriquet donné aux sectateurs de la religion nouvelle par ses ennemis. Les fidèles se désignent eux-mêmes sous le nom d'*Église millenniale*, ou de *Société unie des croyants*. Ils sont environ huit mille, partagés en différentes congrégations qui renferment chacune de cent à six cents membres.

festât l'intention de professer la vie virginale, ses parents la forcèrent d'épouser un forgeron anglais, dont elle eut plusieurs enfants, qui tous moururent en bas âge.

En septembre 1758, alors qu'elle avait à peine 23 ans, elle commença, avec l'assentiment de son mari, à mener une vie d'une dévotion extraordinaire, passant des nuits entières à prier et à pleurer sur la condition déplorable de l'humanité. Ses jeûnes, ses veilles, ses macérations, ses gémissements allèrent si loin que le sang lui sortait par tous les pores et qu'elle en était devenue, disent ses biographes, un squelette vivant. Elle poussait quelquefois des cris assez violents pour troubler le sommeil du voisinage.

Pendant environ neuf ans, elle ne cessa de mener cette vie d'austérités. Elle en fut récompensée par des révélations divines, qui lui donnèrent la conviction qu'il n'y avait sur la terre aucun culte qui pût aider l'homme à se délivrer du péché et à faire son salut. Elle continua donc de supplier Dieu de lui faire connaître les voies de la vie éternelle.

A la fin, son infatigable ferveur lui ouvrit les cieux, et son esprit fut admis à pénétrer les mystères de l'autre monde. Elle vit Jésus-Christ dans sa gloire, qui lui révéla l'objet de ses prières et satisfit pleinement tous les désirs de son âme. Il lui fut donné d'entrevoir clairement le mystère d'iniquité, la racine et les fondements de la dépravation humaine, et l'acte même de transgression commis dans les bosquets de l'Éden par Adam et Ève. Elle connut la cause de la perte de l'homme, et fut initiée au seul moyen possible de le racheter.

Cette révélation mirifique, notre sainte la reçut en 1770, à l'époque où la police lui faisait expier dans une prison ses extravagances spirituelles.

Quand on lui eut rendu la liberté, elle fit connaître à ses compatriotes émerveillés les prodiges dont elle avait été témoin, et dès lors ses amis la regardèrent comme le premier chef visible de l'Église de Dieu sur la terre. De cette époque date, pour les croyants, la manifestation réelle de la seconde venue du Christ, à l'âme duquel le corps d'Ann Lee avait été appelé à servir de vaisseau. Dès lors aussi, les rares adeptes de cette femme privilégiée

lui donnèrent le nom de *Mère spirituelle en Jésus-Christ*, et, depuis, ses disciples l'ont toujours appelée Mère Ann.

Une révélation postérieure fit connaître à la visionnaire que les plaisirs de la chair sont la source et le fondement de la corruption humaine. En conséquence, elle déclara solennellement qu'aucune âme ne pouvait renaître dans le Christ, tant qu'elle vivait dans les œuvres de la génération naturelle et dans les satisfactions de la chair.

Les prédications auxquelles Mère Ann se livrait, les opérations merveilleuses de l'esprit de Dieu, qui se manifestaient dans sa petite congrégation, fixèrent l'attention publique et finirent par déchaîner le vent de la persécution. Dans maintes occasions, la nouvelle mère de Dieu fut cruellement et honteusement maltraitée. On la jeta même plusieurs fois en prison.

Traduite, sous l'accusation de blasphème, devant un tribunal composé de quatre ministres de l'Église établie d'Angleterre, et menacée d'avoir la langue brûlée par un fer rouge, elle sut se défendre avec tant d'éloquence, ou, comme disent ses disciples, avec un esprit si évidemment inspiré de Dieu, que les juges la renvoyèrent en conseillant à ses accusateurs de la laisser en paix. Mais ceux-ci, qu'un tel désappointement ne satisfaisait point, méditèrent de la lapider comme blasphématrice. Ils l'entraînèrent dans une vallée hors de la ville, et là se mirent à lancer sur elle une grêle de cailloux. Par une permission divine, aucun projectile n'atteignit la martyre. En face d'un tel prodige, les bourreaux se retirèrent confus et se querellant entre eux. Tout cela est attesté comme de raison; et pour les sectaires, le miracle n'est pas moins authentique que le fait qui en fut l'occasion.

Une autre fois, Ann Lee fut jetée dans un cachot ténébreux et étroit, sans eau ni aliments d'aucune sorte. Au bout de quatorze jours, la porte fut ouverte; mais, au lieu d'un cadavre, on trouva la sainte aussi vivante qu'avant son emprisonnement. Ses persécuteurs crurent à une protection miraculeuse et lâchèrent leur victime, ne sachant pas que, pendant sa réclusion, un jeune homme de ses adeptes, James Whittaker, pénétrait tous les jours dans l'enceinte de la prison, et parvenait, au moyen d'un tube

qu'il introduisait dans le trou de la serrure, à faire passer à Mère Ann un peu de lait mêlé à du vin, ce qui avait suffi pour soutenir son corps habitué aux privations.

Après d'autres cruautés analogues, la mort frappa les plus ardents persécuteurs du Messie féminin, et Mère Ann put goûter quelque repos.

Cependant la doctrine, quoiqu'elle fît assez de bruit, n'attirait pas de nouveaux adeptes. Une révélation accompagnée de signes extraordinaires ordonna à notre héroïne de se retirer en Amérique, où Dieu promettait que l'Église millenniale serait établie.

Obéissant à cette invitation d'en Haut, Ann Lee s'embarqua à Liverpool, le 19 mai 1774, suivie de huit disciples, ses parents pour la plupart. Dans la traversée, elle opéra par ses prières un miracle des plus remarquables. C'était pendant une tempête. Déchirés par un violent coup de vent, les flancs du navire offraient un large passage à l'élément liquide. Le vaisseau se remplissant avec une rapidité effrayante, allait sombrer quand, par l'effet des intercessions de Mère Ann, une vague puissante vint fermer la voie d'eau en ramenant à leur place les bois qui l'avaient formée en se détachant.

Le 6 août, Ann Lee débarqua à New-York avec son petit troupeau. Sur cette terre d'Amérique, où elle était inconnue, il lui fallut faire le métier de blanchisseuse pour gagner sa vie.

Son mari, qui l'avait suivie dans son émigration, et qui jusque-là n'avait point contrarié ses manies dévotes, devint tout à coup un débauché. Comme il ne put décider sa chaste compagne à consentir à la cohabitation charnelle, il l'abandonna pour en épouser une autre.

Vers la fin de 1776, Mère Ann, escortée de son imperceptible troupeau, se retira aux environs d'Albany, où elle établit une ferme au milieu des bois de Watervliet. La renommée de sa vertu commença bientôt à lui attirer des prosélytes des environs. Mais avec le succès vinrent de nouvelles épreuves. Comme la doctrine d'Ann condamnait absolument la guerre, la sainte femme fut accusée par les Américains d'entretenir une correspondance secrète avec les Anglais. Les portes de la prison se fer-

mèrent une fois de plus sur elle. Cette injuste persécution, loin de nuire à sa cause, lui donna de la célébrité et lui attira un plus grand nombre de disciples.

Rendue enfin à la liberté, elle put vivre en paix. En 1781, elle se rendit dans le Massachussets où ses prédications, d'une éloquence simple et onctueuse, réussirent à faire des conversions. Ce ne fut pas toutefois sans s'attirer la haine et les tracasseries des divers partis religieux. Mais elle triompha des obstacles que le démon jetait sur sa route, et elle vit bientôt ses ennemis expier miraculeusement, par une ruine subite, les contrariétés dont ils s'étaient plu à l'abreuver.

En 1783, l'élue du ciel revint à Watervliet, où elle mourut le 8 septembre 1784, après avoir fait nombre de prosélytes et après avoir achevé son œuvre.

Quand elle eut rendu le dernier soupir, un miracle suprême confirma sa mission. Un de ses prêtres, John Hocknell, vit l'âme d'Ann Lee emportée vers le ciel sur un chariot d'or traîné par quatre chevaux blancs.

L'elder James Whittaker lui succéda sous le nom de Père Jacques, et poursuivit avec zèle l'œuvre de la fondatrice. Il fit bâtir le premier temple des Shakers (1785), et mourut bientôt après, le 20 juillet 1787, laissant pour successeur John Meacham, auquel les fidèles adjoignirent par voie d'élection sœur Lucy Wright, pour présider dans la ligne féminine. On s'établit alors à New-Lebanon, où l'on forma une communauté, qui a servi de modèle à toutes les autres.

L'établissement de New-Lebanon (1787) est donc le premier et le plus ancien de la secte. C'est l'*Église-mère*, le tronc primitif, dont les autres ne sont que des branches. Vers le mois de septembre de cette même année, la société des Shakers se réunit définitivement en un corps. Depuis cette époque elle a suivi un développement normal, en raison des circonstances et de la nature de l'œuvre.

Dès 1792, l'Église fut considérée comme établie sur ses bases actuelles d'esprit et de gouvernement. Des elders et des diacres furent désignés pour diriger les affaires spirituelles et temporelles, des bâtiments furent construits pour loger les membres,

et l'ordre et la régularité furent graduellement mis en vigueur. Ceux des croyants qui n'avaient pu se réunir à la communauté, étaient invités à suivre à domicile le régime de l'Église et à se fondre intimement avec elle aussitôt que les circonstances le permettraient.

Malgré l'activité des premiers organisateurs, la société resta à peu près stationnaire jusqu'au commencement de ce siècle. Tant il y avait de choses imprévues à étudier ! Tant il était difficile de régler l'ordre de l'association ! Quand ce travail fut achevé, le petit troupeau recruta des brebis dans les États de l'Est et de l'Ouest. En 1805, des missionnaires furent dépêchés vers les contrées de l'Union qui promettaient le plus de chances favorables à la doctrine nouvelle. L'esprit de vision, de révélation et de prophétie se manifestait continuellement. La notoriété qu'acquérait de jour en jour la secte, excitait la colère des ministres des autres croyances; mais les persécutions par lesquelles on cherchait à étouffer les Shakers, ne contribuèrent qu'à propager leur doctrine. Ces persécutions allèrent quelquefois assez loin. Le 27 août 1810, un corps de 500 émeutiers armés marcha sur une des communautés pour en disperser les membres. La douceur que les pacifiques religieux opposèrent à la violence de ces forcenés les désarma et les fit reculer.

Depuis cette époque, les sentiments du peuple américain à l'égard des Shakers se sont bien modifiés. On les estime, on les respecte, on les aime, on les favorise. La législature de l'État de New-York a conçu une idée si avantageuse de leur société, qu'elle a promulgué une loi pour en dispenser les membres de tout service militaire; et une autre pour permettre le divorce des gens mariés qui désirent s'unir aux croyants. Cette dernière loi accorde à la partie qui reste dans le monde le droit de garder les enfants et la propriété.

Les Shakers font profession de croire que le Christ habitait réellement le corps d'Ann Lee. C'est par elle qu'aurait été accomplie la rédemption complète de la femme. Par elle une voie aurait été ouverte pour la restauration de la femme, pour son retour à son premier lot et à sa dignité première, d'où la transgression d'Ève l'avait fait choir.

Ann Lee enseigna la doctrine de confesser tous les péchés secrets l'un après l'autre, en présence de témoins de Dieu, sans quoi tout pardon serait impossible. La confession était pratiquée de son vivant, et souvent on se confessait à elle. Les Shakers regardent cette confession comme d'institution divine.

Ils enseignent que c'est un grand péché de prêter ou de faire des serments. Ils n'emploient aucune formule de politesse en parlant, pas même les titres de monsieur, madame, mademoiselle. Encore moins savent-ils flatter : ils parlent toujours simplement et sans compliments.

Ils rejettent le baptême d'eau, qui ne peut ni laver le péché, ni justifier l'âme : doctrine diamétralement opposée à celle des Mormons. Mais ils croient au baptême de l'Esprit-Saint et du feu, qui ne s'administre par aucun signe sensible, et est communiqué mystiquement par Dieu, à la manière de la grâce.

Ils s'appuient sur la Bible pour soutenir que la danse, comme pratique du culte, est non-seulement permise, mais prescrite. Pour eux il n'y a pas plus de mal dans la danse que dans le chant ou la musique. L'homme, disent-ils avec saint Marc, doit aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit et de toute sa force. Par conséquent, il doit danser. Suivons leur raisonnement :

« Dieu n'a rien fait en vain. La faculté de danser, aussi bien que celle de chanter, a été indubitablement créée pour l'honneur et la gloire du Très-Haut; elle doit donc être dévouée à son service, afin de répondre au but de l'existence de l'homme. Vous voulez bien de l'activité dans le vice : pourquoi de l'inaction dans le service de Dieu? Puisque nous avons reçu des mains et des pieds, ces membres actifs et utiles, ne devons-nous pas reconnaître nos obligations envers Dieu, de qui nous les tenons, en les exerçant dans les hommages que nous lui rendons? Dieu regarde le cœur, dites-vous. C'est vrai : mais quand le cœur est sincèrement et avec ferveur engagé au service de Dieu, il a une tendance à produire une influence active sur le corps. Puisqu'on danse de joie, pourquoi ne danserait-on pas d'allégresse et d'enthousiasme religieux? »

La chasteté la plus absolue est de rigueur pour tous les membres, mariés et non mariés.

Le gouvernement de l'Église est spirituel. Il réside dans les chefs visibles de l'Église sur la terre, qui sont au nombre d'au moins trois et généralement de quatre, deux de chaque sexe. Ce gouvernement prend le nom de ministère. Les chefs qui le composent sont nommés par les chefs précédents, et confirmés par l'union spontanée de tout le corps. Le ministère nomme les officiers de l'Église.

Les principales occupations des Shakers sont l'agriculture, l'horticulture, la fabrication de divers objets domestiques et principalement de ceux qui sont nécessaires pour les besoins de la communauté. Leurs diverses branches mécaniques fournissent une variété d'articles pour les marchés. Ils se font leurs objets d'habillement, ils cultivent des plantes médicinales, préparent des pommades, onguents, etc.

Ils sont très-charitables. Jamais ils ne refusent à un pauvre les secours qui peuvent le soulager, à quelque communion qu'il appartienne. Aussi sont-ils très-respectés dans les alentours de leurs communautés, où personne actuellement ne songe à les tourmenter.

Tempérance et chasteté, simplicité et confort, propreté, travail et sage économie : ce sont là leurs principes dans la vie domestique.

Telles étaient les notions les plus exactes que j'avais acquises sur l'histoire des Shakers et sur leur organisation, quand je résolus de leur faire une visite, afin de m'assurer par mes propres yeux des conditions actuelles de leur curieuse société. C'était surtout dans le manifeste de Dunlavy que j'avais puisé les détails qui précèdent : ceux qui suivent sont le résultat de mon voyage.

Je partis de New-York à la fin du mois d'août 1857. Au lieu de prendre le chemin de fer d'Albany, je remontai sur un vapeur à trois étages le cours de l'Hudson. Pour le dire en passant, rien de beau, rien de majestueux comme le cours de ce fleuve, qui est bien le roi des fleuves de la zone tempérée. Rien n'égale les impressions qu'on y reçoit. L'âme la plus en peine, l'esprit le plus

abattu par les orages de la vie, le cœur le plus désespéré, se sentiraient renaître sur ces ondes bleues qu'encadrent les rives les plus pittoresques et les plus gracieuses qu'on puisse imaginer. On subit, dans cette navigation enchanteresse, une volupté continuelle, variée, irrésistible, puissante surtout sur ceux qui ont longtemps vécu en commerce intime avec la nature et ont le goût de ses merveilles. Le Rhin en Europe, le Saint-Laurent au Canada, ont leurs charmes et leur mérite, mais ils le cèdent en tout, si ce n'est peut-être, en ce qui est du Rhin, par les ruines, ces témoins vivants du passé, à l'admirable fleuve dont les Yankees proclament avec autant de fierté que de raison l'incomparable splendeur. Le père des eaux, l'immense Mississipi, doit lui-même céder à l'Hudson le sceptre de la beauté.

Arrivé à quelques milles au-dessous d'Albany, à la ville qui prend le nom du fleuve, je débarquai pour suivre le chemin de fer de Boston, par lequel je me rendis en une heure aux mines de fer de Chanaan. De là je me transportai, par un chemin accidenté de collines, au village de New-Lebanon, renommé pour ses eaux minérales qui, dans la belle saison, disputent à celles de Saratoga l'honneur d'attirer le beau monde de New-York.

De l'hôtel où j'avais fixé mes quartiers, un mille seulement me séparait de l'établissement des Shakers. Je m'y rendis un dimanche, après m'être muni d'une lettre d'introduction pour le ministère.

La propreté admirable qui règne partout aux environs de la colonie, disposerait en faveur de ses habitants les esprits les plus prévenus. On ne peut rien imaginer au delà. Les allées du plus beau parc d'Angleterre ne sont pas mieux entretenues que les chemins et les rues du village shakérien. On croirait aborder un domaine princier, tant les soins de propreté ont donné à tout une apparence de richesse. Les constructions ont un aspect si plaisant, si coquet, si neuf, qu'il semble que les murs en soient brossés tous les jours depuis la base jusqu'au faîte. Les rideaux qu'on aperçoit à travers les fenêtres sont d'une blancheur qui sent bon, s'il est permis de parler ainsi.

Je frappai à la porte du bâtiment principal, et présentai mes

lettres à un religieux qui les transmit à leur adresse. On s'empara de mon cheval, et l'on me fit entrer dans une salle d'attente, qui n'avait que des chaises pour tout ameublement.

Le costume des Shakers attira d'abord mon attention. Il est simple, mais remarquable. Les hommes ont les cheveux coupés courts sur le devant de la tête, et les portent longs par derrière. Une grande redingote ou tunique, à un seul rang de boutons et à collet droit, leur descend au-dessous des genoux. Le gilet, boutonnant jusqu'au haut, a des basques qui tombent sur les cuisses. Le col de la chemise, en toile blanche, se laisse voir libre de toute cravate. Le pantalon descend jusqu'à la cheville, sans couvrir le soulier. Le chapeau est à larges bords, généralement en paille.

Le costume des femmes n'est pas plus élégant. Leurs cheveux sont coupés, et une cornette en mousseline leur couvre la tête d'une façon peu gracieuse. Elles jettent sur leurs épaules un fichu blanc, qui embrasse la poitrine par-dessus un fourreau étroit, dont la taille monte jusqu'au-dessous du sein, et dont les manches sont plates. Des bas blancs et des souliers lacés complètent leur habillement.

Après que j'eus attendu quelques instants, l'un des ministres vint me rejoindre. Il était nu-tête et dans le costume que j'ai décrit. Sans me faire aucune espèce de salut, il entra immédiatement en conversation. Il me dit que les offices publics du dimanche étant terminés, je ne pouvais satisfaire l'envie que j'avais exprimée d'assister à un service religieux. Je compris la difficulté de ma position, et pour la surmonter j'eus recours à une ruse quelque peu diplomatique. J'entretins le religieux du voyage que je venais d'accomplir jusqu'aux Montagnes-Rocheuses, dans le but de voir et d'étudier les Mormons. C'était un homme qui mettait la liberté de conscience au-dessus de tout. Mon récit l'intéressa. Il eut pitié de ma curiosité et consentit à ce que j'assistasse aux prières de l'après-midi, faveur unique qu'il accordait à mon goût pour la recherche de la vérité.

Je fus laissé seul. Au bout d'un quart d'heure, une sorte de maître de cérémonies vint me prendre pour me conduire à la chapelle. Ce n'était qu'une grande salle, au premier étage, toute

parquetée et lambrissée de bois de chêne ciré. Il y avait tout autour, adossé contre les parois, un banc étroit et sans coussins. On ne voyait aucun autre meuble : pas de tableaux ni de statues, rien que des chevilles qui servaient de champignons pour pendre les habits. Tout était simple, mais luisant et propre à faire plaisir. Je vis bientôt entrer la congrégation, les hommes par une porte, les femmes par une autre.

Comme c'était un service de dévotion libre, les enfants n'y assistèrent pas : ils avaient satisfait le matin, dans la grande église, aux devoirs du sabbat.

Les exercices commencèrent par une instruction du ministre. L'assemblée, qui était restée debout tout le temps du prêche, s'agenouilla sur le genou droit pour entendre la prière qui suivit le sermon. Ensuite les hommes se dépouillèrent de leurs redingotes et se rangèrent à la file, deux par deux, suivis des femmes dans le même ordre et tenant, comme des filles de service, une serviette blanche sur le bras. Ces dispositions prises, les danseurs se mirent en mouvement. C'était une ronde accompagnée d'un chant simple, mais gai à la manière antique. Les pieds frappaient le parquet en cadence, tandis que les bras et les mains s'agitaient dans la même mesure.

Cela ressemblait un peu aux silhouettes diaboliques que la lanterne magique fait promener sur les murailles. J'eus de la peine d'abord à m'empêcher de rire; mais, en voyant la gravité religieuse et l'air de béatitude céleste qui illuminaient toutes ces saintes figures, je me composai et pris à la fin une sorte de volupté douce à contempler ce culte original dans son expression dominante et pour ainsi dire distinctive, et à entrer dans les pensées de ces bonnes gens qui croyaient sans doute s'initier par là ou même préluder aux occupations de l'éternité.

Les lecteurs vont crier à la folie, et je leur accorde volontiers qu'il y en a là un grain, avec d'autant moins de crainte de me tromper qu'Horace a dit, il y a longtemps, que nous sommes tous plus ou moins fous.

Insanis et tu, stultique prope omnes.

Mais ne rions pas de ces exercices innocents d'un peuple

honnête. La foi est respectable, quelque exagération qu'elle nous fasse apporter dans la prière. Tout homme digne du nom d'homme respectera la danse des Shakers, en voyant empreintes sur leurs physionomies la sincérité et la dévotion. Quelles que soient d'ailleurs les erreurs des croyants, leur cœur est pur comme leur vie : leurs chants et leurs sauts doivent être par conséquent acceptables aux yeux de Dieu. Les bons chartreux de Bosserville et du Dauphiné ne mettent pas plus d'âme dans leurs psalmodies, lorsqu'ils se sont levés au milieu de la nuit pour adorer Dieu dans son temple.

Dès que la première danse fut finie, les fidèles reprirent leurs places, debout autour des bancs, et une nouvelle instruction fut faite par un des elders. Une des sœurs prit la parole à son tour, après quoi l'un des ministres improvisa une prière. Alors, on recommença une danse comme la précédente, avec un autre cantique sur le même air, et quand ce fut fini une dernière instruction termina l'office.

Au sortir de la chapelle, je fus conduit dans la chambre d'un des religieux. Son lit était propre et blanc comme celui d'une petite maîtresse. On comprenait tout de suite que la main d'une femme en avait soigneusement battu les matelas et disposé avec symétrie la courte-pointe et les oreillers. A moi, qui revenais de visiter les dégoûtantes cellules des moines de l'Amérique espagnole, jugez combien cette élégance dans la simplicité dut paraître agréable et rafraîchissante !

Tandis que je faisais à part moi cette comparaison, le ministre vint me rejoindre. Il s'appelait Evans. Son air plein de bonté indiquait qu'il était disposé à m'accorder une longue entrevue. Je m'attendais à quelques questions sur le jugement que j'avais porté de leur manière d'adorer Dieu, mais il ne m'en fit aucune.

La supérieure des femmes vint bientôt s'unir à nous. C'était une personne maigre, jeune encore, au visage en quelque sorte céleste, où se lisait un grand calme, mais qui me parut avoir succédé à de grands orages. Nous eûmes à nous trois une de ces conversations qui laissent un long et agréable souvenir, moins peut-être par ce qu'on y dit, que par le ton, par l'accent et l'ou-

verture de cœur que l'on y rencontre. Pas une parole inutile ne fut dite, aucun compliment ne fut donné ni reçu. D'abord on me demanda un chapitre de mes voyages, qu'on écouta avec une indulgence que je pris pour de l'intérêt. Ensuite ils se firent un plaisir de m'expliquer leurs croyances, de répondre à mes objections. Mes attaques, quelque désobligeantes qu'elles fussent parfois, ne troublèrent pas un instant la douceur de ces saintes gens.

J'appris que leurs principes politiques sont républicains, mais que la forme de leur gouvernement religieux est théocratique. Ils ne s'occupent pas des affaires de l'État, et n'acceptent aucune fonction publique.

Comme les ermites de l'Égypte au IIIe siècle, les Shakers font consister la sainteté dans la vie du célibat. On n'a pas d'exemple d'un seul scandale depuis la fondation de la société. Les femmes se trouvent, la plus grande partie de la journée, occupées à travailler en compagnie des hommes ; la nuit, les deux sexes se retirent dans des bâtiments séparés.

L'état de la communauté est prospère, la santé des membres florissante. Leur régime est sain et a prouvé qu'il porte la durée de la vie à un niveau plus élevé que dans le monde. De 1780 à 1800, la moyenne de la vie a dépassé 50 ans. Depuis cette dernière époque le terme moyen s'est élevé jusqu'à 60 ans. Ils étaient, il y a quelques années, sujets à des fièvres pernicieuses, qui ont disparu depuis que l'on a renoncé à faire usage de la viande de porc.

Pour eux le millennium a commencé. Malgré cette conviction, ils ne font pas acte de prosélytisme, pensant que c'est au monde à voir qu'ils ont la vérité et à les imiter.

Contrairement aux autres sectes chrétiennes, les Shakers rejettent la cène eucharistique. Ils ne la font pas plus à la manière protestante qu'à la façon catholique. « Personne, prétendent-ils, ne peut raisonnablement supposer que Jésus ait voulu dire qu'il nous faut littéralement manger sa chair et boire son sang pour avoir la vie éternelle. Son langage, dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres, était figuré et signifiait : *sa vie et son esprit*. Son idée était : ceux qui partagent ma vie et mon

esprit, vivront comme j'ai vécu et marcheront comme j'ai marché, c'est-à-dire en parfaite obéissance à la volonté de mon Père. »

Ils ne croient pas non plus à la résurrection de la chair, mais ils croient au jugement particulier, et à la possibilité pour chacun d'atteindre à la perfection.

Ils condamnent la guerre comme opposée aux attributs divins de droiture et de justice, de sainteté, de lumière et de vérité, de pouvoir et de sagesse. Aussi ne prennent-ils jamais le moindre intérêt ni la moindre part à la guerre, de même qu'ils s'abstiennent de voter aux élections.

Comme chez toutes les sectes protestantes, le dimanche est rigoureusement observé. Ce jour-là, on ne fait pas de cuisine : on se contente de manger des aliments froids.

Les Shakers appellent chrétiennes les douze vertus suivantes, qui sont, pour eux, représentées par les douze portes de la cité de l'*Apocalypse :*

La Foi,	La Douceur,
L'Espérance,	L'Humilité,
L'Honnêteté,	La Prudence,
La Continence,	La Patience,
L'Innocence,	La Reconnaissance,
La Simplicité,	La Charite.

L'obéissance est aussi pour eux une vertu.

Les sept principes qu'ils appellent moraux sont :

Les devoirs envers Dieu,	La simplicité de langage,
Les devoirs envers l'homme,	Le bon et sage emploi de la propriété,
La séparation du monde,	La vie virginale.
La paix pratique,	

La société des Shakers est fondée sur le principe d'égalité des droits, avec une union d'intérêts en toutes choses, spirituelles et temporelles. Elle a existé à New-Lebanon depuis 70 ans sans le moindre signe de décadence. Quoiqu'elle soit le centre de toutes les communautés shakériennes, elle n'a que le gouverne-

ment d'elle-même, les autres s'administrant chacune par un ministère particulier.

Une grande communauté est divisée en plusieurs familles, à la tête desquelles sont placés comme directeurs des elders des deux sexes.

Dans les familles, l'administration des affaires temporelles est confiée aux diacres et aux diaconesses.

L'égalité règne sans égard pour la position des membres, ni pour la part que chacun a apportée à la société. Les chefs eux-mêmes ne sont dispensés du travail corporel que quand les affaires du gouvernement prennent leurs instants. Un paresseux ne peut demeurer longtemps parmi les Shakers.

Avant d'être définitivement admis dans la société, le postulant doit subir une sorte de noviciat pendant lequel il administre lui-même ses biens. Quand le noviciat est achevé, la société, après s'être assurée que le candidat ne doit rien au monde, reçoit la donation de ses biens, faite de plein consentement pour toujours et pour le profit de la communauté. Un membre qui se retire de la société n'a droit à aucune indemnité, ni pour les biens apportés, ni pour les services rendus. Cependant, c'est un usage reçu que les elders, lorsqu'un membre se retire pacifiquement, ne le laissent pas partir sans une compensation.

Les jeunes gens ne sont admis à se donner, eux et leur propriété, que lorsqu'ils ont atteint l'âge mûr. La société ne les accepte autrement qu'à titre de charge et de tutelle, à la requête ou avec le libre consentement de leurs parents ou tuteurs, et avec leur propre consentement.

Autant que possible, chaque membre est placé dans sa sphère propre. Par ce système la vocation de chaque individu, ses talents et ses capacités se trouvant dans leur centre, il en résulte un meilleur profit pour la société générale.

On accepte toujours les enfants des parents qui entrent dans la société, et quelquefois aussi ceux qui sont offerts par des personnes étrangères à la secte. De la sorte un certain nombre de pauvres et d'orphelins sont nourris et élevés chaque année par les Shakers. A leur majorité, les enfants sont libres de s'unir à la société ou de s'en retirer. Dans ce dernier cas, on leur fait une petite dot.

Les enfants reçoivent une instruction conforme et proportionnée à leurs dispositions, à leur génie, à leurs capacités, le tout en vue de l'utilité de l'association. Les études classiques sont considérées comme inutiles. On a adopté pour l'enseignement la méthode lancastérienne. Après l'éducation scolaire, vient l'apprentissage d'un métier adapté aux tendances individuelles.

Comme je disais au ministre que pour moi, de même que pour tous les incrédules, Ann Lee n'était autre chose qu'une visionnaire, une monomane, une femme épileptique, cataleptique, hystérique peut-être, il me répondit :

« Le monde est plein de calomnies. Mais pourquoi nous plaindrions-nous de ce point de ressemblance avec le Christ ? Ne l'a-t-on pas calomnié aussi, lui, notre divin Sauveur? Celsus a prétendu qu'il tenait d'une bonne source que Marie était une pauvre Juive abandonnée par son époux, un charpentier, pour avoir été surprise en adultère avec le soldat Panthéra; que devenue, après son expulsion du toit conjugal, une ignominieuse vagabonde, elle était accouchée secrètement de Jésus, lequel aurait été, à cause de son indigence, obligé de faire argent de son corps en Égypte, où il avait appris quelques-uns des arts qui ont rendu les Égyptiens fameux; que plus tard, à son retour en Palestine, le Christ avait conçu une telle estime de lui-même pour sa connaissance de la magie, qu'il avait osé se proclamer Dieu, etc., etc.[1]. — Voulez-vous que Mère Ann soit plus privilégiée que l'Homme-Dieu, en échappant à la calomnie?»

J'avoue que cette citation me surprit autant que l'application qui en était faite. Toutefois, je ne perdis pas mon temps à démontrer au crédule disciple de Mère Ann que le Christ pouvait avoir été calomnié, sans que pour cela la fondatrice des Shakers fût autre chose qu'une maniaque religieuse.

Alors la supérieure, prenant en pitié mon scepticisme, me pria d'entendre de sa bouche le portrait authentique d'Ann Lee. Le voici scrupuleusement traduit :

1. Les diffamations de Celsus, qui nous ont été transmises par la réfutation qu'en a faite Origène (Κατὰ Κελσόν), se trouvent également dans le *Toldoth Jesu* des Juifs (cap. I et II), d'où il est possible que le philosophe platonicien les ait tirées.

« Mère Ann était un peu au-dessous de la taille ordinaire des femmes, trapue, du reste bien proportionnée et régulière dans ses formes. Sa constitution était vigoureuse et saine, son teint clair et beau. Ses yeux étaient bleus, mais aigus et pénétrants. Son maintien était doux et expressif, quoique en même temps grave et solennel. Ses manières étaient simples et aisées, ce qui n'empêchait pas qu'elle ne possédât une certaine dignité d'extérieur qui inspirait la confiance et commandait le respect. Le monde qui l'a jugée sans prévention, l'a trouvée belle, et, aux yeux de ses disciples, elle a toujours paru posséder un degré de beauté majestueuse et d'amour céleste, qu'ils n'avaient jamais rencontré auparavant chez les mortels.

« Le pouvoir et l'influence de son esprit étaient grands, au delà de toute expression, et personne n'était capable de résister à l'autorité de sa parole. Souvent ses réprimandes frappaient d'effroi les pécheurs. Elle parlait peu et jamais en vain. Elle inspirait aux croyants la plus grande crainte de Dieu, et remplissait leurs âmes de respect, d'admiration et d'amour.

« La grâce divine qui l'environnait était si puissante, que souvent d'un seul mot elle faisait passer son auditoire du plus profond abattement spirituel à un état sublime de joie et de consolation céleste. Quelquefois sa parole était si onctueuse qu'elle arrachait aux fidèles des larmes assez abondantes pour arroser littéralement le parquet de la chapelle. Sa perspicacité était si pénétrante qu'elle plongeait jusque dans les replis les plus secrets des âmes, et forçait les individus à avouer qu'elle les connaissait mieux qu'ils ne se connaissaient eux-mêmes.

« On ne l'a jamais vue sortir de son caractère. Même lorsqu'elle s'indignait contre le péché, elle était pleine d'une charité sans bornes. La mélodie céleste de sa voix, quand elle chantait un cantique, était au-dessus de toute définition : on croyait entendre les concerts harmonieux des anges. Lorsqu'elle pleurait, on ne pouvait se défendre de pleurer avec elle.

« Mère Ann n'a jamais blessé personne en aucune manière, tant elle était douce, juste, inoffensive, consciencieuse et pleine de droiture. Elle ne s'attribuait rien de ses bonnes actions et de ses priviléges, qu'elle rapportait tous à Dieu. Si quelque disciple,

par respect, s'agenouillait devant sa personne, elle disait : Ne vous agenouillez que devant Dieu, dont je suis simplement la servante comme vous. Souvent aussi, dans des occasions pareilles, on l'a vue se mettre elle-même à genoux sans mot dire.

« Elle était très-humble, à ce point qu'elle paraissait être la servante de tout le monde.

« Elle supportait la pauvreté sans se plaindre, et recommandait à ses ouailles, quelle que fût leur gêne, de faire des économies afin d'avoir de quoi offrir à de plus nécessiteux.

« Non-seulement elle était charitable et zélée pour le service de Dieu, mais encore elle était tempérante, sobre, laborieuse, prudente et économe. Elle était un modèle de piété et se conduisait envers tous comme une bonne mère.

« Elle recommandait instamment le travail, la propreté et la simplicité dans l'habillement.

« Elle disait : ne soyez point sourds aux cris de ceux qui sont dans le besoin et dans la misère, afin que Dieu entende vos cris lorsque vous serez vous-mêmes dans la détresse. A un autre, elle disait : Travaillez comme si vous aviez mille ans à vivre, et comme vous le feriez si vous saviez qu'il vous fallût mourir demain.

« Un jour, deux femmes qui s'étaient prises de querelle s'accablaient des injures les plus grossières. Mère Ann qui les entendait leur dit : « Vous êtes de mauvaises femmes ! vous avez tort toutes deux. Humiliez-vous devant Dieu ; confessez-vous l'une à l'autre, si vous voulez qu'il vous aime et vous pardonne. » Frappées de la puissance de ces paroles, les deux femmes tombèrent à genoux, se confessèrent leurs torts l'une à l'autre, et s'embrassèrent publiquement en signe de réconciliation.

« Un matin de printemps, comme elle voyait un pommier en pleine floraison, Mère Ann soupira : « Qu'il est beau, dit-elle, cet arbre en ce moment ! Mais une partie des jeunes fruits tombera bientôt ; quelques-uns tiendront un peu plus longtemps ; d'autres se développeront jusqu'à atteindre la moitié de leur grosseur, puis tomberont alors ; quelques pommes seulement arriveront à maturité. Il en est de même des âmes qui se mettent en marche sur le chemin du Seigneur. Beaucoup partiront

pleines de dispositions rassurantes, et tomberont; quelques-unes iront un peu plus loin et tomberont à leur tour; d'autres encore s'avanceront davantage, pour tomber aussi; enfin quelques-unes seulement atteindront le terme. »

« Mère Ann enseignait que sa mission était la dernière dispensation, et qu'il n'y aurait pas de salut pour ceux qui, l'ayant connue, mourraient après l'avoir rejetée. »

Ainsi parla ma pieuse interlocutrice, avec un accent qui prouvait sa conviction et sa sincérité.

Il serait difficile de rien ajouter à un portrait si flatteur. Il ressemble à celui que chacun se fait de son idole, et pour cette honnête fanatique, qui n'avait pas d'enfants à idolâtrer, Mère Ann était le symbole accompli de la perfection. On ravive la flamme d'un amant en cherchant par des médisances à le détacher de sa maîtresse adorée. Si j'avais voulu jeter quelque doute dans l'esprit de mes hôtes, en traitant Ann Lee de visionnaire, j'aurais été puni de ma mauvaise pensée, car je n'avais obtenu de l'un qu'une comparaison blasphématoire, et de l'autre, qu'un panégyrique terminé par une sentence de damnation.

Il n'était pas trop tôt de quitter un terrain sur lequel les lois de l'hospitalité auraient dû me défendre de m'engager. Je fermai la discussion, mais la force des choses m'amena sur un terrain également brûlant, quoique pour une raison différente. Permettez, dis-je à la sœur présidente, que je vous demande comment vous pouvez conserver jusqu'à la chasteté de l'esprit, en vivant au milieu d'hommes que vous estimez, et auxquels plusieurs d'entre vous ont été attachées par les liens du mariage. L'esprit malin doit vous accabler de tentations?

« Non, fit-elle. D'ailleurs, nous saurions combattre. Notre foi baigne constamment nos âmes. Sans une chasteté parfaite, absolue, nous savons que nous ne pouvons arriver au ciel. Cette salutaire pensée nous soutient dans les occasions de péril. Nous sommes entrées dans la société de notre consentement spontané, sans aucune contrainte. Nous savons que nous pouvons nous en séparer quand nous voudrons, et cela seul suffirait à nous donner le calme. Nous ne sommes jamais dans la solitude, et cela nous protége, indépendamment de la pensée de Dieu qui ne

nous quitte pas. Puis, nous ne connaissons pas l'oisiveté, cette mère de toutes les mauvaises pensées. Puis, nous n'avons point ces livres futiles que vos compatriotes appellent romans, et qui nourrissent et développent dans le monde les passions les plus regrettables. Nous ne lisons point. Nous remplissons continuellement des devoirs, et ne perdons jamais de vue l'importance du salut et le règne du Christ, qui a commencé parmi nous. Celles de nos sœurs qui ont été mariées et dont les maris vivent dans la communauté, continuent de les aimer spirituellement, et cet amour leur suffit, parce que leurs corps, purifiés par la foi et par la grâce, cessent de sentir les instincts de la chair. »

Cette réponse ferme et catégorique me parut avoir épuisé le sujet. Je n'étais pas venu pour faire de la controverse, mais pour voir et apprendre. D'où vient, dis-je, que vous regardez la mission du Christ comme insuffisante, et comment vous êtes-vous assurés de la mission divine d'Ann Lee?

Le ministre prit la parole et me répondit : « Le Christ lui-même a dit qu'il viendrait avant la fin du monde régner sur la terre pendant mille ans. C'est ce règne que nous appelons le millenniun. Il a commencé par l'incarnation du Fils de Dieu dans la personne d'Ann Lee. Comme l'homme se compose de deux natures, la masculine et la féminine, la seconde incarnation devait avoir lieu dans la femme pour que le salut de l'humanité fût accompli. En s'incarnant dans le corps de Jésus, Dieu avait apporté au monde le premier principe de chasteté, la chasteté monogamique. Par son incarnation dans le corps d'Ann Lee, Dieu nous a apporté le deuxième et dernier degré de chasteté, la chasteté absolue, autrement dite la perfection convenable au gouvernement divin qui règne actuellement sur la terre. Dieu est la pureté même, son royaume doit lui ressembler. Il n'y a point de perfection possible sans cela. Parcourez les différentes nations du globe, vous verrez qu'elles sont toutes dans un état de désorganisation morale, dont nous attribuons la cause à l'impureté, cette créatrice de tous les maux. Nous voyons là un signe des temps qui, d'ailleurs, nous ont été confirmés par les miracles dont Mère Ann a été l'instrument, et qui nous sont confirmés tous les jours par

les bénédictions dont Dieu ne cesse de combler les membres de notre société. »

On ne discute pas avec la foi. A cette doctrine bizarre, saugrenue, j'aurais pu opposer des banalités théologiques, ou simplement répondre qu'aussi longtemps que le règne du Christ ne sera pas plus manifeste, il est parfaitement loisible au genre humain de pratiquer le *crescite et multiplicamini*. Je préférai garder le silence et mettre dans mon sac de nuit, avec le catéchisme que j'avais acheté, les éclaircissements qui venaient de m'être donnés.

Je pris congé des saints personnages et me retirai, emportant un nouvel exemple des aberrations sans nombre qui peuvent égarer l'esprit adonné aux spéculations religieuses ; mais aussi avec cette pensée consolante que là-même où l'esprit de l'homme fléchit, sa noble nature ne se perd pas tout entière, surtout dans le milieu que le véritable esprit chrétien vivifie.

Avant de m'éloigner de la colonie, j'en visitai les alentours. Rien ne vint détruire la première impression que la propreté de l'établissement m'avait fait concevoir.

Dans cette communauté de New-Lebanon, forte de 600 membres, divisés en familles de 50 à 60 personnes, tous les biens sont en commun sous l'administration du ministère. Les champs, les jardins, les prairies, les vergers et les bois, sont également bien entretenus. Les enfants sont propres comme tout le reste, et, de plus, ils sont d'une amabilité et d'une candeur remarquables.

Cette prospérité, cet air de bonheur et de richesse me réconciliaient avec l'étrangeté de la doctrine. Au moins, me disais-je, si le dogme est fantasque et niais, cela n'empêche pas que, dans son application, il ne fasse le bonheur de ses dupes, résultat que ne donnent ni toutes les variétés de foi, ni tous les systèmes sociaux.

Durant ma visite aux Shakers, je crus faire une remarque intéressante. Il me parut que les femmes, au moins celles que j'ai vues, étaient toutes laides ; mais je me hâte de dire que plusieurs étaient belles par l'intelligence qui rayonnait sur leurs fronts, et que toutes l'étaient par une douceur de physionomie et de regard qu'on est convenu d'appeler céleste.

En traversant les villages voisins, je n'entendis partout sur ma route qu'un concert de louanges données par les populations aux mille qualités des Shakers. Ce fait parle plus haut que tout autre en leur faveur.

NOTE 20.

Tome II, page 141.

LA PAYSANNE AMÉRICAINE.

On ne s'imagine pas, en Europe, à quel degré de civilisation, de distinction même, se sont élevées les femmes qui représentent aux États-Unis la classe de nos paysannes. Là, on n'observe point ces physionomies vulgaires, ces allures gauches et lourdes, ces vêtements sales et difformes, ces natures en quelque sorte barbares, qu'on rencontre encore trop souvent dans nos campagnes, et qui nous feraient croire à une race distincte de la nôtre, si nous ne savions quels changements s'opèrent par l'éducation. La paysanne américaine est vêtue proprement et avec goût, ses mains sont blanches et soignées, sa voix a un accent agréable et féminin; son langage, sans être toujours correct, est exempt de ces expressions grossières et choquantes qui, dans les moments d'humeur, échappent à nos fermières. En un mot, si le cœur n'est pas meilleur, si l'âme n'est pas plus belle, l'écorce est moins rude: et c'est une grande chose pour le charme de la vie sociale. Quand on voit la femme d'un laboureur américain, on la prend sans peine pour la compagne d'un bourgeois en villégiature, et l'on se persuaderait volontiers qu'elle passe sa vie à ne rien faire. Cependant, son activité est très-grande, ses occupations continuelles et sérieuses: elle fait tous les travaux du ménage, la cuisine, la lessive; elle s'occupe de la basse-cour et de la laiterie, etc., le tout avec une habileté, avec un goût, avec un air de bonheur et de satisfaction qui nous surprennent et nous charment.

Ces qualités domestiques de la fermière américaine se reflètent sur tout ce qui l'environne. Sa maison est un petit

palais où l'élégance, la propreté et le confort règnent sans que rien soit sacrifié à l'apparence. Les abords de la maison sont aussi soignés que la maison elle-même : on n'y voit point ces immondices qui trop souvent accusent l'incurie de nos paysans. L'eau et le savon pour la toilette ne sont pas épargnés, et une habitation est considérée comme inachevée tant qu'elle n'a pas un cabinet, un vrai cabinet (*water-closet*), cet appendice nécessaire à toute demeure, mais qui, malheureusement, se laisse désirer en Europe, même parmi les classes supérieures à celle qui nous occupe. On ne voit pas comme chez nous les gens coucher avec les animaux, dans des lits qui ne sont jamais faits et dont le linge reste des mois entiers sans être blanchi. On ne pense pas non plus que ce soit un raisonnable calcul de se vêtir de guenilles toute la semaine pour porter le dimanche des vêtements de prix : on préfère être toujours proprement vêtu, et l'on trouve cela plus agréable et tout aussi bon marché. Par respect pour la femme et par son influence, le soir, au retour du travail, le mari, les enfants, les employés, s'il y en a, se lavent à grande eau, et s'habillent pour le dîner. La table est servie avec élégance et souvent avec recherche, toujours avec une propreté exquise. Quelquefois on fait de la musique au salon, car il n'est pas rare de rencontrer des pianos. Tout cela est dû à la femme, qui reçoit en considération et en attentions de la part de l'homme la récompense du bien-être qu'elle répand autour d'elle. Et ce n'est pas seulement dans les États les plus anciennement formés qu'on observe ce bien-être et cette propreté : on remarque la même chose dans l'ouest, jusqu'aux limites extrêmes des pays habités par la race blanche.

En pénétrant au fond des campagnes, dans notre vieille Europe, après avoir admiré le confort relatif que se donnent les colons des États-Unis, on est péniblement frappé de l'aspect misérable des habitations de nos paysans, de leur genre de vie et de leur malpropreté. Je sais qu'ils en rejettent la faute sur l'indigence, et sur le besoin de travailler sans trève ; mais cette excuse n'est pas valable pour dispenser de la propreté, qui n'est en somme qu'une habitude.

NOTE 21.

Tome II, page 161.

SIMPLICITÉ DE L'ALPHABET POLYNÉSIEN.

Les dispositions toutes naturelles que montrent les indigènes de la Polynésie pour apprendre à lire et à écrire, sont singulièrement aidées par la simplicité de leur alphabet. Aux îles Sandwich, par exemple, l'alphabet ne comprend que douze lettres, cinq voyelles et sept consonnes : *a, e, i, o, u, h, k, l, m, n, p, v*. Deux consonnes ne se trouvant jamais rapprochées, et tous les mots finissant par une voyelle, il en résulte, d'un autre côté, que l'orthographe est merveilleusement simplifiée. Aussi, peut-on dire qu'il suffit à un sauvage de ces climats fortunés de connaître les douze caractères de son alphabet, pour qu'il sache lire parfaitement; de même qu'il sait écrire correctement dès que sa main a appris à former chacun de ces douze caractères; car, dans tous les cas, on écrit comme on prononce. Si un homme peut apprendre en une demi-heure à distinguer douze personnes par leur nom, il n'est pas douteux qu'il ne puisse dans le même temps apprendre à lire, puisque, dans cette heureuse langue polynésienne, tout le travail se borne à retenir les formes de douze signes pour pouvoir déchiffrer tous les mots dont la langue se compose. Ces conditions particulières à la langue polynésienne nous aident à comprendre comment aux îles Sandwich, sur cent individus, jeunes ou vieux, hommes ou femmes, on n'en rencontre pas dix qui ne sachent lire et écrire couramment. Un tel résultat, redevable en grande partie aux missionnaires américains, a d'autant plus lieu de nous surprendre, qu'il y a quarante ans à peine l'idée d'une langue écrite n'existait pas chez les Havaiiens.

NOTE 22.

Tome II, pag. 218 et 348.

TEMPÉRATURE DU PAYS DES MORMON

Il n'existe, à notre connaissance, aucun travail suivi sur météorologie de l'Utah; aussi sommes-nous obligé de nous borner à dire d'une manière vague que le pays est tempéré. Nous consignons ci-dessous tout ce que nous avons été capable de recueillir à ce sujet.

OBSERVATIONS THERMOMÉTRIQUES

Faites à Great Salt Lake City (square de l'Union), du 26 septembre au 26 octobre 1855, par M. JULES REMY.

Jours du mois.	6 heures du matin.	Midi.	6 heures du soir.	Jours du mois.	6 heures du matin.	Midi.	6 heures du soir.
Septembre. 26	10,0	26,2	23,0	Octobre. 12	4,8	15,9	4,8
27	10,0	21,2	21,2	13	1,2	20,0	14,6
28	13,0	21,2	19,5	14	13,6	21,2	12,6
29	10,0	21,2	19,5	15	19,0	21,2	17,7
30	10,0	21,2	20,0	16	4,8	20,6	15,9
Octobre. 1	9,0	21,2	20,0	17	10,0	14,6	10,7
2	19,5	21,2	21,5	18	4,8	11,8	4,8
3	19,0	25,6	21,2	19	4,8	4,8	4,0
4	7,4	23,9	25,0	20	—0,6	3,6	1,4
5	7,4	23,0	21,2	21	—2,8	1,8	1,4
6	17,4	23,0	19,0	22	—1,0	1,3	—1,3
7	7,4	15,9	19,5	23	—2,8	4,8	—0,9
8	4,8	14,6	4,8	24	—6,5	4,8	4,8
9	2,4	10,0	4,8	25	1,8	4,8	4,8
10	—1,1	10,0	10,0	26	—2,8	4,8	3,5
11	—1,1	12,6	9,2				

OBSERVATIONS THERMOMÉTRIQUES

Faites à Great Salt Lake City, en 1856, par M. W. W. Phelps, astronome.

	JANVIER.			JUILLET.		
Jours du mois.	7 heures du matin.	Midi.	5 heures du soir.	6 heures du matin.	Midi.	6 heures du soir.
1	— 3,3	— 2,9	— 7,5	18,5	30,0	29,4
2	—10,0	— 4,0	— 3,5	30,0	32,6	32,6
3	1,8	4,8	4,8	29,4	32,6	35,0
4	— 5,5	— 3,5	0,0	24,5	32,6	31,5
5	— 3,5	— 5,5	— 2,9	29,4	36,5	32,6
6	—12,6	— 2,9	— 8,4	24,0	29,4	28,0
7	—10,0	— 8,0	— 7,5	30,0	31,0	27,0
8	— 9,6	— 3,0	— 6,5	24,0	32,6	32,0
9	—11,3	—12,0	— 8,0	24,0	24,5	34,5
10	—16,4	— 9,6	—16,0	24,0	27,0	32,6
11	—17,0	— 6,5	—11,5	24,0	32,6	32,6
12	—16,4	— 5,0	—10,0	24,0	32,6	32,6
13	— 9,6	2,8	— 3,5	24,0	27,0	29,4
14	— 5,0	4,0	— 2,0	20,0	29,0	29,4
15	— 3,9	— 2,0	0,0	21,2	27,0	32,6
16	— 2,9	4,8	— 2,9	10,0	17,5	21,5
17	—16,4	—11,3	—11,0	16,0	21,2	27,0
18	—12,8	— 5,0	— 7,0	21,2	34,0	31,5
19	—12,0	0,6	— 3,0	26,0	32,6	32,6
20	— 9,6	0,6	— 1,2	23,0	19,0	30,0
21	0,6	4,0	0,8	21,2	29,4	31,5
22	— 6,5	— 3,9	— 1,2	21,2	30,0	28,0
23	—10,0	— 6,5	— 7,4	23,5	31,5	32,6
24	—13,0	— 7,0	—10,0	21,2	32,6	32,6
25	—16,7	— 3,9	— 2,9	17,5	32,6	31,5
26	—10,0	— 1,8	2,9	18,4	32,0	32,6
27	— 7,0	— 5,5	0,8	27,0	35,0	31,5
28	— 3,0	— 2,9	4,8	20,0	24,6	28,0
29	— 2,7	5,0	4,8	16,0	27,0	34,5
30	3,0	5,6	10,0	23,5	29,4	36,5
31	3,0	8,6	4,8	18,4	30,0	37,6

OBSERVATIONS THERMOMÉTRIQUES

Faites à Las Vegas, au mois d'août 1855, par un missionnaire mormon.

Jours du mois.	6 heures du matin.	Midi.	3 heures du soir.	6 heures du soir.	REMARQUES.
1	35,0	40,7	42,0	34,5	
2	34,0	42,5	41,8	33,7	
3	34,5	39,8	41,8	34,0	
4	27,6	34,5	32,6	32,6	
5	34,0	38,6	32,0	30,0	
6	34,5	40,7	39,0	34,5	
7	35,0	41,8	40,7	34,0	
8	36,5	42,0	44,0	36,5	Au soleil le thermomètre monte à 74,0.
9	36,5	40,7	41,8	34,0	
10	37,0	39,0	42,0	33,7	
11	33,7	39,0	37,6	34,0	
12	34,5	38,6	39,0	32,6	
13	35,0	38,6	38,6	34,5	
14	35,0	37,6	37,0	35,0	
15	38,0	40,7	35,9	32,6	
16	37,6	38,0	35,9	26,8	
17	19,0	38,0	38,0	31,5	Au soleil le thermomètre monte à 53,5.
18	16,0	38,0	38,0	30,0	
19	16,6	37,0	38,6	28,0	
20	21,2	34,5	37,0	28,0	
21	20,8	33,7	35,9	29,2	
22	12,0	32,6	37,6	28,0	
23	14,0	33,7	38,0	26,0	
24	14,6	34,0	38,6	28,0	
25	13,0	34,0	37,6	28,6	
26	11,8	33,0	37,0	28,0	
27	10,9	33,7	35,9	26,8	
28	10,9	34,5	33,7	26,8	
29	9,7	33,7	34,5	28,0	
30	12,6	34,5	34,0	28,0	
31	10,9	33,0	32,6	26,8	

NOTE 23.

Tome II, page 390.

LA PATRIE DES ERIOGONUM.

Dans le cours de notre narration, le nom d'*Eriogonum* est tombé de notre plume à chaque page, ce qui frappera surtout les botanistes, qui ne manqueront pas de voir là un genre caractéristique de la flore des contrées que nous avons parcourues dans notre voyage au pays des Mormons. Il serait à peu près exact de dire que la région comprise entre les côtes du Pacifique et la chaîne des Montagnes-Rocheuses, d'une part, et les 30° et 42° de latitude nord, d'une autre part, embrassant dans ces limites la Californie, l'Utah et le Nouveau-Mexique, est la patrie des *Eriogonum*. On en a bien rencontré plus au nord, en Orégon, dans les Montagnes-Bleues ; beaucoup plus à l'est, dans le Texas, l'Arkansas, la Caroline méridionale, la Géorgie et jusque dans la Floride ; enfin plus au sud, dans la partie septentrionale du Mexique; mais le nombre des espèces signalées dans ces contrées serait fort restreint, et rien n'empêcherait dès lors de considérer la zone que nous avons décrite comme la patrie par excellence des *Eriogonum*. En effet, cette région a fourni à nos collections jusqu'à ce jour près de quatre-vingts espèces, et nous ne doutons pas que le nombre n'en puisse être considérablement augmenté par des recherches postérieures.

A côté du genre *Eriogonum*, si riche en espèces, on trouve, dans la même zone, cinq ou six autres genres plus curieux encore au point de vue de la science, mais pour la plupart établis chacun sur une espèce unique : *Nemacaulis*, *Centrostegia*, *Pterostegia* *Mucronea*, *Chorizanthe*, et un ou deux genres nouveaux.

C'est un fait bien digne de remarque que ce groupe de plantes n'ait pas de représentants dans l'ancien monde, et qu'on le retrouve au Chili, où il occupe, dans l'hémisphère sud, une zone exactement comprise entre les parallèles correspondants à ceux de l'hémisphère nord (30° à 42°). Là, dans ce beau pays du Chili,

dont la flore offre à beaucoup d'égards une grande analogie avec celle de la Californie, la tribu ou famille des Ériogonées est représentée par des espèces qui n'appartiennent plus au genre dont elle a pris le nom. Ce sont les espèces du genre *Chorizanthe* qui dominent : on en compte un nombre égal (8 ou 9) à celui de la Californie et de l'Utah ; seulement, au lieu d'être annuelles, les espèces chiliennes sont vivaces et sous-frutescentes. En outre des *Chorizanthe*, le Chili possède deux genres qui lui sont propres : l'*Oxytheca* (que j'avais nommé *Brisegnoa* dès 1849, et qui a été publié quelques années plus tard sous ce nom dans la *Flora Chilena* de M. Cl. Gay), et le *Lastarriæa*, genre que j'ai créé pour une plante fort intéressante, qui montre d'une manière frappante les liens de parenté qui unissent les Caryophyllées par les Paronychiées aux Polygonées par les Ériogonées.

Il conviendrait peut-être de dire ici ma pensée sur la flore de l'Utah, comparée à celle des pays circonvoisins. La rapidité avec laquelle j'ai parcouru le territoire, l'état avancé de la saison pendant laquelle j'ai exécuté mon voyage, ne m'autorisent point à me prononcer d'une manière absolue. Cependant, il me sera permis de dire que mon impression n'a pas été favorable, et que la flore de l'Utah, quelque intérêt qu'elle puisse présenter au naturaliste par sa nouveauté, est comparativement pauvre dans toute l'étendue de l'expression, et qu'elle pâlit singulièrement à côté de celle de la Californie, si riche, si variée, si brillante.

FIN DES NOTES.

BIBLIOGRAPHIE MORMONNE

§ 1. — *Ouvrages publiés par les Mormons.*

1830. THE BOOK OF MORMON. La première édition fut imprimée à Palmyra, dans l'État de New-York, et tirée à 5,000 exemplaires. Il y en a eu depuis de nombreuses éditions, tant en Amérique qu'en Angleterre. Une traduction française a été imprimée à Paris, en 1852, chez Marc Ducloux, 7, rue Saint-Benoît; 519 pages. Des traductions en langues allemande, irlandaise, galloise, danoise, italienne, havaiienne, ont été publiées à différentes époques.

1837. A VOICE OF WARNING, and instruction to all people; by Parley P. Pratt; New-York. La 7e édition, publiée à Liverpool en 1852, contient 166 pages in-18. C'est, à proprement parler, une introduction à la doctrine et à la foi des Mormons. Cet ouvrage a été traduit en français.

1839. THE WORD OF THE LORD to the citizens of London, by H. C. Kimball and W. Woodruff.

1840. THE MILLENNIUM, and other Poems: to which is annexed a treatise on the regeneration and eternal duration of matter. By P. P. Pratt. New-York.

1842. A CRY OUT OF THE WILDERNESS, by elder Hyde. Publié d'abord en Allemagne et en allemand. 120 pages.

1848. DIVINE AUTHORITY, or the question: Was Joseph Smith sent of God? By Orson Pratt. Liverpool. 16 pages in-8.

REMARKABLE VISIONS. By Orson Pratt. Liverpool. 16 pages in-8.

1849. NEW-JERUSALEM, or the fulfilment of modern prophecy. By O. Pratt. Liverpool. 24 pages.

THE KINGDOM OF GOD. By O. Pratt. Liverpool. 40 pages in-8.

REPLY TO A PAMPHLET ENTITLED « *Remarks on Mormonism*, » by O. Pratt. Liverpool. 16 pages in-8.

ABSURDITIES OF IMMATERIALISM. By Orson Pratt. Liverpool. 32 pages in-8.

1850. THREE NIGHTS' PUBLIC DISCUSSION at Boulogne-sur-Mer, by elder John Taylor. Liverpool. 46 pages in-8.

HISTORY OF THE PERSECUTIONS endured by the Church of Jesus-Christ of Latter-day Saints in America; compiled from public documents, and

drawn from authentic sources, by C. W. Wandell, minister of the Gospel. Sans date, mais postérieur à 1850. Sydney. 64 pages in-8.

1851. SACRED HYMNS and spiritual songs, for the Church of Jesus-Christ of Latter-day Saints in Europe. Liverpool. 380 pages in-18.

THE PEARL OF GREAT PRICE: being a choice selection from the revelations, translations and narrations of Joseph Smith. Liverpool. 56 pages in-8. On trouve dans ce petit-livre, entre autres choses curieuses, la traduction des papyrus d'Abraham, ainsi que le fac-simile de trois de ces papyrus.

DIVINE AUTHENTICITY of the Book of Mormon, by Orson Pratt. Liverpool. 96 pages in-8.

GREAT FIRST CAUSE, or the self-moving forces of the universe. By Orson Pratt. Liverpool. 16 pages in-8.

REPORT of three nights' public discussion in Bolton, by G. D. Watt. Liverpool. 46 pages in-8.

1852. LETTERS exhibiting the most prominent doctrines of the Church of Jesus-Christ of Latter-day Saints; by Orson Spencer. Liverpool. 244 pages.

THE BOOK OF DOCTRINE AND COVENANTS of the Church of J.-C. of Latter-day Saints, selected from the revelations of God, by Joseph Smith. Liverpool, 336 pages in-12. Toutes les révélations promulguées par le Prophète se trouvent dans ce livre. On en a publié de nombreuses éditions et des traductions en plusieurs langues. La première édition américaine date de 1832, et fut publiée à la requête du Prophète.

THE VOICE OF JOSEPH, a brief account of the rise, progress, and persecutions of the Church of J.-C. of Latter-day Saints, by Lorenzo Snow. En italien et en anglais. 19 pages.

THE GOVERNMENT OF GOD, by John Taylor. Liverpool. 118 pages in-8.

JOURNAL OF THE HOUSE of Representatives, council and joint sessions of the first annual and special sessions of the Legislative Assembly of the Territory of Utah, held at Great Salt Lake City, 1851 and 1852. Great Salt Lake City. Imprimé chez Brigham H. Young. 175 pages in-12.

1853. BIOGRAPHICAL SKETCHES of Joseph Smith the Prophet, by Lucy Mack. Liverpool. 297 pages in-18. Cette histoire d'un fils par sa mère est remplie de faits intimes qu'on chercherait vainement ailleurs. Orson Pratt a revu et corrigé le manuscrit de l'auteur.

THE HARP OF ZION, by John Lyon. Liverpool. 223 pages in-8. Recueil de poésies religieuses et de cantiques à l'usage des Saints.

TESTIMONIES FOR THE TRUTH, by elder Benjamin Brown, Liverpool. 32 pages in-8. C'est une liste de quelques-uns des miracles opérés par les Mormons.

1854. ACTS AND RESOLUTIONS of the Legislative Assembly of the Territory of Utah. Great Salt Lake City. 40 pages in-12.

DEFENCE OF POLYGAMY, by a lady of Utah (Belinda Marden Pratt.) Great Salt Lake City. 11 pages in-8. Cet opuscule est fort curieux par la sincérité que montre la dame mormonne à défendre sa mauvaise cause.

JOURNAL OF DISCOURSES, by Brigham Young and others. Liverpool. In-8. Il paraît un volume par an.

1855. ACTS, RESOLUTIONS AND MEMORIALS of the Legislative Assembly of the Territory of Utah. Great Salt Lake City. 160 pages in-12. C'est le code territorial de Deseret. Il n'y a pas de matière religieuse.

REPORT of the first General Festival of the renowned Mormon battalion. Great Salt Lake City. 39 pages in-8.

ASSASSINATION OF JOSEPH and Hyrum Smith, also a condensed history of the expulsion of the Saints from Nauvoo, by elder John S. Fullmer. Liverpool. 40 pages in-8.

DISCOURSES delivered by Joseph Smith (30 juin 1843) and Brigham Young (18 février 1855), on the relation of the Mormons to the government of the United States. Great Salt Lake City. 16 pages.

KEY TO THE SCIENCE OF THEOLOGY, by Parley P. Pratt. Liverpool. 178 pages.

ROUTE FROM LIVERPOOL to Great Salt Lake Valley, illustrated by Frederick Piercy. Liverpool. 120 pages in-4°, avec de nombreuses et belles gravures. Ouvrage de luxe.

1856. MARRIAGE AND MORALS IN UTAH, by Parley P. Pratt. Liverpool. 8 pages in-8.

1857. TRUE REPENTANCE, by Orson Pratt. Liverpool. 16 pages in-8.

WATER BAPTISM, by Orson Pratt. Liverpool. 16 pages in-8.

THE HOLY SPIRIT, by Orson Pratt. Liverpool. 16 pages in-8.

THE TRUE FAITH, by Orson Pratt. Liverpool. 16 pages in-8.

NECESSITY FOR MIRACLES, by Orson Pratt. Liverpool. 16 pages in-8.

LATTER-DAY KINGDOM, or the Preparations for the second advent, by Orson Pratt. Liverpool. 16 pages in-8.

UNIVERSAL APOSTACY, or the seventeen centuries of darkness, by Orson Pratt. Liverpool. 16 pages in-8.

SPIRITUAL GIFTS, by Orson Pratt. Liverpool. 16 pages in-8.

COMPENDIUM OF THE FAITH and doctrines of the Latter-day Saints. Liverpool. 243 pages grand in-18. C'est une compilation des principaux ouvrages de doctrine et de quelques sermons.

Date incertaine. CATECHISM FOR CHILDREN, by elder John Jaques.

LATTER-DAY SAINTS IN UTAH. Simple brochure.

ONE YEAR IN SCANDINAVIA, by Erastus Snow.

SALVATION. Two dialogues, by elder John Jaques.

ITALIAN MISSION, by Lorenzo Snow.

ONLY WAY TO BE SAVED, by Lorenzo Snow.

PRUSSIAN MISSION, by Orson Spencer.

PATRIARCHAL ORDER, or Plurality of wives, by Orson Spencer. Brochure.

§ 2. — *Journaux publiés par les Mormons.*

1. LATTER-DAY SAINTS MESSENGER and Advocate. Publié à Kirtland du temps de Joseph Smith.

2. Evening and Morning Star. Publié à Independence, Missouri, par W. W. Phelps.
3. Elders' Journal. Publié en 1838, du temps de Joseph Smith.
4. Upper Missouri Advertiser. Publié par Joseph Smith. N'a vécu que peu de temps.
5. The Nauvoo Neighbour. A cessé de paraître depuis l'exode.
6. The Times and Seasons, containing a compendium of intelligence pertaining to the upbuilding of the kingdom of God and the signs of the times, together with a great variety of information in regard to the doctrines, history, principles, persecutions, deliverances and onward progress of the Church of J.-C. of Latter-day Saints. Nauvoo 1839-1843. Publié par John Taylor sous la direction de Joseph Smith, ce journal a donné 4 volumes in-8° remplis de matières curieuses.
7. The Wasp, commencé à Nauvoo en 1842.
8. The Frontier Guardian. Publié à Council-Bluffs pendant l'exode de Nauvoo.
9. The Seer. Rédigé par Orson Pratt. N'a publié que 2 volumes. Washington.
10. The Gospel Reflector. Philadelphie. A cessé.
11. The Prophet. Était publié à New-York.
12. Le Réflecteur. Journal français publié à Genève.
13. Étoile du Désèret, organe de l'Église de Jésus-Christ des Saints des derniers jours. Publié par John Taylor. Paris, mai 1851 à avril 1852. Il n'en a paru qu'un volume de 192 pages grand in-8°.
14. The Western Standard. Journal hebdomadaire publié à San-Francisco en 1856 et 1857 par G.-Q. Cannon. Les événements de 1858 ont tué cette feuille qui se faisait remarquer par la beauté de ses types et par le choix de ses matières.
15. Zion's Watchman. Se publie en Australie.
16. Scandinavian Star. Se publie à Copenhague.
17. The trump of Sion (Udgorn Sion). Se publie dans le pays de Galles, 2 fois par mois.
18. The Luminary. S'imprime à Saint-Louis (Miss.).
19. The Mormon. S'imprime à New-York. Hebdomadaire.
20. The Latter-day Saints' Millennial Star. Commencé en 1839 à Manchester, cet important journal se publie aujourd'hui à Liverpool. Il paraît tous les samedis par numéros de 16 pages. La collection jusqu'à ce jour forme 21 gros volumes, et continue toujours. C'est peut-être l'ouvrage le plus utile à consulter pour l'histoire des Mormons et pour tout ce qui concerne la doctrine, les intérêts et l'état de la secte.
21. Deseret News. Imprimé à Great Salt Lake City sous la direction de Brigham Young. A fait son apparition le 15 juin 1850 et continue de nos jours. Son format a plusieurs fois changé. Paraît actuellement tous les jeudis, format in-4°, 8 pages à quatre colonnes. C'est le journal officiel de la Présidence de l'Église. Les sermons des principaux prédicateurs y sont reproduits ainsi que tout ce qui touche à l'Église. A donné l'*Autobiographie* du Pro-

phète. On y voit de temps en temps des articles publiés avec les caractères du nouvel alphabet.

§ 8. — *Ouvrages publiés par les Gentils sur ou contre les Mormons.*

1839. A BRIEF HISTORY of the Church of Christ of Latter-day Saints (commonly called Mormons), including an account of their doctrine and discipline, with the reason of the author for leaving the said Church, by John Corrill, a member of the Legislature of Missouri. St-Louis, 50 pages in-8. Comme le titre l'indique, l'auteur est un apostat.

ADDRESSES ON MORMONISM, by the Rev. Heys. Douglas, Isle of Man.

MORMONISM weighed in the balances of the sanctuary and found wanting. By Samuel Haining. Douglas, Isle of Man. 66 pages.

THE LATTER-DAY SAINTS and the Book of Mormon. By W. J. Morrish. Ledbury.

AN EXPOSURE OF THE ERRORS and fallacies of the self-named Latter-day Saints. By Will. Hewitt. Staffordshire.

1840. TRACT ON MORMONISM, by captain D. L. St-Clair.

1841. MORMONISM UNVEILED, by E. D. Howe.

MORMONISM EXPOSED, by the Rev. L. Sunderland.

MORMONISM POURTRAYED, its errors and absurdities exposed, and the spirit and designs of its author made manifest. By W. Harris. Warsaw, Illinois. 64 pages.

1842. MORMONISM IN ALL AGES, or the rise, progress and causes of Mormonism, with the biography of its author and founder, Joseph Smith junior. By Prof. J. B. Turner, Illinois College. New-York. 304 pages in-12.

GLEANINGS BY THE WAY, by the Rev. John A. Clark, D. D. Philadelphia. 352 pages in-12. L'auteur était curé de Palmyra à la naissance du Mormonisme.

THE HISTORY OF THE SAINTS; or an Exposé of Joe Smith and Mormonism. By John C. Bennett. Boston, 344 pages in-12. Bennett, après avoir été maire de Nauvoo, apostasia et écrivit par vengeance ce livre curieux, où l'on rencontre mille faits intéressants, mais que le caractère infime de l'auteur ne permet pas d'accepter sans réserve.

1843. THE CITY OF THE MORMONS, or 3 days in Nauvoo in 1842. By H. Caswall. London. 87 pages.

THE PROPHET OF THE NINETEENTH CENTURY, or the rise, progress and present state of the Mormons, by the Rev. H. Caswall. London. 277 pages in-8.

1848. NARRATIVE OF SOME OF THE PROCEEDINGS of the Mormons; giving an account of their iniquities with particulars concerning the training of the Indians by them; description of their mode of endowment, plurality of wives, etc., etc, by Catherine Lewis. Lynn. 24 pages in-8.

1850. FRIENDLY WARNINGS on the subject of Mormonism, by a country clergyman. London.

THE MORMONS : a discourse delivered before the Historical Society of

Pennsylvania, March 26, 1850, by Th. L. Kane. Philadelphia. 92 pages in-8. C'est dans ce discours que le colonel Kane raconte d'une façon si touchante l'exode de Nauvoo.

1851. THE MORMON IMPOSTURE : an exposure of the fraudulent origin of the Book of Mormon. London, Newbury. In-8.

AN EXCURSION TO CALIFORNIA over the Prairie, Rocky Mountains and Great Sierra Nevada. By W. Kelly, 2 vol. in-12. London. M. Kelly a visité l'Utah dans le courant de 1849, date précieuse pour l'histoire de la colonie, en ce que les observations du voyageur nous permettent de constater les progrès étonnants que les Mormons avaient faits en moins de deux ans. On regrette que M. Kelly n'ait consacré que quelques pages de son intéressant récit à l'histoire des Saints.

THE MORMONS or Latter-day Saints, a contemporary history, illustrated. London, edited by Mayhew and Charles Mackay. Plusieurs éditions ont paru depuis 1851. M. Amédée Pichot a donné de cet ouvrage une traduction abrégée sous le titre : *Les Mormons*, Paris 1854, chez Hachette, 292 pages in-12. — M. Prosper Mérimée a donné une analyse spiritnelle de ce même ouvrage dans un article du *Moniteur*, reproduit ensuite dans les *Mélanges Historiques et Littéraires*, Michel Lévy, 1855, pages 1 à 58.

MORMONISM EXPOSED, by M. Bowes.

1852. MORMONISM OR THE BIBLE ? A question for The Times. By a Cambridge clergyman. Cambridge and London. In-12.

EXPLORATION AND SURVEY of the valley of the Great Salt Lake of Utah. By Howard Stansbury, Philadelphia, 487 pages. Le capitaine Stansbury, envoyé par le gouvernement américain pour faire des études topographiques en Utah, a vécu avec les Mormons pendant un an, presque au début de leur établissement sur les bords du Lac Salé. L'ouvrage qu'il nous a laissé est plein de renseigements précieux.

THE MORMONS or Latter-day Saints in the valley of the Great Salt Lake, by lieut. J. W. Gunnison. Philadelphia, 165 pages in-8. L'auteur, qui accompagnait le capitaine Stansbury dans son exploration de l'Utah, remplit dans le même pays une autre mission pendant laquelle il fut assassiné par les Indiens. — M. Étourneau parait avoir calqué sur ce livre l'histoire intéressante qu'il a donnée dans la *Presse* d'abord, et qu'il a ensuite publiée sous ce titre : *Les Mormons*, Paris, 1856. 292 pages in-18.

ARCHIVES DU CHRISTIANISME, articles de MM. Agenor de Gasparin et Monod, sur le Mormonisme. Voyez les nos des 11 décembre 1852 et 14 mai 1853. Cité dans la Bibliographie universelle de MM. Ferdinand Denis, Pinçon et de Martonne, à l'article *Utah*.

1853. SECTES RELIGIEUSES AU XIXe SIÈCLE. Les Irvingiens et les Saints du dernier jour, par M. Alfred Maury, *Revue des Deux Mondes*, tome III de la 23e année, page 961 à 995. 1er septembre.

THE BOOK OF MORMON EXAMINED, and its claims to be a revelation from God proved to be false. Anonyme, in-12.

HISTORY AND IDEAS OF THE MORMONS, in the *Wesminster Review*, vol. III, pages 196 à 230. Cet article de la *Revue* est une analyse judicieuse de plusieurs ouvrages mormons.

1854. HISTORY OF ILLINOIS. By Governor Ford. Chicago. L'auteur raconte les événements de Nauvoo et de Carthage.

MORMONISMEN OCH SWEDENBORGIANISMEN. In-8. Upsala.

MORMONISM. By W. J. Conybeare, in the *Edinburgh Review*, n° 202 for April 1854. Cette remarquable étude a été réimprimée à Londres chez Longman, Brown et Cie., 112 pages in-12.

UTAH AND THE MORMONS, by B. Ferris. New-York, Harpers. 347 pages in-12. L'auteur était secrétaire d'État pour le territoire d'Utah et a, par conséquent, vécu au milieu des Saints.

1855. MORMONISM UNVEILED, or a history of Mormonism to the present time. London, 235 pages in-8.

MORMONISM EXAMINED. A few kind words to a Mormon. Birmingham, in-8.

1856. INCIDENTS OF TRAVEL and adventure in the Far West, by Carvalho. L'auteur, qui accompagnait le colonel Frémont dans sa dernière expédition, a publié des choses favorables sur le compte des Mormons.

GESCHICHTE DER MORMONEN, oder Jüngsten-Tages-Heiligen in Nordamerika, von Theodor Olshausen. Göttingen, 244 pages in-8.

FEMALE LIFE AMONGST THE MORMONS. Ce livre anonyme, mais qu'on sait être de Maria Ward, est un tissu de mensonges et de calomnies inventés à plaisir et malheureusement pris au sérieux par plusieurs écrivains. M. Révoil en a donné une traduction libre : les *Harems du nouveau monde*, Paris, 308 pages.

LE MORMONISME ET SA VALEUR MORALE. La société et la vie des Mormons. Par M. Émile Montégut. *Revue des Deux Mondes*, tome 1er de la 26e année, pages 689 à 725, 15 février.

THE MORMONS AT HOME, by mistress B. G. Ferris. New-York, 299 pages. Madame Ferris a passé un hiver au Lac Salé pendant que son mari était secrétaire d'État pour le territoire d'Utah. Elle est peu favorable aux Mormons, mais son livre contient des faits bons à connaître.

VISITE AUX MORMONS DU LAC SALÉ, par Jules Remy. Onze articles dans l'*Écho du Pacifique*, janvier et février. San-Francisco.

1857. ADVENTURES AMONG THE MORMONS, by elder Hawthornthwaite. L'auteur est un missionnaire apostat.

VISIT TO SALT LAKE, by William Chandless. London, 346 pages. M. Chandless a passé la fin de l'année 1855 à Great Salt Lake City : il juge avec impartialité et bon sens les faits qu'il a observés.

MORMONISM AND ITS AUTHOR, or a Statement of the doctrines of the Latter-day Saints. By H. Caswall, London, 16 pages. Tract de Société, n° 866.

THE MORMON. The dream and the reality, or Leaves from the sketch-book of experience. Edited by a Clergyman (W. B. F.). London, in-8.

THE HUSBAND IN UTAH, by Maria Ward, London, 312 pages. Ce livre, comme le premier du même auteur, est tout d'imagination.

MORMONISM, its leaders and designs, by John Hyde (junior). New-York, Fetridge, 385 pages. Après avoir été prêtre et missionnaire mormon, l'auteur apostasia et publia ce livre suspect dans ses révélations.

L'ILLUSTRATION, journal universel, tomes XV et XXI, articles de M. Depping, sur les Mormons.

BIOGRAPHIE GÉNÉRALE du docteur Hœfer, publiée chez MM. Didot frères, un article étendu sur Brigham Young, par M. Isambert.

1859. UNE CAMPAGNE DES AMÉRICAINS contre les Mormons, par M. Auguste Laugel. *Revue des Deux Mondes*, 1er septembre, pages 194 à 211.

1859 et 1860. MAGASIN PITTORESQUE, vol. 27, p. 172 et 239; vol. 28, page 207. Plusieurs articles sur le Lac Salé, par M. Ferdinand Denis.

Date inconnue. MORMONISM A DELUSION, by the Rev. E. B. Chalmers.

MORMONISM UNMASKED, by R. Clarke.

MORMONISM, ITS HISTORY, doctrine, etc., by the Rev. S. Simpson.

MORMONISM AN IMPOSTURE, by P. Drummond.

THE LATTER-DAY SAINTS and their spiritual wives, by H. T. J.

TRACTS ON MORMONISM, by the Rev. Edmund Clay. Simple brochure.

HISTORY OF THE MORMONS, by Messrs Chambers, Edinburgh.

A COUNTRY CLERGYMAN'S warning to his parishioners. London, Wertheim and Macintosh.

THE MATERIALISM OF THE MORMONS or Latter-day Saints, examined and exposed, by T. W. P. Taylder. Brochure publiée en Angleterre.

TABLE ANALYTIQUE

DU

VOYAGE AU PAYS DES MORMONS

NOTA. La tomaison est indiquée en chiffres romains et la pagination en chiffres arabes.

A

AARON. Ordre sacerdotal imaginé par Joseph Smith, I, 258; II, 40, 41.

AARON, évêque de Springville, II, 275.

ABRAHAM. Sa postérité et ses concubines invoquées en faveur de la polygynie, II, 82, 83, 89; — promesses que Dieu lui a faites, 97; — ses écrits trouvés dans des momies d'Égypte, I, 258; — traduction de ses papyrus, II, 459 et suiv., note 17.

ADAM. Pourquoi il a failli, II, 33, 34; — c'est le plus grand dieu de la terre, 35; — transmission de ses pouvoirs aux patriarches et prophètes, 42; — rôle qu'il joue dans la franc-maçonnerie mormonne, 58.

ADAM-ONDI-AHMAN. Étymologie du nom de cette ville fondée par J. Smith, I, 265.

AGRICULTURE (société d') au Lac Salé, I, 294; II, 223.

ALBHARET des Mormons, II, 154; — des Polynésiens, 493, note 21.

AMARGOSA ou Bitter Springs (sources d'alcali), II, 368.

AMERICAN FALLS ou Chutes Américaines, II, 495, note 1.

AMERICAN FORK, rivière de Californie, I, 7; — rivière d'Utah, II, 270.

AMERICAN RIVER, I, 6; — ses eaux, 19.

AMÉRICAINE (paysanne). Ses qualités domestiques, II, 491, note 20.

AMÉRIQUE du Nord. (Voyez États-Unis.)

AMOUR (l'). Son incompatibilité avec la polygamie, II, 137.

ANCIEN DES JOURS (l'), autrement appelé Adam, I, 265; II, 33, 42.

ANGELES (LOS) (les Anges). Aspect de cette ville; ses habitations, II, 403; — ses environs, 404; — cultures et récoltes du comté; ses vins, 405; — richesses minérales, 406; — sources de bitume, 406, 407; — état moral du pays, 408; — corruption et dépravation, 409; — son temple catholique, 411; — sa population française, 412. — Critiques malveillantes contre le maréchal Bugeaud, *ibid.* — Les Gaulois y célèbrent la prise de Sébastopol par des chants patriotiques, 414. — Départ de cette ville; statue de la Vierge en crinoline, 417.

ANGELL (Truman), architecte du temple d'Utah, I, 170, 394.

ANIMAUX de voyage. Ce qu'ils coûtent en Californie, I, 3-4.

ANIMAUX voraces. Leur présence cesse de nous alarmer, I, 37. (Voy. Loups, Cayotes, Ours, etc.)

ANIMAUX indigènes de l'Utah, II, 222.

448 et suiv., note 8. (Voy. Lièvres, Renards, Loups, etc.)

Anthon (le professeur). Son appréciation des copies et traductions de J. Smith, I, 211.

Antilopes (*A. furcifer*), I, 30; difficulté de les atteindre, 113; — en troupeaux et isolées, 139, 370; II, 222, 424.

Apôtres (Conseil des douze), de l'ordre de Melchisédech, II, 44.

Apôtres de Joseph Smith; leur création, I, 257.

Arapine (Sen-a-rock), chef de maraudeurs indiens, I, 381, 395, 398; — succède à son frère Wakara comme chef des Utahs; sa réputation, II, 290.

Arbres géants (*Sequoia gigantea*), I, 28. — Noms américains de ces merveilles végétales; hauteurs et circonférences incroyables; âges présumés, II, 437 et suiv., note 3.

Armand, ex-étudiant en médecine émigré en Californie, I, 14.

Armes de voyage. Leur utilité sur la route de Sacramento en Utah, I, 5.

Arts et Monuments glyphiques des anciens peuples d'Amérique, II, 306, 307, 312.

Autobiographie de J. Smith, I, 200, 208, 215.

Avard (Sampson). Ambition de ce sectaire chassé de l'Église, I, 266 *note*.

B

Babbitt, secrétaire d'État au Lac Salé, I, 181; — délégué des Mormons au Congrès américain, 384; — massacré par les Indiens aux Montagnes-Rocheuses, 399; II, 260, 262.

Bains thermaux du Lac Salé, I, 395.

Ballo, chef d'orchestre de l'Église mormonne; la *Marseillaise*, le *God save the Queen* et la musique sacrée sur les bords du Lac Salé, I, 185. — Un bal chez les Mormons, 186.

Baptême des Mormons. Effets qu'on lui attribue, II, 36; — comment on l'administre, rôle qu'il joue et pourquoi on le renouvelle, 37; — on baptise même les morts, 38; — bizarre idée d'une Écossaise à cet égard, *ibid. note;* — par immersion dans les sources d'eaux chaudes, 221.

Baptême des morts. Contradictions des commentateurs anciens et modernes sur l'administration de ce sacrement, II, 468-69, note 18.

Battle-Creek, petit ruisseau signalé par un combat entre les Mormons et les Indiens, II, 270.

Bear River ou rivière aux Ours, II, 425, note 1.

Beaumarchais. Cité par une femme distinguée de la secte mormonne, II, 86.

Beaver Creek, rivière importante que les castors ont abandonnée, II, 300.

Bell. Gentihomme Écossais, agent de la maison Livingston; ses offres obligeantes, I, 179; — luxe de son banquet; toast du juge suprême; esprit national, II, 240-41-42, 260.

Bennett (le général J. A.). Le bras droit du Prophète; sa conversion intéressée, I, 298.

Bennett (le général J. C.), quartier maître de l'Illinois, I, 291; — nommé maire de Nauvoo et major général, 292; — destitué, 294; — ses instigations, 296; — son apostasie et ses calomnies contre les Mormons, II, 64.

Bernardin de Saint-Pierre. Citation de cet auteur, II, 311.

Betterave, I, 392-4; II, 223.

Bible. Comment elle est interprétée par les théologiens de l'Utah, II, 36; — elle sert d'autorité aux partisans de la polygamie, 82-83.

Big Cottonwood, village d'Utah, II, 259.

Boggs (Lilburn W.), gouverneur du Missouri, I, 248; — accusé d'hostilité contre les Mormons, 250; — sa conduite envers eux, 269; — il devient leur ennemi acharné, 293 *note*.

Bois. Leur essence particulière en Californie, I, 11; — ils sont rares et leur exploitation coûteuse en Utah, II, 223 *note*; — de chauffage et de con-

struction des montagnes Wahsatch, 236. (Voy. aussi Forêts.)
Boisée River ou rivière boisée, II, 427, note 1.
Bolton (Curtis), missionnaire mormon à Paris, I, 390; — ses conquêtes religieuses rue Saint-Honoré, 393; — sa situation à Paris, rue de Tournon, II, 166; — sa traduction du Livre de Mormon, *ibid.*; — ses malheurs domestiques, 167; — ses chants patriotiques, 261.
Book of Doctrine and Covenants ou Livre des Révélations, I, 242; — il se tire à 3,000 exemplaires, 244.
Booth (Ezra), méthodiste converti, et qui renonce ensuite à la doctrine mormonne, I, 241.

BOTANIQUE.

Acacia heterophylla, II, 345.
Acer *(maple)*, I, 158.
Achillea, I, 26, 118.
Aconitum, I, 23.
Actæa à fruits rouges, I, 118.
Adianthum Capillus Veneris, II, 348.
Agave, II, 360, 361, 362.
Algarobia, II, 324.
Algue (tribu des Nostochinées), I, 158.
Alisma, I, 36, 71.
Alnus, I, 23.
Alkékenge, II, 406.
Aloès (sorte d'), II, 360.
Amarantes, II, 406.
Amarantus, I, 31.
Ambrosia, II, 349.
Anemiopsis, II, 333, 349, 373.
Anethum *(graveolens)*. Voy. Yampa, II, 223.
Angelica, I, 23.
Apocynum à filasse, II, 348 (*Pû* des Indiens, *Milk-weed* des Américains).
Arbutus, I, 24.
Armoise, Artemisia, Sage-Bush, I, 26, 35, 39, 41, 73, 75, 76, 78, 85, 90, 93, 100, 103, 104, 105, 106, 118, 137, 140, 146, 161, 370; II, 282, 295, 299, 324, 329, 330, 332, 371, 406, 424, 425.
Arum, I, 19.
Arundo, I, 154; II, 349.
Asarum, I, 20.
Asclépiadées, I, 95, 118, 147.
Asplenium, I, 29.
Aster, Astérées, I, 26, 31, 83, 92, 100, 104, 118, 139, 142, 147; II, 295, 332.
Atriplex, Atriplicées, I, 35, 39, 41, 50, 54, 55, 69, 73, 75, 85, 90, 137, 146, 147; II, 295, 323, 332, 336, 339 348, 377.
Azolla *(A. magellanica)*, II, 379.
Baccharis, II, 332.
Bartonia, II, 364.
Beta, II, 377.
Borraginées I, 6, 55, 104, 118; II, 333.
Brisegnoa (Oxytheca du Chili), II, 498.
Bunch-grass, graminée providentielle pour les animaux, II, 294, 342, 371
Cactus, I, 78, 119, 139; II, 320, 323, 324, 326, 329, 331, 332, 342, 360, 381, 383.
Calochortus luteus (Oignon), I, 377 *note*.
Camash. (Voy. Camassia).
Camassia esculenta (liliacée), I, 118; II, 223; — Racines de Camash, 431 *note*.
Capparidée à fleurs jaunes, II, 368.
Carex, I, 104, 118.
Caryophyllées, I, 6, 90, 92, 104; II, 329, 371.
Castilleja, I, 26, 71, 78, 92, 118; II, 349.
Ceanothus, II, 324.
Centaurea solstitialis, I, 6.
Centrostegia, II, 497.
Ceratophyllum, I, 92, 153; II, 379.
Chænactis, II, 336.
Chamærops Palmetto, II, 387.
Chara, I, 142; II, 270, 283.
Chardon *(Cirsium Virginianum)*, II, 223.
Châtaignier de l'Etna, II, 441, note 3. (Voy. aussi Arbres géants.)
Chenopodium, I, 31, 41, 42, 54, 55, 69, 70, 104.
Chicoracées à racine fusiforme, I, 139.
Chondrilla, II, 364.
Chorizanthe, II, 497-98.
Cirsium, I, 26; II, 324, 348; — acaule, I, 113; — Virginianum, 118.

Cistes arborescents, II, 329.
Cistus, I, 118.
Clématites, II, 324.
Cléome à fleurs jaunes, I, 42; 79; — à fleurs roses, 158.
Comandra umbellata (Santalacée), II, 319, 348.
Composées, I, 62, 78, 90, 118, 139, 160; II, 360, 406.
Conferves, dans les eaux chaudes, I, 32.
Conifères, I, 28, 113; — à graines comestibles (*Pinus monophyllus*), 119.
Convolvulus, II, 265.
Cordyline australis (ki des Havaïiens), II, 447, note 7.
Cornouiller (Cornus), dont l'écorce séchée fournit le kinikinik aux Indiens, I, 114, 118; II, 425.
Corylus, I, 23.
Cowania, I, 151; II, 285, 319, 324, 329, 331, 337, 360.
Crucifères, I, 31, 42, 90, 104, 118; II, 320, 324, 329, 336, 357, 360, 406.
Cucurbitacées, II, 320, 362.
Cuscuta, II, 348.
Cyperus, I, 118; II, 274.
Dalea, I, 44, 54; II, 364.
Daphne, un des végétaux qui fournissent le kinikinik, I, 114.
Datura, II, 323.
Desmodium, II, 324.
Echinocactus, II, 333, 339, 346.
Ephedra, I, 30, 43; II, 324.
Epilobium, I, 23, 95, 104, 106, 118, 134, 142; II, 274, 348; — *spicatum*, I, 100.
Equisetum, I, 41, 106.
Erable, II, 237, 270.
Erigeron, I, 6, 32; II, 348; — *candidense*, I, 49.
Eriogonées, Eriogonum, I, 10, 11, 15, 23, 24, 78, 79, 83, 104, 118; II, 293, 318, 320, 329, 332, 338, 342, 346, 356, 362, 364, 379, 381, 390, 497.
Eriogonum (patrie des), II, 497, note 23.
Erodium, II, 324, 349.
Erythræa, II, 332.
Escholtzia, I, 12.
Euphorbia, I, 6, 133; II, 349.
Euphrasia, I, 118.
Eurotia soyeux, II, 313.
Eutoca, II, 329.
Ficaria, I, 55; II, 270.
Flora Chilena de M. Cl. Gay, II, 499.
Fontinalis, I, 23, 104, 118.
Fragaria, I, 26.
Fremontia, I, 137; II, 282.
Galium, I, 118.
Garrya, II, 329, 360.
Gaura, I, 92.
Gentiana, Gentiane, Gentianées, I, 15, 26, 104, 118, 139; II, 332.
Geranium, I, 104, 106, 118.
Gnaphalium, I, 32.
Graminées, I, 118.
Grease-Wood (*Linosyris pulchella?*), I, 138, 161; II, 323, 332, 343, 349, 362.
Helianthus, I, 49, 75, 76, 95, 101, 104, 134, 153; II, 324, 333, 349, 357, 390, 431.
Heracleum, I, 23.
Heuchera, I, 139.
Hippuris, I, 31; II, 283.
Hordeum, I, 92.
Hydrocotyle, II, 265, 349, 354.
Hypericum, I, 23, 104, 118, 142, 147.
Hypopithys, parasites, II, 448, note 8.
Inula helenium, I, 28, 102.
Iridées, II, 330.
Juncus, I, 71, 118; — *bufonius*, II, 363.
Jungermannia, I, 23.
Juniperus, I, 98, 100, 102, 104, 139, 142, 143, 151; II, 285, 294, 319, 329.
Jussiæa (mieux *Gayophytum*), I, 18.
Kuia (*Valeriana dioica*), I, 118; II, 223.
Labiées, I, 93; II, 406.
Lastarriæa, II, 498.
Légumineuse à fleurs d'indigo, I, 79.
Lemna, I, 31, 74, 118, 139, 142; II, 270, 379.
Lepidium, I, 32.
Liliacées, I, 104, 118; II, 361.
Lilium, I, 23.
Lin, II, 324.
Linosyris (*pulchella*). Voyez Grease-Wood.
Linum à pétales bleus, I, 139, 142.
Lobéliacées, I, 30.

Lupin, I, 118.
Lycium, II, 338.
Lythrariée, II, 382.
Lythrum, II, 348.
Mahonia, I, 118.
Malva, Malvacées, I, 43, 44, 78; II, 274, 276.
Marchantia, I, 23, 118.
Marsilea, I, 32, 41.
Mauve, II, 282.
Mentha, I, 43.
Mesembryanthemum, I, 43, 88.
Mimosées, II, 324, 332, 345.
Mimulus, I, 12, 104.
Monocotylées, I, 118; II, 276, 336, 346, 361, 381.
Monotropa, I, 18, 20.
Mucronea, II, 497.
Nasturtium, I, 26, 104.
Nemacaulis, II, 497.
Neottia, I, 26.
Nostochinées, I, 158.
Obione, II, 313.
Œnothera, I, 41, 78, 95, 100, 104, 118, 158; II, 329, 349.
Ombellifères, I, 32, 104, 106, 118.
Onagrariées, I, 152.
Opuntia, II, 265, 319, 425, note 1.
Orchidées, II, 324.
Orobanche comestible, I, 119; II, 330.
Oseille (*Rumex venosus*), II, 324.
Oxytheca du Chili (*Brisegnon*), II, 498.
Pandanus, I, 69.
Paris, I, 20.
Parnassia, I, 118.
Paronychiées, I, 104.
Peuplier, observation, I, 119.
Phalaris, I, 57, 69, 71, 78, 92.
Physalis, II, 349.
Pinguicula, I, 21, 23.
Pinus, I, 139.
Pinus monophyllus de Torrey, I, 119.
Pod, I, 69; II, 406.
Polygala, I, 18.
Polygonatum, I, 19, 23, 41.
Polygonées, II, 371.
Polygonum, I, 23, 78, 92, 93, 118; II, 283, 406.
Populus, I, 23, 104, 158.
Portulaca, I, 43.
Potamogeton, I, 36, 55, 59.
Potentilla, I, 23, 31, 78, 92, 118.
Prêle (*Equisetum*), II, 324.
Primulacées palustres, I, 139.
Prosopis odorata (*Spirolobium*), II, 324, 332, 333, 336, 343, 347.
Prunus, I, 104.
Psoralea, II, 349.
Pterostegia, II, 497.
Pyroles, I, 26.
Quercus, I, 158.
Quinoa des Cordillères équatoriales, I, 85.
Ranunculus, I, 20, 23.
Ranunculus aquatilis, I, 23; 118.
Rhizophora (ses graines germent dans le fruit), *Intr.* x; — comparé au Mormonisme, *ibid.*
Rhus (*toxicodendrum*). Voyez Yedra, I, 9.
Rhus tribolata, II, 348.
Ribes, I, 20, 23, 104, 118.
Rosa, I, 75, 77, 118, 142.
Rosacées, I, 139, 143.
Rosiers sauvages, I, 49, 139; II, 431.
Rubus, I, 18, 23.
Rudbeckia, I, 20.
Rumex, I, 6, 23, 31, 77; II, 357.
Rutacées, II, 362.
Sage-Bush (*Artemisia tridentata*). Voy. Armoise.
Salicornia, I, 43, 50, 54, 70, 72, 79, 91, 93, 147, 150, 153; II, 333, 336,
Salix, I, 23, 118, 153, 158.
Sambucus, I, 118, 119.
Saules, I, 139.
Saururée (*Anemiopsis californica*), II, 333.
Schœnus, I, 71; II, 324.
Scirpus lacustris, I, 31, 32, 43, 55, 57, 69, 71, 78, 92.
Scléranthées, II, 371.
Scorzonera, I, 118.
Scrofulariées, I, 23, 26, 104, 118; II, 360.
Senecio, I, 26; II, 381.
Sequoia gigantea (voy. Arbres géants), I, 28; II, 437 et suiv.
Sisyrinchium, I, 26.
Sium, I, 104.

Solanées, II, 333.
Solanum grimpant, II, 406.
Solidage, Solidago, I, 26, 104, 118, 142, 153; II, 324, 349.
Sonchus, I, 43; II, 348.
Spirolobium, II, 324. (Voyez Prosopis.)
Stanleya, II, 324, 348.
Steenhammera, II, 324.
Sumac, II, 237.
Symphoricarpus, I, 18, 118.
Symphytum, I, 23, 118.
Synanthérées, II, 265, 274, 336, 371.
Tessaria, II, 332, 345.
Trifolium, I, 26, 31.
Typha, I, 31, 32, 43, 71, 72; II, 274, 348, 376.
Urtica, I, 142, 153.
Usnea, I, 7; son usage aux États-Unis, 9.
Vaccinium à baies rouges, l'un des végétaux qui fournit le kinikinik (tabac des Indiens), I, 113, 114, 118 (voy. Kinikinik).
Valeriana edulis ou kuia, I, 118.
Veratrum, I, 20, 118.
Verbena, II, 348.
Veronica, I, 26, 31.
Viola, Violette, I, 23, 26, 104, 106, 118, 139, 147; II, 274.
Viscum, I, 7, 11; II, 332, 333.
Xanthium strumarium, II, 390.
Yampa (*Anethum graveolens*), II, 223.
Yedra (*Rhus toxicodendrum*) et ses propriétés dans la Haute-Californie, I, 9.
Yucca, II, 319, 324, 331, 356, 362, 379, 380.
Zygophyllum, II, 333.

Bouddha et Bouddhisme. Il ne possède pas le nom de Dieu, *Introd.* XII; — n'est pas un argument contre l'existence du divin dans la nature humaine, *ibid.*:— est pur à sa source, XXII.
Bourgeois. Nom donné par les Canadiens au frère de Sôkôpitz, I, 128.
Brannan (Samuel), ouvrier imprimeur; affrète un navire pour les Saints; sa fortune et son titre de sénateur, I, 369 *note*.
Brenchley (J.-L.), compagnon de voyage de l'auteur, I, 3; — son expérience des pays indiens, 5; — soins qu'il donne à notre équipage, 14, 26. — Il achète un cheval de race indienne, 32; — fabrique d'ingénieux tuyaux de pipe, 46; — marche en éclaireur à la tête de notre caravane, 51; — se met à la recherche de nos animaux enfuis, 55; — son absence inquiétante; il revient exténué, 65. — Coup de pied de cheval qu'il reçoit et fièvre que sa blessure occasionne, 66. — Il nous vient encore en aide pour éviter les piéges des Indiens, 86. — Correction infligée à une mule, 105; — soustraction de la chevelure d'une Indienne, 115; — nouvelle recherche des mules disparues, 141; — son activité et sa boulangerie improvisée, 152. — Excursions aux alentours du Lac Salé, II, 235, 236, 237. — Il se réserve la tâche de conduire notre équipage, 264; — ses efforts surhumains pour l'escalade d'une montagne, 341; — patience et sang-froid en face du danger, 344; — adresse et présence d'esprit dans le péril, 361, 380. — Anniversaire de sa naissance, 401. — Son voyage dans l'Amérique du Nord; il parcourt les États-Unis du nord au sud; passe un hiver dans les forêts du Canada; s'embarque à Saint-Louis pour remonter le Missouri; séjourne à Saint-Joseph, 421, note 1; — arrive à Council-Bluffs; fait 200 lieues pour remonter le cours de la Platte; congédie ses domestiques, abandonne ses wagons, et continue sa course avec des mules et des chevaux de selle, 422. — Passage des Montagnes-Rocheuses, 424; — perte d'animaux de voyage par la fatigue, 425-27; — manque de provisions, 426. — Son domestique se noie, 427. — Le tabac console des privations du pèlerin au désert; découverte de tombeaux, 428. — Offres généreuses des Cayuses;

émigrants exténués de besoins; nouvelle perte de mules et de chevaux, 429; — mules égarées, et retrouvées par un chef des Cayuses, 430. — Disette de vivres et repas indien, 431; — repos et restauration au fort des Dalles, *ibid.*: — supplice d'un bon lit, *ibid.* — De l'embouchure de la Columbia, l'intrépide voyageur se confie à l'Océan pour se rendre dans la Polynésie, 433, note 1.

Brigham Young (voy. Young).

Brise-Fer. Surnom de Wakara (voy. ce nom).

Brocchus (Perry), juge à la cour suprême du Lac Salé, I, 387; — ses insinuations contre les femmes mormonnes, et sa fuite avec ses collègues, 388.

Brockman (le révérend). Il se met en tête de l'expédition armée contre Nauvoo, I, 363.

Brown, notre hôte à Ragtown, I, 48.

Brown (Benjamin). Exemple de guérison miraculeuse, II, 54.

Buchanan (le président). Il traite les Mormons de rebelles, I, 410, 411; — bruits alarmants sur ses préparatifs de guerre contre les Saints, I, 417; — son message et sa proclamation pacifique, 419.

Buffalos (buffles), I, 370, 376 *note*: leurs traces sur les bords de la Platte, II, 422, note 1; — innombrables troupeaux et milliers de cadavres dévorés, 423.

Bullock (Thomas). Chargé de lire la Révélation sur la polygamie à la conférence des elders, II, 101.

Burr (le général), chef du bureau topographique des États-Unis pour le Territoire d'Utah, I, 167; — sa malveillance envers les Mormons, 182; — II, 260, 262.

C

Cabanes d'Indiens, I, 71.

Cabet (voy. Icariens).

Calaveras. District de la Sierra-Nevada où se trouvent les plus grands arbres du monde, II, 438, note 3.

Californie. Ce qu'elle était moralement au début et ce qu'elle est aujourd'hui, II, 205; — situation du pays après la découverte des mines, 433, note 2; — ses épreuves douloureuses; corruption administrative; aventuriers de toute espèce; désordre et confusion étranges, 434; — fertilité du sol, douceur du climat, 435; — scènes de la rue, 436; — progrès moral et développement matériel extraordinaire, *ibid.* — Disproportion malheureuse des sexes, 436; — population de 1847 à 1860, *ibid.*

Californie (Haute-). Ancienne possession mexicaine qui comprend aujourd'hui le Territoire d'Utah, II, 215.

Calvinisme. Différence entre la doctrine de Calvin et celle d'Emerson, *Introd.*, xliii, xliv.

Campbell. Sa prédiction contre J. Smith s'accomplit sur lui-même, I, 255-56.

Campora, mule de voyage de l'auteur, I, 33; — elle risque de se noyer, 144; — fierté de ses allures, II, 256; sa docilité, 362; — une tumeur dangereuse nous prive de ses services, 369.

Canards, I, 145, 147.

Canne à sucre, II, 223 et suiv.

Cañon ou gorge dans les montagnes, I, 143.

Caractères des Plaques du Livre de Mormon; leur authenticité imaginaire n'est qu'une imposture, II, 455, note 13.

Caravanes du désert, I, 39, 40, 60, 61.

Carlin, gouverneur de l'Illinois, fait arrêter J. Smith, I, 293.

Carrington (Albert), astrologue et rédacteur de journal, II, 156.

Carson (le célèbre). Son intrépidité désintéressée, II, 366-67.

Carsoniens. Habitants voisins de l'Utah et de la Californie, I, 421.

Carson River. Campement sur ses bords, I, 36; — son cours sinueux, 39; — il n'arrose qu'une terre ingrate, 49.

Carson Valley (frontière de la Califor-

nie et de l'Utah). Une halte sur cette route, I, 18; — direction indiquée par des troncs d'arbres brûlés, 23; — audace des maraudeurs de cette contrée, 27; — ses habitants proclament leur indépendance du territoire mormon; motifs de cette déclaration, I, 421-22.

Carthage, ville de l'Illinois, où mourut J. Smith, I, 329, 331, 334.

Castors, II, 300.

Catéchisme mormon. Ce qu'il enseigne sur les prérogatives de la *première* femme, II, 136.

Catholicisme. Sans avenir dans l'Amérique de l'ouest au commencement du siècle, *Intr.*, LXVII.

Caton, domestique nègre au service du juge Drummond, I, 401.

Cayotes. Petite espèce de loups ou de chiens dont les hurlements imitent les cris de la voix humaine, I, 36; — leurs concerts nocturnes, 80, 154. 870; II, 298, 318, 320, 428, note 1; — voleurs, II, 301; — à grosse queue (*Vulpes macrurus*), II, 357.

Cayuses (chef des). Scrupules de ce cavalier indien, II, 430, note 1.

Cedar City, ville fondée par les Mormons, II, 304; — ses mines de fer et ses usines, 305; — vestiges attestant l'occupation du sol par une génération éteinte, 306 et suiv.

Cedar Spring. Ferme sur la route de Fillmore, II, 286.

Cent. Monnaie américaine d'une valeur de cinq centimes, I, 160.

Céramique des anciens habitants du continent américain, II, 306.

Céréales (voy. Agriculture).

Cerfs, I, 113; — de Virginie, II, 222; — à queue noire (*C. Lewisii*), *ibid.*

Certificats et Témoignages (traductions) en faveur du Livre de Mormon, II, 455 à 457, note 14.

Channing, chef des Unitaires, II, 7; — un des représentants de l'état religieux de l'Amérique, *Introd.*, XXXII. — Son christianisme, XLIX et suiv. — Le Christ n'est pas une incarnation de Dieu, LI. — Son aversion pour le calvinisme et pour les formes extérieures, LIII. — Ce qu'il entendait par l'Église, LVI; — son caractère, LVIII et suiv.; — son influence, LVIII.

Chevaux (voy. Animaux de voyage).

Chimie du Lac Salé, II, 452, note 11.

Chochonés ou Serpents, redoutables détrousseurs indiens, I, 34; — soins qu'on prend pour les éviter, 89, 93; — leurs vêtements, nourriture, mœurs, langage; leur république; polygamie; accouchements et berceaux primitifs; armes de chasse, jeux, funérailles et coutumes barbares, 108 et suiv.; — concerts sauvages et caractère général, 116. — Ils se font les exécuteurs des vengeances divines, 399. — Leur traité de paix avec les Utahs; ils bivouaquent ensemble dans la métropole des Mormons; frayeur qu'ils inspirent la nuit par leurs cris, II, 243. — Superstition de ces sauvages à l'égard du saumon, 426, 428, note 1. (Voy. aussi Indiens.)

Chouette (*Strix hypogæa*), II, 297, 404.

Chutes (rivière des), II, 431, note 1.

Cité sainte des Mormons. Vénération qu'elle inspire aux Saints qui s'y rendent, I, 162. — Elle doit relier un jour l'Atlantique au Pacifique, le Mississipi au Sacramento, etc., 163. (Voy. Great Salt Lake City.)

Clark (le général). Son allocution aux Mormons à Far-West, I, 269 *note*.

Clay (comté de). Les Mormons s'y retirent, I, 257; — leur présence inquiète les habitants, 261; — le *vox populi, vox Dei* est invoqué contre eux, 262.

Clayton (W.), témoin de la fameuse Révélation reçue par J. Smith sur la polygamie, II, 100, 109 *note*.

Clefs des biens spirituels. Explication de ce mot, II, 41 *note*.

Clergé mormon. Son organisation hiérarchique, II, 45-46. (Voy. Évêques, Saints, Elders, Ordres, etc.)

Code mormon de l'Utah. Dispositions spéciales, II, 196. — Droits d'hérédité, 197.
Cole-ville (comté de Broom), I, 235.
Colonisation du Lac Salé. Travaux surprenants des Mormons pour la culture d'un sol vierge, II, 217, 219.
Columbia (rivière). Son cours, II, 429, note 1. — Navigation périlleuse, 431.
Commerce des Mormons. Équilibre de sa balance, II, 226.
Congrès Américain. Sa décision relative à la colonie d'Utah, I, 385 ; — sa sollicitude pour ce Territoire, 398 ; — ses libéralités trop mesurées, II, 205 ; — ses injustices ont fait naître chez les Mormons le désir d'une indépendance absolue, 207, 210. — Opinion de l'auteur sur la politique à suivre envers les Mormons, II, 214.
Conseil des Apôtres. Son épître aux Saints pour encourager l'émigration au Lac Salé, I, 373 ; — des Douze : ses attributions, II, 44 (voy. Apôtres) ; — des Dieux, II, 34.
Convention de Great Salt Lake City pour l'organisation d'une administration civile, I, 383.
Convulsionnaires. *Introd.*, lxiv.
Cooke. Lieutenant-colonel américain commandant le bataillon mormon, I, 366.
Corbeaux, I, 113 ; II, 375.
Costume de voyage. Sa description, I, 5 ; — des Saints : chacun suit son goût et de loin les modes européennes, II, 47, 226.
Coton. Sa culture au Lac Salé, II, 223. (Voy. Société d'agriculture.)
Cottonwood Creek ou Beaver (rivière de), II, 331.
Council-Bluffs City ou Kanesville. Sur la rive gauche du Missouri, I, 365.
Cours d'eau. Comment ils disparaissent de la surface des continents ; observations générales, II, 444, note 5.
Cove Creek. Campement près de ce ruisseau, II, 297.
Cowdery (Oliver), ancien maître d'école devenu secrétaire de J. Smith, I, 213, 218 ; — un des six premiers prêtres de l'Église mormonne, 219 ; — son premier sermon, 234. — J. Smith lui interdit toute communication directe avec Dieu, 237. — Il est expulsé de l'Église, 264, 266. — Mort en odeur de sainteté au Missouri, II, 456, note 14.
Cradlebaugh, juge à Provo. Son zèle et son exaltation provoquent un conflit, I, 419-20. — Désapprobation de sa conduite par le gouvernement de Washington, 421.
Credo des Mormons (voy. Symbole).
Crickets ou Sauterelles (voy. ce mot).
Crosby (l'évêque). Son auberge ; réception de sa femme, II, 384.
Crowell, II, 54. (Voy. Miracles.)
Culte. Indifférence des démocraties pour les détails du culte, *Introd.*, xlvi.
Culte mormon. (Voy. Eglise, Sacerdoce, Saints, Sacrements, etc., etc.)
Cumming. Nommé gouverneur d'Utah par le président Buchanan ; sa prudence, I, 412 ; — son entrée à Great Salt Lake City, 416 ; — ses efforts pour retenir les Mormons dans leur colonie, 417 ; — il intervient encore pacifiquement entre le général Johnston et les juges des rebelles mormons, 419 ; — sa politique de modération, 421.
Cumorah. Colline du comté d'Ontario (N.-Y.), où se trouvaient les Plaques sacrées, l'Urim et Thummim, avec le Bouclier ou Pectoral, I, 207, 226.

D

Daims, I, 28, 113.
Dalles (fort des), II, 430-31, note 1.
Danites. Société secrète fondée par Sampson Avard, I, 266 *note* ; — réputation qu'on leur a faite, II, 65.
Dante. Son opinion sur les indifférents, *Intr.*, lxxxvii ; — il condamne les voluptés coupables à une agitation éternelle, II, 80.
Décalogue accepté et suivi par tous les Saints, II, 53.

Dédicace du temple de Kirtland; ses fêtes, I, 259-60; — du temple de Nauvoo, 361.

Démocratie. Les pays démocratiques sont indifférents pour les détails du culte, *Intr.*, xlvi.

Deseret News. Journal officiel de la nouvelle Sion, I, 385; — organe de l'Église d'Utah, II, 158.

Deseret ou Terre de l'Abeille. Nom donné au pays d'Utah par les Prophètes, I, 383; — son gouvernement provisoire, 384; — le Congrès américain l'assimile au rang de Territoire, 385. (Voy. aussi Utah.)

Désert. Le plus grand que nous ayons encore rencontré; son aspect, I, 147, 148; — disette de vivres pour nos mules, 151; — ce qu'il faut entendre par le mot désert, II, 371-72.

Devoirs conjugaux par procuration, II, 128; — substitutions curieuses, 129.

Diable (Barrière du). Gorge des Montagnes-Rocheuses, II, 424, note 1.

Dick. L'un des mulets de notre caravane, I, 33.

Dieu. On ne pourrait l'inventer s'il n'existait pas, *Intr.*, xii; — l'idée de Dieu sort de l'âme humaine, *ibid.*; — définition et résumé de la doctrine des Mormons sur Dieu, les anges et les esprits, II, 22 et suiv.

Dieux. Leur hiérarchie, II, 35.

Diggers ou Fossoyeurs. Nom que les Californiens donnent à quelques tribus indiennes; mœurs et nourriture de ces sauvages, I, 13.

Diguet (Victor). Ses antécédents et ses qualités présumées, II, 250; — taquineries envers ses compagnons, 251; — crêpes et chansonnettes, 260; — surprises culinaires, corbeau en rôti, 298; — pari gagné et querelle qui s'ensuit, 300; — il achète un carquois qu'on lui vole, 328; — la fièvre le tourmente sans l'abattre, 342; — mauvaise plaisanterie qui le rend furieux, 353 et suiv.; — sa gaîté et sa tournure grotesque à cheval, 359; — ses châteaux en Espagne, 369-370; — petit mensonge pour s'épargner une corvée, 376; — définition du citoyen, du gentleman et du monsieur, 378. — Il manque à notre banquet d'adieu, 402.

Dillon, consul français; noblesse et générosité de son caractère, II, 413.

Dîmes de l'Église des Saints, II, 67.

Dispensations mosaïque, — chrétienne, — mormonne, II, 3; — leurs missions respectives, 4.

Divorce. Il est fréquent et tarifé, II, 125; — dans quel cas la Cour de *probate* l'accorde, 198.

Djemi. Nom d'une mule de la caravane; son portrait, I, 33, 34; — elle jette son fardeau et s'enfuit, 77; — sa contenance fière, II, 256; — le danger la rend prudente, 380-81.

Docteur. Titre qu'on prodigue, aux États-Unis, aux épiciers comme aux médecins, I, 8.

Doctrine and Covenants. Adoption de ce livre, I, 258.

Don des langues, I, 244, 246, 259; — ses grâces distinctes, II, 55.

Don des miracles. Faits cités, II, 54.

Don de prophétie, I, 219, 235, 260.

Doniphan (le général). Il s'oppose à l'exécution de J. Smith, I, 270.

Douane. Ses formalités humiliantes, inconnues dans les pays libres, II, 417-18.

Drummond (le juge). Profession de foi de ce magistrat américain, I, 181; — ses calomnies contre les Mormons d'Utah, 182; — sa vie et ses scandales, 400; — son rapport à l'attorney général, 402; — sa concubine, son nègre, son avocat, ses accusations, ses bassesses et mépris qu'elles provoquent, II, 286 et suiv.; — ses ruses de maquignon, 292.

Dunklin (Daniel), gouverneur de l'État du Missouri, I, 247; — sa réponse aux envoyés de J. Smith, 248.

Dytiques verts, I, 92.

E

Eaux chaudes. — Leurs sources, plantes

qui y croissent et reptiles qui se cachent dans leurs herbages; leurs degrés centigrades, I, 31, 32; — gazeuses, II, 425, note 1; — chaudes et soufrées, 427; — thermales: observations scientifiques et points de comparaison, 442-43, note 4.

École de chant. Son établissement, I, 259; — des Prophètes, institution de J. Smith, 258.

Écoles primaires et supérieures. Elles sont nombreuses et presque inutiles au Lac Salé, II, 147, 148.

Écriture sainte. (Voy. Bible et Évangile.)

Écureuils, I, 11, 23; — on en mange la chair en Utah, II, 237.

Édifices de la capitale des Mormons, I, 396.

Égan et son domestique; étrange manière de voyager; sa vengeance contre le séducteur de sa femme; le jury des Mormons l'acquitte, I, 146.

Église mormonne ou Église des Saints du dernier jour. Opinion erronée des fonctionnaires américains sur ses adeptes, I, 167; — ses ateliers, magasins et greniers d'abondance, 171; — elle est hostile à la science médicale; remèdes qu'elle préconise, 189; — sa fondation à Fayette (Etat de New-York); priviléges et dons des six premiers dignitaires, 219; — organisation de l'apostolat, *ibid.*; — berceau de son culte; période nouvelle; première cérémonie et premier sermon à Fayette, 233, 234; — baptême des néophytes, conférences et ordinations, 234, 235; — elle s'implante à Kirtland dans l'Ohio, 238; — création du conseil des Douze, 257; — persécution mémorable, 270 et suiv.; — cent cinquante mille adhérents, 298. — Comment se règlent les affaires au temple, II, 48; — particularités de ces assemblées, 49; — à qui sont dus tous ses miracles, 53; — l'ignorance lui fait des prosélytes et les maintient dans son giron, 162; — ses emprunts à l'Église romaine, 192.

Élan américain (*Cervus canadensis*), II, 222.

Elders ou Anciens. Leur conférence à Kirtland, I, 239; — ils y accompagnent le Prophète, 241; — ce qu'ils doivent connaître, II, 41 *note*; — leur exorcisme à Paris, 55; — leur conférence sur la pluralité des femmes, 94; — leur méfiance instinctive envers les étrangers en général, et pourquoi, 275 *note*.

Elder's Journal. Fondé à Far-West, I, 265.

Elections. Etranges mesures qui les réglementent, II, 203.

El Monte, petite bourgade de la Californie, II, 393.

Élohim (le Grand), c'est-à-dire Dieu ou le Tout-Puissant, I, 340; II, 25; — son rôle dans la franc-maçonnerie mormonne, 57 et suiv.; — appréciation de son langage par le Prophète, 109.

Émerson. Représentant d'un système de formation religieuse, *Intr.* xxii, xxxiv et suiv.; — voit Dieu partout, xxxvi; — peut être accusé de panthéisme, xxxvii; — puissance de l'idée de la personnalité chez lui comme chez les fondateurs de religions, xxxviii; — mépris de la tradition, xxxix; — il n'y a pour lui d'autre révélation que la révélation intérieure, xl; — il est plein d'amour pour la vérité, xli; — réagit contre le calvinisme, xliii; — sa religion peut devenir celle de l'avenir, xlv, xlvi.

Émigrants. Les Indiens les massacrent ou les rançonnent sans pitié, I, 60, 61; — horrible boucherie d'une caravane de cent quarante personnes se rendant en Californie, 422.

Émigration mormonne. Résolution, voyage, et réception au Lac Salé, II, 181-82-83; — moyens économiques de transport, 184-85; — tableau de sa marche progressive, 187 et suiv.

Endowment. Ses mystères, II, 54. (Voy. Franc-maçonnerie.)

Endowment-House, sanctuaire mor-

mon interdit aux profanes, I, 170; II, 54, 64.

Enfants. Précocité et dépravation malheureuses, II, 146; — indulgence coupable des parents, 147; — système d'éducation, *ibid.*

Ephraïm (Fort). Petite colonie d'agriculteurs mormons, II, 282.

Épisodes et Incidents. — *Voyage de Sacramento à Carson Valley.* — Préparatifs de notre expédition, I, 3; — début du voyage avec nos mules, 6; — première halte dans une auberge, 7; — spécimen de mœurs américaines, 8; — on nous prend pour des Havaiiens, 9; — cette méprise est partagée même par un compatriote, 10; — hospitalité d'un misanthrope, 11; — visite à un camp d'Indiens (voy. Diggers), 13; — fête en notre honneur, 14; — désagréments d'un mauvais hôtel, 16; — précieuse pipe perdue, *ibid.*; — nos animaux atteints du lampas, 17; — une nuit à la belle étoile, l'arme au côté, 19; — tableau de famille et nature sauvage, 20; — rencontre de voyageurs à mines suspectes, 21; — la hutte des chasseurs d'ours, *ibid.*; — dangereux passages à franchir, 22; — les moustiques nous saignent, *ibid.*; — traces d'émigrants sur le terrain des mines, 23, 35; — escalade d'une montagne de 3,000 mètres, 24; — cabane sanglante : horreur qu'elle nous inspire, 25; — un ours qui nous échappe, 26; — des Américains, lancés à la poursuite de maraudeurs, viennent camper à côté de nous, 27; — trois Indiens nous surprennent et nous causent quelque inquiétude, 28; — spectacle d'une forêt incendiée, 29; — renseignements d'un missionnaire mormon sur Carson et l'Utah, 30; — acquisition d'un cheval indien (voy. Riley), 32; — singuliers paris et tristes pronostics avant d'entrer au désert, 34. — *De Carson Valley à Haws's Ranch.* — Lessive et bain dans le Carson River, I, 36; — charme de la sauvagerie et du péril à braver, 37; — nouvelle apparition subite d'un Indien, 38; — rencontre d'émigrants, et cadavres d'animaux sur la route, 39, 40; — récit d'un émigré franc-comtois, 40; — visite d'Indiens en baillons, 41; — disparition de nos animaux, 42; — bain et sommeil en commun avec des serpents, 45; — tombes exilées, 47; — notre entrée à Ragtown, 48; — sensibilité d'un vieillard indien, 50; — convoi de huit cents bœufs dans l'obscurité, 51, 52; — des ossements d'animaux nous indiquent notre route, 51, 72, 76; — prétentions de visiteurs suspects, 54; — fuite de nos animaux; George et M. Brenchley vont à leur recherche; soixante-dix heures d'absence; distractions de la chasse; nuits d'angoisses cruelles; émigrants attaqués et rançonnés, 55 et suiv.; — coupe-gorge américain, 62, 63; — les souvenirs de famille préoccupent le cœur isolé, 58, 60, 63, 97; — bonnes nouvelles de Murdoch, 64; — M. Brenchley et George rentrent enfin au camp; histoire de leur campagne à Ragtown, 65; — le puiseur d'eau indien, 72; — nous nous familiarisons avec les serpents, 77; — pêche fructueuse, 79; — autres convois d'émigrants, 79, 81; — on nous engage à revenir sur nos pas, 82, 84; — gardes de nuit, 83; — caravane d'Américains, 84; — les Indiens surveillent notre marche, 85; — et leur présence fait fuir nos mules, 93; — notre baptême de feu, 87; — nous cherchons à tromper l'ennemi en laissant des flammes derrière nous, 89; — accès de fièvre, 90; — passage dangereux et sinistres appréhensions, 94; — avis du frère de Murdoch, 96; — on n'oublie pas une mère, même au désert, 97; — repas délicieux avec la chair d'un serpent à sonnettes, 98; — escalade d'une montagne à pic, 101; — arrivée à la cabane de Peter Haws, 108; — musique funèbre des Indiens, 116; — les exploits des bandits in-

diens font ajourner notre départ, 127; — indispositions subites, 129; — elles nous sauvent des piéges des Indiens, 130; — trajet phénoménal d'un américain, 129. — *De Haws's Ranch au Lac Salé.* — Notre équipage en quittant la demeure de Peter Haws, II, 133; — intentions suspectes de Carlos Murray, 134; — visite de chasseurs indiens : échange de vivres pour des munitions, 136; — construction d'un pont pour le passage d'une rivière, 144; — visite de deux cavaliers arrivant du Lac Salé, 146; — impression que produit sur nous le spectacle d'un immense désert absolument stérile; effets de mirage (voy. ce mot), 148; — rencontre d'explorateurs mormons, 150; — dangereux escarpement à franchir, 151; — trente lieues de désert sans eau; nous approchons avec joie des premiers établissements mormons, 152 et suiv.; — villages mormons, 155; — nous touchons au terme de notre course, 156; — déjeuner aristocratique dans une métairie du Lac Salé, 160; — notre caravane passe le Jourdain et franchit les portes de la nouvelle Jérusalem, 163. — *A travers l'Utah.* — Préparatifs de départ, II, 247; — nouveaux domestiques (voy. Huguenot, Henry et Diguet), 249; — querelles et contrariétés de nos *aides* entre eux, 251; — égalité américaine, 252; — rejet de la prière d'une Sainte, *ibid.*; — visite d'adieu au Prophète; son accueil, ses conseils et sa bénédiction, 252-53; — c'est un talisman aux yeux des Saints, 254; — le préfet de police nous offre une escorte, 255; — quart d'heure de Rabelais, *ibid.*; — notre équipage fait l'admiration des habitants de la ville sainte, 256; — préférence pour le vendredi; notre départ est un événement; bouquet de fleurs d'une Sainte à nos chapeaux, 258; — nos amis du Lac Salé viennent nous rejoindre à notre première halte, 260; — une nuit joyeuse à la belle étoile; chant de la Marseillaise et hymne à Joseph Smith, 261; — service et désintéressement d'un Mormon, 277; — exploitation générale des voyageurs, *ibid.*, note; — arrivée à Fillmore, 286; — bivouac sous une tempête de neige, 293 et suiv.; — femmes indiennes conduisant des chevaux, 299; — une complaisance méconnue; l'esprit court avec les gamins mormons, 302; — réflexions sur des ruines, 305 et suiv.; — séjour à Cedar City; observations générales, 305; — éloignement que nous inspirons; traits de générosité anonyme, 316; — le vainqueur et le vaincu, 317; — nous quittons l'Utah, 321. — *Dans le Nouveau-Mexique.* — Visite d'Indiens avec leurs femmes; les doubles mamelles, II, 324-25; — échange de tabac contre du maïs, 326; — assaut d'adresse à la carabine et à l'arc, 327; — service conditionnel inacceptable, 332; — nouvelles importunités d'Indiens, 337; — nos égards pour l'un de ces sauvages, payés par le vol de deux couvertures, 339; — fuite de nos animaux, *ibid.*; — nous croisons la malle de San Bernardino au Lac Salé, 339; — l'un de ses conducteurs demande à faire route avec nous, 340; — escalade d'une montagne de 45 degrés d'inclinaison, 341; — l'obstacle heureusement franchi, nous célébrons notre triomphe, *ibid.*; — quarante Indiens armés nous entourent, 343; — impôt prélevé par ces rois du dédésert; certificats attestant le récent baptême mormon de deux chefs indiens; ressemblance d'un des sauvages avec Arago, 343-44; — la ferme de Las Vegas et ses prêtres mormons, 348; — découverte d'un puits naturel, 352; — tir à la carabine; querelle de Bretons et d'Américains, 353; — Washington et Napoléon sur la sellette; le sommeil met fin aux débats, 356; — arrivée à Cottonwood Springs; la malle-poste du Lac Salé et ses voyageurs, 357 — *Dans l'État de la Californie.* — Délibération sur

le sort d'un Indien; la prudence conseille de lui laisser la vie, II, 363; — encore la malle-poste, 368; — rectification des idées sur le sens du mot *désert*, 372; — ingénieurs américains chargés de la carte du pays situé entre le Mojave et le Rio Colorado, 373; — nouvelles de Crimée, 374; — la Providence nous sauve d'un précipice, 381; — discrétion de cavaliers espagnols, 382; — frayeur de cultivateurs mexicains, 382; — son explication, 383 *note*, — entrée nocturne à San Bernardino et célébration de la prise de Sébastopol, 384; — une connaissance des Sandwich, 387 et suiv.; — nuit d'orgie à la ferme de Cucamonga, 391; — notre entrée à Los Angeles, 394. — *De Los Angeles à San Francisco.* — Embarras financiers, difficultés, emprunts, 395-96; — hospitalité et urbanité d'un oncle, et mystification du neveu, 397; — lettre d'introduction faute de lettre de crédit, 400; – le restaurant de La Fayette, *ibid.*; — congé à nos domestiques, 401; — un festin orageux, 402; — suspicion injurieuse, 403.

Esclavage. Autorisé sous le nom de servitude, II, 198.

États-Unis. Leur état religieux fut une des causes des succès du mormonisme, *Intr.*, xxv; — ils offrent des exemples de tentative de synthèse religieuse, xxx. — État moral de l'ouest du pays avant et depuis l'Indépendance, lx et suiv.; — fanatisme, lxiii et suiv.; — décomposition du christianisme dans les Etats-Unis, lxv; — chances favorables qu'ils offrent au mormonisme, lxviii; — esprit religieux, lxxx; — esprit libéral, lxxxiii; — méthode philosophique des habitants, lxxxiv; — génie des mêmes habitants, *ibid.*; — réflexions sur la liberté religieuse, I, 339.

Ether (le prophète), qui a écrit l'histoire des Jarédites, I, 222.

Evangile (l'). Usage qu'en font les Mormons, II, 36.

Ève. C'était *une des femmes d'Adam*, II, 32.

Evening and Morning Star. Journal fondé par J. Smith pour sa propagande, I, 242; — il répond aux attaques de la presse américaine, 244.

Evêques mormons. Leurs fonctions, II, 45.

Exode des Mormons. Commencé en février 1846, I, 360; — accompli le 17 septembre suivant, 363.

Exportation. Elle est encore nulle, II, 225.

Expositions des produits agricoles et industriels à Great Salt Lake City, II, 225.

Expositor (The). Journal fondé pour combattre les Mormons, I, 330; — l'imprimerie de ce journal est saccagée par ordre du prophète, 331; — il sort de ses ruines, 354.

F

Far-West, colonie des Mormons; ses désordres, I, 264-65; — la vente des spiritueux y est prohibée, *ibid.*

Faune (la) de l'Utah. Causes de sa pauvreté; liste des mammifères et des oiseaux du pays, II, 448, note 8.

Faure, restaurateur français à Los Angeles; ses offres obligeantes, II, 400.

Favens (le P. Modeste), missionnaire dans la Polynésie, II, 411.

Fayette, comté de Seneca, État de New-York, lieu où s'établit l'Église des Saints du dernier jour, I, 219.

Femmes mormonnes. Histoire peu édifiante, I, 126. — Invention de la *femme spirituelle*, 128; — fanatisme et vertu avec des institutions détestables, 132, 134, 137, 143; — rivalité de mère et de fille, 138-39; — abnégation digne de pitié, 140.

Fénelon. Il pourrait être accusé de panthéisme, *Introd.* xxxvii.

Fillmore. Capitale politique de l'Utah, I, 388; — sa situation géographique, ses habitants, II, 288; — son palais législatif, 289.

Flora, mule de la caravane, I, 33.
Flore de l'Utah, sa pauvreté, II, 498. (Voy. Botanique).
Foi (la). Elle ne se perd pas parmi les hommes, *Introd.* xxvi, xxvii. — Est indépendante du culte, lvii. — Naît de la liberté, lxxxvii.
Ford (Thomas), gouverneur de l'Illinois, I, 332; — son aveu contre les ennemis des Mormons, 339; — sa déclaration sur l'état moral de Nauvoo, 354.
Forêts américaines. Leur essence, circonférence extraordinaire de certains arbres, I, 18, 21; II, 437 et suiv.
Foster (le docteur), chassé de l'Église; sa haine contre J. Smith, I, 330 *note*.
Fourichon (l'amiral), l'un des chefs de l'expédition de Pétropolowski, I, 7.
France. Caractère de la liberté religieuse, *Introd.* lxxxv.—Opinion d'un Américain à ce sujet, *ibid.*
Franc-Maçonnerie des Mormons. Initiations, épreuves, mystères et cérémonies, II, 56 et suiv.
Frémont (le colonel). Episode de ses voyages, II, 365 et suiv.
Frère ou **Soeur**. Appellation familière des Saints entre eux, I, 175; — seule qualification en usage parmi les Mormons, II, 47.
Frontier Guardian. Journal fondé à Kanesville, par les Mormons expatriés, I, 369.
Fuller (Marguerite), constate l'influence des idées d'Emerson, *Introd.*, xlvii.

G

Genèse. Traduction et interprétation, par Joseph Smith, II, 19 et suiv.
Gentils. Nom générique de toutes les sectes religieuses en dehors de la doctrine mormonne; accueil qu'ils nous font; ils nous volent deux fois, I, 186; — leurs menaces de mort contre le Prophète, I, 331; — abominables manœuvres, 354; — incendie des maisons des Saints, 355; — lâches attentats sur des malheureux, 362; — reproches qu'ils font aux Mormons, I, 421.
Geomys. Curieux mammifère, II, 301.
George, capitaine marchand qui se fait domestique après la perte de son navire, I, 4; — il perd une pipe à laquelle se rattachent de royaux souvenirs, 16; — puissance du sommeil sur lui, 22, 51; — son apathie devient coupable, 26, 47, 55, 65, 66; — sa frayeur des serpents, 70; — il perd sa deuxième pipe et autres objets, 77, 84; — accident comique, 81; — l'appréhension des Indiens le paralyse, 83, 87; — il devient sourd et dans un état de somnolence continuelle, 88; — embarras qu'il cause, 91; — pourquoi il est privé de fumer, 104; — il tombe malade et retarde le départ, 127-128; — sa maladie nous sauve des dangers d'un départ précipité, 130; — le pauvre naufragé n'est plus qu'un être inerte; sa chute de cheval, 135; — il nous perd de vue pendant quatre heures, 136; — il tombe dans la vase en franchissant un ruisseau, I, 140; — il perd une mule, 142; — Haws lui fait faire la route à pied, 152; — sa poltronnerie, 153; — sa métamorphose, 163; — le souvenir des ennuis qu'il avait causés empêche d'accepter de nouveau ses services pour le retour, II, 247; — il reste chez les Mormons, 248; — et passe en Californie avec des mineurs, 249.
Gibier des Indiens, I, 113. (Voy. Cerfs, Daims, Lynx, Renards, Loup, Mink, Hermines, Mountain-sheep, Grouses, Corbeaux, Pies, Tourterelles, etc.)
Gibson, propriétaire d'un convoi de bœufs, assassiné par les Indiens, I, 55.
Gilbert et **Gerrish**. Négociants Américains; souper de garçons chez ces messieurs au Lac Salé, II, 238; — vin du cru et vins étrangers, 239; — sophistication des spéculateurs et avis aux chambres de commerce de France, 240.

GLYPHES américains, II, 306 à 312; — de Mexico, I, 230.
GODET, compagnon du fameux Carson, II, 366-67.
GOG et MAGOG. Signification de ces deux noms, II, 66.
GOOSE CREEK. Dangereux passages des émigrants, chez les Chochonès, I, 227.
GOUVERNEMENT de Washington. (Voy. Congrès Américain.)
GRAND-BASSIN. Nom primitif du pays d'Utah; son exploration, I, 370, 374; — élévation de ce plateau, II, 215; — sa nature saline et son aspect général, 216.
GRAND-CONSEIL. (Voy. Tribunal de famille.)
GRAND-ROND. Bassin fertile au pied des Montagnes-Bleues, II, 428, note 1.
GRANIT, I, 23, 24, 117.
GRANTSVILLE. Village mormon; ses habitations, ses habitants et leur curiosité; repas chez l'évêque, I, 154-55.
GREAT SALT LAKE CITY. La ville Sainte des Mormons, ou Cité du Grand Lac Salé; sa situation, I, 165; — notre entrée dans cette moderne Jérusalem, 166; — effet qu'elle produit sur nos deux Indiens, 163; — sa description, 168 et suiv; — son palais de justice, sa bibliothèque, 169; — sa propreté, son ordre, son industrie, 171. — Ses éléments hétérogènes, 173; — soirées agréables et instructives; réponses aux objections; principes religieux de nos visiteurs; leurs titres ou qualités, 191 et suiv. — Son climat, 380; — population en 1852, 393; — ses écoles et ses sociétés scientifiques, II, 148-49; — ses professeurs et ses savants, 152; — son université et son unique découverte, 153-54; — bibliothèque sans lecteurs et projet de musée, 157; — son administration municipale, 220; — siége de la Présidence de l'Eglise des Saints en attendant la moderne Sion, *ibid.*; — séjour d'un mois dans cette métropole, 233 et suiv.; — régime diététique à la table d'un hôte, 235; — visites et bains au Lac Salé, *ibid.*; — course prodigieuse d'un cheval indien, 238; — considération que les Saints nous témoignent; regret de se quitter, 246, 254.
GREEN RIVER. Truites de cette rivière, II, 425, note 1.
GREEN VALLEY, I, 16.
GRENATS, I, 118.
GROTIUS. Opinion sur les sectes en général, II, 8 *note*.
GROUSE (Tétraonide). Volatile aux pattes emplumées, I, 81, 113, 133, 134, 370; — d'espèces diverses (*Bonasia*, *Tetrao*), II, 222, 285; — brunes, II, 423, note 1.
GUADALUPE HIDALGO (Traité de). Cession de l'Utah par le Mexique aux États-Unis, I, 383.
GUAYAS. Observations thermométriques sur les bords de cette rivière, I, 19.
GUNNISON (le capitaine) et ses compagnons. Leur mort tragique sur les bords du Sevier River, I, 395 et suiv.
GYRINS I, 92.

H

HALE (Isaac), beau-père de J. Smith, I, 208.
HALE (Emma), fille d'Isaac, épouse J. Smith, I, 208; — elle est nommée *Dame d'Élection* et *Fille de Dieu*, 236.
HALELEA, petit chef havaiien; son essai de colonisation mormonne à Lanai, II, 279.
HANGTOWN. (Voy. Placerville.)
HARMONY. Résidence de J. Smith, I, 237; — village de l'Utah, II, 306.
HARNEY (le général). Commandant l'expédition contre les Mormons d'Utah, I, 404.
HARRIET. La fille de Peter Haws, I, 108, 110.
HARRIS (Martin), fermier à Palmyra; part pour New-York, chargé des traductions de J. Smith; ses désaccords avec le professeur Anthon et résultat de son voyage I, 211; — ses fonctions

de secrétaire et sa perfidie, 212 ; — il témoigne en faveur de J. Smith, 215; — pourquoi il fait moitié des frais d'impression du Livre d'Or, 218; — retranché de l'Église, il se joint à ses ennemis, 226.

Havaii, archipel des Sandwich. Méprise amenée par l'habitude de converser dans l'idiome de ce pays, I, 9-10.

Havaiiens. Avenir possible de cette race et de son archipel, II, 279-80.

Haws (Peter). Sa famille, son hospitalité, I, 108 ; — charme de son habitation, 117; — ses cultures : il abandonne tout, 119 ; — détails horribles, 120 ; — histoire de ce Mormon, 122 et suiv. ; — ses conférences du soir, 126 ; — il se décide à venir au Lac Salé, I, 129 ; — on le prendrait pour le bon vieillard d'Œbalie, 132; — dissertations théologiques et miracles de l'Alabama, 140-41 ; — description de l'église de Nauvoo, 143; — il fait espérer la vue du Lac Salé à 60 lieues de distance, 145-46; — met George à pied, 152; — annonce la 1re colonie mormonne, 154; — et nous conduit chez l'évêque, 155. — Son salut à la ville Sainte après avoir passé le Jourdain, 162; — il nous présente à S. Exc. le Président suprême de l'Église et nous quitte comblé des témoignages de notre reconnaissance, 168, 175-76.

Haws (Mistress). Son accueil, I, 108; — preuve de courage, 117 ; — ses extases et sa pipe, 125; — ses soins empressés dans une indisposition, 129; — ses adieux et ses bénédictions, 133.

Haws's-Ranch. Ferme établie dans le désert par un Mormon du nom de Haws, I, 107 et suiv.

Henriot (Eugène). Jeune émigré du Havre au Lac Salé; sa foi, I, 191 ; — histoire de sa conversion, 192.

Henry. Portrait physique et moral de cet homme à gages, II, 249 ; — discorde qu'il cause par ses prétentions, 251; — sa pédanterie et ses familiarités, 252; — sa profession de foi religieuse, 321; — exposé de ses principes politiques, 335; — parallèle des mœurs américaines et françaises ; réfutation du sophisme d'Huguenot; le conquérant au-dessous du chef de brigands, 355 ; — qu'est-ce qu'un gentleman ? 377; — discours sur les races du continent, 383; — son inconvenance à notre banquet d'adieu, 402; — lutte sanglante, 414 et suiv.

Héraut de la Grace. Surnom de Heber Kimball, I, 351.

Hermines, I, 113.

Higbee (Francis). Son inconduite le fait expulser de l'Église; il s'en venge par le scandale, I, 330 *note*.

Honolulu. Capitale de l'archipel Havaiien, I, 369 *note*.

Hope, conducteur de la malle du Lac Salé à San Bernardino; il se joint à notre caravane, II, 340; — ses soupçons sur un Indien : récit d'un horrible assassinat, 365.

Hudson (le fleuve). Ses ondes et ses rives enchantées, II, 477-78, note 19.

Hudson-Bay (compagnie d'), II, 427 note 1; — ses magasins, 431.

Huguenot. Caractère de ce personnage domestique, II, 249 ; — ses querelles avec Victor le cuisinier, 251 ; — sa maladresse pour conduire un attelage, 259 ; — les discours d'Henry l'endormement, 336 ; — part qu'il prend aux discussions, 355; — son certificat, 416.

Humboldt (de). L'illustre savant a eu son nom donné à une vallée et à la rivière qui l'arrose, I, 52, 62; — ses inductions sur le Lac Salé, 157.

Humboldt-Range. Montagnes dont les cimes gardent une neige perpétuelle, II, 216.

Humboldt River. Son cours, son embouchure et ses eaux infectes, I, 52 ; — émanations putrides sur ses bords; danger de ce séjour, 57-58.

Hurt (le docteur). Intendant des affaires indiennes pour le département d'Utah, I, 109, 167; — ses observations sur les tribus sauvages, II, 238.

Hyde (John). Sa peinture du ménage polygynique, II, 114, 119 à 123, 130; — son témoignage en faveur des femmes, 132; — portrait qu'il donne de Brigham Young, I, 424, 427; — il renie la secte et en dénonce les faiblesses, II, 63.

Hyde (Orson). Alternativement apôtre zélé et transfuge, I, 242, 247, 257, 266-67, 295, 361; II, 156.

Hyrum. Frère du Prophète, témoin de la Révélation reçue par J. Smith sur la Polygamie, II, 109 *note*. (Voyez Smith Hyrum.)

I

Icariens. Ils entreprennent, sous la conduite de M. Cabet, de relever le monument mormon de Nauvoo, I, 361 *note*.

Illinois (l') devient l'asile des Mormons persécutés, I, 272, 273; — les habitants en prennent ombrage, 316.

Importation. Débouchés commerciaux de l'Utah, II, 225.

Incendie d'une forêt; ses effets, I, 29.

Independence-Rock, II, 424, note 1.

Indian Creek. Ruisseau pittoresque, II, 299.

Indiens de l'Amérique du Nord. Leur ressentiment contre les Américains de l'Est; déclaration de guerre aux Peaux-Blanches, I, 5. — Cabanes de ces sauvages, 13. — Caractère général, 28. — Légèreté de leur marche, 28, 38; — superstitions de ces peuplades, 50; — leur chasse au lièvre, 63. — Mœurs particulières à certaines tribus, 75. — Leur appétit vorace, 114. — Attroupements vers les sources du Humboldt, 130. — Applications terribles de la loi du talion, II, 244-45. — La vie indépendante du désert préférée au confortable des habitations de l'homme civilisé, I, 119; II, 349. — Prix qu'ils mettaient à l'échange d'un cheval, II, 430, note 1.

Indiens inoffensifs. Comment leurs femmes voyagent avec leurs enfants, II, 427, note 1.

Indiens Paiulis. Ils assistent à notre départ pour le désert d'Utah, I, 34; — alliés des Paiulis; quelques mots de leur idiome; leur importunité, 41.

Indiens Pottawatamies. — Tribus qui firent bon accueil aux Mormons, I, 368.

Indiens Utahs. Leur traité de paix avec les Chochonès, I, 393. — Nouvelles hostilités, 399.

Industrie des Mormons de l'Utah, II, 224.

Instituteurs. Triste considération dont ils jouissent dans leur état précaire au Lac Salé, II, 150. — Singulier avis d'un maître d'école aux abois, 151.

Instruction. C'est dans le Temple seulement que le peuple la reçoit, II, 153.

Ipécacuanha. Remède indispensable aux voyageurs dans les contrées indiennes, I, 129.

J

Jack, mulet que montait M. Brenchley, I, 33; — il refuse de porter le fardeau de Péké, 68; — sa fidélité, II, 256; — échangé contre un cheval américain, 358-59, 368.

Jackson. Fonde l'*Expositor* pour se venger des Mormons, I, 330.

Jackson (comté de). Terre promise et Eden futur des Mormons, II, 209, 210.

Jane, mule de George, I, 33.

Jared (peuple de), dispersé lors de la confusion des langues, I, 221.

Jarédites. Leurs annales retrouvées; les Israélites leur succèdent, I, 222.

Je suis. Appellation qu'affectionnent les Mormons en parlant de Dieu, II, 33.

Jésus-Christ et ses Apôtres. Ils ont donné, selon les Mormons, l'enseignement et l'exemple de la polygamie, de même que les Patriarches, II, 84.

Joe. Nom dérisoire que les ennemis de

Joseph Smith se plaisent à lui donner, I, 255 *note*.

JOHN-DAY'S (rivière), II, 430, note 1.

JOHNSON. Scène scandaleuse chez lui, à Hiram, I, 243.

JOHNSON (le missionnaire). Son hospitalité à Payson; conseils au roi des Sandwich; triomphe contre le ministre et illusions perdues, II, 278-79.

JOHNSTON (le général), commandant l'expédition américaine au Lac Salé; l'entrée de la ville Sainte est interdite à ses soldats, I, 418. — Il prête l'appui de sa force armée aux juges et s'aliène le gouverneur, 419.

JONES (le capitaine). Son comptoir et ses habitués, I, 78; — assassiné par les Indiens de la tribu des Chochonès, 81.

JOURDAIN. Petit fleuve ainsi baptisé par les Mormons, en Utah, I, 162, 379, 380; II, 266.

JOURNALISTE français. Récit de sa conversion et son *Chant du départ pour Sion*, II, 179-80.

JOURNAUX. Ils sont le principal aliment littéraire au Lac Salé, II, 158.

JUAB (vallée de). Source fameuse qu'elle renferme, II, 281.

JUDD (le docteur). Ministre de Kamehameha III, roi des Sandwich, II, 278.

K

KAHEKILI, dieu de la foudre chez les Havaiiens, *Introd.*, XV.

KANE (le colonel). Sa sympathie pour les Mormons; — il écrit un récit touchant de leur exode, I, 364. — Instructions secrètes qu'il reçoit de Washington; — il rétablit les anciennes relations entre l'Utah et le gouvernement fédéral, 416. — Sa mission conciliatrice en Utah, 418.

KANESVILLE, du nom du colonel Kane. Première halte et quartier général des Mormons sur les bords du Missouri, I, 365, 367. (Voy. Council-Bluffs.)

KANOCHI, chef de la tribu des Pavantes, II, 293.

KATE, une des mules du voyage, I, 33.

KETENGUA, montagne en cône crénelé, I, 135.

KILAUEA, volcan de Havaii; épisode qui s'y rattache, *Introd.*, XVI. — Eaux chaudes, II, 443, note 4.

KIMBALL (Heber), président de l'Église, oncle de Carlos Murray, I, 121; — l'un des douze Apôtres, 257; — conseiller de la Présidence, 374. — Appui qu'il prête aux discours du maître, 409. — C'est le grand-prêtre de la Maçonnerie mormonne, II, 56; — et le président de la conférence des Elders, 99. — Son régime polygynique, 115. — Il est l'*alter ego* du grand Pontife, 156. — Son panégyrique de Brigham Young, 208.

KINGSTON SPRING, source ainsi baptisée par les émigrants, II, 364. — Théâtre d'une scène sanglante, 365-66.

KINIKINIK. Tabac des Indiens, I, 93, 114; II, 425, note 1. (Voy. aussi *Cornus*, *Vaccinium*, *Daphne*.)

KINKEAD, II, 260. (Voy. Livingston et Cᵉ.)

KINNEY, juge suprême d'Utah; son accueil; sa taverne; notre appartement, I, 166-67. — Visites du général Burr et du docteur Hurt, 167. — Son empressement à nous servir, 179; — sa conduite au Lac Salé, 180. — Il cumule les fonctions de juge avec diverses industries, 181. — Sa table et ses prévenances, II, 235. — Répulsion de B. Young pour notre hôte, 243. — Dîner qu'il nous offre et témoignage de sa sympathie, 257, 260.

KIRTLAND, village de l'Ohio, où J. Smith se retira pendant quelques années, I, 238. — Succursale de Sion, I, 245. — Un schisme s'introduit dans la colonie, 263.

KIT CARSON, célèbre trappeur, II, 366, 424, note 1.

KNIGHT (John), de Colesville. Ses libéralités en faveur du futur Prophète, I, 214.

KNIGHT-NEWEL. Sauvé par l'exorcisme de J. Smith, I, 235.
KUSIUTAS. Tribu indienne alliée des Utahs, II, 347. — Mots usuels dans leur langue, *ibid.*

L

LABAN (l'épée de). Prétendue trouvaille de J. Smith, I, 207, 231.
LABOULAYE, traducteur de Channing, *Introd.*, LI.
LAC HUMBOLDT, I, 62.
LAC NICOLLET. Du nom d'un astronome français, II, 285. (Voy. Sevier.)
LAC SALE. But de notre voyage; espoir de le découvrir et désappointement, I, 145; — ses bords, son étendue, sa situation, sa profondeur, ses îles; densité de ses eaux; elles sont mortelles aux poissons, I, 156-57-58; — son origine et sa nature saline; comment il est formé; les Mormons craignent de le voir dessécher, 159. — Inscription française trouvée dans un souterrain des environs, II, 217 *note*.—Rapport d'un acre de terrain, 223.
LAC UTAH. Ses eaux bleues, II, 266, 268. — On l'a confondu avec le Lac Salé, sous le nom de Timpanogos, 269; — fertilité de ses rives, 270.
LA HONTAN (le baron). Sa découverte du Lac Salé, I, 157.
LAMAN. Chef d'Israélites qui leur a donné son nom, I, 223.
LAMANITES. Descendants d'Israël, I, 220; — nation maudite de l'Amérique du Sud, 223-225.—Leur rivalité avec les Néphites, 223.
LAMANITES (Indiens). Ils doivent un jour aider à bâtir le temple de Jéhovah en Amérique, II, 66.
LAMPAS, maladie qui atteint les animaux, I, 17.
LANGUES ETRANGÈRES (étude des) en Utah, I, 397.
LARAMIE (fort). Accueil de sa garnison à M. Brenchley, II, 423, note 1. — Élévation de la température, *ibid.*
LAS VEGAS (plaines de), II, 346; — petit fort construit par les Mormons, 347. — Signification de ce nom espagnol, *ibid.* — Altitude de ce lieu de relai, 348.
LATTER-DAY SAINTS' MESSENGER AND ADVOCATE. Nouveau journal fondé pour la cause des Mormons, I, 247.
LAW-WILLIAM. Son inimitié contre le Prophète, I, 330 *note*.
LAWSON (James). Missionnaire mormon; sa rencontre nous tire d'embarras financiers, en édifiant les fonctionnaires mormons sur notre compte, I, 178, 183; II, 260.
LEADE (Jane). Est une sorte de précurseur de J. Smith, I, 229. — Sa naissance, sa théosophie, 230. — Fondatrice des Philadelphes, *ibid.*
LECTURE. Exemple d'une reine sauvage qui a appris à lire à 60 ans, II, 160.
LEE (Ann), fondatrice des Shakers. *Introd.*, XXIV; II, 135, 470 et suiv. (Voy. SHAKERS, précis histor.) — Son portrait physique et moral par la supérieure des Shakers, II, 486, note 19.
LEHI, petite ville près du Lac Utah, II, 266. — Les curieux nous y importunent, 267; — ils se montrent néanmoins obligeants, 268. — Civilités gênantes, 269.
LESTRADE (le père), missionnaire à Los Angeles, II, 409, 410.
LÉZARDS à queue épineuse, I, 43; — elliptiques à cornes, 62, 77; — à forme aplatie, II, 423, note 1.—Leur absence attribuée à la consommation qu'en font les Indiens, II, 346. — *De l'Utah.* Types ordinaires et particuliers; espèces connues des naturalistes; variétés non classées; quelques tribus indiennes sont friandes de leur chair, à la manière des Arabes, II, 445-46, note 6.
LIBELLULES (insectes), I, 92.
LIBERTÉ. Elle est une condition des créations religieuses, *Introd.*, XXVIII, XXIX; — et le remède de l'indifférence, *ibid.* — Caractère de la liberté religieuse en France, LXXXV. — Im-

portance de la liberté religieuse absolue, LXXXVI et suiv.

LIÈVRES. Leur multitude à l'entrée du désert, I, 36 ; II, 285, 299, 374 ; — à longues pattes, II, 423, note 1.

LIMNÉES (coquilles), I, 36.

LION DU SEIGNEUR. Surnom de Brigham Young I, 351

LITTÉRATURE. Elle se borne particulièrement aux matières théologiques, II, 158.

LITTLE COTTONWOOD, village à 4 lieues de Great Salt Lake City. Nos amis du Lac Salé nous rejoignent à cette première étape, II, 260.

LIVINGSTON et KINKEAD. Maison de banque à Great Salt Lake City, I, 177, 179 ; II, 240, 257.

LIVRE de Mormon. Impression et publication ; choix d'un imprimeur ; difficultés matérielles, I, 218 ; — son titre prétentieux sa division, 220-21 ; — son analyse d'après les Mormons, 222 et suiv. ; — une édition à Paris, 390 ; — son authenticité aux yeux des fidèles, II, 36.

LIVRES de Néphi, — de Jacob, — d'Énos, — de Jarom, — d'Omni, — de Mosiah, — d'Alma, — de Hélaman, — de Moroni, — et d'Éther, ou Annales du peuple de Jared, I, 221.

LIVRE d'Abraham ou Annales écrites par le Patriarche et traduites par J. Smith, II, 461, note 8. nterprétations comparées du Prophète et des Egyptologues, 463 et suiv

LOCUSTA VIRIDISSIMA d'Europe (sauterelle), II, 447, note 7.

LOGHOUSE. Nom donné par les Américains aux baraques construites avec des arbres superposés, I, 40.

LOUPS, I, 113 ; II, 366, 379 ; — leurs ravages parmi les troupeaux, I, 118 ; — comment ils dévorent les buffalos, II, 423-24-25, note 1.

LUCIFER, général en chef des mauvais esprits, I, 5.

LYMAN (l'apôtre). Se rendant à Fillmore, II, 337.

LYNX, I, 113.

M

MAC CULLOCH, commissaire du gouvernement fédéral à Great Salt Lake City, I, 418.

MACK (Lucy), mère de J. Smith, I, 197 ; — sa piété, ses visions, ses incertitudes, son baptême, 98 ; ses dix enfants cours de ses idées mystiques *ibid.* ; comment elle interprète la Bible *ibid.* ; — elle cherche la vérité religieuse, 202 ; — désaccord de récit avec son fils, 214 ; — elle l'avertit des dangers qu'il court, 218 ; — morte à Nauvoo, 346.

MACKAY compagnon du capitaine Jones ; son récit du meurtre du capitaine ; soupçons qu'il fait naître, I, 81, 82.

MAC LEAN. Sa vengeance sur Parley Pratt, II, 127.

MAGISTRATS de l'Union américaine. Faiblesse de l'autorité devant le peuple souverain, I, 364 (Voy Drummond.)

MAGISTRATURE américaine, I, 180-81.

MAHOMET Ce n'était pas un imposteur, *Intr* XX XXI XXII.

MAID OF IOWA vapeur au service du Prophète et de son Eglise, I, 296.

MALHEUR rivière du), II, 427, note 1.

MANTI (ville de) Mines de charbon de terre découvertes sur son territoire, II, 282.

MANUFACTURES. Elles se construisent et fonctionnent rapidement au Lac Salé, I, 394.

MANUSCRIPT FOUND de Spaulding. Sa similitude avec le Livre de Mormon, I, 228.

MARIAGE monogamique ; ses avantages sur la polygynie, II, 78 ; — mormon : rites observés, 39, 78, 110 ; — côté matériel, 118-19 ; conditions générales, 123-24-25 ; — polygynique : formalités obligatoires, cérémonies et bénédictions nuptiales, 10-11-12 ; — consentement de la première femme pour en obtenir d'autres, 111, 113.

MARIUS (Brémond), émigré français en Californie, I, 11, 12.

MARMOTTES, II, 296, 404, 417, 424, note 1.

MARSDEN (Alston), sourd-muet guéri par le pouvoir des Saints, II, 54.
MARSHALL (James), le premier qui trouva l'or en Californie, I, 378 *note*.
MAYER (le docteur Alexandre). Son livre et son opinion à propos de monogamie, II, 92.
MELCHISÉDECH. Ordre conféré pour la première fois à quelques anciens apôtres mormons à Kirtland, I, 239; — définition, II, 40.
MÉNAGE polygynique. Ses trois formes, II, 114, 115; — numéros d'ordre des femmes, 116; — la parenté, 117.
MEPHITIS. (Voy. Skunk.)
MÉTAPHYSIQUE des Mormons, II, 9 et suiv.; — son matérialisme et son panthéisme (résumé), 16; — son élasticité, 17.
MICA. Ses fragments dans la Sierra Nevada et la vallée de Carson, I, 23, 32.
MICHAEL ou Adam. (Voy. ce nom.)
MILICE. Sa formation au Lac Salé, I, 394.
MILLENNIUM ou règne du Christ sur la terre, II, 18, 489, note 19.
MILTON. Il montre plus de philosophie que certains philosophes, *Intr.*, XI.
MILU, dieu des Havaiiens; on lui fait des sacrifices de poules blanches, *Intr.*, XVIII.
MINES aurifères. Leur abondance aux environs de Monte-Cristo, I, 11 et suiv.; — de la Californie: leur découverte par des Mormons menace de dissolution l'établissement d'Utah, 378
MINISTRES protestants. Ils s'effrayent du développement de la secte mormonne et obtiennent son expulsion du Missouri, I, 246; — résolutions prises à cet égard, 247.
MINK (*Putorius Vison*), I, 113.
MIRACLES, I, 124, 140; II, 53 et suiv.
MIRAGE nocturne, I, 51; — illusion singulière et désespérante réalité, 148-49-50; — phénomène atmosphérique, II, 422-23, note 1.
MISSIONNAIRE. (Crédulité d'un), *Intr.*, XVII'.
MISSIONNAIRES catholiques; dévouement sublime de ces héros du christianisme, II, 163.
MISSIONNAIRES mormons; comment ils recrutent des adeptes, 162-63; — leur obéissance et leur soumission absolues, 164, 170; — leur bagage de voyageurs, 165; — misères, tribulations, courage et fanatisme de ces prédicants, 166; — leur retour, comme le départ, dépend des ordres qu'ils reçoivent, 169; — succès de leurs prédications dans certains pays, 176-77; — en Angleterre et en Amérique, I, 290; — ils se répandent sur tous les points du globe, 390, 402.
MISSOURI. Les missionnaires de J. Smith y vont prêcher sa nouvelle doctrine, I, 237; — cette contrée leur est promise en héritage, 239-40; — ses habitants veulent chasser les Mormons du pays, 245.
MOEURS indiennes. (Voy. Indiens.)
MOÏSE. Ses lois sanctionnent la polygamie, II, 83.
MOJAVE, rivière qui porte le nom d'une tribu indienne, II, 372, 379.
MOKUAVEOVEO, volcan de Havaii; rencontre de la déesse Pele dans son cratère, *Intr.*, XVI.
MONEY-DIGGER (chercheur de trésors). Sobriquet de J. Smith, I, 208, 230.
MONNAIE en circulation, II, 226.
MONOGAMIE. Envisagée au point de vue des lois de la nature, II, 92 *note*; — c'est la minorité qui la pratique dans le monde, 97; — elle donne des brevets à la prostitution et multiplie les crimes d'adultère, 98.
MONTAGNES-BLEUES. Spectacle d'une aurore boréale au pied de ces monts, II, 428, note 1.
MONTAGNES du Humboldt; leur aspect bizarre, I, 95.
MONTAGNES-ROCHEUSES, I, 52; — leur traversée par les Mormons, 360 et suiv.; — par des Saints d'Angleterre, 393; — rappel, II, 423-24, note 1.
MONTE-CRISTO, cabaret sur la route de Sacramento à Carson, I, 11.

Montégut (E.), traducteur d'Émerson, *Intr.*, XLVII.

Monterey, port de relâche à dix heures de San Francisco, II, 418.

Montesquieu. Son sentiment sur la pluralité des femmes, II, 81.

Monuments glyphiques. (Voy. Arts.)

Mormon. Annales de ses ancêtres, I, 226; — le père et le fils sont du petit nombre des Néphites qui échappent aux Lamanites, *ibid.*; — étymologie supposée de ce nom, 299.

Mormon Island, bourgade qui doit son nom à une colonie de Saints, I, 16.

Mormonisme. Causes de ses progrès, *Intr.*, LXVIII et suiv.; — son esprit de charité et d'égalité, LXXI et suiv.; — sa morale, LXXV; — son universalité, LXXVII et suiv.;—sa prospérité, I, 266, 402; — caractère de cette religion, II, 3; — considéré dans ses prétentions; flexibilité de la doctrine, 7; — éclectisme et pensée de conciliation universelle; ses emprunts aux divers cultes, 8, 9; — statistique de ses adhérents, 178; — rapidité de son développement comparatif, 179; — ses progrès parmi les déshérités des sociétés européennes, 188.

Mormons (les). Colonie dans la plaine de Carson, I, 30; — compagnie d'explorateurs, 150; — exemple de courage guidé par la foi, 162; — moralité et activité infatigable, 172; — habitudes locales, 173; — but de ce peuple qui s'annonce comme la postérité privilégiée d'Abraham, 174; — ce qu'ils entendent par *don des langues*, 176-77; — on les accuse à tort de communisme et de pratiques homicides, 187-88; — agressions dont ils sont l'objet; ils prennent les armes pour se défendre; leur bonne foi est trompée; on les traque comme des animaux malfaisants; ils fuient en désordre, se réfugient dans le comté de Clay, 249; — le gouvernement américain leur offre une réparation; la loi devient impuissante pour les protéger, 251; — leur établissement à Shoal Creek, comté de Caldwell, 262; appel aux armes contre eux dans le Missouri, 267; — leurs maisons sont ravagées, 268; — on menace de les exterminer, 269; — massacre et pillage de ces visionnaires, 272 et suiv.; — instruments désignés de cette monstrueuse persécution, 273 *note*; — loyauté de leur foi, 285; — accueil des habitants de Quincy, 287; — ils y fondent le siége de la nouvelle Eglise, 288; — inutiles réclamations au Congrès américain, 290; — ils rêvent l'empire d'Amérique, 319; — leur résignation après la mort du Prophète; embarras de lui choisir un successeur, 339-40; — et ambitions qui surgissent, 348; — vexations qu'ils endurent de la part des Gentils, 354, 357, 363; — leur expulsion de Nauvoo est prononcée à Quincy, 355; — l'émigration est solennellement décidée, 356; — ils traversent le Mississipi sur la glace, 360; — abandon de Nauvoo, 362; — misères et souffrances du voyage, 364, 367, 368; — formation du bataillon mormon, 366; — l'arrière-garde des émigrants rejoint le quartier général entre le Missouri et la Platte, 367; — ils franchissent les Montagnes-Rocheuses, s'engagent dans les solitudes de l'Utah, et arrivent sur les bords du Lac Salé, 370-71, 375; — disette et abondance, 377; — guerre avec des maraudeurs indiens, 382; — leur république sous le nom de Territoire d'Utah, 387; — difficultés avec les officiers fédéraux, *ibid.*; — commerce, échange, industrie, revenus, 392; — célébration du cinquième anniversaire de leur arrivée au Lac Salé, 393; — nouvelle guerre avec les Indiens, 395; — appréhensions de famine et miracle, 397; — comment ils sont dépeints aux yeux du gouvernement de Washington; expédition contre eux, 402; — ils se disposent à résister en privant l'armée fédérale de ses vivres, 409; — enthou-

siasme pour la guerre, 411; — négociations; mémoire au Congrès; adresse au président Buchanan; dénonciation de griefs, 414-15. — Ce peuple reste inébranlable devant les propositions inquiétantes des agens américains, et commence son mouvement d'émigration, 417; — il rentre bientôt dans ses foyers, 418; — la presse américaine l'attaque et finit par faire peser ses accusations sur les fournisseurs de l'armée, 420; — les soupçons qui ont occasionné le conflit sont reconnus faux, 421; — la paix est célébrée par des cantiques d'actions de grâces, 423; — des milliers de néophytes les rejoignent au Lac Salé, *ibid.*; — leur destinée sous la direction du chef actuel, *ibid.* — Ce qu'ils pensent de l'incarnation de Jésus-Christ, II, 35; — ce qu'ils pensent de l'Église de Rome, 46; — définition de leur foi, 52; — ils prétendent posséder le don des miracles et le don des langues, 53; — ils condamnent la médecine comme science, *ibid.*; — importance qu'ils attachent à l'organisation de la franc-maçonnerie, 64; — ils s'inquiètent peu des contradictions, 65; — leurs prophéties s'accompliront comme toutes celles de l'Ancien Testament, 66; — le Seigneur doit les rétablir dans leurs anciens héritages du comté de Jackson (article de foi), 66; — avenir qu'ils réservent au catholicisme et au pape de Rome, *ibid.*; — espérances qu'ils conservent pour eux, 67; — exemples de zèle à donner, 68; — moralité relative dans la polygynie, 131; — fanatisme de bonne foi, 132; — ils valent mieux que leur doctrine, *ibid.*; — régularité de leur conduite, 143; — l'instruction est peu prisée par les chefs de l'Église, 148-49; — amusements favoris : la danse et la la musique, 151; — présomption de savoir, 154; — des notions confuses couvrent leur ignorance et faussent le bon sens, 159; — science infuse et vérité religieuse absolue, 160; — en quoi consiste leur érudition, 161; — bilan intellectuel, 162; — particularités des conversions, 171; — catégories, 172; — hallucinations et délire, 173, 175; — guérisons miraculeuses par la vertu des prières, 174; — fraudes sacriléges, 174 *note*; — folie du mysticisme, 175; — dernier argument de ces fanatiques, 176; — leur sincérité n'est pas plus douteuse que leur égarement, *ibid.*; — ils s'efforcent de constituer une nation à part, 181, 191, 210; — exemples qu'ils donnent aux socialistes de toutes les les écoles, 186; — ils doivent respecter les lois des pays qu'ils habitent, 193; — leur système politique présent et à venir, 199; — ils visent à l'autonomie complète en attendant que leur Territoire passe au rang d'État, 204; — espérances des fidèles à cet égard, 209; — ils n'aspirent à rien moins qu'à l'empire du monde, 209, 210; — sagesse de leur politique avec les Indiens, 212; — la qualité de disciple de Brigham sert de passe-port à travers les hordes sauvages, *ibid.*; — ressources et moyens d'action qu'ils préparent pour l'éventualité d'une lutte, 213; — leur armée ne coûte pas un centime au budget et n'en serait pas moins redoutable, *ibid.*; — frugalité et sobriété de leur régime alimentaire, 227; — ils sont les plus laborieux des hommes, 228; — belle maxime qu'ils ont adoptée, 229; — conclusion de l'auteur, 230; — leur réserve envers les étrangers vient des déceptions cruelles qu'ils ont éprouvées, 315; — leur *settlement* à Las Vegas, 347-48; — inutilité de leurs tentatives pour séduire les Indiens des bords du Colorado, 349-50.

Mormons anglais, I, 167; — leur contingent à Nauvoo, 290; — ils se multiplient, 295, 319, 389.

Moroni, fils de Mormon, le dernier des Néphites, I, 220, 226.

Mouettes (*Larus*). La Providence les

envoie pour la destruction des sauterelles, I, 376, 381.
Mouflons, II, 331, 424, note 1.
Mountain-Jack, fameux détrousseur de grand chemin, II, 392.
Mountain sheep (*Ovis montana*), ou mouton sauvage, I, 113, 166; II, 222.
Moustiques. Voracité de ces insectes, I, 22.
Muddy (vallée et rivière du), II, 342, 344, 346.
Mules. Leur prix en Californie, I, 3; — attraction qu'elles ressentent pour le cheval, 33; — elles lui sont préférables pour supporter les fatigues et les privations (voy. Jack, Péké, Djémi, Campora, Jane, Dick, Flora, Kate, Piula), *ibid.*, — elles semblent flairer les Indiens comme des ennemis qu'il faut fuir, 85.
Murdoch, fermier irlandais, I, 18; — seconde rencontre, 46; — il apporte d'heureuses nouvelles, 64; — et cautionne nos compagnons de route, 66; — ses adieux, 67.
Murdoch, frère du précédent, arrive à notre campement; ses avis, I, 96.
Murray (Carlos), gendre de Peter Haws, I, 120; — son empire sur les Chochonès et ses assassinats; il passe en jugement, obtient sa grâce, et meurt à son tour assassiné par les Indiens, 121; — ses crimes vengés, 399; — théâtre de ses assassinats, II, 329.
Musique des sauvages, II, 451, note 10.
Myles (H.-R.), agent de la banque Wells et Fargo; son argent à 60 p. 0/0, II, 401.

N

Nature de l'homme; puissance et étendue de son intelligence, II, 73 et suiv.
Nauvoo. Ville fondée par les Mormons; son étymologie, I, 289; — prospérité de la colonie, 290; — sa légion, 291-92; — désarmement de cette milice, 333; — ses édifices sous Brigham Young, 353; — les Mormons l'abandonnent, 362; — siége que cette cité soutient, 363; — elle est pillée après le départ des Mormons, *ibid.*
Nauvoo House. Habitation provisoire du Prophète, I, 291.
Navajos (les). Tribu indienne, II, 314.
Néphi. Petite ville capitale d'un comté, II, 281.
Néphi. Nom du messager céleste qui apparut à J. Smith, I, 206; — nom de plusieurs livres des annales de Mormon, I, 221.
Nephites. Peuple privilégié par la tradition, I, 217, 223; — sa copie des Saintes Écritures, ses annales; ses succès sur les Lamanites, sa prospérité dans le nord de l'Amérique, ses prophéties, ses croyances, ses interprétations, etc., 224-25. — Leur extermination par les Lamanites, 226.
New-Lebanon. Établissement de la première communauté des Shakers (Église-mère), II, 474, note 19; — visite à cette communauté, 478; — sa population, II, 490.
Nids (aires probables) d'animaux inconnus, I, 142.

O

Observations barométriques, I, 103; — thermométriques, au pays des Mormons, II, 494, note 22 et suiv.
Œdipoda Corallipes (*Haldeman*), sauterelle, I, 376 *note*.
Oiseaux de proie I, 43; — sauvages, 56, 58, 59, 67; — indigènes de l'Utah, II, 222. (Voyez la liste de ces derniers, II, 449, note 8.)
Omahas. Tribu indienne des bords du Missouri, I, 368.
Or. Ses gisements dans tous les terrains d'alluvion; manière de le recueillir, I, 12; — ses paillettes dans les torrents, 118.
Ordre d'Aaron. Ses droits temporels, II, 40-41; — ses grades conférés, II, 59 et suiv.
Ordre de Melchisédech. Ses priviléges spirituels, II, 40-41; — son antiquité,

42; — hiérarchie, 44; — transmission héréditaire, 45; — degrés de cet ordre, II, 61, 62.

Orégon City. Ville du territoire de ce nom, II, 432.

Ortyx Virginianus. Grosse espèce de perdrix californienne, II, 326. (Voy. Perdrix.)

Ours. Leur nombre et leurs traces, I, 26, 36; — inoffensifs, II, 425 note 1. — noirs, gris et autre espèce, II, 222, 377, 382.

P

Pahvantes ou Pavantes. Tribu indienne du pays des Mormons, I, 398; II, 293.

Pale Faces ou Peaux-Blanches, I, 5.

Palis de Koolau, ou précipices, I, 143.

Panorama des montagnes, I, 147; — illusion d'optique fréquente dans les climats où la limpidité de l'atmosphère rapproche les distances, I, 161.

Panthère américaine. Carnassier du Grand-Bassin, II, 222.

Pape mormon. Il a seul le pouvoir de célébrer les unions polygyniques, II, 112.

Papeterie. Son établissement au Lac Salé, I, 396.

Papyrus d'Abraham. Etrange attestation de J. Smith à ce sujet, II, 459, note 17; — fragment de la traduction de ces papyrus, 460.

Parowan. Capitale du comté d'Iron, II, 302; — colonie mormonne, 303.

Partridge (Edward). Il se fait baptiser et reçoit le titre d'évêque, I, 238.

Patriarche (le Grand). Attributions spéciales de ce dignitaire, II, 46.

Patriarches. Ils ont été des modèles de foi et de bonnes œuvres dans la polygamie, II, 84.

Patten (David). Capitaine des Danites (voy. ce mot), I, 266.

Payson ou Peteetneet, colonie mormonne, II, 278; — stature remarquable des Indiens du pays, 280.

Payusitas. Tribu indienne du Nouveau-Mexique, II, 326; — quelques mots du langage de cette bande de voleurs, 327.

Payutas. Indiens des bords du Rio Virgen, II, 340.

Peaux-Blanches. Nom des gens de race européenne; leur supériorité reconnue par les Indiens, I, 62-63, 393.

Peaux-Rouges, nom générique des Indiens. (Voy. Peaux-Blanches.)

Pectoral (bouclier), I, 206, 210.

Péké, mule de voyage, I, 33; — elle périt en route et sert de proie aux cayotes, 68; — sa perte cause l'abandon d'une partie de collections précieuses, 74.

Pele, déesse des volcans chez les Havaiiens, *Introd.*, xv à xviii.

Pélicans. Leurs cris, I, 154.

Pemmican (chair du buffalo), II, 431.

Peniston (William), propose d'exclure les Mormons du scrutin électoral, I, 267.

Pentecote des Saints. Les Anges remplacent le Saint-Esprit, I, 260.

Perdrix (*Ortyx Californicus*), II, 323, 326, 374.

Perpetual Emigrating Fund Company. Banque ou institution de charité, I, 389; II, 183.

Perrin's station. Cabaret qui sert de point de halte aux caravanes, I, 46.

Pharmacie. Son utilité au désert, I, 129.

Phelps (W.), journaliste, astronome, apôtre des Mormons; — il passe au Prophète avec toute sa famille, I, 239; — reçoit l'ordre de fonder une imprimerie, 240; — privilége de la foi, 241; — député auprès du gouverneur du Missouri, 247; — puis déposé et excommunié, il se venge par des calomnies, 264 à 267; — son repentir et sa rentrée en grâce, 290, 295; — il joue le rôle du diable dans les mystères maçonniques, II, 58; — ce régent de l'université invente l'alphabet mormon; son esprit, son originalité, ses œuvres littéraires et sa découverte scientifique, II, 155.

Philips. Voyageur américain qui devint propriétaire de Jack, II, 357-58; —

il nous rejoint pour continuer le voyage, 384 ; — et se fait notre automédon, 393.

Philosophie du voyageur, I, 131.

Pies, I, 113.

Pipes des Indiens. Valeur qu'ils leur donnent, I, 114; — faites de tiges d'Eriogonum, II, 364.

Pitcher (le colonel). Fait cesser le combat entre les Mormons et les Missouriens, I, 248 ; — sa conduite durant les hostilités, 250.

Piula, mule de voyage, I, 34.

Placerville, bourg plus connu sous le nom de Hangtown (voy. ce mot), I, 17.

Plaques. Traditions écrites des premiers habitants du continent d'Amérique, I, 206 (voy. aussi *Cumorah*); — elles sont livrées au Prédestiné, 209; — description de ces plaques; caractères qui y sont gravés, 210, 211 — Plaques de l'Illinois, I, 230; — comment J. Smith en déchiffre les caractères et tire parti de la trouvaille, II, 457, note 15. — Plaque d'or de l'Ohio, I, 230; II, 458, note 16.

Platte (la), ou Nebraska. Affluent du Missouri, II, 422, note 1.

Pluralité des femmes. (Voyez Polygamie et Polygynie.)

Poissons du lac Utah. (Truites, Perches, Catostomes, Brochets, Labrax, Chabots, etc.), II, 222.

Polyandrie (Pluralité des hommes). Son existence chez plusieurs peuples, II, 72-73; — sa comparaison avec la polygamie, 87; — et tableaux des monstruosités qu'elle engendre, 88.

Polygamie mormonne, I, 188; — époque présumée où elle commença à être mise en pratique, 266; — révélation à ce sujet, 297; — le Prophète la prêche avec réserve, *ibid.*; — elle est promulguée, 393; — considérations générales, II, 71 ; — son régime sanctionné par les cultes, 73; — opinion de S. Augustin, *ibid.*; — sa définition par l'auteur, 76; — contrefaçon de l'amour dans ce système, 77; — elle en tarit les sources, 78; — ses conséquences morales, 79; — dégradation de la mère et corruption du père, 80; — elle est une des causes de l'infériorité des peuples de l'Orient, et un non-sens dans le mormonisme, 81; — son empire dans cette société nouvelle, *ibid.*; — elle séduit même l'esprit des femmes, *ibid.*; — son apologie par une femme : arguments et sophismes, 82 et suiv.; — comparaison avec la Polyandrie, 87; — c'est une loi patriarcale de Dieu, 86, 88; — tableau de ses félicités et de sa légitimité prétendue, 90; — préjugés des Occidentaux à cet égard, 90, 91; — époque où elle s'intronise dans les institutions mormonnes, 94; — les 4/5es du globe la pratiquent, 97; — sa nécessité pour participer aux bénédictions d'Abraham, 98; — distinctions établies pour les femmes et les enfants, 116; — majorité numérique des filles sur les garçons, 125; — effet moral qu'elle produit sur la jeunesse, 126; — la disproportion entre les naissances des garçons et celles des filles prouve une dégénérescence expliquée par la science, 143; — considérations tirées de l'ordre moral, 144; — mortalité des enfants, 145; — c'est une source de vices et de maux dans l'association mormonne, 149; — un obstacle à la reconnaissance officielle de l'État d'Utah, 206. — Envisagée au point de vue de la liberté des cultes en Amérique, *ibid.*; — elle semble avoir pour but, au Lac Salé, de multiplier plus rapidement les soldats destinés à faire la conquête du monde, 211; — interdite aux Mormons de San Bernardino, II 385.

Polygamistes. (Voy. Polygamie ou Polygynie).

Polygynie ou pluralité des femmes. (Voy. Polygamie.)

Polynésiens (les). Ils personnifient les

événements les plus ordinaires et conservent l'empreinte indélébile de leurs croyances primitives, *Intr.*, XV à XVIII.
PORPHYRE, I, 117.
POTTAWATAMIES (pays des). Rives du Missouri, au confluent de la Platte, I, 365.
POUVOIRS exécutif, législatif et judiciaire d'Utah, II, 194-95; — constitution particulière au Territoire, 196.
POWELL, commissaire chargé de régler les conditions de paix avec les Mormons à Great Salt Lake City, II, 418.
PRAIRIEDOGS (*Arctomys ludovicianus. — Spermophilus*), ou chiens des prairies, II, 296, 394; — détails intéressants sur ces animaux, 297; — ravages qu'ils commettent, 404.
PRAIRIEDOG VALLEY, vallée peuplée de ces rongeurs, II, 296.
PRATT (les frères). Leur ménage polygynique, II, 115.
PRATT (Orson). Affirmation sur l'apparition de personnages célestes à J. Smith, I, 205; — autre témoignage, 218; — Orson fait partie des douze Apôtres, 258; — sa science astronomique utilisée au Lac Salé, 371. — il détermine le caractère du mormonisme, II, 6, — s'en constitue le docteur et le philosophe, 10; — explication de la croyance à la matérialité, 25 et suiv.; — talent oratoire de cet apôtre, 50; — discours sur la pluralité des femmes : exorde, développements et péroraison, 94 et suiv.; — on le trouve trop savant, 148; — il est philosophe, théologien et astronome d'un certain mérite, II, 156.
PRATT (Parley), ministre campbelliste converti au mormonisme par les discours de J. Smith, I, 237; — son zèle et son ardeur pour la doctrine, *ibid.*; — il baptise son frère Orson, *ibid.*; — va en mission au Missouri, *ibid.*; — est élu apôtre, 258; — devient l'un des premiers orateurs mormons, II, 50; — histoire d'une de ses femmes, 126; — mort de cet apôtre, 127.
PRÉDICTIONS et prières contre les États de l'Union, II, 209.
PRÉSIDENCE de l'Église. Sa trinité, II, 45.
PRÊTRES MORMONS. Ce qu'ils enseignent sur l'histoire de la formation de l'univers et sur l'avenir de l'humanité, II, 28 et suiv.; — sur l'état final de l'homme, sur Adam et Ève, 32; — et sur le péché originel, 33-34.
PRISON ou Pénitencier. Sa construction, son usage et sa population, II, 199-200.
PROCURATION (Proxy), pour remplir les devoirs conjugaux; usages immoraux, II, 128 et suiv.
PROMISCUITÉ des sexes. Son existence chez quelques peuples anciens, et aujourd'hui parmi quelques nations sauvages, II, 72.
PROPAGANDE mormonne. Ses efforts pour peupler l'Utah, II, 181; — sa banque pour secourir les émigrants pauvres, 183. (Voy. Perpetual E. F. Company.)
PROPAGATION DE LA FOI CHRÉTIENNE. Réflexions sur son but et ses missions lointaines, II, 189-90.
PROPHÉTIES (Voy. Don de prophétie.)
PROVO. Ville sur les bords du lac Utah; origine de son nom, II, 271. — Réponse d'un enfant au sujet de sa mère, 272.
PUITS ARTÉSIENS de Los Angeles et de San-Francisco, II, 406.
PUTORIUS VISON (voy. Mink), I, 113.

Q

QUAKERS. Simplicité de leur culte, *Introd.*, XLV, XLVI.
QUARTZ. Son abondance dans les montagnes de la Sierra-Nevada, I, 12. (Voy. aussi pages 24, 100; II, 334.)
QUEBRADAS, fissures ou ravins, I, 76.
QUESNELLES (rivière), II, 430, note 1.
QUINCY, petite ville de l'Illinois sur les bords du Mississipi, I, 287. — Ses envoyés; leur mission à Nauvoo, I, 355-56.

QUORUM des Septante, I, 257, 259; — de la Présidence de l'Eglise, II, 44.

R

RACOON (*Procyon lotor*), II, 222.

RAGTOWN, la ville des Chiffons, composée de trois cabanes, I, 47, 48; — sa position et son avenir possible, 49.

RATS MUSQUÉS (*Fiber zibetinus*), II, 222; — de la grosseur d'un lièvre, I, 53, 56.

REESE (le colonel), chef et magasinier de la colonie mormonne à Carson, I, 30; — cherté du pain auprès de ce fournisseur, *ibid.*; — ses conseils, 32.

REID (John). Son opinion sur Joseph Smith, I, 343.

RELIGIONS (les). Elles sont des fruits spontanés de l'âme humaine, *Introd.*, XI; — leurs divers modes de formation, XVIII, XIX; — elles se transforment, XXVI, XXVII, etc. — Trois systèmes de création religieuse, XXX, XXXI, XXXII; — ces systèmes représentés en Amérique par Émerson, Channing et Joseph Smith, XXXII. — Leurs différentes formes, en Amérique, sont aussi variables que les opinions politiques, I, 201.

REMARKABLE VISIONS. Opuscule d'Orson Pratt, I, 205.

REMARQUE intéressante sur un peuplier coupé, I, 119; — sur les habitudes monstrueuses qu'on prête au chef de l'Église romaine, II, 273.

RENAN. Ses idées sur la formation des religions primitives, *Introd.*, XIV.

RENARDS, I, 113, 154; II, 299.

REPTILES (lézards plats et serpents à sonnettes), II, 222, 445 et suiv.

RÉVÉLATION ou Dispensation. — Grossière imitation de la Bible, I, 239; II, 3. (Voy. J. Smith, Lucy Mack, Oliver Cowdery, etc., etc.) — Son esprit disparaît à partir des premiers Apôtres chrétiens jusqu'à Joseph Smith, II, 42. — Elle nous apprend qu'il existe encore quatre témoins de l'Église fondée par le Christ, 43; — sur la polygamie (texte traduit), II, 101 et suiv. — L'évidence de sa fraude inutile devant la foi, 110.

REVIVAL. Sorte de missions des sectes religieuses en Amérique, I, 200 *note*.

RHIZOPHORA. (Voyez Botanique.)

RICHARDS (W.) Son dévouement pour le Prophète à Carthage, I, 335; — il en est quitte pour une légère blessure, 336; — B. Young se l'adjoint pour conseil à la Présidence, 374.

RIGAULT (Hipp.). Ce qu'il dit des Mormons en France, *Intr.*, LXXXVIII.

RIGDON (Sidney). Sa copie présumée du *Manuscript-found* de Spaulding, I, 228. — Parley Pratt le convertit, 238. — Communauté d'épreuves avec le Maître, 243. — Nommé conseiller de la Présidence, 245; — il propose aux Mormons de prendre le nom d'*Église de Jésus-Christ des Saints du dernier jour*, I, 254 *note*. — Sa confiance et sa témérité, 266. — J. Smith l'emmène à Washington, 288. — Sa pétition à l'État de Pensylvanie, 300. — Il aspire au pontificat, I, 350; — sa doctrine de la *femme spirituelle* lui aliène les esprits, *ibid.*; — son excommunication et son exil à Nauvoo, *ibid.* — Alliance indispensable, selon lui, du temporel et du spirituel, II, 8. — Encore sa théorie de la *femme spirituelle*; exposé de cette innovation sociale, II, 93.

RILEY, cheval de race indienne, au regard farouche, I, 33. — Il devient rétif, change de service avec Campora, 72; — mais il n'a que l'œil de féroce, II, 256. — Le voyage l'a tellement épuisé qu'on est sur le point de l'abandonner, 384.

RIO COLORADO. Fleuve navigable, II, 349.

RIO SANTA CLARA (rivière du). Frontière de l'Utah et du Nouveau-Mexique, II, 320, 323.

RIO VIRGEN et vallée qu'il arrose, II, 333-34; — sa végétation, 336; — ses traversées, 339.

RITTER, banquier à San-Francisco; son obligeance généreuse, I, 4.

RITUELS D'OSIRIS. Manuscrits funéraires égyptiens, I, 258; II, 459 et suiv.
ROCKWELL, ancien ami de Joseph Smith, II, 260. — Esquisse physique et morale de ce Saint, 263-64; — soupçonné d'une tentative d'assassinat sur le gouverneur Boggs, I, 288 *note*, 293 *note*.
ROME. Action de son atmosphère sur le sentiment religieux, *Introd.*, LXXXI.
ROUTES. Construction inachevée, I, 396.
RUBIS, I, 118.
RUSSE et TARTARE. Aphorisme de Napoléon Ier, I, 9.

S

SABLES CONCRÉTIONNÉS (rochers de), II, 324.
SACERDOCE mormon. Ses pratiques, II, 37 et suiv.; — sa gratuité, 67.
SACRAMENTO. Départ de cette ville pour le pays des Mormons le 30 juillet 1855, I, 4.
SACREMENTS (nombre de) admis par les Saints, II, 39. — On peut recevoir le baptême pour compte d'autrui, II, 38.
SAINSEVAIN, neveu de M. Vigne à Los Angeles; son accueil, II, 397 et suiv.
SAINTES. Nom commun à toutes les femmes mormonnes; leurs mœurs dans la société polygynique, II, 132 et suiv.; — leur félicité avouée; leur bonheur contestable, 134, 135, 136, 137. — Histoire d'une mère et de sa fille, 137 à 140.
SAINT-HILAIRE (Barthélemy), cité à propos du Bouddhisme, *Introd.*, XII. — Portrait qu'il fait du Bouddha, id., XXIII.
SAINT JEAN-BAPTISTE. Comment il conféra le sacerdoce à Joseph Smith et à son secrétaire, II, 43.
SAINT-JOSEPH. Sur le Missouri, II, 421 note 1.
SAINT-LOUIS. Sur le Mississipi, II, 421 note 1.
SAINTS, synonyme de Mormons. Leurs convictions formulées, II, 68; — leur chant sacré et leur appel à toutes les nations, 69; — Leur imprimerie est détruite, I, 245. — Impossibilité de résumer leur foi, II, 9. — Obéissance qu'ils doivent à l'Église, II, 67. — Ils se proclament le peuple le plus juste de la terre, II, 99. — Priviléges qu'ils attribuent à une faveur spéciale de la divinité, II, 161; — leurs croyances absurdes ne les rendent pas moins dignes d'admiration pour les vertus qu'ils pratiquent, 227. (Voy. Mormons.)
SAINTS de Nauvoo. Appel à leurs frères, I, 348. — Ils sont expulsés sans pitié, 363.
SALERATUS ou SALOERATUS, carbonate de soude, I, 156.
SAN-BERNARDINO. Établissement des Mormons en Californie, I, 390, 396; — ville nouvelle, station des voyageurs entre la Californie et l'Utah; capitale du comté de ce nom; sol, culture, récoltes, II, 385 et suiv. — Observations climatériques, *ibid.*
SAN-BERNARDINO (mont). Son dôme de neige, II, 383.
SANDFORD, négociant à Los Angeles; service qu'il nous rend, II, 401.
SAN-FRANCISCO. Départ le 18 juillet 1855 pour Sacramento, I, 3. — Nous jetons l'ancre dans le port de cette reine de la côte du Pacifique, II, 419. — Les citoyens honnêtes s'emparent de l'autorité et vengent la morale, II, 434, note 2. — Accroissement prodigieux de sa population, 436. — Etablissements d'instruction publique, sociétés savantes, associations de secours, églises, arts, industrie, publicité, 436 et 437.
SANGSUES, I, 142.
SAN-JOSE, petite ferme, II, 392.
SAN PEDRO, port de la ville de Los Angeles, II, 417.
SANTA-BARBARA. Ses sources de bitume, 406. — Port situé entre San-Pedro et San Francisco, II, 418.
SATAN. Général en chef des mauvais esprits et gentleman, II, 35.

SAUMONS, II, 426, 428, note 1; épidémie sur ces poissons, 432.

SAUTERELLES. Ces innombrables insectes dévorent toutes les plantes; servent de nourriture à quelques tribus indiennes, I, 79, 80, 119. — Leurs nuées prodigieuses causent la disette au Lac Salé; les Mormons ne voient dans ce fléau qu'une preuve de leur vérité religieuse, 158. — Elles détruisent les premières moissons de la colonie d'Utah, 376. — Nouveaux ravages en 1855, 397. — Elles sont un mets exquis pour certains peuples; variété des goûts dans l'alimentation générale, II, 447, note 7.

SCHISMES et SCHISMATIQUES mormons, II, 178.

SCHISTE, I, 24, 100, 117.

SCOTT (le général), chargé d'organiser l'expédition contre l'Utah, I, 404.

SEER-STONE (pierre du Voyant) à l'usage des sorciers écossais et américains, I, 231.

SEL. Ses cristallisations, ses plaques, I, 147-48, 150; — son exploitation au Lac Salé, 156, 158; — son analyse, II, 453.

SELF-GOVERNEMENT. Caractère de la race anglo-américaine; exemple rare, I, 131.

SENATOR (le). Vapeur de San-Pedro à San-Francisco, II, 417. — Distinctions sociales à bord de ce navire républicain, 418.

SEPTANTE (les). Leur mission, II, 44.

SERMONS ou Discours des prédicateurs, II, 50 et suiv.

SERPENTS. Danger de troubler le domicile de ces reptiles; ils dorment avec nous; leur présence dans la rivière n'empêche pas d'y prendre des bains; ils partagent nos lits de feuillage et se roulent dans les couvertures; on se familiarise avec eux; c'est une compagnie pour le voyageur au désert, I, 27, 42, 45, 77, 92, 95, 147; — à sonnettes, I, 98, 153; II, 423, 446-47; — à tête cuivrée, *ibid.*, note 1.

SERPENTS (Indiens), voy Chochonès.

SETTLEMENTS ou Établissements des Mormons, I, 154, 389; II, 347.

SEVIER RIVER Ses parages infestés d'Indiens redoutables, II, 282-83. — Traversée pénible de cette rivière, 284. — Souvenir de l'assassinat du capitaine Gunnison, I, 395; II, 285. — Lac Sevier, voy. Nicollet.

SHAKERS (les). Antipodes des Mormons, II, 143. — Leur histoire, leur dogme et leur société, II, 470 et suiv., note 19. — Costumes et exercices religieux, 479-80. — Intérieur de la communauté, II, 481, note 19; — sobriété de paroles dans la conversation, 482; — régime et hygiène, *ibid.* — Douze vertus et sept principes, 483. — Administration, 484. — Conditions d'admission, II, 484. — Éducation, 485. — Pratiques de chasteté, 488.

SIERRA NEVADA, chaîne de montagnes de la Californie, I, 6; — ses sommets neigeux visibles à distance; leur élévation, 21, 23, 24. — Elle domine la vallée de Carson, 29. — Variété de sa végétation, 39. — Ses sommets argentés, II, 375, 379, 380, 382; — sa nature volcanique, II, 442, note 4.

SION. Nom religieux de la grande cité mormonne en Utah (voy. Great Salt Lake City); sa prospérité, I, 388.

SIOUX. Rencontre de leurs bandes, II, 423, note 1.

SKUNK (*Mephitis occidentalis*), petit carnassier qui sécrète un liquide infect, II, 426.

SMITH (AMANDA). Son courage durant la persécution de ses coreligionnaires, I, 273.

SMITH (EMMA). Elle compose les cantiques à l'usage de la nouvelle Église, I, 236; — leur publication, 244; — leur choix, 258. — Elle assiste à une revue de la légion mormonne, 296; — sa répugnance à subir la polygamie, 297. — Elle brûle l'original de la révélation de Joseph sur la polygamie, II, 100. — Comment elle reçoit cette révélation, 109 *note*.

SMITH (HYRUM), frère du fondateur de

l'Église des Mormons, I, 220; — son patriarcat, 292. — Mort tragique de ce patriarche, I, 335.

SMITH (le patriarche John), oncle du Prophète, I, 391.

SMITH (Joseph), père du Prophète, I, 220.

SMITH (Joseph), spéculateur en religion, *Introd.*, XXIV et XXV; — son habileté, LXVIII; — sa déférence pour le christianisme, LXIX; — ses emprunts divers à toutes les sectes, *ibid.*; — ses concessions aux passions, *ibid.*; — se propose le bien des pauvres, des malheureux, LXXI et suiv.; — maintient les principes fondamentaux des sociétés civilisées, LXXIII; — son *Credo*, LXXIV; — ses qualités d'esprit et de caractère, LXXV et suiv.; — dit le Prophète, I, 122; — mort pour l'accomplissement des prophéties, 124. — Son portrait, 126. — Sermon intitulé: Parole de sagesse, 173. — Opinion exprimée sur Brigham Young, 175. — Probabilités de sa prédisposition au rôle de prophète, 196; — son histoire prouverait que sa sincérité fut douteuse, 197; — sa famille au comté de Windsor, à Norwich et à Palmyra, 197 et 199. — Sa naissance, 198; — son enfance, son instruction première, 199. — Attentat contre sa personne, *ibid.* — Il flotte entre les diverses communions; rapprochement avec J.-J. Rousseau, 201. — Il répudie toutes les religions, 202. — Analogie et différence de pensées avec sa mère, *ibid.* — Sa précocité; ses négations, et son début dans le monde des visions, 202-203. — Deux anges lui apparaissent, 204. — Il attire l'attention sur lui; ses fautes de jeunesse, 205. — Instructions d'un messager céleste, 206-207. — Il passe au service de Josiah Stoal, épouse la fille d'un restaurateur, et se retire à la ferme de son père, 208. — Les plaques et l'Urim-Thummim lui sont délivrés par l'envoyé des cieux; les méthodistes veulent les lui ravir, 209-210. — Un ange lui réclame les fameuses plaques, 209-212. — La persécution qu'il éprouve le décide à passer en Pensylvanie; il y copie et traduit les caractères sacrés, 211. — Infidélité de son secrétaire; révélations sur révélations; leur fraude, 212-213. — Offres de service d'Oliver Cowdery; ils travaillent ensemble à la traduction du Livre d'Or, 213. — Nouveaux ordres d'un nouveau messager divin; Joseph et Oliver se baptisent et se sacrent réciproquement, 213. — Ses bienfaiteurs; ses ennemis et son procès, 214-215. — Il achève sa traduction et fait quelques prosélytes; encore des révélations et des visions; trois témoins désignés par un ange; procès-verbaux et certificats de miracle, 216-217. — Son sang-froid devant une troupe d'émeutiers, 219; titres merveilleux qu'il s'attribue, *ibid.*; — Son plan de rénovation, 226; — son audace impudente, 227; — son plagiat et ses compilations, 228. — Contradictions du Prophète, 229; — son esprit d'observation, 231. — Témoignages sur lesquels repose la foi de ses adeptes, 232. — Son premier miracle multiplie les adeptes, 235; — Guérisons et prophéties miraculeuses; nouvelles persécutions, 236. — Tous ses frères sont ordonnés prêtres; il se réserve exclusivement le pouvoir de communiquer avec le ciel, 237. — Le Prophète reçoit la visite flatteuse de Sidney Rigdon et d'Edward Partridge, 238. — Les révélations se succèdent suivant les besoins de sa cause; il en fait abus, 239. — Il se rend au Missouri avec quelques disciples, s'arrête à Independence, comté de Jackson, et déclare qu'il faut y bâtir le temple de la nouvelle Sion, 240; — il rentre à Kirtland, se fixe à Hiram, 241. — On le proclame Président des Grands-Prêtres, 243. — Une désertion au milieu de ses triomphes, 242. — Sa traduction des

Écritures, 244. — Tentative d'empoisonnement, *ibid.* — Ses mesures contre la persécution missourienne, 247; — il prépare habilement une expédition armée, 252. — Exclusions du sein de son sacerdoce; scandale de quelques diffamations contre lui; 252-53; — il domine la crise, 253; — exhorte ses frères à redoubler de foi; entre en campagne, 254; — ses soldats traversent le Mississipi; 255; — le choléra débande son ar-armée, 256. — Exposition de griefs contre le Missouri; son retour à Kirtland; ses accusateurs se rétractent, 257. — Activité et récompense, 258. — Il guérit son père, *ibid.* — Autres visions, 259. — Sa qualité de Prophète et de Voyant reconnue, 259; — ses opérations de banque et sa faillite, 263; — il se retire dans le Missouri, 264; — mandat d'arrêt contre lui, 268; — il est arrêté et condamné à mort, 270: — Parley Pratt, Sidney Rigdon, Hyrum Smith et autres partagent les rigueurs de sa captivité, *ibid.* — Il s'échappe des mains de ses ennemis, 272; — son héroïsme dans les tribulations; remarquable lettre à son peuple, 274 et suiv. — Il va plaider sa cause à Washington; son sang-froid sauve ses compagnons de voyage, 289. — Revue militaire; bénédiction des premières pierres du nouveau temple, 292-93. — Nouvelle arrestation, 297. — Démarches auprès des candidats à la Présidence des États de l'Union, et citations en 17 langues, 299. — Son échec, sa profession de foi démocratique et ses principes sur l'esclavage des nègres, 300-301. — Manifeste électoral, 301 et suiv. — Son ambition irrite ses ennemis, 316; — il conçoit alors l'idée d'un établissement dans l'Orégon, 317; — sa candidature à la Présidence des États-Unis prêchée avec le nouvel Évangile, 318. — Lettre insolente à Henry Clay et à J.-C. Calhoun, 320. — Ses disciples le portent en triomphe, 329; — la cour de Carthage l'appelle à sa barre, *ibid.*; — son appel à la légion de Nauvoo; sa loi martiale, 332. — Il se retire vers les Montagnes-Rocheuses, et revient sur ses pas en traversant le Mississipi, 333; — se décide à comparaître devant la justice de Carthage, 334. — Sa détention avec son frère Hyrum et leurs craintes, 335; — une bande armée pénètre dans sa prison, 335; — détails du meurtre de sa personne, 336; — deuil et douleur de ses coreligionnaires, 337; — les dépouilles des martyrs sont transportées de Carthage à Nauvoo; funérailles et sépulture, 338. — Supériorité de son intelligence, 341; — ses défauts, ses penchants, ses qualités, 342-43; — ses 39 acquittements devant des tribunaux prévenus, 343; — son mérite organisateur et administratif, 343-44; — sa carte phrénologique, 344-45; — son portrait et celui d'Hyrum, son frère, 346. — Ses assassins passent en jugement et dévoilent leurs projets, 353. — Il est regardé comme le continuateur de Moïse et du Christ, II, 4; — et comme un instrument de la volonté divine, 6. — Les principes de ce novateur indéfinis, 7. — Pluralité des dieux, 21. — Prédiction pour 1890, 22. — Etrange définition des dieux et des anges, 23 et suiv. — La dispensation dont il a été l'instrument était annoncée par l'*Apocalypse*, 66. — Congrégation de femmes qu'il avait fondée; révélation sur la polygamie, 94. — Sa traduction de la Genèse et du Livre d'Abraham, 96; — ses instances pour obtenir le consentement de sa femme à ses vues sur la polygamie, 109; — ses préceptes d'hygiène, 227.

Smith (Samuel), frère du Prophète, qui eut la gloire de baptiser Brigham Young, I, 237.

Smith (William), frère du Prophète,

exclu du trône pontifical, I, 351.
SNAKE RIVER ou Rivière des serpents, II, 425, note 1.
SNOW (Lorenzo) présente le Livre de Mormon à S. M. Britannique, I, 319-20; — son opinion sur la France, 391.
SOCIAL HALL ou Salon de société, I, 169, 172; — son inauguration; représentations dramatiques, I, 394; II, 153.
SOCIÉTÉ. Ce qu'elle était au Lac Salé en 1855, I, 397.
SOCIÉTÉ d'Agriculture de l'Utah (bétail, céréales, plantes diverses, fruits; coton, lin, chanvre, canne à sucre, etc.), II, 223.
SOCIÉTÉS philharmonique, polysophique, scientifique, théologique et d'horticulture au Lac Salé, I, 397.
SÔKÔPITZ, chef d'Indiens; son portrait, I, 127. — Il consent à nous escorter sur la route du Lac Salé, 128; — nous indique une source, 137; — court à la recherche des mules de l'équipage, et se montre adroit à la chasse aux canards, 147. — Il retourne dans son désert, indifférent aux présents dont il est comblé, I, 168.
SONGES. Interprétation de Peter Haws, I, 124.
SOPHRONIA, sœur de Joseph Smith; sa guérison miraculeuse, I, 198.
SOUVILLE, officier de marine; ses vœux pour notre entreprise, I, 7.
SPANISH FORK, ruisseau de l'Utah, II, 270.
SPAULDING (Salomon). Son histoire romanesque des Indiens de l'Amérique du Nord, I, 227.
SPENCER (Daniel), maire de Nauvoo; sagesse de ses conseils, I, 347.
SPRINGVILLE, bourg fortifié, II, 274.
SQUAWS, nom générique des femmes indiennes, I, 75.
STANSBURY (le capitaine Howard). Envoyé de Washington pour étudier la topographie du Grand Lac Salé, I, 384; — atteste le mérite éminent du prince des Mormons, I, 424.
STEPTOE (le colonel). Refuse de succéder à Brigham Young comme gouverneur, I, 398; — ses troupes sont un scandale pour les Saints, 410. — Son témoignage honorable en faveur de Brigham Young, I, 424.
STOAL JOSIAH, de Chenango, prend J. Smith à son service, I, 208.
STRONG. Compétiteur à la succession du Prophète, I, 351.
STYLES, juge fédéral au Lac Salé, I, 181.
SUCRE de betteraves. Essai de fabrication, I, 389; — acquisition d'une machine à cet effet, 394.
SUMMIT CREEK (rivière de). Montagne et fontaine de sel aux environs, II, 281.
SURNOMS des douze Apôtres, I, 351-52.
SYMBOLE primitif des Mormons, II, 17-18; — ses modifications, 19.

T

TABAC. Son action sur le moral du voyageur, I, 37.
TABERNACLE. Signification de ce mot dans la langue des Mormons, I, 124; II, 23 *note*, 29, 33, 96, 97, 99.
TABLEAU moral. Contraste d'une nature sauvage avec le charme d'un intérieur de famille, I, 20.
TARRY AND FEATHER (goudronner et emplumer). Plaisanterie dangereuse que subit le Prophète, I, 243.
TAYLOR (John), compagnon de captivité de J. Smith à Carthage, I, 335; — ses blessures dans l'attaque de la prison, 336; — missionnaire mormon à Paris, 390; — devient chef de la mission européenne; ses rapports au Grand Conseil; son appréciation de la France, II, 167-68.
TEMPERATURE, I, 22-24, 53, 56, 137-38, 145, 152, 154.
TEMPLE MORMON. Sa construction, I, 169-70.
TEMPLE DE KIRTLAND. Souscription pour l'achever, I, 258; — sa dédicace, 259.
TEMPLE DE NAUVOO. Sa construction et sa dédicace, I, 361.

Temple d'Utah. Activité des travaux construction, I, 389, 393-94.
Terrains aurifères. Leur bouleversement et leur richesse dans la Sierra Nevada, I, 11.
Terrains sales, I, 147-48, 153-54. 158, 160-61.
Texas Hill, bureau de poste, I, 11,
Thayre (Ezra), disciple que J. Smith anathématisa pour sa désobéissance, I, 240.
Théatre. Goût des Mormons pour l'art dramatique, II, 157; — prétentions artistiques, 158.
Théocratie mormonne en Utah, II, 191; — fusion des pouvoirs, 192; — gêne que lui impose le gouvernement des Etats-Unis, 194.
Theogonie des Mormons, II, 19.
Theologie des Mormons; elle se lie à leur métaphysique, II, 17, 19; — ses divagations, 24; — ses variantes, 28.
Théologiens. (Voy. Théologie.)
Tiger. Chien mormon de race déclassée, II, 257, 301, 358.
Timpanogos ou Utah, lac qui déverse ses eaux dans le Lac Salé, I, 159, 161-62 (voy. Lac Utah); rivière qui se jette dans le lac du même nom, II, 269, 271.
Tithing Office. Bureau des dîmes, I, 169.
Tocqueville (de). Indifférence des démocraties pour les cérémonies et les détails du culte, *Intr.* xlvi; — son opinion sur le besoin d'unité religieuse dans les démocraties, lxvii; — sur la méthode philosophique des Américains, lxxxiv; — sa peinture du dimanche aux Etats-Unis, lxxxvii et suiv.
Tombeaux d'émigrants. Douloureuse impression qu'ils produisent dans une contrée déserte, I, 47.
Touchard, négociant à San-Francisco; son obligeance, I, 4.
Tourterelles. Espèce particulière, I, 118.
Trading Post ou boutique de marchand dans le désert, I, 77.
Trappeurs canadiens; chasseurs attirés au désert par l'appât des fourrures, II, 217, 222.
Tribunal de Famille. Eléments de sa juridiction, II, 201; — ses tendances, 202; — rareté des causes criminelles, 200.
Tunique Sainte. Vêtement blanc qui, d'après les Mormons, préserve de danger ceux qui le portent, I, 170.

U

Uhumakaikai, monstre marin, dieu des tempêtes, *Intr.*, xv.
Umatilla (rivière), II, 429, note 1.
Unio (mollusques), I, 72.
Université d'Utah, I, 394.
Urim et Thummim, besicles célestes données par Dieu à Joseph Smith, I, 206, 207; — en quoi consistent ces reliques sacrées, 209; — leur usage, 211-212; — un ange les montre à des visionnaires, 216-217; — Dieu réside sur un grand Urim-Thummim, II, 19; — sorte de vêtement du grand-prêtre des Hébreux, I, 231; II, 453, note 12; — singulière optique de la foi, I, 242; — besicles divinatoires, II, 453, note 12; — traditions contradictoires, 454.
Usages funéraires. Analogie des funérailles des Indiens d'aujourd'hui avec les coutumes des Gaulois et des Germains, II, 450, note 9.
Utah (Territoire d'). Ses ressources naturelles et sa métamorphose sous la main laborieuse des Mormons, I, 379 et suiv.; — sa culture, son climat, 380, 392, 404; — sa première législature, 388; — progrès de la colonie, 389; — développement de l'industrie, 389, 402; — sollicitude pour les intérêts moraux, 390, 393; — population, 393, 401; — nouveaux émigrants qui y viennent, 396; — ses relations avec le gouvernement fédéral, 397; — commencement de la crise politique, 400; — nouveaux comtés, 401; — requête pour obtenir le titre d'État, 402; — ses délégués

au Congrès repoussés par des accusations calomnieuses, I, 402; — lettres annonymes, *ibid.*; — la prostitution y est inconnue, II, 113; — recensement des maris polygames, infériorité numérique des femmes sur les hommes, 142; — d'où vient ce nom d'Utah; les Mexicains cèdent le pays aux Etats-Unis; ses bornes, sa superficie, sa configuration géographique, 215; — avantages climatériques, température, 218; — semailles et moissons, 219; — fléaux qui désolent parfois cette contrée; routes et canaux; sa division en comtés; service postal, *ibid.*; — richesses minérales de ce territoire, 220; — source d'eaux thermales utilisée pour l'administration du baptême, 221. (Voy. aussi Eaux chaudes.) — Danger de quelques-unes de ses solitudes, et crimes insaisissables, 245-46.

V

Vaillant. Misanthrope réfugié au désert pour échapper au contact de la civilisation française, I, 10; — son habitation, son hospitalité, ses exploitations aurifères, 11, 12; — une journée chez lui avec des mineurs et autres émigrés, 14; — sa sensibilité sous une apparence d'aversion pour la société, 15.

Vaillantville. Lieu d'habitation de M. Vaillant (voy. ce nom); notre réception, I, 14.

Valdeso (don Jose Maria), cabaretier; influence du vin capiteux sur des natures antipathiques, II, 391.

Vancouver (fort). Ses magasins, II, 431.

Van Vliet (le capitaine). Sa réception à Great Salt Lake City, I, 405, 410.

Végétation incendiée pour faciliter la chasse, I, 107.

Vigne, colon français de Los Angeles, II, 396, 401.

Vivres et munitions. Leur cherté en Californie, I, 4 *note*.

Voltaire. Il réfute une affirmation de Bayle, *Intr.*, XIII.

Vulpes macrurus des zoologistes (cayotes), I, 46.

W

Wahsatch, montagnes à pics anguleux, I, 161; — et sommets aux neiges éternelles, II, 216.

Wakara, surnommé Joseph Walker. Chef d'une tribu indienne des Utahs, I, 381; — agressions de ses maraudeurs; ils demandent la paix, 395; — il meurt: sacrifices barbares sur sa tombe, 398; II, 289; — histoire merveilleuse de sa première mort, 290.

Walker, commis de magasin cherchant fortune en Californie; ses idées en matière de révélation, II, 357-58.

Walker (Joseph). (Voy. Wakara.)

Washington (gouvernement de). On lui doit la bibliothèque de Great Salt Lake City, I, 169; II, 157; — sa représentation au Lac Salé, I, 181; — mesures de rigueur contre l'Utah; — odieuse conduite des officiers américains, et conséquences, 179-80; — ses intentions bienveillantes en faveur des Saints, 421; — conseil à propos des Sandwich et des Mormons, II, 279-80. (Voy. aussi Congrès américain.)

Watt. Histoire de son mariage avec sa sœur, II, 117.

Wells (le général), commandant en chef de l'armée mormonne en Utah, I, 183; II, 411.

Whitmer (la famille), de Fayette. Ses offres généreuses à J. Smith, I, 214, 215.

Whitmer (David). Il est déposé de ses fonctions, I, 264-65; — et se venge par la calomnie, 266-67.

Whittling. Sorte de jeu ou de passe-temps en usage parmi les Yankees, I, 296; II, 336.

Wight (Lyman), prétendant à la Présidence de l'Eglise, I, 351.

Wiley (Robert). Sa découverte de plaques comparées à celles de J. Smith, I, 230.

WILLAMETTE (vallée de), en Orégon, II, 432.
WILLIAMS (Frédéric), conseiller de la Présidence, I, 245.
WILLIAMS (le colonel). Son ordre sanguinaire, I, 336.
WILLOW CREEK, II, 265.
WINTER (le docteur). Son origine, sa cabane, son commerce, son riz et son vin de Porto, I, 38.
WOLVERINES (*Gulo luscus*), II, 222.
WORD OF WISDOM, Parole de sagesse. I, 244; II, 227.

Y

YERBA BUENA. Berceau de San-Francisco, I, 369-70 *note*.
YOUNG (Brigham), successeur du prophète Joseph Smith, I, 122; — gouverneur d'Utah, 167; — sa maison, son palais, ses sultanes, 169; — ses enfants, ses titres, son talent, son pouvoir, 175. — Première visite à ce prince de l'Église, 176-77; — seconde visite, 182; — personnages importants; conversation, 183; — son opinion sur les Français, 184. — L'accueil qu'il fait aux étrangers les fait choyer partout, 185. — Ses présents après notre identité bien établie; causes de son antipathie pour le juge Kinney, 179-80. — Conseils à son peuple à propos de voleurs, 187; — ses menaces du courroux céleste, et sa réponse aux offres de médecins, 189. — Il est baptisé par l'un des frères de Joseph Smith, 237; — nommé au Conseil des Apôtres, 257; — favorisé du don des langues, 259. — Haines qu'il soulève, 264. — Nommé président des douze Apôtres, 292; — son éloquence d'inspiré, 319; — son retour à Nauvoo et ses recommandations au nom du Conseil des Douze, 348; — sa naissance et sa profession, 352; — sa prudence en face des préventions des Gentils, 356; — son épître apostolique, 357 et suiv.; — son départ pour l'Ouest, 364. — Il s'aventure en tête d'une caravane à travers un désert de 400 lieues, à la recherche d'une terre hospitalière, 370 71. — Mesures qu'il prend pour l'établissement de sa colonie en Utah, 372. — Son retour à Kanesville, 373. — Il est élu Président de l'Église et succède à Joseph Smith dans tous ses titres, 374; — nommé gouverneur du Territoire de l'Utah, 384; — il prête serment comme gouverneur civil, 385. — Nouvelle épître aux Saints de toute la terre, 388. — Succès de son administration, 391. — Sa fortune, son nouveau palais, 396. — Modération de sa politique envers les Indiens, 398-99 — Proclamation aux citoyens d'Utah, 405; — discours au peuple, 407; organisation de la résistance et sommation au colonel Alexander, 411. — — Approbation de sa conduite et de son message par la législature, 413. — Sa visite au gouverneur nommé par le cabinet de Washington, 416. — Il se retire dans le sud avec sa famille; — éloge de sa conduite dans des circonstances critiques, 417. — Il résiste aux offres des Indiens comme auxiliaires, et signe la paix avec les commissaires américains, 418. — Ses qualités politiques et administratives incontestées, 423; — son portrait par l'auteur de ce livre; parallèle avec J. Smith, 425 et suiv. — Son éloquence naturelle, II, 50. — On le qualifie de général en chef du camp d'Israël, de même qu'on l'appelle le Moïse des Mormons, 68-69. — Il prend la parole à son tour dans la question de polygamie, et prophétise le triomphe de cette doctrine, 100. — Critique des principes chrétiens sur la pluralité des femmes, *ibid.* — Son intérieur avec les femmes de son harem, 114. — Un nœud gordien tranché, 117. — Autre privilége d'attraction sur la beauté, 127. — Intelligence sans instruction, 147. — Sa criti-

que du professeur Orson Pratt, 148; — son raisonnement sur l'éducation des femmes, 152; — résistances que sa politique oppose aux études sérieuses, 156. — Analogie de son pouvoir avec celui du pape de Rome, 192. — Confirmations de ses pouvoirs par le suffrage universel, 193. — Son habileté et sa prudence envers le gouvernement américain; manifestation d'indépendance dans un sermon, 207, 208. — Fragments d'un de ses discours, 209 *note*. — Sa prophétie sur la guerre et la venue du Fils de l'Homme, 212 *note*. — D'heureux mineurs l'ont mis à même de battre monnaie, 226. — Il est aimé, respecté et vénéré des sujets de son empire naissant, 230. — Son influence amène la paix entre les Indiens, ses voisins, et les chefs viennent lui rendre hommage, 243. — Il consent à poser pour son portrait au daguerréotype, *ibid.* — Adieux et bénédiction de ce pontife des Mormons, 253.

Z

Zarahemla. Peuple ignorant que les Néphites instruisirent et s'assimilèrent ensuite, I, 224; — colonie mormonne, 290.

Zedekiah, roi de Juda, I, 222.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.